

GOVERNMENT OF INDIA

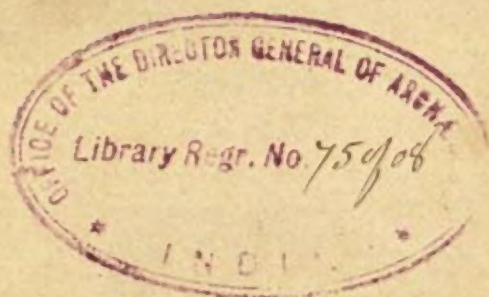
DEPARTMENT OF ARCHAEOLOGY

**CENTRAL ARCHAEOLOGICAL  
LIBRARY**

---

CALL No. 059.095/J.A.  
26190

D.G A. 79.





# JOURNAL ASIATIQUE

SIXIÈME SÉRIE

TOME XVII





1017171 11101

1101

# JOURNAL ASIATIQUE

OU

## RECUEIL DE MÉMOIRES

D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS A L'HISTOIRE, A LA PHILOSOPHIE, AUX LANGUES

ET A LA LITTÉRATURE DES PEUPLES ORIENTAUX

PAR MM. BARBER DE SERIARD, BAILLON, CHÉRONNEAU, DETHÉMENT,  
J. DURAND, DUGAT, DULAURIER, FÉLIX, FOCQUET,  
GARCIN DE TASSY, STAN, JULIEN, MOHL, OPPERT, PAUTHIER,  
REGNIER, RENAN, DE ROCHÉ, SANGINETTI, SÉDILLOT,  
DE SLANE, ETC.

ET PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

SIXIÈME SÉRIE

TOME XVII

26190

059.095

J. A.



IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DE M. LE GARDE DES SCAUX

A L'IMPRIMERIE NATIONALE

M DCCC LXXI

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL  
LIBRARY, N. DELHI.

Acc. No. .... 26190 .....

Date. .... 29. 3. 57 .....

Call No. .... 059.095/J.A. ....





# JOURNAL ASIATIQUE.

JANVIER-FÉVRIER 1871.

---

L'ARABIE VUE EN 1837-1838,

PAR FULGENCE FRESNEL.

---

## AVERTISSEMENT.

La relation de voyage que je fais paraître aujourd'hui est une œuvre déjà ancienne, mais je la publie parce que je crois qu'elle n'a pas perdu son intérêt. Elle n'a été communiquée jusqu'ici qu'à feu Ch. Ritter, qui en a fait usage dans le vol. XII de sa Géographie. La relation était originellement destinée à la *Revue des Deux Mondes*, et devait former la suite d'un article qui y a paru en 1839 (vol. XVII, p. 241-257). Cette suite n'a pas été imprimée, parce qu'elle commençait par un essai d'interprétation des inscriptions himyarites découvertes par Wellsted, qui sans doute devait paraître à la rédaction de la *Revue* comme trop technique pour ses lecteurs. M. Fresnel n'a pas achevé le récit de son voyage. Il aura été découragé en ne voyant pas paraître ce qu'il avait envoyé. Dans tous les cas, il n'est arrivé en Europe que ce que je publie aujourd'hui. Le manuscrit fut rendu par le rédacteur de la *Revue* à M. Mérimée, qui après quelque temps me le remit; je le préparais pour le *Journal asiatique*, lorsque M. Léonor Fresnel me pria de réserver tout ce que je pouvais avoir de travaux inédits de son frère Fulgence, pour une édition de ses œuvres, qu'il se proposait de faire. Cette édition fut retardée par plusieurs



circonstances, et, au moment où l'impression allait commencer, M. Léonor Fresnel mourut subitement. M. Mérimée voulut alors se charger de cette publication; mais peu de mois après il suivit son cousin, et pour le moment je ne vois plus de chance que cette collection des œuvres de Fulgence Fresnel puisse paraître. Je suis donc en droit de publier maintenant de ses travaux inédits ce qui me paraît avoir conservé assez d'intérêt pour être imprimé.

J'avais eu l'idée de reproduire l'article de la *Revue des Deux Mondes* dont ce récit de voyage est la suite, mais j'y ai renoncé en voyant qu'il ne traitait que de l'état politique de l'Arabie d'alors et ne se rattachait que très-indirectement au voyage même. J'ai omis aussi la dissertation sur les inscriptions sabéennes par laquelle M. Fresnel avait commencé son récit, parce qu'il a eu plus tard occasion de publier un essai sur ce sujet, quand il avait à sa disposition les matériaux plus amples que lui fournissaient les inscriptions copiées par M. Arnaud. (Voyez *Journal asiatique*, année 1845.)

J. MOHL.

Je quittai Djeddah au commencement d'avril 1838, sans y avoir rien vu dont je pusse faire, ne disons pas une *relation*, mais un *article*. J'avais vu, j'en conviens, beaucoup d'Arabes, beaucoup de Bédouins, beaucoup d'étrangers, et, sans sortir de chez moi, quinze ou dix-sept Anglais qui, ayant eu la permission de venir à terre pendant que leur paquebot renouvelait sa provision de charbon, et ne sachant où porter leur flânerie sur cette plage inhospitalière, se rendirent en masse jusqu'à ma porte extérieure, défilèrent un à un dans mon étroit escalier, montèrent au second étage, où je me tenais

pour jouir de la brise, débouchèrent par la porte de ma chambre et vinrent se placer, dans le plus grand silence, d'abord sur mon divan, et ensuite sur les chaises que mon ami et moi nous nous empresâmes de leur offrir. On conçoit que toute résistance eût été inutile. S'il y en avait eu un de plus, il eût été obligé de s'asseoir par terre. J'avais vu beaucoup de chameaux, beaucoup de mouches, beaucoup de fourmis, une ou deux fois des millions de sauterelles; des maisons assez propres, assez bien bâties, quoique de madrépores; un grand luxe de décorations extérieures et intérieures en bois sculpté, mais sculpté dans la perfection; des portes, des panneaux, des loges ou cages-balcons (*rauschân, maschrabiyyèh*) dont j'aurais voulu charger un bâtiment pour le conduire au Havre par le détroit de Bâb-al-mandeb et le Cap de Bonne-Espérance; un ciel d'airain, une belle plaine sablonneuse qui ne demandait qu'à se changer en tapis vert, mais n'a pas eu cette satisfaction nonobstant les prières pour la pluie; et, dans le lointain, des montagnes de médiocre hauteur que je franchissais tous les jours en imagination. J'avais vu une multitude de gens de costumes, de mœurs, de sectes différents; j'avais causé avec eux, formé quelques liaisons, et j'étais si content de Djeddah, qu'avant de partir j'y louai une maison pour un an, presque écoulé maintenant. J'avais mangé d'excellent gibier, des langoustes, des crabes et des poissons de toute couleur, des coings-pommes excellents surtout en

compote, des bananes très-supérieures à celles d'Égypte, des grenades douces, énormes, sans pépins, des raisins de la terre promise; enfin j'avais fait quelques études de mœurs, et de tout cela je n'ai pas pu composer ce qui s'appelle un *article*, au moins durant mon séjour.

Ce phénomène mérite d'être analysé, car il s'en faut bien qu'il me soit particulier, et je suis naturellement communicatif.

Les personnes qui ont séjourné en Orient et vécu longtemps de la vie orientale éprouvent rarement le besoin de révéler cette vie-là au monde européen. Au contraire, les voyageurs qui ne font que passer décrivent tout ce qu'ils voient, répètent tout ce qu'ils entendent et font des livres. Pas de touriste qui ne revienne avec un journal rempli d'observations curieuses. Cette différence peut, je crois, s'expliquer ainsi :

Lorsqu'on est resté quelque temps en Orient, que la sensation d'étrangeté s'est émoussée, que l'on est bien revenu de toutes les émotions d'étonnement, d'admiration, d'effroi ou de dégoût, et que l'on commence à causer familièrement avec les gens du pays, on entre peu à peu dans un ordre de choses si différent de l'ancien, que l'on ne sait plus comment traduire dans la langue de la mère patrie les nouvelles sensations que l'on éprouve et les nouveaux jugements que l'on porte. Plus on jouit de cette seconde existence, et plus on désespère de la faire comprendre aux Occidentaux. Le



voyageur qui passe peut donner à ses compatriotes une idée juste de tout ce qu'il voit et de tout ce qu'il sent, parce qu'il voit et sent à l'européenne; mais quant au voyageur qui a séjourné, il voit tout autrement ce qu'il voit, et sent tout autrement ce qu'il sent. D'abord toutes les surfaces ont perdu pour lui le charme de la nouveauté; il fait beaucoup moins d'attention à un minaret du bon temps que le voyageur romantique n'en accorde en France à un clocher de village. L'immense variété de costumes qu'il passe en revue tous les jours ne le touche en aucune manière sous les rapports *taille, arrangement, effet*; mais il voit tout de suite ce qui est là-dessous : l'Osmanli, le Fellâh, le Copte, le Bédouin, le Grec, le Syrien, le Maugrébin, l'homme du Hhidjâz, l'Indou, le Nubien, le Juif, l'homme du Sennâr, etc. et il se rappelle instantanément le caractère, les préjugés, les allures particulières de chacune de ces races. En Orient, tout homme porte une étiquette, et cette étiquette a pour le Levantin un sens qu'elle ne peut pas avoir pour l'étranger. Il y a plus, sa conversation changera dix fois de caractère, s'il doit parler à dix hommes de races différentes ou de professions différentes, non-seulement en raison du degré de considération qu'il accorde à telle ou telle nation, à tel ou tel individu, mais aussi parce que le même mot change de valeur en passant par des bouches différentes, que ce qui est tout simple de la part d'un Turc est hideux, inouï, abominable de la part



d'un Bédouin. A chaque instant il faut changer de mesure. Le conflit des législations et des coutumes diverses qui depuis des siècles se trouvent en présence dans le centre de l'ancien continent y a créé des rapports si compliqués, que, pour rendre compte de la sensation la plus fugitive, il nous faudrait dérouler un immense *volumen* de faits accomplis et faire l'exposition de cinq ou six doctrines. Faut-il s'étonner que le courage nous manque devant une pareille tâche? Faut-il s'étonner que les Levantins d'origine européenne n'aient plus avec l'Europe que des relations d'intérêt?

Et puis les goûts changent, dans le Levant. La musique arabe me plaît beaucoup aujourd'hui; mais je n'ai pas oublié qu'elle m'était odieuse il y a huit ans. Comment vous persuaderai-je maintenant qu'elle est pathétique, entraînante, etc. et que Meyerbeer en tirerait un parti immense s'il venait passer trois ou quatre ans avec nous? J'espère toutefois être compris des hommes sans préjugé en leur disant qu'entre un Français qui arrive et un Français qui a passé dix ans en Orient, il y a précisément la même différence qu'entre un Anglais qui arrive à Paris et un Anglais établi dans cette ville depuis dix ans. A nos yeux ce dernier Anglais a gagné cinquante pour cent; aux yeux de ses compatriotes de la vieille roche, il est devenu *out-law* ou peu s'en faut.

Je me borne donc aux surfaces en ce qui concerne Djeddah, et, avant de m'embarquer pour

Yambo, j'appelle l'attention des artistes sur un genre d'intérêt immédiatement transmissible à toutes les personnes auxquelles Dieu a donné, dans son amour ou dans sa colère, le sentiment des beaux-arts. Jamais cet intérêt n'a été plus vivement excité chez moi que pendant mon séjour à Djeddah, et c'est surtout alors que j'ai regretté de n'être pas peintre ni sculpteur.

Nos artistes ne voient le nu qu'à la dérobée; même en Italie ils sont obligés de payer fort cher l'étude d'un modèle vraiment digne de ce nom. Mais qu'ils se transportent à Djeddah, à l'époque du Hhaddj, et là, sans bourse délier, ils verront la plus magnifique galerie de formes et de couleurs que les races sémitiques, caucasiennes, indo-seythes et africaines puissent étaler aux yeux. Une serviette autour des reins, une pièce de toile blanche sur le dos, voilà le seul vêtement permis au pèlerin passant par Djeddah. La nudité de la tête est une des conditions essentielles de l'*ihhrâm*; et comme presque toutes les têtes sont rasées, on peut faire, sur ce point et à cette époque, des études de crâniologie impossibles partout ailleurs. Enfin, la variété, la noblesse, la grâce ou l'étrangeté des costumes qui apparaissent dans les rues de cette ville soit avant, soit après l'*ihhrâm* des pèlerins, ne sont que des annexes insignifiantes à l'avantage unique de voir réunis sur un même point des modèles de toutes les races de l'ancien monde tels qu'ils sortirent des mains du Créateur et dans toutes les attitudes que comportent le

naturel et la décence, qui est aussi du naturel; car, quelque dissolus que soient les Orientaux, ils pourraient donner à toutes les nations de l'Europe des leçons de bienséance; et leurs plus irréconciliables ennemis n'ont pas encore eu l'idée de les accuser d'affectation. Les obscénités publiques des saturnales égyptiennes sont tout à fait en dehors de la civilisation arabe ou musulmane et remontent à une époque bien antérieure à l'islamisme. L'islamisme les tolère précisément comme le catholicisme tolère le carnaval. Les Égyptiens étaient considérés par les Romains du Bas-Empire comme la gent la plus infâme de tout l'Empire romain; depuis lors, ils ont pour la plupart changé de religion; mais, s'il est facile de changer de religion, il n'est pas facile de changer de mœurs. Et l'Égypte, quoique centrale, est demeurée une région à part dans le monde musulman.

Nous nous embarquâmes le 3 avril 1838 dans une felouque non pontée, de cinquante tonneaux environ (*zâimèh*), ayant à l'arrière une sale chambre qui ne fermait pas et que je comptais occuper; mais je comptais sans mes hôtes, c'est-à-dire sans les poux, les puces, les punaises et les cousins qui ne me permirent pas de fermer l'œil lorsque je voulus reposer dans mon antre. Quoique chacun de ces parasites, considéré individuellement, fût beaucoup plus faible que moi, leur nombre se trouva tel que je dus leur livrer la place, et fus enchanté de pouvoir établir mon lit sur le toit de la

chambre, à bâbord, à côté de celui de M. Botta, mon compagnon de voyage. Dormir à la belle étoile et recevoir sur ses joues la rosée du ciel, quand on est d'ailleurs bien couvert et que la nuit est étayée d'un bon diner suivi du thé, du grog, de la pipe ou du nardguileh; dans le jour se tenir à l'ombre d'une tente qui ne fait que l'office de parasol, et laisse circuler l'air autour de vous : voilà comme nous comprenons le sybaritisme dans les pays chauds. M. Botta, connaissant mes exigences, avait eu l'attention d'embarquer une chèvre laitière avec son chevreau<sup>1</sup> pour m'assurer, pendant toute la durée du voyage, le café au lait du matin et le thé du soir. Il croyait que, sans cette précaution, j'eusse été tout à fait intraitable; mais il ne me rendait pas justice.

Les seuls Wahhâbites ont jugé à propos de défendre l'usage du tabac, parce que la fumée de la pipe est tant soit peu enivrante, et parce que le Prophète et ses compagnons n'en faisaient point usage. Heureusement les Wahhâbites ne font plus la loi en Arabie, et partout où ils ne font pas la loi, on fume du matin au soir. Dans le Yaman on mange du *chkât* (les feuilles vertes du *celastrus edulis*), substance qui procure de longues et douces insomnies et dont l'effet tient lieu du sommeil et le remplace très-avantageusement pour quiconque veut se sentir

<sup>1</sup> Si la chèvre ne voyait pas son chevreau et ne l'entendait pas bêler, elle ne donnerait pas de lait. On ne laisse boire au petit que le quart de son soûl.



vivre. Le fait est que les habitants du Yaman ne donnent pas au sommeil plus de trois ou quatre heures sur vingt-quatre, en sorte que la durée de leur vie journalière est à la durée de la nôtre dans le rapport de 5 à 4. M. Botta fait le plus grand cas du *celastrus edulis* et le place autant au-dessus de l'opium que l'opium est au-dessus du vin. Malheureusement le *chkât* ne s'exporte point et veut être mangé frais. Dans le Yaman un amateur aisé en consomme pour cinq ou six francs par jour.

Pour moi et beaucoup d'autres, le stimulant indispensable est l'*aracki* (esprit anisé de raisins secs). Je ne parle pas du tabac en poudre que je prends machinalement depuis trente ans, ni du tombâc, que je fume incessamment, au moyen de l'appareil nommé *chichèh* ou *narguileh*, depuis mon séjour à Djeddah. Ces deux substances méritent à peine le nom de stimulants. Mais il n'en est pas ainsi de l'eau-de-vie de *zebîb* (raisins secs), et, sous ce rapport essentiel, nous étions parés de longue main. Nous avions notre provision à bord pour les jours de tristesse noire, et, en outre, de quoi renouveler la provision de notre ami Derwisch-Effendi, gouverneur de Yambo, précaution nécessaire à l'accomplissement d'un projet que je méditais depuis quelque temps. M. Botta, voyageur naturaliste, ayant besoin d'une grande quantité d'esprit-de-vin pour conserver ses anguilles et ses scorpions, et ne voulant point payer l'eau-de-vie du pacha 12 piastres lorsqu'on pouvait l'avoir pour 6. M. Botta, retournant au

Hhidjâz, avait apporté un alambic du Caire, et fit distiller à Djeddah des raisins secs de l'Arabie heureuse. Quoique les Arabes employés pour cette opération lui en eussent volé une énorme proportion, il en restait encore assez pour nos besoins.

On ne se doute pas, en Europe, de la consommation d'eau-de-vie qui se fait en pays musulman. Il n'y a pas jusqu'aux gardiens de la Maison de Dieu (à la Mecque) qui ne boivent de l'eau-de-vie en secret. Étant à Djeddah, je reçus communication d'une lettre écrite à M. Chédoufau, médecin en chef de l'armée du pacha en Arabie, par un des plus haut placés parmi les schérifs de la Mecque. Dans cette lettre, le personnage haut placé donnait à M. Chédoufau les nouvelles du jour, et lui demandait, en échange de ses nouvelles, le plus de bouteilles d'*aracki* que faire se pourrait, en ayant soin de régler son envoi de telle sorte que le porteur entrât de nuit dans la ville sainte. Le personnage haut placé voulait éviter le scandale.

L'eau-de-vie que boivent habituellement les Levantins de quelque distinction est l'esprit anisé de raisins secs. Dans les sales boutiques du pacha on y substitue généralement l'eau-de-vie de dattes, qui offre à Son Altesse un bénéfice plus considérable. La première est, de l'aveu des médecins qui ont séjourné en Orient, le plus sain ou le moins malsain des stimulants alcooliques auxquels on peut être tenté de recourir dans les pays chauds, parce qu'elle produit l'excitation voulue sans charger l'es-

tomac. Le fait est que, s'il y a du danger à boire de l'aracki, il y en a beaucoup plus à boire du vin, même aux repas. Si l'on ne veut qu'étancher la soif, le mieux est de se borner à l'eau pure ou à la bière.

Les Orientaux ne sont pas difficiles sur la saveur des drogues enivrantes. Pour eux, les vins et les liqueurs ne sont point des friandises, mais bien des *moukayyéfât*, c'est-à-dire des substances destinées à produire l'état désigné en ture et en arabe par le mot de *kayf* ou *kéf*, que l'on peut traduire par «aise, bien-être,» ou «béatitude stupide,» selon le point de vue. L'indifférence des Orientaux à la saveur des *moukayyéfât* est telle, que le schaykh Ckâcim, fils du schaykh Hhaçan, l'un des plus riches seigneurs du Yaman et des plus généreux, prit goût à l'esprit-de-vin, à l'esprit-de-vin pur et détestable, durant le séjour que M. Botta fit à son château de Mou'ammarah, sur le mont Saher, et qu'on fut obligé de lui abandonner une jarre énorme destinée à la conservation des objets d'histoire naturelle, jarre qui disparut en quelques nuits. Nous avons appris avec une douleur profonde et un redoublement de haine contre les Turcs que ce jeune schaykh a été, ainsi que son père, victime d'un guet-apens dressé par Ibrahim-Pacha le jeune, général en chef de l'armée du Yaman. Cet Ibrahim-Pacha le jeune, ayant invité le père et le fils à une conférence diplomatique, s'empara de leurs personnes par trahison, fit couper la tête au père et

retint le fils prisonnier. On dit que ce dernier a réussi à s'évader. Nous désirons de toute notre âme que cet on-dit se confirme. Un musulman qui exerce l'hospitalité à la manière du schaykh Haçan et qui, sans nécessité ou raison politique, fait trois ou quatre mille francs de dépenses pour recevoir convenablement un voyageur chrétien cherchant des simples dans sa montagne; un aussi parfait gentilhomme, quels que soient d'ailleurs ses préjugés, a droit à notre reconnaissance et à la sympathie des honnêtes gens de tous les pays.

Le mercredi 4 avril se passa dans le port de Djeddah, ainsi que les deux jours suivants. La plus grande partie de ce temps fut employée à *estiver* notre bagage. L'autre partie fut consacrée à une pêche de plantes marines qui donna lieu à une dissertation sur la fameuse question du *soûf*, la première de toutes celles de Michaelis.

Les plantes marines dont je veux parler ne sont ni des algues ni des fucus, et n'ont rien de commun avec ce qu'on nomme vulgairement du varech. Ce sont des roseaux, ou, si vous voulez, des manières de roseaux ou de souchets (*zostera*?) dans le goût des herbes fluviatiles, des plantes ayant une floraison régulière, floraison que nous n'avons pas vue, mais devinée. Or, chez les Hébreux, la mer Rouge se nommait *Yâm soûf* ou « mer du *soûf*, » et chez les Égyptiens « mer du *schari*. » On sait que le mot copte *schari* est l'équivalent du mot hébreu *soûf*; que tous les deux signifient « plantes aquatiques, » et que



ces deux noms sont appliqués, l'un dans la Bible hébraïque, l'autre dans la version copte, à des plantes qui croissent dans le Nil ou sur les bords de ce fleuve. Ainsi Moïse (Exode, ch. ii, v. 3, 5) fut exposé et trouvé au milieu du *schari* ou du *soûf*.

En voyant les *zostera* de la mer Rouge, je ne doutais point que les Égyptiens, et à leur exemple les Hébreux, n'eussent identifié ces plantes marines avec une des productions du Nil. Depuis lors, j'ai vu dans le Nil, à l'époque de l'inondation, une plante (probablement un *typha*) qui ressemble beaucoup au grand *zostera* de la mer Rouge. Ce dernier est composé de rubans verts juxtaposés; les plus extérieurs perdent en vieillissant leur remplissage herbacé, et se réduisent aux deux nervures latérales, nervures auxquelles s'attachent quelquefois de petites éponges rouges. J'ai appris que la racine se mange, ce qui est le cas, je crois, pour une herbe du Nil, et très-certainement pour une graminée égyptienne dont les tubercules se nomment *hhabb-at-Aziz*. L'autre espèce de *zostera* que nous pêchâmes dans la mer Rouge ressemble à du gazon et me paraît correspondre au *cyperus rotundus* (*séd*), que l'on rencontre partout sur les bords du fleuve d'Égypte.

Quant aux éponges rouges qui s'attachent aux feuilles mortes du grand *zostera*, elles sont en trop petit nombre pour qu'on puisse supposer qu'elles aient donné au golfe Arabique le nom qu'il portait chez les Grecs et les Romains. Il y a d'ailleurs une

explication très-satisfaisante de l'origine du nom de *mare Erythraum*, qui, chez les anciens, ne s'appliquait pas seulement au golfe Arabique, mais aussi à cette portion de l'océan Indien qui baigne la côte sud de l'Arabie. *Hhimyar* ou *Hhamayr*, d'où dérive le nom d'*Homérites*, donné par Ptolémée aux habitants du Yaman, est de la même racine que le mot arabe *ahhmar*, qui signifie « rouge. » Le mot *phœnix* a précisément la même valeur en grec, et l'on sait qu'au rapport d'Hérodote les Phéniciens étaient originaires des bords de la mer Érythrée. Nous savons d'ailleurs que, chez les anciens Arabes, la race rouge était la race noble (elle était opposée à la race noire), et que cette race rouge occupait, sous le nom de Chus, à une époque extrêmement reculée, à une époque antérieure à Nemrod fils de Chus, les deux rivages du golfe Arabique, ainsi que la côte méridionale de l'Arabie. Il est donc très-probable que « Mer Rouge » signifie mer « de la race rouge, » c'est-à-dire « mer des Homérites ou Sabéens, » et qu'on disait autrefois « la mer de Hhimyar » comme on dit aujourd'hui « la mer du Yaman, la mer du Hhidjâz, » etc. Seulement, chez les modernes, le nom du pays a été substitué au nom du peuple qui l'habitait autrefois. Les Orientaux, et particulièrement les races sémitiques, n'ont jamais eu que des notions confuses sur la configuration des mers; ils ne pouvaient pas, comme nous, les diviser en bassins et donner à chaque bassin un nom particulier. Aussi, leur no-

menclature des mers est-elle calquée sur celle des rivages ou des villes qu'elles baignent. La dénomination hébraïque de *Yâm souf* pour la mer Rouge ou le golfe Héroopolite semble faire exception; mais il y a tout lieu de croire qu'elle est traduite littéralement de l'ancienne dénomination égyptienne.

Comme les Égyptiens avaient des ports sur la Méditerranée et des ports sur la mer Rouge, il est évident qu'en appelant celle-ci « mer du *schari*, » ils avaient en vue un genre de plantes qu'ils croyaient étranger à la Méditerranée; autrement la dénomination imposée à la mer Rouge n'eût pas été caractéristique et n'eût pas atteint le but qu'on se propose en créant un nom propre; il eût autant valu appeler la mer Rouge « mer des Poissons. » Il est donc évident qu'ils regardaient le *schari* comme une production que la mer Rouge n'avait en commun avec aucune autre mer, quoique, selon eux, la même plante, ou une plante analogue, se retrouvât dans le Nil; et l'on m'objectera sans doute qu'il y a des *zostera* dans la Méditerranée. Mais se trouvent-ils sur les côtes d'Égypte ou de Syrie? Il suffit qu'ils ne s'y rencontrent pas pour justifier la dénomination des Hébreux et des Égyptiens, et il suffit qu'ils ne se rencontrent pas sur la côte du Delta pour justifier la dénomination égyptienne.

D'après tout ce qui précède, il me paraît extrêmement probable que la plante ou les plantes qui ont fait donner à la mer Rouge le nom qu'elle



portait chez les Hébreux sont précisément celles que nous avons pêchées dans le port de Djeddah, et plus tard dans le golfe Héroopólite, qui est le golfe où Pharaon s'engouffra. Le fait est que, dans certaines parties de la mer Rouge, le fond, visible et très-distinctement visible par un temps calme, paraît entièrement jonché du gazon et des roseaux dont j'ai donné la description tant bien que mal. Il est également de fait *que ces plantes sont les seules dont les analogues se retrouvent dans le Nil*, et que je n'ai rien vu de semblable dans les eaux d'Alexandrie.

On me demandera maintenant : Quel est le mot arabe, éthiopien ou hhimyarique qui correspond au mot hébreu *soûf*?

Dans la langue des Arabes de Djeddah le *zostera* se nomme *djouz*. Dans le hhimyarique (qui est encore la langue de Mahrab), les plantes marines ont un nom générique qui n'offre pas la moindre ressemblance avec l'hébreu *soûf*; mais il est à remarquer que le mot hhimyarique *sóf*, qui, d'après le génie des orthographes sémitiques, doit s'écrire exactement comme le mot hébreu *soûf*, signifie « cheveux; » que le mot arabe *ssoûf* (écrit avec un *ssád*) veut dire « laine; » et que, dans une vieille tradition arabe que M. de Sacy avait fait connaître avant moi, les chefs de la tribu de Abs disent à ceux de Dhoubyân : « Non! tant que la mer baignera *Ssoûfah* (avec un *ssád*) nous n'écouterons aucune proposition de paix, » c'est-à-dire : « Après ce que vous venez de faire il n'y a plus de paix possible entre

votre tribu et la nôtre.» (Voyez ma *Seconde Lettre sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme*, p. 66). Je n'ai point donné de commentaire sur ce passage, non plus que M. de Sacy, parce que j'ignorais, aussi bien que lui, ce que les Absides entendaient par *Ssoûfah*. Il est clair que nous l'avons tous deux considéré comme nom de lieu, car nous l'avons écrit avec un S majuscule dans nos traductions. Il était bien évident, et pour M. de Sacy et pour moi, que dans ce passage le mot *Ssoûfah* ne pouvait pas signifier « un brin de laine, » le seul sens que nous connussions de science certaine. Cependant les dictionnaires arabes ne font mention d'aucune ville ni d'aucun rocher du nom de *Ssoûfah*, et il est impossible de douter que les Absides n'aient eu en vue, ou un lieu, ou une substance perpétuellement baignée par la mer; autrement leur propos n'aurait pas eu de sens. Or les pâturages sous-marins de *djoûz* (*Zostera*) sont dans ce cas. Nous avons vu que le *djoûz* est très-probablement le *soûf* des Hébreux; n'est-il donc pas naturel de croire que le *Ssoûfah* de la tradition arabe signifie un brin de l'herbe que la Bible nomme *soûf*, et qui, dans l'antiquité, devait être connue sous le même nom des Arabes du littoral de la mer Rouge? Car l'hébreu et l'arabe sont deux langues sœurs.

Les coraux ou madrépores forment sans doute le trait le plus saillant de la mer Rouge; mais comme il n'y a rien dans le Nil qui ressemble à cette production de la nature, il faut bien conclure de tout

ce que nous avons dit que les Hébreux, en appelant la mer Rouge « mer du *soûf*, » et les Égyptiens en l'appelant « mer du *schari*, » n'ont pas voulu dire « la mer des coraux, » mais bien « la mer des *zostera*, ou des *typha*, ou des souchets. »

J'oubliais de dire qu'en arabe les bancs de corail, et généralement toutes les espèces de madrépores, se nomment *schéb* ou *schâb*, et que le nom bhinyarique de ces zoophytes n'a aucun rapport avec celui de *soûf*.

Les vents contraires nous retinrent dans le port jusqu'au samedi 7 avril.

Notre *zâïmeh* appartenait à un marchand de la portion musulmane du village de Joûr ou Jôr (presqu'île du mont Sinaï), nommé Ibrahim Abou-Arafah; elle était venue à Djeddah avec un chargement de pèlerins, sous la conduite d'un esclave noir nommé Saïd, qui prenait le titre de *raïs* ou *nâkhoudeh* (capitaine), mais n'entendait rien à la navigation. Sa mission était de représenter les intérêts mercantiles de son maître dans le cours du voyage.

Nous avons nolisé son petit bâtiment pour 800 piastres égyptiennes ou 40 tallaris d'Autriche, payables une partie à Djeddah, le reste à Joûr, terme de notre voyage, en stipulant qu'il ne chargerait pour son compte que la quantité de riz nécessaire pour former son lest; notre bagage représentait une charge intégrale.



L'horrible encombrement où nous nous trouvâmes en arrivant à bord nous annonçait assez que cette clause avait été violée par Saïd, et nous eûmes aussitôt avec ce grand diable de noir une discussion des plus violentes.

Les voies de fait doivent toujours être évitées avec les Bédouins, surtout avec les Bédouins de l'intérieur, ces derniers ayant à peu près les mêmes notions que nous sur l'honneur et la nécessité de se venger d'une insulte. Mais il n'en va pas ainsi avec les Égyptiens et les mauvais caboteurs de la mer Rouge. Il y a toujours du danger à les traiter en gens comme il faut, parce qu'il est dans leur nature perverse et incorrigible d'abuser de toutes les bontés que l'on a pour eux. Les caboteurs de la mer Rouge affichent, il est vrai, des prétentions inconnues aux fellâhs; mais comme ils ne valent guère mieux<sup>1</sup>, il est souvent nécessaire de les traiter en fellâhs. Durant notre voyage de Suez à Djeddah, nous étions en compagnie de M. Ogilvie, à bord d'une *baghle* dont l'équipage représentait la plus infernale canaille que j'aie jamais vue autour de moi. Le seul nakhoudé (capitaine), jeune homme de Yanbo'lnakhl, avait les manières nobles et gracieuses d'un légitime enfant de l'Arabie. Il prenait un soin extrême de sa personne, faisait trois ou quatre toilettes par jour, accomplissait ses ablutions avec une religieuse exactitude et parlait l'arabe avec une pureté qui eût fait honte aux professeurs

<sup>1</sup> Ceci ne s'applique point aux caboteurs du Yaman.

de l'Azhar (la grande mosquée du Caire). En le voyant et en l'écoutant, il me semblait que l'orgueil national des vrais Arabes est le mieux fondé de tous les orgueils nationaux. Du moins, si la beauté des formes, si le goût, l'élégance et la grâce sont des supériorités, où est la race qui peut entrer en concurrence avec la race arabe? Où sont les hommes qui s'habillent mieux? Où sont les hommes qui peuvent, comme eux, réduire leurs vêtements à une *foûtah* (serviette nouée autour des reins), et n'en paraître que plus beaux? Qui est-ce qui comprend, dans les pays froids, la majesté nue? Il faut aller jusqu'en Arabie pour comprendre cela, car, même sur les bords du Nil, la nudité est presque toujours plus ou moins canaille.

Du reste, mon beau *raïs* n'entendait rien à la navigation. Excepté moi, personne ne l'écoutait; et tous les monstres marins commandaient à la fois. Assurément il y a une Providence pour les enfants, les ivrognes et les navigateurs arabes. En un jour de chaleur extrême, M. Ogilvie, s'étant aperçu que le *roubbân* (pilote) dormait à côté du gouvernail, jugea à propos de le réveiller d'un coup de bâton. Grande sensation à bord. Le jeune *nakhoudch* osa nous rappeler « que nous n'étions point sur le Nil, mais sur [une mer sacrée] la mer du Hhidjâz [qui en bonne police devrait être fermée aux chrétiens]. » J'ai mis entre deux crochets les réticences qu'il faut absolument suppléer pour comprendre la portée de cette observation. Je ne pouvais pas me dis-

penser de la relever, et je répondis « que si les chrétiens peuvent distribuer des coups de bâton sur le Nil, qui est au pacha, ils le peuvent à plus forte raison sur la mer du Hhadjâz, qui est à eux aussi bien qu'aux Turcs et aux Arabes; que toutes les mers sont ouvertes à tous les enfants d'Adam, sans exception, et qu'une même loi régit tous les navigateurs; que si le capitaine musulman, ou le pilote musulman, ou l'un quelconque des hommes de l'équipage musulman oubliait de s'y conformer, le voyageur chrétien saurait le rappeler à l'ordre; qu'il était d'ailleurs bien évident que Dieu avait donné aux chrétiens non-seulement l'Océan et ses golfes, mais le monde entier; et que, s'ils n'avaient pas encore fait la conquête de l'Arabie, c'est que l'Arabie ne vaut pas la plus petite expédition; qu'il ferait bien, lui *raïs*, de sortir une bonne fois de son *bîrkèh* (petit bassin) et d'entreprendre un voyage de long cours, soit dans l'Inde, soit en Europe. » Je l'assurai qu'au bout d'un ou deux ans de vraie navigation il serait un tout autre homme et verrait toutes choses sous un nouvel aspect. » Assurément, répondit-il, les gens de la maison (c'est-à-dire ma femme ou mes femmes) ne supporteraient pas une si longue absence. »

Cette objection inattendue changea tout à fait le cours de mes idées, et d'orateur je devins rêveur.

Mais, pour en revenir au coup de bâton, il n'eut pas d'autre suite que cette pacifique explication. Il en fut de même avec le nakhoudèh Saïd, à notre départ de Djeddah.



M. Botta lui ayant adressé les plus justes reproches, et voyant qu'il répondait d'une manière inconvenante, marcha sur lui à travers toutes nos caisses, qui formaient des montagnes et des vallées au-dessus du plat-bord, le prit par la moustache (ce qui valait un soufflet ou un coup de bâton), et le menaça de le traduire devant le gouverneur s'il ne nous débarrassait à l'instant de toute charge excédante; et le grand noir se soumit. Cet acte de fermeté assura le *kéf* du voyage.

Il était très-important de bien convaincre et nos gens et ceux de la zaïmèh : 1° que nous nous considérions comme étant chez nous sur la barque que nous avions louée; 2° que nous voulions être maîtres chez nous. Nos domestiques, un peu gâtés par le laisser-aller de nos habitudes terrestres, avaient besoin d'être ragaillardis de quelque admonition, et nous profitâmes de la première petite querelle qu'ils eurent entre eux pour leur appliquer une correction patriarcale.

Rien n'égale l'indiscipline des navires arabes. Pas de voyage où le nakhoudèh ne soit forcé de faire le coup de poing avec ses gens ou d'essuyer piteusement leurs quolibets. Mais toutes ces rafales intérieures tombent comme elles s'élèvent, c'est-à-dire sans qu'on sache comment ni pourquoi, et des gens qui tous les jours semblent prêts à s'entre-tuer redeviennent tous les jours meilleurs amis que jamais. Malgré les sages précautions que nous avons prises, nous eûmes quelques tourmentes de ce

genre dans le cours de notre voyage, mais rien de sérieux.

Après nous être arrimés et installés tant bien que mal, nous levâmes l'ancre et mîmes à la voile le samedi 7 avril. Nous mouillâmes le soir du même jour dans l'excellent ancrage d'Obhhor ou Yubhhor (je n'ai égard qu'à la prononciation), où il y a un golfe étroit qui s'avance très-avant dans les sables du Tihâmah ou Khabt, c'est-à-dire de la basse terre. Ce golfe ou cette crique, dont on ne découvre pas le fond, ressemble tellement à l'embouchure d'un fleuve, que je fus tenté d'y voir le Bétius de Ptolémée, marqué sur la carte de d'Anville à l'endroit même où nous nous trouvions. Mais il paraît constant qu'aucun courant d'eau douce n'aboutit au golfe d'Obhhor. Le vent de terre, s'étant levé dans la nuit, nous permit d'en sortir à la voile le matin du 8 avril.

Ce début peut donner une idée de notre voyage tout entier et de tous les voyages sur la mer Rouge. Les côtes de cette mer offrant partout ou presque partout d'excellents mouillages, garantis de la houle par des récifs ou bancs de corail connus de tous les pilotes arabes, on marche à la clarté du jour entre les écueils, et le soir on jette l'ancre là où l'on se trouve (*ubi ibi*), pour dormir le plus tranquillement du monde, *fi amân illâh*, à la garde de Dieu et des bancs de corail. Toute la science nautique de ces marins-là se borne à une topographie parfaitement exacte de la côte ou portion de côte qu'ils longent

toute leur vie. Le voyageur ne perd jamais la terre de vue, si ce n'est lorsqu'il lui faut traverser le golfe Arabique ou lorsque, pressé d'arriver au but, il oblige les marins arabes à prendre le large et à courir nuit et jour dans la région moyenne du canal. C'est alors, c'est surtout la *nuit* que leur ignorance de la navigation paraît dans tout son *jour*. Ils n'ont jamais que des boussoles *froides* (hors de service), qu'ils cherchent en vain à réchauffer avec du poivre, absolument comme une tendre épouse cherche à réchauffer un vieux mari avec des confitures de gingembre, et ils savent à peine se diriger par les étoiles<sup>1</sup>.

Si, en pareil cas, le temps est couvert, on se trouve réellement en danger. Mais le voyage ordinaire du pilote côtier dans une barque dont on dispose, en vue des sables du Tihâmah et des belles montagnes qui bornent l'horizon au-dessus des jardins fantastiques que dessinent les bancs de corail, et que l'on voit distinctement par une mer calme dans les endroits peu profonds, ce voyage est non-seulement aussi exempt de danger que peut l'être un voyage sur mer, mais, de plus, fort amusant.

Lorsque nous quittâmes Obhhor, je n'avais point encore vu ces jardins fantastiques que je devais contempler un peu plus loin; mais puisque j'en ai

<sup>1</sup> Les Bédouins de l'intérieur, qui voyagent de nuit dans le désert et consacrent le jour au repos, sont incomparablement plus forts sur l'astronomie ou l'uranographie que les caboteurs de la mer Rouge.



parlé avant le temps, je ne saurais me dispenser d'ajouter quelques mots au peu que j'ai dit, afin de satisfaire immédiatement la curiosité du «lecteur général,» qui très-probablement n'a aucune idée des objets dont je viens de parler.

Les variétés de madrépores, l'éclat, la vivacité et la diversité des couleurs qu'elles présentent échappent à la description de tout autre qu'un naturaliste; cependant le «voyageur général» peut en donner une idée quelconque au «lecteur général.» Appuyez-vous, accoudez-vous sur le bord de votre canot, par un temps parfaitement calme, dans les endroits où la sonde ne marque pas plus de 12 ou 15 brasses, et faites plonger vos regards dans le cristal qui vous porte; vous verrez au fond de l'eau comme une forêt de choux-fleurs rouges, violets, bleus, dorés, vert-pré, vert-pomme, etc., et puis des arborescences dont les rameaux se terminent en fleurs pourpres, en petits pompons de toutes les couleurs, et puis des buissons épineux, ce sont les oursins, et au milieu de tout cela des coquillages à n'en plus finir. On passerait sa vie à regarder ce qu'il y a au fond de cette mer. On croit voir des fleurs et des arbres couverts de pierres précieuses: ce ne sont ni des fleurs, ni des arbres, ni des bijoux, ce sont des animaux, mais des animaux qu'on peut cueillir.

«Allons, Ssâlehh! saute à l'eau, et apporte-moi ce beau schèb rouge que tu vois là.» Je le lui montre du doigt: il l'a vu, il plonge aussitôt sans

disparaître (car l'eau est aussi transparente que l'air) et me rapporte l'objet désiré. Au moment où le *schèb* sort de l'eau, ses couleurs sont magnifiques. Dépêchez-vous de les admirer; ranimez-les avec de l'eau de mer... dans un instant elles ne seront plus; un gris sale va succéder à tout cet éclat, et vous croirez l'avoir rêvé...

« Souleymân, à ton tour! Apporte-moi ce buisson d'émeraudes. »

Que de milliers d'êtres condamnés à mort par ma curiosité! Sans compter ceux qui constituent le buisson, j'en découvre tant d'autres qui vivaient dans ses racines!

Ces madrépores se superposent incessamment, indéfiniment; et l'on voit des îles sortir de la mer; on voit un sol créé par des insectes. Les maisons de Djeddah sont bâties avec leurs maisons.

Ssâlehî est notre pilote (*roubbân*), et Souleymân le plus habile de nos marins. Ssâlehî est un homme de haute taille, d'une douceur et d'un calme parfaits; c'est de plus un père tendre. Son jeune fils, malade de la fièvre, est étendu sur un *sarîr*, sorte de claie attachée en dehors de la *zaïmèh* à bâbord, parallèlement à mon lit. Le pauvre enfant n'a que la peau et les os; mais, à son âge, la nature est riche en ressources. M. Botta est médecin, et moi infirmier; nous aurons soin de lui; il prendra le thé et le café avec nous, et, Dieu aidant, il se rétablira.

Souleymân est un homme plein de force, d'in-

telligence et d'activité. Il ne lui reste qu'un œil; c'est un œil d'aigle. Avec un équipage composé de borgnes comme Souleyman on pourrait entreprendre un voyage de découvertes. Sauf un muet, plus sourd encore que muet, très-attentif, plein d'intelligence et de bonne volonté, le reste de notre équipage est la fine fleur de la canaille, — mais de la canaille orientale.

Ce *mais* vous indique assez que l'épithète désobligeante dont je me sers indique ici une tout autre race que celle qui est généralement désignée par ce nom en Angleterre et en France.

La canaille européenne est assurément ce que la nature et la civilisation ont produit de plus hideux; et nulle part elle n'est plus hideuse que dans les pays les plus civilisés et les plus aristocratiques; cela est vrai surtout depuis cinquante ou soixante ans, *depuis qu'elle veut s'élever*.

En Orient, la gent que je désigne par ce mot ne songe point à sortir de sa sphère.

Voilà une des causes du bien-être dont on jouit en Orient, et dont le peuple a sa bonne part, sous le gouvernement le plus tyrannique que puisse rêver une imagination scélérate.

Après avoir passé Doulim'ah, ancrage ouvert derrière lequel on aperçoit quelques palmiers, puis un autre mouillage que Ssâlehh nomme « le Schâykh Salmân, » et qui n'est point marqué sur la carte marine des Anglais, nous doublâmes un cap très-bas, nommé Râs Hlâtibah.



N. B. Les Anglais ont écrit *Hartebah* pour *Hhâtibah*, et *Dahlinar* pour *Doulin'ah*. J'avertis ici une fois pour toutes qu'il faut se méfier de l'orthographe des noms arabes marqués sur leurs cartes, et qu'il faut surtout se tenir en garde contre leurs *r*. — You have no *idear* of the english spelling of foreign names. — Croiriez-vous que le récif qui s'appelle en arabe *Abou-Madâfê*, ou, si vous voulez, *Abou-Madâfê'a*, est étiqueté sur leur carte *Abou-Murdafer*? On sait que *madâfê* est le pluriel de *madja*, qui veut dire « canon. » Pourquoi n'ont-ils pas écrit *murdarfer* avec trois *r*? C'eût été encore plus beau, et surtout plus conséquent.

Après avoir doublé Râs Hhâtibah, nous allâmes mouiller dans le sud de la baie de Touwal, à peu de distance des îlots de Ayckah, Ckawad, etc.

Le mercredi 18 avril 1838, je retournai à terre pour prendre congé de Derwisch-Effendi, le gouverneur de Yanbo, et d'Aly-Bey, le chef de cavalerie. Tous les deux m'avaient fait bon accueil, surtout Aly-Bey, et je pensai que le moment où je n'avais plus besoin du soldat était le plus convenable pour lui offrir un cadeau. En fait de *galantries*, selon l'expression des Italiens de Rome, je n'avais de présentable qu'une boîte à thé en forme de bahut, achetée à Paris. C'est le dernier article de luxe que je me sois permis en ce monde, et je résolus de m'en défaire en faveur d'Aly-Bey.

Il était entré en ville le matin, et venait de des-

cendre chez le gouverneur. Je trouvai les deux puissants personnages accroupis sur un petit divan dont chacun d'eux occupait un angle, et fumant la chiché avec une gravité exemplaire. Ils paraissaient traiter une affaire sérieuse en langue turque, langue éminemment diplomatique, et je compris que ma visite devait être courte. Après les compliments d'usage, que j'abrégeai beaucoup suivant *le mien*, je remerciai Derwisch-Effendi de la connaissance précieuse qu'il m'avait procurée, et Aly-Bey de l'accueil qu'il m'avait fait à Bedr. Ensuite je fis signe à mon petit ennuque d'approcher, je pris la boîte qu'il portait et la posai sur le divan à côté d'Aly-Bey, en lui recommandant le thé comme une boisson exhalante et salubre. Derwisch-Effendi avait eu, pour sa part, une demi-douzaine de bouteilles d'eau-de-vie le jour de mon arrivée à Yanbo, et ne devait pas voir d'un œil jaloux le présent fait au colonel. Selon l'usage des seigneurs turcs, Aly-Bey n'eut pas l'air de vouloir toucher à mon ofrande, et je ne sus qu'elle était agréée que lorsqu'il dit à son noir de l'emporter. Pour Derwisch-Effendi, il eut la curiosité de connaître le contenu de la boîte, et l'ayant ouverte (à ma grande satisfaction) il n'y trouva que du thé.

Je retournai à notre bord, où nous reçûmes une visite du gouverneur, et ensuite de mes Bédouins, auxquels nous donnâmes le café. Ce fut dans cette dernière entrevue que j'appris du schérif Saad la fin de l'histoire de son pistolet et la bastonnade

administrée au voleur par ordre de son chef. Je regrettai de ne l'avoir pas sue plus tôt : j'aurais voulu dire à Aly-Bey combien j'étais sensible aux coups de bâton qu'il avait fait appliquer si à propos.

Nous partîmes avant le jour, le jeudi 19 avril, et, après une journée de petits vents contraires, nous arrivâmes au mouillage de Kharor, au delà du *Scharm* (de la baie) de Yambo, près du cap Bouraydi ou Brédi, le premier des Sept caps (*Saba roods*).

Nous ne vîmes point le fameux Scharin, le meilleur port de toute la côte; mais il a été décrit par les anciens et les modernes, et, aujourd'hui que l'on connaît la mer Rouge, il y a plaisir à comparer la relation d'Agatharchide avec celle du lieutenant Wellsted et la carte anglaise<sup>1</sup>. A une époque où le golfe Arabique était encore pour nous un golfe de mystères et d'effroi, notre illustre d'Anville, avec sa merveilleuse sagacité, reconnut le *Charmuthas* d'Agatharchide dans le *Scharm* d'une mauvaise carte turque, la meilleure que l'on eût alors. Observons, en passant, que la bifurcation du golfe Élamite, bifurcation qu'on lui a tant reprochée, est une

<sup>1</sup> Je dois avertir le lecteur que, cette carte étant essentiellement marine, on a omis plusieurs détails de côtes qui n'intéressent point les marins. Par exemple, le prolongement du golfe Héroopolite au nord de Suez n'y est point figuré. On lui reproche même beaucoup d'autres imperfections, qui sont, dit-on, du fait du graveur, non des auteurs du dessin original. Ainsi, le Colombo, bâtiment marchand actuellement en rade de Suez (avril 1839), a été en danger de se perdre sur un récif situé à l'entrée du mouillage de Tor, et qui ne se trouve point marqué sur la carte imprimée.

erreur de cette carte turque, la seule qu'il pût consulter sur ces parages inconnus de son temps. A cela près, on peut dire que tous les voyages faits en Orient, depuis l'époque de d'Anville, ont accru et consolidé sa gloire.

Je reviendrai tout à l'heure sur la géographie ancienne des côtes que j'ai visitées.

Le vendredi 20 avril, nous quittâmes le mouillage de Kharor avant le lever du soleil, par un temps brumeux et un vent nord-ouest assez violent. Nous courûmes une longue bordée au large pour tâcher de doubler les Sept caps; mais le vent ayant fraîchi et la mer étant grosse, nous renonçâmes à ce dessein et nous cherchâmes modestement à nous rabattre sur le cap Louckoûck. Avec une barque pontée, notre situation n'aurait eu rien d'effrayant; sur un esquif antique, elle était très-poétique et peu confortable, et nos marins eux-mêmes ne voyaient pas sans inquiétude des lames d'eau incessamment menaçantes, contre lesquelles ils n'avaient aucun rempart et dont trois eussent suffi pour nous faire couler.

En pareil cas tous les hommes du monde ont eu recours aux agents surnaturels, et notre pilote Ssâlehh, le plus grave et le plus dévot de nos marins, essaya de conjurer les vagues en invoquant la verge de Moïse.

C'est une chose bien remarquable que la persistance des plus anciennes traditions chez un peuple entièrement privé d'annales. Dans le midi de la



péninsule arabe les noms de Ad ou Aâd et de Scheddâh, fils de Aâd, sont encore familiers aux Yamanites et aux Hadramites, quoique ces noms se rapportent à une époque bien antérieure à celle de Moïse. Sur les bords du golfe Héroopolite, il n'est question que du tyran égyptien Firaoun et du législateur hébreu Mouça, et toutes les circonstances de la fuite des Israélites sont présentes à l'esprit des gens du pays; mais en revanche ils ne savent pas un mot de ce qui s'est passé chez eux depuis l'époque de Mouça jusqu'à l'arrivée de Bonaparte à Suez, fin du siècle dernier.

Ssâlehh, menacé par les vagues qui engloutirent Pharaon, les menaçait à son tour de la verge de Moïse : *Barra! barra! Alayk assayet Mouça! c'est-à-dire « Dehors! dehors! la verge de Moïse contre toi! »*

Je viens de parler de *Aâd*, et je demande la permission de revenir sur ce nom antique. Je n'ai point d'autre cadre que ce journal où je puisse enchâsser mes idées. Si elles méritent de voir le jour, il importe peu que je les émette ici ou ailleurs : dans le cas contraire, je serai bientôt averti de mon erreur et me résignerai très-facilement à ne plus écrire.

Les noms de Aâd et Thamoûd représentent la limite supérieure des souvenirs arabes. Je me suis indigné longtemps de ne pas retrouver ces noms dans la Bible, convaincu *a priori* qu'ils devaient y être. Je crois enfin en avoir reconnu un; et quant à l'autre, . . . mais n'anticipons point.

*Aâd*, considéré comme nom de tribu, est du genre féminin. *Djawhariyy* n'admet point d'autre sens du mot *Aâd*, et il ajoute que l'adjectif dérivé de ce mot (*aâdiyy*) signifie « très-ancien. » *Aâd* tribu étant du féminin, il n'est pas étonnant que les Juifs, qui ont dû emprunter des Arabes leurs notions sur le peuple nommé *Aâd*, comme sur beaucoup d'autres, l'aient représenté par une femme dans leurs personnifications ethnographiques; et, de même que l'on trouve dans la Bible plus d'une opinion sur *Saba*, on y trouve aussi plus d'une opinion sur *Aâdâh*, que je considère aujourd'hui comme la personnification de *Aâd*.

Suivant une autorité biblique, *Aâdâh* est femme d'Ésaü et chananéenne, chose très-recevable (pour le moment) puisque nous savons par Hérodote que les Chananéens ou Phéniciens étaient venus des bords de la mer Érythrée. (*Gen.* ch. xxxvi, v. 2; *Hérod.* Clio, I.) Cette alliance entre Ésaü et les Chananéens ne préjuge rien sur l'antiquité relative des Abrahamides et des Arabes *âribah*, et quand la Bible me dit qu'Ésaü épousa *Aâdâh*, j'entends qu'il prit femme dans la tribu de *Aâd*, et rien de plus; il me suffit de savoir que cette *Aâdâh* ne figure point dans la descendance d'Ésaü, ou d'Ismaël, ou d'Abraham, par *Cethura*.

Mais à l'autorité que je viens de citer, la Bible, avec son admirable naïveté historique, en oppose une autre bien plus ancienne et bien plus significative. Selon cette autre autorité, *Aâdâh* est femme

de Lamech, c'est-à-dire antédiluvienne. De ce point de vue, Aâdâh eut un fils « qui fut père des pasteurs et de ceux qui vivent sous les tentes. » (*Gen.* ch. iv, v. 19, 20.) Voilà ce qui tranche la question.

Car ces nomades antédiluviens dont parle la Genèse ne peuvent être que les premiers Bédouins dont le souvenir s'est conservé. Or ces premiers Bédouins, ces Arabes primitifs, sont, d'après les traditions arabes, le peuple nommé *Aâd*. Il résulte donc du témoignage fourni par le *quatrième* chapitre de la Genèse (je crois qu'il est difficile de remonter plus haut dans les annales du genre humain) que l'un des premiers auteurs qui aient concouru à la rédaction de ce livre, la Genèse, avait cru devoir placer avant le déluge, ou, si vous voulez, avant l'époque de Noé, l'origine de ce peuple primitif. En d'autres termes, l'antiquité de Aâd était telle qu'il lui paraissait impossible de la faire cadrer avec l'époque du déluge universel. Et, en effet, quelle valeur aurait cette donnée historique « qu'un des fils de Aâdâh, femme de Lamech, fut père des nomades, » si tous les Nomades avaient dû périr quelque temps après la naissance de leur patriarche ? Les docteurs arabes qui ont eu connaissance des traditions juives et de leurs propres origines ne pouvaient pas consentir à la ruine totale d'un peuple dont la haute antiquité leur faisait tant d'honneur. En conséquence ils ont fait entrer dans l'arche, avec la permission de Noé, un certain Djourhoum, qui parlait l'arabe *prior*, c'est-à-dire la

langue qu'on nomma, dans la suite des temps, arabe de *Hhinyar*, et dont j'ai fait connaître l'existence. Ensuite ils ont marié une des filles de Djourhoum avec Iram, fils de Sem, qui fut père de Awss (Us), qui fut père de Aâd. Rien de plus rationnel, historiquement, que l'introduction d'un Arabe primitif dans l'arche de Noé; mais pour être en harmonie avec cette portion de la Genèse qui traite de l'époque antédiluvienne, les docteurs arabes auraient dû faire Djourhoum fils de Aâd, au lieu de nous le donner pour son aïeul maternel.

Je ne sais si quelque autre aura aperçu avant moi la haute antiquité de cette tribu arabe, dont l'origine remonte, sans passer par Noé, à une époque antérieure à Noé. Quoi qu'il en soit, ce fait me paraît assez intéressant, et les preuves dont je l'étaye sont, je crois, assez fortes pour provoquer un examen sérieux de mon opinion. J'espère qu'on voudra bien me faire grâce de la question religieuse. M. Saint-Martin était on ne peut mieux avec les dévots et le pavillon Marsan. Il possédait d'ailleurs, comme chacun sait, une science vaste et profonde sur l'histoire et la chronologie anciennes. Or ce même, cet identique M. Saint-Martin (Dieu veuille avoir les âmes de tous les rédacteurs de *l'Universel*!), me dit un jour confidentiellement, à huis clos, qu'il lui fallait dix mille ans, *ne plus ne moins*, depuis le déluge universel jusqu'à nos jours, pour placer, caser commodément les événements humains dont le souvenir ne s'est pas perdu.



La terminaison féminine de la personnification hébraïque *Aâdâh* ne peut pas infirmer le rapprochement que j'ai établi entre le mot arabe et le mot hébreu. Ainsi que je l'ai dit, Aâd, considéré comme nom de tribu, est du féminin, et j'ajoute ici que la personnification masculine des Arabes (les Arabes considèrent Aâd individu comme un homme) est d'une date très-récente relativement à la notion de Aâd-tribu.

Quant à Thamoûd, il y a de fortes raisons de croire que cette peuplade florissait à une époque bien postérieure à celle de Aâd, quoique les docteurs arabes l'aient mise au nombre des tribus primitives d'Arabes *âribah*. Agatharchide, et après lui Diodore de Sicile et Pierre l'Ancien, parlent distinctement des *Thamudeni*; et le premier, copié par le second, nous indique leur demeure d'une manière qui coïncide exactement avec les données des écrivains arabes et les renseignements fournis par Burckhardt sur Hhidjr et Thamoûd. Pas le moindre doute sur l'identité de Thamoûd et des Thamudeni. Par contre, ni les Romains ni les Grecs n'ont connu les Aâdides. Si donc l'origine de Thamoûd se confond réellement avec celle de Aâd, comme les docteurs arabes l'ont cru, il faut nécessairement admettre que la première de ces deux tribus a survécu de beaucoup à la seconde, et ne s'est fait remarquer dans l'histoire de l'Arabie qu'à une époque très-récente relativement à celle-ci. Dans ce cas les hypogées de Hhidjr devraient être d'un tout autre

style que ceux de Darvan ou Doan (vallée du Hhadramaut). Mais aucun Européen n'a vu jusqu'à présent, soit Doan, soit Hhidjr, les deux points les plus intéressants qui restent à visiter sur le globe.

Il est bien digne de remarque que les deux mots *aâd* et *thamîd* ont en hébreu la même signification, et que cette signification s'est trouvée prophétique dans toute la force du terme. *Aâd* et *thamîd* signifient « durée, persistance. » Voyez le Dictionnaire de Gesenius, qui fait lui-même ce rapprochement le plus innocemment du monde, et sans songer aux deux nations arabes que ces deux mots hébreux représentent. Cela posé, l'hébreu étant, comme je l'ai dit ailleurs, un idiome intermédiaire entre le hhi-myarique supposé la langue de Aâd, et la langue de l'Alcoran, n'est-il pas possible que les Hébreux aient confondu sous une même dénomination (*Aâ-dâh*) les deux tribus de Aâd et Thamoud? Je dis que ces deux noms *Aâd* et *Thamîd* étaient prophétiques; et en effet, quel peuple a conservé l'empreinte de la *sanctissima antiquitas*, si ce n'est le peuple arabe? Les Scénites d'aujourd'hui ne sont-ils pas trait pour trait les Scénites du temps d'Abraham? Et quelle est la plus antique de toutes les peuplades d'Arabie, si ce n'est celle qui habite jusqu'à cette heure la région thurifère, celle qui se vante encore de parler la langue de Aâd. Car cette langue n'est pas morte, Dieu merci! et les monuments récemment découverts dans le Hhadramaut ne seront expliqués que par elle.

Quand nous fûmes revenus près de terre, nous n'étions pas encore à la hauteur du mouillage où se trouvaient à l'ancre les navires partis avant nous de Yambo. Il fallut donc courir une seconde bordée au large. L'écoute se rompit pendant que nous virions de bord, et nous fûmes un instant en danger à cause des mauvaises qualités de notre barque, qui, d'ailleurs, était trop chargée. Mais enfin nous gagnâmes le mouillage de Louckouïck, l'un des sept caps, où notre barque fut amarrée au banc de corail qui borde la côte. Il est à remarquer que dans ce petit « gros temps » tous nos marins eurent le mal de mer. Naviguant ordinairement de canal en canal sur les bassins tranquilles que forment entre eux les bancs de corail et la côte et les îles, les marins arabes n'ont réellement pas l'habitude de l'élément sur lequel ils vivent. Pour nos domestiques, ils avaient incontestablement le droit de se trouver mal, et cependant nous exigeâmes d'eux tous les services que nous eussions requis par le plus beau temps. Nous ne leur fîmes point grâce d'une pipe ni d'une tasse de café, et la pauvre chèvre fournit son lait pour le thé; mais je dois ajouter ici, en historien véridique, qu'elle en donna moins qu'à l'ordinaire.

Lorsque l'écoute cassa, la femme du cuisinier de M. Botti, députée par son mari qui tremblait bien plus fort qu'elle, vint se jeter aux genoux du maître, le suppliant d'avoir pour agréable et d'ordonner qu'on nous débarquât *sur-le-champ*. Cette supplique nous rendit la gaieté que le mauvais temps nous

avait enlevée momentanément. Nous eûmes une scène du même genre quelques jours après, dans une circonstance un peu plus critique, car alors le rivage se trouvait beaucoup trop loin pour que nous pussions espérer de l'atteindre; mais plus le danger était grand, plus la dépréciation était comique.

Le lendemain, samedi 21, nous fûmes retenus toute la journée à Louckouck par le mauvais temps. Nous en profitâmes pour aller à terre et faire une petite herborisation.

Quelque aride que soit la côte d'Arabie, il y a bien peu de localités sur cette côte (s'il y en a) où la végétation soit complètement nulle. Le mot de *désert* ne doit point être pris dans un sens absolu quand il s'agit de la péninsule arabique, et je crois que cette immense contrée ne contient pas de lande qui ne verdoie après une pluie abondante. Mais j'ai vu en Nubie, à droite et à gauche du Nil, des déserts de rochers formant des vagues rouges et noires, des océans pétrifiés, qui m'ont paru non-seulement privés, mais incapables de toute production. Je n'ai rien contemplé en ma vie qui agit sur mon imagination d'une manière aussi puissante. Ni l'océan d'eau ni les Alpes ne peuvent donner une idée de ce qu'on éprouve en promenant son regard sur ces espaces embrasés, décharnés, sans limites; car les vapeurs rutilantes dont l'air est chargé sous les tropiques durant la presque totalité du jour laissent à peine entrevoir l'horizon et le reculent à une distance énorme.



A propos de vapeurs, je voudrais bien savoir pourquoi l'on est convenu de dire que l'air est plus transparent dans les pays chauds que dans les pays froids. Il me semble à moi que c'est l'inverse qui est le cas. Je parle des effets de jour, car pour les nuits il faut avouer qu'elles sont splendides dans les pays chauds : aussi les Arabes chantent-ils éternellement : *Yâ layl! yâ layl!* « Ô nuit! ô nuit! » et ces deux monosyllabes, roucoulés de mille manières, constituent la partie essentielle de leur poésie lyrique. Mais pour en revenir aux déserts, je ne pense pas que l'on trouve en aucune partie de la péninsule arabique des solitudes comparables à celles de Nubie. D'après les renseignements que j'ai pris sur les *Ahhekâf*, je me les représente comme de vastes ondulations de sable entrecoupées de verdure aussitôt après la saison des pluies.

Nous trouvâmes à Louckoûck de l'eau et du bois à brûler apportés par les Arabes. De quel point venait l'eau? Je l'ignore. Je crois que c'était de l'eau de pluie.

Nous partîmes de Louckoûck, le samedi soir 21 avril, à la faveur d'une brise de sud-ouest qui nous porta le jour suivant (dimanche 22) jusque dans le voisinage de l'île-montagne de Hhassâni. Cette brise se calma dans la soirée du 22 avant de nous avoir menés jusqu'au mouillage, et nos marins furent obligés de ramer; le pilote se mit de la partie. Pendant qu'il ramait, son jeune fils, qu'il avait laissé à l'arrière, couché sur une claie à bâ-

bord, tomba à la mer sans que M. Botta ni moi, ni aucun des marins s'en aperçût. Ce fut un de nos domestiques qui donna l'alarme. Soulaymân le Borgne, qui tenait le gouvernail, jette un coup d'œil à bâbord, se retourne, s'élance à la mer, et quoique l'enfant fût déjà loin de nous, il l'eut bientôt saisi. Ssâlehh, le père, et deux ou trois autres se jetèrent à l'eau immédiatement après et allèrent recevoir l'enfant des bras de Soulaymân. Comme nous n'étions pas à la voile en ce moment, le grand danger auquel échappa le fils du pilote était celui de devenir la proie d'un requin à l'instant même où il tomba à la mer.

Les requins sont assez nombreux dans ces parages. Nos domestiques virent une fois un de ces monstres sauter hors de l'eau pour saisir un des singes de M. Botta qu'il avait amarrés sur une claie fixée à bâbord et formant balcon au-dessus des flots comme le lit du pilote et de son fils. Chaque fois que les requins se montraient, nous en étions avertis par un cri tout particulier de nos singes, cri d'alarme qui ressemble beaucoup à l'aboïement du chien.

Encore à présent, au bout d'une année révolue, je ne saurais songer sans émotion au bonheur dont nous jouîmes *tous* en voyant l'enfant dans les bras de son sauveur. C'est un privilège de l'enfance d'éveiller la sollicitude des hommes les plus féroces ou les plus insensibles. On laissera périr un homme fait, mais on ne veut pas qu'un enfant périsse. L'ins-

tinet qui le protège est sans doute une extension de la philogéniture.

M. Botta nous racontait que, dans un voyage précédent sur ce même golfe Arabique, il avait vu tomber un homme à la mer. On n'essaya pas même de ralentir la marche du bâtiment pour donner au malheureux qui venait de tomber le temps de le regagner à la nage, ce qui lui eût été facile, car le vent n'était pas fort et l'homme savait bien nager. On ne lui jeta pas même une corde. Rien! Ses confrères musulmans se contentèrent de réciter à son intention le premier chapitre de l'Alcoran, et cela avec un calme et une résignation qui ressemblaient fort à la plus parfaite indifférence. C'est que tous les enfants d'Adam n'ont pas l'instinct de la philanthropie, qui est une extension de l'amour des frères.

L'état de faiblesse comparative dans lequel tomba le pauvre père à la suite de l'émotion terrible qu'il avait éprouvée témoignait bien évidemment de sa tendresse, et pourtant il ne trouva point dans son cœur un élan d'action de grâces, que dis-je! un mot de remerciement pour le sauveur de son fils. De son côté, le sauveur paraissait ne rien s'attribuer et ne prétendre à rien, pas même à une félicitation. Les seules exclamations de *lillâhi 'lhhamd!* *alhhamdou lillâh!* « Louange à Dieu! » « A Dieu la louange! » sortaient de la bouche du père et de celle des acteurs et spectateurs musulmans de cette scène.

Rien n'égale la surprise que témoigna Soulaymán en recevant de M. Botta une pièce d'or pour prix de son dévouement<sup>1</sup>.

Voici, en peu de mots, l'explication de ce phénomène moral ; — Si vous êtes en danger de mort, et que DIEU se serve du ministère d'un homme pour vous tirer d'affaire, c'est un acte de haute impiété que de remercier cet homme. Les actions de grâces sont dues à DIEU. Or DIEU est un dieu jaloux, qui ne veut point partager votre reconnaissance avec un tiers. — D'après ce principe sublime, vous ne devez jamais attendre d'un musulman le moindre sentiment de gratitude pour un bienfait, quelque grand qu'il soit. Vous n'êtes et ne serez jamais à ses yeux que l'instrument aveugle, passif, des décrets de la Providence. Non ! jamais les hommes n'inventèrent une religion plus propre à dessécher le cœur. Je l'ai dit et je le répète : l'oubli de Dieu et l'amour exclusif de ses créatures vaut mille fois mieux qu'une religion semblable. Aujourd'hui les musulmans marchent à grands pas vers l'infidélité, autrement et mieux nommée l'incrédulité. Je les en félicite de tout mon cœur.

Grâce à nos soins (quelle impiété dans ce peu de mots ! dirait un Levantin ; mais je le laisse dire), le fils du pilote allait beaucoup mieux depuis quel-

<sup>1</sup> Quant au domestique qui nous avait avertis, il trouva tout simple que je lui donnasse un *kahschisch* d'une valeur à peu près égale. Les coquins qui nous servent en Orient sont faits à la générosité européenne, et l'exploitent en s'en moquant.



ques jours. Grâce à Soulaymân, le voilà sauvé une seconde fois. Nous le débarrassâmes promptement du peu de vêtements qu'il avait sur lui, et je me mis à l'essuyer et à le sécher le plus exactement possible (j'ai fait souvent le métier de bonne d'enfant) avant de l'envelopper dans une grande couverture de laine que j'abandonnai ensuite au père. Quelques jours après, l'enfant était complètement rétabli.

À force de rames, nous arrivâmes près d'un récif, le *scheb* ou *schaub alabyad*, où nous passâmes la nuit à l'ancre. Le lendemain, lundi 23 avril, nous partîmes avant le jour, et, à l'aide d'une brise favorable, nous passâmes en dehors du Djabal-Hassâni, tandis que les autres barques qui faisaient la même route que nous passaient dans le canal, entre l'île et la terre ferme. Un nouveau calme nous obligea à mouiller le soir vers la pointe méridionale d'un banc de récifs et d'îlots qui s'étendent vers le nord jusqu'au *Schaykh Mirbât*. Le lendemain, mardi 24, nous longeâmes ces îles avec une brise variable de sud-est qui soufflait par rafales, et le lendemain, mercredi 25 (si mon journal est correct), nous atteignîmes le *Schaykh Mirbât*, où nous jetâmes l'ancre après avoir reconnu les îles de Oumm Roumâ, Oumm Koudd, Massâbihh, etc.

Sur la terre ferme, en face de la partie méridionale de cet archipel, que Diodore de Sicile compare aux Échinades de l'Étolie et de l'Acarnanie, et à

très-peu de distance du rivage, est la station de Hhawrà, point sur lequel on trouve, au rapport des Arabes, des ruines d'édifices antiques et des débris de colonnes. Je regrette beaucoup de n'avoir pu visiter ce point, attendu que Hhawrà est identifiée par d'Anville avec l'antique Leucé-Comé. Si Hhawrà est Leucé-Comé, Wadjh ou Wedjh est Raunathi, Mouwaylahh est Phœnicum Oppidum, et Hippos est Aynoûmah, où l'on voit encore aujourd'hui les ruines d'un aqueduc et d'une ville.

Notre d'Anville a sans doute placé ces noms dans l'ordre où ils doivent figurer sur la côte d'Arabie (ou de la région nabatéenne), en allant du sud au nord, et ce n'est pas jurer *in verba magistri* que de mettre cela en fait. Dès lors il n'y a plus à hésiter sur leur position absolue : elle est donnée par les puits et les courants d'eau, car ces puits et ces courants ne sont pas en grand nombre sur la côte d'Arabie, et, tout en admettant que quelques sources ont pu se tarir (comme celle de Djâr ou Bouraykah), je dis et maintiens que les localités les plus favorisées de nos jours sous le rapport essentiel de l'eau potable sont précisément celles qui jouissaient autrefois du même avantage.

Je viens de relire, dans la traduction de Miot, la description du golfe Arabique et de ses rivages donnée par Diodore de Sicile, d'après Agatharchide de Cnide; et puisque me voici amené à faire de la géographie ancienne, je crois devoir interrompre mon journal pour suivre un auteur grec qui voya-

geait en esprit sur la mer Rouge au temps de Ptolémée Physcon, et comparer son récit avec ce que nous savons d'ailleurs. Sa navigation mentale procède en sens inverse de la nôtre, et ce n'est qu'en côtoyant avec lui la région dont nous nous occupons que nous pouvons réussir à identifier (selon la vérité historique et géographique) les lieux dont il parle avec ceux que nous connaissons, et fixer notre opinion sur des questions non moins ardues qu'intéressantes, puisqu'elles sont encore controversées après les travaux de d'Anville, et résolues diversement par Gosselin, Mannert, Vincent et Wellsted. Je me borne, dans cet examen, à l'étendue de côtes qu'embrasse mon voyage de Djeddah à Tor ou Tôur (presqu'île du mont Sināi), et je prie le lecteur de se transporter avec moi sur ce dernier point, après avoir ouvert la Bibliothèque historique de Diodore, au livre III, chap. XLII.

Ainsi que l'a observé d'Anville, le *Palmetum* ou *Phænicon*, dont Diodore fait mention en cet endroit, ne peut s'entendre que des dattiers qui croissent aux environs de Tor, et notamment de ceux du *wādi* ou de la vallée, qui forment un véritable bois, et même, çà et là, un fourré. L'eau y abonde et, sur quelques points, est d'une excellente qualité. Il n'est donc pas étonnant que les Arabes du paganisme rendissent à ce lieu une sorte de culte. A la suite des fêtes que l'on célébrait tous les cinq ans au *Φοινικῶν* (Strabon, liv. XVII, p. 1123 de l'édit. d'Amst. 1707), les pèlerins y puisaient de l'eau.

qu'ils emportaient dans leur patrie, à cause des vertus qu'ils lui attribuaient sur la foi d'une ancienne tradition. Encore à présent les pèlerins musulmans et chrétiens qui passent par Tor vont se baigner à une source d'eau tiède, légèrement sulfureuse, qui porte le nom de *Hammâm Mouça* (bains de Moïse), et dont les eaux ont, dit-on, une merveilleuse efficacité pour la guérison des maladies de peau.

D'Anville s'est trompé sur la position de l'île des Phoques, qu'il place dans le golfe Héroopolite, d'après une carte du Père Sicard. Le fait est qu'il n'y a pas une seule île dans ce golfe, et aujourd'hui que nous possédons la carte anglaise, la question est de savoir à quelle distance orientale de l'embouchure du golfe Héroopolite nous devons chercher l'île des Phoques, à moins que les anciens n'aient donné ce nom à un banc de sable que le reflux aurait laissé à découvert; mais cela n'est pas probable.

La première île que l'on rencontre en longeant avec Agatharchide la côte de la presqu'île du Sinaï est tout près du cap Phara, aujourd'hui Râs Mohammed, et comme l'auteur grec nous dit qu'après avoir dépassé le Palmetum on aperçoit l'île des Phoques en avant d'un promontoire, il me semble qu'il n'y a pas à hésiter sur sa position, d'autant plus que notre texte ajoute : « Le promontoire opposé à cette île regarde Petra et la Palestine d'Arabie. » Ce n'est effectivement qu'après avoir doublé Râs Mohammed qu'on entre dans une mer qui peut être considérée comme une suite ou une extension de la vallée de



Petra, ou plutôt de l'Ackabah, qui n'est elle-même qu'une suite de la mer Morte et de la vallée du Jourdain. Nous savons depuis longtemps que l'on pêche dans ces parages une espèce de cétacé nommé par les Arabes *näckat al-bahhr* (chamelle de mer), dont la peau est employée à faire des sandales et servit très-probablement autrefois à faire la couverture ou enveloppe extérieure du tabernacle. (Exode, ch. xxvi, v. 14.)

D'Anville pose en fait que Râs Mohammed est le Posidium de Diodore de Sicile, d'Agatharchide et d'Artémidore. Mais j'avoue que cette détermination me paraît souffrir de grandes difficultés. Strabon, d'après Artémidore, semble considérer Posidium comme la pointe extrême (intérieure) du golfe *Élénite*. (P. 1122.) Suivant le texte de Diodore, ce serait la pointe du golfe *Héroopolite*; car je n'admets point la note du traducteur. (Diod. de Miot, t. II, p. 73.) Dans un cas comme dans l'autre, Posidium est le contraire d'un promontoire; c'est le sommet d'un angle rentrant, non d'un angle saillant. Diodore, ou l'auteur qu'il a copié, procède très-méthodiquement dans sa description du golfe Arabe. Après avoir donné la côte africaine depuis Arsinoé (au nord de Suez) jusqu'à la limite de sa science vers le midi, il revient au point de départ pour décrire la côte asiatique; mais ici il ne nomme plus Arsinoé, il nomme le Posidium. Voici le texte, selon la traduction de M. Miot :

« Nous allons parcourir actuellement la côte ara-

bique, opposée à celle que nous venons de décrire, et nous partirons également de la pointe du golfe. Cette pointe porte le nom de *Posidium*, pris d'un autel consacré au dieu des mers et élevé par Ariston, que Ptolémée avait chargé d'explorer la côte d'Arabie jusqu'à l'Océan. »

Si cette citation ne suffit pas pour justifier mon opinion, j'ajouterai que, selon l'ancien usage des navigateurs, Ariston a dû élever son autel au point de départ, et que le point de départ ne pouvait pas être Râs Mohammed.

Je suppose donc (et c'est assurément l'hypothèse la plus naturelle) qu'Ariston partit d'Arsinoé et que l'autel élevé par lui au dieu des mers, c'est-à-dire le *Posidium*, se trouvait à la pointe septentrionale du golfe de Suez.

« Le littoral qui suit l'île et le cap des Phoques était, selon notre auteur, habité autrefois par les Maranites et le fut depuis par leurs voisins les Garyndaniens, qui s'en emparèrent, etc. »

Ces deux noms se retrouvent, l'un dans la géographie mosaïque, l'autre dans la géographie moderne de la presqu'île du Sinaï, et se retrouvent l'un à côté de l'autre. Si l'on adopte l'opinion la plus accréditée touchant le lieu que la Bible nomme Mârâh, c'est une des stations des Israélites; et Gharendal ou Ghorondel est une vallée qui débouche à Mârâh supposé Houwâra. Le changement du *lâm* en *noûn* est très-commun en arabe dans les noms propres. Le *Ckâmoûs* permet de dire indifféremment

*Ismâil* et *Ismâin* (Ismaël). Mais il faut observer, d'une part, que ces deux noms se trouvent fort loin du littoral indiqué par Agatharchide comme la demeure des Maranites et des Garyndaniens, et, de l'autre (par voie de compensation), que la plupart des habitants de la presqu'île étaient nomades, c'est-à-dire sans demeures fixes, autrefois comme à présent.

« En continuant de s'avancer, on entre dans le golfe Læanite. » C'est ainsi que Diodore nomme le golfe Élanite (aujourd'hui golfe de l'Ackabah). Ainsi les deux tribus antiques dont nous venons de parler gisaient entre Râs Mohammed et Râs el-Noussrânî ou « le cap du Chrétien, » aux environs des *Schourouâm* (pl. de *Scharm*). Râs el-Noussrânî se trouve à l'entrée occidentale du golfe Élanite. C'est en quelque sorte le jambage de l'une des deux portes que forme l'île de Thinân avec les deux rivages opposés, et cette île se trouve en face du promontoire, et ce promontoire regarde Petra et la Palestine bien plus directement que Râs Mohammed. Enfin, l'île de Thirân veut dire l'île des bœufs ou des taureaux, ce qui rappelle l'île des veaux marins ou *phoques*, dont nous avons parlé tout à l'heure. On serait donc tenté de croire que cette île, une des plus grandes de la mer Rouge, est réellement celle que les anciens ont nommée l'île des Phoques, si elle se trouvait un peu plus près du Palmetum, c'est-à-dire de Tôr, d'autant plus que l'étrangement qui marque le commencement du golfe Élanite

est, abstraction faite de l'île, au delà de Râs el-Noussrânî et en face de Râs Fartak. On pourrait, dis-je, soutenir à la rigueur que les anciens n'ont point fait attention à l'îlot qui se trouve tout auprès de Râs Mohammed, que Thirân est l'île des Phoques, que Râs el-Noussrânî est le promontoire qui regarde Petra, et que le pays des Garyndaniens s'étendait depuis Râs el-Noussrânî jusqu'à la latitude de Râs Fartak, dans le district appelé aujourd'hui *Nabcki*. Tous les lieux que je viens de passer en revue resteraient toujours en dehors du golfe, qui ne commencerait, pour le voyageur grec, qu'à la latitude de Râs Fartak. Mais cette hypothèse placerait l'île des Phoques à une trop grande distance du Palmetum, que nous avons identifié avec Tôr. Quant aux îles qui se trouvent à la droite du voyageur sortant du golfe de Suez, elles ne peuvent pas entrer en concours avec les deux autres, parce qu'elles appartiennent à la côte africaine, que le voyageur grec a quittée pour n'y plus revenir.

« Je passe tout ce qui est relatif au golfe Élanite et aux Nabatéens (les *Anbât* des Arabes), et, après avoir traversé les détroits de Thirân, j'entre dans un pays de plaine coupé par de nombreux ruisseaux, qui arrosent des champs où croissent l'*agrostis*, le trèfle de Médie, et du *lotus* (*melilotus*) de la grandeur d'un homme. » Agatharchide parle évidemment de la vallée d'Aynoûmah, visitée depuis peu par des voyageurs anglais. Le tableau qu'en fait le lieutenant Wellsted est en parfaite harmonie avec



le récit de l'auteur grec; et quoique cette vallée soit aujourd'hui abandonnée à la nature, il est impossible de ne pas rapprocher le *long sedgy grass* dont parle le lieutenant Wellsted (*Travels in Arabia*, t. II, p. 164) du luxe de fourrages antiques dans lequel Agatharchide paraît se complaire, sans doute à cause de l'aridité des contrées environnantes. Mais comme il résulte des dernières observations que la vallée d'Aynoûnah se rattache à celle de Mackna sur le golfe Élanite, et qu'il y a aussi à Mackna un courant d'eau considérable, il est possible à la rigueur que la description de l'auteur grec embrasse les deux régions.

Je suis très-disposé à voir dans le site d'Aynoûnah un entrepôt du commerce des Nabatéens. Ainsi que l'a judicieusement observé le voyageur anglais, les grandes difficultés que présente la navigation des golfes de Suez et de l'Ackabah durent engager les commerçants de l'antiquité à chercher des ports et à établir des entrepôts en dehors de ces golfes, d'un côté pour les marchandises qui prenaient la route de l'Égypte, et de l'autre pour celles qui passaient par le pays des Nabatéens. De là naquirent, sur la côte africaine, les échelles de Myos-Hormos, Philoteras, Bérénice, etc. et, sur la côte opposée, Hippos, Phœnicum Oppidum, Raunathi et Leucé-Comé. Mais il m'est impossible d'identifier ce dernier entrepôt avec Aynoûnah : l'ordre de succession des échelles antiques s'y oppose. Ainsi que je l'ai dit, Aynoûnah étant le premier point favorable à

l'établissement d'une échelle sur la côte arabique, en dehors du golfe Élanite, Aynoûnah ne peut être que Hippos; le second étant Mouwaylahh, ce Mouwaylahh devait s'appeler autrefois Phœnicum Op-pidum; le troisième, Wedjh, est sans doute Rau-nathi; et le quatrième, Hhawrà, doit correspondre à Leucé-Comé. Ainsi, Leucé-Comé, loin d'être l'entrepôt le plus septentrional des Nabatéens en dehors du golfe Élanite, était au contraire le plus méridional. Cette conclusion s'accorde d'ailleurs parfaitement avec d'autres renseignements fournis par les anciens. Nous savons qu'Ælius Gallus, à son retour du Yaman, s'embarqua à Leucé-Comé et arriva le onzième jour à Myos-Hormos. S'il fût parti d'Aynoûnah, il n'eût pas mis trois jours à faire le trajet. Lors de son départ pour le Yaman, il fit voile d'Arsinoé (tout près de Suez) et arriva le quinzième jour à Leucé-Comé. Le temps se trouve encore ici proportionnel à la distance, si l'on reste fidèle au sentiment de notre illustre d'Anville. Mais si Leucé-Comé est Aynoûnah, le temps mis par Ælius Gallus à franchir l'espace qui sépare Suez de ce point paraîtra d'autant plus extraordinaire que les vents dominants dans le nord de la mer Rouge étaient en sa faveur.

Enfin le lieutenant Wellsted, qui veut qu'Aynoûnah soit Leucé-Comé, convient lui-même, dans sa relation, que la position d'Aynoûnah n'est pas très-favorable aux navigateurs. « The harbour of Ainû-nah is well sheltered from all winds; yet I am ap-

prehensive that the dangers near the entrance, exhibited in the chart, will deter mariners from it.» Et ailleurs, en parlant de la région qu'il faut traverser pour arriver à Aynoûnah, il dit (t. II, p. 168) : « From the boisterous weather and numerous rocks in this part of the sea, the navigation is so exceedingly dangerous, that scarcely a day elapsed without some hairbreadth escape. It would have been impossible to have conducted a ship of greater burden, or one less quickly manageable, amidst the labyrinth of shoals through which we had often to thread our way.» La partie septentrionale du golfe Arabique offrant de si effrayantes difficultés du côté de l'Arabie, il est naturel de supposer que le principal entrepôt des Nabatéens, Leucé-Comé, se trouvait au sud, et par conséquent en dehors de tous ces dangers.

Les récits des Grecs et des Romains sur les choses anciennes ou lointaines sont presque toujours plus ou moins fabuleux, plus ou moins remplis d'exagération. Le merveilleux est la consolation des ignorants. Il leur offre cette pâture intellectuelle que nous cherchons tous quand les appétits physiques sont satisfaits, et qui varie du blanc au noir, du positif au négatif, suivant l'état de notre entendement. Sous ce point de vue, l'on peut dire que l'erreur et la vérité répondent à un même besoin de notre nature. On peut aller plus loin et soutenir que l'erreur l'emporte sur la vérité par le nombre infini de combinaisons qu'elle comporte.

En ce sens, elle offre à nos esprits un ordinaire beaucoup plus varié que ne peut le faire la réalité dans l'état actuel de nos connaissances positives.

Agatharchide paraît avoir mis dans sa relation parties égales de l'une et de l'autre. Ainsi, sa description du golfe Élanite est, dit-on, très-fidèle (*Travels in Arabia*, t. II, p. 108); mais le tableau qu'il fait de la région où nous allons entrer avec lui me paraît un tissu de fables après lesquelles la vérité doit luire de nouveau.

Je ne chercherai point à retrouver la « baie qui s'enfonce dans les terres à une profondeur de 500 stades et dont l'enceinte est fermée par d'immenses rochers, etc. etc. » « Les rivages de cette baie sont occupés par les Banizomènes. » « Non loin de là sont trois îles » que l'auteur grec ne nomme pas.

Il y en a six dans ces parages, sans compter les îlots, savoir : Thirân, Senâfir, Schouschwah, Bâ-râckân, Youban, Ssilah.

L'une des trois îles dont parle le voyageur grec était consacrée à Isis. Le lieutenant Wellsted dit que c'était Thirân. Sur quel fondement? — Parce que Thirân est la plus grande de toutes? — Parce que *thirân* veut dire *boves*, et qu'Isis est évidemment la vache Io? — Il faut s'expliquer.

Dans *Banizomènes* je vois deux mots arabes et une terminaison grecque. Le *ν* (*n*) de la dernière syllabe appartient à la désinence grecque, comme le *n* de *Thamudeni*, qui représente *Thamoud*, et rien



de plus ni de moins. Mais si le premier mot arabe, *bani* (fils, enfants), est facile à reconnaître, il n'en va pas ainsi pour le second. Je suppose que ce second mot est *Djoudhâm* ou *Djouzâm*, dont la première syllabe aura disparu en passant par la bouche des Grecs; car la transcription grecque la plus voisine de *Bani-Djoudhâm*, ou (au nominatif) *Banou-Djoudhâm*, eu égard à la prononciation, eût été *Βανούζουδάμειοι*, et il est tout naturel qu'un mot aussi long et aussi *awkward* se soit contracté et réduit à *Βανιζόμενοι*.

Ces Banou-Djoudhâm, qui, selon l'opinion la plus approuvée, étaient d'origine yamanique ou sabéenne<sup>1</sup>, issus de Amr, frère de Hhimyar, le père des Homérites, le même qu'Ërythras (*Strab.* liv. XVI, p. 1125), dont les Abrahamides se sont emparés, ou, si l'on veut, qu'ils réclament dans la personne d'Édom le même qu'Ésaü<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Voyez les généalogies arabes de MM. Perron et Pococke (*Spec. Hist. Arab.* p. 44, éd. de 1650).

<sup>2</sup> Il est assurément très-digne de remarque que les mots *Himyar* ou *Hhomayr*, *Edhâm*, *Phanie* signifient tous «rouge» ou «rougeaud», dans des langues différentes, et il y a longtemps que cette observation a été faite pour la première fois. Mais ce qui me paraît mettre hors de doute l'identité intentionnelle (réelle ou supposée) d'Edhôm et de Hhimyar (nonobstant la distance qui sépare l'Idumée du Bhadrarnaut), c'est que les Hébreux ont marié Ésaü avec Aâdâh. Or nous savons par les traditions arabes que Hhimyar régna sur la tribu de Aâd, la plus ancienne de l'Arabie, et nous savons par l'histoire universelle que le premier acte d'un conquérant, dont le pouvoir n'est plus contesté, c'est d'entrer en relation avec les filles du peuple conquis. Ainsi, quand l'historien hébreu me dit qu'Édom (le même qu'Ésaü) épousa Aâdâh, je retrouve dans ce peu de mots

Ces Banoû-Djoudhâm occupaient un pays de montagnes nommé Hhismâ ou Hesma, dont il est question dans les traditions mahométanes et dont l'emplacement est donné par la géographie moderne du torrent de l'Ackabah. Le Tôr-Hesma (car son nom n'a pas changé depuis l'époque de Mahomet) est à une journée de l'Ackabah vers le nord-est. Ce

l'événement historique dont parle le Râwî arabe lorsqu'il dit que Hhimyar, issu de Ckahlitân (Jectan) établit son autorité dans le pays de Aâd, c'est une autre manière de formuler le même fait. — Encore un rapprochement : Édom et tous les Abrahamides étaient originaires de la Chaldée, selon la Genèse; Hhimyar et tous les Sabéens venaient du même pays, selon les traditions arabes, car leur père Ckahlitân parlait le *souryâni*, qui, pour les docteurs arabes, est la même chose que le chaldéen; et son fils immédiat, Yaroub, fut le premier de la famille dont la langue passa du souryâni à l'arabe, c'est-à-dire à la langue de Aâd, appelée depuis l'arabe de Hhimyar. Les Juifs ont identifié Édom avec Ésaü; mais les Arabes, qui ont deux personnages historiques correspondants à ceux-là, Hhimyâr et l'Aschaar, c'est-à-dire «le Velu», ainsi nommé parce qu'il vint au monde tout velu, ne les ont point identifiés l'un avec l'autre. Quelques-uns de leurs docteurs font Aschaar frère de Hhitayar et fils immédiat de Saba; mais, selon les meilleurs généalogistes, il y aurait au moins six générations entre Aschaar et Saba. Édom ou Edhôm est donc probablement plus ancien qu'Ésaü.

Tout cela se résume par deux invasions de la même race rouge ou chaldéenne (ou perse, puisque Strabon fait un Perse d'Érythras), l'une dans le midi de la péninsule arabique, c'est celle des Jectanides, et l'autre dans le nord, c'est celle des Abrahamides (qui n'ont pas eu le même succès que leurs aînés du Yaman et du Hhadramaut). Et voilà ce qui explique les prétentions parallèles des deux peuples. Celles des Juifs allaient fort loin, puisque, non contents de revendiquer l'homme rouge, Édom, ou Hhimyar, possesseur de Aâdah ou Aâd, comme un rejeton d'Abraham, ils ont osé mettre Saba et Dédân (l'Oued des traditions arabes) dans la lignée d'Abraham par Cétura (Gen. xii, 3). Enfin, quelques-uns de leurs doc-

nom est d'une haute antiquité, puisque nous le retrouvons dans la Bible. *Hhaschmônâ* (Nomb. xxxiii, 29) est en effet une des stations des Israélites, non loin du Port de Salomon. Djawhari représente les montagnes de Hhismâ comme arides et escarpées, et cite en trois endroits de son dictionnaire cette tradition du prophète Mahomet : « Les Grecs

teurs n'ont-ils pas affirmé que tous les Arabes, sans exception, étaient enfants d'Ismaël? Heureusement pour l'histoire, nous pouvons repousser ces deux dernières prétentions par deux autorités plus anciennes que le chapitre xxv de la Genèse, et également bibliques, bien que contradictoires. Suivant l'une, Saba est fils de Rama, fils de Chus; selon l'autre, il est fils de Joctan. Ce dernier point de vue, le seul qui soit admis par les Arabes, est, je crois, conforme à la vérité.

Le parallélisme des deux colonies, les Joctanides et les Abrahamiques, est quelque chose de frappant. Si les premiers occupèrent l'Arabie heureuse dans le midi de la péninsule, les autres conquièrent la Terre promise dans le nord, et, fiers de leurs succès, réclamèrent l'homme rouge comme une gloire nationale, parce que la couleur rouge était la couleur noble en Égypte et en Arabie. Les deux colonies se trouvent à l'apogée de leur prospérité commerciale sous Salomon, et font assaut de luxe dans la visitation mythique de la reine de Saba.

On trouve dans l'archipel de Dahlak d'anciens monuments qu'une tradition locale rapporte aux Perses. Seraient-ce les Perses d'Érythrée?

Je profite de cette occasion pour relever une erreur qui m'est échappée dans ma première lettre à M. B. Duprat sur l'histoire des Arabes. J'ai dit à la page 68 que les Ramanites de Strabon étaient probablement les Yamanites et que, par suite d'une erreur de copiste, le *rho* avait remplacé un *iota*. Aujourd'hui, je pense que les Ramanites sont les descendants de Rama, fils de Chus, et que si les anciens ont connu le mot de *Yaman* ou *Yemen*, c'est dans le nom des *Minai* qu'on doit le chercher. *Οἱ Μινῆται*, *hi-minai*; l'article grec représente le y du mot arabe.

vous chasseront de cette terre» (de la Syrie); «ils vous en chasseront pied à pied, de bourgade en bourgade, jusqu'à une *pince de sabot*» (*sounbouk*, c'est la pince du sabot d'un cheval), c'est-à-dire, selon l'interprétation du lexicographe arabe, jusqu'à un district aride et improductif. «On demanda au Prophète quel lieu il désignait par la pince de sabot. Il répondit que c'était le Hhismâ des Banou-Djoudhâm.» Or cette tribu de Djoudhâm est assez ancienne pour que son nom se retrouve chez un auteur grec antérieur à Jules César. En effet, selon les généalogies arabes, il n'y aurait eu que huit ou neuf générations entre Djoudhâm et Saba, qui est le Saba de la Genèse, le père des Sabéens. C'est assurément trop peu; car si Djoudhâm remontait aussi haut, son nom devrait se trouver parmi ceux des enfants de Joctan; mais ici le *trop peu* est une preuve du *peu*. D'un autre côté, comme Agatharchide, en décrivant le golfe Élanite, n'a parlé que des Nabatéens, on peut très-bien admettre qu'à l'époque où il écrivait (sous Ptolémée Physcon), les Banoû-Djoudhâm ne s'étendaient point au delà de Tabouk vers le nord. Longtemps après, à l'époque du prophète Mahomet, ils campaient aux environs de Tor-Hesma, qui est bien évidemment le Hhaschmona de la Bible.

L'auteur grec, suivi par Diodore, dit que les trois îles dont nous avons parlé plus haut produisent en abondance des oliviers différents des nôtres. Aujourd'hui, elles sont complètement déboisées. Mais cela



n'a rien qui doive étonner. Voyez les environs de Marseille. L'aménagement des forêts est une chose nouvelle sous le soleil.

«Après ces îles, la côte devient très-escarpée et inaccessible» (où a-t-il pris cela?) «pendant un trajet de *mille stades*. . . La contrée qui tient à cette côte est habitée par les Arabes Thamudéniens.»

— C'est effectivement à cette hauteur qu'il faut placer Hbidjr, la demeure de Thamoud, où l'on voit encore des chambres excavées dans la montagne, et, au dire d'un Bédouin interrogé par Burckhardt, des figures et des inscriptions. C'est là que les traditions arabes placent la tribu qui pèrit pour n'avoir pas écouté la prédication de Sâlehh, de Sâlehh dont le tombeau est bien loin de là, dans la contrée de Mahrab.

Voici le lieu de revenir sur l'antiquité relative de Aâd et Thamoud. Selon les plus anciennes traditions arabes, chacune de ces tribus eut son prophète et ne l'écouta point. Houûd ou Aâber, l'Héber de la Bible<sup>1</sup>, prêcha les hommes de Aâd. Sâlehh,

<sup>1</sup> Gesenius ne considère point Héber comme un personnage historique, mais comme un être mythique du genre de *Dorus*, *Aeolus*, *Italus*, patriarches supposés des Doriens, des Éoliens, des Italiens. Le mot *Italia* existant quand on inventa *Italus*. Pareillement de *hébreu* on a fait *Héber*, non l'inverse; et de *Yahoud*, qui, en arabe, veut dire les Juifs ou les Hébreux, les Arabes ont fait un patriarche Houûd, qui, dans leurs généalogies, remplace Héber. Voilà l'opinion de Gesenius, opinion d'une haute valeur. Les rapprochements qu'il fait sont presque irrésistibles. J'avoue cependant que je ne suis pas convaincu. C'a été l'usage constant des Arabes et des Juifs leurs frères de nommer les familles, les tribus et les peuples du nom du chef

*son fils*, prêcha les hommes de Thamoûd. — J'ai su à Djeddah, par le témoignage d'un pilote de Mirbât, qui avait visité le tombeau du patriarche Ssâlehh près de Hhâcik dans la région de Mahrah (c'est le tombeau qui est indiqué sur nos cartes comme appartenant à Hoûd, *Cabr-Hoûd*), j'ai su de Mouhhsin que Ssâlehh passe dans le pays de Mahrah pour le *fils* de Hoûd et que le tombeau de Hoûd est dans le Hadramaut, ainsi que je l'ai dit ailleurs (iv<sup>e</sup> lettre sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme). Or, à la distance où ces traditions nous obligent de remonter, le mot de *fils* a une tout autre valeur que dans cette phrase : *Alexandre, fils de Philippe, vainquit Darius*. À cette haute antiquité, le mot de *fils* emporte presque toujours l'idée de plusieurs générations, souvent de plusieurs siècles. Nous pouvons donc conclure des traditions arabes que Thamoûd est plus jeune que Aâd et que le désastre de Aâd est antérieur à celui de Thamoûd, — mais de combien?...

Agatharchide parle des Thamudeni! Pline parle des Thamudeni!!... Il faut donc dire que les Arabes se sont trompés de plusieurs milliers d'années sur l'antiquité de Thamoûd. Et, en effet, la Bible ne parle point de Thamoûd, pas plus qu'elle ne parle des Nabatéens, et je ne serais pas surpris

de la famille devenue tribu ou peuple. Les Israélites sont les enfants d'Israël, et Israël ou Jacob est un personnage historique, à ce que je crois. Les Kourayschides sont les enfants de Kouraysch, divième aïeul de Mahomet.

que les monuments de Hhidjr fussent d'une date aussi récente que ceux de Petra, ou d'une date peu antérieure.

« La côte suivante, » continue Diodore d'après Agatharchide, « renferme une baie très-vaste, bornée par un grand nombre d'îles semées çà et là, d'un aspect à peu près semblable à celui des Échinades, » groupe d'îles près du golfe de Corinthe.

C'est l'archipel qui, du Schaykh Mirbât (où nous sommes restés), s'étend jusqu'à Hhassâni. Au nord de cette île et tout près du mouillage nommé Doughaybadj, se trouve la station de Hhawrâ, que d'Anville identifie avec Leucé-Comé.

L'auteur du Périple de la mer Érythrée fournit sur cette importante échelle des renseignements que je ne saurais me dispenser de transcrire, parce qu'ils infirment jusqu'à un certain point l'opinion de d'Anville et donnent quelque poids à celle du docteur Vincent.

Voici le passage du Périple, tel que M. E. Quatremère l'a inséré dans son mémoire sur les Nabatéens :

« A la gauche de Bérénice, en partant de Myos-Hormos et traversant le golfe qui l'avoisine, après deux ou trois journées vers l'orient, on rencontre un port et une forteresse qui portent le nom de Leucé-Comé : c'est de là que l'on part pour se rendre à Petra, auprès de Malika, roi des Nabatéens. Elle sert également d'entrepôt aux Arabes, qui y abordent sur de petits bâtimens. Aussi, à raison de l'im-

portance de ce lieu, on y envoie un collecteur chargé de percevoir le quart de la valeur des marchandises importées, et, en outre, un centurion accompagné d'un corps de troupes. C'est immédiatement après cette ville que commence la côte d'Arabie, qui borde la mer Érythrée.»

*Deux ou trois journées vers l'orient*, en partant de Myos-Hormos, ne conduiraient pas à Hhawrá, ni même à Wedjlí, mais à un point de la côte arabique situé entre Mouwaylahh et l'île de Nomân. Si donc nous n'avions pas le témoignage de Strabon sur le temps employé par Ælius Gallus pour aller, 1<sup>o</sup> d'Ar-sinoé à Leucé-Comé, 2<sup>o</sup> de Leucé-Comé à Myos-Hormos, nous serions obligé de convenir que le docteur Vincent a eu raison d'identifier Leucé-Comé avec Mouwaylahh.

Vient ensuite, dans la description de Diodore, le Charmuthas, qui est le *scharm* ou la baie de Yambo, comme l'a reconnu d'Anville, et que l'auteur grec considère comme un des plus beaux ports du monde entier, « offrant un mouillage sûr pour deux mille navires. »

Ces renseignements étant donnés par un païen qui écrivait il y a plus de mille ans, il est curieux de les comparer avec ceux qu'on imprimait à Londres, l'an dernier : « Sherm Yembo is free from all dangers; either inside or at the entrance, sufficiently capacious, and may be easily distinguished. It is incomparably the best harbour on the coast, having soundings near the entrance, where a vessel, if becal-



med, might anchor, an advantage possessed by few others. »

Malheureusement l'auteur grec ne peut pas se contenter de ces avantages bien réels et bien avérés : il lui faut en outre, ce qui assurément ne gâterait rien, « les eaux excellentes d'un fleuve considérable qui vient se jeter dans le port, et, au milieu, une île bien arrosée où l'on peut cultiver des jardins. » Ce beau fleuve, et cette espèce de paradis au milieu d'un port de mer, ont dû réjouir beaucoup l'imagination d'Agatharchide et celle de ses lecteurs; mais ç'a été aux dépens de sa réputation. Je suis fâché d'être obligé de dire qu'il n'y a point une goutte d'eau potable aux environs de ce beau port, et que la seule île qu'on y trouve est un rocher à fleur d'eau.

Ceci donne le degré de confiance que l'on peut accorder à la description de l'Arabie heureuse par le même Agatharchide. C'est à ce Gascon antique que l'on doit la première idée d'un Eldorado, et ce furent ses récits, vraiment dignes des Mille et une Nuits et de la nation dont il vantait les richesses, qui provoquèrent la désastreuse expédition d'Ælius Gallus sous Auguste. Non que je prétende révoquer en doute l'opulence d'un peuple qui, dans l'antiquité la plus reculée, et jusqu'à la découverte de la route des Indes par le cap de Bonne-Espérance, a eu l'entrepôt du commerce de l'Orient avec l'Occident : loin de là ! Mais quelque riches que fussent les Sabéens... *est modus in rebus*. Au reste, il est

digne de remarque que l'on débite encore dans l'Arabie méridionale des histoires incroyables sur le luxe des anciens habitants de Zhafâr, la capitale des rois himyarides ou homérites. Dans un de ces contes, il est question d'un chargement de safran expédié du Gharb (Occident) — de Maroc ou d'Espagne — dans l'Inde, où il devait être vendu intégralement à un seul acheteur, selon l'ordre très-précis et très-bizarre du négociant maugrébin. Or il ne se trouva dans aucun port de l'Inde marchand ou prince assez riche pour acheter la totalité de cette cargaison, et, conformément aux ordres qu'il avait reçus de son patron, le rais du bâtiment reprit la route du Gharb avec sa marchandise. Chemin faisant il relâcha à Zhafâr. Le prince qui régnait alors sur cette ville était occupé à faire construire une mosquée, et, ayant appris qu'un navire chargé de safran venait d'entrer dans le port, il acheta et paya fort au delà des espérances du facteur maugrébin la totalité de sa cargaison.

Et à quoi employa-t-il tout ce safran?

Ah! c'est là le beau de l'histoire : à lier et à gâcher le mortier qui devait servir à la construction de la mosquée.

Cela rappelle les matelas du Gascon :

Et de quoi étaient faits ces matelas? . . .

Mais continuons notre promenade maritime.

Le chapitre XLV me paraît un tissu de fables où l'on entrevoit quelques vérités. Le mont Chabinus, le seul dont Agatharchide nous donne le nom, doit

être le Djabal-as-Ssoubhh, le plus élevé de toute la côte; mais je soupçonne qu'il a changé de nom et s'appelait autrefois Schaab ou Schèb-Djabalah. Le mot *schaab* signifie « ravin », et Schèb-Djabalah est une montagne célèbre dans l'histoire des Bédouins du Hhidjâz.

Les Dèbes, qui habitaient cette montagne (occupée aujourd'hui par la tribu de Hharb), me rappellent le mot arabe *dhub*, qui signifie « loup » et figure parmi les noms d'hommes dans les anciennes généalogies; or on sait que tous les noms de tribu étaient originellement des noms individuels. Ce serait méconnaître le génie arabe que de rapporter cette dénomination au mot *dhahab* (or). Les mots qui rappellent une idée agréable pouvaient devenir noms propres d'esclaves, mais devenaient bien rarement le partage d'un homme libre ou d'une tribu. Un étranger ayant demandé à un Bédouin la raison de cette particularité reçut cette réponse : « Les noms que nous imposons à nos esclaves sont pour nous; ceux que nous nous imposons à nous-mêmes sont pour nos ennemis. » C'est-à-dire : relativement à moi, cet esclave est un *bijou*; je l'appelle *Djawhar*. Relativement à l'ennemi, je suis un *chien* et je m'appelle *Kelb* <sup>1</sup>.

Les peuples dont Agatharchide fait mention immédiatement après les Dèbes, savoir : les Aliléens

<sup>1</sup> *Dabbuh*, qui rappelle le *Lacerta Libyca*, est encore un nom d'homme chez les Arabes; mais je ne puis pas vérifier en ce moment si ce nom-là se trouve dans les tribus joctanides.

et les Gasandes, étant évidemment les habitants de Hhaly et de Djézân, lieux qui se nomment encore aujourd'hui comme autrefois, il est naturel de supposer que les Dèbes occupaient le littoral de Djeddah.

Il est temps de reprendre mon journal où je l'ai laissé. Nous sommes encore à l'ancre, au mouillage du Schaykh Mirbât.

Nous y achetâmes de l'eau de pluie et du poisson salé apportés sur ce point par des Arabes Houtaym. Les Houtaym ont des établissements temporaires dans les îles, où ils se livrent à la pêche, et des établissements fixes sur plusieurs points de la côte, avec la permission et sous le bon plaisir des puissantes tribus qui l'occupent, et auxquelles ils payent une redevance. Dans l'état d'abaissement où ils se trouvent, il n'y a plus de mariages possibles entre eux et les autres Arabes, et tout ce qui leur reste de la noblesse inhérente à cette qualité d'Arabe est le droit de porter la *djanbiyyeh*, ou, comme on dit encore, le *sekkineh*, espèce de coutelas qui orne la ceinture de tout Bédouin en Arabie, et de présenter leur tribut au seigneur de la terre sur la lame de ce coutelas. Du reste, ils sont doux, civils, industriels, ou plutôt laborieux, et font un assez grand commerce d'écaille (de tortue), de poisson salé, etc.

Puisque le mot *industriel* est tombé de ma plume, je dois me hâter d'ajouter ici qu'en égard au développement intellectuel de ses habitants l'A-



rabie est le pays du monde le moins industriel, disons mieux, le plus anti-industriel que je connaisse. Au delà et en deçà de la péninsule, à mesure que le voyageur s'avance vers l'extrême Orient ou l'extrême Occident, il observe chez les hommes une industrie croissante, dont les deux limites sont l'Angleterre et le Japon. Mais la terre centrale de l'ancien continent, l'Arabie, doit être cotée zéro sous ce point de vue si intéressant de nos jours; et si je ne craignais d'être trop précis et trop mathématique dans mes expressions, je dirais qu'elle doit porter une cote négative. Le mépris des travaux manuels et de toute industrie, même agricole, remonte bien haut chez les Arabes et leurs frères, les Hébreux. Entendons-nous : les uns et les autres aiment le commerce et s'y livrent avec succès; mais le commerce n'est pas la *fabrication*, et c'est de la fabrication que je veux parler.

Le IAO, qu'ils firent à leur image, se prononce dès le début de son livre, et sans qu'on sache pourquoi, en faveur d'un pâtre, Abel, contre un laboureur, Caïn. Son évidente partialité est la cause du premier meurtre. L'état le plus honorable, le plus saint que je connaisse est flétri au commencement de la Genèse. . . Car on ne nous dit point de quoi Caïn était coupable lorsqu'il offrit les prémices de ses fruits à l'Éternel.

Pour comprendre ce mythe, il suffit de connaître le cœur de l'homme, et en particulier celui du Bédouin. Ce n'était pas assez pour les patriarches

de vivre dans l'abondance et la plus délicieuse fainéantise; il fallait encore que cette fainéantise fût anoblie par la sanction divine. A ce besoin de leur orgueil répond l'histoire de Caïn et Abel.

Le jeudi matin, 26 avril, nous levâmes l'ancre et essayâmes de faire route sur Wedjh, mais nous fûmes surpris par une violente brise de nord-ouest qui nous mit momentanément dans le plus grand danger. Notre barque, ne gouvernant pas bien, se dirigeait, malgré les efforts du pilote, sur la pointe méridionale d'un récif appelé *Schaab Abou-Bissrân*, et nous allions nous briser sur ce récif, lorsque, la mer devenant un peu plus calme, la barque se décida à arriver tant soit peu, et à passer enfin sous le vent du récif, où nous mouillâmes pour la journée.

Je n'eus point la conscience de ce danger, et partant je n'en eus point l'émotion. J'étais alors dans la chambre ou *camera*, occupé à scander des vers arabes du recueil connu sous le nom de *Hhamâça*, et c'est à mon compagnon de voyage que je dois tous les détails nautiques qu'on vient de lire. Cependant l'apparition de mon cuisinier, qui vint montrer sa face blême à la porte de la chambre en me disant : *El barr aha!* «voici la terre!» (effectivement nous étions en vue de Râs Kourkounah); — *Ckoûl lehoum yerbotoû!* «Dis-leur d'amarrer (la barque au rivage!)» et les cris de la femme d'Ismaïl, le cuisinier de M. Botti, qui embrassait les genoux du maître en le suppliant de donner les ordres nécessaires pour que nous ne fussions pas

perdus corps et biens, tout cela me fit sortir de ma poétique apathie, et, lorsque je vis à quel danger nous venions d'échapper, je sus bon gré à Soulaymán le Borgne de n'avoir pas désespéré de lui-même ni de sa barque. Soulaymán est un homme grossier, un homme du plus bas étage; mais il y a de l'aigle dans cet homme-là, et je serais enchanté de côtoyer toute l'Arabie dans une cange dont l'équipage serait composé d'hommes de cette espèce.

La journée suivante, vendredi 27 avril, fut calme, et, à l'aide des rames, nous parvîmes au *scharm* ou *scherm* Mounaybar (*Menébar*). Nous en partîmes la nuit avec une belle brise de sud-ouest qui nous conduisit à Wedjh le matin du samedi 28 avril.

Avant de quitter Yambo, j'avais pris deux lettres de recommandation du gouverneur, l'une pour l'agent ou « sous-préfet » de Ckalaat-al-Wedjh, l'autre pour celui de Mouwaylahh. Je désirais visiter les ruines indiquées sur la carte anglaise à l'est de Ckalaat-al-Wedjh. Mais ces ruines ne m'ayant paru offrir aucune espèce d'intérêt, je ne veux point tenir le lecteur en suspens par les détails de mon itinéraire. J'étais accompagné du schaykh des Béli, qui m'assura avoir déjà conduit des Anglais sur ce point, dont le nom local est *Oumm-Fouahhayyérât* (probablement une prononciation vicieuse du genre nommé *ekalb*, « inversion, » pour *hhoufayyérât*, diminutif de *hhafrât*, « excavation »). Il y a effectivement sur ce point des cavernes dont l'entrée, environnée de déblais, témoigne du travail de l'homme.

On m'assura que les Anglais y étaient descendus et en avaient rapporté un crâne humain enveloppé dans un mouchoir. Quant aux ruines qui avoisinent les cavernes, je n'ai pu y découvrir aucune trace de science architecturale. Je n'y ai pas rencontré une seule pierre taillée selon les principes de l'appareilleur. D'un autre côté, les scories nombreuses que j'ai trouvées sur ce point me donnent lieu de croire que les misérables habitations dont on voit les ruines à Oumm-Fouhhayyérât étaient les demeures des ouvriers employés jadis à l'exploitation minérale du sol, quelle qu'elle fût. On y trouve aussi des fragments de verre grossier, comparable à celui de nos bouteilles communes; mais il faut observer que ces fragments de verre se rencontrent presque partout. Comparez mon récit avec celui du voyageur anglais (*Travels in Arabia by lieut. Wellsted*, vol. II, p. 190). Je ne doute pas que ce savant voyageur n'ait vu tout ce dont il parle; mais, de mon côté, je ne puis parler que de ce que j'ai vu.

Dans la vallée de Zourayb ou « Azzourayb, » à peu de distance du fort (qui est une des stations du Hhaddj), je trouvai sur les rochers un grand nombre d'inscriptions grossièrement martelées à coups de silex, ou bien, comme dit le voyageur anglais, grattées, « scratched, » sur le granit. En voici un choix :



[illegible]

Chaque case ou colonne renferme une inscription distincte et indépendante des autres. Elles se trouvent presque toutes, dans un espace de qua-

<sup>1</sup> Je reproduis les inscriptions dans l'ordre qu'elles ont dans le manuscrit et avec les lettres qu'elles portent, sans me rendre bien compte de la raison qu'a eue M. Fresnel en les plaçant de cette façon. Le lecteur sera peut-être plus heureux que moi. — J. M.

rante ou cinquante pas, sur les parties de la surface du rocher qui étaient naturellement planes. Les lettres qui composent une même inscription sont en général dans une série verticale. Là où la direction du méplat de la roche ne permettait point cette disposition, les lettres ont été rangées en lignes obliques ou même horizontales. L'inscription B est la seule qui offre deux lignes l'une à côté de l'autre. L'inscription A et l'inscription C ont été données par M. Wellsted (*Trav. in Arabia*, t. II, p. 189); mais je ne saurais affirmer qu'elles ont été copiées sur le même point que les miennes, parce qu'il appelle Wa'di'l-Mo'yah la vallée où il a recueilli ses inscriptions, tandis que la vallée où j'ai pris les miennes se nomme Wadi-Zzourayb. Toutefois, d'après les distances indiquées par le voyageur anglais, et ce que j'ai ouï dire sur les lieux, je ne puis guère douter que les localités visitées par lui ne coïncident avec celles que j'ai visitées moi-même. Mais je suis fâché de ne trouver, ni sur la carte anglaise ni dans le livre de M. Wellsted, le nom de la ville ruinée ou celui de la vallée qui y conduit. En Arabie, et dans tous les déserts traversés par les Bédouins, il n'y a pas un accident, un mouvement du terrain qui n'ait son nom; en sorte que, si l'on voulait faire une bonne carte de l'Arabie, il faudrait que les parties désertes fussent couvertes de noms à l'égal des parties où les bourgades se touchent. Cela s'explique très-bien par les besoins de la vie nomade. Ainsi que je l'ai dit, il n'y a presque pas de localité dans

le désert qui ne devienne pacage après les pluies, et où les Arabes ne mènent leurs chameaux. Or, chacun de ces pacages étant pour le Bédouin quelque chose de fort intéressant, il est juste qu'il lui impose un nom. Il faut pouvoir diriger les pâtres autrement qu'en leur donnant la latitude et la longitude du point où on les envoie. Il faut pouvoir indiquer d'une manière précise le lieu où sont aujourd'hui les chameaux, et celui où on les ira chercher dans huit jours si on en a besoin; et voilà pourquoi il n'y a pas en Arabie de lieu innommé, quelque insignifiant qu'il soit.

La vallée que mes guides m'ont fait suivre pour aller aux excavations se nomme Wâdi-Fouschaygh. Presque toutes ces dénominations sont très-significatives; ainsi *faschâgh*, dont *fouschaygh* représente un diminutif, est le nom d'une plante parasite qui serpente autour des arbres. Or, les *mimosas* de cette vallée, ou du moins un grand nombre de ces *mimosas*, en sont couverts. Les Bédouins m'assurèrent que la semence de cette plante parasite est déposée sur l'écorce des arbres avec la fiente de certains oiseaux qui mangent les baies de la plante, et que cette semence germe sur l'écorce du mimosa. Je crois me rappeler que la même chose a lieu chez nous pour le gui.

Parmi les *mimosas*, je distinguai l'*ourfout*, le plus épineux de tous, arbre dont il est question dans les vieilles traditions. — Ssakhr, cherchant à détourner son frère Mouâwiyah d'une expédition contre les

Mourrides, lui adresse ces paroles : « J'ai un pressentiment funeste; quelque chose me dit que si tu t'obstines à marcher contre les Mourrides, tes beaux cheveux s'accrocheront aux épines de l'ourfout. » (*Prem. lettre sur l'hist. des Arabes avant l'Islam*). — Ceci rappelle l'histoire d'Absalon, mais doit être pris dans un sens purement figuratif. Le *mimosa ourfout*, étant le plus épineux des mimosas, était devenu chez les Arabes un symbole des anicroches de la vie.

Le dimanche 29 avril, j'étais de retour à Wadjh-al-bahhr (Wedjh-sur-mer), et, dans la nuit du dimanche au lundi 30, nous quittâmes ce port avec un bon vent de terre qui nous poussa jusqu'à l'île de Noamân. Là, les autres barques qui nous avaient rejoints à Wedjh s'arrêtèrent pour mouiller; mais nous, nous passâmes la nuit à la voile.

Dans la journée du lendemain mardi 1<sup>er</sup> mai, nous dépassâmes Mouwaylahh et nous aperçûmes dans l'après-midi les îles de Ssilah et Yoûbaa; mais nous ne pûmes atteindre aucun mouillage et nous fûmes obligés de passer une seconde nuit à la voile avec apparence de mauvais temps. Comme on ne voyait pas les étoiles, et que, selon l'usage des barques arabes, la boussole du bord était hors de service, le pilote fut obligé d'avoir recours à ma boussole de poche, et, pour la première fois de ma vie, je me trouvai dans le cas de diriger un bâtiment sur mer. Autant que je m'en souviens, je gouvernai à l'ouest-nord-ouest, d'une part, afin de ne pas trop nous éloigner du



point que nous voulions atteindre (Râs Mohammed), et de l'autre, pour rester au large jusqu'au moment où nous pourrions reconnaître la côte. Dans la nuit, le vent changea, et celui qu'ils nomment *ayli*<sup>1</sup> (nord-nord-est) souffla avec violence du golfe de l'Ackabah.

Au matin, mercredi 2 mai, nous aperçûmes des îles que le pilote crut être Schedwân et Djoûbal, à l'entrée du golfe de Suez, mais qui se trouvèrent, après mûr examen, Senâfir et Phîrân. — Ceci peut donner une idée de la science des navigateurs arabes. Ils avaient reconnu leur position la veille au soir et ils se croyaient le lendemain matin à une distance du point de départ double de celle qu'ils avaient réellement franchie dans la nuit.

Nous passâmes devant les portes du golfe de l'Ackabah avec une très-forte brise d'*ayli*, qui se calma à mesure que nous approchions des *Schourouâm*, c'est-à-dire des anses ou petites baies situées à l'est de Râs Mohhammed. Nous mouillâmes dans l'un de ces ports le mercredi 2 mai, à midi.

Je termine ici la relation de mon retour. Ce qui concerne la presqu'île du Sinâï n'entre point dans mon cadre, cette presqu'île n'étant réellement qu'une annexe de l'Arabie. Après tout ce qu'on a écrit sur la géographie biblique de cette contrée, il reste sans

<sup>1</sup> Dans le mot *ayli*, tel qu'ils le prononcent, il y a un *ayn*; mais comme cette lettre a beaucoup d'affinité avec le *hameuh*, il est très-possible que le nom de ce vent soit dérivé de Aylah, ville qui se trouvait jadis au fond du golfe de l'Ackabah. Ce rapprochement m'a été suggéré par M. Botta.

doute encore bien des points à éclaircir, et l'itinéraire des Israélites est encore à faire, à ce que je crois; mais je ne m'en charge point. L'intérêt puissant qui s'attache aux lieux parcourus par les Bani-Israël, sous la conduite du schaykh Mouça, ne me permet pas d'offrir au lecteur des notes recueillies à la hâte dans un voyage très-peu scientifique. Assez d'autres, sans moi, s'occupent et s'occuperont des Abrahamides (car ils n'ont pas séjourné sur un point qui ne soit aujourd'hui parfaitement accessible au touriste), et je voudrais pouvoir consacrer ce qui me reste de santé et de forces à l'histoire de leurs frères aînés, les Joctanides, dont quelques monuments subsistent encore, et dont les annales ne sont peut-être pas entièrement perdues.

Le lundi 9, au matin, nous étions en vue de Hharâmil. Cette île, ou plutôt cet îlot, porte le nom d'une plante qui n'y croit pas, car *hharâmil* est le pluriel de *hharmalah*, et le *hharmalah* ne se trouve en terre ferme que dans les vallées, à une certaine distance de la mer. Toutefois, *hharmal* étant le nom collectif de la plante, et *hharmalah* le nom de l'individu, au moins en Arabie, il est extrêmement probable que le pluriel *hharâmil* avait, chez les anciens Arabes, un sens tout différent de celui qu'on peut déduire du dictionnaire par analogie<sup>1</sup>; et il est

<sup>1</sup> Suivant le génie de la langue arabe, *hharmal* représente le genre ou l'espèce, *hharmalah* l'individu, et *hharâmil* un certain nombre d'individus depuis trois jusqu'à dix. On ne peut se servir de ce dernier mot qu'en comptant des pieds de *hharmal*, et seulement pour

possible que l'île de Hharâmil soit précisément l'*insula Hieracum* marquée sur la carte de d'Anville, d'autant qu'elle se trouve sur la route des barques.

Le lundi soir nous mouillâmes dans les eaux de Dhounayb (Deneb), excellent ancrage, où nous n'arrivâmes qu'à la nuit. Il eût mieux valu, pour nous, jeter l'ancre un peu plus tôt et un peu plus au sud; mais les navigateurs arabes sont des animaux d'habitude et tiennent beaucoup à leurs étapes. Notre pilote, qui ne pouvait plus distinguer sur la mer ambiante les nuances auxquelles on reconnaît la présence d'un écueil, se dirigea tout droit et tout bêtement vers la lumière d'une grande *baghlèh* du pacha (*la Zohrah*, capitaine Moustapha-Gaboudân), qui faisait la même route que nous et était déjà à l'ancre. Nous venions de prendre le thé, et nous nous disposions à fumer, M. Bottia sa pipe, et moi ma *chiché*, lorsque notre pauvre zaïmeh donna sur un banc de corail.

Le bruit fut aigre, la secousse extrêmement désagréable, et le moment qui suivit passablement solennel. Si le vent qui nous poussait eût été un peu plus fort, nous avions le ventre ouvert et nos biens étaient perdus.

Aussitôt on amène la voile, et les plus robustes

les nombres compris entre deux et onze. Pour deux pieds on se sert du duel *hharmalatayn*; au delà de dix, on reprend, en comptant, le nom d'unité *hharmalah*, et l'on dit « onze *hharmalah*, trente *hharmalah*, cent *hharmalah*, etc. » Mais toutes les fois qu'on veut indiquer la plante en général et indépendamment du nombre des individus, on doit se servir du mot collectif *hharmal*.

de nos gens se mettent à l'eau au risque de se couper les jambes dans une forêt de scies; car les madrépores sont tout hérissés de pointes, et, s'il est permis de les assimiler aux productions du règne végétal, on peut dire que les buissons sous-marins du golfe Arabique ne le cèdent en rien aux buissons archi-épineux des déserts qui le bornent. Certaines espèces d'oursins sont armées d'aiguilles d'une finesse et d'une longueur véritablement effrayantes, et les Arabes de la côte regardent leur piqure comme plus venimeuse que celle du scorpion.

*Mâ a'layh!* ou, comme on dit en Égypte, *mâ a'laysch!* « c'est égal! » — Nos braves gens se jettent à l'eau, et, appuyant leurs pieds calleux sur cette redoutable base, font des efforts inouïs pour remuer notre barque. On eût dit des cariatides vivantes, de véritables Atlas. — Peine perdue! La barque est trop lourde, trop profondément engagée dans les coraux, et notre salut vient d'ailleurs. Moustafa-Gaboudân a vu notre détresse et a détaché une embarcation à notre secours. L'embarcation nous remorque jusqu'au mouillage où nous passons fort tranquillement la moitié de la nuit, avec le plaisir, si rare dans la vie moderne, d'avoir échappé à un danger véritable.

Ayant levé l'ancre de très-bonne heure le mardi 10 avril, nous arrivâmes à dix heures du matin, en même temps que *la Zohrah*, à l'entrée de la baie de Râbégh où nous trouvâmes beaucoup d'autres barques et une espèce de marché volant. C'est le



premier que l'on rencontre sur la côte d'Arabie, en allant de Djeddah vers le nord. Pas un seul point, dans l'intervalle, où l'on puisse renouveler sa provision d'eau. Le village de Râbégh, dont nous apercevions distinctement les palmiers, est situé au fond de la baie, à une assez grande distance du mouillage; et c'est de ce point que les Bédouins de Hharb apportent sur la plage de l'eau assez potable, du bois à brûler, de la viande de mouton, des melons d'eau et du poisson salé, qu'ils vendent aux pèlerins à des prix exorbitants. Lorsque nous passâmes devant Râbégh, le marché était assez achalandé parce que nous nous y trouvions à l'époque du retour des pèlerins, et nous mîmes pied à terre parce que nous étions en force. Dans toute autre circonstance, il ne serait pas prudent de descendre sur la côte. En général, tout voyageur qui ne s'est pas mis sous la protection d'un schaykh de Bédouins est une proie légitime aux yeux de tous les Bédouins, et, comme de raison, la protection d'un chef ne vaut que pour sa tribu ou les tribus alliées ou dépendantes de la sienne. — L'immense tribu de Hharb, qui embrasse un très-grand nombre de familles, s'étend du sud au nord, depuis Djeddah, port de la Mecque, jusqu'à Yambo, port de Médine. Ces Arabes de Hharb, passent, dit-on, pour des brigands formidables, et la carte anglaise nous avertit avec raison de ne pas aller à terre sur leur côte. *Ils sont, dit-elle, renommés pour leur férocité et leur perfidie.* N'ayant point pris d'informations sur le caractère général des hommes de

cette tribu, je ne sais pas précisément de quel oeil ils sont vus par leurs voisins; mais ce que je puis affirmer en toute sûreté de conscience, c'est que l'on peut voyager dans leur pays sans arme ni défense aucune, et sans autre escorte qu'un homme de la race des schérifs, donner et refuser, accepter et rejeter, acheter et vendre, prendre toutes notes, recueillir tous cailloux et toutes plantes, jaser avec eux et tenir tous propos le long du chemin, et revenir sain et sauf au point de départ; *car c'est ce que j'ai fait* (à la vente près), et je ne crois pas avoir échappé à de bien grands périls dans mon excursion. — Il est vrai que la carte anglaise ne signale de danger que pour l'intervalle compris entre Bouraykah et Ràs Hhâtibah, intervalle que je n'ai point exploré; mais en définissant les Bédouins de Hharb: *a tribe whose character is proverbial throughout the sea for ferocity and treachery*, il est évident qu'elle dit trop. Ceux que j'ai visités dans la vallée de Ssafrâ, qui s'étend de Djoudaydah à Bouraykah, étaient bien certainement des Arabes de Hharb, et dans une tournée de trois jours au milieu d'eux, à leur merci corps et biens (sauf la responsabilité de mon guide à l'égard du gouverneur de Yambo), je n'ai pas pu distinguer le plus petit trait de férocité ou de perfidie; et pourtant l'on savait fort bien dans la montagne que mes poches n'étaient pas vides. — Les Anglais s'étant trouvés dans le cas de faire le coup de feu avec ces hommes, sinon féroces et perfides, au moins très-belliqueux, M. le lieutenant Wellsted

exprime la crainte que cette circonstance ne soit fatale au premier Européen qui voudra visiter le territoire des Hharbides. Mais il était écrit que je serais cet Européen (en dehors du service turc) et qu'il ne m'arriverait rien de fâcheux. Remarquez que je ne portais pas d'armes *though it is considered effeminate to be without them.* » (*Travels in Arabia*, vol. II, p. 227.)

A Râbégh, nous reçûmes une députation de Moustafa-Gaboudân, qui nous félicitait sur notre délivrance de la veille, c'est-à-dire, en bon français, nous rappelait le service rendu afin d'en obtenir la récompense; et le chef de la députation nous donnait à entendre que le capitaine Moustafa serait très-sensible à quelques bouteilles d'eau-de-vie. Nous répondîmes que s'il voulait venir boire avec nous il nous ferait honneur et plaisir, mais que notre provision était trop exiguë pour que nous passions lui envoyer *quelques bouteilles*; en même temps nous donnâmes 50 piastres de *bakhschîch* (bonne main) à partager entre les hommes qui nous avaient remarqués. — Informé de notre réponse et de notre munificence, Moustafa-Gaboudân ne se le fit pas dire deux fois et vint à notre bord. Il comptait probablement sur un cadeau de 2 ou 300 piastres, mais les temps sont trop durs pour faire de pareils cadeaux; nous nous contentâmes de lui offrir le café, la chiché, et autant de petits verres qu'il en pouvait boire en une séance. Au moment où il nous quitta, nous lui donnâmes une bouteille d'aracki, *wassalâm* » et ce fut tout. »

Parmi les barques qui se trouvaient dans notre voisinage, il y en avait une qui ramenait du Hhidjâz une famille tunisienne, la famille du schaykh Ahhmâd Alkélâyni. L'air vénérable de ce schaykh, la tenue parfaite de ceux qui l'entouraient, la beauté et le noble maintien de l'enfant qui paraissait l'héritier de son nom, fixèrent notre attention et excitèrent en nos âmes une curiosité respectueuse. Nous devînâmes que le hasard nous avait rapprochés d'une des familles les plus distinguées du monde musulman, et nous cherchâmes à entrer en relation avec elle. Rien de si facile en Orient, principalement en voyage, que de faire connaissance avec le premier venu. La barque des Tunisiens se trouvant à côté de la nôtre, la politesse exigeait presque, et très-certainement permettait, que nous les invitassions à prendre le café avec nous. La connaissance se fit d'une façon moins vulgaire.

Le bel enfant qui était l'ornement de cette famille voyageuse voulut se donner le plaisir de la pêche et jeta une ligne à la mer. M. Botta ayant observé qu'il n'était pas pourvu d'un bon hameçon, lui offrit aussitôt tout ce qu'il y a de mieux en ce genre. Témoin de nos avances, le père nous adressa la parole, et tous nos rapports subséquents avec ce digne schaykh n'ont fait qu'augmenter la haute opinion que nous avions conçue de son caractère.

Le schaykh Ahhmâd Alkélâyni est de ce petit nombre de musulmans qui, avec le seul secours des lettres et des sciences arabes, à force de lire, d'ob-



server et de méditer, sont arrivés à une juste appréciation des hommes et des choses. Je n'ai connu qu'un seul docteur, parmi ceux de l'autre siècle, qui pût entrer en comparaison avec lui : c'était le schaykh Hhaçan Alattâr, chef de la mosquée Alazhar, qui, un an avant sa mort, me chargea d'une lettre pour feu M. le baron de Sacy. Hhaçan Alattâr sera, je l'espère, remplacé au Caire par Mouhhammad Ayyâd de Tântah. Quant au schaykh Ahhmad, je lui souhaite une longue vie : les hommes de son espèce sont devenus bien rares en pays musulman, et je rougis presque d'avouer que je n'ai pas rencontré en Orient plus de cinq ou six personnes qui connussent la littérature orientale . . . et cela durant un séjour de huit ans ! Je dois au schaykh Ahhmad un renseignement négatif de quelque intérêt pour les orientalistes, c'est qu'il y a très-peu de livres et très-peu d'hommes instruits à la Mecque ; selon lui, Médine offre plus de ressources en ce genre<sup>1</sup>.

La majesté dans les traits, l'expression, le maintien, est une qualité peu commune chez les hommes et presque inconnue chez les enfants européens. Le fils du schaykh tunisien la possédait au plus haut degré. Si Raphaël eût jamais vu quelque chose de semblable au petit Ahhmad, il eût fait « Jésus enfant discourant dans le temple au milieu des docteurs, » tableau qui est encore à faire. C'était la première

<sup>1</sup> Après bien des années de recherches, j'ai acquis la conviction que les manuscrits précieux sont à Fez, à Constantinople et à Boukhâra, c'est-à-dire aux extrémités du monde musulman.

fois de ma vie que je contemplais une tête aussi parfaitement belle, et je suis persuadé que le jeune Ahlimad est une révélation de la forme des anges *qui ministrabant beatis in cælo*.

Le mercredi 11, à minuit, nous quittâmes le mouillage de Râbégh, et le soleil se leva pour nous derrière le Djabal-Assoubhh, « la montagne du Matin, » la forteresse des Bédouins issus de Hharb. Dans l'après-dîner, nous découvrîmes Djabal Radwa, montagne située entre Yambo et Médine, et à la nuit nous jetâmes l'ancre à Bouraykah ou Djâr (le premier est le nom moderne, le second est l'ancien). Nous en parlâmes le jeudi 12, et nous entrâmes le même jour, vers deux ou trois heures après midi, dans le port de Yambo.

Je regrette de n'avoir pas pu visiter les ruines qui se trouvent dans le voisinage de Bouraykah. Mais il y aurait eu de la témérité à débarquer sur ce point. Cependant il ne paraît pas résulter des renseignements fournis par le lieutenant Wellsted que l'on trouve aux environs de Bouraykah les ruines d'une ville antique.

Lorsque je passai par Yambo pour la première fois en septembre 1837, Khourschid-Pacha, qui gouverne Médine au nom de Mohhammad-Aly, venait de remporter une victoire assez importante sur les Bédouins insurgés, près de Hhassaniyyeh, entre Ssafrâ et Bedr ou Badr. Plus tard, étant à Djeddah, je causais avec M. M., médecin piémontais attaché à ce même Khourschid, des contrées qu'ils ont par-

courues ensemble , et, ne doutant pas qu'ils n'eussent visité plusieurs points de la route suivie par *Ælius Gallus* à son retour du Yamen, je lui demandai s'il n'avait rencontré sur cette route aucun monument écrit. Il me répondit négativement, mais ajouta que *Khourschid-Pacha* lui avait parlé d'un certain rocher de la vallée de *Bedr*, sur lequel il disait avoir vu des inscriptions grecques et latines. « Je ne sais ni le grec ni le latin, » disait *Khourschid-Pacha* au rapport de M. M., « mais je connais la figure des lettres grecques et romaines, et je suis sûr. . . . » « Il n'était sûr de rien, » observait M. M.; « *Khourschid-Pacha* aime à faire le connaisseur en tout genre, et je le laisse dire. »

Je pris de M. M. les renseignements les plus exacts qu'il put me donner sur le point de la vallée dont le lieutenant général *Khourschid* lui avait parlé, et en partant de *Djeddah*, je me promis bien de tenter une excursion sur ce point.

Encore tout plein de ce beau projet, je m'empressai de débarquer à *Yambo*, et me rendis chez le gouverneur, suivi de mon eunuque noir et de deux domestiques en grande tenue, dont l'un portait une demi-douzaine de bouteilles d'*aracki* dans une couffle enveloppée d'un surtout de table à ramage, de fabrique anglaise. La connaissance fut bientôt renouée. Je présentai une seconde fois mon *firman*, et demandai à *Derwisch-Effendi*, 1° un guide pour me conduire à *Bedr*; 2° une lettre de recommandation pour le chef militaire de la vallée, s'il y en a un.

Je voulais partir le soir même, sachant qu'à moins d'être très-bien monté il fallait passer une nuit en route. Un schérif fut appelé : c'était le schérif Nous-sayr. Les descendants de Mahomet jouissent du droit d'escorter et de protéger (efficacement dans les temps ordinaires) les étrangers qui veulent se transporter d'un point à un autre sur le territoire des deux villes inviolables (*Ard al Hharamayn*). J'entrai donc en pourparler avec le schérif Noussayr pour deux dromadaires et un guide. Quoique je fusse extrêmement pressé, ne voulant point condamner M. Botta, qui restait à bord, à une trop longue attente dans le port de Yambo, je fis beaucoup de difficultés sur le prix avec mon schérif, uniquement pour paraître serré, car il ne s'agissait que d'une somme minime; mais le plus sûr moyen de se faire mépriser des gens de ce pays est de leur accorder tout ce qu'ils vous demandent, et je tenais beaucoup à l'estime des hommes sous la protection desquels j'allais me trouver pour cinq ou six jours. Le gouverneur me comprit parfaitement, et vint à mon secours en coupant le différend par moitié. La générosité et les petits cadeaux font naître et entretiennent l'amitié en Orient comme partout ailleurs; mais faire un cadeau est une chose, et faire un marché est une autre chose. Il n'y a pas de plus mauvaise réputation en Orient que celle de niais ou d'étourdi; mieux vaudrait passer pour brigand. On m'avait prévenu que pour avoir une bonne monture il fallait remettre le départ au lendemain, attendu que le



schérif n'avait pas qu'un seul *hadjin* (dromadaire ou chameau de selle) sous la main. Comme je voulais absolument partir et aller vite, j'obligeai le schérif à dire qu'il allait m'amener deux dromadaires, lui promettant un *bakhschisch* au retour. Son dire complaisant ne pouvait pas transporter à Yambo des animaux qui paissaient dans le Khabt à douze ou quinze hectomètres de distance, et, après avoir payé d'avance une partie de la somme convenue, je montai à la nuit close, ainsi que je m'y attendais, un véritable chameau de caravane, c'est-à-dire une bête de somme qui pour rien au monde n'eût voulu soutenir l'amble plus de cinq minutes. Impatient du moindre retard, j'envoyai promener le portier du gouverneur, lorsqu'il vint m'offrir de l'eau de la cave, je veux dire de la citerne, de son maître, eau excellente, eau qui représente en Arabie la même sensation que le vin de Beaune, première qualité, représente en France. « Nous trouverons de l'eau en chemin, » me dit le schérif Saad. C'était mon guide.

Le fait est qu'à l'exception d'une bouteille d'aracki je n'emportais avec moi que le strict nécessaire. J'étais fatigué des délices du bord, et voulais vivre un peu de la vie de Bédouin. Je ne tardai point à me repentir de ma précipitation.

Mon chameau n'avancait pas, non plus que celui de mon guide, et la mauvaise humeur commençait à me gagner. Heureusement j'avais avec moi deux hommes très-vulgaires, et d'un caractère extrêmement gai, le schérif Saad et son jeune compagnon,

le schérif Ssâlehh, vrais Bédouins de l'espèce la plus humble, et tout à fait incapables de répercuter ma voix. Quand un homme est dans son tort, la chose dont il a le plus grand besoin est de pouvoir exhaler librement sa colère et s'en prendre à tout ce qui l'entoure, hommes, bêtes et choses. Sans cette précieuse faculté, on deviendrait fou furieux à la première faute.

Au sortir de Yambo je donnai à mes guides une haute idée de ma science par une observation fort simple. Nous marchions à la clarté des étoiles dans une direction nord ou nord-est, pour tourner un marais qui se trouve en dehors de la ville. Sachant à peu près de quel côté devait être Bedr, je dis au schérif Saad : « Où me mènes-tu ? A Médine ? C'est à Bedr que je veux aller ; et Bedr n'est pas devant nous, mais à droite. — Comment sait-il cela ? demanda le schérif Ssâlehh à son compagnon. — Par les étoiles, » répondit le vieux. « Ne crains rien, » ajouta-t-il en m'adressant la parole ; « à présent nous tournons un golfe ; dans un instant nous allons changer de direction. »

Le pas du chameau bête de somme est tout ce que l'on peut imaginer de plus ennuyeux. Le mouvement qu'il vous imprime est révoltant, et je ne saurais le définir sans violer toutes les convenances. J'avais déjà subi le chameau entre le Caire et Suez, et je devais le subir une seconde fois sur une longueur beaucoup plus considérable ; mais je n'étais pas résigné à le dévorer dans mon excursion de

Yambo à Bedr. La contrariété que j'éprouvais rendait ma salive épaisse et me causait une soif ardente.

Au bout de trois heures de marche vers le sud-est ou est-sud-est, nous arrivâmes à un puits où nous fîmes halte. Le schérif Saad mit pied à terre, j'en fis autant, et son jeune compagnon, le schérif Ssâlehh, qui nous avait suivis tantôt à pied, tantôt en croupe derrière le schérif Saad, prit nos outres et descendit dans le puits. J'avais faim et soif. Je commençai par satisfaire la faim en mangeant du biscuit, des dattes et des raisins secs, que je faisais descendre avec quelques gorgées d'aracki, en attendant l'eau. On remplit enfin ma zamzamiyyeh (petite outre à deux becs, qui s'accroche à la selle, et tient lieu de carafe et de verre), et je fus réduit à boire de l'eau détestable, dont je fis disparaître l'arrière-goût avec une gorgée d'aracki.

Nous nous remîmes en route à la clarté des étoiles, marchant presque toujours est-sud-est. Cependant nous avons perdu le *darb*, c'est-à-dire le chemin frayé pour aller au puits, et ce ne fut pas sans peine que nos guides le retrouvèrent. Ceux qui n'ont vu que les routes d'Europe ne peuvent pas deviner ce qu'on entend au désert par « route royale » ou *darb Soultâni*. Ce n'est point, comme chez nous, une large bande très-distincte de la surface générale du sol, mais un système de petits sentiers parallèles, quelquefois au nombre de trente ou quarante, sentiers frayés par les chameaux et plus ou moins visibles selon la nature du

terrain. La grande route suivie par la caravane du Caire n'offre pas autre chose excepté dans les gorges. Là où le sol est naturellement macadamisé, c'est-à-dire formé d'un gravier compacté, ce qui est souvent le cas, on ne distingue rien, à moins d'être Arabe, et l'on est souvent exposé à quitter le *darb* pour suivre des sentiers de pacage que les chameaux traquent dans la plaine pour leur compte particulier, et qu'ils affectionnent par habitude.

Nos guides ayant retrouvé le chemin, nous marchâmes dans la même direction à peu près et vers le point du ciel où la lune se levait alors pour nous jusqu'à quatre heures et demie du matin, vendredi 13 avril. Nous fîmes halte dans une plaine d'où j'entendais le mugissement de la mer, et où je dormis du sommeil le plus profond jusqu'à sept heures et demie, enveloppé dans ma couverture, sur un lit de sable fin. À mon réveil, je me trouvai sur un sol improductif, où une multitude de flaques d'eau avaient été changées en croûtes de sel blanc. Jamais coup d'œil plus triste ne m'a serré le cœur. Je hâtai le départ après m'être réconforté de quelques gouttes d'aracki.

Ma monture n'était pas tenable, et mes guides m'assuraient depuis la veille que j'aurais bientôt un véritable hadjin. À les entendre, ce hadjin paissait à deux pas de l'endroit où nous nous trouvions; mais ces deux pas étaient si démesurément longs que ni eux ni moi ne pouvions l'apercevoir du haut de nos chameaux. Enfin nous entrâmes dans



les broussailles, et je commençai à respirer. La plus maigre végétation suffit pour réjouir le cœur de l'homme. A onze heures du matin nous marchions vers le sud. Nous n'allions plus à Bedr, mais à la recherche du hadjin, qui était encore bien loin dans les mimosas où il paissait en liberté. Pour me faire prendre patience, le schérif Saad, qui avait cédé sa monture à l'autre, me ramassait les cailloux et les plantes que je lui demandais. Il me donna, entre autres choses, une capsule verte, cueillie sur une petite plante que je ne vis pas alors, mais que je retrouvai plus tard dans la vallée de Bedr sous le nom de *itr* ou *éter* (avec un *ayn*). Cette plante est très-basse, a de petites fleurs violettes qui partent du collet de la racine, des feuilles tomenteuses et un fruit dont la longueur varie d'un à trois pouces, et qui, mangé vert, a un goût fort agréable, tenant du lait de vache, du beurre frais et de la noisette. En m'offrant ce fruit et en m'engageant à le manger, Saad prononçait les mots de *djérou* et *schehouhelléh*. Le premier s'applique dans la langue littérale à toute espèce de jeunes fruits et de primeurs. Quant au second, il ne se trouve pas dans le dictionnaire; mais le mot *itr* ou *éter*, que j'appris plus tard aux environs de Bedr, se trouve dans le Ckâmoûs comme nom de plante. J'en ai rapporté des échantillons à M. Botta, qui a cru y reconnaître un *asclepias*.

Il était plus de midi lorsque j'aperçus au milieu des buissons une misérable tente à l'ombre de la-

quelle était assise une femme très-décemment vêtue, quoique très-simplement, et environnée d'une nombreuse marmaille. C'était la famille de mon guide, le schérif Saad. Je fis agenouiller mon chameau pour la dernière fois, en prononçant de tout mon cœur la syllabe *ikh* ! et en prolongeant autant que possible le son du *kh*, et je me rendis à l'invitation de Saad, qui me pria d'aller m'asseoir à côté de sa femme. On eut beaucoup de peine à faire taire le chien, qui n'approuvait point du tout la civilité de son maître; et une petite fille de trois ou quatre ans se mit à pleurer de toute sa force en me voyant. Je tirai de mon sac un biscuit et des raisins, et la pluie de larmes cessa aussitôt. Quoique déjà vieux en Orient, je fus frappé des manières simples et gracieuses de la femme, qui me recevait sous sa tente comme l'hôte de son mari. La sottise honte, les prétentions, la gaucherie, choses si communes dans le nord de l'Europe, sont choses inconnues dans les pays chauds : or, on ne se lasse jamais du naturel, qui se voit partout en Orient, mais ne se rencontre en Europe qu'au faite de l'échelle sociale.

Après un quart d'heure de repos, je bus le lait qu'on me présenta, et la petite fille recommença à pleurer. Alors je tirai de ma poche une pièce de cinq paras, dont la vue produisit sur le visage de la petite un changement du tout au tout. En saisissant la pièce entre ses petits doigts, elle me montrait pour mon argent les plus jolies petites dents qu'un sourire enfantin ait jamais mises en évidence.

Je demandai à la femme du Bédouin si elle n'avait pas peur des loups et des hyènes au moins pour sa jeune famille, et comment elle osait rester seule dans le désert. Elle me montra, pour toute réponse, le gros chien bargneux que je n'avais pu apprivoiser d'aucune manière, et je compris alors ce qu'un savant naturaliste m'avait dit autrefois, « que le chien fait partie de la famille humaine. » Je demandai au Bédouin comment il pouvait laisser de tendres enfants courir nu-pieds sur un sable jonché d'épines de mimosa. Il me montra un poinçon et une paire de petites pincees que les Bédouins portent toujours sur eux, et qui leur servent à extraire de leurs pieds les épines sur lesquelles ils sont condamnés à marcher.

Pendant que nous causions, la jolie petite fille se mit à pleurer pour la troisième fois, et je lui donnai des raisins. Aussitôt après avoir mangé les raisins, elle recommença à pleurer, ce qui m'obligea à tirer de ma bourse une autre pièce de cinq paras, toute blanche neuve. C'était cela qu'elle voulait. La transition de la tristesse à la joie fut si prompte, et l'épanouissement de son petit minois si complet, que j'en eus le cœur serré. Y a-t-il donc gravitation naturelle du cœur de l'homme vers l'argent ? Comment se faisait-il qu'une enfant élevée dans le désert le plus sauvage pût trouver du plaisir à posséder une pièce de cinq paras ? L'amour de l'argent ne serait-il point au moins chez les Arabes un goût inné ?

Après avoir bu des flots de lait et pris deux ou trois heures de repos forcé, je vis arriver le *hadjin*. *Alhhamdou lillâh!* « Louange à Dieu! » On le fit accroupir, je sautai dessus, et quoiqu'il eût l'amble assez dur, je fus enchanté de pouvoir le lancer dans la plaine.

A partir de la tente de Saad, nous marchâmes au levant, nous dirigeant sur la montagne. Sortis du *Khabt* ou plat pays, dont la végétation suffit à la pâture des chameaux, nous commençâmes à monter un amphithéâtre de collines, où je vis des cailloux qui passeraient en Europe pour des bijoux, surtout les cailloux verts à taches blanches carrées. J'en fis une collection que je rapportai à M. Boua. Mais, comme je ne suis pas plus minéralogiste que botaniste, je me bornerai à dire que la montagne de Bedr est granitique.

Avant de regagner la route qui débouche dans la vallée de Bedr, nous rencontrâmes un magnifique troupeau de chammes avec leurs poulains et pouliches, et pour la première fois je vis distinctement l'appareil au moyen duquel on empêche les petits de têter leurs mères, appareil qui se nomme encore *ssirâr*, comme au temps de Schanfara, et dont j'aurais donné la description dans une note si je l'avais pu voir ou comprendre à l'époque où je traduais le chef-d'œuvre du poète païen. La chamelle a quatre pis dont deux à droite et deux à gauche. Un petit bâton, placé horizontalement contre la partie extérieure et moyenne des deux pis de droite, est



fixé dans cette position au moyen de deux courroies fort minces qui serrent les deux tétines contre le bâton. Un autre bâton, pareil au premier, est fixé de la même manière aux deux pis de gauche. On conçoit que cela suffit pour entraver la succion du poulain, et aussi que les bûchettes sont absolument nécessaires à cet effet; car si l'on se bornait à nouer les tétines, le poulain aurait bientôt fait glisser le nœud.

Au moment de descendre dans la vallée de Bedr, je remarquai sur la gauche un talus de sable d'une hauteur considérable, terminé supérieurement par une ligne droite (dans le sens géométrique) et dont la surface m'offrit le tableau le plus singulier. J'ai admiré mille fois de beaux tableaux, mais, à l'exception des dioramas et des panoramas, aucun ne m'a fait illusion, c'est-à-dire qu'en voyant les plus belles peintures du monde je n'ai jamais cru voir la nature même. Mais ici, en voyant la nature je croyais voir une grande toile peinte, et cette illusion inverse était complète. La surface du talus était si unie et si singulièrement éclairée par le soleil couchant que les plantes qui y croissaient, plantes portées pour la plupart sur des tiges d'un ou deux pieds et terminées en boule, me faisaient l'effet de grands pommiers peints sur la toile; leurs ombres me semblaient des ombres peintes, etc.

Je ne saurais me rendre raison de ce phénomène, non plus que d'un autre dont mon guide me parla et qui se retrouve dans la presqu'île du Sinaï :

à une certaine époque de l'année, et par un certain vent, la montagne de sable fait entendre des gémissements que les Arabes attribuent aux âmes des infidèles tués dans la fameuse journée de Bedr. Le même bruit ou un bruit analogue a valu le nom qu'elle porte à la montagne de sable dite *Djabal an-Nâckoûs* « la montagne des Cloches, » qui fait partie de la chaîne appelée *Djabal al-Hammâm*, entre Toûr et Suez. Les Arabes du Sinaï comparent le mugissement du *Djabal an-Nâckoûs* au bruit des cloches, et attribuent cette sonnerie aux cloches invisibles d'un couvent qui se trouvait jadis dans l'emplacement de la montagne de sable. D'après les renseignements que me donna plus tard le curé de Toûr, il paraît que le bruit qu'on entend quelquefois sur ce point est causé par les éboulements naturels d'un sable fin et parfaitement homogène. Cela est même aujourd'hui hors de doute, car nombre de voyageurs se sont donné le plaisir de cette musique aérienne ou sépulcrale en faisant grimper des Arabes sur le *Djabal an-Nâckoûs* et en provoquant un éboulement. Mais cela n'explique pas la nature des sons que l'on entend. La montagne de Bedr et celle de Toûr ont cela de commun qu'elles doivent l'une et l'autre leur existence aux vents qui soufflent du désert, dans une direction constante, durant une grande partie de l'année. Ce sont des *drifts of sand*.

J'ai toujours présent à l'esprit le magnifique bassin au fond duquel est situé le village de Bedr.

De hautes montagnes l'environnent du côté du nord et de l'est. A l'ouest et au sud, les montagnes sont plus basses. Le fond est plan avec une pente bien prononcée vers la mer et une largeur variable, mais considérable à l'endroit par lequel je débouchai. Je contemplais enfin ce que les *Suisses* de l'Arabie nomment un *wádi* « une vallée. » C'est le lit d'un torrent qu'on ne voit presque jamais couler et dont on est tenté de révoquer l'existence en doute. C'est un lit de sable sur lequel gisent épars des cailloux aux angles abattus. Pour toute verdure des touffes de *hharmal*, auxquelles le bétail n'a garde de toucher, parce que cette plante est d'une amertume atroce.

Au fond de ce bassin, d'une amplitude et d'une aridité imposantes, apparaissait, comme une oasis au milieu du désert, le *Palmetum* de Bedr. Ce petit bois de dattiers, formant une tache verte dans le lointain, fut le premier signe de vie que me donna la vallée.

En approchant, je distinguai d'abord les tentes du camp de cavalerie maugrebine commandé par Aly-Bey, et ensuite les maisons de Bedr, toutes de brique crue, et si basses et si grises et si poudreuses que j'en eus honte. (Les seules fondations sont de maçonnerie.)

Je voyais le point du globe où Mahomet, secouru des anges, remporta la victoire qui décida de la religion d'une moitié de l'ancien monde. Il faut croire qu'à cette époque l'ancien monde était bien

dégradé, bien abâtardi. Comment des sauvages, dont la pensée quotidienne est de trouver leur aliment quotidien, osèrent-ils songer à réformer des Grecs, des Romains, des Persans, de riches et vieilles nations telles qu'aujourd'hui l'Angleterre, la France et l'Autriche? Comment ne furent-ils pas immédiatement refoulés dans leurs déserts?

Du moment où je pus voir distinctement les hommes et les chevaux du camp maugrehin, je fus ramené aux pensées de la vie sociale, c'est-à-dire à des pensées de vanité. Je jugeai que puisque je voyais j'étais vu, et je ne songeai plus qu'à faire une entrée *as dashing as possible* dans la ville de Bedr. Je lançai mon dromadaire au grand trot dans une descente, ce qui n'était pas sans danger pour un cavalier tel que moi; car j'étais bien haut perché, et la chute eût été horrifique. Cependant les quelques gorgées d'aracki dont je m'étais corroboré me donnèrent une assurance parfaite, et, en imprimant à ma monture l'amble le plus rapide dont elle fût capable, je n'éprouvai que l'émotion des montagnes russes. Je laissai le camp à droite, me dirigeant sur une des portes de la ville, ou plutôt sur une brèche du mur de boue qui l'environne.

Le hadjin a des avantages immenses sur le cheval de selle, sinon à la guerre, au moins dans les voyages, d'abord parce que, sans aller aussi vite que le cheval, il supporte la fatigue beaucoup mieux que lui. Dans une course au clocher, le cheval l'emportera sur le hadjin; mais en voyage, un seul hadjin



mettra dix chevaux sur les dents. Les *hidjin* (pluriel de *hadjin*) ou dromadaires de la contrée d'Oman (royaume de Mascate) sont les plus estimés de toute l'Arabie, et je tiens d'un homme de ce pays-là, le Moallem Zakariyâ, que quelques-uns de ces animaux se sont vendus jusqu'à mille tallaris ou dollars autrichiens (plus de 5,000 francs). Un autre avantage de cette monture est la sûreté et la régularité de son amble. Le *râkéb* (celui qui monte un *hadjin*) n'est pas obligé de penser à sa bête, tandis que le *fârés* (le cavalier) ne saurait perdre son cheval de vue un seul instant sans risquer d'être démonté à cet instant même, par suite d'un caprice ou d'une frayeur soudaine causée par un bruit imprévu, l'apparition d'un petit oiseau ou même la rencontre d'une botte de foin, c'est-à-dire de l'objet qui devrait éveiller dans l'âme du cheval les idées les plus riantes. Je sais cela mieux que par ouï-dire. Quant au *hadjin*, vous pouvez lui laisser la bride sur le cou après avoir imprimé à son amble le degré de vitesse qui vous convient : c'est une machine montée pour faire tant de milles à l'heure, il n'y a plus à s'en occuper, et quoique le cavalier soit perché fort haut, le pied droit passé sous le gras de la jambe gauche qui pend sans étrier sur la joue gauche du garrot, ou *vice versa*, quoiqu'il n'ait d'autre point d'appui que le siège même sur lequel il repose, l'amble du *hadjin* est si bien cadencé, qu'une fois qu'on l'a compris il n'y a plus qu'à s'y abandonner. Je ne veux rien celer, et ne compromettrai point ma réputation de

véracité pour une misère. On sait que le cavalier arabe, j'entends le *fârés*, celui qui monte un cheval, est si parfaitement encaissé entre le pommeau et le trousséquin de sa selle, qu'alors même que sa volonté conspirerait avec la volonté du cheval il ne pourrait pas être démonté. La selle du dromadaire ne ressemble en rien à la selle du cheval, et si elle portait un trousséquin aussi élevé, on aurait beaucoup de peine à monter l'animal accroupi, à cause de la distance qui se trouve entre l'abdomen et le sommet de la bosse ; mais, en revanche, le *ghâbit*, ou la selle du dromadaire, porte en guise de pommeau un cylindre de trois pouces de diamètre et de huit ou dix pouces de longueur, terminé par une pomme et fermé par les prolongements juxtaposés des deux arçons de devant. Ce pommeau, que l'on saisit de la main gauche pour enfourcher le dromadaire et qui s'élève majestueusement entre les cuisses du cavalier, est la ressource du conscrit perdant l'équilibre, et je n'ai pas eu honte de lui devoir mon salut. . . . quelquefois. Voilà ce qui me restait à dire, voilà ce que je n'ai pas voulu celer.

Parvenus dans l'enceinte de Bedr, nous rencontrâmes l'hôte du schérif Saad, celui-là même chez qui nous allions descendre, l'hospitalier 'Awad Abou-Sâlem, que je saluai comme une vieille connaissance, selon l'usage du pays. 'Awad est un brave homme, assez aimé des Bédouins de toutes les tribus, qu'il reçoit et traite de son mieux dans sa maison de Bedr ; et cependant 'Awad ne jouit d'aucune

considération dans le pays, premièrement parce qu'il est gras et affligé d'un gros ventre, et secondement parce que son septième aïeul était Égyptien. Chaque fois qu'il avait le dos tourné, le maigre schérif Saad me regardait en souriant d'un sourire de supériorité incontestable et en jetant un coup d'œil de mépris sur notre hôte. « Qu'est-ce à dire? » lui demandai-je. Saad vint me dire à l'oreille : « Est-ce que tu prends cet homme-là pour un Arabe? C'est un Égyptien. » Effectivement, 'Awad avait l'expression vulgaire d'un homme des bords du Nil. Je fus assez simple pour prendre le renseignement à la lettre et essayer ensuite d'en extraire un compliment lorsque je me trouvai seul avec mon hôte.

« J'ai conçu une haute opinion de toi en apprenant que tu as mieux aimé quitter l'Égypte que d'y subir le joug avilissant de Mohammad-Aly. Tu es sans doute un de ces Ssawāideh (habitants du Ssaïd) qui s'insurgèrent contre le tyran? Vivent les Ssawāideh! — Comment? que t'ont-ils dit? Moi Égyptien! Voyez un peu ces gens-là! Parce que le père du grand-père de mon grand-père était Égyptien, il faut absolument que je sois Égyptien, et mes arrière-petits-fils seront Égyptiens! Bien fou qui s'établit en pays étranger! »

Mais j'anticipe.

Tandis que j'échangeais avec 'Awad les premières civilités, arrive un *ckawás* (huissier, satellite) d'Aly Bey, qui veut me faire rebrousser chemin et me conduire à la tente de son maître, m'offrant de sa

part le souper et le couvert, hospitalité complète. Je lui dis de m'excuser auprès du bey, alléguant la fatigue de vingt heures de marche, et lui remis la lettre du gouverneur de Yambo, « Demain matin, j'aurai l'honneur de voir Aly-Bey. En attendant, salue-le et remercie-le de ma part. »

Après avoir traversé une partie de la ville, nous arrivâmes au bord d'un ruisseau d'eau vive d'un mètre ou quatre pieds de large environ, sur un pied ou un demi-pied de profondeur moyenne, lequel suffit en tout temps à la consommation des habitants et de leur bétail, mais suffit à peine à l'arrosement du *Palmetum* et des céréales (*dokhn* et *doekseh*) que l'on cultive à l'ombre des dattiers. Tout ce que la source apporte d'eau y passe, et ce serait en vain que l'on chercherait trace du courant à l'aval des jardins. A l'amont du point où l'on s'abreuve, le ruisseau est très-exactement encaissé dans un aqueduc souterrain.

Je bus avec délices de longs traits de cette eau (c'était la première eau courante que je voyais en Arabie) quoiqu'elle fût sensiblement salée, sans l'être autant que celle du puits de Zamzam, dont j'avais goûté à Djeddah; après quoi j'entrai dans un second massif de masures, et finalement dans celle de mon hôte 'Awad.

Une grande cour carrée, avec deux portes, dont une à ciel ouvert pour les chameaux chargés; tout autour, un simple rez-de-chaussée divisé en compartiments pour les hommes, les femmes, les animaux



et les hôtes, et aussi grossièrement construit qu'on peut se le figurer sans beaucoup d'imagination, telle est l'habitation de mon hôte 'Awad-Abou-Sâlem.

Il me fit entrer dans la première étable à droite : c'était la salle des hôtes d'un certain rang. Comme il n'y avait dans cette pièce que les quatre murs, 'Awad alla bien vite chercher deux longues nattes de palmier qu'il déroula par terre, et puis un coussin. C'était tout ce qu'il me fallait. J'étendis ma couverture sur la natte et le coussin, et m'étendis ensuite moi-même sur le tout. Ce devoir rempli, je donnai de l'argent à mon hôte pour m'acheter de la viande, du beurre, du riz, de la farine, etc., lui déclarant que j'étais accoutumé à un régime plus substantiel que celui des Arabes, et que je ne pourrais pas me contenter de son ordinaire; que sa réputation d'hospitalité et de générosité avait rempli la terre, mais que je ne voulais pas m'en prévaloir, et que le seul moyen qu'il eût de me rassasier était de prendre mon argent et de me faire préparer tout ce que je lui demanderais; que j'avais laissé à bord de mon navire mes esclaves et mes domestiques (appuyant avec emphase sur le pronom affixe de la première personne, qui remplace, en arabe, le pronom possessif), pensant que je n'avais pas besoin de cette canaille sur le territoire des deux villes sacrées, et que, durant tout mon séjour dans la vallée de Bedr, je ne voulais d'autres services que ceux de mon cher 'Awad, l'appui et le refuge des voyageurs.

Ce début, qui eût blessé au vif un chef de Bédouins ou un Arabe de pur sang, parut de fort bon augure à mon hôte 'Awad. Il ne faut pas perdre de vue que son septième aïeul était Égyptien, et que les Arabes *domiciliés* sur le chemin des caravanes se font un plaisir de rançonner les voyageurs. Gardez-vous de confondre ces gens-là avec les Anazeh, et croyez que l'hospitalité proverbiale des Arabes nomades tient beaucoup à la rareté des occasions où cette hospitalité est appelée à s'exercer.

J'avais fait une course fatigante et je voulais un bon souper et du repos. Le souper ne se fit pas attendre, et je le trouvai délicieux; mais pour le repos... on ne me permit pas d'en jouir.

La politesse exigeait qu'on ne m'adressât aucune question avant de m'avoir fait manger; mais elle n'exigeait pas qu'on me laissât dormir, et à peine me fus-je rassasié qu'il me fallut essuyer je ne sais combien de visites. Décidément les Arabes ne dorment pas ou dorment dans le milieu du jour. Cela est si vrai que le mot *mouçámarah*, qui dans l'usage quotidien veut dire « conversation, » signifie originellement « veillée » ou « conversation nocturne. » Le mot *isrá* signifie « voyage nocturne, » et encore à présent les Arabes voyagent de nuit et se reposent le jour.

Mais pour moi, qui avais voyagé le jour et la nuit, j'avais grande envie de dormir et me tenais à quatre pour ne pas mettre tous mes hôtes à la porte. Entre autres visites, je reçus celle du schérif Aatick, qui

gouverne la vallée de Bedr et Ssafrâ (depuis Djou-daydah, le point culminant, jusqu'à Bouraykah-sur-mer) au nom de Mohhammad-Aly. Forcé de le recevoir, je profitai de cette nécessité pour le questionner sur l'existence du monument écrit dont j'avais entendu parler à Djeddah, et que Kourschid-Pacha prétendait avoir vu.

« Nous connaissons, me dit le schérif Aatiek, tous les points de la vallée sur lesquels Kourschid-Pacha a mis le pied, et le monument dont on vous a parlé ne peut être que le *Hhassât al-Kitbeh*, « la Pierre inscrite, » que l'on voit sur le bord du chemin avant d'arriver à Hhassâniyyeh, près du lieu où Kourschid livra bataille, l'an dernier, aux Bédouins de la montagne. Ce n'est pas loin d'ici; demain, vous pouvez y aller et revenir dans la journée.

« — Y a-t-il sûreté pour moi? »

« — Il y a sûreté pour vous, non-seulement sur ce point, mais dans toute l'étendue de la vallée. »

Il me demanda (inévitabile question) quel intérêt je pouvais avoir à visiter cette pierre. Je lui répondis que, d'après les renseignements donnés par Kourschid-Pacha, l'inscription devait être conçue dans la langue de mes ancêtres<sup>1</sup> qui avaient envahi son pays bien avant l'islamisme, et que je désirais m'en assurer.

<sup>1</sup> Je ne crois pas qu'il y ait du sang romain dans mes veines, et, en appelant les Romains mes ancêtres, je voulais motiver ma curiosité de manière à être compris. Une curiosité purement historique n'était pas recevable.

« On prétend, me dit-il en souriant, que le *trésor* est déniché depuis longtemps; un homme savant dans la magie s'en empara, dit-on, après avoir fendu la pierre en deux par la puissance de ses paroles. Effectivement, vous verrez, l'une à côté de l'autre, deux pierres écrites qui, autrefois, n'en faisaient qu'une. Mais, ajouta-t-il, je suis certain qu'il y a des mines d'or dans nos montagnes, et si quelqu'un voulait en entreprendre l'exploitation, je lui donnerais toutes les facilités possibles.

« — Croyez que je ne cherche ni les trésors ni les mines d'or. Les savants européens ne connaissent aucun moyen de découvrir les trésors enfouis par les hommes; mais quelques-uns d'entre eux savent découvrir les mines, et je regrette beaucoup de n'avoir pas avec moi un *'âlim fi 'ilm al-m'aâden* (un minéralogiste). Je tâcherai de vous en ramener un lors de mon retour en Arabie. »

Cette perspective parut lui faire plaisir, et il se retira en m'assurant de sa protection.

Lorsque le schérif fut parti, je fis entendre à mon hôte que je voulais dormir, et la chambre fut évacuée. Mais, avant de fermer les yeux, j'avais encore une curiosité à satisfaire ou à éconduire, et celle-là ne le cédait à aucune autre : c'était celle de mon hôte 'Awad.

« Ah çà, me dit-il quand nous fûmes seuls, vous avez besoin d'être guidé dans vos recherches, et personne ne peut mieux vous guider que moi. Dites-moi donc le fin mot. — Nous causerons de cela



demain; laisse-moi dormir. — Mais... — Te tairas-tu ? »

Enfin il se tut, mais trop tard. L'irritation nerveuse était portée au comble, et je passai une fort mauvaise nuit.

Le lendemain, samedi 14, à 9 heures du matin, j'allai rendre ma première visite à Aly-Bey, accompagné de mon guide Saad. Aly-Bey est un vieux Circassien, dont la face rubiconde, terminée par une magnifique barbe blanche, présente de grands traits d'un caractère mâle et des yeux pleins de feu. Si son expression était plus douce, on le prendrait pour le Grand-Pacha. Il était assis au fond de sa tente sur un tapis de Turquie et appuyé sur des carreaux de drap bleu. Un autre tapis d'une qualité inférieure placé à gauche en entrant était occupé dans toute sa longueur par une série de visiteurs arabes à la tête desquels se trouvait le schérif Aatick. Heureusement pour moi, il n'y avait pas lieu à hésiter, et j'allai m'asseoir à côté du bey. Il me reçut avec un sourire bienveillant, me donna la bienvenue en très-bon arabe et poussa vers moi un de ses coussins pour me servir d'appui. Il fumait la pipe et ordonna qu'on m'apportât la chiché. En attendant l'exécution de cet ordre, il m'offrit sa pipe, dont je bus trois gorgées, selon la phraséologie arabe, et que je lui rendis ensuite conformément à l'étiquette; après quoi je lui présentai mon firman.

Aly-Bey, ainsi qu'un grand nombre d'officiers supérieurs, était dans sa jeunesse un mamlouk, c'est-

à-dire un esclave blanc. Je ne sais à qui il appartenait ; mais il faut croire que son maître lui fit donner une assez bonne éducation , car il *lut* mon firman sans recourir à son secrétaire , et , comme il m'avait reçu tout d'abord de la manière la plus civile , il n'eut pas besoin de changer de ton en apprenant que je suis bey fils de bey ( de la façon du consul de France , *but this between us* ) , c'est-à-dire un peu plus haut perché que lui dans l'échelle sociale. Au reste , je ne sais pas jusqu'à quel point cette prétention est fondée. L'esclavage est chez les Turcs une sorte d'adoption. Depuis l'époque de la domination des beys , les Égyptiens ont ce proverbe : *Málak ibnak* , « ton argent , c'est ton enfant , » c'est-à-dire « Celui que tu as acheté de ton argent devient ton fils. » On dit ici « un esclave de haut lieu , » comme on dirait chez nous « un fils de famille. » Il est bien entendu qu'un esclave blanc ou noir est obligé de se soumettre à tous les caprices de son maître ; mais cette soumission n'entraîne aucune flétrissure.

On apporta la chiché et le café. Je fus ensuite , comme de raison , servi le premier. Aly-Bey débuta par un petit compliment sur l'assurance avec laquelle je monte un dromadaire , et me dit qu'il m'avait pris en affection en me voyant descendre la vallée au grand trot. Selon lui je devais avoir une longue habitude des voyages dans le désert , etc. On parla ensuite de mes recherches. Dieu merci , Aly-Bey était assez instruit et connaissait assez le caractère européen pour concevoir un voyage de

curiosité. Il m'engagea à remettre au lendemain mon excursion dans la vallée et à me borner pour ce jour-là à une promenade aux environs de Bedr. Il m'indiqua, entre autres choses à voir, le *Chassr al-Noussrâni* ou le château du Chrétien, et me pria de venir souper sous sa tente à mon retour de la promenade.

Je me retirai fort content des autorités civiles et militaires du canton de Bedr, et me dirigeai vers le château du Chrétien, accompagné de Saad et d'un autre guide pris sur les lieux, et armé d'un fusil à mèche.

Je traversai le champ de bataille où Mahomet et ses compagnons remportèrent leur première victoire sur le parti conservateur de la tribu ckourayschide, et je vis d'assez près les tombeaux des treize martyrs, que les pèlerins visitent dévotement en allant à la Mecque ou à leur retour. Car Bedr est sur la route des caravanes du nord. J'aurais désiré voir les tombeaux d'un peu plus près; mais, d'une part, je compris que mon guide n'avait pas la moindre envie de m'y mener, et de l'autre l'apparence toute moderne et toute mesquine de ce groupe de monuments modérât beaucoup ma curiosité. Mon guide accusait vrai en m'assurant que les Wahhâbites avaient tout saccagé. Mohhammad-Aly, après avoir arraché de leurs mains le territoire des *Deux Inviolables*<sup>1</sup>, a fait faire une restauration quelconque pour la satisfac-

<sup>1</sup> La Mecque et Médine.

tion des pèlerins, mais non pour la satisfaction des gens de goût; et si les Wabhâbites sont maudits sept fois pour leur vandalisme, le gouvernement turc doit être maudit septante-sept fois pour sa restauration.

Dans le voisinage des tombeaux sont de grands rochers couverts d'inscriptions arabes d'une date récente, évidemment l'ouvrage des pèlerins, et par conséquent de nul intérêt. Ce sont en général des citations de l'Alcoran.

Burckhardt a visité ces lieux en pèlerin musulman, en *hadji* (t.) ou *hhâddj* (ar.), et moi je les ai visités en chrétien. Je crois même être le premier (en dehors du service turc) qui ait mis le pied à Bedr, en conservant le caractère de chrétien. Si cela est, je ne saurais assez m'étonner de l'accueil plein de tolérance qui m'a été fait, tout en convenant que la protection évidente du chef militaire de la vallée et la crainte qu'il inspirait aux habitants étaient pour beaucoup dans leurs politesses. Mais on conçoit que je ne pouvais pas diriger mon attention sur les objets d'une vénération jalouse sans m'exposer à l'animadversion publique. Au reste ce n'était pas là ce qui m'attirait. Tout ce qui a rapport au culte musulman et aux cérémonies religieuses qui rayonnent autour de la Mecque et de Médine a été décrit par Burckhardt avec un détail qui ne laisse rien à désirer. Il a parcouru la vallée de Ssafrâ en allant de la Mecque à Médine, et ensuite de Médine à Yambo, et a visité et décrit les tombeaux des martyrs à Bedr. Mais le hasard a voulu



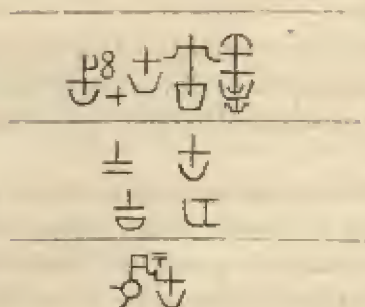
que les choses que je cherchais et qui ont fixé mon attention ne se trouvassent point sur le chemin de Burekhardt.

Le château du Chrétien est tout simplement une vigie, un périscopion sur le haut de la butte de l'ouest entre Bedr et la grande plaine qui s'étend jusqu'à la mer.

Une petite coupole en ruines occupe le sommet. Une enceinte de pierres sèches règne tout autour. Quelques caractères gravés ou plutôt martelés à coups de silex sur les pierres des décombres fixèrent mon attention; mais je les reconnus ensuite pour des marques du genre de celles qu'on imprime avec un fer chaud sur la peau des chameaux. Ce n'était pas la peine de grimper si haut pour voir si peu de chose. Je retournai au logis très-fatigué et mourant de chaud.

Après avoir pris quelques tasses de café, je demandai aux gens qui m'entouraient s'il n'y aurait point des caractères en langue inconnue sur les rochers du voisinage. Un enfant nomma aussitôt un point de la montagne, dont j'ai oublié le nom. Je demandai des ânes pour moi et mes guides, et me fis conduire à l'endroit indiqué, au pied de la colline du sud-ouest.

Voici ce que j'y trouvai à mon grand désappointement :



Car je sus que toutes ces figures n'étaient autre chose qu'une imitation des empreintes au moyen desquelles les propriétaires arabes reconnaissent leurs chameaux respectifs. Ces empreintes portent en arabe le nom de *wasm*. L'*ism* et le *wasm* (le nom et la marque) constituent chez les Bédouins comme chez nous une désignation complète. C'est l'homme et sa propriété. Toutes les parties planes de la surface antérieure du rocher en étaient couvertes, et il s'en faut de beaucoup que j'aie tout copié. Au reste, il était aisé de juger par la couleur du trait que ces figures remontaient à une époque bien antérieure à celle des inscriptions arabes du champ de bataille. En effet, les premières étaient d'un ton extrêmement chaud (résultant de l'oxydation des éléments ferrugineux de la roche); les secondes d'un blanc sale, et les lignes que je traçai moi-même sur le rocher étaient blanches.

La pratique à laquelle se rattachait le grimoire

que j'avais sous les yeux était donc depuis longtemps tombée en désuétude, sans doute abolie par l'islamisme. C'était probablement une pratique païenne, mais dont les modernes Bédouins n'avaient pourtant pas perdu le sens.

Ils se donnèrent le plaisir de m'en laisser deviner la moitié.

Après avoir quelque temps considéré ces figures avec l'étonnement stupide et mélancolique d'un homme qui ne comprend rien à ce qu'il voit et désespère d'y rien comprendre, j'osai dire :

« Ceci n'est point une écriture; ces figures ne sont point des lettres. »

Et je regardai attentivement mes guides. Je remarquai dans leurs physionomies quelque chose d'encourageant et me rappelai aussitôt les empreintes que j'avais observées sur les chameaux des Arabes.

« Ce sont les marques des chameaux de vos pères ! m'écriai-je.

« — *Atayk annodr !* La lumière sur toi ! fut leur réponse.

« — Mais dans quel but ont-ils tracé ces caractères sur le rocher ?

« — Pour mettre leur bétail sous la protection du génie de la montagne. »

Un esprit fort ne se serait point contenté de cette explication; pour moi, je la trouvai on ne peut plus satisfaisante et retournai immédiatement chez mon hôte.

Cependant je commençais à craindre que les inscriptions de Khourschid-Pacha ne fussent dans le goût de celles que je venais d'inspecter, et je me disais pour me consoler : « Au bout du compte, j'aurai vu les Arabes chez eux ; j'aurai vu Bedr, lieu célèbre dans l'histoire ; j'aurai vu un *wádi* (une vallée arabe). » Pour la première fois de ma vie je me trouvais seul au milieu d'un peuple qui, depuis plus de mille ans, n'avait reçu la visite d'aucun chrétien libre du joug musulman ; et cet isolement n'était pas sans charme.

Rentré au logis, je déposai à côté de moi un sac de cailloux ramassés en chemin et destinés à M. Botta. Le contenu de ce sac excita la curiosité des assistants et je m'empressai de la satisfaire. « Je ne crois pas, leur dis-je pour éloigner tout sentiment de cupidité, qu'il y ait de l'or ou de l'argent dans vos montagnes ; mais il pourrait bien s'y trouver du fer ou du cuivre. » Quelques instants après, un enfant jeta dans la pièce où je me tenais un caillou tellement ferrugineux, qu'il me parut au premier coup d'œil un rognon de fer natif. J'ai perdu cet échantillon.

Un vieil imbécile, croyant que j'avais un secret pour découvrir les trésors, me raconta en confidence que son père était mort riche, mais sans dire où il avait enfoui son argent ; que, pour lui, il avait toujours vécu misérablement depuis la mort de son père, avec la certitude que le magot laissé par le défunt eût suffi pour assurer le bonheur de toute sa vie.



Je voyais où il voulait en venir et n'eus point la patience de l'écouter jusqu'au bout.

« Est-ce qu'on enfouit l'argent dans ton pays ? » lui dis-je brusquement.

« — Sans doute.

« — Vous êtes donc des gens sans foi ? »

Et je me détournai avec l'expression du mépris.

Le soleil commençait à baisser rapidement. Il était temps d'aller trouver le bey, avec qui je devais souper. Désirant passer une soirée agréable, je demandai à mon hôte s'il croyait qu'Aly-Bey bût volontiers un petit verre d'eau-de-vie. Sur sa réponse affirmative, je lui dis :

« Si quelqu'un vient te trouver dans la nuit et te dit : *Hât il-ckároórah wal-kás*, tu lui remettras immédiatement cette bouteille et ce petit verre.

« — *Tayyéb*, c'est bon. »

L'accueil d'Aly-Bey fut aussi gracieux que la première fois : il ne pouvait pas l'être davantage ; et en attendant le souper nous causâmes de ce qui se passait en Europe et en Perse. Il me parut fort au courant des affaires de ce bas monde pour un homme qui ne sait que le turc, l'arabe et le circassien. Il comprenait le développement de la puissance industrielle en France, en Angleterre, etc., c'est-à-dire ce qu'il y a de plus nouveau sous le soleil, ce par quoi les hommes et les États d'aujourd'hui diffèrent des hommes et des États d'autrefois, et je n'oublierai jamais qu'il me demanda des renseignements sur les charrues et les semails à vapeur.

Ce sujet de conversation est une de mes antipathies, et je ramenai Aly-Bey en Arabie le plus tôt que je pus.

« Eh bien, lui dis-je, comment se comportent vos Bédouins après tant d'années de guerre ? »

« — *'Ockoûlhoun fi 'oyoûnhoun*, leurs esprits sont dans leurs yeux, fut sa réponse; ils croient ce qu'ils voient et nient ce qu'ils ne voient pas; dès qu'on s'absente ils s'imaginent qu'on est mort, et c'est toujours à recommencer. »

Il était impossible de raconter en moins de mots l'histoire de la guerre de trente ans, ou peu s'en faut, dans laquelle Mohhammad-Aly a versé tant de sang et d'argent.

On servit le souper, qui fut ou me parut délicieux, et, après avoir lavé nos mains, nous nous disposâmes au *kéf*. J'ai déjà annoncé que je le voulais aussi parfait que possible. Je dis donc à mon bey :

« Sachez que j'ai apporté de Yambo une certaine bouteille dont un tiers à peu près a disparu en chemin. Je serais charmé de boire avec vous les deux tiers qui me restent. »

« — A merveille ! »

« — Permettez-moi donc d'envoyer quelqu'un chez mon hôte. »

Aly-Bey frappa dans ses mains, et un esclave noir parut à l'entrée de la tente.

« Va, lui dis-je, jusque chez mon hôte 'Awad Abou-Sâlem, et dis-lui de ma part : *Hât il-ekârourah wal-kâs*. »

Quelque temps après l'esclave revint et me remit la bouteille et le *kás* (petit verre).

A l'instant même Aly-Bey se leva, prit une peau de lion qui était accrochée au *mar* de la tente (l'entourage vertical sur lequel repose le pavillon), la déroula, l'étendit sur le tapis, se planta dessus et prit l'attitude d'un musulman qui va réciter sa prière.

Cet acte religieux me surprit désagréablement. Nous n'avions d'autre témoin que l'esclave noir, qui paraissait jouir de toute la confiance de son maître, et il me semblait que ce n'était pas au moment de violer un des préceptes les plus formels du Ckorân qu'Aly-Bey devait songer à faire sa prière. Cependant *conciôssacosachè*, il est avec le ciel des accommodements, et attendu que, s'il voulait faire une prière aucunement valable, il devait absolument la faire avant de boire une liqueur qui allait le souiller de la tête aux pieds, j'attendis patiemment qu'il eût fini, tenant les objets impurs aussi loin que possible du bon musulman. Il n'eut pas plus tôt repris sa place à côté de moi que j'emplis le *kás* et le lui présentai.

« Buvez, me dit Aly-Bey; pour moi, je ne bois pas d'eau-de-vie.

« — Est-il possible ! . . . Mais si j'avais su cela je n'aurais pas envoyé l'esclave. Je vous ai proposé de boire avec moi, et il me semble que vous avez accepté la proposition ?

« — Vous ne vous êtes point trompé; je l'ai effec-

tivement acceptée, parce que sans cela votre kék n'eût point été complet, et j'espère bien que vous allez boire tout comme si vous étiez en compagnie de buveurs. »

J'avais posé le kâs devant nous, à une grande distance, pour exprimer le désappointement et le renoncement. Aly-Bey le prit, me le présenta et me força de le boire, ainsi que beaucoup d'autres qu'il remplissait lui-même quand il jugeait que je mettais trop d'intervalle entre les coups.

Il m'apprit qu'autrefois il buvait immodérément, comme presque tous les seigneurs turcs; que depuis deux ans il avait renoncé à l'usage de l'eau-de-vie, dans le seul but de se débarrasser d'un besoin qu'il ne pouvait pas toujours satisfaire en campagne; que cependant il avait ordinairement une provision d'esprit dans son arsenal, ou, comme il disait, dans sa « poudrière, » pour les hôtes de distinction; mais que le bâtiment qu'on lui avait expédié de Suez en dernier lieu avait fait naufrage, et que l'approvisionnement sur lequel il comptait avait été perdu; que sans cela il aurait eu le plaisir de m'offrir du rhum et ne m'aurait pas permis d'envoyer chercher ma propre bouteille; qu'au reste nous autres Européens nous avons le droit d'user des liqueurs fortes parce que nous en usons avec mesure, mais que les Orientaux, ne voulant rien faire avec modération, méritent d'être condamnés à toutes sortes de privations.

Si ce n'est pas là un trait de politesse exquise, dites que je ne m'y connais pas.



Pourquoi donc, me demanderont mes amis, avez-vous pris les Turcs en aversion? Serait-ce parce qu'ils sont hommes à vous donner des leçons de *savoir-vivre*?

*Réponse.* Non, mais parce que les Turcs, avec un sentiment achevé des convenances sociales, ne sont presque jamais polis envers les Européens; parce que leurs impolitesse sont d'autant plus intolérables qu'ils font tout ce qu'ils font avec intention et connaissance de cause; parce qu'il ne tiendrait qu'à eux d'être parfaits, égaux en aménité, supérieurs en dignité de manières aux seigneurs français, ce qui, certes, n'est pas peu dire; parce que les Turcs ont en général le cœur gangrené d'égoïsme et de sottise fierté; parce que la haute idée qu'ils ont d'eux-mêmes, idée uniquement fondée sur ce que, n'étant ni juifs, ni chrétiens, ni Arabes, ils gouvernent des juifs, des chrétiens et des Arabes, donne presque toujours à leurs civilités une teinte de condescendance; enfin parce que je suis peut-être un peu trop susceptible et que je veux bien qu'on me reçoive, mais ne veux absolument pas qu'on daigne me recevoir.

Rien de tout cela parmi les Arabes. L'aménité des Arabes est franche et cordiale, sinon de fait, au moins dans la forme. Eux aussi sont fiers de leur qualité d'Arabes, mais ils ont le bon goût de ne pas le laisser paraître. Aussi indiquerai-je à tous les seigneurs du monde, comme un modèle de perfection absolue, c'est-à-dire de grâce, de noblesse et

d'aménité, le grand schérif de la Mecque résidant au Caire. J'engage tous les mylords à l'aller voir, uniquement pour apprendre comment on doit recevoir un étranger.

La perfection de la société arabe (vue en Arabie) tient, je crois, à ce qu'elle est originellement républicaine, avec un immense patriciat. Rien de si commun en Arabie qu'un pauvre Bédouin de haute lignée qui, pour tous les trésors du monde, ne donnerait pas sa fille en mariage à un homme infiniment plus riche, mais un peu moins noble que lui.

La noblesse relative des tribus et la noblesse relative des individus de même tribu est tout historique, et il n'y a presque pas de familles qui n'aient leurs gloires et leurs prétentions; en sorte qu'on peut dire de la grande société arabe qu'elle est toute composée de gentilshommes servis par des esclaves qui restent en dehors de la communauté.

Au contraire la société turque est basée depuis des siècles sur le principe hiérarchique de l'absolutisme à l'amont et de l'obéissance passive à l'aval. Chez les Osmanlis, toute noblesse et toute gloire résident dans le Sultan et coulent de sa personne dans les canaux purs ou impurs (c'est tout un) qu'il lui plaît de favoriser. Le dernier et le plus vil de ses esclaves peut devenir d'un instant à l'autre le second homme de l'empire, puis retomber dans l'obscurité la plus complète, par le seul fait de la volonté du souverain. C'est surtout au Grand Sei-

gneur que l'on peut appliquer ce principe si ridiculement formulé dans une de nos chartes : « Le roi fait des nobles à volonté. »

Cela posé, ne serait-il pas étonnant que les Turcs et les Arabes pussent s'entendre ? Aussi s'en gardent-ils bien. Quoiqu'une portion très-notable de la race arabe ait subi le joug des Osmanlis, on rencontre à peine un Arabe sur cent mille qui parle la langue du maître ; et cependant les Arabes savent très-bien que la première condition pour obtenir les bonnes grâces d'un Turc est de lui parler turc.

Le nombre des domestiques fellâhs qui parlent italien, français ou anglais, est déjà très-considérable ; celui des fellâhs qui parlent turc est *imperceptible*, et tous les étrangers s'en étonnent ; mais ceux qui connaissent l'antipathie radicale des deux races s'étonneraient plutôt du contraire. Entre deux hommes dont l'un regarde la noblesse comme inhérente à sa personne et l'autre ne se glorifie que des faveurs de son maître, il y a nécessairement échange de dédains ; et si la fortune des armes a voulu que le premier obéît au second, il y aura de plus entre eux réciprocité de haine. L'enfant d'Ismaël se soumettra aux décrets du destin ; il subira le joug, il sera aussi résigné, aussi complètement passif qu'un homme peut l'être à l'égard d'un autre (tout en cherchant et en saisissant avidement les occasions de tromper l'Osmanli), mais il n'apprendra pas le turc. Ce serait déroger volontairement et renoncer au seul avantage qu'il ait sur son tyran, l'avantage de parler mieux

que lui la langue qui les met en communication l'un avec l'autre. Aussi le Turc, qui gouverne et se respecte, ne parle-t-il arabe que dans ses prières et ne communique-t-il avec ses sujets ismaélites que par l'intermédiaire d'un drogman, qui est presque toujours chrétien. La haine irréconciliable de ces deux races date de loin. N'avons-nous pas dans notre langue depuis plus de trois cents ans l'expression proverbiale : « Traiter quelqu'un de Turc à More? »

Je reviens à mon Aly-Bey, qui n'est ni Turc ni More, mais Circassien; si j'ai parlé des Osmanlis à propos de lui, c'est qu'Aly-Bey appartient à l'école turque par son éducation et ses manières.

A mesure que je buvais, sa conversation devenait de plus en plus animée, de plus en plus attachante. On eût dit que mon excitation le gagnait.

« Les Arabes, disait-il, sont grêles et chétifs, non-seulement à cause de la stérilité de leurs campagnes, mais parce qu'ils ont, de temps immémorial, la mauvaise habitude de marier leurs enfants trop jeunes. On accouple ici un jeune homme de quatorze ans avec une enfant de dix ou onze; que sort-il de cette enfant? Un avorton. Mais dans ma Circassie, quelle différence! L'époux a trente ans, la mariée en a vingt-cinq; et le premier enfant qu'elle lui fait est comme cela! » (Il tenait un carreau de deux pieds et demi de long sur un pied de large et un demi-pied d'épaisseur.)

Il partit de là pour me vanter son pays, la bravoure des Circassiens, la chasteté volontaire de



leurs femmes, etc. Puis il vint à parler de lui-même, et m'assura que c'était lui qui avait fait le grand vizir prisonnier à Cogni. Je déteste les blagueurs du fond de mon âme; mais l'orgueil national et personnel du vieux Circassien séduisit mon imagination, et je n'avais pas assez d'oreilles pour l'entendre. Une chose qui me passe, moi et bien d'autres, c'est qu'en Orient la caque ne sent jamais le hareng, ou le sent très-peu. Quels que soient les antécédents d'un Turc ou d'un Arabe, on peut le placer dans les sommités de l'échelle sociale avec la certitude qu'il soutiendra la dignité de son rang. Celui qui baisait hier vos pieds vous donne aujourd'hui sa main à baiser avec l'aplomb et les grâces hautaines d'un homme qui serait né dans la pourpre. Le passé ne signifie rien, le présent est tout. Vous ne sauriez vous imaginer la perfection avec laquelle on joue la comédie dans un pays où il n'y a point de théâtre. Aly-Bey est entré dans la carrière des armes par la porte de l'esclavage. Tout le monde sait aujourd'hui ce que c'est qu'un mamlouk à Constantinople et en Égypte, et quels sont les droits du maître sur l'esclave. Eh bien, monsieur, les enfants de Son Altesse n'ont pas plus d'assurance que ses affranchis. Son neveu, Ahhmad (gouverneur de la Mecque), en a beaucoup moins que Khourschid-Pacha<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Ce dernier vient d'achever la conquête du Nadjé. On assure qu'il a poussé jusqu'à El-Chatif, sur le golfe Persique, la ligne transversale de la puissance turque en Arabie.

Au moment le plus intéressant de notre conversation, le ciel se couvrit de nuages, et le tonnerre commença à gronder dans le lointain. A peine en avais-je fait la remarque qu'un coup de vent furieux pensa balayer notre tente. Le fût central penchait à 45 degrés, et plusieurs des fûts latéraux avaient sauté. Aly-Bey se lève d'un seul bond, comme un jeune homme, et étaye le fût central de sa puissante masse; je m'empare d'un des fûts latéraux, et les esclaves venus à notre secours ont bientôt remis tout en place. Mais, à mon grand regret, il fallut lever la séance. Le temps était à la pluie, et malgré l'offre obligeante d'Aly-Bey, je n'avais pas envie de passer sous sa tente une nuit comme celle-là. Au moment où je le quittais, il m'annonça qu'il se proposait d'aller à Yambo sous deux ou trois jours, et m'engagea à l'accompagner. Je lui promis et me promis bien à moi-même de profiter de l'occasion pour retourner à Yambo en bonne compagnie.

Le lendemain matin (dimanche 15 avril) je me mis en route pour Hhassamyyeh, ou Hhouçaymyyeh, avec mon hôte 'Awad, qui, malgré son obésité et sa crainte de Dieu et des voleurs, voulut m'accompagner. J'étais juché sur mon dromadaire; Saad, mon guide, sur le sien; le gros 'Awad montait un tout petit âne, qui avait l'air fort mécontent de son lot; quelques-uns des Bédouins composant notre escorte marchaient en avant, et le reste nous suivait ou marchait avec nous.

'Awad, qui fut jadis pillé intégralement par les

Arabes de Djouhaynah, ne rêvait que surprises et malencontres, et donnait à nos gens des conseils de Prudhomme sur la manière dont ils devaient accueillir les brigands qu'il croyait voir sortir de dessous terre. « N'allez pas faire feu! Gardez-vous de tirer sur eux! Dites-leur : *Netlob asschaykh*, nous voulons parler à votre schaykh, nous cherchons votre schaykh, menez-nous à votre schaykh, nous avons une affaire à traiter avec votre schaykh. » A chaque angle de la vallée, à chacun des caps que dessine la montagne sur le lit du torrent, le plus brave de nos Bédouins, marchant en éclaireur à quarante pas devant nous, mèche allumée et non tambour battant, se tenait tout prêt à coucher en joue, sous l'abri d'une pointe de roche, le premier individu à mine suspecte que son œil découvrirait. Tout bien considéré, j'estime qu'il y avait dans cette excursion précisément autant de danger qu'il en fallait pour la rendre amusante, mais pas assez, à beaucoup près, pour me faire perdre de vue l'objet que je m'étais proposé.

Je fis ramasser quelques plantes, et la première qu'on me présenta fut l'*étér* ou *itr*, dont je mangeai plusieurs capsules. On m'offrit ensuite comme « reine de la vallée » une petite fleur jaune *composée*, dont l'odeur était assez agréable, mais n'avait pourtant rien de merveilleux. Qu'est-ce donc que l'on entend chez nous par les *parfums d'Arabie*? Je crois que l'on entend par là l'encens, la myrrhe, l'aloès, le djâwy, l'ambre gris, etc. substances dont le parfum ne de-

vient bien sensible que par l'action du feu, et qui jadis venaient en Europe de l'Arabie ou *par* l'Arabie. Mais de tout cela je ne vois que l'encens qui appartient certainement au sol de la péninsule. Or cet encens arabe (qui ne vaut pas l'encens de Perse) ne se trouve que dans la chaîne méridionale de l'Arabie, dans cette contrée que les anciens nommaient *Regio thurifera*, où aucun Européen n'a encore mis le pied, et qu'il serait si intéressant aujourd'hui d'explorer scientifiquement. Du reste, quelque attachant que soit le désert pour un homme rassasié de l'Europe et ami de l'étrange, je suis forcé de convenir que rien de ce que j'ai vu, goûté, odoré, dans les pays situés sous le tropique d'été, n'approche de la richesse, de la saveur et du parfum des productions de nos campagnes septentrionales dans la saison de la vie. N'eussions-nous que la fraise et la violette, ce serait une très-bonne raison pour aimer le Nord de l'Europe par-dessus toutes choses. Mais quand je pense que nous avons de plus les framboises, les groseilles à grappes, le chèvrefeuille et la choucroute, et que j'ai abandonné tout cela pour des bananes et des dattes, alors le cœur me fait, je me sens faible.

Au bout de trois heures de marche, 'Awad, me montrant une roche isolée au pied de la montagne, à gauche, me dit : « Voici la pierre inscrite. »

Je mis pied à terre et montai vers le monument avec un battement de cœur impossible à décrire. . . .



Que vois-je! . . .

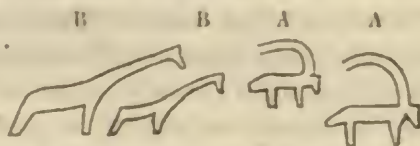


Un taureau de 7 ou 8 pieds de long! Voilà ce que les Arabes appellent une inscription en caractères inconnus! Mais comment Khoursehîd-Pacha a-t-il pris cela pour des lettres grecques ou latines? Assurément il a voulu en donner à garder à son médecin. Pour ce dernier, il n'a pas eu l'intention de me tromper. Un poisson d'avril qui envoie son homme à Bedr, avec la chance d'être assassiné en route, cela passe la plaisanterie.

A côté de la grande pierre, une autre pierre qui faisait autrefois corps avec elle, comme l'indiquent les courbures égales chacune à chacune des deux surfaces en regard, présente un taureau de plus petite proportion. Je fis observer à mes guides que la couleur des deux surfaces de fracture était précisément la même que celle des surfaces extérieures, c'est-à-dire noirâtre, tandis que le trait des figures

était rougeâtre, et que d'ailleurs aucune figure n'avait été coupée par la fracture du rocher; que cet événement était donc bien antérieur aux dessins probablement de la même date que la chute du rocher, lequel, se trouvant isolé et sans adhérence avec la roche fondamentale, avait dû être détaché du haut de la montagne et se casser en tombant; que par conséquent l'histoire du magicien n'avait pas le sens commun.

Au-dessus de la figure du grand taureau, quatre autres figures de très-petite proportion, d'un dessin relativement moderne et fort inférieur à celui des taureaux, représentent des animaux dont je laisse la détermination aux zoologues.



AA doivent être ou des bouquetins ou l'antilope nommée en arabe *backar-al-wahhsch* « la vache sauvage; » mais, quant à BB, je n'ose pas dire que ce soient des chameaux.

Dans l'angle à gauche est une inscription arabe très-ancienne relativement à nous, mais très-moderne par rapport aux figures, comme l'indique la couleur du trait.

لَا خَلْقَ إِلَّا بِاللَّهِ, *lâ khalcka illâ billâhi*, « Point de création si ce n'est par Dieu; » c'est-à-dire : Les hommes peuvent dessiner, graver, sculpter ou pein-

dre des figures d'animaux; mais Dieu seul peut créer et donner la vie.

Un oiseau d'assez bon goût et d'un style presque pharaonique est entre les jambes du taureau.

Je suppose que les taureaux et l'oiseau sont d'une époque antérieure à l'islamisme, et je crois reconnaître sur la poitrine du grand taureau les marques de l'immolation. La housse qu'il porte sur le dos semble indiquer un appareil de fête. Cependant, comme le lecteur pourrait se figurer que toute la suite de mon voyage en Arabie n'est qu'une série de mystifications dans ce genre, je me hâte de lui annoncer que je tiens en réserve de véritables inscriptions phéniciennes ou nabathéennes (je ne saurais dire lequel des deux, mais c'est probablement l'un ou l'autre), copiées dans le voisinage de Ckabaat-al-Wadjh.

Au delà du *Hhassât al-kitbèh*, je ne pourrais pas sans un effort pénible recommencer mon excursion par écrit, et en tracer l'itinéraire dans l'ordre de mes sensations. La tristesse profonde laissée dans la vallée de Ssafrâ par une série d'invasions et d'insurrections que terminait dignement le savant despotisme de Khourschid-Pacha avait fini par me gagner dès le milieu du premier jour. J'étais presque honteux de voyager sous la protection turque dans une province désolée par les Turcs. Je me disais, pour me réconcilier avec ma situation, qu'en réalité je voyageais sous la protection du roi de France; et je répétais à qui voulait m'entendre

que j'étais un hôte imposé à Molhammad-Aly par d'anciens traités, mais tout à fait en dehors de son service. Après tout, je sentais que pour dissiper les soupçons des pâles habitants de la vallée, et gagner leur confiance, il eût fallu faire un plus long séjour parmi eux : or je ne pouvais les voir qu'en passant.

En fait de déserts habités, je n'ai rien contemplé de plus harmonieusement austère que le lit du torrent qui coule dans la saison des pluies (si toutefois le ciel n'est pas d'airain) de Djoudaydah à Bouraykah. A la vue des montagnes décharnées qui l'encaissent et des misérables gommiers qui s'élèvent sur leurs flancs, à des distances énormes les uns des autres, on devine que les habitants, s'il y en a, n'ont de refuge moral que dans l'orgueil de la misère; et l'on ne s'étonne plus en entrant chez eux de la gravité sombre qui préside à leur hospitalité.

J'étais à l'unisson de ces gens-là avant d'avoir mis le pied sur le premier seuil véritablement arabe que j'aie franchi de ma vie; et en reportant ma pensée sur les hommes et les lieux que je visitai alors, je me retrouve encore aujourd'hui trop complètement à leur unisson pour pouvoir donner au lecteur une bonne description de la vallée de Ssafrâ. Quand le serrement de cœur arrive à certain point, il nous ôte jusqu'à la faculté d'en rendre compte : la tristesse noircit le tableau, et les détails se perdent dans le noir.

Et pourtant, qu'elle était belle et riante sous le



règne de Salomon, cette vallée si sombre de nos jours ! Qu'elle était fraîche et verdoyante, quand le prince qui commandait aux génies laissa l'Orient et le monde à d'ineptes successeurs ! Salomon avait ordonné aux esprits des fontaines de répartir leurs humides trésors sur trois cent soixante sources, dans un espace où l'on n'en compte plus que quatorze. C'est une vieille tradition que j'ai recueillie sur les lieux avec un saint respect. Les peuples encore enfants de l'Orient s'obstinent à voir l'âge d'or dans le passé, et j'avoue que malgré nos incontestables progrès je ne suis point tenté de le chercher dans l'avenir.

Un fait bien avéré, toute poésie à part, c'est que la masse des eaux courantes diminue sans cesse, et n'a cessé de diminuer dans un pays célèbre par son aridité dès le temps d'Abraham, dans un pays où Ismaël dut à un miracle la fontaine qui sauva ses jours. On se rappelle encore, dans la vallée de Ssafrâ, le temps où Bouraykah avait son courant d'eau. Ce courant est tari, et Djâr, marqué sur la carte de Niebuhr, appartient aujourd'hui à la géographie ancienne.

De Djoudaydah, point culminant de la vallée<sup>1</sup>, à Bouraykah-sur-mer, on rencontre douze villages, y compris les deux extrêmes : Djoudaydah, Hhamrâ, Kharmah, Ssafrâ, Daghbadj, Hhaçaniyyeh, Aaliyyeh,

<sup>1</sup> Borchardt place le point culminant à El-Kheyl. Je n'ai point été jusque-là, et je me borne à consigner mes propres remarques et les renseignements qui m'ont été donnés par mes guides.

Alfarīah, Barakah, Djedid, Bedr et Bouraykah. Ssafrā, le plus considérable de ces villages de boue (brique crue), possède trois sources; Djoudaydah en a deux; les autres en ont chacun une, à l'exception de Bouraykah qui n'a plus que des puits. Burekhardt mentionne deux villages dont je ne trouve point les noms sur mon journal, Mokad et Waset : en revanche, j'en donne deux, Daglibadj et Aaliyyeh, dont il ne parle pas, et que j'ai traversés. A chaque source correspond un bosquet de palmiers qui paraît absorber toute la masse d'eau; car on ne voit plus de courant à l'aval du bosquet, si ce n'est vers le bas de la vallée, où un petit aqueduc en bon état de réparation établit la communication d'un *palmetum* à l'autre. De Djoudaydah à Bedr, il peut y avoir douze ou quatorze lieues communes de France.

Mon excursion ne va pas beaucoup au delà de Hhamrā, où je me laissai conduire le jour même de mon départ par la perspective d'une inscription.

Je ne cachai point à mes guides que j'étais médiocrement satisfait des taureaux et des bouquetins, et je leur donnai à entendre que, s'ils n'avaient pas autre chose à me montrer, je reviendrais sur mes pas dans une disposition d'esprit peu favorable aux largesses. Saad alarmé déclara qu'il voulait absolument me faire voir la pierre de Hhamrā. Nous en étions à quatre ou cinq lieues. Comme le gros 'Awad redoutait une course aussi longue et aussi périlleuse tant pour lui que pour son ânon, il fut

convenu que nous le laisserions à Ssafrà, où il devait nous trouver un gîte pour la nuit et s'occuper des préparatifs de notre souper.

Mais il était dit que le dimanche 15 avril, anniversaire de ma naissance, se passerait en déceptions archéologiques.

La fameuse pierre de Hhamrà, que les Arabes considéraient comme une espèce de talisman peu inférieur au sceau de Salomon, offrit à mes regards un cercle et une étoile, évidemment tracés par un maçon en pèlerinage sur une surface dressée et taillée d'équerre par ledit maçon.

De retour à Ssafrà à la nuit close, et ne sachant dans quelle maison on nous attendait, nous nous arrêtâmes prudemment à l'entrée de la grande rue formée par deux rangs de hangars (le *soûck* ou marché), et nous détachâmes quelqu'un de notre bande à la recherche d'Awad. Notre homme revint au bout d'un quart d'heure, et nous mena en dehors du village jusqu'à une maison sur le seuil de laquelle 'Awad se présenta pour me recevoir, et où il me fit entrer.

Je fus un peu saisi de la morne gravité de mes nouveaux hôtes, et, après les compliments d'usage, je me renfermai dans un silence absolu jusqu'au moment du souper. On eût dit que nous étions réunis pour un enterrement. Heureusement j'étais en règle. N'ayant pas la moindre envie de mettre à l'épreuve l'hospitalité tant vantée des Arabes, 1<sup>o</sup> parce que j'avais affaire à des hommes pauvres d'écus,

riches de prétentions et domiciliés sur la grande route du Hhaddj; 2° parce que je voyageais comme chrétien, et que la qualité de chrétien, dans l'*Ard al-Hharamayn*, équivalait à peu près à celle de juif en Espagne, j'avais remis à mon hôte de Bedr, en le quittant, de quoi acheter du riz et de la viande. Mon intention bien clairement exprimée était qu'il se bornât à demander le couvert aux hôtes de Ssafrâ. Je ne sais pas jusqu'à quel point je fus obéi; mais, après tout, je m'étais mis en règle pour ce qui dépendait de moi.

La pièce dans laquelle nous nous trouvâmes réunis était étroite et profonde. En face de la porte extérieure, qui était située dans un angle, une autre porte ouvrait sur la cuisine et le *sanctum sanctorum*; de l'une à l'autre, un passage au niveau du sol (*dourckâah*), où tous les hôtes devaient laisser leurs souliers avant de monter sur le *liwân*, représentait sous beaucoup de rapports l'antichambre d'une maison européenne. Le *liwân*, dont le niveau s'élevait d'un pied environ au-dessus de celui du *dourckâah*, était couvert de nattes dans toute sa longueur. A droite et à gauche régnaient, le long des murs, deux estrades de trois pieds de large et un demi-pied de hauteur, couvertes de nattes, avec quelques lambeaux de tapis. Le fond de la pièce était encombré de sacs et paraissait destiné à recevoir notre bagage. Cette disposition diffère à quelques égards de celle que l'on observe en Égypte dans les bonnes maisons, où l'estrade, autrement



appelée *dirân*, forme invariablement un fer à cheval, ou plutôt un H, au fond duquel le maître de la maison est assis dans un angle.

En Europe, l'antichambre est au niveau du salon, mais forme une pièce à part. Dans l'Orient, au contraire, il n'y a point de cloison entre le maître et les esclaves ou les valets de pied; mais le lieu où ils se tiennent est plus bas que celui qui est occupé par le maître. Je n'ai jamais pu me faire à cet usage oriental de vivre éternellement en présence de gens condamnés à une station immobile et à l'attente d'un ordre, cherchant éternellement à deviner ce que vous allez vouloir; cela me rend nerveux au bout d'un quart d'heure, et pourtant je suis forcé d'avouer que les maisons les mieux tenues sont celles où l'on exige ce genre de service.

Ce paragraphe n'est qu'une digression à propos du *dourckâh* et du *liwân*; car la remarque que je viens de faire n'était point applicable à l'humble manoir des hôtes de *Ssafrâ*.

'Awad me fit asseoir sur l'estrade de gauche, à la première place en entrant, c'est-à-dire près de la porte extérieure, et s'établit à côté de moi. J'avais un carreau du côté de la porte; un autre carreau me séparait d'Awad. Les hommes de notre suite se placèrent sur la même estrade de gauche, les uns à côté des autres, en sorte que notre bande formait une ligne droite. Vis-à-vis de moi, sur l'estrade opposée, trônait lugubrement le maître de la maison; à côté de lui, en face d'Awad, était son gendre, et

à droite du gendre quelques personnes du pays, attirées sans doute par la curiosité. On eût dit deux armées rangées en bataille, qui attendent avec recueillement et courage le signal du combat. Remarquez que les deux places d'honneur se trouvaient au plus près du *dourckâah* et des portes, ordonnance inverse de celle qu'on observe dans toutes les grandes maisons de l'Orient.

Je m'étais déjà trouvé à pareille fête le matin, à *Hhaçaniyyeh*, chez un homme de loi, un grave *fackih*, avec lequel nous avons pris le café; et j'avais réussi à rompre la glace en faisant sourire le *fackih* aux dépens d'Awad. Le bon bourgeois de Bedr lui ayant demandé fort gravement s'il y avait sûreté pour nous dans la vallée, le *fackih* lui avait répondu par un *aman* (sécurité) qui ne laissait pas le plus léger prétexte à la peur, « Que Dieu éternise la sécurité, » lui dis-je, « en récompense de cette bonne nouvelle. Voilà un homme (montrant Awad) qui, depuis ce matin, nous raconte des histoires de brigands à faire tourner la tête aux plus braves; il voit des embuscades à tous les angles de la vallée. » Cette saillie eut l'effet désiré; le *fackih*, oubliant un instant son orgueil et sa misère, sourit avec une indicible mélancolie et se montra fort gracieux. Il avait lu autre chose que des livres de droit; de mon côté je me suis occupé, quoique un peu tard, de la littérature des Arabes, et une science, quelque mince, quelque bornée qu'elle soit, crée un lien entre les hommes. Les lettrés peuvent se jalouser

dans une même langue; mais en général ils s'aiment et se recherchent d'une langue à l'autre. J'ai prise sur l'homme de lettres si fanatique qu'il soit; je n'ai pas toujours prise sur les ignorants.

Les hôtes de Ssafrâ étaient de ce dernier genre, surtout le jeune homme, le gendre du maître, dans les regards duquel j'aperçus tout de suite quelque chose d'hostile. Ce fut lui qui commença l'attaque immédiatement après le souper. Mais n'anticipons point. Ce souper étant purement arabe, commençons par en donner une brève description.

Après nous être lavé les mains, au bord du liwân, dans un filet d'eau tombant d'une aiguière en cuivre étamé, que tenait un esclave noir au-dessus d'une cuvette posée dans le dourekâsh, nous retournâmes à nos places l'un après l'autre, et l'on servit, d'un côté, une montagne de riz couronnée de viande, dans une immense jatte de bois, pour le commun des martyrs; de l'autre un ragoût de mouton fort palatable, flanqué de pains chauds en forme de crêpes, sur un plat de cuivre étamé, pour le maître de la maison, 'Awad et moi. Le gendre présidait la table des hôtes vulgaires et le maître de la maison présidait la nôtre. Quand je dis la *table*, on devine bien qu'il ne s'agit pas de table de bois ou de marbre, mais simplement d'une petite nappe ronde en cuir ou en tissu de feuilles de palmier, que l'on étend devant les convives sur la natte du liwân, et qui reçoit les plats, le pain et les débris de la manducation. Les convives sont accroupis au-

tour de la nappe, et chacun d'eux, après avoir déchiré une crêpe, c'est-à-dire un pain, en saisit un fragment entre le pouce et les deux premiers doigts de la main droite, porte ladite main au plat et enveloppe le plus dextrement qu'il peut un morceau de viande bien enduit de sauce dans son lambeau de pain. Il possède alors ce qu'on nomme en arabe *loukmeh*, et ce que j'appelle en français *bol alimentaire* ou *bouchée*; il ne lui reste plus qu'à introduire le bol dans sa bouche, etc.; le reste comme en France, et à recommencer la même opération jusqu'à ce qu'il soit rassasié. L'état de satiété se témoigne poliment par une éructation : « *Memoriam abundantie suavitatis tuæ eructabant*<sup>1</sup>. »

Quand Dieu nous a rassasiés de ses grâces, il veut ce témoignage de notre gratitude et de notre plénitude. C'est une exigence prise des mœurs arabes, et qui, si je ne me trompe, a passé en Espagne : je ne parle pas de l'Espagne où l'on joue les comédies de Scribe, mais de la bonne vieille Espagne. Quand il n'y a plus de viande au plat, on trempe son pain dans la sauce.

Le repas fini, et les actions de grâces rendues au maître de la maison par un concert d'*éḥṣedḥes*, on va se laver les mains avec du savon (s'il y en a), comme avant le repas, et chacun retourne à sa place. Alors commence le *héf*, « le bien-être, » et la douce excitation de la vie sociale. Chacun remplit

<sup>1</sup> Ps. cxliv, Vulg. cxlv, Heb. x. 7.



sa pipe ou la fait remplir; on apporte le café aromatisé de cannelle et de girofle, et chacun en absorbe trois tasses au moins. Le maître de la maison eut grand soin de me faire observer qu'un Égyptien se croit quitte envers son hôte quand il lui a offert une tasse de café, mais que l'Arabe en donne trois. Je lui répondis que la générosité des Arabes était devenue proverbiale dans tous les pays du monde, et que cette générosité leur faisait d'autant plus d'honneur que le ciel semblait les avoir réduits au strict nécessaire.

Je faisais vibrer une corde malade dans le cœur de mon hôte, mais non, toutefois, de manière à l'offenser. Jesus plus tard qu'il avait joui de quelque aisance à une époque antérieure, et qu'il était, aussi bien que son gendre, d'origine étrangère.

Ce dernier, qui s'était contenu jusque-là, éclata enfin par une insulte de mauvais goût.

« Les juifs, me dit-il, vous devez savoir cela mieux que moi, les juifs ne sont-ils pas les derniers des hommes? »

Cette apostrophe n'a pas besoin de commentaire en pays musulman; mais il ne sera peut-être pas inutile de dire au lecteur européen que cela signifiait littéralement :

« Pour être plus qu'un juif, tu te crois quelque chose! »

« Dans mon pays, lui répondis-je, un juif, honnête homme est respecté, un schérif déloyal est méprisé. Personne ne s'inquiète, en mon pays, de

la religion de son voisin; mais tout le monde s'enquiert de sa probité. Cette probité, on l'exige de tous, juifs, chrétiens, musulmans. Elle est mère de la confiance; la confiance est mère de l'union; l'union est mère de la force et de la richesse. Voilà pourquoi Dieu nous a bénis : nous nageons dans l'abondance et nous sommes libres. Mais vous... que vois-je dans votre malheureux pays? Des familles ennemies dont les vieilles haines servent la cause turque mille fois mieux que la tactique européenne. Qui t'a livré aux Turcs, si ce n'est ton frère? Est-ce que l'islam t'a sauvé?

« — « *Ssaulachta!* s'écria le père de famille, tu as dit vrai; ici le frère ne s'appuie plus sur son frère, et toute notre misère vient de là. »

(Je vis le lendemain, dans la vallée de Ssafrâ, un carré de palmiers détruit par le feu; j'entendis mes guides proférer des imprécations à voix basse et leur en demandai le sens. Ils moudissaient les propriétaires du *palmetum* incendié. « Ils ont mérité ce désastre, » me dit un Bédouin de Bedr; « ils ont trahi la cause des Arabes. » *Confundantar in æternum.*.)

J'étais devenu maître de la place, et le jeune homme avait si bien renoncé à ses sentiments d'hostilité instinctive et irrationnelle, qu'au bout d'une heure de conversation il me pria de l'emmener à mon bord. Je fus bien fâché de ne pouvoir acquiescer à sa demande; mon navire n'était pas à moi tout seul, et je ne pouvais pas y introduire un tiers

sans la permission de mon associé; nous étions d'ailleurs fort à l'étroit, etc. etc.

Quand nous fûmes las de parler, chacun s'étendit à sa place, et je dormis d'un sommeil extrêmement agité jusqu'à quatre heures du matin (lundi, 16 avril).

A l'aube du jour nous prîmes congé de nos hôtes de Ssafrâ, qui étaient devenus des amis; mais j'avais le cœur serré, et je ne retrouvai une libre respiration que le lendemain 17, en courant sur Yambo au plus grand amble de mon dromadaire. Nous revînmes sur nos pas jusqu'à la Pierre inscrite (*Hhasât al-kîbeh*). De là jusqu'à Bedr nous suivîmes une route différente de celle que nous avions suivie en allant. Burckhardt en a pris une troisième pour aller de Ssafrâ à Bedr, car il n'a vu ni Hhaçaniyyeh, ni la Pierre inscrite. (Voyez, relativement à l'embranchement des vallées, *Travels in Arabia, by the late I. L. Burckhardt*, London, 1829, t. II, p. 300.)

Vers dix heures du matin nous étions à Bedr. Je me rappelle en ce moment une circonstance assez bouffonne de notre retour, et je la rapporte ici pour faire le pendant de la scène tragique de la veille. Point de société humaine qui n'ait son côté triste et son côté plaisant. On est dans le vrai quand on est toujours prêt à rire et toujours prêt à pleurer, comme les enfants. Les hommes graves ont en horreur cette brusque transition, parce qu'elle arrache à leur mélancolie le masque de dignité qui en fait le charme secret. Mais il faut en prendre son parti :

nous sommes tous plus ou moins malheureux et plus ou moins ridicules, et d'autant plus malheureux que nous sommes plus ridicules.

J'avais prévenu mon hôte, avant de quitter Bedr, que les bouchons de ma zamzamiyyeh étaient perdus et qu'il fallait m'en trouver d'autres. Il n'avait tenu aucun compte de cet avertissement, et nous étions partis sans bouchons. Ainsi que je m'y attendais, le mouvement du dromadaire eut bientôt vidé ma zamzamiyyeh, et je ne m'en inquiétai pas autrement, parce qu'on rencontre l'eau pour ainsi dire d'heure en heure dans les vallées de Bedr et de Ssafrâ. Au retour, il faisait extrêmement chaud et je tenais beaucoup à conserver ma provision d'eau. Mon Bédouin Saad trouva par hasard un bouchon de pèlerin et m'en fit un autre avec une poignée d'herbes. — « Tu vois, dis-je à mon hôte 'Awad, qu'il était facile de me contenter; deux bouchons d'herbe ou de *lif* (bourre de palmier) eussent fait mon affaire.

« — Dieu y a pourvu, me répondit 'Awad d'un air hypocrite, et Dieu est un excellent pourvoyeur.

« — Que le bien vienne de Dieu ou du diable, je l'exige quand je le paye, et je l'exige à l'instant.

« — *Nestaghfir Allâh* ! Dieu nous préserve de toute complicité dans le blasphème ! s'écrie 'Awad.

« — Ah ! *mounâfiq* ! Ah ! cafard ! m'écriai-je à mon tour ; est-ce que tu serais homme à refuser mille tallaris, si le diable te les offrait ?

« — Il s'en garderait bien, dit le schérif Saad en



éclatant de rire; si le diable l'appelait à lui du haut de cette montagne pour recevoir, non pas mille tallaris, mais un tallari, mais deux piastres (le tallari en vaut vingt-trois en Arabie), il serait homme à vouloir grimper jusqu'à la cime, malgré son gros ventre et le contre-poids de son gros ventre; il lui faudrait du temps, car notre homme est replet et poussif; mais il ne plaindrait ni son temps ni sa peine, pourvu qu'il accrochât ses deux piastres de la grille du diable. »

Je n'oublierai jamais cette saillie du schérif Saad, et lui en saurai toute ma vie un gré infini. Je lui prouvai ma reconnaissance au retour; et si jamais je revois Saad à Yambo ou ailleurs, je la lui témoignerai de nouveau et de la même manière. Si j'étais riche, je serais capable de lui faire une pension rien que pour cela. Cela venait si à point, et l'à-propos est une si bonne chose!

Outre les palmiers cultivés des vallées de Bedr et de Ssafrâ, il y a derrière les montagnes, dans certains ravins connus des Arabes, des palmiers plantés par le Seigneur et qui n'ont que l'eau des pluies pour croître et fructifier. Leur produit est bien moindre que celui des dattiers cultivés, mais en revanche d'une qualité supérieure. Tels sont les dattiers sauvages de l'embranchement qui de Ilhaçaniyyeh conduit à *Djabal as-Ssoubbh*, la forteresse de Hharb. La pâte de dattes sèches constitue la nourriture du peuple dans ce canton de l'Arabie. Selon les lieux et les ressources locales, il y a en Arabie

des hommes qui ne vivent que de dattes, d'autres qui ne vivent que de miel; d'autres, les nomades pauvres, qui ne vivent que de lait. La viande et le riz sont pour les gens aisés. Le riz vient du dehors, principalement de l'Inde. Le produit en céréales est insignifiant, et la plus grande partie du blé consommé en Arabie vient de l'Égypte ou de l'Inde. C'est en Arabie qu'il faut aller pour voir jusqu'à quel point l'homme peut se réduire, sans perdre aucune de ses facultés. Je ne saurais voir un Bédouin faire gaiement le repas le plus simple sans m'indigner intérieurement de toutes mes exigences, sans me reprocher, comme une chose honteuse, les élans patriotiques que produit en moi le souvenir de tel ou tel plat. Au reste, les Arabes ne sont pas tout à fait exempts de besoins factices. Où est le sauvage qui n'en a pas? L'Éthiopien, en temps de disette, vend ses enfants pour un sac de millet. Malgré toutes les belles phrases que l'on a faites sur l'esclavage, destructible en Amérique, mais indestructible en Afrique, l'Éthiopien est dans son droit. Il vaut mieux vendre ses enfants que de les laisser mourir de faim, et, puisque j'ai touché cette corde, j'ajouterai ici qu'il vaut mieux vendre des prisonniers que de les égorger. Mais, pour en revenir aux besoins factices de l'Éthiopien qui vend ses enfants dans une année de disette, je demanderai à cet Éthiopien combien il a donné de sacs de millet dans les années d'abondance pour compléter une parure de grains de verre. Encore si cette parure était pour

sa noire moitié...; mais ce n'était pas pour elle, c'était pour lui, pour lui, homme! Voilà donc des gens dont l'existence matérielle est le problème de chaque jour, qui se permettent d'avoir des besoins absurdes à côté des besoins réels. Mes chers Bédouins ont aussi les leurs, Dieu merci.

« — Quel est ce joli arbrisseau que vous cultivez avec tant de soin à côté du dokhn et du dockseh? »

Saad saute par-dessus le rempart du propriétaire et m'apporte une belle branche de hbenné en fleur.

« — Qu'est-ce que le hbenné? A quoi sert le hbenné? »

« — Sachez que le hbenné est pour nos femmes un article de première nécessité. C'est avec le hbenné qu'elles se teignent le creux de la main en rouge. Nous en avons à revendre, et ce carré de hbenné représente un très-joli revenu. »

Si j'eusse été propriétaire de ce coin de terre, j'aurais mieux aimé y semer du froment pour moi et ma femme, ou au moins du trèfle pour un taureau, une vache et son veau. Aujourd'hui il n'y a pas une seule vache dans la vallée de Ssafrâ; le beurre qu'on y consomme est du beurre de brebis, et pourtant il y eut autrefois des bêtes bovines dans les vallées de Bedr et de Ssafrâ; il y en eut pour les hommes, il y en eut pour les dieux; témoin le taureau de la Pierre inscrite, *taureau immolé*, car « le sang coule en se ramifiant » de sa poitrine dévouée, « et y figure l'arbre *andam* à la rouge écorce, » selon les paroles d'un poète païen.

Je demandai aux gens du pays quels pouvaient être la population de Ssafrâ, le nombre de ses palmiers, etc.

« — Adressez-vous au schérif Aatiek, me répondit avec dégoût le Bédouin que j'interrogeais; il tient des registres où tout cela est écrit. Il fallait un Khourschid-Pacha pour ordonner ce dénombrement et taxer chaque dattier à douze piastres. »

Le lecteur chrétien ne peut pas ignorer que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, qui est aussi le Dieu d'Ismaël et de Mahomet, a horreur des dénombrements dont l'homme prend l'initiative. Un jour (jour de malheur), le roi David désira savoir combien d'âmes respiraient en Israël, ou du moins combien il avait de sujets capables de porter les armes. (Sam. II, ch. 24.) Tout homme riche aime à supputer ses richesses. Son ministre de la guerre, homme grave et de bon conseil, fit ce qu'il put pour l'en détourner. Malheureusement, les rois absolus n'entendent pas raison, et David voulut absolument se donner la satisfaction de savoir combien il y avait d'hommes vaillants en Israël; mais il la paya cher, cette satisfaction en apparence si innocente, et réellement si coupable. Pour lui apprendre à faire une autre fois des dénombrements *proprio motu*, à la manière du pape, Dieu lui envoya trois jours de peste, qui moissonnèrent septante mille hommes *from Dan even to Beer-Sheba*.

Nourri de la lecture des livres saints, j'ai toujours considéré la statistique comme une science qui mène



son savant droit en enfer. De ce point de vue, vous comprenez que la question adressée à mon Bédouin était une question insidieuse, une question sournoise. Je ne me souciais pas de savoir la population de la vallée et m'inquiétais fort peu du chiffre des palmiers (que Dieu multiplie par cent); mais je voulais voir ce que le Bédouin me répondrait. Il ne tenait qu'à moi de poser la même question au collecteur, au publicain, à ce traître de schérif Aatick, lequel m'eût donné une réponse catégorique, et je n'en ai rien fait. Dio guardi! *Nestaghfir Allâh!*

Aussi le lecteur philosophe trouvera-t-il ma relation très-défectueuse sous le rapport *Économie politique*. En outre, et cela est un peu plus grave, il la trouvera défectueuse sous le rapport géographique. Mais, pour ce second chef d'accusation, j'ai un moyen de défense qui n'est point tiré de la Bible. Burekhardt ayant visité avant moi la vallée de Ssafrâ, j'étais dispensé de noter les directions (fort heureusement, car j'avais oublié ma boussole à bord). Du reste, j'ai noté les distances en heures; mais n'écrivant pas aujourd'hui pour la Société de géographie, je ne vois pas la nécessité d'en donner le relevé.

Une chose assez remarquable, c'est que les eaux de la vallée de Ssafrâ, comme celles de la vallée de Bedr, qui en dérive, sont toutes plus ou moins salées, quoique très-potables, et par conséquent favorables à la culture. Outre les arbres et les plantes dont j'ai parlé, on voit, çà et là, dans les jardins,

un citronnier, un sidr (*rhamnus lotus*), et je sais qu'on y cultive quelques-uns des légumes les plus vulgaires de l'Égypte, tels que le bânniyah (*hibiscus esculentus*) et le meloûkhiyah (*corchorus olitorius*). Les traits botaniques les plus saillants de la vallée, dont le fond est presque partout un lit de gravier, sont le bharmal, auquel les Arabes attribuent la propriété de désinfecter les eaux, et une graminée dont les tiges semblent se reproduire dans l'air et porter à leurs articulations des individus complets, moins la racine, ce qui m'avait engagé à lui donner improprement le surnom de graminée vivipare. C'est un fourrage fort estimé des chameaux, mais en apparence très-coriace et à feuilles incisives; heureusement pour les chameaux qu'ils n'ont point le palais aussi délicat que la peau de mes mains. La plante, abandonnée à elle-même, doit être traçante. Elle se présente à chaque pas sous forme de grosses touffes, tantôt sèches, tantôt verdoyantes, suivant la saison.

*Zoologie.* Des hyènes, des loups, des renards, des gazelles, des bouquetins, des oiseaux de proie, des tétras; fort peu de petits oiseaux.

Me voici enfin de retour à Bedr. Là, j'appris qu'Aly-Bey devait partir le soir pour Yambo avec une escorte de cavalerie, et, après avoir diné, je me disposai à le rejoindre et fis mes adieux à mon hôte 'Awad. Celui-ci, me voyant prêt à le quitter, me prit à part et me dit en confidence qu'il souffrait depuis quelque temps d'une infirmité fort provo-

quante pour celui qui tient à remplir ses devoirs d'époux. C'est l'éternelle complainte des Orientaux. Ils ne veulent pas vieillir en faisant tout ce qu'il faut pour vieillir avant le temps, et, lorsque leurs forces les abandonnent, ils s'accrochent à tous les voyageurs européens pour avoir des *toniques*. Ils se persuadent, je ne sais sur quel fondement, que nous avons des secrets pour cela, et qu'un médecin qui n'en possède pas est indigne du nom de médecin.

Je prescrivis à mon hôte l'exercice du corps dans le jour et un repos absolu durant la nuit, tout en lui faisant observer qu'il ne devait pas s'attendre à une seconde jeunesse. La seconde jeunesse est, comme on sait, un privilège des plus hautes classes de la société européenne. Les autres doivent se contenter de la première et la faire durer le plus longtemps possible.

'Awad parut ne point goûter ma prescription, et, en vérité, j'aurais dû m'y attendre, car ce que je lui recommandais, l'exercice de jour et le repos de nuit, était précisément l'inverse de ce qu'il désirait. Je lui fis un petit présent pour me débarrasser de ses importunités, et me promis bien de retourner en Arabie avec une boîte de pilules aphrodisiaques aussi inséparable de ma personne que ma tabatière ou mon mouchoir de poche. J'en aurai une provision énorme et j'en donnerai à tout venant et tant qu'on en voudra, dût-on en crever. *Djabr al khâtir tayyeb*, c'est-à-dire : « autant que possible, il faut

contenter les gens. » Le raisonner tristement s'accrédite. On ne peut pas refaire le monde; il faut prendre les gens comme ils sont et le temps comme il vient.

Il me tardait de revoir M. Botta. Je montai à dromadaire, je rejoignis Aly-Bey, qui était au moment de partir, mit ses bottes, comme eût fait un colonel européen, monta à cheval et donna à ses mangrébins le signal du départ. Nous fîmes route côte à côte, devisant le long du chemin jusqu'au moment qui précède le coucher du soleil. Ayant observé devant lui, sur le bord de la route, un tertre de sable fin terminé par une esplanade, Aly-Bey lança brusquement son cheval au galop (nous étions au pas) et, en trois secondes, parvint sur le haut du tertre, où il mit pied à terre. Son esclave noir, le seul qui l'eût suivi, descendit en même temps que lui et étendit sur le sable un tapis oratoire (*sed-djâdeh*). Aly-Bey, ayant fait sa prière à la vue du peuple, remonta à cheval et tint conseil avec le schérif Aatick sur le choix des étapes et des points d'arrêt jusqu'à Yambo. Je compris qu'il n'était point question d'aller vite; il est bien rare qu'un Turc en voyage soit pressé d'arriver. Je frémis à l'idée de traverser au pas, au pas de chameau, les landes qui séparent Bedr de Yambo, et me promis bien de quitter Aly-Bey aussitôt que je pourrais le faire décentement.

Nous nous arrêtâmes vers neuf heures du soir pour prendre le café, et on alluma devant le chef circassien un grand feu de broussailles autour du-



quel se forma aussitôt un cercle de Bédouins appelés pour une réquisition de chameaux. Ainsi que je l'ai dit, la question des transports est, dans la guerre d'Arabie, la question de chaque jour. Selon leur usage, les Arabes étaient en retard et s'excusaient avec une grâce infinie, un aplomb merveilleux et un immense flux de paroles. Aly-Bey ne prononça que quelques mots, qui auraient fait trembler des paysans européens, mais ne parurent point déconcerter les Arabes, quoiqu'ils dussent sonner bien désagréablement à leurs oreilles. Les Bédouins ne sont point des fellâhs et n'aiment pas qu'on les menace du bâton. Peut-être que ces Bédouins-là sont déjà faits à la domination turque; cependant je n'entendis point une seule parole et ne remarquai pas un seul geste qui dénotât la servitude ou la peur. Si Aly-Bey les traitait ainsi par vanité et pour me donner une haute idée de son autorité dans le pays, il avait grandement tort; un colonel de l'armée dont il fait partie fut assassiné pour un mot dur, un « va-t'en, » adressé à un schaykh de Bédouins, peu de temps après mon départ, sur la route de Yambo à Médine.

Avant le café, le Circassien m'engagea à boire avec lui du lait de chamelle tout chaud trait, tout écumeux. Je le trouvai excellent. « C'était, disait-il, le remède universel de ses cavaliers. Il l'avait adopté à leur exemple et s'en trouvait très-bien. » En effet, à voir le chef et sa troupe, on eût dit qu'ils avaient fait un bail avec la santé et la force.

La race libyenne est magnifique. Or presque tous les maugrébins<sup>1</sup> d'Aly-Bey étaient des Awlād-Aly ou des hommes de l'oasis de Jupiter Ammon (*Siwā*), dont la stature gigantesque, les vastes draperies blanches et le teint frais, contrastaient avec la nature grêle et les couleurs fauves du chrétien et de sa bande, d'une manière qui n'était point du tout à notre avantage. Je me soumettais sans réluctance aux supériorités morales et intellectuelles; mais je me révolte toujours contre les avantages physiques, sans doute parce que ces avantages-là ne peuvent point s'acquérir par l'étude, et que tous ceux qui les possèdent en paraissent extrêmement fiers. Le sentiment d'hostilité dont je ne pouvais me défendre à l'égard des maugrébins en particulier était encore vivifié par la connaissance que j'ai de leur fanatisme et de la haine dont ils nous honorent. Je fis alors un voyage mental en Algérie, dans cette Algérie où nos petits hommes ont frotté des maugrébins qui valaient bien ceux de Libye, et ce voyage ramena le sourire sur mes lèvres. Oh! quel plaisir me fit le sémaphore qui m'apportait à Djeddah la nouvelle de la prise de Constantine, au moment même où quelques pèlerins s'entretenaient devant moi de nos revers passés. Avec quel bonheur je leur en donnai la traduction! Que je voulais de bien à M. Toppel, notre représentant au Caire, pour m'avoir envoyé ce titre de prééminence au moment où j'en avais

<sup>1</sup> Dans la langue du Caire on appelle *maghar'beh* (sing. *maghrabi*) tout ce qui est à l'ouest d'Alexandrie et des Pyramides.

tant de besoin ! Je ne demande pas mieux que de fraterniser avec tous les hommes, de quelque race et de quelque couleur qu'ils soient ; mais avec les présomptueux j'éprouve un besoin indicible de pyramider. Or la présomption est le défaut de presque toutes les races musulmanes.

Les Awlâd-Aly voyaient avec une indignation concentrée et pourtant évidente les égards de leur chef pour le voyageur chrétien. Fort de ses bonnes grâces et de la hauteur à laquelle mon dromadaire me plaçait au-dessus de cette brillante soldatesque qui n'était qu'à cheval, je répondais aux regards furieux des maugrébins par des regards nécessairement dirigés de haut en bas, et je m'amusais de leur dépit.

L'heure vint de s'arrêter et de bivouaquer. Aly-Bey n'avait point de tente, ni moi non plus. Il avait laissé la sienne au camp et j'avais laissé la mienne à bord. En voyage une tente est plus embarrassante qu'utile. Elle n'est indispensable que dans les lieux où l'on doit séjourner. Sauf le cas de séjour, il faut s'établir à l'ombre d'un arbre durant la chaleur, et s'ensevelir la nuit, comme les maugrébins, sous d'immenses couvertures de laine auxquelles on fera bien d'ajouter l'abâyeh presque imperméable des Arabes de Syrie. Si dans le jour on ne trouve point d'ombrage, une couverture de laine soutenue par deux bâtons fichés en terre suffit pour remplacer la tente (à part le cas où le soleil darde verticalement ses rayons sur la tête du voyageur) ; le bord inférieur de la couverture est maintenu par de grosses

pierres ou des piquets. Il faut pourtant convenir qu'une tente est fort agréable quand la chaleur passe la permission, ce qui arrive souvent en Arabie, parce qu'alors on est forcé de passer la presque totalité du jour au *makhattah*, c'est-à-dire à l'étape. En pareil cas il faut bien se garder d'attacher au pavillon l'entourage vertical : on étoufferait. La ventilation est encore plus nécessaire que l'ombre dans les pays chauds.

Le matin du mardi 17 avril, Aly-Bey m'invita, ainsi que le shérif Aatik, l'administrateur de la vallée, à partager son repas, préparé la veille par son cuisinier du camp, et très-proprement conservé dans un garde-manger portatif (ô progrès de la civilisation européenne!). Le déjeuner terminé, nous nous remîmes en route et marchâmes jusqu'au milieu du jour avec accompagnement de chœur libyen. Ce chœur libyen est la musique la plus originale que j'aie entendue de ma vie. C'est une psalmodie excessivement grave, où chacun a sa note qu'il vocifère à point nommé, c'est-à-dire avec un sentiment achevé de la mesure; on dirait une conversation par demandes et réponses monosyllabiques. Il est impossible d'entendre cela sans rire. C'est bien évidemment une marche, mais ce n'est pas une marche comme une autre.

Nous fîmes halte dans une plaine où s'élevaient çà et là quelques mimosas au maigre feuillage, près d'un puits d'excellente eau. J'en choisis un aux branches duquel j'accrochai ma couverture pour



obtenir un renfort d'ombrage; car il faut être de bon compte : se coucher à l'ombre d'un mimosa ou se coucher au grand soleil, c'est à peu près la même chose. On dirait qu'en Arabie la nature est ennemie de l'homme et des animaux. Autant les mimosas sont pauvres de feuilles, autant ils sont riches en épines. . . . . Un partisan outré des causes finales vous dira que ces épingles végétales ont été fichées dans l'arbre pour accrocher ma couverture; mais, Dieu merci, je vois les choses de plus haut. Ce n'est pas cela. Voici le fait :

Dieu n'a pas voulu, parce qu'il n'a pas pu vouloir, de végétation sans eau. Sa volonté et sa puissance finissent là où commence l'absurde. Si nous doutons quelquefois de sa puissance et de sa bonne volonté, c'est que nous n'apercevons pas toutes les absurdités aussi distinctement que celle-ci, par exemple : « Dieu étant tout-puissant peut anéantir le passé. » Qui sait s'il n'en est pas de même de ces autres propositions : « Dieu aurait pu mettre de l'eau partout; Dieu aurait dû planter des arbres touffus dans le désert? » N'est-il pas bien probable qu'elles impliquent une impossibilité, quoique notre esprit borné ne l'aperçoive pas?

Dieu n'a pas voulu, parce qu'il ne pouvait pas vouloir, de végétation sans eau. Mais il a pu et voulu peupler les déserts de plantes et d'animaux qui se contentassent d'une moindre proportion d'eau que les autres, tout en subissant les conséquences de cette moindre proportion. Souverainement consé-

quent dans ses volontés, il n'a pas exigé que les productions d'une terre altérée ressemblassent à celles des bords du Mississipi. Mais pour que les arbres forestiers de cette terre altérée pussent résister, d'une part à la soif, de l'autre à leurs ennemis, aux animaux avides de leur feuillage, et plus avides que jamais dans les années de sécheresse, il fallait : 1° que le feuillage de ces arbres fût réduit à la plus simple expression d'un feuillage forestier; 2° qu'il fût protégé par un formidable rempart d'épines, et cela dans l'intérêt des arbres, dans l'intérêt des animaux que ces arbres nourrissent, et dans l'intérêt de l'homme nourri par ces animaux.

Toutes ces conditions ne sont-elles pas remplies? Quoi de plus épineux que les arbres du désert? Et bien leur prend d'être épineux; car, sans l'armure que Dieu leur a donnée, ils seraient tous intégralement dépouillés de leurs feuilles et de leur écorce dans l'espace d'un an. Quand l'herbe manque, les Bédouins donnent à leurs chameaux des feuilles de mimosa : c'est un excellent fourrage, c'est une ressource que Dieu a ménagée, mais dont il ne veut pas qu'on abuse; voilà pourquoi il a rendu la récolte de ces feuilles si difficile, et comme tout s'enchaîne nécessairement, voilà pourquoi leur ombrage est si plein de clairs. Car Dieu accepte les conséquences de ce qu'il veut, et c'est là une de ses infinies supériorités. Nous autres hommes, nous voulons une multitude de choses, moins leurs conséquences forcées.

Aly-Bey ayant annoncé l'intention de se reposer jusqu'au coucher du soleil, je pris mon parti. Je déclarai hautement que je voulais être à Yambo avant la nuit. Cette résolution étonna tout le monde, Arabes et maugrébins. On ne comprenait pas comment j'étais assez osé pour monter mon dromadaire avant qu'Aly-Bey eût donné le signal du départ. Saad me déclara qu'il ne partirait point avant d'avoir recouvré un pistolet qu'il avait déposé au bord du puits, et qu'un maugrébin lui avait escamoté pendant que le pauvre Saad remplissait son outre à douze ou quinze pieds sous terre.

« Qu'à cela ne tienne, lui dis-je, viens porter ta plainte au bey, qui te fera rendre ton pistolet, et je partirai avec Ssâlehh pendant que vous chercherez le voleur. »

Ainsi fut fait, et après avoir pris congé du chef militaire, je mis ma monture à l'amble, suivi de Ssâlehh, qui courait derrière moi.

Le lendemain, Saad, que je revis à Yambo, m'apprit qu'on avait retrouvé le pistolet, et que le voleur avait été bâtonné sous ses yeux. Je regrettai beaucoup de n'avoir pas assisté à l'exécution, parce qu'elle a dû porter au comble la haine impuissante des ennemis de l'Église contre le voyageur chrétien, et qu'il n'y a rien de plus suave pour un véritable chrétien que de voir enrager les ennemis de l'Église.

J'ambiais de toute ma force, mais non de toute la force de mon dromadaire, et le pauvre Ssâlehh courait derrière moi clopin-clopant (il était atteint

d'une horrible maladie qui paraît aujourd'hui avoir envahi le monde entier, et ne respecte rien, pas même le sang de Mahomet). Cependant le soleil baissait rapidement et je ne voyais pas encore les sommités de Yambo, pas même celles des navires à l'ancre dans le port. Je tremblais de ne point arriver avant la clôture des portes. . . . . mais Ssâlehh me faisait pitié. Je me décidai à le faire monter en croupe et fus récompensé aussitôt de ma charité.

Ssâlehh possédait un secret à moi inconnu pour faire courir mon infâme dromadaire deux fois plus vite avec une charge plus que double, et j'arrivai à temps.

Je remontai à bord de notre zaïmieh dans un état d'excitation et de bonheur impossible à décrire, parce que je me retrouvais chez nous, à bord de notre barque, *at home*, avec mon excellent ami, M. Botta, après une excursion projetée depuis longtemps, désirée avec ardeur, et dont j'avais enfin le cœur net.



## LETTRE

SUR LE RÉCIT DE FATHH-ALLÂH SSÂYÉGH<sup>1</sup>

INSÉRÉ

DANS LE TOME QUATRIÈME DES SOUVENIRS

D'ORIENT

DE M. DE LAMARTINE.

Lorsque le *Voyage en Orient* de M. de Lamartine parut, j'en envoyai le quatrième volume à M. Fresnel qui était alors au Caire, en lui exprimant mes doutes sur l'exactitude de la relation de Fadhallah Sayéghir. M. Fresnel la défendit dans plusieurs lettres; à la fin, il en appela à un ancien ministre, Wahhabi, prisonnier d'État au Caire, et le résultat de l'enquête fut la lettre ci-dessous. Je ne l'ai pas imprimée alors parce que je tenais à ne pas brouiller M. Fresnel avec M. de Lamartine. La lettre était accompagnée de la pièce en arabe contenant la traduction des passages sur lesquels on consulta le vieux Wahhabi, et ses réponses écrites sur la marge. J'ai envoyé dans le temps cette pièce à la Bibliothèque, alors royale, de Paris, pour qu'elle fût reliée avec le manuscrit de Fadhallah, que M. de Lamartine y avait déposé; je ne sais pas si cela a été fait.

J. MOUL.

<sup>1</sup> Ce nom est écrit *Fatalla Sayéghir* dans l'ouvrage de M. de Lamartine. J'ai écrit *Fathh-Allâh Sayégh* pour rendre la prononciation autant que faire se peut. C'est ainsi que je mets toujours *Saoud*, au

Le Caire, novembre 1838.

Monsieur,

Je vous annonce une victoire complète de votre jugement sur le mien. Votre incrédulité a eu raison, car vous avez pour vous les autorités les plus respectables sur la question en litige depuis trois ans : le schaykh Ahhmad al-Hhanbaly, personnage historique, et le schaykh Ibrahim al-Wah'hâby, fils d'un autre personnage historique Mouhhammad ibn-Abd-al-Wah'hâb, le Luther de l'islamisme.

Lorsque M. de Lamartine publia ses Souvenirs d'Orient, notre attention se porta tout entière sur le quatrième volume, qui se fait remarquer par une couleur historique et véritablement bédouine. Alors même que le poète français eût voulu faire un poème dans le goût d'Antar, il n'aurait pas pu inventer celui-là. Une fiction épique telle que la relation de Fathh-Allâh Ssâyêgh suppose une longue résidence chez les Arabes du désert, et une connaissance intime de leur langage et de leurs mœurs. Le quatrième volume des Souvenirs était donc bien évidemment traduit de l'arabe, et, selon toute apparence, bien traduit; et la question née de cette publication se réduisait à celle de savoir si l'auteur du texte avait écrit une histoire ou un roman.

*lieu de Sihoud; Dourayî, au lieu de Dnyhy; Deriyyeh, au lieu de Darbisch; Hhudramanety, au lieu d'Adramanti; Abou-sjalen, au lieu de Abou-el-Sallen. Du reste, il ne s'agit point de fautes d'orthographe dans la présente lettre.*

J'avoue, en toute humilité, que j'y vis une histoire; mais en même temps, je fis tout ce qui dépendait de moi pour m'en assurer. N'ayant pas pu obtenir communication du manuscrit, à cause de la distance où je me trouvais de M. de Lamartine durant mon séjour à Paris en 1836, j'interrogeai à mon retour en Égypte les personnes qui venaient de Syrie ou qui avaient habité cette contrée, entre autres un des drogmans du consulat de France, lequel connaissait Fathh-Allâh, et avait lu avec lui le texte original de sa Relation avant la cession qu'il en fit à notre illustre compatriote.

Les opinions se trouvèrent aussi divergentes en Orient qu'en Occident relativement à la véracité de l'auteur. Un voyageur éclairé, qui avait lu en Syrie l'œuvre de M. de Lamartine et adressé aux gens du pays les questions mêmes dont je cherchais la solution, paraissait admettre la vérité du récit de Fathh-Allâh en ce qui touche les grandes batailles livrées dans le désert de Syrie; et, en effet, ces événements étaient trop rapprochés des premiers auditeurs de Fathh-Allâh, sous le double rapport des temps et des lieux, pour qu'il eût osé les inventer ou les dénaturer (c'est du moins ce que j'aime encore à croire). Mais il n'en était pas ainsi des aventures lointaines du héros: il pouvait les avoir imaginées et les faire passer à la faveur de quelques narrations historiques d'une fidélité notoire. — C'est ce qu'il a fait, si l'on s'en rapporte à un ancien conseiller de Saoud et de son malheureux fils Abdallah.

La portion la plus intéressante de la Relation de Fathh-Allâh et, si j'ose le dire, de l'œuvre française tout entière, est le récit de l'entrevue d'un chef de Bédouins, nommé le Dourayī ibn-Schaalân, avec le roi des Wahhabites orientaux, à Derīyyeh, capitale du Nadjd. Cette entrevue, telle que Fathh-Allâh nous la raconte, est d'un effet extrêmement dramatique, et je souhaitais de toute mon âme qu'elle fût vraie. J'y croyais d'amour encore plus que de jugement. Hélas! il me faut renoncer à ces belles pages de l'histoire du désert. Il me faut, en vieillissant, perdre chaque jour quelque chose de cette généreuse crédulité qui fit le charme de la meilleure moitié de ma vie! Non-seulement les détails de l'entrevue sont faux, mais le fait principal est controuvé. Figurez-vous que le Dourayī ne mit jamais le pied ni à la cour de Saoud, ni à la cour d'Abd-al-Aziz son père, ni à celle de son fils Abdallah!

La première chose que je fis en arrivant à Djeddah fut de retranslater du français en arabe la totalité du passage dont je viens de parler et d'en donner une copie à M. Masserano, médecin de Khourschid-Pacha, en le priant de la communiquer sur les lieux mêmes, dans le Nadjd, à Derīyyeh, s'il allait jusque-là, aux personnes qui pouvaient rendre un témoignage valable sur la vérité ou la fausseté du récit de Fathh-Allâh. Je quittai Djeddah, pour revenir au Caire, avant le départ de M. Masserano; et ce ne fut qu'après mon retour ici, en juillet 1838, que je songei à faire remettre une copie de ma traduction



au schaykh Ahmad al-Hhanbaly qui, mieux que personne au monde, pouvait rendre le verdict désiré.

M. Félix Mengin a fait connaître en Europe le courage diplomatique de ce digne musulman, qui, après avoir excité le courroux et assouvi la cruauté capricieuse d'Ibrahim-Pacha, vit depuis longtemps de ses bienfaits et jouit de toute la liberté que peut réclamer un prisonnier d'État devenu bibliothécaire de Son Altesse et instituteur de ses mamelouks.

« Abdallah ebn-Sonhoud (Saoûd), qui pouvait, par la force des armes, délivrer son pays de ses ennemis, voulut encore avoir recours aux négociations; il envoya deux de ses conseillers, le schaykh Mohammed (lisez Ahmed) el-Hanbaly, et Abd-al-Aziz-ibn-Mohammed (?) au quartier général de l'armée turque proposer la paix à Ibrahim sous la condition qu'il lèverait le siège d'El-Rass. Sans écouter la demande de ces envoyés, ce général somma au contraire le gouverneur Ebn-Mezrau de rendre la ville. « C'est une forsaunterie, » lui dit le schaykh Ahmed el-Hanbaly, « vous attaquez El-Rass depuis si longtemps et vous ne pouvez pas la prendre. » Ibrahim fut piqué de ce propos, et dans la suite il fit repentir le schaykh de son insolence (sic.). — (*Hist. de l'Égypte sous le gouvernement de Mohammed-Aly*, t. II, p. 102.)

.....

« Après le départ d'Abdallah (ebn-Saoûd), Ibrahim fit saisir le schaykh Ahmed el-Hanbaly et Sâleh ebn-Rachyd<sup>1</sup>, qui s'étaient permis, lorsqu'ils vinrent

<sup>1</sup> Ce dernier personnage, qui fut effectivement excepté de l'amnis-

au camp d'El-Rass en qualité d'envoyés, de lui parler d'une manière inconvenante. Il fit arracher les dents au premier <sup>1</sup>, l'autre fut mis à la bouche d'un canon après avoir été bâtonné. »

ECCĒ HOMO. Or, ce schaykh Ahlmad-al-Hhanbaly, auquel Ibrahim-Pacha fit arracher les dents l'une après l'autre, est précisément le même qui a porté le jugement ci-après du récit de Fathih-Allâh Ssâyêgh. Il est écrit de sa main sur la pièce que je lui avais transmise et qui m'a été rendue tout dernièrement à mon retour de Malte. — Je vous envoie une copie de ma traduction arabe avec son commentaire, et vous prie bien de ne pas me rendre responsable de la dureté de ses expressions.

Voici la traduction littérale du verdict écrit sur la première page :

« Celui qui a besoin du secours de Dieu et cherche en Dieu son appui, Ahhmad, fils de Raschid, du rit hhanbalite, a lu cette notice et déclare qu'il n'y a pas un mot de vérité dans ce que rapporte son auteur, qu'il n'a dit vrai ni dans le portrait de Saoud, ni dans les discours, ni dans les actions qu'il lui prête; que sa description de la ville de Derîyyeh est fausse, aussi bien que ce qu'il dit des usages et de la conduite des gens attachés à Saoud et de leur

tie et attaché à la bouche d'un canon, n'est pas celui dont M. Mengin a parlé plus haut.

<sup>1</sup> « Depuis cet acte de violence, Ibrahim-Pacha sut reconnaître ses torts; il ramena avec lui en Égypte cet homme malheureux, lui assigna une pension annuelle et le nomma instituteur de ses mamlouks. » (*Loc. cit.* p. 136.)

hospitalité envers les étrangers<sup>1</sup>; que les noms qu'il attribue aux vizirs de Saoûd sont des noms supposés; point d'Abou'Ssaïem pas plus que de Hédal ou de Hhadramawty; qu'il a encore dit faux relativement au nombre des parents de Saoûd et de ses enfants; faux dans ce qu'il dit de ses repas; faux dans son évaluation du trésor enlevé à Médine, et ses quarante chameaux chargés uniquement de bijoux; faux quand il prétend que les gens de la Mecque et du Yaman viennent tous les mercredis au marché de Deriyyeh et que les dames de cette ville se montrent dans les rues. — Je ne puis donc voir dans l'auteur de cette notice (*ici le schaykh Ahkmad parle à la première personne*) qu'un menteur hêlé et un faussaire impudent (*kaddhâb, mouzawwir aschir batir*). Je l'ai communiquée à l'un de mes amis d'entre les personnages les plus considérables de Deriyyeh, le fils du schaykh Al-Wah'hâby, maintenant sous la protection hospitalière de notre effendy Al-Khidaywy (le grand Pacha) nommé Ibrahim, fils du schaykh al-Islâm Mouhhammad ibn - Abd - al - Wah'hâb<sup>2</sup>, homme recommandable par sa science et sa piété. Ayant pris connaissance de la Relation du chrétien (Fathh-Allâh), il en porte un jugement conforme

<sup>1</sup> Les rois ou khalifes des Wahhâbites orientaux monopolisaient l'hospitalité tout comme le fameux Kouhyb-Wâil. (Voyez ma *Première lettre sur l'Hist. des Arabes avant l'Islamisme*, p. 27.) Aucun de leurs sujets, ni ministre, ni prince du sang royal, ne pouvait inviter à dîner un étranger de distinction.

<sup>2</sup> Ce dernier (Mouhhammad) est le fondateur du protestantisme musulman appelé, du nom de son père, *Wah'hâbisme*.

au mien et la déclare mensongère. Il affirme de plus que le chef de bédouins nommé le Dourayî ne s'est jamais présenté à Derîyyeh, ni sous le règne de Saoûd, ni sous le règne de son père Abd-al-Aziz, ni sous celui de son fils Abdallâh. J'ai réfuté en marge quelques-uns des mensonges du chrétien. Ceci est ma réfutation sommaire. Dieu me suffit; je lui ai confié mes affaires et elles sont en bonnes mains. Point de force ni de puissance qui ne vienne de Dieu, le Très-Haut, le Très-Grand. Que ses grâces et sa bénédiction reposent sur notre seigneur Mouhammad, sa famille et ses compagnons. »

Avant de passer aux réfutations de détail, je dois vous prévenir d'une méprise grossière de Fathh-Allâh, de laquelle il résulte que le chrétien et le musulman ont souvent l'air de jouer au *propos interrompu* dans la pièce que j'ai sous les yeux.

Fathh-Allâh ne mit en scène qu'un seul prince Wahhâbite qu'il nomme en général *Ebn-Sihoud* (Ibn-Saoûd), c'est-à-dire le fils de Saoûd, et *Abdallah, fils de Sihoud*, dans une lettre qu'il suppose adressée par ce prince au Dourayî (p. 254, 255 du IV<sup>e</sup> vol. des Souvenirs).—Tout le monde sait qu'Abdallah, fils de Saoûd, fut le dernier roi des Wah'hâbités orientaux qui, vaincu par Ibrahim-Pacha en 1818, se rendit prisonnier et fut envoyé au Caire, puis du Caire à Constantinople, où le sultan lui fit conper la tête. Tout le monde sait que ce ne fut pas lui, mais son père Saoûd, de glorieuse mémoire, qui enleva les trésors accumulés par la piété orthodoxe de



douze siècles sur le tombeau du Prophète à Médine. Or, Fathh-Allâh Ssâyégh attribue *au fils de Saoûd* le prétendu pillage de la Mecque (il veut parler du pillage de Médine; mais un chrétien de Syrie n'est pas obligé de savoir dans laquelle des deux villes saintes se trouve le tombeau de Mahomet). Cependant la mission de M. Lascaris de Vintimille était terminée avant la déroute de Moscou et, à cette époque, Saoûd régnait encore; ce prince ne mourut qu'en 1814. Tout ce que Fathh-Allâh raconte d'Ibn-Saoûd devrait donc se rapporter à Saoûd; les dates l'exigent impérieusement; le cadre de son histoire ou de son roman l'exige. Et le schaykh Ahhmad a dû croire qu'il voulait parler de l'illustre fils d'Abd-al-Aziz, parce que c'était de ce monarque qu'il *devait* parler. Préoccupé de cette hypothèse, hors de laquelle la narration de Fath-Allâh serait un non-sens perpétuel, le Musulman donne un démenti formel au Chrétien à propos de la couleur du roi. Fathh-ABâh prétend qu'il avait « le teint bronzé » (Souvenirs, etc. t. IV, p. 261): le Schaykh Ahhmad écrit en interligne « d'une extrême blancheur ». Effectivement, Saoûd était incomparablement plus blanc que son fils Abdallah. — Il est évident que Fathh-Allâh n'a fait qu'un roi du père et du fils et a décrit le premier (qu'il n'avait jamais vu) avec les renseignements qu'il recueillit sur le second à l'époque de sa rédaction. Sans doute il n'osera point se prévaloir du quiproquo pour repousser l'accusation du schaykh Ahhmad; car s'il déclare avoir voulu parler d'Ab-

dallah, *habemus reum confitentem*. Cet Abdallah ne régnait point à l'époque de sa prétendue mission. Au reste, le fait principal, l'entrevue des deux chefs arabes et la presque totalité des détails sont déclarés faux et, qui pis est, impossibles, tant pour le règne de Saoud que pour le règne d'Abd-al-Aziz son père, et celui de son fils Abdallah.

On conçoit combien il était pénible pour un homme grave tel que le schaykh hhanbalite de suivre dans tous les détails de sa narration un *historien* qui de deux personnages bien connus ne fait qu'un seul personnage. Le grand arracheur de dents, Ibrahim-Pacha, a réparé ses torts jusqu'à un certain point; mais pour ceux du petit arracheur de dents, Fathh-Allâh, dont je me suis en quelque sorte rendu complice, je ne sais comment les réparer, et quoique le schaykh Ahhmad soit très-accessible, je n'ose en vérité me présenter à lui; on trouverai-je le courage de lui dire: «C'est moi qui ai remis en arabe la Relation de Fathh-Allâh Ssâyégh<sup>1</sup>?»

Voici les passages relevés par notre vieux conseiller aulique :

FATHH-ALLÂH SsÂYÉGH (Souvenirs, etc., tome IV, p. 266) : «..... mais sachez que, depuis la frontière du Nedgdé (Nadjd), dans la Perse, à Bassora, dans la Mésopotamie, le Hémad, les deux Syries, la

<sup>1</sup> *Post-scriptum*. J'ai eu ce courage-là. Le schaykh Ahhmad m'a reçu de la manière la plus affable, et ne m'a point imputé à crime la traduction que j'avais faite. Ce trait de tolérance mérite d'être noté, parce qu'il donne du poids au témoignage du schaykh.

Galilée et le Horan, tout homme qui porte le café (koufiyyèh) vous redemandera mon sang. »

LE SCHAYKH AHMAD : « Le Dourayî ne pouvait pas tenir ce langage, parce que le mensonge eût été si évident, que chacun de ses auditeurs se fût récrié. S'il avait osé menacer Saoûd de la vengeance de tous les Arabes répandus sur un tel espace, Saoûd l'eût traité tout au moins de *hhasch'châsch* » (ivrogne, homme adonné à l'ivresse produite par l'usage du chanvre). — *Et ailleurs* : « Le Dourayî était un chef de Bédouins comme un autre, un schaykh d'entre les Bédouins de Syrie. Il s'en fallait de beaucoup qu'il commandât à tous les Arabes (du désert) de Syrie; comment aurait-il pu commander à toutes les tribus que cet imposteur range sous ses lois? Les hordes du Nord, tant de la Syrie que de l'Est, comptent environ soixante et dix chefs de la force du Dourayî. La bande qu'il gouvernait peut mettre sur pied 3,000 chevaux et 10,000 fantassins, tout au plus. Si l'on fait entrer les dromadaïres en ligne de compte, on trouve chez le Dourayî une force totale de 15,000 hommes. Or il y a près de Bassrah (Bassora) une tribu arabe, celle des Mountélick, qui peut armer 30,000 hommes. Les Kha-zâil peuvent en armer 50,000. Ces deux puissantes tribus n'étaient point de l'obéissance de Saoûd, et l'on veut nous faire croire qu'elles obéissaient au Dourayî! La horde de ce dernier fait partie de la grande famille des Anazèh, dont les autres bandes reconnaissent d'autres chefs. Si ces gens-là

fussent tombés sur le Dourayî, ils l'auraient tué; car toutes leurs forces réunies peuvent s'élever à 60,000 hommes, c'est-à-dire le quadruple de l'armée du Dourayî. A plus forte raison Saoûd aurait-il eu bon marché de ce schaykh, s'il eût jamais osé s'attaquer à lui. Le chrétien a donc avancé des choses qui ne sont ni de tradition ni de raison.»

Dans le préambule de ma traduction arabe, j'avais rappelé les victoires ou prétendues victoires remportées par le Dourayî sur Ibn-Saoûl (Souvenirs, etc. tome IV, p. 153 et suiv. p. 208, 209, 232, 233). Le schaykh Ahhmad, pensant avec raison que Fathh-Allâh avait voulu parler de Saoûd, s'exprime ainsi :

S. A. « Nous n'avons jamais ouï dire que Saoûd ait attaqué le Dourayî, encore moins qu'il ait été vaincu par ce schaykh. Que quelques Bédouins d'entre ceux qui reconnaissaient l'autorité de Saoûd aient attaqué le Dourayî, et essuyé une défaite, cela se peut<sup>1</sup>. Mais pour Saoûd, il a fait dans le cours de sa vie cinquante-six expéditions, et nous ne sachons pas qu'il ait été battu dans une seule. »

F.-A. S. (p. 261) : « .... la ville (il s'agit de la capitale des Wakhâbites qui se nomme *Derîyyèh* et non *Darkisch*) est entourée d'un bois de dattiers, etc. »

LE S. A. « Les dattiers n'entourent point *Derîyyèh*. Voici la situation relative de la ville et des dattiers :

<sup>1</sup> Il y a évidemment ici une concession dont nous devons prendre acte. Le schaykh Ahhmad va être ramené sur ce terrain.



Dattiers,  
 1<sup>re</sup> moitié de la ville,  
 Torrent.  
 2<sup>e</sup> moitié de la ville,  
 Dattiers.

« Entre ces dattiers est une vallée ouverte qui conduit à Derīyyèh. Cette ville n'a ni murs ni portes; mais en dehors, sur le penchant de la montagne qui domine une de ses deux moitiés, est une enceinte formée par un mur, avec une porte, dite de *Samhân*, par laquelle les voyageurs n'entrent jamais. Ce mur, la seule fortification qui soit à Derīyyèh, répondrait à peu près à un quart de l'enceinte totale de la ville. »

F.-A. S. (p. 261). « Ayant traversé ce bois, nous trouvâmes comme un second retranchement de monticules formés de noyaux de dattes, etc. »

S. A. « Ceci n'a pas le moindre fondement. Le menteur n'a aucune idée des lieux qu'il décrit. »

F.-A. S. (*ibid.*). « ..... il (le roi) était vêtu d'une gombas attachée autour des reins par une ceinture blanche. »

S. A. « Les habitants du Nadjd n'ont d'autre ceinture que celle qui porte leurs armes; c'est un ceinturon de peau. »

F.-A. S. (*ibid.*). « ..... tenant dans la main droite la baguette du roi de Mahlab, insigne de son autorité. »

S. A. « Cette baguette n'est point un insigne d'au-

torité : c'est le *mischâb* que tous les hommes ont à la main, grands et petits, roi et sujets. »

N. B. Comme personne ne sait ce que c'est que le roi de Mahlab, je soupçonne une erreur dans la traduction de ce passage.

F.-A. S. « Le troisième jour, le Drayhy (le Dourayî), s'écriant qu'il aimait mieux la mort que l'incertitude, envoya chercher un des ministres du Wahabi (Wah'hâbite) nommé Abou el-Sallem (Abou 'Ssallem), etc. »

S. A. « Nous ne connaissons point d'Abou 'Ssallem et n'avons jamais ouï dire que Saoûd ait eu un vizir de ce nom. Saoûd a régné douze ans; son fils Abdallah a régné quatre ans et quelques mois; le règne de son père Abd-al-Aziz a été de quarante ans; celui de Mouhhammad, son aïeul, d'environ trente ans. Nous n'avons jamais entendu dire qu'aucun de ces princes ait eu un ministre nommé *Abou 'Ssallem*. »

F.-A. S. (p. 267). « Ils (les courtisans) commencèrent à se rapprocher de nous, et Abou-el-Sallem nous fit dîner chez lui. »

S. A. « Impossible. Ce fut une règle constante du Wah'hâbite Saoûd, de son père Abd-al-Aziz et de son fils Abdallah, d'interdire à leurs sujets la faculté d'inviter à dîner des chefs de tribu tels que le Dourayî, ou des étrangers de quelque distinction. De tels hôtes mangeaient nécessairement au Palais de l'Hospitalité (ou Hôtel des Étrangers), qui dépendait de la maison du Roi. Aucun autre que le Prince

régnant, — pas même Abou'Ssallem, s'il y avait jamais eu un ministre de ce nom, — n'aurait pu convier le Dourayî à un festin<sup>1</sup>. »

F.-A. S. (p. 268). « .... qui (le Dourayî) me rassura en jurant..... que je sortirais le premier des portes de Darkisch » (Deriyyèh).

S. A. « Nous avons déjà dit que Deriyyèh n'a point de portes. »

F.-A. S. (p. 269). « Fort bien, dit-il; mais, s'il en est ainsi, pourquoi avez-vous cherché à détruire mes armées devant Hama? »

S. A. « Cette question est absurde. Les troupes du prince Wah'hâbîle ne furent point battues à Hhamâh. Que quelques tribus arabes aient eu une rencontre de ce côté-là, c'est chose possible; mais à l'époque où le narrateur nous reporte, le Dourayî s'était rangé sous la bannière Wah'hâbîle. Il est évident qu'il parle de ce qu'il ne sait pas<sup>2</sup>. »

F.-A. S. (p. 270). « .... mais nos intentions sont

<sup>1</sup> Ceci est très-remarquable. Les anciennes traditions arabes disent de Koulayb-Wail, qui affectait la royauté : « Nul ne pouvait allumer un feu dans le voisinage de son feu. » Pococke n'était pas sûr du sens de ce passage, qui est aujourd'hui parfaitement clair. Koulayb-Wail, et, plus de mille ans après lui, les rois Wah'hâbîles, ont fait le monopole de l'Hospitalité.

Abdallah, fils aîné de Saouï, appelé à lui succéder par un édit solennel de son père, fut sur le point de perdre son droit au califat pour avoir enfreint la loi relative aux étrangers. Ce fut le schaykh Ahbmud-al-Hhaabaly qui obtint son pardon et empêcha que Saouï ne désignât un autre prince pour régner après lui.

<sup>2</sup> Je dois observer ici que le schaykh Ahbmud attaque Fathh-Allâh jusque sur son terrain, la Syrie. — Lequel croire?

franches, et nous l'avons prouvé en venant sans armes nous confier à votre loyauté.»

S. A. « Et quand ces douze hommes eussent été armés, qu'auraient-ils pu faire ? »

F.-A. S. (270). « .... chez un des ministres appelé Adramouti. » (Hhadramawty.)

S. A. « Point de Hadramawty à la cour de Deriyyèh. »

F.-A. S. (*ibid.*). « Il nous parla aussi de ses immenses richesses; celles dont il s'est emparé lors du pillage de la Mecque, etc. »

S. A. « Saoûd ne pilla point la Mecque. Mais Médine fut pillée. Quant au trésor de la Hhigrah (enceinte inviolable et pourtant violée, près le tombeau du Prophète à Médine), son enlèvement est attribué à Saoûd, quoique dans la réalité cet acte appartienne à un autre. Ce que dit le chrétien de la composition du trésor est un tissu de fables. Point de trône d'or massif. Pas d'autre couronne que celle de Sultan Sélim qu'accompagnait sa ceinture. Cette ceinture fut vendue quatre mille sequins. Du reste, il n'y avait rien sur la tombe du Prophète, et personne n'en approcha.

« Voici le fait : Saoûd ayant pris le trésor de la Hhigrah l'emporta à Deriyyèh dans six *sahhahhîr*<sup>1</sup>, contenant de l'or sans bijoux, et de l'or incrusté de

<sup>1</sup> Pluriel de *Sahh'hhârah*, coffre à peu près cubique de deux pieds et demi de côté. Un chameau en porte deux; ainsi les quarante chameaux chargés uniquement de pierres se trouvent réduits à trois pour la totalité du trésor. — L'inventaire de Fathli-Allâh aurait dû m'ouvrir les yeux.



pierreries ou des pierreries montées en or. Quant aux pierreries non montées, on en fit une bourse, dans laquelle il y avait mille émeraudes vertes, chacune de la grosseur d'un œuf de pigeon, et quatre mille de moindre grosseur. Saoud envoya cette bourse au Schérif de la Mecque (Ghâlib) en le chargeant de vendre le contenu aux négociants de la Mecque, de Djeddah, et d'acheter, avec le produit de cette vente, du riz, du blé et du beurre, pour les troupes qu'il avait laissées à Médine. Le Schérif prit ces bijoux pour une somme inférieure à leur prix réel, et n'envoya qu'une partie du produit à la garnison Wah'hâbite de Médine.»

F.-A. S. (p. 271). «La ville, bâtie en pierres blanches, contient sept mille habitants, presque tous parents, ministres ou généraux d'Ébn-Sihoud (d'Ibn-Saoud).»

S. A. «Toute la parenté de Saoud ne formait pas plus de deux cents personnes, hommes et enfants mâles, qui, à l'exception d'une vingtaine environ, ont été transférés au Caire.»

F.-A. S. (p. 272). «..... tous les mercredis, les habitants de l'Ymen (du Yaman) et de la Mecque viennent échanger leurs marchandises contre des bestiaux, etc.»

S. A. «Où a-t-il pris que les gens de la Mecque et du Yaman viennent tous les mercredis, ou seulement une fois l'an, à Derīyyèh, dans un but commercial? Où a-t-il pris que les femmes de bonne maison se montrent dans les rues? Il n'y a que

l'esclave ou la servante pour qui ce ne soit pas une honte.»

F.-A. S. (p. 276). « Il peut, du reste, réunir dans ses états 1,500,000 Bédouins capables de porter les armes. »

S. A. « L'armée la plus forte que le souverain Wah'hâbite ait mise sur pied, lors de son expédition en Syrie, était de 70,000 hommes. — Le chrétien a menti à chaque page. »

Correctif.

Le schaykh Ahhmad-al-Hhanbaly a plus de quatre-vingt-dix ans. Quoique fort instruit, il a fait, dans les notes que j'ai sous les yeux, des fautes de langage qui m'ont surpris, et que mes amis musulmans attribuent uniquement à son grand âge. Il est d'ailleurs très-attaché à la famille de Saoûd dont il fut un fidèle serviteur et aux principes de la doctrine wah'hâbite, qu'il considère comme la vérité absolue ou l'islamisme dans sa pureté. L'attachement de Saoûd à cette doctrine et son zèle à la propager sont, aux yeux du schaykh Ahhmad, l'explication très-suffisante et très-satisfaisante de ses succès inouïs. Le fait est que la victoire n'abandonna jamais ses drapeaux tant qu'il fut au milieu de ses soldats. (*Voyez Hist. de l'Égypte sous le gouvernement de Mohammed-Aly*, t. II, p. 20.) Mais Saoûd a pu être battu dans la personne d'un général; or c'est ce que le schaykh Ahhmad répugne évidemment à admettre, par suite de cette conviction intime : « Que

Saoûd était trop pieux, trop zélé, trop désintéressé pour être jamais vaincu. » — Il faut faire la part de tout cela dans l'appréciation de son jugement, et prendre garde de tomber de crédulité en crédulité.

N. B. Je me suis servi du titre de *roi* en parlant du chef des Wah'hâbites, dans les notes traduites de l'arabe du schaykh Ahhmad, parce que ce nom de *roi* donne au lecteur une idée juste de la puissance et de l'autorité de Saoûd. Mais il est à remarquer que le schaykh Ahhmad ne s'en sert jamais. Il désigne toujours Saoûd par son nom, ou par l'épithète de *Wah'hâbite*. — Dans la conversation que j'ai eue avec lui, il traitait de *califes* tous les princes de la dynastie wah'hâbite du Nadjd. Dans un document écrit de sa main, il ne pouvait pas les qualifier ainsi.

---

NOUVELLES ET MÉLANGES.

---

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

---

## PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 8 JUILLET 1870.

La séance est ouverte à 8 heures par M. A. Regnier, vice-président.

On procède à l'élection des membres de la Commission du Journal, dont les pouvoirs sont confirmés à l'unanimité.

## OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par l'Académie. *Journal des Savants*, juin 1870, in-4°.

Par l'auteur. *Les études indiennes dans l'Italie septentrionale*, par M. DORIA D'ISTRIA. Athènes, 1870, in-8°.

Par l'auteur. *Fyletia e Arbenoré prej hanekata laoshinu*. Livourne, 1867, in-8°.

## PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 11 OCTOBRE 1870.

La séance est ouverte, par extraordinaire, à 5 heures, par M. Pauthier, en l'absence du président et des vice-présidents.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu; la rédaction en est adoptée.

M. Pauthier pose au Conseil la question de ce qu'il est opportun de faire pour les valeurs de la Société déposées au Comptoir de la Société générale. MM. Pauthier et Dulantier



donnent connaissance à la Société de l'état des fonds placés dans ce Comptoir. L'absence de M. Barbier de Meynard laisse subsister à cet égard quelques incertitudes. M. Dulaurier soulève la question de l'étendue des fonctions du trésorier, et du droit qu'il a de régler les placements des fonds de la Société. Il résulte des explications données que le trésorier est simplement le caissier de la Société, et que la question des placements appartient à la Commission des fonds, sous la surveillance du Conseil.

On traite ensuite la question de savoir s'il est opportun, dans l'état des choses, de retirer les valeurs de la Société générale. M. Dulaurier opine pour que rien ne soit changé aux dispositions adoptées. M. Brunet de Presle pense qu'il importe de donner procuration à un membre du Conseil pour retirer tout ou partie des valeurs de la Société. M. Sanguinetti croit qu'une telle délégation de pouvoirs ne peut se faire en l'absence de M. Barbier de Meynard. Cette opinion ne semble pas partagée par la Société, qui admet que le Conseil peut délivrer une procuration valable dans le cas dont il s'agit. M. Lancereau est d'avis qu'on retire les valeurs. M. Pavet de Courteille se range à cet avis. M. Sanguinetti opine dans le sens contraire.

La Société décide que les titres seront laissés à la Société générale.

Quant aux fonds en espèces, le Conseil décide qu'il donnera procuration à son trésorier pour retirer de la Société générale, en l'absence de M. Barbier de Meynard, les sommes nécessaires pour les frais courants de la Société.

#### OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par l'Académie. *Mémoires de l'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg*, VII<sup>e</sup> série, t. XIV, n<sup>o</sup> 8, n<sup>o</sup> 9 et dernier, et t. XV, n<sup>o</sup> 1, 2, 3, 4, in-4<sup>o</sup>: 1869.

— *Bulletin de la même Académie*, t. XIV, feuilles 22 à 28, 29 à 33 et 34 à 36, in-4<sup>o</sup>: 1869.

Par l'Académie. *Journal des Savants*, septembre 1870, in-4°.

Par la Société. *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, part. I, n° 1, 1870, in-8°.

— *Proceedings of the Asiatic Society of Bengal*, n° IV, April, et n° V, May 1870, in-8°.

— *Catalogue of maps of the British possessions in India and other parts of Asia*, London, 1870, gr. in-8°, 59 pages.

Bibliotheca indica. *Tāṇḍya Mahābrahmana*, fasc. V, Calcutta, 1870, in-8°.

— *Gopāla Tāpani of the Atharva Veda*, n° 183, Calcutta, 1870, in-8°.

Par la Société. *Zeitschrift der Deutschen morgenländischen Gesellschaft*, XXIV Band, I<sup>r</sup> et II<sup>r</sup> cahier, Leipzig, 1870, in-8°.

Par la Société. *Le Globe*, organe de la Société géographique de Genève, t. IX, 4<sup>e</sup> livr. avril, et 5<sup>e</sup> livr. mai 1870, in-8°.

Par la Société. *Transactions of the Bombay Geographical Society*, from January 1868 to December 1869, vol. XIX, part. 1, 1870, in-8°.

Par les rédacteurs. *Nature* (journal anglais), n° 35, 36, 37, 38, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, London, 1870.

Par l'auteur. *Notes of a visit to Gajarat in December 1869*, by J. BURGESS, Bombay, 1870, in-16, 120 pages.

Par l'auteur. *Étude sur le rituel du respect social dans l'État brahmanique*, par Ch. SCHERER, Paris, 1870, in-8°, 22 pages.

Par l'auteur. *A map of the central part of British Burmah with the Shan provinces of Burmah and Siam*, to illustrate the Journals of Capt. W. C. M<sup>r</sup> LEOD and D<sup>r</sup> RICHARDSON, and of subsequent explorers.

*THE DIVANS OF THE SIX ANCIENT ARABIC POETS, ETC.*

Edited by W. Ahlwardt. London, Trübner, 1870.

L'islamisme a tué la grande poésie, comme il a étouffé le grand art dans son premier épanouissement. Lorsque, après avoir parcouru les froides et précieuses inventions de Motenabbi, d'Ibn Faredh et de tous ces poètes de cour que Thâlebi n'admis dans sa galerie, on ouvre les *Moâllakat* ou le *Divan* des six poètes, on éprouve une sorte d'éblouissement analogue à celui du voyageur qui, des voûtes obscures d'un bazar du Caire, se trouve transporté sur la plate-forme de la mosquée de Mohammed Ali, d'où sa vue plonge, à travers les splendeurs du Nil, jusqu'aux limites où le désert fauve se fond dans l'azur du ciel. C'est dans ces poésies qui forment le passé classique des Arabes qu'on distingue clairement les affinités du génie sémitique dans ses deux grandes manifestations; les *Moâllakat*, les Odes d'Imrou'î-Kaïs, sont le produit d'une inspiration moins puissante, mais de même provenance que celle qui enfanta les prophéties et les psaumes; c'est là, plus encore que dans les pages incolores des annalistes arabes, que nous pouvons retrouver la vie intime de l'Arabie païenne, son génie propre, ses mœurs et ses passions. On sait quelle influence pénétrante elles ont exercée sur la langue et la littérature du moyen âge musulman; le Koran, ce poème inconscient, les traditions prophétiques, la langue oratoire des trois premiers siècles, tout cela est encore imprégné de cette lumière qui, après avoir inondé le désert de ses rayons, est venue s'éteindre sous les portiques de Damas et dans les harems de Bagdad.

En thèse générale, on peut affirmer que les progrès accomplis par une science ou un art chez les Arabes sont en raison directe du profit que leurs croyances religieuses en ont retiré. La vieille poésie étant nécessaire à l'exégèse koranique, elle a été non-seulement sauvée de l'oubli, mais étendue avec un amour respectueux, du *ii<sup>e</sup>* au *vi<sup>e</sup>* siècle de l'hé-

gire. C'est dans ce laps de temps que nous voyons naître les monographies poétiques, comme celles d'El-Khansâ ou de Lakîl, les recueils consacrés aux chants d'une tribu, comme le *divan* des Benou-Hozeil, et enfin les arrangements systématiques, comme le *Hamasa*, où les fragments sont classés par groupes. Cependant la langue ayant continué à vivre, sinon à s'enrichir, depuis la prédication de l'islam, tout ce que la fusion accomplie dans l'idiome de Koreïch avait laissé de côté était demeuré inintelligible ou obscur. A des poètes tels que Imrou'l-Kais, Nabigha, Alkama, Zoheir, Tharafa et Antara, il fallait des éditeurs dignes d'eux; à ces chants inspirés il fallait des rhapsodes qui, après avoir pâli sur les bancs des écoles grammaticales de Basrah et de Koufah, allaient achever leurs humanités dans le désert. Asmâyi est le type accompli de ces littérateurs nomades, profondément érudits, insatiables de découvertes et toujours prêts à faire cinq cents lieues à travers les steppes pour recueillir une chanson ou une tradition conservées sous la tente du Bédouin. Asmâyi forma des élèves d'un mérite réel, Thâlab, Ibn el-Anberi, Sukkari et tant d'autres qui usèrent leur vie à commenter un des poètes de la glorieuse pléiade; leur enseignement se propagea en Orient et passa en Espagne, où les travaux littéraires, grâce à la protection que leur accordaient les Omeiyades, se développèrent activement et finirent par éclipser les écoles rivales d'Irak et de Syrie. C'est à un Arabe d'Espagne, à un philologue éminent, Abou'l-Hadjadj *El-Alam*, originaire de Sainte-Marie, que nous sommes redevables d'une collection importante des six poètes, accompagnée d'un commentaire perpétuel. La Bibliothèque nationale en possède une excellente copie, et M. de Slane en avait déjà tiré parti pour son édition d'Imrou'l-Kais: c'est cette même copie qui sert de base au nouveau travail de M. Ahlwardt, dont la prédilection pour la poésie arabe nous a déjà valu plusieurs publications remarquables. Ce savant avait, depuis longtemps, l'intention d'en publier non-seulement le texte, mais la traduction et les parties essentielles du commentaire: on ne



saurait trop regretter qu'il n'ait pu mettre ce projet à exécution, et, en le remerciant de nous donner aujourd'hui un texte revu avec soin et entouré d'un appareil critique imposant, rappelons-lui que son entreprise ne sera vraiment féconde que lorsqu'elle sera achevée. Quel profit l'étude de la poésie grecque au *xv<sup>e</sup>* siècle eût-elle tiré d'une édition d'Homère ou d'Hésiode dépourvue des gloses et des éclaircissements dus aux scholiastes ? Il ne suffit pas d'apporter un document de plus, si complet qu'il soit, aux recherches sur la vieille langue arabe : c'est aussi un devoir pour l'éditeur d'initier le public au résultat de ses investigations et à la solution des difficultés qui naissent sous ses pas. C'est pour nous tous un devoir de rompre le cercle magique dans lequel nous restons volontairement enfermés ; sachons nous concilier le grand public par une bonne et scientifique vulgarisation de nos travaux et ne nous contentons pas de dix lecteurs érudits, quand nous pouvons réunir dans notre auditoire tous ceux que le passé de l'esprit humain charme et attire.

Ces réserves faites, rendons justice aux qualités sérieuses du livre que nous avons sous les yeux. Dix copies ont servi à la reconstruction du texte. En première ligne, le précieux manuscrit qui renferme la rédaction et le commentaire d'El-Alom, et dont M. de Slane a déjà donné la description (*Divan d'Amroukhaïs*, p. xi et suiv.) ; en second lieu, une copie de Leyde contenant la recension de Sukkari, recension qui diffère totalement de celle de l'éditeur espagnol, notamment pour les poésies d'Imrou'l-Kaïs.

Les variantes si nombreuses des pièces admises par la tradition, et les fragments jusqu'à ce jour inédits, ont été empruntés par M. Ahlwardt aux principaux recueils littéraires arabes, dont quelques-uns ont été imprimés dernièrement en Égypte, par exemple le *Kitab el-Aghani*, qui sera toujours la pierre angulaire de ces travaux de reconstruction ; les mélanges de Thalebî ; les ouvrages d'Ibn Doreïd, de Soyoulî, etc. Jaloux de ne rien omettre de ce qui pouvait enrichir cette seconde partie de sa tâche, le savant édi-

teur n'a pas reculé devant les recherches les plus longues et les plus minutieuses. Parmi les soixante recueils qu'il a mis à contribution, nous remarquons le *Sikah* de Djawhari, où une masse considérable de fragments des six poètes sont cités comme témoins (*chawahid*) de la propriété lexicographique des mots. Mais, s'il n'a rien négligé des contributions fournies par l'érudition musulmane, l'éditeur se montre, je ne voudrais pas dire dédaigneux, mais tout au moins indifférent à l'égard de ses devanciers européens. Si l'on excepte l'inimitable édition d'Imrou'l-Kais par M. de Slane et les *Moallakat* d'Arnold, peut-être aussi les fragments traduits autrefois par M. de Sacy, le reste semble avoir été tenu pour non venu et de nulle valeur. Est-il vraisemblable pourtant que le travail sur *Alkama*, publié en 1867 par M. Socin, n'ait pu rendre aucun service à l'œuvre nouvelle? Et, s'il n'y a pas eu parti pris d'exclusion, peut-on s'expliquer comment l'excellente édition que M. H. Derenbourg a donnée ici même du poète Nabigha, n'a fourni, sinon au texte nouveau, puisqu'il y avait, paraît-il, coïncidence de publication, mais du moins au chapitre des variantes, que le maigre contingent de deux vers? La préface nous déclare, il est vrai, qu'on a voulu seulement établir un texte accrédité et le faire suivre d'un appareil critique qui permette au lecteur attentif de faire un choix parmi les variantes, de les comparer aux éditions antérieures, qu'il est supposé avoir toutes à sa disposition, et d'arriver ainsi, par un travail personnel, à des conclusions définitives. En d'autres termes, le livre de M. Ahlwardt, malgré la somme de recherches et de patience qu'il représente, ne serait encore qu'un travail préparatoire, qu'un document nouveau fourni au difficile problème de la poésie antéislamique.

Fidèle à son programme, il n'a voulu ajouter à son *Divan* ni les commentaires, sans lesquels la lecture en est intelligible depuis douze siècles, ni une traduction qui aurait présenté, en quelque sorte, la synthèse des travaux accomplis par les scholiastes musulmans. Et pourtant cette traduction

eût été une tâche relativement facile et attrayante après les soins délicats que l'établissement du texte a exigés; les publications précédentes du professeur de Greifswald nous étaient un sûr garant du succès qui aurait couronné ce complément de son entreprise. Mais, comme la plupart de ses compatriotes, il ne se préoccupe pas de cette œuvre d'initiation; il préfère ne s'adresser qu'aux arabisants, et, parmi ces derniers, seulement à ceux qui défrichent le même champ, c'est-à-dire à une demi-douzaine de *Fachgenossen*. Voilà sans doute pourquoi les fragments du Divan d'Abou Nowas donnés par le même savant, en 1861, selon les mêmes principes d'exclusivisme, ont disparu dans un oubli immérité. D'ailleurs, ces vues étroites et un peu pédantesques n'ont que trop de partisans en Allemagne, et c'est à elles qu'il faut attribuer en partie les difficultés que les études orientales rencontrent à prendre la place qui leur est due.

Une question fort délicate qui ressort de l'examen des pièces de ce Divan est celle de leur authenticité. L'éditeur promet de publier prochainement dans un supplément le résultat de ses recherches à cet égard. Mais, dès à présent, le scepticisme de ses conclusions nous effraye. Que des poésies vieilles de treize cents ans, transmises oralement par des rhapsodes illettrés et recueillies par les littérateurs arabes, deux siècles seulement après leur éclosion, que ces poésies ne nous soient parvenues qu'avec d'innombrables retouches et des marques d'origine souvent douteuses, c'est ce qu'il est impossible de contester; mais notre déception est grande en apprenant d'un connaisseur aussi expert que l'est M. Ahlwardt, qu'un petit nombre seulement des pièces classiques appartiennent sûrement au poète dont elles portent le nom.

« Je doute, dit-il, que nous possédions quelque chose de Tharafa ou d'Antara, excepté leur Moallakat. Si la plupart des poèmes de Zohair sont relativement authentiques, un grand nombre de ceux de Nabigha sont altérés, et son cinquième poème lui-même peut inspirer des doutes. »

La même fin de non-recevoir s'applique à une pièce de Nahigha qu'il est de tradition d'admirer dans les écoles arabes et qui n'est en réalité que la seconde rédaction d'un poème dont l'auteur est certainement Alkama. Souhaitons que le savant éditeur se hâte de débrouiller ce chaos et que ses recherches facilitent l'œuvre future de la critique moderne, lorsqu'elle sera assez riche de matériaux pour faire l'histoire de la vieille civilisation arabe et des œuvres poétiques qui en sont l'expression naïve et sincère.

BARBIER DE MEYNARD.



# JOURNAL ASIATIQUE.

• MARS-AVRIL 1871.

---

## KACCĀYANAPPAKARAṆĀM.

---

GRAMMAIRE PÂLIE DE KACCĀYANA.

SŪTRAS ET COMMENTAIRE.

PUBLIÉS AVEC UNE TRADUCTION ET DES NOTES

PAR M. ÉMILE SENART.

---

Les premières données sur la grammaire pâlie de Kaccāyana parvenues en Europe étaient assez décourageantes : Turnour, dans sa préface du Mahāvaiṇsa, ne parlait de cet ouvrage et n'en signalait l'importance que pour en constater du même coup la perte<sup>1</sup>. Longtemps on put croire cette disparition définitive. Cependant, en 1854, M. F. Mason<sup>2</sup> rectifia cette erreur et affirma l'existence des sūtras, confirmée depuis par M. P. Grimblot<sup>3</sup>, qui en faisait en même temps espérer la publication par ses soins. Peu de temps après, un premier fragment de Kaccāyana nous était donné par M. James d'Alwis, qui, dans son livre bien connu, *An Introduction to Kachchāyana's Grammar*, Colombo, 1863, ajouta à un grand nombre de fragments divers relatifs à la grammaire et aux grammairiens pâlis, recueillis et distribués par lui, une édition

<sup>1</sup> Mahāv. p. xvv.

<sup>2</sup> *Journal of the Amer. Or. Society*, IV, 107.

<sup>3</sup> *Indische Stud.* V, 450.

en caractères singhalais du sixième livre du Sandhikappa, accompagnée d'une traduction et de notes. Plus récemment, M. E. Kulm a publié, sous le titre *Kaccāyanappakarana specimen* (Halis Saxorum, 1869), le troisième chapitre du même ouvrage, en le faisant précéder de remarques sur les sources de cette grammaire, ou il eut le mérite d'insister notamment sur les relations existant entre la grammaire Kātantra et les sūtras de Kaccāyana. Cependant il manquait toujours une édition complète, qui seule pourtant, outre la lumière qu'elle ne manquerait pas de répandre au moins sur certains détails de la langue elle-même, pouvait préparer l'examen des questions d'histoire littéraire et de chronologie qui se groupent naturellement autour de l'œuvre capitale de la littérature grammaticale du pâli. C'est cette lacune que j'ai voulu essayer de combler, en profitant des ressources nouvelles dont s'est enrichie dans les dernières années notre Bibliothèque nationale.

Les manuscrits qui ont servi de base à cette publication sont les suivants :

Ed. — Manuscrit n° 80 du fonds Grimblot : 44 feuilles ; 9 lignes par page, quelquefois 10 ; caractères singhalais. Cet exemplaire présente une lacune dans la deuxième section (II, 3, 20 à II, 4, 11), où une détérioration du manuscrit rend illisibles environ deux feuilles recto et verso. Il porte à la fin ces mots : « Sakābdañ thutisatyañ ; » mais j'ignore quelle date ces mots figurent.

C. — Manuscrit n° 78 du fonds Grimblot, relié avec le précédent, et contenant seulement les sūtras sans commentaire. 7 feuilles, 9 lignes par page ; caractères singhalais.

Une série de manuscrits en caractères pâlis de Siam. Ces manuscrits ne sont point encore catalogués ; j'en indiquerai les numéros dès que le catalogue qui se prépare sera achevé. La collection dont ils font partie contient tout l'ouvrage avec le commentaire, mais chaque kappa à part en un manuscrit particulier ; chacun du reste existe, paraît-il, en plusieurs exemplaires. Le numérotage des feuilles de chacun

ne recommençant point avec l'unité, il sera sans doute possible, au moyen de ces chiffres, de reconstituer une ou plusieurs copies complètes dont la division n'est probablement qu'un effet du hasard. Dans cette suite de manuscrits, j'ai pris une copie de chaque kappa que j'ai entièrement collationnée. Toutefois, ayant pu aisément constater, par l'expérience des autres kappas, qu'il ne saurait être question, entre la copie singhalaise et les exemplaires siamois, de différences capitales ni même importantes, j'ai jugé inutile de collationner des manuscrits siamois pour les deux kappas déjà publiés, et je me suis contenté de comparer avec les éditions mon manuscrit singhalais. En résumé, les manuscrits siamois dont je me suis servi sont les suivants :

- |   |  |
|---|--|
| S <sup>a</sup> contenant le Sandhikappa.              |  |
| S <sup>b</sup> contenant les deux premiers kaṇḍas     | } C'est un manuscrit unique divisé accidentellement en deux parties. |
| du Nāmakappa.   |  |
| S <sup>c</sup> contenant les kaṇḍas 3-5 du Nāmakappa. |  |
| S <sup>d</sup> contenant le Samāsakappa.              |  |
| S <sup>e</sup> contenant le Taddhitakappa.            |  |
| S <sup>f</sup> contenant le Kitakappa                 |  |
| S <sup>g</sup> contenant l'Uṇādikappa.                |  |

Tous sont écrits sur trois lignes par page, et contiennent entre les lignes pâlies une traduction ou des gloses Thai.

J'ai parlé déjà des éditions du sixième et du troisième chapitre données par MM. d'Alwis et E. Kuhn : j'en ai naturellement tenu grand compte; j'espère les avoir corrigées en quelques passages; mais nulle part je ne me suis écarté un peu sérieusement de leur texte sans indiquer scrupuleusement leur leçon, en les désignant par les lettres A et K; dans les quelques cas où j'ai jugé utile de rappeler une variante du manuscrit de M. Kuhn, abandonné et changée par lui, j'en ai marqué la provenance par Ccl. d. K.

La façon dont il devait être fait usage des ressources manuscrites ci-dessus énoncées était tout indiquée d'avance.

J'en ai été entraîné trop loin par la reproduction intégrale de toutes les différences orthographiques, ou des mille divergences légères sans importance pour la pensée; j'ai dû faire un choix. Prenant Cd pour base du texte, j'ai toujours indiqué avec un soin particulier les variantes de ce manuscrit; je n'ai jamais admis une conjecture dans le texte, sans donner les leçons des diverses sources dont je disposais; et quand je me suis éloigné de la leçon de Cd sans indiquer la leçon du manuscrit siamois correspondant, c'est que cette leçon est précisément celle que j'ai adoptée.

En ce qui touche les questions d'orthographe, on sait assez combien il est encore difficile d'établir pour les textes pâlis des règles absolument fixes; je me suis pourtant, autant que possible, dégagé des inconséquences et des fréquentes variations des manuscrits. Les principes que j'ai suivis se rapprochent, naturellement, beaucoup de ceux qui ont été adoptés dans des publications antérieures, notamment par M. Fausbøll. J'en noterai seulement quelques-uns ici.

M. Fausbøll<sup>1</sup> a signalé l'inconséquence avec laquelle les manuscrits singhalais écrivent la brève ou la longue, en dehors de toute espèce de règle; c'est le plus souvent une longue régulière, une longue prescrite par la grammaire et l'analogie, qui se trouve sacrifiée; dans tous les cas de ce genre, je l'ai rétablie; j'ai, par exemple, toujours écrit la longue aux cas obliques du pluriel des thèmes en *i*, *u*, comme *aggisu*, *bhikkhinaṃ*, etc. Dans les cas particuliers j'ai adopté une orthographe conséquente, fondée sur l'autorité comparative des manuscrits ou sur l'étymologie; c'est ainsi que, malgré les manuscrits siamois, j'ai toujours écrit *niggahīta*, *dīgha*. Sur d'autres points, j'ai préféré me rapprocher de ces manuscrits, qui paraissent plus complètement libres de toute influence savante du sanscrit: partout j'ai écrit *by* et non *ry*, contrairement à l'orthographe habituelle des copies singhalaises; partout j'ai rétabli *ākkhyāta*, au lieu de la forme *ākkhyāta*, gé-

<sup>1</sup> *Dhammap.* p. vii.



nérale dans les exemplaires de Ceylan (de même dans le manuscrit de la Rūpasiddhi, l'édition du Bālāvatāra). J'ai observé, même à l'encontre des manuscrits, la règle qui ne souffre point de voyelle longue devant un groupe de consonnes (excepté pourtant certains cas où l'une des deux consonnes est une liquide ou une semi-voyelle); je n'ai fait d'exception que pour certaines fictions grammaticales, telles que le génitif *pāssa* (I, 5, 2).

On sait quelle est la fluctuation et l'incertitude dans l'emploi de l'*ṇ* cérébral; ne pouvant découvrir la règle de ces inconsistencies, je me suis contenté en général de n'employer l'*ṇ* cérébralisé sous l'influence de l'*r* qu'autant que, faisant partie du corps même du mot, il avait pu prendre en sanscrit une position plus fixe et plus solide. Quant à un emploi plus étendu de l'*ṇ* cérébral qui se montre en quelques endroits, par exemple dans des mots comme *byañjana* (c'est l'orthographe habituelle du manuscrit de la Rūpasiddhi), les traces en sont trop rares et trop indécises pour qu'il soit possible de l'admettre sans autres preuves. J'ai suivi la règle qu'on trouvera I, 2, 6 n. et qui prescrit l'allongement de la voyelle brève qui suit un *e* ou un *o* changés en *y* ou *r*, et dont la singularité relève en quelque façon l'autorité. Dans d'autres cas je n'ai pu que m'associer aux variations des manuscrits, comme pour l'orthographe du participe passif en *īya* que j'ai écrit tour à tour *īya*, *īyya*, *īyya*, formes d'ailleurs équivalentes, et qui se retrouvent dans *īya*, *īyya*, *īya* et même *īyya* de la formation du passif. Pour l'anusvāra (*niggaḥita*) j'ai été plus radical : aussi bien devant les voyelles initiales que devant les consonnes, et sans user de la faculté laissée par I, 4, 2, 5, j'ai conservé l'anusvāra, la nasale vague et indéterminée, au lieu de le changer en *m* ou d'y substituer la nasale de même ordre que la consonne suivante. Ce procédé m'a paru préférable, comme plus conforme au vrai caractère de l'anusvāra pâli. Si, en effet, l'on songe qu'il représente non-seulement l'*m* final, mais aussi l'*ṇ*, dans les participes comme *gaccham* (à côté de *gacchanto*), par exemple; que, dans certains cas, il s'ajoute à la fin de dési-

nences verbales comme *iṅsuṁ*, à côté de *iṅsu*, où il ne correspond à aucune nasale sanscrite, sans compter d'autres fonctions analogues dans le détail desquelles ce n'est pas le lieu d'entrer, on est porté à penser qu'en pâli l'anuvāra doit être loin de cette élasticité d'articulation qui lui permet en sanscrit de subir des modifications si variées, et qu'il est par conséquent préférable de lui laisser dans l'orthographe même une stabilité plus grande, sinon absolue. Les cas où j'ai fait usage de la faculté accordée par les sūtras précités, sont les suivants : 1° Le cas où anuvāra final se trouve devant un enclitique, comme *ca*, intimement relié par sa nature même au mot sur lequel il s'appuie; 2° le cas où l'anuvāra termine un préfixe, tel que *saṁ*, fondu avec le thème qui le suit; j'ai même étendu ce cas au delà des habitudes des manuscrits qui négligent le changement devant les gutturales, sans doute par des raisons graphiques; 3° le cas enfin où *m* finit un mot qui se trouve presque en état de composition avec le suivant, comme : *icceram ādi*, *kim attham*?

La traduction que j'ai ajoutée au texte ne s'étend qu'aux sūtras qui forment le corps de l'ouvrage, la partie essentielle attribuée à Kaccāyana. Tout ce qui y dépasse ou explique la signification littérale et précise des termes mêmes du sūtra, a été enfermé entre crochets. Dans les circonstances où j'ai cru devoir m'éloigner de l'interprétation du commentaire, j'en ai donné les raisons dans des notes que j'ai faites aussi peu nombreuses et aussi courtes qu'il m'a paru possible; il n'en est presque pas qui ait d'autre but que l'éclaircissement du texte; dans quelques-unes seulement j'ai relevé certaines particularités caractéristiques pour la nature et la composition de l'ouvrage.

Les faits de cet ordre, ainsi que des extraits d'autres grammairres, se trouveront groupés et discutés dans un examen d'ensemble, qui sera comme l'introduction de cette édition, et qui seul, en remplaçant la grammaire de Kaccāyana dans son milieu naturel, entre les sources sanscrites et les développements postérieurs de la littérature grammaticale du

pâli, pourra en faire ressortir l'intérêt historique et le vrai caractère <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Ce travail, achevé il y a près d'un an, avait été, dès le mois d'août 1870, remis à la Commission du Journal Asiatique, et accueilli par elle; l'impression n'en fut retardée que par les événements qui se précipitèrent à cette époque. On n'a point jugé que l'édition donnée par M. F. Mason (Toongoo, 1870) fût de nature à rendre la présente publication tout à fait inutile.

NAMO TASSA BHAGAVATO ARAHATO  
SAMMĀSAMBUEDDHASSA.

Seṭṭhaṃ tilokamahitaṃ abhivaṇḍiyaggaṃ  
Buddhañca dhammaṃ amalaṃ ggaṃ, uttamañca  
Satthussa tassa vacanattavaraṃ subodduṃ  
Vakkhāmi suttahitaṃ ettha susandhikappaṃ.  
Seyyaṃ jineritanayena budhā<sup>1</sup> labhanti.  
Tañcāpi tassa vacanattasubodhanena<sup>2</sup>  
Atthañca akkharapadesu amohabhāvā :  
Seyathiko padaṃ ato vividhaṃ supeyya.

अथो अक्षरसंज्ञातो ॥ १ ॥

Sabbavacanānaṃ attho akkhareheva saññāyate. Akkhara-  
vipattiyaṃ hi atthassa dunnayatā hoti; tasmā akkharakosa-  
laṃ bahupakāraṃ suttantesu.

La pensée s'exprime au moyen des sons [ou lettres].

अक्षरपाठ्यो एकचत्तलीस ॥ २ ॥

Te ca kho akkharāpi akārādayo ekacattālisaṃ suttantesu  
sopakārā honti.

Taṃ yatthā : a, ā, i, ī, u, ū, e, o, ka, kha, ga, gha, ṇa,  
ca, cha, ja, jha, ṇa, ṭa, ṭha, ḍa, ḍha, pa, ta, tha, da, dha,  
na, pa, pha, ba, bha, ma, ya, ra, la, va, sa, ha, ḷa, au, ti  
akkharā honti.

<sup>1</sup> C et Cd lisent : budhā; S<sup>1</sup> lit seul : buddhā, la forme ordinaire,  
que le mètre n'admet pas.

<sup>2</sup> Cd vacanassa suho<sup>2</sup>.



Akkhara iccanena<sup>1</sup> kvattho? Attho akkharasaññāto. (I, 1. 1.)

Or les lettres *a*, etc. sont au nombre de quarante et une.

### तत्थोदन्ता सरा अइ ॥ ३ ॥

Tattha akkharesu akārādisu odantā aṭṭha sarā nāma honti.

Tañ yathā : a, ā, i, ī, u, ū, e, o, iti sarā nāma.

Sara iccanena kvattho? Sarā sare lopañ. (I, 2. 1.)

Les huit [premières lettres], jusqu'à *o*, sont appelées voyelles.

### लक्षुमत्ता तयो रस्सा ॥ ४ ॥

Tattha aṭṭhasu saresu lahumattā tayo rassā nāma honti.

Tañ yathā : a, i, u iti rassā nāma.

Rassa iccanena kvattho? Rassañ. (I, 3. 4.)

Les trois [voyelles] de mesure légère s'appellent les brèves.

### अञ्चे दीघा ॥ ५ ॥

Tattha aṭṭhasu saresu rassehi aññe pañca sarā dighā nāma honti.

Digha iccanena kvattho? Dighañ. (I, 2. 4.)

Les autres s'appellent les longues.

### सेसा व्यञ्जना ॥ ६ ॥

Tḥapetvā aṭṭha sare sesā akkharā kakārādayo niggahitanti byañjanā nāma honti.

<sup>1</sup> Cd remplace, dans ce sūtra et les suivants jusqu'à 9, la répétition du terme en question suivi de « iccanena » par un simple *tena*. S' offre les leçons adoptées.

Taṃ yathā : ka, kha, ga, gha, ña, ca, cha, ja, jha, ña, ãa, ãha, ãa, pa, pha, ba, bha, ma, ya, ra, la, va, sa, ha, ãa, aṃ iti byañjanaṃ nāma honti.

Byañjana iccanena kvattho ? Sarā pakati byañjane. (1, 3, 1.)

Les autres [lettres] s'appellent consonnes.

### वग्गा पञ्चपञ्चसो मन्ता ॥ ९ ॥

Tesaṃ kho byañjanānaṃ kakārādayo makārantaṃ pañca-pañcaso akkharavanto vaggā nāma honti.

Taṃ yathā : ka, kha, ga, gha, ña; — ca, cha, ja, jha, ña; — ãa, ãha, ãa, ãa; — ta, tha, da, dha, na; — pa, pha, ba, bha, ma — iti vaggā nāma honti.

Vagga iccanena kvattho ? Vaggantaṃ vā vagge. (1, 4, 2.)

Divisées cinq par cinq, les consonnes jusqu'à *m* [donnent cinq séries qu'on appelle] les classes [de consonnes].

### अं इति निगह्णितं ॥ ८ ॥

Aṃ iti niggaḥitaṃ nāma.

Niggaḥita iccanena kvattho ? Aṃ byañjane niggaḥitaṃ. (1, 4, 3.)

[La lettre] *m* s'appelle niggaḥita.

### पसमञ्चा पयोगे ॥ ८ ॥

Yā ca pana sakkatagandhesu<sup>1</sup> samaññā ghoṣatīvā aghosaṃ vā tā payoge sati etthāpi payuñjante<sup>2</sup>.

Tattha ghoṣavanto nāma : ga, gha, ña, ja, jha, ña, ãa.

<sup>1</sup> S' sakkatagandhesu.

<sup>2</sup> Cal "pi yuñjate, S" "pi payuñjante.

ḍha, ṇa, da, dha, na, ba, bha, ma, ya, ra, la, va, ha iti  
ghosā nāma. Aghosā nāma<sup>1</sup> : ka, kha, ca, cha, ṭa, ṭha, ta,  
tha, pa, pha, sa iti aghosā nāma.

Ghosāghosa iccanena kvatttho ? Vagge ghosāghosānañ ta-  
tiyapaṭhamā. (1, 3, 7.)

Des termes techniques [usités par] d'autres [gram-  
mairiens] sont à l'occasion [employés dans cette  
grammaire].

M. Weber (*Ind. Streifen*, II, 325) explique *samaññā*  
par : termes techniques (*termini*), ajoutant entre parenthèses  
cette rapide explication de la forme : « *samaññā* (*samājñās* =  
*saññās*) » ; mais l'hypothèse de ce mot *samājñā* = *saññā*  
n'est, que je sache, soutenue par aucun fait, et, en tous cas,  
*samaññā*, au lieu du très-usité *saññā*, serait un ἀπαι-  
γόμενον chez les grammairiens pâlis. Cette difficulté pourrait  
porter à considérer *samaññā* comme = Skr. *sāmānya* avec une  
abréviation de l'a initial pour laquelle il existe en pâli quel-  
ques analogies (par exemple : ṭhapetvā, etc. de la rac. sthā) ;  
alors on traduirait, en sous-entendant *saññā* comme res-  
sortant naturellement de l'énumération des sūtras précé-  
dents : « [des termes] habituels chez d'autres [grammai-  
riens], etc. » Toutefois, devant l'autorité du scholiaste, qui  
évidemment comprend comme M. Weber, et devant l'irrè-  
gularité de cette construction qui fait rapporter un adjectif à  
un substantif non exprimé même antérieurement, je n'ose  
donner cette explication que comme une simple hypothèse.

पुब्बं अधोदितं अस्सं सेन वियोजये ॥ १० ॥

Tattha sandhiñ kattukāmo pubbabyañjanañ adhoḍḍitañ<sup>2</sup>

<sup>1</sup> On attendrait plutôt : aghosavanto nāma, qui ferait symétrie avec  
ghosavanto nāma, et éviterait cette répétition inutile de : aghosa  
nāma.

<sup>2</sup>, <sup>3</sup> S' adhoḍḍitañ.

assarañ katvá sarañca upari katvá sarena viyojaye. Tatrāyañ ādi<sup>1</sup>.

On sépare de la voyelle [initiale du mot suivant] la consonne finale, non accompagnée de voyelle, qui la précède.

L'explication donnée de cette règle par M. d'Alwis (*Intr. to Kachch.* p. xvii. Cf. *Correct.* p. 118) m'est aussi inintelligible qu'à M. Weber (*Ind. Str.* II, 326). Quant à l'interprétation indiquée par M. Mason (*Gr. introd.* p. iv), et qui ne paraît point étrangère à la Vutti, il ne me semble pas possible de la tirer sans violence de notre texte, et elle ne conduit d'ailleurs à aucun enseignement utile. On peut, je crois, s'éclaircir sur le sens véritable par la comparaison de la grammaire Kātantra, qui a deux sūtras correspondant à celui-ci et au suivant, bien qu'en ordre inverse. Ils sont ainsi conçus : « Vyāñjanañ asvarañ parañ varṇañ nayet », et : « Anatikramayan viçleshayet ». Ce dernier est commenté par Durgasiñha ainsi qu'il suit : *Varṇān saṁghaṭitān saṁmilitān anatikramayan viçleshayed vighaṭayed ityarthah. Viyākaranāñ uccakaiçca asammohārtho 'yañ yogah.* (Mscr. LVI Beng. du catal. Ham. fol. 3<sup>e</sup>). Notre règle, formulée en des termes un peu différents, a le même but, qui est de mettre en garde contre une prononciation indistincte et confuse à laquelle pourrait conduire une application trop absolue de la règle suivante; et, pour parler le langage des Prāticākhyas, elle réserve en quelque sorte la nécessité de l'*Abhinidhāna*, vis-à-vis des droits du sandhi (Cf. Whitney, *Athr. Prāt.* p. 39 sv). — Le sens de *final* pour *adhōḥita* est confirmé par la Rūpa-siddhi, qui l'explique par *antika*, et c'est d'ailleurs le seul dont s'accommode le sūtra suivant.

<sup>1</sup> S' tatrāyañ it.



## नये पं युत्ते ॥ ११ ॥

Assarañ kho byañjanañ adhoḥḥitañ <sup>1</sup> parakkharañ naye yutte. Tatrabhiratiñ iccheyya.

Yutte ti kasmā ? Akkocchi mañ avadhi mañ ajini mañ ahāsi me. Ettha pana yuttañ na hoti.

On relie, quand cela est possible, une [consonne finale] à la lettre [initiale] suivante.

Ex. Tatra abhiratiñ, tatr ābhiratiñ, tatrābhiratiñ.

La Rûpasiddhi est plus nette que notre scholiaste relativement à la portée de la restriction *yatte*. « Yutte ṭhāne . . . . ettha yuttaḡgahanañ niggaḡhitanisedhanatthañ. — Yutte, c'est-à-dire quand il y a lieu . . . . On a ajouté ce mot pour exclure le niggaḡhita. » C'est-à-dire, je pense, que les voyelles nasales ne s'unissant pas à la voyelle suivante, il n'y a pas lieu de leur appliquer la présente règle : on dit : akkocchi mañ avadhi mañ, et non : akkocchi māvadhi mañ.

ITI SANDHIKAPPE PAṬHAMO KAṆḌO.

## सरं से लोपं ॥ १ ॥

Sarā kho sabbepi sare pare lopañ papponti. Yassindriyāni samathañ gatāni; nohetāñ bhante; sametāyasma saṅghena.

Les voyelles s'élident devant une voyelle. Exemple : Yassa indriyāni samathañ gatāni devient : yassindri° s. g. : celui dont les sens sont réduits au calme.

<sup>1</sup> S° adhoḥḥitañ.

## वा परो असरूपो ॥ २ ॥

Saramhā asarūpā paro<sup>1</sup> saro lopatī pappoti vā. Cattāro me bhikkhāve dhammā kinnumā vasamapiyo<sup>2</sup>.

Vāti kasmā? Pañcīndriyāni; tayassu<sup>3</sup> dhammā jahitā bhavanti.

Après une voyelle qui ne lui est pas homogène, une voyelle suivante peut aussi s'élider. Ex. Kinnu imā devient : kinnumā . . . illine?

Ce sūtra offre le premier de ces cas où il est impossible d'attribuer à *vā* le sens exact qu'il a dans Pāṇini où il marque que, dans un même cas donné, la règle qu'il accompagne peut à volonté être ou n'être pas appliquée. Ainsi je ne me rappelle pas d'exemple de l'élision pure et simple d'un *u* final devant un *i* initial, et je ne crois pas que « kinnimā », par exemple, à côté de « kinnumā », soit permis, ainsi qu'on pourrait le vouloir conclure. « Vā » équivaut ici, comme dans beaucoup d'autres règles, à : quelquefois, dans certains cas. Sur l'emploi analogue de *vā* dans Vopadeva, cf. la préface de M. Böhtlingk, p. iv.

## अचासवणं लुत्ते ॥ ३ ॥

Saro kho paro pubbasare lutte kvaci asavannaṃ pappoti. Saṅkhyāṃ nopeti vedagū; bandhusseva samāgamo.

Kvacīti kasmā? Yaśīndriyāni; tathūpamaṃ dhammaṃ adesayi.

Quelquefois, quand une voyelle est élidée [devant une autre, cette voyelle suivante se change en] une

<sup>1</sup> Cđ asarūpaparo. S\* \*rūpā saro paro.

<sup>2</sup> Cđ vasamapiyo. S\* vasamniyo.

<sup>3</sup> S\* pañcīndriyāni samathāṃ gatāni (u yassa dha).

voyelle non homogène [à sa forme primitive]. Ex. Bandhussa iva = bandhusseva samāgamo : comme la rencontre d'un parent.

### दीर्घ ॥ ३ ॥

Saro kho paro pubbasare lutte kvaci dighañ pappoti. Saddhā vittañ purisassa seṭṭhañ; anāgārehi cūbhayañ.

Kvacīti kasmā? Pañcakupāli aūgehi samanūgato; natthaññañ kinci nettha.

[Quelquefois, la voyelle qui suit une voyelle élidée devient] longue. Ex. Saddhā idha = saddh' idha vittañ purisassa seṭṭhañ : la foi est ici-bas le plus grand bien de l'homme.

### पुञ्चो च ॥ ५ ॥

Pubbo ca saro paralope kate kvaci dighañ pappoti. Kiñ sūḍha vittañ purisassa seṭṭhañ? sādhuṭi paṭisupitva.

Kvacīti kasmā? Itissa muhuttampi.

[Quelquefois] aussi [la seconde voyelle étant élidée], la voyelle qui [la] précédait [devient longue]. Ex. Kiñ su idha = kiñ sūḍha vittañ purisassa seṭṭhañ? Quel est vraiment ici-bas le plus grand bien de l'homme?

### य एदन्तस्तद्विस्तो ॥ ६ ॥

Ekārassa antabhiṭṭassa sare pare kvaci yakāraḍeso hoti. Adhigato kho anyāyañ dhammo; tyāhañ evañ vadeyyaṇṇo; tyassa pahinā honti.

Kvaciti kasmā ? Te nāgatā iti nettha.

[Devant une voyelle] *e* final se change [quelquefois] en *y*. Ex. Adhigato kho me ayañ = myāyañ dhammo : je comprends cette loi.

Au témoignage de la Rūpasiddhi et aussi du Bālāvatāra (p. 3 de l'édition de Colombo, 1869), confirmé du reste par l'orthographe unanime ici de nos manuscrits, cette règle doit être complétée par le rapprochement du sūtra I, 3, 3 : la règle extrêmement vague qu'il contient s'appliquerait tout particulièrement à la voyelle qui suit un *e* final transformé en *y*. Seulement, tandis que le Bālāvatāra ne fait application de la règle : « Dighañ » qu'à la voyelle qui suit *e* transformé en *y* (de même Mason, *Pali gr.* p. 27), la Rūpasiddhi, dans son explication du sūtra I, 3, 3 (fol. 7<sup>e</sup> du ms. f<sup>th</sup> Grimblot, n<sup>o</sup> 87), l'étend à la voyelle qui suit *o* transformé en *e*, par des exemples comme : svāhañ = so ahañ.

### वं ओदुत्तानं ॥ ७ ॥

Okārukārānañ antabhūtānañ sore pare kvaci vakārādeso hoti. Atha khvassa ; svassa ; hoti bahvābādho<sup>1</sup> ; satthvettha vihitañ ; niccañ cakkhāpāthañ āgacchanti.

Kvaciti kasmā ? Cattāro me bhikkhave dhammā kinnumā vasamañño<sup>2</sup>.

[Devant une voyelle] *o*, *u* final se change [quelquefois] en *v*. Ex. Kho assa : khvassa ; so assa : svassa.

Cf. la remarque ajoutée au sūtra précédent.

<sup>1</sup> S<sup>e</sup> lit : bahvābādho.

<sup>2</sup> Cd kinnumā vasamañño.



## सबो चं ति ॥ ८ ॥

Sabbo <sup>1</sup>ti icceso <sup>2</sup>saddo <sup>3</sup>sare pare kvaci cakāraṃ pappoti. Iccetaṃ kusalaṃ; iccassa vacanīyyaṃ; paecuttaritrā; pac-cāharati.

Kvaciti kasmā? Itissa mahuttampi.

[Devant une voyelle,] la syllabe *tī* tout entière se transforme en *c*. Ex. Iti etaṃ donne : iccetaṃ.

N'était l'unanimité de toutes les autorités, on serait tenté de lire le sūtra : sabbo ccaṃ tī; car lorsqu'une forme à modifier est accompagnée du déterminatif *sabba*, la forme modifiée est d'ordinaire donnée toute faite, par le sūtra. Mais le Bālāvatāra (p. 4 de l'édition publiée à Colombo) et la Rūpasiddhi (fol. 8<sup>e</sup>) lisent également *caṃ* et en appellent pour le redoublement de *c* au sūtra I, 3, 6.

## दो धस्स च ॥ ८ ॥

Dha iccetassa sare pare kvaci dakārādeso hoti. Ekaṃ idāhaṃ bhikkhave samayaṃ.

Kvaciti kasmā? Idheva maraṇaṃ <sup>3</sup>bhavissati.

Casaddaggaṇeṇa dhakārassa dakārādeso hoti : sāhi dassaṃ ariyānaṃ. — Suttavibhāgena bahudhāpi siyā. To dassa yathā : sugato; — to tassa yathā : dukkaṭaṃ; — dho tassa yathā : gandhabbo; — to tassa yathā : at rajo; — ko gassa yathā : kulupako; — lo rassa yathā : mahāsālo; — jo yassa yathā : gavaḥ; — bo vassa yathā : kubbato; — ko yassa yathā : sako; — yo jassa yathā : niyaṃ puttaṃ; — ko tassa

<sup>1</sup> Cd et S<sup>4</sup> "soti sa".

<sup>2</sup> Cd et S<sup>4</sup> ajoutent après saddo : *byājjuno*, qui rompt la construction et n'est sans doute qu'une glose fort inutile, introduite dans le texte.

<sup>3</sup> Cd maraṇaṃ. S<sup>4</sup> "ṇaṃ.

yathā : niko ; — co tassa yathā : bhacco ; — pho passa yathā :  
nipphatti — iccevam ādayo.

[Quelquefois] aussi *dh* se change en *d* [devant une voyelle]. Ex. Ekañ idāhañ (pour : idha ahañ) samayañ : une fois, sur la terre, je. . .

Le scholiaste nous offre ici le premier exemple de cet abus, que nous rencontrerons fréquemment par la suite, d'un mot ou d'une particule du sūtra qu'il étend et dénature au point de faire dire à l'auteur une foule de choses, souvent fautives, qui n'étaient nullement dans sa pensée. Du reste, il faut reconnaître que le *ca* du sūtra, sans justifier les fantaisies du commentateur, arrive ici d'une façon assez étrange et que les liens qui le rattachent aux précédentes règles n'expliquent que d'une façon insuffisante. — Relativement à l'exemple : idāhañ, etc. cf. les obs. jointes au s. II, 5, 13.

### इवणो यं न वा ॥ १० ॥

Pubbo ivanno sare pare yakārañ pappoti na vā. Paṭisanthāravutyassa : sabhā vityanubhūyate<sup>1</sup>.

Navāti kasmā ? Pañcahaṅgehi samannāgato<sup>2</sup> ; muttacāgi anuddhato.

*I, i* peut à volonté se changer ou ne pas se changer en *y* [devant une voyelle]. Ex. Vutty assa (pour : vutthi assa) : sa vie ; mais : pañcahaṅgehi (pour : pañcahi a<sup>3</sup>) : avec les cinq membres.

L'expression « ivanna » comprend l'*i* long aussi bien que le bref, ainsi que le prouve le dernier exemple du scholiaste, et

<sup>1</sup> S<sup>o</sup> paṭisanthāra<sup>o</sup> vityānu<sup>o</sup>. Cd<sup>o</sup> tyānu<sup>o</sup>.

<sup>2</sup> Cd<sup>o</sup> samannā<sup>o</sup>, S<sup>o</sup> samannā<sup>o</sup>.

surtout l'indication formelle du Bâlâvatâra qui dit (p. 4) : *Vaṇṇaggaḥaṇaṃ sabbattha rassadighasaṅgaḥaṇatthaṃ* : l'expression « *vaṇṇa* » marque toujours qu'il faut entendre à la fois la brève et la longue. — On trouvera II, 2, 7, un exemple de « *avanna* », au pluriel, pour désigner à la fois *a*, *ā* et *aṃ*.

### एवादिस्स रि पुब्बो च स्सो ॥ ११ ॥

*Saramhā parassa evassa ekārassa ādissa rikāro hoti pubbo ca saro rasso hoti na vā. Yathariva vasudhā talaṇca sabbhaṃ : tathariva guṇavā supūjāniyo.*

*Navāti kasmā ? Yathā eva, tathā eva.*

[Quand il vient après une voyelle,] *eva* change [ou ne change pas, à volonté,] sa voyelle initiale en *ri*, et [dans le cas où cette substitution a lieu] la voyelle qui précède devient brève. Ex. *yathariva* ou *yathā eva* : tout comme. . . .

Cette règle aurait évidemment besoin d'être spécialisée davantage, et devrait être sans doute restreinte au cas où *eva* suit l'une des conjonctions *yathā* et *tathā*.

ITI SANDHIKAPPE DUTTIYO KANḌO.

### सरा यकति । व्यञ्जने ॥ १ ॥

*Sarā kho byañjane pare pakatirūpā honti. Manopubbaṅgāṃhā dhammā ; pamādo maccuno padaṃ : tiṇṇo pāragato ahu.*

Les voyelles ne subissent aucun changement de-

<sup>1</sup> Cf. *sanāppakati*°.

vant une consonne. Ex. Pamâdo maccano padañ : la légèreté est la voie de la mort.

### सरे द्वचि ॥ २ ॥

Sarâ kho sare pare kvaci pakatirûpâ<sup>1</sup> honti. Ko imañ paṭhaviñ vijessati.

Kvaciti kasmâ ? Appassutâyam puriso.

[Ni,] quelquefois, devant une voyelle. Ex. Ko imañ paṭhaviñ vijessati ? Qui triomphera de cette terre ?

### दीचं ॥ ३ ॥

Sarâ kho byañjane pare kvaci dighañ pappoti. Sammā dhammañ vipassato : evañ gāme muni care; khañti paramañ tapo titikkhā.

Kvaciti kasmâ ? Idha modati, pecca modati; patilīyati paṭisaññati.

[Quelquefois] une voyelle devient longue [devant une consonne]. Ex. Sammā (et non : sammā) dhammañ vipassato : de celui qui connaît à fond la loi.

Bien qu'il ne puisse être douteux qu'il faille avec le scholiaste suppléer « byañjane », il faut remarquer l'irrégularité de ce procédé, l'intercalation du sâtra 2 amenant régulièrement la vivritti de byañjane du s. 1.

### रस्सं ॥ ४ ॥

Sarâ kho byañjane pare kvaci rassañ papponti. Bhoṇādi-nāma so hoti; yathābhāvīgūḍha so.

<sup>1</sup> Cf. "rûpāni honti".



Kvaciti kasmā? Sammāsamādhī; sà vittī chandaso mukhañ; upanīyati jīvitañ appamāyañ.

[Quelquefois] une voyelle devient brève [devant une consonne]. Exemple : Bhovādi (pour °vādi) nāma so hoti : on l'appelle Bhovādīn (Dhammap. v. 396).

### लोपञ्च तत्राकारो ॥ ५ ॥

Sarā kho byañjane pare kvaci lopañ papponti tatra ca lope kate akārūgamo hoti. Sa silavā, sa paññavā; esa dhammo sanantano; sa ve kāsāvañ arahati; sa mānakāmopi bhavēyya; sa ve muni jātibhayañ adassi.

Kvaciti kasmā? So muni; tena so muni; eso dhammo paḍissati; na so kāsāvañ arahati.

[Quelquefois] aussi une voyelle s'élide [devant une consonne] et à sa place [on substitue] a. Ex. Sa paññavā (pour : so pa°) : cet homme est sage.

### पद्धेभावो दाने ॥ ६ ॥

Sarañhā parassa byañjanaṇṇassa drebhāvo hoti ṭhāne. Idha ppamodō purisassa; jantuno pabbajjāñ kittayissāmi; catuddasī<sup>1</sup>; abhikkantataro paṇitataro ca.

Thāneti kasmā? Idha modati, pecca modati.

[Une consonne] qui suit [une voyelle] se redouble

<sup>1</sup> Après « catuddasi » Cd ajoute « pañcadasi » que S° écrit « pañcadasi »; mais on l'exemple ne prouve rien pour la règle dont il s'agit, ou il faudrait adopter l'orthographe par deux d de S° que ni le saṃskṛit ni l'usage pâli ne confirment. Je regarde *pañcadasi* comme une addition machinale de quelque copiste, après *catuddasi*.

quand il y a lieu. Ex. *Idha ppamodo purissassa* : ici l'homme se réjouit (pour : *idha pa*°).

Pour une application particulière de cette règle, cf. I, 2, 8.

### वमे बोसाबोसानं ततियपट्ठमा ॥ ७ ॥

*Vagge kho byañjanānaṃ ghoṣāghoṣabbhūtānaṃ saramhā paresaṃ*<sup>1</sup> *yathāsaṅkhyasā tatiyapaṭṭhamakkharā dvelbhāvaṃ* *gacchanti* *thāne*. *Eso va ca jhānaphalo* ; *yatra tthitaṃ na* *ppasaheyya* ; *maccuseṭe yathā pabbatameddhanī tthito* ; *cat-* *tāri tthānāni nara paṇatto*.

*Thāne ti kasmā ?* *Idha cetaso daḥhaṃ gaṇhāti thāmasā*.

C'est par la non aspirée sonore et sourde de leur classe que se redoublent les sonores et les sourdes [aspirées aussi bien que non aspirées]. Ex. *Eso va ca jhānaphalo* (pour *ca jhāna*°) : celui-là seul recueille les fruits de la contemplation ; *yatra tthitaṃ* (pour *yatra thi*°) : ubi stantem. . .

ITI SANDHIKAPPE TATIYO KANḌO.

### अं व्यञ्जने निमाद्वीतं ॥ १ ॥

*Niggahitaṃ kho byañjane pare aṃ iti hoti*. *Evaṃ vutte* ; *taṃ sādhuṃ paṭisugitvā*.

<sup>1</sup> *Cd* et *S*<sup>2</sup> lisent : *vagge kho pubbesam bya*<sup>2</sup> *saramhā yathā*<sup>2</sup>. Malgré l'accord des deux manuscrits, je n'ai pu conserver cette leçon où *pubbesaṃ* me paraît inintelligible ; en revanche on attend, pour plus de netteté, un « *paresaṃ* » après *saramhā*, comme nous avons « *paraassa* » dans le commentaire du sūtra précédent. Je l'ai rétabli, estimant que c'était le mot qui, par une confusion dont assurément je ne prétends pas rendre compte, avait donné naissance au *pubbesaṃ* éliminé.

Devant une consonne, le niggahita garde la forme *ñ*. Ex. *Evañ vutte* : après ces paroles.

### वगन्तं वा वगे ॥ २ ॥

Vaggabhūte hyañjane pare niggahitañ kho vaggantañ vā pappoti. Tan nibbutaṃ, dhāmaṃ care sucariṭaṃ ; cirappavāsim purisaṃ <sup>1</sup>; santaṃ tassa manaṃ hoti : taṃ kāraṇikaṃ <sup>2</sup>; evañ kho bhikkhave sikkhitabbaṃ.

Vāgahaṇena <sup>3</sup> niggahitassa kho lokārādeso hoti. Pulliṅgaṃ <sup>4</sup>.

Vāti kasmā ? Na taṃ kammaṃ kataṃ sādhu.

Devant [une consonne appartenant à] l'une des [cinq] classes, le niggahita peut à volonté se changer en la nasale de cette classe. Ex. *Dhammaṃ care* (ou : *dhammaṃ care*) *sucariṭaṃ* : qu'il suive la loi du devoir.

### एहं अं ॥ ३ ॥

Ekāre hakāre ca <sup>1</sup> pare niggahitañ kho ākāraṃ pappoti vā. Paccattaññeva parinibbāyissāmi ; taññevettha paṭipucchissāmi ; evañhi vo bhikkhave sikkhitabbaṃ ; tañhi tassa musā hoti.

Vāti kasmā ? Evañ etaṃ abhiññāya : evañ hoti subhāsitaṃ.

Devant *e*, *h* le niggahita [dans certains cas] se change [à volonté] en *ñ*. Ex. *Taññevettha* (pour :

<sup>1</sup> Cd sa cirappavāsiṃ. S\* de même, en omettant sa.

<sup>2</sup> Cd karūni\* S\* kā\*.

<sup>3</sup> Cd vāgahaṇena.

<sup>4</sup> Cd et S\* ont « puggalaṃ » au lieu de « pulliṅgaṃ » qui ne se rapporte pas à la règle que le scholiaste veut établir. J'ai suivi la Rūpasiddhi et le Bālāvatāra qui, l'un et l'autre, ont l'exemple « pulliṅgaṃ ».

<sup>5</sup> Cd ekārahakāre ca pa\*. S\* ekāre hakāre pa\*.

tañ e\*) paṭipucchissāmi : j'interrogerai cet homme que voilà; evaṇhi vo sikkhitabbāñ : c'est ainsi qu'il vous faut apprendre.

Ce sūtra n'est point d'une parfaite exactitude. A le prendre strictement il faudrait écrire : evaṇṇhoti, comme taṇṇeva; néanmoins l'accord complet et dans la règle et dans les exemples, non-seulement de Cd et de S', mais aussi de l'édition du Bālavatāra et du manuscrit de la Rūpasiddhi, ne permet pas de croire que l'auteur ait entendu faire écrire evaṇṇhoti. Il s'est simplement laissé aller à une inexactitude dont nos sūtras offrent bien d'autres exemples. — Vā signifie seulement, ici encore : à volonté dans certains cas (cf. la n. du s. 5). En effet la forme ṇā du niggahita ne s'explique que devant eva dont la forme parallèle pâlie « yeva » est bien connue et a, par son y initial, déterminé ce changement. — Quant au changement en ṇ devant h, il paraît reposer sur un penchant réel de la prononciation comme sembleraient le prouver les formes comme paṇha = skr. praṇa; mais il est, dans la pratique des textes, d'un rare emploi, et il est difficile de juger à quel point l'auteur a prétendu en étendre la faculté.

### सय च ॥ ४ ॥

Niggahitañ kho yakāre pare sāha yakārena ṇākārañ<sup>1</sup> pappotī vā. Saṇṇogo; saṇṇuttañ.

Vāti kasmā? Saṇṇyogo; saṇṇyuttañ.

Suivi de y [le niggahita se change] aussi [à volonté en ṇā] avec [la semi-voyelle]. Ex. Saṇṇogo (saṇṇyogo) : réunion.

<sup>1</sup> Cf. sāha yakāre parenā ṇākārañ, S' comme nous.



## मदा से ॥ ५ ॥

Niggahitassa<sup>1</sup> kho sare pare makāradakārādesā honti vā.  
Tam ahañ brūmi brāhmaṇaṃ; etad avoca satthā.

Vāti kasmā? Akkocchi mañ, avadhi mañ, ajini mañ,  
ahāsi me.

Devant une voyelle [le niggahita se change à volonté en *m* [et quelquefois en] *d*. Ex. tam ahañ brūmi brāhmaṇaṃ : j'appelle celui-là un brāhmane (pour : tañ a°); etad avoca satthā : le maître a dit cela (pour : etañ a°).

Nous avons ici un exemple des deux sens que la particule *vā* prend tour à tour dans cette grammaire, réunis cette fois et confondus dans un *ed* unique; car on ne peut douter que le scholiaste ait raison d'étendre jusqu'à cette règle la valeur du *ed* du sūtra 2. Or, s'il est vrai de dire que le niggahita peut toujours être à volonté changé en *m* devant une voyelle, l'auteur n'a évidemment pas voulu accorder la même extension à la transformation en *d*, naturellement restreinte à quelques cas où un *d* primitif a pu persister comme dans *etad*. Toutefois le changement même de niggahita en *m* ne doit peut-être pas être autorisé sans restriction, et il me paraît fort douteux que le niggahita final de formes comme *gacchaṃ* = *gacchanta* puisse jamais subir cette modification, malgré certains exemples qu'en présentent les manuscrits, comme *Dhammap.* v. 305, al.

## यवमदन्तत्वा चाममा ॥ ६ ॥

Sare pare yakāro vakāro makāro dakāro nakāro takāro rakāro lakāro unā āgamaṃ honti vā. Nayimassa vijjā; yathayidaṃ

<sup>1</sup> Cf. *hitaṃ* kho.

cittaṃ; mīgī bhantā vudikkhati; sīta te lāhuṃ essati; goruṃ  
essati; asso bhadro kasāṇhīva; sammadaññāvimuttānaṃ; ma-  
nasā d aññāvimuttānaṃ; attadatthaṃ abhiññāya<sup>1</sup>; ciraṇṇā-  
yati; itonāyati; yasmātiha bhikkhave<sup>2</sup>; tasmātiha bhikkhave;  
ajjalagge pāṇupeto; sabbhireva samāsetha; āraggeriva sā-  
sāpo; sāsaporiva āragge; chaḷabhiññā; chaḷāyatanāṃ.

Vāti kasmā? Evaṃ mahiddhīyā esā; akocchī mañi avatthi  
mañi ajini mañi ahāsi me; ajeyyo anugāmiyo<sup>3</sup>.

Casaddaggaheppa iheva makārassa pokāro hoti; yatthā :  
ciraṇṇāyati<sup>4</sup> parisaṃ; — kakārassa ca dakāro hoti : sodat-  
thapasuto siyā; — dakārassa ca takāro hoti : sugato.

[Dans certains cas] aussi [devant une voyelle]  
on insère les lettres additionnelles y, v, m, d, n, t,  
r, l. Ex. Na yimassa (pour : na ima°) vijjā : il n'a  
pas la science; mīgī bhantā vudikkhati (pour :  
udi°) : on voit la gazelle qui fuit effrayée; lāhuṃ  
essati (pour : lahu e°) : il ira vite; sammadaññāvi-  
muttānaṃ (pour : sammā) : délivrés par la science  
parfaite; yasmāti ha (pour : yasmā i°) : parce que  
ici . . . etc.

On remarquera que le dernier exemple donné par le scho-  
liaste, de l'extension qu'il prête à ce sūtra : la substitution  
prétendue de *t* à *d* dans « sugata », figure déjà dans la liste  
analogue du sūtra 1, 2, 9.

### ब्रचि ओ व्यञ्जने ॥ ७ ॥

Byañjane pare kvaci okārāgamo hoti. Atippago kho tāva  
Sāvatthīyaṃ pindāya caritūṃ parosāhasaṃ bhikkhusataṃ.

<sup>1</sup> Cd attadamhiññāya.

<sup>2</sup> Cd °ve va; ta°.

<sup>3</sup> S° anuggāmiyo.

<sup>4</sup> S° ciraṇṇāyati pa°.

Kvaciti kasnā? Etha passatūmañ lokañ; andhabhāto ayañ loko.

Quelquefois, devant une consonne, on insère un *o* additionnel. Ex. Atippago kho : de très-grand matin.

### निगृहीतञ्च ॥ ८ ॥

Niggahitañca āgamo hoti sare vā byañjane vā pare kvaci. Cakkhuñ; udapādi avamāsiro; yāvañcidha bhikkhave; purimañ jātiñ<sup>1</sup>; anumāññāni sabbaso; manopabbhāgamā dhammā.

Kvaciti kasnā? Idheva nañ pasañsanti; pecca sagge ca modati; na hi etehi yānehi<sup>2</sup> gaccheyya agatañ disañ<sup>3</sup>.

Casaddaggahepena vissaddassa ca pakāro hoti : paçessati vicesatī vā<sup>4</sup>.

[Quelquefois] aussi [on insère, soit devant une voyelle, soit devant une consonne,] un niggahita [additionnel]. Ex. Cakkhuñ (pour : cakkhu) : l'œil; yāvañcidha (pour yāva ci) : et tant qu'ici-bas . . . .

Si le commentateur a raison d'étendre à ce sūtra le « sare » des sūtras antérieurs à s. 7, ainsi que paraît le prouver le sūtra suivant, il faut remarquer cependant que dans le texte même de la règle rien ne commande cette infraction à l'usage ordi-

<sup>1</sup> Cd jāti.

<sup>2</sup> Cd yānehi.

<sup>3</sup> S\* amatañ padāñ. Cf. Dhammap. v. 323.

<sup>4</sup> Cd S\* paccē vicesā. Pour justifier ma correction et expliquer cette énigmatique remarque, il me suffira de renvoyer au commentaire du *Dhammapada*, vv. 44-45. Éd. Fausbøll, p. 209. — Cf. aussi la var. *vicesatī* du ms. C pour le v. 45 (p. 163), et la note de M. M. Müller *in loc.* (*Buddhaghosha's Parables*, etc. p. lxxi).

naire, suivant lequel la valeur de sare serait périmée par la présence de « byañjane » dans le sūtra précédent. Mais cf. J. 3, 3, etc.

### ब्रञ्चि लोपे ॥ ८ ॥

Niggahitañ kho sare pare kvaci lopañ pappoti. Tāsāhañ santike; vidūnaggañ itī.

Kvaciti kasmā ? Ahañ eva nūnabalo; etadattāhañ viditvā.

Quelquefois le niggahita s'élide [ devant une voyelle ]. Ex. Tāsāhañ ( pour : tāsāñ ahañ ) santike : en leur présence, je . . .

### व्यञ्जने च ॥ १० ॥

Niggahitañ kho byañjane pare kvaci lopañ pappoti. Ariyasaccāna dassanañ; etañ buddhāna sāsanañ.

Kvaciti kasmā ? Etañ maṅgalañ uttamañ; vo vadāmi bhaddañ vo.

[ Quelquefois ] aussi devant une consonne. Ex. Ariyasaccāna ( pour : °saccānañ ) dassanañ : la vue des quatre grandes vérités.

### परो वा सरो ॥ ११ ॥

Niggahitañhā paro saro lopañ pappoti vā. Abhinandanti<sup>1</sup> subhāsitañ uttattañ vā; yathābhijāñ vā dhaññāñ.

Vāti kasmā ? Ahañ eva nūnabālo; etad ahoṭi.

Dans certains cas une voyelle qui suit [ le niggahita ] s'élide. Ex. Yathābhijāñ vā dhaññāñ ( pour : °jāñ itvā ) : comme du blé en germe.

<sup>1</sup> Cf. abhinandanti.



Le sens de « *vā* » ne saurait être douteux ici, où il est question seulement de quelques mots : *vā* à côté de *iva*, *eva*; *ti* à côté de *iti*; *pi* à côté d'*api*.

### व्यञ्जनो च विसञ्जो ॥ १२ ॥

*Niggahātamhā parasmiñ sare lutte yadi byañjano* <sup>1</sup> *sañyogo viśañño go hoti. Evañ sa te āsavā; pupphañ sā uppajji* <sup>2</sup>.

*Lutteti kasmā? Evañ assa vacañyo; vidūnaggam itī.*

*Casāddaggahayena tinnam pi byañjanānañ antare sarūpānañ* <sup>3</sup> *kvaci lo po hoti. Yathā; agyāgārañ, vutyassa.*

Et [si la voyelle ainsi élidée était suivie d'un groupe de consonnes], le groupe est simplifié. Exemple : *Evañ sa* (pour : *evañ assa*) *te āsavā* : tels sont ses désirs sensuels.

ITI SANDHIKAPPE CATUTTHO KANḌO.

### गो सेर पुथस्सगमो क्वचि ॥ १ ॥

*Putha iccetassa sare pare kvaci gākārāgamo hoti. Puthageva.*

*Kvacitī kasmā? Putha eva.*

Devant une voyelle, *putha* prend quelquefois un *g* additionnel. Exemple : *Puthag eva* (ou : *putha e* <sup>o</sup>) : séparément.

### पास्स चन्तो रस्सो ॥ २ ॥

*Pā iccetassa sare pare kvaci gākārāgamo hoti, anto cā saro rasso hoti. Pāgeva vutyassa.*

*Kvacitī kasmā? Pā eva vutyassa.*

<sup>1</sup> S<sup>o</sup> byañjano ca.

<sup>2</sup> S<sup>o</sup> uppajati.

<sup>3</sup> Cā byañjanānañ sarūpānañ.

Il en est de même de *pa*, dont dans ce cas l'*á* final devient bref. Ex. Pag eva (ou : pâ eva) : tout d'abord.

### अभो अभि ॥ ३ ॥

Abhi iccetassa sare pare abbho ádeso hoti. Abbhudiritañ<sup>1</sup> ; abbhuggacchati.

[Devant une voyelle] *abhi* se change en *abbh*.  
Ex. Abbhuggacchati (c'est-à-dire abhi + u °) : il s'élève.

### अधो अधि ॥ ४ ॥

Adhi iccetassa sare pare ajjho ádeso hoti. Ajjhokāso ; ajjhagamā.

[Devant une voyelle] *adhi* se change en *ajjh*.  
Ex. Ajjhagamā : il comprit (c'est-à-dire adhi a°).

### ते न वा इवणो ॥ ५ ॥

Te ca kho abhi adhi iccete ivanñe sare abbho ajjho iti vuttarūpā na honti vā. Abhicchitañ<sup>2</sup> ; adhiritañ<sup>3</sup>.

Vāti kasinā ? Abbhīritañ ; ajjhinamutto<sup>4</sup>.

Devant *i*, *ī*, le changement n'a pas toujours lieu.  
Ex. Abhicchitañ : désiré (c'est-à-dire abhi + i°).

<sup>1</sup> Cd abbhūritañ. S° abbhudiritañ.

<sup>2</sup> Cd abhijjhitañ.

<sup>3</sup> Cd et S° adhiritañ.

<sup>4</sup> Cd S° ajjhina°.

## अतिस्स चन्तस्स ॥ ६ ॥

Ati iccetassa antabhûta<sup>ss</sup>a tisaddassa iva<sup>ṇṇ</sup>e pare sabbo ca<sup>m</sup> tîti (1, 2, 8) vuttarûpâ na honti. Atisiga<sup>ṇ</sup>o; alirita<sup>m</sup>.  
Iva<sup>ṇṇ</sup>e kasmâ ? Accanta<sup>m</sup>.

[Devant *i*, *i*] la [syllabe] finale de *ati* ne subit non plus aucun changement. Ex. Atisiga<sup>ṇ</sup>o (c'est-à-dire *ati*+*isi* \*) : une troupe de grands *ṛishis*(?).

## अचि पटि पतिस्स ॥ ७ ॥

Pati iccetassa sare vâ bya<sup>ṇṇ</sup>jane vâ pare kvaci pa<sup>ṭi</sup> âdeso hoti. Paṭaggi dhâtabbo<sup>1</sup>; paṭiha<sup>m</sup>ṇati.

Kvaciti kasmâ ? Paccantimesu janapadesu; paṭiliyati<sup>2</sup>; paṭirûpadesavâso ca.

Quelquefois *pati* se change en *paṭi*. Ex. Paṭaggi dhâtabbo : qui doit être exposé au feu.

## पुथस्स व्यञ्जने ॥ ८ ॥

Putha iccetassa anto saro bya<sup>ṇṇ</sup>jane pare ukâro hoti. Puthujjano; puthubhûta<sup>m</sup>.

Antaggahayena aputhassâpi sare pare antassa ukâro hoti. Manu<sup>m</sup>ṇa<sup>m</sup>.

[La voyelle finale] de *patha* se change en *u* devant une consonne. Ex. Puthujjano (c'est-à-dire *putha jana*) : un homme ordinaire.

<sup>1</sup> Cf et S<sup>o</sup> dhâtabbo.

<sup>2</sup> Cf et S<sup>o</sup> paṭiliyati.

## ओ अवस्स ॥ ८ ॥

Ava iccelassa okārādeso hoti kvaci byañjane pare. Andhakārena onaddhā.

Kvacitī kasmā ? Avasussatu me sarire mañissalohitañ.

Ava se change [quelquefois] en o [devant une consonne]. Ex. Andhakārena onaddhā (pour : avana<sup>a</sup>) : enveloppés dans la nuit.

Régulièrement, kvaci du sūtra 7 ne devrait pas s'étendre à celui-ci ; mais nous avons eu et nous aurons assez d'exemples de ce genre d'inexactitude, pour croire que le scholiaste est entré dans l'intention de l'auteur en rétablissant ici cette restriction indispensable.

## अनुपट्ठितानं वृत्तयोगतो ॥ १० ॥

Anupadittānañ upasagganipātānañ sarasandhībī byañjanasandhībī vuttasandhībī yathāyogañ yojetabbāñ. Pāpānañ; parāyanañ; upāyanañ; upāhanañ; nyāyogo; nīrupadhibī<sup>1</sup>; dvupasantañ; suvupasantañ<sup>2</sup>; dvālayo; svālayo<sup>3</sup>; durākhāto<sup>4</sup>; svākhāto<sup>5</sup>; udiritañ; samuddittānañ, viyaggañ<sup>6</sup>; vijjāggañ; byaggañ<sup>7</sup>; avayāgamanāñ; anveti; anūpaghāto; anacchariyā; parisesatā; parāmāso; — evañ sare ca honti. Byañjane ca : Pariggaho; paggaho; pakkamo; parakkamo; nikkamo; nikkasāvo; nillayanañ; dullayanañ; dubbhikkasā;

<sup>1</sup> Cd et S<sup>1</sup> ajoutent : ambodho, qui n'est point ici à sa place.

<sup>2</sup> Gā sūvasantañ. S<sup>1</sup> n'a pas cet exemple.

<sup>3</sup> Cd omet svālayo.

<sup>4</sup> Cd durākkhātāñ. S<sup>1</sup> durākhāto.

<sup>5</sup> Cd svākkhāto.

<sup>6, 7</sup> Cd vyaggañ — vyaggañ.



dubbhutañ<sup>1</sup> : sanditthañ; duggaho; viggaho<sup>2</sup>; suggaho<sup>3</sup>; niggatañ; — evañ byañjana ca honti. Sesa ca sabbe yojetabbā.

[Les particules, etc.] qui n'ont point été l'objet de règles spéciales [se modifient] suivant les règles données. Ex. Pāpanaṃ (= pa + āpa<sup>o</sup>) : obtention; nirupadhi (= nis + upa<sup>o</sup>) : sans individualité; suvupasantaṃ (= su + upa<sup>o</sup>) : bien calmé; viyaggaṃ (= vi + a<sup>o</sup>) : occupé; anveti (= anu + e<sup>o</sup>) : il suit; — pariggaho (= pari + ga) : propriété; dubbhikkhaṃ (= duh + bhi<sup>o</sup>) : disette; niggataṃ (= niḥ + ga<sup>o</sup>) : sorti.

ITI SANDHIKAPPE PAÑCAMO KAṆḌO.

### जिनवचनयुत्तमि ॥ १ ॥

Jinavacanayuttamhi<sup>1</sup> iccetaṃ adbhikāratthaṃ veditabbaṃ.

[Les règles qui vont suivre sont fondées] sur l'usage des discours du Buddha.

### लिङ्गान्य निपद्यते ॥ २ ॥

Yathāyathā jinavacanayuttamhi<sup>2</sup> tathātathā idha liṅgaṇi nipaccate.

Taṃ yathā : Eso no satthā, brahmā, attā, sakkhā, rājā.

[C'est] aussi [par cet usage que sont connus et] déterminés les thèmes.

<sup>1</sup> S<sup>1</sup> dubbhutaṃ. Cd dubbuttaṃ.

<sup>2</sup> Cd niggaho.

<sup>3</sup> Cd viggaho.

<sup>4</sup>, <sup>5</sup>, <sup>6</sup> Cd et S<sup>1</sup> yuttamhi.

M. E. Kuhn (p. 12) a parfaitement reconnu le sens spécial de « liṅga » dans notre grammairien, où il signifie : thème nominal. En voici du reste l'explication donnée par le Bālāvātara (p. 8, l. 20) : « Dhātuppaccayavibhattiṭṭhājjitaṃ atthayuttaṃ saddacūpaṃ liṅgaṃ nāma, » qui n'est qu'une transposition en pâli du sūtra Kātantra : « Dhātuvibhaktivarjam arthavaḥ liṅgaṃ, » avec l'addition de *pratyaya*, qui a toute l'apparence d'un emprunt maladroit fait à Pāṇini, I, 2, 45.

### ततो च विभक्तियो ॥ ३ ॥

Tato jīnavacanayuttehi liṅgehi vibhattiyo bhoti.

Et après le thème viennent les désinences.

### सि यो अं यो ना हि स नं स्मा हि स नं स्मिं सु ॥ ४ ॥

Kā ca pana tā<sup>1</sup> vibhattiyo? Si yo iti paṭhamā; aṃ yo iti duttiyā; nā hi iti tatiyā; sa naṃ iti catutthā; smā hi iti pañcamī; sa naṃ iti chaṭṭhā; smiṃ su iti sattamī.

Vibhatti iccanena kvattiho? Ambassa maṃ savibhattissa se. (II, 2, 1.)

[Ces désinences sont :] si [nominatif singulier], yo [nominatif pluriel], aṃ [accusatif singulier], yo [accusatif pluriel], nā [instrumental singulier], hi [instrumental pluriel], sa [datif singulier], naṃ [datif pluriel], smā [ablatif singulier], hi [ablatif pluriel], sa [génitif singulier], naṃ [génitif pluriel], smiṃ [locatif singulier], su [locatif pluriel].

<sup>1</sup> S<sup>h</sup> lāyo vi<sup>h</sup>.

## तदनुपरोधेन ॥ ५ ॥

Yathāyathā tesāṃ jīṇavacanānaṃ anuparodhena tathātathā idha līgaṇca nipaccate.

[ Dans leur emploi ] on se conforme à l'usage des discours du Buddha.

En réduisant, comme le fait notre scholiaste, l'application de ce sūtra aux thèmes nominaux, je ne puis voir quelle nuance le distinguerait du sūtra 2. La Rūpasiddhi en étend un peu la portée; voici son explication (fol. 11<sup>b</sup>) : « Yathāyathā tesāṃ jīṇavacanānaṃ uparodhena (l. uparodho na) hoti tathātathā idha līgaṇca saddenākhyātaṇca nipaccate nipphādiyatīti attho. Teneva idha ca ākhyāte ca (add. na?) dvivacanaggahapaṇi sakkatavisādisato (\* visādisa\*?) vibhattipaccayādividhānaṇca katanti dattābbaṇi . . . » D'après cela cette règle aurait pour but de marquer que non-seulement la forme du thème, mais aussi l'emploi des cas, l'exclusion du duel, etc. sont fondés sur les discours du Buddha; mais, après l'adhikāra du sūtra 1, une pareille explication ne montre pas davantage l'utilité qu'a pu avoir cette remarque dans l'intention de son auteur. J'ai traduit, en faisant porter cette règle principalement sur la précédente, ainsi que sa place semble en tous cas l'exiger.

## आलपने सि गसञ्जो ॥ ६ ॥

Ālapanatthe si gasaṇṇo hoti. Bhoti ayye: bhoti kaṇṇe bhoti gharādiye<sup>1</sup>.

Ālapaneti kimatthaṇi? Sā ayyā.

Siti kimatthaṇi? Bhotiyo ayyāyo.

Ga iccanena kyattho? Ghate ca. (II, 1, 63.)

<sup>1</sup> S<sup>2</sup> kharādiye.

Quand il sert à appeler [quand il fait fonction de vocatif], le nominatif singulier a pour signe technique : *ga*. Ex. Ainsi on dit « ayye » au vocatif singulier de « ayyā » en vertu de la règle II, 1, 63. qui s'applique au « ga » des féminins en ā.

### इवाणुवणा झला ॥ ७ ॥

Ivaṇṇuvannā icceta jhalaṣaṇṇā honti yathāsaṅkhyāṃ. Isino : daḍḍino; aggino; gahapatino; setuno; bhikkhuno; sayambhuno.

Jhala iccanena kvattho ? Jhalato sassa no vā. (II, 1, 66.)

Les lettres *i, ī, u, ū* [ont pour signes techniques] *jha* et *la*. Ex. On dit : « isino », de « isi », *rishi*, d'après la règle II, 1, 66, qui enseigne que les thèmes en *jha* font leur génitif singulier en *no*.

### ते इत्थिख्या पो ॥ ८ ॥

Te ivaṇṇuvannā yadā itthikhyā tadā paṣaṇṇā honti. Rattiyā : itthiyā; vadhuyā; dhenuyā; deviyā.

Itthikhyāti<sup>1</sup> kīmatthaṃ ? Isinā; bhikkhunā.

Pa iccanena kvattho ? Pato yā. (II, 1, 61.)

Ces lettres [*i, ī, u, ū*, finales] de noms féminins [ont pour signe technique] *pa*. Ex. On forme de « ratti » l'instrumental singulier « rattiyā » en vertu de la règle qui enseigne que les noms terminés en *pa* font en *yā* les cas obliques du singulier.

<sup>1</sup> Cđ itthikkhyā.

<sup>2</sup> Cđ itthikkhyā. S<sup>2</sup> itthikkhiyā.



## आ चो ॥ ८ ॥

Ākāro yadā itthikhyā<sup>1</sup> tadā ghasañño hoti. Sabbāya; kañ-  
ñāya; vipāya; gaṅgāya; disāya; sālāya; mālāya; tulāya; do-  
lāya<sup>1</sup>; pabhāya; solāya; pāññāya; karuṇāya; nāvāya; kapā-  
lāya.

Ā iti kimatthaṃ? Rattiyā; itthiyā; deviyā; dhenuyā.

Itthikhyāti kimatthaṃ? Sattthārā desito ayaṃ dhammo.

Gha iccanena kvattho? Ghato nādinam. (I, 1, 60.)

Ā [final] de noms féminins [a pour signe tech-  
nique] *gha*. Ex. De « kaññā », jeune fille, on forme  
l'instrumental singulier « kaññāya », en vertu d'une  
règle qui enseigne que les noms terminés en *gha*  
font les cas obliques du singulier en *āya*.

## सागमो से ॥ १० ॥

Sakārāgamo hoti se vibhattimhi. Purisassa; aggissa; daḍ-  
ḍissa; issa; bhikkhussa; sayambhussa; abhibhussa.

Se ti kimatthaṃ? Purisasmim.

Un *s* additionnel s'insère devant [la désinence]  
*sa* [du génitif et datif singulier]. Ex. Purisa, homme;  
génitif et datif singulier : purisassa.

## संसास्वेकवचनेसु च ॥ ११ ॥

Saṃsāsu ekavacanesu vibhattādesesu sakārāgamo hoti.  
Etisam; etissā; imissam; imissā; tissam; tissā; tassam; tassā;  
yassam; yassā; amussam; amussā.

Saṃsāsvīti kimattham? Aggimā; pāpimā.

<sup>1</sup> Cd donāya.

Ekavacanesviti kimatthañ ? Tāsañ : sabbāsañ.

Vibhattādesesviti kimatthañ ? Manasā ; vacasā ; thāmasā.

[La même addition se fait] aussi devant les désinences *sañ*, *sā*, du singulier. Ex. Etissañ : dans celle-là ; etissā : de celle-là.

L'addition du glossateur *vibhattādesesviti* . . . . est complètement superflue. La règle qui enseigne les formes comme *manasā*, etc. est II, 3, 21 ; or elle ne prescrit pas une désinence *sā* à ajouter au thème *mana*, mais une désinence *ā* à affixer à ce thème ; et l'insertion de l'*s* dit additionnel est ensuite spécialement enseignée par II, 3, 24.

### एतिमासं इ<sup>१</sup> ॥ १२ ॥

Etā imā iccetesañ anto saro ikāro hoti sañsāsu ekavacanesu vibhattādesesu. Etissañ ; etissā ; imissañ ; imissā.

Sañsāsviti kimatthañ ? Etāya ; imāya.

Ekavacanesviti kimatthañ ? Etāsañ ; imāsañ.

Devant les désinences *sañ*, *sā* du singulier [les pronoms féminins] *etā*, *imā* prennent *i* [au lieu de leur *ā* final]. Ex. Etissā : de celle-là.

### तस्सा वा ॥ १३ ॥

Tassā itthiyāñ vattamānāya akārassa ikāro hoti vā sañsāsu ekavacanesu vibhattādesesu. Tissañ ; tissā ; tassañ ; tassā.

Pour [le pronom féminin] *tā*, ce changement est facultatif. Ex. Tassā ou tissā : de celle-ci.

<sup>१</sup> Ccl etimāsvi.

## ततो सस्स स्साय ॥ १४ ॥

Tato tātāimāto sassa vibhattissa<sup>1</sup> ssāyādesu hoti vā anto ca saro ikāro hoti. Tissāya; tissā; etissāya; etissā; imissāya; imissā.

[Les pronoms féminins] *tā, etā, imā* [changés en *ti, eti, imi,*] peuvent à volonté prendre la désinence *ssāya* au génitif singulier. Ex. Etissā ou etissāya : de celle-là.

## चो स्सं ॥ १५ ॥

Gho rassam āpajjate saṁsāsu ekavacanesu vibhattādesesu. Tassam; tassā; yassam; yassā; sabbassam; sabbassā.

Saṁsāsviti kimattham ? Tāya; sabbāya.

Ekavacanesviti kimattham ? Tāsam; sabbāsam.

[Devant ces désinences *saṁ, sā,* du singulier.] *ā* [final de ces pronoms féminins] devient bref. Ex. Tassā : de celle-ci; sabbassā : dans toute.

## नो च द्वादितो नम्हि ॥ १६ ॥

Dvi iccevaṁ ādīto saṅkhyāto nakārāgamo hoti namhi vibhattimhi<sup>2</sup>. Dvinnam; tinnaṁ; catunnam; pañcannam; chaṇṇam; sattannam; aṭṭhannam; navannam; dasannam.

Dvāditoti kimattham ? Sahassānam.

Namhiti kimattham ? Dvīsu; tīsu.

Casaddaggaḥapena sam āgamo hoti. Catassannam itthi-  
nam; tissantam vedanānam.

<sup>1</sup> Cd vibhattissa.

<sup>2</sup> Cd namhi bhaktimhi.

[Les noms de nombre] *devi*, etc. prennent un *a* additionnel devant [la désinence] *nañ* [du génitif pluriel]. Ex. *Dvinnañ* : de deux; *dasannañ* : de dix.

De ce sūtra je n'ai pas traduit le mot « *ca* » dont la valeur m'échappe complètement; car nous ne saurions nous arrêter à l'explication du scholiaste.

### अमा पतो हिंसां वा ॥ १९ ॥

*Pa iccetasmañ smiñ smā iccetasamñ amñ ā ādesā honti vā yathāsañkhyamñ. Matyamñ; matiyamñ; matyā; matiyā; ratyamñ; ratiyamñ; ratyā; ratiyā; nikatyamñ; nikatiyamñ; nikatyā; nīkatyā; vikatyamñ; vikatiyamñ; vikatyā; vikatiyā; viratyamñ; viratiyamñ; viratyā; viratiyā; puthabyamñ; puthaviyamñ; puthabyā; pūthaviyā; pavatyamñ; pavatiyamñ; pavatyā; pavattiyā*<sup>1</sup>.

Les noms [féminins] en *i*, *ī*, *u*, *ū* prennent d'ordinaire les désinences *amñ*, *ā* au lieu de *smiñ* et *smā* [du locatif et de l'ablatif singulier]. Ex. *Matyamñ* ou *matiyamñ* : dans la pensée; *dhenuyā* : de la vache.

Les désinences *smiñ* et *smā* étant tout à fait inusitées dans la déclinaison des féminins en *i*, *ī*, *u*, *ū*, ils n'ont pas d'autre forme d'ablatif que le « *vā* » puisse entendre autoriser au même titre que la désinence *d*, et d'autre part l'autre formation du locatif de ces noms, la formation en *o*, n'est usitée qu'en un si petit nombre de cas déterminés, que ce serait complètement retourner la vérité que de traduire dans notre règle « *vā* » par : « quelquefois »; pour pouvoir le rendre ainsi, il faudrait admettre que ce sūtra s'appliquerait à une période de développement du pâli antérieure à celle qui nous est connue, et

<sup>1</sup> Cf. S<sup>h</sup> *vatiyamñ* <sup>2</sup> *vattiyā*.



plus voisine du sanskrit : rien n'est moins vraisemblable. Quant à une troisième forme possible du locatif, en *yā*, que paraît en effet autoriser le sūtra II, 1, 61, et qui, d'ailleurs, n'aurait rien de plus surprenant que la forme *āya* au même cas des féminins en *ā* (pour les exx. cf. Storek, *Cas. in Ling. Pāl.* etc. p. 20; *Five Jāt.* ed. Fausbøll, p. 12, l. 23, p. 17, l. 4. — Cf. s. II, 1, 60), il faut reconnaître pour le moins qu'elle est d'un usage très-rare. (Storek, n'en citant aucun exemple, paraît n'en pas avoir rencontré. — Cf. pourtant p. 26.) — On remarquera, du reste, l'absence dans le commentaire de tout essai d'explication du « *vā* » et aussi d'exemples de noms en *u*, *ū*. La Būpasiddhī qui, de même, ne donne pas d'exemple de la seconde catégorie, fonde précisément cette omission sur son interprétation de « *vā* ». La voici (fol. 20') : « Vavatthito-vibhāsatto yañ vāsaddo; tena uvappantato na honti; ivanñantatopi yathāpayogañ : la valeur de *vā* ne s'étend qu'à une partie de la règle (Cf. Pāṇ. ed. Böht. *Ind. s. v. vibhāṣā*) : les désinences *añ*, *ā* ne s'appliquent pas aux noms en *u*, *ū*, et même dans les noms en *i*, *ī*, elles ne s'emploient que dans certains cas. » Je ne m'explique pas comment le commentateur peut dire que les formes de locatif et d'ablatif en *añ* et *ā* n'appartiennent pas aux féminins en *u*, *ū*, tandis que les formes comme « *dhenuyañ*, *dhenuyā* » sont les seules en usage. Quant à la portée véritable de « *vā* » relativement aux noms en *i*, *ī*, ce commentaire ne nous éclaire sur ce sujet en aucune façon. Ajoutons enfin que, pour ce qui touche à l'ablatif, la présente règle fait double emploi avec le sūtra 61 de la même section.

### आदितो ओ च ॥ १८ ॥

Ādi iccetasmā smiñvacanassa añ<sup>1</sup> o ādesā honti vā. Ādim; ādo.

Vāti kinattham? Ādisiññā, ādimhi nāthañ namassitvā.

<sup>1</sup> Cf. "सा ऌ ओ ऌ".

Casaddaggaḥapena aññasmāpi smiṇvacanassa ā o aññādesā honti vā<sup>1</sup>. Divā ca ratto ca haranti ye baliṇ, Bārānasīṇ āhu rājā.

Ādi peut à volonté faire [en *m* et] aussi en *o* [son locatif singulier]. Ex. Ādiṇ, ādo ou ādisimīṇ : au commencement.

### सुलानं इयवा से वा ॥ १८ ॥

Jhala iccetesāṇ iya uva iccete ādesā honti vā sare pare. Tiyaṇṇāṇ : pacchiyāgāre; aggiyāgāre; bhikkuvāsane nisīdati; puthuvāsane.

Sareti kimatthaṇ ? Timalaṇ ; tīphalaṇ ; tikacatukkaṇ ; ti-daṇḍaṇ ; tiḷokaṇ ; tinayanaṇ ; tīpāsāṇ ; tīhaṇsaṇ ; tībharāṇ ; tībaddhaṇ ; tīpiṭakaṇ ; tivedaṇ ; catuddisaṇ ; puthubhūtaṇ.

Vāti kimatthaṇ ? Pañcabaṅgehi<sup>2</sup> ; ūhākārehi ; cakkhāvātaṇ.

Vāti vikappanatthaṇ. Ikārassa ayādeso hoti : vatthuttayaṇ.

Devant une voyelle *i*, *ī*, *u*, *ū* peuvent se changer en *iy*, *uv*. Ex. Aggiyāgāre (= aggi + a°) : dans le lieu où se conserve le feu sacré; bhikkhuvāsane (= bhikkhu + ā°) : sur le siège du bhikshu.

### यवकार च ॥ २० ॥

Jhalānam yakāravakārādesā honti vā<sup>2</sup> sare pare. Agyāgāre : cakkhāvātaṇ ; svāgataṇ te mahāvira.

Casaddaggaḥapāṇ sampiṇḍanatthaṇ.

[Ils peuvent] aussi [se changer] en *y*, *v*. Ex.

<sup>1</sup> S° omet vā.

<sup>2</sup> Cd ajoute : samannāgato.

<sup>3</sup> Cd omet vā.

Agyâgâre = aggiyâgâre; cakkhvâyatanañ : le sens de la vue.

पसञ्जस्स च ॥ २१ ॥

Pasañña ca vibhattādesa sare pare yakārādeso hoti. Pathabyā; ratyā; matyā.

Sareti kinatthañ? Pathaviyañ.

Casaddaggaḥaṇaṇi anukodḍhaṇatthañ<sup>1</sup>.

*I, i, u, ā* des noms féminins [peuvent se changer] aussi [en *y, v* devant une voyelle]. Ex. Matyā : par la pensée (du féminin *mati* + *ā*).

Le scholiaste a tort de ne pas répéter ici le « *vā* » du sūtra 19 qui est encore en vigueur; au lieu de « *sareti* », il aurait dû écrire « *vāti* ». La Rūpasiddhi (fol. 20<sup>r</sup>) relève en effet le « *vā* »; mais elle en abuse, pour lui prêter en même temps la fonction d'éliminer de cette règle la lettre *u, ā* comprise aussi bien que *i, ī* dans le terme « *pa* ». Si l'interprétation est arbitraire, elle a du moins ceci de fondé, qu'en fait cette règle paraît ne s'appliquer qu'aux féminins en *i*; mais, pour sauvegarder l'exactitude de l'auteur, elle a recours à une interprétation tout artificielle: et elle ne saurait en tous cas justifier de n'avoir prévu par aucune règle l'insertion de *y* dans les féminins en *u* (*dhenuyā*).

गाव से ॥ २२ ॥

Go iccetassa akārassa āvādeso hoti se vibhattūmbi. Gāvassa.

[Go fait] gāva devant [la désinence] sa [du génitif singulier]. Ex. Gāvassa : de la vache.

<sup>1</sup> Cf. pasañña ca.

<sup>2</sup> S<sup>h</sup> omet cette ligne.

### योसु च ॥ २३ ॥

Go iccetassa okārassa avādeso hoti yo iccetesu paresu<sup>1</sup>.  
Gāvo gacchanti; gāvo passanti; gāvī gacchanti; gāvī passanti.

Casaddaggahapam kimattham? Nāsmāsmimsu vacanesu  
avādeso hoti. Gāvena; gāvā; gāve; gāvesu.

Et aussi devant les désinences du nominatif et de l'accusatif pluriel. Ex. Gāvo gacchanti : les vaches marchent; gāvo passanti : ils voient les vaches.

### अवम्हि च ॥ २४ ॥

Go iccetassa okārassa āva avādesā honti amhi vibhattimhi.  
Gāvam; gāvām.

Casaddaggahapena sādīsasesu pubbuttaravacanesu ca avā-  
deso<sup>1</sup> hoti. Gavassa; gavo; gavena; gavā; gave; gavesu.

[Go change son o en āva et] aussi [en] āva de-  
vant [la désinence] amhi [de l'accusatif singulier].  
Ex. Gavam ou gāvām : la vache.

### आवस्तु वा ॥ २५ ॥

Āva iccetassa gavādesassa antasrassa ukārādeso hoti vā  
amhi vibhattimhi. Gāvam; gāvām.

Āvasseti kimattham? Gavam.

Ambiti kimattham? Gavo tiṭṭhanti.

Āva [remplaçant l'o final de go] peut [à l'accu-

<sup>1</sup> Cd parassa āva avādeso honti resu, les mots, de \*rassa à honti, entre parābhāses, de seconde main.

<sup>2</sup> Cd avādeso.



satif singulier] prendre *a* [au lieu de son *a* final].  
Ex. Gāvunā ou gāvām : vaccam.

ततो नं अं पतिम्हलुत्ते च समासे ॥ २६ ॥

Tato gosaddato naṁvacanassa aṁ ādeso hoti go iccetassa okārassa avādeso<sup>1</sup> hoti patimhi pare alutte ca samāse. Gavampatissa therassa.

Alutte ti kimatthaṁ ? Gopati.

Casaddaggahaṇena samāsepi naṁvacanassa aṁ ādeso hoti go iccetassa okārassa avādeso ca hoti. Gavam.

Après ce mot *go* [changé en *gava*, la désinence] *naṁ* [du génitif pluriel se change en] *aṁ*, en composition, devant *pati*, à moins qu'on n'élimine toute désinence. Ex. Gavampatissa therassa : du sīhavra Gavampati (maître des vaches); mais aussi gopati : le maître des vaches.

ओ से च ॥ २७ ॥

Go iccetassa okārassa avādeso ca hoti samāse sare pare. Gavassakaṁ : gavelkaṁ : gavājinaṁ.

Casaddaggahaṇena uvaṇṇa iccevamantānaṁ liṅgānaṁ uva-avaurādesā honti smiṁ yo iccetesu paresu kvaci. Bhuvī : passavo ; guravo ; cattaro.

Sareti kimatthaṁ ? Godhano : govindo.

Et *o* [de *go*] devant une voyelle [en composition se change en *ava*]. Ex. Gavassakaṁ (= *go* + *assa*°) : vaches et chevaux.

<sup>1</sup> Cf. āvādeso.

## तद्विपरीतुपपदे व्यञ्जने च ॥ २८ ॥

Tassa avasaddassa yadā upapade tiṭṭhamānassa tassa okā-rassa viparito<sup>1</sup> hoti byañjane pare. Uggate suriye; uggacchati; uggahetvā.

Casaddaggaḥaṇena avadhārapattham. Avasāne; avakirane; avakīraṇiṃ.

Et, comme mot secondaire [en composition], devant une consonne [o, représentant de *ava*,] se modifie [en u]. Ex. Uggacchati; il comprend.

La Rūpasiddhi, qui place avec assez de raison ce sūtra après I. 5, 9, en donne du reste la même explication, mais un peu plus complète, que notre scholiaste (fol. 9<sup>a</sup>), spécifiant que : « okāraviparitoti (cod. "rito") ukārassetam adhi-vaṇṇam, c'est-à-dire : modification de o est une manière de dire : u, » puis notant la nécessité, après ce changement, de redoubler la consonne initiale du second terme de la composition. Quant aux exemples donnés par l'un et l'autre commentaire, il est permis de douter s'ils sont heureusement choisis, et il n'y a guère d'apparence que « Uggate suriye », par exemple, puisse être autre chose que : Udgate (et non : avagate) suriye.

## गोण नम्हि वा ॥ २८ ॥

Sabbassa gosaddassa goṇādeso hoti vā namhi vibhattiṃhi. Goṇam saltanām.

Vāti kimattham? Goṇam ce teramānānam<sup>2</sup> ujuṃ gacchati puṅgavo, salihā gāvi ujuṃ yanti nette ujuṃ gate goṇam<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Cf. et S<sup>h</sup> viparito.

<sup>2</sup> Cf. goṇāce<sup>4</sup>. S<sup>h</sup> goṇam. Yoggavi<sup>5</sup>.

<sup>3</sup> Cf. gate sati go. Yāga<sup>6</sup>, et go paraît effacé.

Yogavibhāgena aññāthāpi goṇadeso hoti. Goṇabhūtānañ.

[Go peut] à volonté [se changer en] *goṇa* devant [la désinence] *nañ* [du génitif pluriel]. Ex. Goṇānañ sattannañ : de sept vaches.

### सुदिनासु <sup>१</sup> च ॥ ३० ॥

Suhinā <sup>२</sup> iccetesu ca sabbassa gosaddassa goṇadeso <sup>३</sup> hoti vā. Goṇesu; goṇehi <sup>४</sup>; goṇena.

Vāti kimatthañ <sup>५</sup> Gosu; goli; gobhi; gavena.

Casaddaggaṇena syādisesesu pubbuttaravacanesūpi <sup>६</sup> goṇagugavayādesā honti. Goṇo; goṇā; goṇaṃ; goṇō; goṇassa; goṇamhā; goṇasmā; gunnañ <sup>७</sup>; gavayehi.

Et aussi devant [les désinences] *sa* [du locatif pluriel], *hi* [de l'instrumental pluriel], et *nā* [de l'instrumental singulier]. Ex. Goṇesu : parmi les vaches; goṇena : au moyen d'une vache.

### अम्भो निगद्हीतं जलपेहि ॥ ३१ ॥

Añvacanassa ca makārassa ca jhalapa iccetehi niggaḥitaṃ hoti. Aggih; daṇḍih; isih; mahesih; gahapatiṃ; bhikkhuṃ; sayambhuṃ; abhiḥhuṃ; itthiṃ; rattiṃ; vadhuṃ; pulliṅgaṃ <sup>१</sup>; pumbhāro; puṃkokilo.

<sup>१</sup> Cd suhināsu ca.

<sup>२</sup> Cd suhinā.

<sup>३</sup> Cd S<sup>१</sup> goṇadeso.

<sup>४</sup> S<sup>१</sup> ajoute : goṇebhi.

<sup>५</sup> Cd et S<sup>१</sup> vacanesu pi.

<sup>६</sup> Cd gainnañ.

<sup>७</sup> S<sup>१</sup> puṃliṅgañ.

Ammiti kimatthañ ? Agginā; rattiya; bhikkhunā; itthiya; radhuyā.

Jhalapelihi kimatthañ ? Sukhañ; dukkhañ.

Punarārambhaggaṇaṃ vibhāsānivattanatthañ<sup>1</sup>. Aggim; vadhum; paṭum; bandhum; buddhim.

[La désinence] *añ* [de l'accusatif singulier] et un *m* [final se changent en] *niggahita* après *i*, *ī*, *u*, *ū* de noms de genre quelconque. Ex. Aggim : le feu; daḍḍim : celui qui porte un bâton; vadhum : la femme; pulliṅgañ : le genre masculin.

सर्लोपो अमादेसपञ्चयादिभिरुः सर्लोपे तु पक्ति ॥ ३२ ॥

Saralopo hoti amādesappaccayādīhi saralope tu pakati hoti. Purisañ; purise; pāpañ; pāpe; pāpiyo; pāpiṭṭho.

Amādesappaccayādīhi kimatthañ ? Appamādo; amata-padañ.

Saralopeti kimatthañ ? Purisassa; daḍḍinañ.

Tuṣaddaggaṇaṃ avadhāraṇatthañ. Bhikkhuni; gahapa-tāni. — Pakatiggahāṇasāmatthena puna sandhibhāvo ca hoti. Seyyo; seṭṭho; jeyyo; jetṭho.

La voyelle [finale] s'élide devant [la désinence] *añ* [de l'accusatif singulier], les formes substituées [par une règle à la forme ordinaire ou typique], les suffixes, etc.; mais, l'élision opérée, [ces désinences, suffixes, etc. conservent la] forme primitive [sous laquelle ils sont prescrits]. Ex. Purisa + *añ* : puris'añ : l'homme; pāpa + (la dési-

<sup>1</sup> Cd\* *nivatha*°.

<sup>2</sup> Cd\* *lopo māde*°.



nence substituée) e : pâp'e : dans le méchant. Au contraire, *purisa* + la désinence *sa* du génitif singulier donne, non *purisasa*, mais *purisa-s-sa*, avec un s additionnel spécialement prescrit.

### अघो रस्सं एकवचनदोस्वपि च ॥ ३३ ॥

Agho rassam āpajjate ekavacana yo iccetesu ca. Itthim; itthiyo<sup>1</sup>; itthiyā; vadhū; vadhūyo; vadhūyā; daḍḍinaṃ; sayambhū; sayambhūyo; sayambhūnā.

Aghoti kimattham? Kaṇṇam<sup>2</sup>; kaṇṇāyo; kaṇṇāya.

Ekavacanayosviti kimattham? Itthi; sayambhūhi.

Casaddaggaṇaṃ avadhārapattham. Nadiṃ; nadiyo; nadiyā<sup>3</sup>. — Apiggahaṇena na rassam āpajjate<sup>4</sup>. Itthi; bhikkhū<sup>5</sup>.

Les voyelles [longues, finales de thèmes nominaux,] autres que l'*ā* des féminins, deviennent brèves aux cas du singulier et au nominatif et à l'accusatif pluriel. Ex. *Itthim* : la femme; *itthiyo* : les femmes (de *itthi*); *daḍḍinaṃ* : l'homme qui porte un bâton; *daḍḍino* : les hommes, etc. . . (de *daḍḍi*).

<sup>1</sup> Cd omet *itthiyo*.

<sup>2</sup> Bien que l'*ā* de la désinence de *kaṇṇam* ne soit pas plus long que l'*i* de *itthim*, cet exemple ne doit pas être éliminé, si le scholiaste pour justifier dans toute son étendue l'exclusion absolue contenue dans *agho* du sūtra, fait application à l'accusatif des féminins en *ā*, non de cette règle, mais de la précédente.

<sup>3</sup> S<sup>4</sup> omet : *nadiṃ*. Faudrait-il lire simplement : \**itthim*. *Najjo*; *najjā*. — ? (Cf. II, 1, 47, sch.).

<sup>4</sup> Il manque évidemment quelque chose dans cette dernière phrase; il faut ajouter avant *na rassam* : « *sī* » ou « *simhi* » qui rétablit dans les mots ce qui visiblement était dans la pensée du scholiaste.

<sup>5</sup> Cd *Itthi*; *bhikkhū*.

## न सिस्मिं अनपुंसकानि ॥ ३४ ॥

Sisimā anapuṇṣakāni liṅgāni na rassaṁ āpajjate. Itthā; daṇḍi; sayambhū; vadhu, bhikkhuni<sup>1</sup>.

Sisimāti kimatthaṁ? Bhoti itthi; bho sayambhu; bhoti vadhu; bhoti daṇḍinī.

Anapuṇṣakānāti kimatthaṁ? Sukhakāri dānaṁ; sukha-kāri sīlaṁ<sup>2</sup>; sīghagāyi cittaṁ.

Excepté au nominatif singulier des masculins et des féminins. Ex. Bhikkhuni : la religieuse; daṇḍi : l'homme qui porte un bâton.

## उभाद्धितो नं इमं ॥ ३५ ॥

Ubha iccevaṇṇādīto naṁvacanassa īnaṁ hoti. Ubbinnaṁ; duvannaṁ.

Ubbādīto ti kimatthaṁ? Ubbayesaṁ.

[Les mots] *ubha*, etc. prennent [au génitif pluriel] *īnaṁ* au lieu de [la désinence] *naṁ*. Ex. Ubbinnam : amiborum.

## इणं इणमं तीहि<sup>3</sup> सङ्ख्याहि ॥ ३६ ॥

Naṁvacanassa iṇṇaṁ iṇṇannaṁ iccete ādesā honti tīhi<sup>4</sup> saṅkhyāhi. Tīppaṁ; tīppannaṁ.

Tīhi ti kimatthaṁ? Dvannaṁ.

<sup>1</sup> Cd 'itthā, 'bhu, 'dhu, 'ni.

<sup>2</sup> Cd deux fois : sukhakāri. S<sup>3</sup> 'kāri, la seconde fois.

<sup>3</sup> Cd iṇṇamīnaṇṇatīhi, S<sup>3</sup> 'tīhi.

<sup>4</sup> Cd tīhi.

Le nom de nombre *tī* prend [au génitif pluriel] *iṇṇaṃ*, *iṇṇanaṃ* [au lieu de la désinence *naṃ*].

### योसु कतनिकारलोपेसु द्वित्रं ॥ ३७ ॥

Sabbe sarā yosu katanikāralopesu dighaṃ āpajjante Aggī; bhikkhū; ratti; yāgū; atthi; atthini; āyū; āyuni<sup>1</sup>; sabbāni; yāni; tāni; kāni; etāni; amūni; imāni.

Yosvī kimatthaṃ ? Aggī; bhikkhu; ratti; sabbo; yo; so; ko; ameko.

Katanikāralopesvī kimatthaṃ ? Ithiyo; vadhuyo; sayambhuvo.

Punarārambhaggaḥaṃ kimatthaṃ ? Nīccadīpanatthaṃ. Aggī; bhikkhū; ratti<sup>2</sup>; yāni; tāni; katanāni.

Les voyelles [finales des thèmes nominaux] deviennent longues au nominatif et à l'accusatif pluriel [tant masculin que neutre, et au neutre même] quand la désinence *ni* est supprimée. Ex. Aggī : les feux; atthīni ou atthi : les os.

### सुनंति च ॥ ३८ ॥

Sunānti iccetesu ca sabbe sarā dighaṃ āpajjante. Aggīsu; aggināṃ; aggīhi; bhikkhūsu; bhikkhūnaṃ; bhikkhūhi<sup>3</sup>; purisāsu; purisānaṃ; purisāhi.

Etesvī kimatthaṃ ? Agginā; pājinā<sup>4</sup>.

Casaddaggaḥaṃ avadhāraḥatthaṃ. Sukhettesu brahmacārisu dhanimaṃ akkhāsi bhagavā; bhikkhūnaṃ datvā sakhehi pāṇehi<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Ici encore, dans la plupart des exemples Cd et S<sup>2</sup> écrivent la voyelle brève.

<sup>2</sup> Cd et S<sup>2</sup> aggī; bhikkhu; ratti.

<sup>3</sup> Cd ajoute ici : rattisu; rattinaṃ/ rattihi.

<sup>4</sup> Cd et S<sup>2</sup> pājinā.

<sup>5</sup> Cd pānehi.

[Il en est] de même devant [les désinences] *sa*, *nañ*, *hi* [du locatif, génitif et instrumental pluriel].  
Ex. Aggissu : dans les feux; bhikkhūnañ : des religieux.

### पञ्चादशिनं अत्तं ॥ ३८ ॥

Pañcādinañ sañkhyānañ anto attañ āpajjate sunañhi iccetesu. Pañcasu; pañcannañ; pañcali; chasu; channañ; chali; sattasu; sattahi; sattannañ; aññhasu; aññhali; navasu; navannañ; navahi; dasasu; dasannañ; dasahi.

Pañcādinañ itī kinatthañ ? Dvīsu; dvīnañ; dvīhi.

Attāñ itī bhāvaniddeso : ubbhayasāgamattatthañ, anto ukāro attañ āpajjalle<sup>1</sup>. Catassannañ itthinañ; tissanñañ vedanānañ.

[Devant les désinences du locatif, génitif et instrumental pluriel, les noms de nombre] *pañca*, etc. ont *a*. Ex. Pañcasu : dans cinq. . . ; channañ : de six. . . ; dasahi : par dix. . .

### पतिस्सिनिम्हि ॥ ४० ॥

Polissanto attañ āpajjate nimhi paccaye pare. Gahapatāni. Nimhiti kinatthañ ? Gahapati.

[De même] *patī* [change son *i* final en *a*] devant [le suffixe] *ini*. Ex. Gahapatāni<sup>2</sup> : maîtresse de maison.

<sup>1</sup> Cd aññhañ.

<sup>2</sup> S<sup>o</sup> omet : anto<sup>3</sup> jgate.

<sup>3</sup> Cd \*patāni.



## नुस्सन्तो योसु च ॥ ४१ ॥

Niuppaccayassanto attañ āpajjate sunañhiyo iccetesu. Guṇavantesu; guṇavantānañ; guṇavantehi; guṇavantā; guṇavante.

Ntisseti kimatthañ? Isinañ.

Etesviti kimatthañ? Guṇavā.

Casaḍḍaggaḥaṇena aññesu ca vacanesu attañ<sup>1</sup> hoti. Guṇavantaññ; guṇavanteṇa. — Antaggahaṇena<sup>2</sup> attañca hoti yonāñ ikāro ca. Guṇavanti.

La finale du suffixe *ntu* [se change de même en *a* devant les désinences du locatif, génitif et instrumental pluriel, et] aussi devant les désinences du nominatif et de l'accusatif pluriel. Ex. Guṇavantesu : chez les gens vertueux; guṇavantānañ; guṇavantā; guṇavante.

## सवस्स वा अंसेसु ॥ ४२ ॥

Sabbasseva ntuppaccayassa attañ hoti vā aññsu iccetesu. Satimañ bhikkhuñ satimantañ bhikkhuñ vā; bandhumañ rājānañ bandhumantañ rājānañ vā; satimassa bhikkhuno satimato bhikkhuno vā; bandhumassa rañño bandhumato rañño vā<sup>3</sup>.

Etesviti kimatthañ? Satimā bhikkhu; bandhumā rājā.

[Le suffixe *ntu*] tout entier [peut] à volonté [se changer en *a*] devant [les désinences] *añ* et *sa* [de l'accusatif et du génitif singulier]. Ex. Satimañ ou

<sup>1</sup> Cd attañca hoti. S<sup>h</sup> omet les deux *ca* après aññesu et après attañ.

<sup>2</sup> Cd ajoute *hi* : ntuppaccayassanto.

<sup>3</sup> Cd ajoute : sukhañ deti.

satimantañ bhikkhuñ : un bhikshu qui n'est point oublieux.

### सिन्धु वा ॥ २३ ॥

Ntuppacceyassantassa<sup>1</sup> attañ hoti vā simhi vibhattimhi<sup>2</sup>.  
Himavanto pabbato<sup>3</sup>.

Vāti kimatthañ ? Himavā pabbato.

[La voyelle finale du suffixe *nta* peut se changer] à volonté [en *a*] au nominatif singulier. Ex. Himavanto pabbato : le mont Himavat (Himālaya).

### अगिस्सिनि ॥ २४ ॥

Aggissanto ini hoti vā simhi vibhattimhi. Purato aggini;  
pacchinato aggini; dakkhinato aggini; vāmato aggini<sup>4</sup>.

Vāti kimatthañ ? Aggi.

[La voyelle finale] de *aggi* [peut à volonté se changer en] *ini* [au nominatif singulier]. Ex. Purato aggini : le feu à l'orient.

### योस्वकात्तस्सो वो ॥ २५ ॥

Yosū akatarasso jho attañ āpajjate. Aggayo; munnayo;  
isayo<sup>5</sup>.

Yosviti kimatthañ ? Aggissu.

<sup>1</sup> Cd S<sup>h</sup> 'nta n'.

<sup>2</sup> Cd vibhaktimhi.

<sup>3</sup> Cd ajoute : himo yassa atthi tasmā vā vijjati himavanto : une glose introduite par erreur dans le texte.

<sup>4</sup> S<sup>h</sup> pour tout exemple donne une seule fois : aggini. Cd dakkhina'.

<sup>5</sup> Cd ajoute : gavyayo.

Akatarassoti kimatthañ ? Daḍḍino.

Jhōti kimatthañ ? Rattiyo.

Devant [les désinences] *yo* [du nominatif et de l'accusatif pluriel], les noms masculins en *i*, *ī* [le changent en *a*], excepté les noms en *ī*, qui [dans ce cas] remplacent la longue par la brève. Ex. Aggayo : les feux (de : aggi); mais daḍḍino : les porteurs de bâtons (de : daḍḍi).

वेवोसु<sup>1</sup> लो च ॥ ४६ ॥

Vevo iccetesu akatarasso lo attañ āpajjate. Bhikkhave; bhikkhavo; hetave; hetavo.

Akatarassoti kimatthañ ? Sayambhuvo<sup>2</sup>; vessabhuvo; parābhibhuvo<sup>3</sup>.

Vevoṣviti kimatthañ ? Hetunā; ketunā; setunā.

Casaddaggaṇañ attañ anukaḍḍhanatthañ<sup>4</sup>.

De même les noms masculins en *u*, *ū* [le changent en *a*] devant [les désinences] *ve*, *vo* [excepté les noms qui ayant un *ū* final le changent en *a*]. Ex. Bhikkhavo : les religieux; hetavo : les motifs; mais : parābhibhuvo : les maîtres (de : parābhibhū).

<sup>1</sup> Cd *vevesu*.

<sup>2</sup> Avant sayambhuvo Cd a : Daḍḍino, qui n'a rien à voir dans cette règle.

<sup>3</sup> Cd parābhuvo.

<sup>4</sup> S<sup>o</sup> omct cette ligne.

### मातुलादीनं आनत्तं इकारः ॥ ४९ ॥

Mātula iccevamādīnañ anto ānattañ āpajjate ikarappaccaye pare. Mātulāni; ayyakāni; varupāni<sup>1</sup>.

Ikāretī kīmatthañ<sup>2</sup> ? Bhikkhūni, jālini; gahapatāni<sup>3</sup>.

Ānattaggahaṇena nadi iccetassa ādisaddassa jjo jja jja ādesā<sup>4</sup> honī saba vibhattiyā<sup>5</sup> yonāsa iccetesu. Tañ yathā : nājjo sandanti; nājja katañ tarāṅgañ; nājja nerañjarāya tire.

[Les noms] *mātula*, etc. prennent *ān* [au lieu de leur voyelle finale] devant le suffixe *i*. Ex. Mātulāni : la femme d'un oncle maternel.

### स्माह्मिन्मिन् म्हाभिन्मि वा ॥ ४८ ॥

Sabbato smāhismiñ iccetesāñ mḥābhiñmhi iccete ādesā honī vā yathāsaṅkhyāñ. Purisamhā, purisasmā; purisebhi, purisehi; purisamhi, purisasmīñ.

Smāhismiñnañ itī kīmatthañ<sup>2</sup> ? Vaṇṇavantañ ogandha-kāñ; mahantañ chattañ.

On peut à volonté remplacer par [les désinences] *mḥā*, *bhi*, *mhi* [les désinences] *smā*, *hi*, *smīñ* [de l'ablatif singulier, de l'instrumental pluriel et du locatif singulier]. Ex. Purisamhā ou purisasmā : de l'homme; purisebhi ou purisehi.

<sup>1</sup> Cf. mātulādhēdinam ānattañ ikāro. — S<sup>3</sup> ikāre.

<sup>2</sup>, <sup>3</sup> Cf. écrit ces trois exemples avec *i* final.

<sup>4</sup> Cf. jo jja jja ā<sup>4</sup>. S<sup>3</sup> jjo jja jja ādesā<sup>4</sup>.

<sup>5</sup> Cf. vibhattiyā.



### न तिमेहि कताकोरिहि<sup>१</sup> ॥ ४६ ॥

Ta ima iccete<sup>hi</sup> katākāre<sup>hi</sup> amāsmi<sup>na</sup>am mām<sup>hi</sup> iccete ādesā na hontī. Asmā; asmi<sup>ñ</sup>; asmā; asmi<sup>ñ</sup>.

Katākāre<sup>hi</sup><sup>२</sup> kimattha<sup>ñ</sup>? Tamhā; tam<sup>hi</sup>; imamhā; imam<sup>hi</sup>.

Excepté après les pronoms *ta*, *ima*, quand ils sont réduits à la forme *a*. Ex. Asmā : de celui-ci; mais : tasmā ou tamhā.

### सुहृस्वकारो<sup>३</sup> ॥ ५० ॥

Subi iccetesu akāro etta<sup>ñ</sup><sup>१</sup> āpajjate. Sabbesu; yesu; tesu; kesu; purisesu; imesu; kusalesu; tumhesu; ambesu; sabbe<sup>hi</sup>; yehi; tehi; kehi; purisehi; imehi; kusalehi, tumhehi; amhehi.

Devant [les désinences] *su*, *hi* [du locatif et de l'instrumental pluriel, les thèmes en] *a* [changent cette voyelle en] *e*. Ex. Sabbesu : dans tous; sabbe<sup>hi</sup> : par tous.

### सब्वनामानं नप्ति च<sup>२</sup> ॥ ५१ ॥

Sabbesa<sup>ñ</sup> sabbanāma<sup>ñ</sup>am akāro etta<sup>ñ</sup> āpajjate nam<sup>hi</sup> vibhatti<sup>mhi</sup>. Sabbesa<sup>ñ</sup>; sabbesāma<sup>ñ</sup>; yesa<sup>ñ</sup>; yesāma<sup>ñ</sup>; tesa<sup>ñ</sup>; tesāma<sup>ñ</sup>; kesa<sup>ñ</sup>; kesāma<sup>ñ</sup>; imesa<sup>ñ</sup>; imesāma<sup>ñ</sup>; itaresa<sup>ñ</sup>; itaresāma<sup>ñ</sup>; katamesa<sup>ñ</sup>; katamesāma<sup>ñ</sup>.

<sup>१</sup> २ Cd katāro<sup>३</sup>.

<sup>२</sup> S<sup>h</sup> subivāka<sup>३</sup>.

<sup>३</sup> Cd etattha<sup>ñ</sup>.

Sabbanāmanān itī kimatthañ ? Buddhānañ ; bhagavan-  
tānañ.

Akāroti kimatthañ ? Amūsañ . amūsānañ <sup>1</sup>.

Casaddaggahañ eggahañ anukaḍḍhanatthañ <sup>2</sup>.

Les pronoms [subissent ce changement] aussi,  
au génitif pluriel. Ex. Sabbesaṇṇ ou sabbesānañ : de  
tous ; yesaṇṇ ou yesānañ : de qui.

### अतो नेन ॥ ५२ ॥

Tasmā akārato nāvacaṇassa enādeso hoti. Yena ; tena ; kena ;  
anena ; purisena ; rūpena.

Atoti kimatthañ ? Muninā ; amunā ; bhikkhunā.

Nāti kimatthañ ? Tasmā.

Après [les thèmes en] *a*, [à la désinence] *nā* [de  
l'instrumental singulier on substitue la forme] *ena*.  
Ex. Purisena : par l'homme.

### सो ॥ ५३ ॥

Tasmā akārato sāvacaṇassa okārādeso hoti. Sabbo ; yo ; so ;  
ko ; puriso.

Siti kimatthañ ? Purisānañ.

Atoti kimatthañ ? Sayambhū <sup>3</sup>.

[Après les thèmes en *a*, à la désinence] *si* [du  
nominatif singulier on substitue la forme] *o*. Ex. Pu-  
riso : l'homme.

<sup>1</sup> Cd et S<sup>2</sup> amusañ ; amūsānañ

<sup>2</sup> Cette ligne manque dans S<sup>2</sup>.

<sup>3</sup> Cd sayambhū.

## सो वा ॥ ५४ ॥

'Tasmā akārato nāvacaṇassa so ādeso hoti vā. Atthaso; byañjanaṇaso; suttaso; padaso; yasaso; upāyaso; sabbaso; thānaṇaso; thāmaṇaso.

Vāti kimatthaṇ? Pādena vā pādaraheṇa vā atirekapādena vā atthena<sup>1</sup>.

[Après les thèmes en *a*, à la désinence *nā* de l'instrumental singulier on peut] à volonté [substituer la forme] *so*. Ex. Atthaso : par le sens.

## द्विचोरेहि ॥ ५५ ॥

Digha ora iccetehi smāvacaṇassa so ādeso hoti vā<sup>2</sup>. Dighaso, dighaṇhā; oraso, oraṇhā.

Dighorehi kimatthaṇ? Amunā; saraṇhā; vacaṇaṇhā.

Après *digha*, *ora* [on peut à volonté, à la désinence *smā* de l'ablatif singulier substituer la forme *so*]. Ex. Dighaso ou dighaṇhā : de loin.

Ce sūtra, si le scholiaste en exprime bien le sens, est singulièrement placé ici, où rien dans les règles précédentes n'autorise régulièrement à sous-entendre le « smāvacaṇassa » du commentaire. C'est « nāvacaṇassa », comme dans le précédent sūtra, qu'on s'attendrait naturellement à suppléer : néanmoins, comme dans cette hypothèse le sūtra 55 ne serait qu'une application tout à fait régulière de la règle générale précédente, et se trouverait d'une inutilité injustifiable, il est vraisemblable que le scholiaste est bien entré

<sup>1</sup> Cf. pādāraheṇa vā theyyacittena.

<sup>2</sup> Cf. n'a pas « vā ».

dans l'intention de l'auteur. La Rūpasiddhi (fol. 36\*), il est vrai, renvoie expressément pour le *smā* au sūtra 48; c'est là un artifice fort peu régulier, mais fréquemment nécessaire.

### सव्योनिनिं आ ॥ ५३ ॥

Tasmā akarato sabbesaṃ yoninaṃ ā e ādesā honti vā ya-thāsaṅkhyāṃ. Purisā; purise; rūpā; rūpe.

Vāti kimatthaṃ? Aggayo; munayo; isayo.

Yoninanti kimatthaṃ? Purisassa; rūpassa.

Ākārato ti kimatthaṃ? Daḍḍino; alhhiṇi; aggi jalanti; muni caranti<sup>1</sup>.

[Les thèmes en *a*, masculins ou neutres, peuvent à volonté prendre] *ā*, *e* pour toute désinence au nominatif et à l'accusatif pluriel. Ex. Purisā, purise : les hommes; rūpā, rūpe : les formes.

Ici « *vā* » ne peut porter que sur la substitution des formes *ā*, *e* à la désinence *ni*, et peut-être aussi sur la forme *e* pour l'accusatif des masculins. Car pour la forme du nominatif pluriel masculin en *ā*, elle n'est point facultative, elle est la forme régulière et unique. Quant à l'accusatif, on pourrait, à la rigueur, penser que l'auteur songe à une seconde forme en *ā* (Cf. Stork, *Casuum in L. Pālicā*, etc. p. 9), que, du reste, il n'autorise nulle part expressément. D'un autre côté, la répétition de « *vā* » dans le sūtra suivant donnerait à penser que l'auteur ne l'a pas voulu sous-entendre dans cette règle-ci; mais il n'a pu pourtant entendre proscrire des formes comme « *rūpāni* », beaucoup plus habituelles que les formes en *ā*, *e*, et que le S. II, en contradiction avec la présente règle, autorise même *exclusivement*.

<sup>1</sup> Cf. aggi muni<sup>2</sup>. S<sup>h</sup> aggi tithati; muni carati.



## स्मास्मिन् वा ॥ ५९ ॥

Tasmā akārato subbesaṃ smā smiṃ iccetesaṃ ā e ādesā honti vā yathāsaukhyāṃ. Purisā; purisasmā; purise; purisasmiṃ.

Atoti kimatthaṃ? Daṇḍiṇā; daṇḍismiṃ; bhikkhūnā; bhikkhusmiṃ.

Vāti kimatthaṃ? Purisaṃbhā; purisaṃhi<sup>1</sup>.

[Les thèmes en *a* peuvent] à volonté [prendre *ā*, *e*] au lieu [des désinences] *smā*, *smiṃ* [de l'ablatif et du locatif singulier]. Ex. Purisā ou purisasmā : de l'homme; purise ou purisasmiṃ : dans l'homme.

## आय चतुल्येकवचनस्स तु ॥ ५८ ॥

Tasmā akārato catutthiekavacanassa āyādeso hoti vā. Attāya hitāya sukhāya<sup>2</sup> devanussānaṃ buddho loka<sup>3</sup> appajjati.

Atoti kimatthaṃ? Issa.

Catutthīti kimatthaṃ? Purisassa sukhāṃ.

Ekavacanasseti kimatthaṃ? Purisaṃnāṃ dadāti.

Vāti kimatthaṃ? Dātā hoti sannaṃsena vā brāhmaṇassa vā.

Tasaddaggaṇena atthaṃ en hoti. Attatthaṃ; hitatthaṃ; sukkatthaṃ.

[Et dans ces thèmes en *a*] le quatrième cas (datif) du singulier [peut à volonté prendre la désinence]

<sup>1</sup> Cd purisasmiṃ. S<sup>h</sup> ajoute : Puraṭṭāggahaṇena smāsmiṃnāṃ aṃho ādesā honti. Sappasāraṃ tūretī; assamo tūṭṭhātī; vessantarō rājā, et passe la ligne vādī.

<sup>2</sup> Cd anet sukhāya.

<sup>3</sup> Cd loka u<sup>o</sup>.

*āya*. Ex. *Atthāya hitāya sukhāya devamanussānaṃ buddho loka uppajjati* : c'est dans l'intérêt, pour l'avantage et le bonheur des dieux et des hommes, qu'un Buddha naît dans le monde.

तयो नेव च सवुनामेहि ॥ ५८ ॥

Teti sabbanāmehi akāraṇeti sma smiṃ sa iccetesāṃ ekavacanānaṃ<sup>1</sup> tayo ā e āya ādesā neva honti. Sabbasmā; sabbasmīṃ; sabbassa; yasmā; yasmīṃ; yassa; tasmā; tasmīṃ; tassa; kasmā; kasmīṃ; kassa; imasmā; imasmīṃ; imassa.

Sabbanāmehi kiṃatthaṃ? Pāpā; pāpe; pāpāya.

Casaddaggaṇaṇaṃ atoggaṇaṇaṃ anukaḍḍhanatthaṃ<sup>2</sup>.

Et au contraire les pronoms [en *a*] n'admettent pas ces trois [désinences *ā*, *e*, *āya*]. Ex. On dit seulement de *sabba*, tout : *sabbasmā*, *sabbasmīṃ*, *sabbassa*.

यतो नादिनं ॥ ६० ॥

Tasmā ghato nādināṃ ekavacanānaṃ vibhattigapānaṃ āya-deso hoti. Kaṇhāya kataṃ kammaṃ; kaṇhāya nissāṇaṃ vatthaṃ; kaṇhāya pariggaho; kaṇhāya potṭhitaṃ silaṃ.

Ghato kiṃatthaṃ? Rattiyā; vadhuyā.

Nādināṃ iti kiṃatthaṃ? Kaṇhāṃ; vijjāṃ; vipaṇṇāṃ; gaṇḍaṇṇāṃ.

Ekavacanānaṃ iti kiṃatthaṃ? Sabbāsu; yāsu; tāsu; kāsu; imāsu; pabbāsu.

[Les féminins en] *ā* [prennent *āya*], au lieu des désinences *nā*, etc. [de l'instrumental, etc. (des cas

<sup>1</sup> Cf. 'sa ekavacana iccetesāṃ tayo'.

<sup>2</sup> S<sup>t</sup> omet cette ligne.



liaste; mais comme, à la rigueur, elles y peuvent entrer, et que, d'ailleurs, toutes les formes ainsi autorisées s'expliquent aisément, nous n'avions pas de raison suffisante de nous éloigner de cette interprétation, que confirme du reste la répétition de *e* dans le sūtra suivant.

### घते च ॥ ६३ ॥

Tasmā ghato gassa ekāro hoti. Bhoti ayye; bhoti kaññe; bhoti gharādiye.

Et les féminins en *ā* font leur vocatif singulier en *e*. Ex. Bhoti ayye : madame ! bhoti kaññe : ô jeune fille !

### न अम्मादितो ॥ ६४ ॥

Tato ammadīto gassa ra ekārattam hoti. Bhoti amma, bhoti annā; bhoti amba; bhoti tātā.

\* Ammadīto ti kimattham ? Bhoti kaññe.

Excepté les mots *amma*, etc. Ex. Bhoti amma : ma mère !

Ces vocatifs avec l'*ā* long sont directement contraires à l'usage sanscrit constaté par Pāṇini (VII, 3, 107) : « Ambārthanadyor hrasvah, » ou, comme s'exprime la grammaire Kātantra : « Hrasvo 'mbārthanān. » (Fol. 14.) Cependant les formes données par le scholiaste peuvent être les vraies pour le pâli; c'est ce que semble prouver le choix même fait pour la présente règle d'une forme nouvelle, s'éloignant des modèles sanscrits. Car il n'existe point d'ailleurs dans notre grammaire de règle complétant celle-ci, et enseignant la substitution d'un *ā* bref à l'*ā* long des mots *amba*, etc. dont le changement en *e*, au moins, est ici nettement exclu. Tout



tefois on trouve la brève, p. ex. dans *amma* (*Dhammap.* p. 113, l. 14).

### अकतरस्सा लतो यवालपनस्स वे वो ॥ ६५ ॥

Tasmā akatarassā lato yvālapanassa ve vo ādesā honti.  
Bhikkhave; bhikkhavo; hetave; hetavo.

Akatarassāti kimatthañ ? Sayambhuvo.

Latoti kimatthañ ? Nāgiyo; aggayo; dhenuyo; yāguyo.

Ālapanasseti<sup>1</sup> kimatthañ ? Te hetavo; te bhikkhavo.

Les noms masculins en *a*, *ā* font le vocatif pluriel en *ve*, *vo*, excepté ceux en *ū*, qui rendent cette voyelle brève. Ex. Bhikkhave ou bhikkhavo : ô bhikshus! mais : Sayambhuvo : ô êtres existants par vous-mêmes.

### कलतो मस्स नो वा ॥ ६६ ॥

Tasmā jhalato sassa no hoti vā. Aggino; aggissa; sakhino; sakhissa; daṇḍino; daṇḍissa; bhikkhuno; bhikkhussa; sayambhuvo; sayambhussa.

Sasseti kimatthañ ? Isinā; bhikkhuo.

Jhalatoti kimatthañ ? Purisassa.

Les noms masculins en *i*, *ī*, *u*, *ū* peuvent à volonté prendre *no* au lieu de la désinence *sa* [du génitif singulier]. Ex. Aggino ou aggissa : du feu; sayambhuvo ou sayambhussa : de l'être existant par lui-même.

### वपतो च योनं लोपो ॥ ६७ ॥

Tehi ghaṇḍajāla icceteḥi yonañ lopo hoti vā. Kaṇṇā; kaṇṇāyo; rattī; rattīyo; itthī; itthīyo; vadhū; vadhuvo; yāgū;

<sup>1</sup> C. yuvā.

<sup>2</sup> Cđ ālapaneti. S<sup>2</sup> ālapanassa vevoti.

yāguyo; aggi; aggayo; bhikkhū; bhikkhavo; sayambhū; sayambhuvo; atthi; atthini; āyū; āyūni<sup>1</sup>.

Les féminins en *ā*, aussi [bien que les noms masculins et féminins en *i*, *ī*, *u*, *ū*], peuvent à volonté supprimer toute désinence des nominatif et accusatif du pluriel. Ex. Kaññā ou kaññāyo : les jeunes filles; ratti ou rattiyo : les nuits; bhikkhū ou bhikkhavo : les religieux.

Cette règle se complète par II, 1, 37.

### लतो वोकारो च ॥ ६८ ॥

Tasmā lato yonāṃ vokāro hoti vā. Bhikkhavo; bhikkhū; sayambhuvo; sayambhū<sup>2</sup>.

Kāraggaḥapaṃ kimatthaṃ ? Yonāṃ no ca hoti. Jantuno.

Casaddaggaḥapaṃ avadhāraṇatthaṃ. Amū purisā tiṭṭhanti; amū purise passatha.

Les masculins en *u*, *ū* [peuvent] aussi [à volonté faire leur nominatif et leur accusatif pluriel en] *vo*. Ex. Bhikkhavo ou bhikkhū : les bhikshus.

ITI NĀMAKAPPE PATHAMO KĀṆṬO.

### अम्हस्स ममं सविभत्तिस्स से ॥ १ ॥

Sabbassa amhasaddassa savibhattissa mamaṃ āleso hoti se vibhattimhi. Mamaṃ diyate; purisena mamaṃ pariggaho<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Cd omet l'exemple : kaññā, kaññāyo, et écrit brève la voyelle finale de chaque exemple syncopé. — S<sup>3</sup> omet : ratti; rattiyo, il lit : aggiyo, au lieu de : aggayo.

<sup>2</sup> Cd \*kkhu \*mbhu.

<sup>3</sup> S<sup>3</sup> ajoute ici : amhasseti kimatthaṃ ? Purisassa diyate. Seti kimatthaṃ ? Ahaṃ gacchāmi.

[Le thème pronominal] *amha*, dans son entier et y compris la désinence, devient *mamañ* au génitif singulier. Ex. *Mamañ diyaṣe* : on me donne.

### मयं योमिह पठमे ॥ २ ॥

*Sabbasseva amhasaddassa savibhattissa mayañ ādeso hoti yomhi paṭhame. Mayañ gacchāma* : *mayañ dema*.

*Amhasseti kimatthañ ?* *Parisa tiṭṭhanti*.

*Yomhiṭi kimatthañ ?* *Ahañ gacchāmi*.

*Paṭhameti kimatthañ ?* *Amhākañ passasi tvañ*.

[*Amha*, dans son entier, et y compris la désinence, devient] *mayañ* au premier [des deux cas en] *yo*. [au nominatif pluriel]. Exemple : *Mayañ gacchāma* : nous allons.

### तुस्स लो ॥ ३ ॥

*Sabbasseva ntuppaccayassa savibhattissa nto ādeso hoti yomhi paṭhame. Guṇavanto tiṭṭhanti*.

*Ntusseti kimatthañ ?* *Sabbe sattā gacchānti*.

*Paṭhameti kimatthañ ?* *Guṇavante passatha*.

[Le suffixe] *nta* [dans son entier, et y compris la désinence,] devient *nto* [au nominatif pluriel]. Ex. *Guṇavanto tiṭṭhanti* : les gens vertueux se tiennent fermes. . . .

### तस्स ' मे वा ॥ ३ ॥

*Sabbasseva ntuppaccayassa savibhattissa ntassādeso hoti vā se vibhattimhi. Silavantassa jhāyino*, *silavato jhāyino*.

<sup>1</sup> Cf. S<sup>o</sup> ntussa. Malgré l'accord des deux manuscrits et aussi de

Seti kimatthañ ? Silavā tiṭṭhati.

[Il pent] à volonté [se changer en] *ntassa* au génitif singulier. Ex. *Silavantassa jhāyino* : d'un contemplatif persévérant.

### आ सिन्धि ॥ ५ ॥

Sabbasseva ntuppaccayassa savibhattissa ā ādeso hoti simhi vibhattimhi. Guṇavā ; pañṇavā ; silavā ; satimā ; matimā.

Ntusseti kimatthañ ? Purisā tiṭṭhanti.

Simhiti kimatthañ ? Silavanto tiṭṭhanti.

[Il se change en] ā au nominatif singulier. Ex. *Guṇavā* : vertueux ; *satimā* : qui se souvient.

### अ नपुंसके ॥ ६ ॥

Sabbasseva ntuppaccayassa savibhattissa aṃ hoti simhi vibhattimhi napuṃsake vattamānassa līṅassa<sup>1</sup>. Guṇavaṃ cittaṃ tiṭṭhati ; rucimaṃ pupphaṃ rocati.

Simhiti kimatthañ ? Vajjavantaṃ agandhakaṃ<sup>2</sup> pupphaṃ passasi.

[En] aṃ au neutre. Ex. *Guṇavaṃ cittaṃ tiṭṭhati* : une âme vertueuse demeure ferme.

la Rūpasiddhi, qui lit de même et dans le sūtra et dans le commentaire, il est évident que c'est « *ntassa* » qu'il faut lire ; la leçon « *ntussa* » n'est sans doute que le résultat du voisinage de : *ntussa nto*.

<sup>1</sup> S<sup>b</sup> « *le gamyamāne. Guṇa* ».

Cd *vannavantaṃ agandha agakam pu*<sup>2</sup>.



## अवणा च मे ॥ ९ ॥

Sabbasseva ntuppaccayassa savibhattissa añ a á ádesà honti  
ge pare. Bho guṇavañ; bho guṇava; bho guṇavā.

Casaddaggaḥaṇena añḡgahaṇānukaḡḍḥanaṭṭhañ<sup>1</sup>.

Et au vocatif singulier en a, á ou añ. Ex.  
Bho guṇava, guṇavā ou guṇavañ : ô homme ver-  
tueux !

## तोतिता सस्मिन्नासु ॥ ८ ॥

Sabbasseva ntuppaccayassa savibhattissa totitā ádesà honti  
vā sasmimñā iccetesu yathāsañkhyañ. Guṇavato, guṇavan-  
tassa; guṇavati, guṇavantasmimñ; guṇavatā, guṇavantena;  
satimato, satimantassa; satimati, satimantasmimñ; satimata,  
satimantena.

Etesviti kimatthañ ? Guṇavā; satimā.

[Il peut se changer à volonté en] to, tá, tū, aux  
génitif, localif et instrumental du singulier. Ex.  
Guṇavato ou guṇavantassa, guṇavati ou guṇavan-  
tasmimñ, guṇavatā ou guṇavantena.

L'absence de « vā » dans cette règle est surprenante; la ré-  
pétition y en est d'autant plus nécessaire, qu'il est plus ir-  
régulier de le suppléer en l'empruntant au sūtra 4, après  
trois sūtras intermédiaires où il ne continue point de garder  
cours. D'ailleurs, s'il était dans la pensée de l'auteur de sous-  
entendre dans cette règle un vā précédemment exprimé,  
pourquoi le répéter expressément dans le sūtra suivant ? Et  
pourtant le sūtra 4 enseigne, par exemple, d'une façon po-  
sitive, des formes comme : guṇavantassa.

<sup>1</sup> S<sup>b</sup> n'a pas cette ligne.

## नन्दि तं वा ॥ ८ ॥

Sabbasseva utuppaccayassa savibhattissa taññādeso hoti vā namhi vibhattimhi. Guṇavataññi; guṇavantānaññi; satimataññi; satimantānaññi.

Namhiti kimatthaññi? Guṇavanto tiṭṭhanti; tiṭṭhanti satimanto.

[Il peut] à volonté [se changer en] *taññi* au génitif pluriel. Ex. Guṇavataññi ou guṇavantānaññi : des hommes vertueux.

## इमस्मिदं असिमु नपुंसके ॥ १० ॥

Sabbasseva imasaddassa savibhattissa idaññi hoti vā aṇṇisū napuṇṇasake vattamānassa liṅgassa. Idaññi cittaññi tiṭṭhanti; idaññi cittaññi passasi.

Vāti kimatthaññi? Imaññi cittaññi tiṭṭhanti<sup>1</sup>.

Napuṇṇasaketi kimatthaññi? Imaññi purisaññi passasi; ayaññi puriso tiṭṭhanti.

*Ima* peut à volonté faire *idaññi* à l'accusatif et au nominatif singulier du neutre. Ex. Idaññi ou imaññi cittaññi : ce tableau.

## अनुस्ताटुं<sup>१</sup> ॥ ११ ॥

Sabbasseva amasaddassa savibhattissa aduññi hoti aṇṇisū napuṇṇasake vattamānassa liṅgassa. Aduññi pupphaññi passasi; aduññi pupphaññi viroceti.

Anuṇṇasaketi kimatthaññi? Anuññi rājānaññi passasi; anu rājā tiṭṭhanti.

<sup>1</sup> Cf. "ssati imaññi cittaññi tiṭṭhanti vā, Na".

<sup>2</sup> Cf. "ssādi.

*Amu* [fait] *aduṃ* [au nominatif et à l'accusatif singulier du neutre]. Ex. *Aduṃ pupphaṃ* : cette fleur.

### इत्थिपुमनपुंसकसङ्ख्यं ॥ १२ ॥

*Itthipumanapurūsakasaṅkhyāṃ iccetaṃ adbhikāratthaṃ veditaḥḥaṃ*.

[Les sūtras qui vont suivre concernent les] noms de nombre et [s'appliquent également aux trois genres], féminin, masculin et neutre.

### योसु द्वित्रं द्वे च ॥ १३ ॥

*Dvinnāṃ saṅkhyānaṃ itthipumanapurūsake vattenaṇānaṃ saṃbhattinaṃ dve hoṇi yo iccetesu. Dve itthiyo; dve dhammā; dve rūpāni.*

*Yosviti kimatthaṃ? Dvīsu.*

*Casaddaggaḥaṇena dvīsaddassa duve<sup>1</sup> dvaya<sup>2</sup> ubba ubhaya davi ca hoṇi yo nā aṇi naṇi iccetesu. Duve samaṇā; duve brahmaṇā; duve janā; dvayena; dvayaṇi; ubhinnaṇi; ubhayesaṇi; dvinnaṇi<sup>3</sup>.*

Le nom de nombre *dvi* fait aussi *dve* [au nominatif et à l'accusatif pluriel des trois genres]. Ex. *Dve itthiyo* : deux femmes; *dve rūpāni* : deux formes.

Le pluriel « *dvinnaṃ* » au lieu du singulier « *dvissa* » ne

<sup>1</sup> Cd *duvo*.

<sup>2</sup> Cd *dvayaṇi*.

<sup>3</sup> S<sup>b</sup> \**maṇā*; *dvayena samaṇena*; *dvayaṇi samaṇaṇi*; *ubhinnaṇi samaṇānaṇi*; *ubhayesaṇi samaṇānaṇi*; *dvinnaṇi samaṇānaṇi*.

peut guère avoir d'autre but que de marquer qu'il s'agit des trois genres. (Cf. IV, 15.) Quant au *ca*, dans cette règle, qui n'est point en coordination avec une autre règle précédente, il faut, pour lui trouver un sens, admettre qu'il a une signification *facultative*, et qu'il rappelle, par exemple, la forme « duve », comme le veut un des glossateurs.

तिचतुमं तिस्सो चतस्सो तयो चत्तारो तीणि ।

चत्तारि ॥ १३ ॥

Ticatunnāṃ saṅkhyānāṃ itthipumanapuñsake vattamānānāṃ savibhattināṃ tisso catasso tayo cattāro tīṇi cattāri iccete ādesā honti yathāsaṅkhyāṃ yo iccetesu. Tisso vedanā; catasso disā; tayo janā; cattāro purisā; tīṇi<sup>1</sup> āsanāni; cattāri ariyasaccāni.

Yosviti kimattham? Tisu; catūsu.

[Les noms de nombre] *tī*, *catu* sont *tisso*, *catasso* [pour le féminin], *tayo*, *cattāro* [pour le masculin], *tīṇi*, *cattāri* [pour le neutre, au nominatif et à l'accusatif pluriel]. Ex. Tisso vedanā : les trois douleurs; cattāro purisā : les quatre hommes; cattāri ariyasaccāni : les quatre grandes vérités.

पञ्चादिनं अकारे ॥ १५ ॥

Pañcādināṃ saṅkhyānāṃ itthipumanapuñsake<sup>2</sup> vattamānānāṃ savibhattissa antasārassa akāro hoti yo iccetesu. Pañca itthi; pañca janā; pañca rūpā; cha, cha; satta, satta; aṭṭha, aṭṭha; nava, nava; dasa, dasa<sup>3</sup>.

Pañcādināṃ iti kimattham? Dve; tayo; cattāri.

<sup>1</sup> Cd tīni.

<sup>2</sup> Cd itthipuma<sup>a</sup>.

<sup>3</sup> S<sup>b</sup> rūpā; cha rūpa, cha, cha rūpā; satta (3 fois); aṭṭha (3 fois);



[Les noms de nombre] *pañca*, etc. [font le nominatif et l'accusatif pluriels des trois genres en] *a*.  
Ex. *Pañca itthi* : cinq femmes; *pañca janā* : cinq hommes.

राजस्स राज्ञो राजिनो से ॥ १६ ॥

Sabbasseva<sup>1</sup> rājasaddassa savibhattissa rañño rājino iccete ādesā honti se vibhattimbi. Rañño; rājino.

Seti kimatthañ ? Raññañ.

*Rāja* fait au génitif singulier *rañño* ou *rājino*.  
Ex. *Rañño* ou *rājino* : du roi.

राजं नमि वा ॥ १७ ॥

Sabbasseva rājasaddassa savibhattissa raññañ ādeso hoti vā namhi vibhattimhi. Raññañ; rājūnañ.

[Il peut] à volonté [faire] *raññañ* au génitif pluriel. Ex. *Raññañ* ou *rājūnañ* : des rois.

नामि राजा वा ॥ १८ ॥

Sabbasseva rājasaddassa savibhattissa raññā ādeso hoti vā namhi vibhattimhi. Tena raññā katañ kammañ; rājena<sup>2</sup>.

Nāmhiti kimatthañ ? Rañño santikañ.

[Il peut] à volonté faire *raññā* à l'instrumental singulier. Ex. *Tena raññā* (ou *rājena*) *katañ kammañ* : cette action a été faite par le roi.

*nava* (3 fois); *dasa* (3 fois). — Cd *Pañca*, *pañca*; etc., répétant deux fois chaque nombre.

<sup>1</sup> Cd *Sabbassa*.

<sup>2</sup> Cd n'a pas « *rājena* ».

## स्मिन्हि रञ्जे राजिनि ॥ १९ ॥

Sabbasseva rājasaddassa savibhattissa raññe rājini iccete ādesā honti smimhi vibhattimhi. Raññe; rājini.

[Il fait] au locatif singulier *raññe* ou *rājini*.  
Ex. Raññe ou rājini : dans, chez un roi.

## तुम्हाम्हाकं तयि मायि ॥ २० ॥

Sabbesañ tumhaamha<sup>1</sup>saddānañ savibhattinañ taya mayi iccete ādesā honti yathāsaṅkhyañ smimhi vibhattimhi. Taya; mayi.

Smimhiti kimatthañ? Tvañ bhavasi; ahañ bhavāmi.

*Tumha*, *amha* font *tayi*, *mayi* [au locatif singulier].  
Ex. Taya : en toi.

## त्वं अहं सिम्हि च ॥ २१ ॥

Sabbesañ tumhaamhasaddānañ savibhattinañ tvañ ahañ iccete ādesā honti yathāsaṅkhyañ simhi vibhattimhi. Tvañ; ahañ.

Casaddaggaheṇa tvañ ca hoti. Tvañ satthā.

Et *tvañ*, *ahañ* au nominatif singulier. Ex. Tvañ : toi.

## तव मम से ॥ २२ ॥

Sabbesañ tumhaamhasaddānañ savibhattinañ tava mama iccete ādesā honti yathāsaṅkhyañ se vibhattimhi. Tava; mama.

Seti kimatthañ? Taya; mayi.

<sup>1</sup> Cđ tumhāma, et de même dans les sūtras suivants.

[Ils font] *tava*, *mama* au génitif singulier. Ex.  
Tava : de toi.

तुयं मयं च ॥ २३ ॥

Sabbesaṃ tumhaaṃhasaddānaṃ savibhattinaṃ tuyhaṃ  
mayhaṃ iccete ādesā honti yathāsaṅkhyāṃ se vibhattimhi.  
Tuyhaṃ; mayhaṃ.

Seti kimattham ? Tayā; mayā.

Casaddagahaṇaṃ seggahaṇaṃ amukaḍḍhanatthaṃ<sup>1</sup>.

Et aussi *tuyhaṃ*, *mayhaṃ*. Ex. Tuyhaṃ : à toi.

तं मां अस्मि ॥ २४ ॥

Sabbesaṃ tumhaaṃhasaddānaṃ savibhattinaṃ taṃ maṃ  
iccete ādesā honti yathāsaṅkhyāṃ aṃhi vibhattimhi. Taṃ;  
maṃ.

Aṃhiti kimatthaṃ ? Tayā; mayā.

[Ils font] *taṃ*, *maṃ* à l'accusatif singulier. Ex.  
Taṃ : toi.

तवं ममं च न वा ॥ २५ ॥

Sabbesaṃ tumhaaṃhasaddānaṃ savibhattinaṃ tavaṃ ma-  
maṃ iccete ādesā honti na vā yathāsaṅkhyāṃ aṃhi vibhat-  
timhi. Tavaṃ; mamaṃ.

Navāti kimatthaṃ ? Taṃ maṃ passasi.

Casaddagahaṇaṃ aṃgahaṇaṃmukaḍḍhanatthaṃ<sup>1</sup>.

[Ils peuvent] aussi [faire] ou non *tavaṃ*, *mamaṃ*  
[à l'accusatif singulier]. Ex. Tavaṃ : toi.

<sup>1</sup> S<sup>b</sup> n'a pas cette ligne.

<sup>2</sup> S<sup>b</sup> n'a pas cette dernière glose.

## नाम्हि तया मया ॥ २६ ॥

Sabbesañ tumhaamhasaddānañ savibhattinañ *tayā mayā* icceta ādesā honti yathāsankhyañ nāmbhi vibhattimhi. *Tayā* : *mayā*.

Nāmbhi kimatthañ ? Tumhehi : amhehi.

[Ils font] *tayā*, *mayā* à l'instrumental singulier.  
Ex. *Tayā* : par toi.

## तुम्हस्स तुवं त्वं अम्हि ॥ २७ ॥

Sabbassa tumhasaddassa savibhattissa *tuvañ tvañ* icceta ādesā honti amhi vibhattimhi. Kaliṅgarassa *tuvañ maññe* : *katthassa tvañ maññe*.

*Tumha* fait *tuvañ* et *tvañ* à l'accusatif singulier.  
Ex. *Tuvañ* (ou *tvañ*) *kaliṅgarassa maññe* : je ne fais aucun fond sur toi.

On s'attendrait à trouver ce sūtra plus sensiblement rattaché aux règles 24 et 25, qui enseignent d'autres formes équivalentes dont rien ici ne ferait soupçonner l'existence.

## पद्धतो दुतियाचतुर्थीह्हीसु ' वो नो ॥ २८ ॥

Sabbesañ tumhaamhasaddānañ savibhattinañ *yadā padasmā paresañ vo no* ādesā honti yathāsankhyañ *duṭṭiyācatutthichāṭṭhi* iccetesu *na vā*. *Pahāya vo bhikkhave gamissāmi* ; *mā no ajja vikantisu*<sup>1</sup> ; *dhammañ vo bhikkhave desissāmi* ; *sañvibhajetha no rajjena* ; *tullosmi vo pakatiyā* ; *satthā no bhagavā anuppatto*.

Navāti kim atthañ ? Eso amhākañ *satthā*.

*Tumhāmhākañ iti kimatthañ* ? Ete *isayo passasi*.

<sup>1</sup> Cd "catutthichāṭṭhisu.

<sup>2</sup> Cd *vikantiṃsuddha*.



Padatoti kimatthañ ? Tumhākañ satthā.

Etesviti kimatthañ ? Gacchatha tumhe.

Après un mot, (quand ils ne sont pas en tête de la phrase ou du membre de phrase,) [*tumha* et *amha* font] *vo* et *no* aux deuxième, quatrième et sixième cas (accusatif, datif et génitif) [du pluriel].  
Ex. Pahāya vo, bhikkhave, gamissāmi : je vous quitterai, ô religieux, et j'irai . . . .

Le scholiaste reprend ici « na vā » du sūtra 25, ce qui est irrégulier; mais il y a d'ailleurs une raison de croire que l'auteur n'a pas voulu donner à cette règle une valeur simplement facultative : ce sont les sūtras 31 et 32 qu'il aurait tout naturellement incorporés aux sūtras 28 et 29, si l'emploi des formes *vo*, *no*, *te*, *me* était dans tous les cas facultatifs, au lieu de l'être seulement quand ces formes ont le sens de l'instrumental. — D'autre part, l'on ne s'explique guère pour quoi ni le texte du sūtra ni le scholiaste ne spécifient qu'il ne s'agit que du pluriel.

ते मेकवचने ॥ २८ ॥

Sabbesañ tumhaamhasaddānañ savibhattinañ yadā padasmā paresañ te me ādesā honti yathāsaṅkhañ catutthi-  
cattāhi iccetesu ekavācānesu. Dadāmi te gāṇavarāṇi pañca,  
dadāhi me gāṇavarañ : idañ te raṭṭhañ ; ayam me putto.

Padatoti kimatthañ ? Tava nāti ; mama nāti.

Au singulier ils font [aux mêmes cas] *te*, *me*.  
Ex. Dadāmi te gāṇavarāṇi pañca : je te fais présent de cinq villages.

नाम्हि ॥ ३० ॥

Sabbesañ tumhaamhasaddānañ savibhattinañ yadā pa-

dasmā paresaṃ te me ādesā na honti amhi vibhattimhi. Passeyā<sup>1</sup> taṃ vassasataṃ arogaṃ; so maṃ abhavi<sup>2</sup>.

Pas [cependant] à l'accusatif. Ex. Passeyāṃ taṃ vassasataṃ arogaṃ : puissé-je te voir cent ans en pleine santé !

### वा तत्तिथे च ॥ ३१ ॥

Sabbesaṃ tumhaamhasaddānaṃ savibhattinaṃ yadā padasmā paresaṃ te me ādesā honti vā yathāsāṅkhyāṃ tatiyeka-vacane pare. Kataṃ te pāpaṃ, kataṃ tayā pāpaṃ; kataṃ me pāpaṃ; kataṃ mayā pāpaṃ.

Padatoti kimatthaṃ ? Tayā kataṃ; mayā kataṃ.

Casaddaggaḥaṇaṃ temeggaḥaṇaṃ anukaḍḍhanatthaṃ<sup>3</sup>.

[Tumha, amha, après un mot, peuvent] à volonté [faire] aussi [te, me] au troisième cas (instrumental) [du singulier]. Ex. Kataṃ te (ou tayā) pāpaṃ : tu as fait une mauvaise action.

### बहुवचनेसु वो नो ॥ ३२ ॥

Sabbesaṃ tumhaamhasaddānaṃ savibhattinaṃ yadā padasmā paresaṃ vo no ādesā honti yathāsāṅkhyāṃ tatiye bahuvacane<sup>4</sup> pare. Kataṃ vo kammaṃ; taṃ no kammaṃ.

Padatoti kimatthaṃ ? Tumhehi kataṃ; amhehi kataṃ.

Bahuvacanaggaḥaṇena yomhi paṭhame vo no ādesā honti. Gāmaṃ vo gaccheyatha; gāmaṃ no gaccheyāma.

<sup>1</sup> Cd S<sup>h</sup> passeyā taṃ. Cd ārogyaṃ.

<sup>2</sup> Cd so mahbhavi.

<sup>3</sup> S<sup>h</sup> n'a pas cette glose.

<sup>4</sup> Cd S<sup>h</sup> tatiyā bahū.

[Et] *vo*, *no* au [troisième cas du] pluriel. Ex. *Ka-taṃ vo kammaṃ* : vous avez fait cette action.

Je ne m'explique pas le pluriel « bahuvacanesu », un seul cas étant ici en question, car personne ne voudra s'associer à la glose du scholiaste : bahuvacanaggahaṇena, etc., malgré l'autorité de la Rūpasiddhi qui s'exprime dans des termes presque identiques (ms. n° 87, fol. 27<sup>r</sup>). S'il est vraisemblable qu'il faille lire ici : « bahuvacane », la correction « vacanesu » n'est guère moins nécessaire au s. 29. Y aurait-il là une vieille faute d'un copiste qui aurait transposé d'une règle à l'autre la syllabe *su* ?

### पुमन्तस्सा सिन्धि १ ॥ ३३ ॥

*Puma iccevamantassa savibhattissa ā ādeso hoti simhi vibhattimhi. Pumā tiṭṭhati.*

*Simhiti kimatthaṃ ? Pumāno tiṭṭhanti.*

*Antaggahaṇena maghavayuva iccevamādhiṃṇi liṅgāṇaṃ antassa savibhattissa ā ādeso hoti simhi vibhattimhi. Maghavā : yuvā.*

*Puma* change au nominatif singulier *sa* [voyelle] finale en *ā*. Ex. *Pumā tiṭṭhati* : l'homme est debout.

### अं आलपनेकवचने ॥ ३४ ॥

*Puma iccevamantassa savibhattissa aṃ hoti ālapane-kavacane pare. He pumaṃ<sup>1</sup>.*

*Ālapaneti kimatthaṃ ? Pumā tiṭṭhati.*

*Ekavacaneti kimatthaṃ ? He pumāno<sup>2</sup>.*

<sup>1</sup> S<sup>b</sup> *Pumassa simhi*.

<sup>2</sup> Cd *he puma*.

<sup>3</sup> Cd *ālapaneti kim atthaṃ ? He pumāno*

Il la change en *añ* au vocatif singulier. Ex. He pumañ : ô homme.

### समासे च विभासा ॥ ३५ ॥

Puma iccevamantassa samāse ca añ ādeso hoti vibhāsā. Itthi ca pumā ca napuñsakāñ ca, itthipumannapuñsakāñ samūho, itthipumannapuñsakasamūho<sup>1</sup>.

Vibhāsāti kimatthañ ? Itthi pumanapuñsakāni.

Casaddaggaḥaṇaṇa añgahapānukaḍḍhanattthañ<sup>2</sup>.

[Il change:] aussi [son *a* final en *añ*], à volonté, en composition. Ex. Itthipumannapuñsakasamūho (ou itthipumana<sup>3</sup>) : les trois genres, féminin, masculin et neutre.

### योसुानो ॥ ३६ ॥

Puma iccevamantassa savibhattissa āno ādeso hoti yosu vibhattisu. Pumāno; he pumāno.

Yosviti kimatthañ ? Pumā<sup>4</sup>.

[Il change son *a* final en] *āno* au nominatif et à l'accusatif du pluriel. Ex. Pumāno : les hommes.

### आने स्मिन्दि वा ॥ ३७ ॥

Puma iccevam antassa savibhattissa ānoādeso hoti vā smimbi vibhattimhi. Pumāne pume vā.

[Il peut] à volonté [changer son *a* final en] *āne*

<sup>1</sup> Pour tout l'exemple S<sup>1</sup> a : Itthipumanapuñsakasamūho. Cd "pumanapuñsakasa".

<sup>2</sup> S<sup>1</sup> n'a pas cette glose.

<sup>3</sup> Cd pumāno.



au locatif singulier. Ex. Pumāne ou pume : dans l'homme.

### लिविभत्तिम्हि च ॥ ३८ ॥

Puma iccevamantassa livibhattimhi ca āne ādeso hoti. Pumānehi; pumānebhi.

Puṇavibhattiggahaṇaṁ kimatthaṁ ? Savibhattiggahaṇaṇi-vattanatthaṁ<sup>1</sup>.

Casaddaggahaṇana maghavayuva iccevamādināṁ antassa āna ādeso hoti siyomaṇyo iccetasu<sup>2</sup> vibhattisu pumakamma-thāmantassa ca ukāro hoti sasmāsu vibhattisu. Yuvāno<sup>3</sup>; yuvānaṁ; yuvāne; maghavāno; maghavānaṁ; maghavāne; pumuno; pumunā; kammuno; kammunā; thāmino; thāmunā.

[Il change] aussi [son *a* final en *āne*] devant la désinence *hi* (ou) *bhi* [de l'instrumental pluriel]. Ex. Pumānehi : par les hommes.

Remarquez que la glose relative à « *ca* » donne comme pré-vues par l'emploi de cette particule plusieurs formes dont s'occupent explicitement les règles suivantes : pumunā (40), kammunā (41).

### सुम्नि आ वा ॥ ३९ ॥

Puma iccevamantassa suvibhattimhi ā ādeso hoti vā. Pumāsu pumesu vā.

[Il peut] à volonté [changer son *a* final en] *ā*

<sup>1</sup> Cd \* ggahaṇaṁ nivattanatthaṁ. Pumānehi.

<sup>2</sup> Cd iccetasu. S<sup>b</sup> \* antassa sarassa āno ādeso hoti sabbappaccayesu pu<sup>a</sup>.

<sup>3</sup> Cd ajoute : yuvānā.

devant [la désinence] *su* [du locatif pluriel]. Ex. Pumâsu ou pumesu : dans les hommes.

### उ नाम्नि च ॥ ४० ॥

Puma icevamanantassa à u' âdesâ honti vâ nâmbi vibhâttimhi. Pumânâ; pumunâ; pumena vâ.

[Il peut à volonté changer son *a* final en *â*] et aussi [en] *u* devant [la désinence] *nâ* [de l'instrumental singulier]. Ex. Pumânâ, pumunâ ou pumena : par l'homme.

### अ कम्मन्तस्स च ॥ ४१ ॥

Kamma icevamanantassa ca a u' âdesâ honti vâ nâmbi vibhâttimhi. Kammanâ; kammunâ, kammena vâ.

Casaddaggahapena maghavayuva icevam âdīnañ antassa à âdeso hoti kvaci nâsu iccetesu. Maghavânâ; maghavâsu; maghavena vâ; yuvânâ; yuvâsu; yuvênâ vâ.

*Kamma* prend [à volonté *u* et] aussi *a* [devant la désinence *nâ* de l'instrumental singulier]. Ex. Kammanâ, kammunâ ou kammena : par l'action.

Il n'y a évidemment pas lieu de s'arrêter aux subtilités d'explication au moyen desquelles le commentaire prétend tirer de plusieurs des sūtras précédents des règles touchant la déclinaison de *yava*, *maghava*. Toutefois, il est si bizarre de rapporter l'*â* de : maghavânâ, etc. à une règle où il n'est même pas question d'un *â* long, qu'on pourrait croire à une interpolation purement accidentelle, à une transposition

<sup>1</sup> Cđ ū.

d'un fragment du commentaire du sūtra 39; mais la Rūpa-siddhi présente absolument la même singularité.

ITI NĀMAKAPPE DUTIYO KAṆḌO.

### तुम्हाम्हेहि नं आकं ॥ १ ॥

Tebi tumhāmhehi nañvacanassa ākañ<sup>1</sup> hoti. Tumhākañ, amhākañ.

Nañ itī kinatthañ ? Tumhehi; amhehi.

Après [les thèmes] *tumha*, *amha*, le génitif pluriel se fait en *ākañ*. Ex. Tumhākañ : de vous.

### वा द्वय्यटमो ॥ २ ॥

Tebi tumhāmhehi yo appaṭhamo ākañ hoti vā. Tumhākañ passasi; tumhe passasi vā; amhākañ passasi; amhe passasi vā.

Yoti kinatthañ ? Tumhehi; amhehi.

Appaṭhamoti kinatthañ ? Gacchatha tumhe; gacchāma mayāñ.

Vāti vikappanatthañ. Yonāñ añ ātañ ādesā honti. Tumhañ; tumhānañ; amhañ; amhānañ.

[Après les thèmes *tumha*, *amha*] l'accusatif pluriel [peut aussi] à volonté [se faire en *ākañ*]. Ex. Amhākañ passasi : tu nous vois.

### ससं ॥ ३ ॥

Tebi tumhāmhehi sassa vibhattissa añ ādeso hoti vā. Tumhañ diyate; lava diyate; tumhañ pariggaha; lava parig-

<sup>1</sup> Cd āka ākañ.

<sup>2</sup> S<sup>c</sup> vā yvapa<sup>2</sup>.

gaho; amhañ diyate; mama diyate; amhañ pariggaho; mama pariggaho<sup>1</sup>; mayhañ diyate; manā diyate; mayhañ pariggaho; mama pariggaho<sup>2</sup>.

Sasseti kimatthañ ? Tumhesu; umhesu.

[Après les thèmes *tamha*, *amha*] le génitif singulier [peut à volonté se faire] en *am̐*. Ex. Tumhañ diyate : on te donne; amhañ pariggaho : mon bien.

### सबुनामाकारे पटमो ॥ ४ ॥

Sabbesañ sabbanāmanāñ akārato yo paṭhamo ettañ āpajjate. Sabbe; ye; te; ke; tumhe; amhe; imē.

Sabbanāmanāñ iti kimatthañ ? Devā; asurā; nāgā; gandhabbā.

Akāratoṭi kimatthañ ? Amū purisā.

Yoti kimatthañ ? Sabbo; yo; ko; ayañ.

Paṭhamaggahaṇaṇi uttarasutthañ. Kataro ca katamo ca katarakatame katarakatamā vā.

Après les thèmes pronominaux en *a* le nominatif pluriel se fait en *ē*. Ex. Sabbe : tous.

### द्वन्द्वा वा ॥ ५ ॥

Tasmā sabbanāmanāñ akārato dvandaṭṭhā yo paṭhamo ettañ āpajjate vā. Katarakatame; katarakatamā.

Sabbanāmanāñ iti kimatthañ ? Devāsuraṇāgaganidhābhamanussā.

Dvandaṭṭhāti kimatthañ ? Te sabbe.

<sup>1</sup> Cd n'a pas les contre-exemples par *mama*.

<sup>2</sup> S' n'a pas les exemples *mayhañ diyate*, etc.

<sup>3</sup> Cd *sabbanāma akārato*.



Après un thème pronominal, dernier membre d'un composé dvandva, cette règle est facultative. Ex. Katarakatame ou katarakatamā : lesquels?

नञ्च । सव्वनामिकं ॥ ६ ॥

Sabbanāmikavidhānañ dvandaṭṭhe naññañ<sup>1</sup> kāriyañ hoti. Pubbaça aparā ca<sup>2</sup> : pubbāparānañ ; pubbo ca uttarā ca<sup>3</sup> : pubbottarānañ ; adharā ca uttaro ca : adharottarānañ<sup>4</sup>.

[Les thèmes pronominaux en *a*, quand ils font partie d'un composé dvandva, ne participent à] aucune autre des particularités de la déclinaison pronominale. Ex. Pubbāparānañ (et non<sup>5</sup> puresañ) : des précédents et des suivants.

बहुव्रीहिम् च ॥ ७ ॥

Babubbihimbi ca samāse sabbanāmikavidhānañ naññañ<sup>6</sup> kāriyañ hoti. Piyo pubbo yassa : piyapubbāya, piyapubbānañ, piyapubbe, piyapubbassa.

Cetā kimatthañ? Sabbanāmikavidhānañ ca hoti. Dakkhiṇapubbassañ ; dakkhiṇapubbassā : uttarapubbassañ ; uttara-pubbassā.

De même pour [les thèmes pronominaux qui font partie d'un] composé bahuvrīhi. Ex. Piyapubbānañ (et non<sup>5</sup> pubbesañ), de piyapubho : qui aime le passé.

<sup>1</sup> Cd S<sup>o</sup> naññañ.

<sup>2</sup> Cd dvandvaṭṭhe naññañ.

<sup>3</sup> Cd pubbāça aparā ca.

<sup>4</sup> Cd pubbā ca uttarā ca.

<sup>5</sup> S<sup>o</sup> n'a pas la décomposition des trois exemples.

<sup>6</sup> Cd S<sup>o</sup> naññañ.

Ce passage est assez instructif relativement à la composition tant des sûtras que des gloses. Il est modelé sur un passage correspondant de la grammaire Kâtantra qui donne (fol. 13) successivement les règles : *Jas sarva i*, correspondant à notre s. 4; — *Alpâder vâ* (Paṇ. I. 1. 33), qui n'est point représentée ici; — *Dvandvusthâcca*, à laquelle correspond le s. 5 avec le seul changement de *ca* en *vâ* nécessité par l'omission du sûtra précédent; — *Nānyat sārvaṇāmikaṁ* (s. 6); — *Trityāsamāse ca* (Paṇ. I. 1. 30) que n'a point reprise notre grammairien, qui s'est contenté de transporter au sûtra suivant : *Bahuvrīhau* la particule *ca* : « bahubbihimhi ca; » et c'est à cette particule que le glossateur veut maintenant attribuer le rôle de suppléer la règle Kâtantra qui vient immédiatement à la suite : *Diṣṭā vâ* (Paṇ. I. 1. 28) que l'auteur ne peut cependant avoir omise qu'à bon escient.

### सबुतो न संसानं ॥ ८ ॥

Sabhatō sabbanāmato nativacanassa saṁ sānaṁ icceṭe ādesā honti. Sabbesaṁ; sabbesānaṁ; sabhāsaṁ; sabhāsānaṁ; yesaṁ; yesānaṁ; yāsaṁ; yāsānaṁ; tesaṁ; tesānaṁ; tāsaṁ; tāsānaṁ; kesaṁ; kesānaṁ; kasaṁ; kāsānaṁ; imesaṁ; imesaṁ; imāsaṁ; imāsānaṁ; amesaṁ; amesaṁ.

Nanti kimatthaṁ? Sabbassa; yassa; tassa. Evaṁ sabbattha.

Après les thèmes pronominaux, le génitif pluriel se fait en *saṁ*, *sānaṁ*. Ex. Sabbesaṁ ou sabbesānaṁ : de tous; sabbāsaṁ ou sabbāsānaṁ : de toutes.

### राजस्स राजु सुनंहिसु च ॥ ८ ॥

Sabbassa rājasatthassa rāju ādeso hoti su naṁ hi icceṭesu. Rājūsu; rājūnaṁ; rājūhi; rājūbhi.

Sunaṁhisūti kimatthaṁ? Rājā.

Casaddaggaṇaṇaṃ avadāraṇatthaṃ? Rājesu; rājānaṃ;  
rājehi; rājebhi.

*Rāja* se change aussi en *rāja* devant [les désinences] *su*, *naṃ*, *hi* [du locatif, du génitif et de l'instrumental pluriel]. Ex. *Rājāsu* : chez les rois.

Il est difficile de croire que cette règle soit bien ici à sa vraie place, séparée des autres règles relatives au thème *rāja* et interrompant une série de règles relatives au pronom. C'est aussi ce qui explique l'absence d'un mot marquant que l'application en est facultative; le « ca » servait sans doute à relier cette règle à une autre précédente où « vā » devait être exprimé.

सत्रस्त्रिमस्त्रे वा ॥ १० ॥

Sabbassa imasaddassa ekāro hoti vā sunānhi iccetesu. Esu :  
imesu ; esañ ; imesañ ; ehi ; imehi.

Imasseli kimattham? Etesu; etesañ; etehi.

Le thème *ima* peut à volonté se changer tout entier en *e* [devant les mêmes désinences]. — Ex. Esu ou inesu : dans ceux-ci.

अनिभि नाभि च ॥ ११ ॥

Imasaddassa sabbasseva aṃ imi ādeśā honti nāmhī vibhāt-  
tūhī. Aneṇa dhammadāneṇa sukhītā hontī sā pajā; iminā  
buddhōpajena patvāna anantaṃ padaṃ.

Nāmbhīti kimattham? Imesu; imesañ; imehi.

Caggahanañ vāgahāṇanivattanattāñ<sup>2</sup>.

Devant la désinence de l'instrumental singulier,

<sup>1</sup> C'd sabassimase vā.

<sup>†</sup>  $S^r$  n'a pas cette ligne.

le thème *ima* se change en *ana* ou en *imī*. Ex. *Anena* [ou *iminā*] *dhammadānena* *sukhitā* hontī sā pajā : ces créatures sont comblées de joie par cet enseignement de la loi.

### अनपुंसकस्सायं सिम्हि ॥ १२ ॥

*Anasaddassa* *sabbasseva* *anapuṇṣakassa* *ayaṃ ādese* *holi* *simhi vibhattimhi*. *Ayaṃ puriso* ; *ayaṃ itthi*.

*Anapuṇṣakasseti* *kimatthaṃ* ? *Idaṃ cittaṃ*.

*Simhīti* *kimatthaṃ* ? *Idaṃ purisaṃ passasi*.

[*Ima* fait] *ayaṃ* au nominatif singulier du masculin et du féminin. Ex. *Ayaṃ puriso* : cet homme.

### अमुस्स मो सं ॥ १३ ॥

*Anusaddassa* *anapuṇṣakassa* *amāro sakāraṃ āpajjate* *vā* *simhi vibhattimhi*. *Asu rājā* ; *amuko rājā* ; *asu itthi* ; *amukā itthi*.

*Anapuṇṣakasseti* *kimatthaṃ* ? *Aduṃ pupphaṃ viroceti*.

*Amusseti* *kimatthaṃ* ? *Ayaṃ puriso*.

*Simhīti* *kimatthaṃ* ? *Amuṃ purisaṃ passasi*.

*Ama* change son *m* en *s* au nominatif singulier du masculin et du féminin. Ex. *Amuko rājā* : ce roi.

Le scholiaste est obligé de corriger le texte en ajoutant une limitation qui n'est nulle part exprimée.

### एतत्तेसं तो ॥ १४ ॥

*Etata iccetesāṃ* *anapuṇṣakānaṃ* *takāro sakāraṃ āpajjate* *simhi vibhattimhi*. *Eso puriso* ; *esā itthi* ; *so puriso* ; *sā itthi*.

*Eteseti* *kimatthaṃ* ? *Itaro puriso* ; *itarā itthi*.



Anapuñsakasseti kimatthañ? Etañ cittañ; tañ cittañ :  
etañ rūpañ; tañ rūpañ.

*Eta, ta* [changent] leur *t* [en *s* au nominatif singulier du masculin et du féminin]. Ex. Eso puriso : cet homme; sâ itthi : cette femme.

### तस्स वा नत्तं सब्बत्थ ॥ १५ ॥

Tassa sabbanāmassa takārassa nattañ hoti vā<sup>1</sup> sabbattha liṅgesu. Nāya; tāya; nañ; tañ; ne; te; nesu; tesu; namhi; tamhi; nāhi; tāhi.

*Ta* peut toujours se changer à volonté en *na*.  
Ex. Nāya ou tāya, etc.

### सस्मास्मिंसंसास्वत्तं ॥ १६ ॥

Tassa sabbanāmassa takārassa sabbasseva attañ hoti vā sa smā smiñ sañ sâ iccetesu sabbattha liṅgesu. Assa; tassa; asmā; tasmā; asmiñ; tasmīñ; assañ; tassañ; assā, tassā.

Takārasseti kimatthañ? Amussam; amussā.

Etesviti kimatthañ? Tesu; nesu.

[Il peut se changer] en *a* devant les désinences *sa, smā, smiñ, sañ, sâ* [du génitif, ablatif, locatif masculin et neutre, locatif et génitif féminin du singulier]. Ex. Assa ou tassa : de celui-ci.

### इमसद्दस्स च ॥ १७ ॥

Imasaddassa sabbasseva attañ hoti vā sasmāsmiñsañsâ iccetesu sabbattha liṅgesu. Assa; imassa; asmā; imasmā; asmiñ; imasmīñ; assañ; imissañ<sup>2</sup>; assā; imissā.

<sup>1</sup> Cd n'a pas : vā.

<sup>2</sup> Cd S<sup>1</sup> imassañ, mais cf. II, 1, 17.

Imasaddasseti kimatthañ ? Etissañ; etissā.

Casaddaggaḥayañ attoñ anukaddhamatthañ<sup>1</sup> ?

[Aux mêmes cas], *ima* [se peut] aussi [à volonté changer en *a*]. Ex. Assa ou imassa, etc.

### सबुतो को ॥ १८ ॥

Sabbato sabbatāmato kakārāgamo hoti vā. Sabbako; yako; sako; anuko; asuko.

Vāti kimatthañ ? Sabbo; yo; so; ko.

Sabbatāmato kimatthañ ? Puriso.

Vinasabbatoggahayena aññasmāpi kakārāgamo hoti. Hinako; potako.

Aux thèmes pronominaux [on peut à volonté affixer la syllabe additionnelle] *ka*. Ex. Sabbako : tout; yako : qui.

### बयतो स्मिंसानं संसा ॥ १९ ॥

Sabbato sabbatāmato ghaḥasaññāto sīmā sa<sup>2</sup> iccetasāñ sām sā ādesā honti vā yathāsoṅkhyāñ. Sabbassañ; sabbāyañ; sabbassā; sabbāya; imissañ; imāyañ; imissā; imāya; amussañ; amuyañ; amussā, amuyā.

Sabbatāmato kimatthañ ? Itthiyañ; itthiyā.

Smāhsānañ iti kimatthañ ? Amuyo.

Les féminins en *ā*, *i*, *ū* [des thèmes pronominaux] peuvent à volonté prendre les désinences *sām*, *sā* au locatif et au génitif du singulier. Ex. Sabbassañ ou sabbāyañ : dans toute; imissā ou imāya : de celle-ci.

<sup>1</sup> S<sup>2</sup> n'a pas cette ligne.

<sup>2</sup> Sa manque dans Cd.

## नेताहि स्मिं आयया ॥ २० ॥

Etāhi sabbanāmāhi ghapasaññāto smiñvacanassa neva āya yā ādesā honti. Etissamī; etāyamī; imissamī; imāyamī; amussamī; amuyamī.

Sminti kimatthañ? Tāya itthiyyā mukhañ.

Etāhiti kimatthañ? Kañcāya; gaṅgāya; viṇāya; saddhāya.

Ils ne prennent pas au locatif singulier les désinences *āya* ni *yā*. Ex. Etissamī ou etāyamī : dans celle-ci, mais non : etāya.

Ce sūtra est destiné à restreindre l'application des règles II. 1, 60 et 61 qui autorisent à tous les cas obliques du singulier des féminins les désinences *āya* pour les thèmes en *ā* et *yā* pour les thèmes en *i*, *ā*.

## मनोगणपदितो स्मिन्नानं ३ आ ॥ २१ ॥

Tasmā manogaṇādito <sup>1</sup> smiñmā iccetesamī ikāraākārādesā honti vā yathāsañkhyamī. Manasī; manasmimī; sirasī; sirasmimī; manasā; manena <sup>2</sup>; vacasā; vacena; sirasā; sirena; lapasā; lapena; vayasā; vayena; yasasā; yasena; tejasā; tejena; urasā; urena; tamasā; tamena.

Smimānamamī iti kimatthañ? Mano; siro; tapo; tamo; tejo.

Ādiggabaṇena aññehipi smimānamamī ikāraākārādesā honti. Bilasī; bilasā; padasī; padasā.

Après les thèmes du gaṇa mano-ādi, etc. on

<sup>1</sup> Depuis ce sūtra jusqu'à II. 4. 11, il n'a pu être fait usage de Cd dont trois feuilles sont endommagées et illisibles; c'est donc sur S<sup>1</sup> seul qu'a été constitué le texte.

<sup>2</sup> S<sup>1</sup> manodigaṇādito.

<sup>3</sup> S<sup>1</sup> vanena.

substitue *i, á* aux désinences *smim, ná* [du locatif et de l'instrumental singulier]. Ex. Manasi : dans l'esprit; manasà : par l'esprit.

Ici, comme souvent, la règle n'est que facultative, malgré son apparence et sa forme absolue. Cf. p. ex. s. 13, s. 16.

### सस्स चो ॥ २२ ॥

Tasmá manoganádito sassa ca okáro hoti. Manaso; tapaso.

Et *o* à la désinence *sa* [du génitif singulier]. Ex. Manaso : de l'esprit.

### एतेसं ओ लोपे ॥ २३ ॥

Étesaṁ manoganādinaṁ anto oṭṭaṁ āpajjate vibhattilope kate. Manomayaṁ; ayomayaṁ; tejosamena; tapogupena; si-roruho.

Ādiggahupena aññesaṁ anto oṭṭaṁ āpajjate. Āposamena; vāyosamena.

Lopeti kīnatibhaṁ? Padasā; tapasā; yasasā; vacasā; manasā. Evaṁ aññepi yojetabbā<sup>1</sup>.

Les thèmes [du genre manōādi, etc.] prennent *o* [final] quand ils sont dépourvus de toute désinence. Ex. Ayomayaṁ : fait de fer.

### स सरे वागमो ॥ २४ ॥

Etelēva manoganādīhi vibhattādese sare pare sakārāgamo hoti vā. Manasā; vacasā; manasi; vacasi.

<sup>1</sup> S' yojetabbā.



Yāti kimatthañ? Madena; tejena; yasena.

Sareti kimatthañ? Mano; tejo; yaso.

Punādiggaḥaṇena aññasmīñ pi sarā paccaye sakārāgamo hoti. Mānasikañ; vācasiḥaṇ.

Ils prennent dans certains cas un *s* additionnel devant la voyelle [initiale d'un suffixe]. Ex. Ma-na-s-ā; ma-na-s-ī.

Le scholiaste s'exprime mal en ajoutant « vibhattādese » et en maintenant cependant le *vā*. En effet, il n'est pas exact de dire que l'insertion prescrite soit facultative devant les voyelles *ā*, *i* substituées aux désinences ordinaires. Employant « *vā* » une fois de plus dans le sens de « dans certains cas précis (où alors la règle n'a rien de facultatif) », le sūtra dit simplement que, devant une voyelle initiale de certains suffixes casuels et autres (parmi lesquels *ā*, *i* substitués à *nā*, *smīñ*), les thèmes en question insèrent régulièrement un *s*. Le scholiaste eût donc dû supprimer dans sa paraphrase ou « *vā* » ou « vibhattādese », ou plutôt il eût dû supprimer *vibhattādese*, qui a le tort d'exclure certains suffixes qu'à la fin le commentaire est bien obligé de faire rentrer dans cette règle.

सन्तसद्दस्स सो भे वो चन्ते ॥ २५ ॥

Sabbhaseva santasaddassa sakārādeso hoti bhakāre pare ante ca bakārāgamo hoti. Sabbhir eva sannaśetha; sabbhi kubbetha<sup>1</sup> nāsabbhi; sabbhi pavedayanti; sabbhato; sabbhāvo.

Bheti kimatthañ? Santehi pūjito bhagavā.

Casaddaggaḥaṇāñ kvaci sakārassara pasiddhatthañ. Sakāro; sakkato.

Le mot *santa* devant *bh* devient *sa*, et [s'aug-

<sup>1</sup> S' kubbetha.

mente] à la fin [d'un] *b* [additionnel]. Ex. Sabhir eva samâsetha : ne fréquentez que les gens vertueux.

सिम्भि गच्छन्तादीनि अन्तसद्धो <sup>१</sup> अं ॥ २६ ॥

Simbi gacchantādināṃ antasaddo <sup>२</sup> aṃ āpaṇṇate vā. Gacchaṃ; gacchanta; mahāṃ; mahanta; carāṃ; caranta; tiṭṭhaṃ; tiṭṭhanta; khādaṃ; khādanta.

Gacchantādināṃ iti kimatthaṃ? Anto; danto; vanto; santo.

Au nominatif singulier, les thèmes *gacchanta*, etc. changent *anto* en *aṃ*. Ex. Gacchaṃ : marchant; mahāṃ : grand.

Cette règle encore n'est que facultative, bien que l'auteur ne l'indique pas expressément. (Cf. s. 21, etc.) Nous avons visiblement affaire à une collection d'observations grammaticales bien plus qu'à une grammaire méthodique, où chaque mot serait pesé et les limites naturelles de chaque règle seraient nettement définies.

सैसेसु न्तु व <sup>३</sup> ॥ २७ ॥

Gacchantādināṃ antasaddo <sup>४</sup> ntuppaccayova daṭṭhabbo sesesu vibhaṭṭipaccayesu. Gacchato; mahato; gacchati; mahati; gacchatā; mahatā.

Sesesviti kimatthaṃ? Gacchaṃ; mahāṃ; khādaṃ.

A tous ces autres cas [ces thèmes sont traités] comme [les mots terminés par] le suffixe *ntu*. Ex. Gacchato, gén. sing. comme *gūḥavato*, etc.

<sup>१</sup> et <sup>२</sup> S<sup>e</sup> gacchantādinantasaddo.

<sup>३</sup> S<sup>e</sup> ntava.

<sup>४</sup> S<sup>e</sup> gacchantādinantasaddo.

### ब्रह्मअत्तसखराजादितो अं आनं ॥ २६ ॥

Brahma atta sakha rāja iccevaṃādito aññeṇanassa ānaṃ ādeso hoti vā. Brahmānaṃ; brahmaṇṃ; attānaṃ; attāṇṃ; sakhānaṃ; sakhaṇṃ; rājānaṃ; rājaṇṃ.

Aṇṇi itī kimaṭṭhaṇṇi? Rājā.

Après les thèmes *brahma*, *atta*, *sakha*, *rāja*, etc. l'accusatif singulier se fait en *ānaṃ*. Ex. Brahmānaṃ : un brâhmane.

La remarque du s. 26 s'applique également à cette règle.

### स्या च ॥ २८ ॥

Brahma atta sakha rāja iccevaṃādihī sivaṇanassa ā hoti. Brahmā; attā; sakhā; rājā; ātumā.

Et le nominatif singulier en *ā*. Ex. Brahmā : un brâhmane.

### योनं आनो ॥ ३० ॥

Brahma atta sakha rāja iccevaṃ ādihī yonaṃ āno ādeso hoti. Brahmāno; attāno; sakhāno; rājāno; ātumāno.

Le nominatif et l'accusatif pluriel en *āno*. Ex. Brahmāno : les brâhmanes.

### सखातो चायो नो ॥ ३१ ॥

Tasmā sakhāto ca yonaṃ āyano ādesā honti. Sakhāyo; sakhīno.

Yonaṃ itī kimaṭṭhaṇṇi? Sakhā.

Après *sakha* le nominatif et l'accusatif pluriel se font aussi en *āyo* et *no*. Ex. Sakhāyo ou sakhino : les amis.

स्मिं ए ॥ ३२ ॥

Tasmā sakhāto smīnivacanassa ekāro hoti. Sakhe.

Après *sakha*, le locatif singulier se fait en *e*. — Ex. Sakhe : dans un ami.

ब्रह्मातो ' गस्स च ॥ ३३ ॥

Tasmā brahmāto<sup>1</sup> gassa ca ekāro hoti. He brahme.

Après *brahma*, on fait aussi le vocatif singulier en *e*. Ex. He brahme ! ô brāhmane !

सखान्तस्सि ' नानानंसेत्तु ॥ ३४ ॥

Tassa sakhāntassa ikārādeso hoti nonānānsa iccetesu. Sakhino ; sakhinā : sakhināṇi : sakhissa.

Ētesviti kimattthañ ? Sakhārehi ; sakhehi.

*Sakha* change sa voyelle finale en *i* devant les désinences *no*, *nā*, *nañ*, *sa*. Ex. Sakhino : de l'ami.

आरो हिम्हि वा ॥ ३५ ॥

Tassa sakhāntassa āro hoti vā himhi vibhattimhī. Sakhārehi ; sakhehi.

[Il peut] à volonté [la changer] en *āra* devant la

<sup>1</sup> S' brahmato. C. brahmāto.

<sup>2</sup> S' brahmato.

<sup>3</sup> S' saṁkhā.



désinence *hi* [de l'instrumental pluriel]. Ex. Sakhârehi ou sakhehi : par les amis.

सुनमेसु वा ॥ ३६ ॥

Tassa sakhantassa âro hoti vâ sunamam iccetesu. Sakhâresu ; sakhesu ; sakhârânam ; sakhinam ; sakharam ; sakhnam.

[Et aussi] à volonté devant les désinences *sa*, *nam*, *am* [du locatif et du génitif pluriel et de l'accusatif singulier]. Ex. Sakhâresu ou sakhesu : dans les amis.

ब्रह्मातो १ तु स्मिं नि ॥ ३७ ॥

Tasmâ brahmâto<sup>1</sup> sunivacmassa ni âdeso hoti. Brahmani.

Tusaddaggahepâna abrahmâto<sup>2</sup> pi sunivacmassa ni hoti. Kammani ; cannuni ; mudduni<sup>3</sup>.

Après *brahma* le locatif singulier se fait en *ni*. Ex. Brahmani : dans un brâhmane.

उत्तं सनासु ॥ ३८ ॥

Tassa brahmasaddassa anto uttam apajjate sanâ iccetesu. Brahmuno ; brahmunâ.

Sonâsviti kimattham ? Brahmâ.

Uttam itî bhâvaniddesena katthaci abhavam dasseti<sup>4</sup>. Brahmassa.

*Brahma* change sa voyelle finale en *u* devant les

<sup>1</sup> S<sup>o</sup> brahmato, C. brahmâto.

<sup>2</sup> et <sup>3</sup> S<sup>o</sup> brahmato.

<sup>4</sup> S<sup>o</sup> muddani.

<sup>5</sup> S<sup>o</sup> dassesi.

désinences du génitif et de l'instrumental du singulier. Ex. Brahmano : du brâhmane.

सत्पुपितादीनं आ सिस्मिं सिलोपो च ॥ ३८ ॥

Satthupitu iccevamâdinañ anto âltañ âpajjate sisimîñ silopo ca<sup>1</sup>. Satthâ; pitâ; mâtâ; bhâtâ; kattâ.

Sisimîñ ti kimatthañ? Satthussa; pitussa; bhâtussa; kattussa<sup>2</sup>.

Les thèmes *sattha*, *pitu*, etc. prennent â au nominatif singulier et perdent toute désinence. Ex. Satthâ : le maître.

अन्नेसुस्त्तं ॥ ३९ ॥

Satthupitâdinañ anto sivaçanato aññesu vacaneso ârattañ âpajjate. Satthârañ; pitarañ; mâtarañ; bhâtarañ; satthârehi; pitarehi; mâtarehi; bhâtarehi.

Aññesviti kimatthañ? Satthâ; pitâ; mâtâ; bhâtâ.

Ârataggahapena kathaçi niyaṇaṇ<sup>3</sup> dasseti. Satthussa; pitussa; mâtussa; bhâtussa.

Aux autres cas ils changent leur finale en *âra*. Ex. Satthârañ : le maître; pitarehi : par les pères.

वा नन्ति ॥ ४१ ॥

Satthupitâdinañ anto ârattañ âpajjate uamhi vibhattimhi vâ. Satthârânañ; pitârânañ; mâtârânañ; bhâtârânañ.

Vâti kimatthañ? Satthûnañ<sup>4</sup>; pitûnañ; mâtûnañ; bhâtûnañ.

<sup>1</sup> S' satthupitâdinaṇ ṇisimî lopoca. C. comme le texte.

<sup>2</sup> S' silopo ca.

<sup>3</sup> S' katussa.

<sup>4</sup> S' <sup>4</sup>ci aniyamañ.

<sup>5</sup> S' satthûnañ. Mais le voisinage des formes suivantes rend la correction évidemment nécessaire.

Ce changement est facultatif au génitif pluriel.  
Ex. *Satthārānaṃ* ou *satthūnaṃ* : des maîtres.

Il me paraît plus que douteux que ce sūtra ait été ajouté par l'auteur en vue de ces formes « *satthānaṃ*, » etc. que le commentateur rapproche ici des formes facultatives « *satthārānaṃ*, » etc.; car s'il avait eu cette intention, ce n'est pas pour le génitif pluriel seulement qu'il eût enseigné la non-obligation d'un second thème en *āra* (*ara*), mais aussi pour le génitif singulier (en *na* ou *ssa*) et les autres cas qui se peuvent encore dériver du thème en *a* : *satthussa*, etc. L'auteur ne le faisant pas, il est clair que l'autre forme de génitif pluriel à laquelle il fait allusion est la forme en *ānaṃ* autorisée par le sūtra suivant. La suite des règles 40, 41, 42 est donc : aux cas autres que le nominatif singulier, *sattha*, etc. forment un nouveau thème en *āra* (*ara*), excepté pourtant au génitif pluriel, qui peut aussi faire « *satthānaṃ*, » etc.

### सत्थुनात्तञ्च । ॥ ४२ ॥

Tassa satthussaddassa āttaṃ hoti vā naṃhī vibhattūmhi.  
*Satthānaṃ*; *pitānaṃ*; *mātānaṃ*; *bhātānaṃ*; *dhitānaṃ*; *kat-*  
*tānaṃ*.

Vāti kimatthaṃ? *Satthārānaṃ*; *pitānaṃ*; *mātānaṃ*; *dhi-*  
*tānaṃ*.

*Sattha* peut aussi, au génitif pluriel, prendre ā devant la désinence *naṃ*. Ex. *Satthānaṃ* : des maîtres.

Le scholiaste prend « *satthu* » comme représentant tous les thèmes du gaṇa *satthupitādi*; mais alors on ne voit pas dans quel but l'auteur du sūtra a répété *satthu*, répétition qui pa-

<sup>1</sup> S' *Satthunātaṇṇa*,

raitrait plutôt destinée à restreindre à ce seul mot l'application du sūtra. D'autre part la règle suivante semble bien s'appliquer à tous les thèmes du gana, sans qu'elle contienne une spécification nouvelle du gana tout entier, ce qui régulièrement serait nécessaire ; si *satthuno* avait ici un sens restrictif.

### उ सस्मि सलोपो च ॥ ४३ ॥

*Satthupitu iccevamādināṃ antassa uttāṃ hoti vā sasmīṃ salopo ca. Satthu, satthussa, satthuno diyate pariggaho vā ; pīṇ, pītussa ; pītuno diyate pariggaho vā ; bhātu, bhātussa ; bhātuno diyate pariggaho vā.*

[Les thèmes *satthu*, etc. peuvent à volonté prendre] *v* au génitif singulier, en éliminant toute désinence. Ex. *Satthu diyate* : on donne au maître.

### सकमन्धातुनञ्च ॥ ४४ ॥

*Sakkamandhātu<sup>1</sup> iccevamādināṃ uttāṃ hoti<sup>2</sup> sasmīṃ salopo ca. Sakkamandhātu<sup>3</sup> iva assa rājino vibhavo ; evaṃ : kattu ; gantu ; dhātu iccevamādi.*

Les thèmes *sakkamandhātu*, etc. [forment le génitif] de même. Ex. *Sakkamandhātu iva assa rājino vibhavo* : la puissance de ce roi est égale à celle de *Sakkamandhātṛi*.

### ततो योनं ओ तु ॥ ४५ ॥

*Tato ārādesato salibesaṃ yonāṃ okārādeso hoti. Satthāro ; pītaro ; mātaro ; bhātaro ; kuttāro<sup>4</sup> ; vattāro.*

<sup>1</sup>. ३. १ S° "mandā".

<sup>2</sup> S° uttāṃ āpajjate, qui ne se peut construire avec le génitif ādināṃ.

<sup>3</sup> S° Kattaro.



Tusaddaggahaṇena aññasmiāpi yonāṇa okārādeso hoti. Caturo janātāro<sup>1</sup>; ubho purisā.

Mais après cette addition [de *āra* aux thèmes *satthu*, *pīta*, etc.] *o* [sert de désinence] pour le nominatif et l'accusatif du pluriel. Ex. Satthāro : les maîtres; pītaro : les pères.

### ततो स्मिं इ ॥ ४६ ॥

Tato ārādesato smiṇvacanassa ikārādeso hoti. Satthari; pitari; mātari; bhātari; kattari; dhītari; vattari<sup>2</sup>.

Punatatogahaṇena aññasmiāpi smiṇvacanassa ikārādeso hoti. Bhāvi.

Après cette addition [de *āra* aux thèmes *satthu*, *pīta*, etc.] *i* [sert de désinence] pour le locatif singulier. Ex. Satthari : dans le maître; pītari : dans le père.

Je ne vois rien qui explique ni justifie la répétition de « tato » dans cette règle (étant donnés la suite et l'état actuel des sūtras); peut-être n'est-elle que le résultat d'une faute de copiste, ancienne assurément, puisque le scholiaste essaye une explication telle quelle, et qu'on la retrouve dans la Rūpasiddhi.

### ना आ ॥ ४७ ॥

Tato ārādesato nāvacanassa ākārādeso hoti. Satthārā; pītārā; mātārā; bhātārā; dhītārā; kattārā; vattārā.

[Et] *ā* pour l'instrumental singulier. Ex. Satthārā : par le maître; pītārā : par le père.

<sup>1</sup> S<sup>o</sup> janātāro.

<sup>2</sup> S<sup>o</sup> ajoute une seconde fois kattari.

## आरो रस्सं इकारे ॥ ४८ ॥

Ārādeso rassaṃ āpajjate ikāre pare. Saṭṭhārī; pītārī; mātarī; bhātārī; dhītārī.

[L'additionnel] *āra* est bref devant *i* [du locatif singulier]. Ex. Saṭṭhārī; pītārī.

## पितादीनं असिम्हि १ ॥ ४९ ॥

Pitādīnaṃ ārādeso rassaṃ āpajjate asimhi ca. Pītārā; mātārā; bhātārā; dhītārā; pītaro; mātaro; bhātaro; dhītaro.

Asimbiggaḥapaṇṇi tomhi ikārādesasaṃñāpanatthaṃ. Mātito; pītito; bhātito; dhītito

[L'additionnel] *āra* des thèmes *pita*, etc. [est bref à tous les cas] excepté au nominatif singulier. Ex. Pītārā, etc.

*Asimhi* est, pour le moins, inutile, étant donnée la forme sous laquelle est enseigné l'*ā* long du nominatif singulier (s. 39).

## तयातयिनं तकारो त्वत्तं वा ॥ ५० ॥

Tayā tayi iccetesau takāro tvattaṃ āpajjate vā. Tvayā; tayā tvayī; tayī.

Ētesanti kimatthaṃ? Tavaṃ; tvaṃ.

Le *t* de *tayā*, *tayī* peut à volonté se changer en *tv*.  
Ex. Tvayā ou tayā : par toi.

(TI NĀMAKAPPE TATIYO KAṆḌO.

<sup>1</sup> S<sup>o</sup> asimhi.

अत्ततो हिस्मि अनत्तं<sup>१</sup> ॥ १ ॥

Tassa attano anto<sup>2</sup> anattañ āpajjate hismi vibhattimhi.  
Attanehi; attamebhi.

Attantoti kimatthañ<sup>3</sup> ? Gajjehi; gajjebhi.

Hisiminti kimatthañ<sup>4</sup> ? Attanā.

Anattañ iti bhāvaniddesena attasaddassa sakārādeso hoti sabbāsu vibhattisu. Sako; sakā; sake.

L'a final du thème *atta* se change en *ana* devant la désinence de l'instrumental pluriel. Ex. Attanehi.

## ततो स्मि नि ॥ २ ॥

Tato attato smāvacanassa ni hoti. Attani.

Tatoggahaṇaṇā avadhāraṇatthañ. Sake peṭavisayo.

Après ce thème *atta*, la désinence pour le locatif singulier est *nī*. Ex. Attani : en soi-même.

## तस्स नो ॥ ३ ॥

Tato attato<sup>1</sup> sassa vibhattissa no hoti. Attano.

[Et] pour le génitif singulier, *no*. Ex. Attano : de soi-même.

## स्मा ना ॥ ४ ॥

Tato attasaddato smāvacanassa nā hoti. Attanā.

Punatatoggahaṇena<sup>2</sup> tassa attano takārassa rakāro hoti sabbesu vacaneṣu. Atrajo; atrajañ.

<sup>1</sup> S<sup>a</sup> hisimīṇ mānattañ.

<sup>2</sup> S<sup>a</sup> attano ikārassa anto.

<sup>3</sup> S<sup>a</sup> attano.

<sup>4</sup> S<sup>a</sup> Punaggahaṇena.

Pour l'ablatif singulier, *ná*. Ex. Attaná : par soi-même.

### कलतो च ॥ ५ ॥

Jhala iccetehi smāvacanassa ná hoti. Agginā; pāṇinā; daṇḍinā; bhikkhunā; sayambhunā.

Smāti kimatthañ? Aggayo; munayo; isayo.

[*Ná sert*] de même [de désinence à l'ablatif singulier,] après les thèmes masculins en *i*, *í*, *u*, *ú*.  
Ex. Pāṇinā : de la main.

### वपतो म्मिं ये वा ॥ ६ ॥

Tasmā ghapato smāvacanassa yañ hoti vā. Kaññāyañ; kaññāya; gaṇḍāyañ; gaṇḍāya; rattiyañ; rattiya; itthiyañ; itthiya; vadhuyañ; vadhuya; yāguyañ; yāguyā.

Yañ peut à volonté s'employer comme désinence du locatif singulier, après les thèmes féminins en *ā*, *i*, *ú*.

Ce sūtra est complètement superflu, au moins en ce qui concerne les thèmes en *i*, *ú* pour lesquels la forme de locatif en *yañ* (à côté de *yā*) est expressément enseignée par le sūtra II, 1, 17 combiné avec les sūtras II, 1, 19 et 20.

### योनिं नि नपुंसकेहि ॥ ७ ॥

Sabbhesaṇi yonañ ni hoti vā napuṃsakehi liṅgehi. Atthini; atthi; āyūni, āyū. Evam dutiyāyañ.

Napuṃsakehīti kimatthañ? Itthiyo.

Les [thèmes] neutres forment [à volonté] en *ni*



leur nominatif et leur accusatif pluriel. Ex. Atthini  
ou atthi : les os.

### अतो निच्च ॥ ८ ॥

Akārantehi napuṃsakaliṅgehi yomaṃ niccaṃ ni hoti. Yāni;  
yāni; tāni; tāni; kāni; kāni; bhayāni; bhayāni; rūpāni; rū-  
pāni.

Les thèmes [neutres] en a [les forment] toujours  
[ainsi]. Ex. Yāni (et non : yā) : que; rūpāni (et  
non : rūpā) : les formes.

Nous avons ici une contradiction directe avec la règle I.  
1, 56.

### सि ॥ ९ ॥

Akārantehi napuṃsakaliṅgehi sivaṇaṇṇaṇṇa aṃ hoti niccaṃ.  
Sabbāṃ; yaṃ; kaṃ; taṃ; cittaṃ; rūpaṃ.

[Les thèmes neutres en a forment] le nominatif  
singulier en [a]ṃ. Ex. Sabbāṃ : tout; cittaṃ : l'es-  
prit.

### सेसतो लोपं गसिपि ॥ १० ॥

Tato nidiṭṭhehi sesato gasi iccete lopaṃ āpajjante<sup>1</sup>. Bhoti  
itthi; sā itthi; bho daṇḍi; so daṇḍi; bho sattha; so satthā;  
bho rāja; so rājā.

Sesatoti kimatthaṃ ? Puriso gacchati.

Gasipiti kimatthaṃ ? Itthiyā; satthussa.

Après tous les autres thèmes (autres que ceux  
pour qui il a été donné des règles précédemment),

<sup>1</sup> S' āpajjate.

le nominatif et le vocatif singulier éliminent toute désinence. Ex. Sâ itthi : cette femme; bhoti itthi : ô femme!

Je n'ai pas rendu « pi » dont la portée m'échappe. L'explication qu'en donne la Rûpasiddhi (fol. 12\*) ne me le rend pas plus clair : « Apiggahapañ dutiyatthasampiḍḍanattāñ. »

### सद्वासं आबुसोउपसमानिपातादीहि च ॥ ११ ॥

Sabbāsañ vibhattinañ ekavacanānañ bahuvacanānañ paṭhamādutiyaṭṭatīyācatuṭṭhipañcamichaṭṭhisattamināñ lopo hoti āvuso upasagganipāta icceva mādihi. Tvañ panāvuso : tunde panāvuso ; padaso dhammañ vācēyya ; vihārañ sve upagacchissati<sup>1</sup>. Pa parā nī nī u du sañ vi va va anu parī adhi abhi pati su ā ati apī apa upa : pahāro ; parābhāro ; nīhāro ; nīhāro ; ubhāro ; duhāro ; sañhāro ; vihāro ; avahāro , anuhāro ; pariāhāro ; adhihāro ; abhihāro ; patihāro ; suhāro ; āhāro ; atihāro ; apihāro ; apahāro ; upahāro — evañ visati upasaggehi ca : — yathā tathā khalu kho yatra tatra atho atha hi tu ca vā ve<sup>2</sup> ham ahañ evañ ho aho he she re are — evamādihi nipātehi ca yojetabbāñ<sup>3</sup>.

Le mot *āvuso*, les prépositions, les conjonctions, etc. éliminent aussi toute désinence casuelle. Ex. Tvañ panāvuso : mais toi, ô ami; pahāro (de pa-hāra) : coup; yathā : comme.

<sup>1</sup> S<sup>o</sup> upagacchissati.

<sup>2</sup> S<sup>o</sup> vo.

<sup>3</sup> S<sup>o</sup> yojetabbā. Ici s'arrête la lacune de Cd.

पुमस्स लिङ्गादिस्सु समासेसु ॥ १२ ॥

Puma iccetassa <sup>1</sup> anto lopaṃ āpajjate liṅgādisu parapadesu samāsesu. Pulliṅgaṃ; pumbhāvo; puṇḍikilo <sup>2</sup>.

Pumasseti kimatthaṃ? Itthiliṅgaṃ; napaṃsakaliṅgaṃ, Liṅgādisūti kimatthaṃ? Pumaṭṭhi.

Samāsesūti kimatthaṃ? Pumaṣsa liṅgaṃ.

*Puma* [perd sa voyelle finale], en composition devant les mots *liṅga*, etc. Ex. Pulliṅgaṃ : le genre masculin.

अ यं इतो पसाण्णतो ॥ १३ ॥

Aṇvacaṇassa yaṃ hoti vā ito paṣaṇṇāto. Itthiyaṃ; itthiṃ.

Paṣaṇṇāto ti kimatthaṃ? Daḍḍinaṃ; bhoginaṃ <sup>1</sup>.

Aṇ itū kimatthaṃ? Itthiḥi.

Les thèmes féminins en *i* font l'accusatif singulier en *yaṃ*. Ex. Itthiyaṃ : la femme.

नं कतो कतरस्सा ॥ १४ ॥

Tasmā jhato katarassā aṇvacaṇassa naṃ hoti. Daḍḍinaṃ; bhoginaṃ.

Jhatoti kimatthaṃ? Vessabhaṃ.

Katarassāti kimatthaṃ? Kucchū.

Les masculins en *i* le font en *naṃ* en prenant *i* bref [devant cette désinence]. Ex. Daḍḍinaṃ (accus.

<sup>1</sup> Cd iccevatassa.

<sup>2</sup> Cd \*padesu. Pulliṅgaṃ; pumbhāvo.

<sup>3</sup> Cd \*yaṃ itā pa.

<sup>4</sup> Cd daḍḍinaṃ; bhoginaṃ.

<sup>5</sup> Cd S\* na jhato.

de dandī) : qui porte un bâton ; mais : kucchīm (accus. de kucchi) : ventre.

### योनं नो ॥ १५ ॥

Sabbesaṃ yonaṃ jhato katarassā no hoti. Daṇḍīno, bhogīno ; le daṇḍīno ; le bhogīno.

Katarassāti kimatthaṃ ? Aggayo ; munayo ; isayo.

Jhaloti kimatthaṃ ? Sayambhuvo.

Yonanti kimatthaṃ ? Daṇḍinā ; bhoginā.

[Ils font] le nominatif et l'accusatif pluriel en *no*, [en prenant *i* bref devant cette désinence]. Ex. Daṇḍīno : qui portent un bâton ; mais : aggayo (de aggi) : les feux.

### स्मिं नि ॥ १६ ॥

Tasmā jhato katarassā smāṇivacanassa ni hoti. Daṇḍīni ; bhogīni.

Katarassāti kimatthaṃ ? Byādhiṃbi.

[Ils font] le locatif singulier en *ni* [en prenant *i* bref devant cette désinence]. Ex. Bhogīni : dans le serpent.

### किंस् क वे च ॥ १७ ॥

Kiṃ iccēssa ko hoti vappaccaye pare. Kva gātosī devānampiyatissa ?

Casaddaggaḥapena avappaccaye pare pi ko hoti. Kathaṃ bodhesi tvaṃ dhammaṃ ?

Veti kimatthaṃ ? Kuto āgatosi tvaṃ.

Kiṃ se change en *k* devant le suffixe *va*. Ex. Kva gātosī devānampiyatissa : où es-tu allé, Devānampiyatissa ?



## कु हिंसु च ॥ १८ ॥

Kiñ iccetassa ku hoti hiñhañ iccetesu. Kuhiñ gacchasi;  
kuhañ gacchasi.

Casaddaggahayena hiñcanañ dācanañ paccyesu ku hoti.  
Kuhiñcanañ; kudācanañ<sup>1</sup>.

Et aussi en *ku* devant les suffixes *hiñ*, *hañ*. Ex.  
Kuhiñ gacchasi : où vas-tu?

Malgré le silence du scholiaste, cette règle entend évidemment autoriser les formes comme *kahañ* (cf. par exemple *Dhammap.* 212, 15 et *passim.*).

## सेसेसु च ॥ १९ ॥

Kiñ iccetassa ko hoti sesesu vibhattippaccyesu paresu.  
Ko pakāro, kathañ; kañ pakārañ, kathañ.

Casaddaggahayāñ kakārānukaḍḍhanatthañ<sup>2</sup>.

Et [en *ka*] devant tous les autres [suffixes].  
Ex. Kathañ : comment.

Régulièrement c'est *ka* et non *ku* que nous devrions suppléer dans le sūtra; malgré les libertés et les irrégularités fréquentes que nous avons eu déjà l'occasion de constater dans la construction et la succession des sūtras, il est difficile de ne pas croire, surtout en comparant la règle suivante, qu'il y ait ici une transposition accidentelle des sūtras 18 et 19 dont la simple interversion évite toute difficulté.

## त्रतोथेसु च ॥ २० ॥

Kim iccetassa ku hoti trathotha iccetesu. Kutra; kuto;  
kuttha.

<sup>1</sup> S\* hañcāti kimatthañ? Aññatopi ku hoti, Kuhiñcanañ.

<sup>2</sup> Glose omise par S\*.

Casaddaggaḥapaṇi kiṇṇasaddānukadḍhanatthaṇ<sup>1</sup>.

Et [en *ku*] devant les suffixes *tra*, *to*, *tha*. Ex. Ku-  
tra : où; kuto : d'où.

### सबुस्सेतस्सकारे वा ॥ २१ ॥

Sabbassa etasaddassa akāro hoti vā totha iccetesu. Ato,  
attha; etto; ettha.

*Eta* peut à volonté se substituer a devant les suf-  
fixes *to*, *tha*. Ex. Ato : de là; ettha : là.

### त्रे निञ्चं ॥ २२ ॥

Sabbassa etasaddassa akāro hoti niccaṇi trappaccaye pare.  
Atra.

Devant *tra* [cette substitution a] toujours [lieu].  
Ex. Atra : ici.

### ए तोथेसु वा ॥ २३ ॥

Sabbasseva etasaddassa ekāro hoti vā totha iccetesu. Etto;  
ato<sup>1</sup>; ettha; attha.

[*Eta* peut] à volonté [se réduire à] *e* devant les  
suffixes *to*, *tha*. Exemple: Etto (ou : ato) : de là; ettha  
(ou : attha) : là.

### इमस्मि व्यंदाहितोद्धेसु च ॥ २४ ॥

Sabbasseva imasaddassa ikāro hoti itthamānihatodha ic-  
cetesu. Itthaṇ; idānī; iha; ito; idha.

<sup>1</sup> Glose omise par S<sup>c</sup>.

<sup>2</sup> Cf. akko.

Casaddaggahapaṇi avadhāraṇatthaṇi.

Et *ima* se change en *i* devant les suffixes *tthaṇi*, *dāni*, *ha*, *to*, *dha*. Ex. *Itthaṇi* : ainsi; *idāni* : maintenant.

अ धुनाम्हि च ॥ २५ ॥

Sabbasseva imasaddassa akāro hoti dhunā iccetamhi. Adhunā.

Casaddaggahapaṇi avadhāraṇatthaṇi<sup>1</sup>.

Et en *a* devant *dhunā*. Ex. *Adhunā* : maintenant.

एत रहिम्हि<sup>१</sup> ॥ २६ ॥

Sabbasseva imasaddassa etādeso hoti rahiṃhi paccaye pare. Etarahi.

En *eta* devant *rahi*. Ex. *Etarahi* : maintenant.

इत्थियं अतो आपच्चयो<sup>१</sup> ॥ २७ ॥

Itthiyaṃ vattamānāya akārato āpaccayo hoti. Sabbā; sā; yā; kā; kaṇṇā.

Au féminin, les thèmes en *a* prennent *ā* long. Ex. *Sabbā* : toute; *sā* : celle-ci.

नदादितो वा ई ॥ २८ ॥

Nadādito vā anadādito vā itthiyaṃ vattamānāya akārato

<sup>1</sup> Glose omise par S'.

<sup>2</sup> Cf. ramhi.

ipaccayo hoti. Nadi; mahi; kumâri; karugi; vâragi; sakhi; hatthi<sup>1</sup>; itthi.

Les thèmes [en *a*] du *gaṇa nadādi* et autres prennent *i* long. Ex. Nadi : le fleuve; mahi : la terre; kumâri : la jeune fille.

Tout en traduisant comme le scholiaste, je ne suis pas sans avoir des doutes sur l'exactitude de cette interprétation qui suppose, chez l'auteur du sūtra, une façon de s'exprimer bien énigmatique. Le sens littéral serait que : les thèmes du *gaṇa nadādi* peuvent à volonté former leur féminin en *i*; mais dans les thèmes *nadi*, etc. la forme en *i* n'est pas seulement facultative, elle est régulière et obligatoire. On pourrait toutefois penser qu'en ajoutant *vā* l'auteur du sūtra a entendu faire allusion à certains cas où cet *i* deviendrait bref. En effet, sans partager complètement l'opinion de M. Storek (I. 11; II. 27), que les thèmes féminins en *i* : *nominativum* « sgl. in i brevem longave formant et promiscue his terminantibus utuntur », on doit reconnaître qu'il règne sur ce point dans les manuscrits une grande incertitude; et cette circonstance, jointe au caractère douteux et mobile de plusieurs voyelles finales en pâli, autorise à penser que les thèmes féminins mêmes dont l'i paraît le plus stable ont bien pu être considérés comme l'abrégéant quelquefois en *i*. Cette explication serait assurément plus simple, plus conforme à la lettre du texte. D'autre part, il faut avouer que le *gaṇa nadādi* n'épuise pas la catégorie des thèmes qui font leur féminin en *i* (cf. Vopadeva, IV, 9), et qu'en fait, au moins, le commentateur a raison. Là où il a tort, c'est quand il donne des exemples comme « itthi, hatthi », le premier n'étant point dérivé d'un thème en *a*, le second étant nominatif masculin (cf. pourtant Clough, p. 40) en *i*. Il a oublié,

<sup>1</sup> Le Bālavatāra ayant la même forme, on ne peut songer à lire « hatthini ». Cf. du reste s. 30.



en les donnant, que cette règle enseigne la formation de thèmes féminins, et non des nominatifs singuliers en *i*, qui sont réglés déjà par le s. 10.

### णवणिकणेष्यणन्तुहि ॥ २८ ॥

Ṇavaṇikaṇeṣyāṇantu icceteḥi itthiyaṃ vattamānehi ipaccayo hoti. Mānavi; paṇḍavi<sup>1</sup>; nāviki; veṇateyyi; kunteyyi; gotami; guṇavati; sānavati.

Les suffixes *ṇava*, *ṇika*, *ṇeṣya*, *ṇantu* [prennent de même *i* au féminin]. Ex. Mānavi : une descendante de Manu; kunteyyi : une descendante de Kuntā.

### पतिभिक्षुगृजीकारन्तेहि<sup>१</sup> इनी<sup>२</sup> ॥ ३० ॥

Patibhikkhurājikāraṇteḥi<sup>३</sup> itthiyaṃ vattamānehi<sup>४</sup> inipaccayo<sup>५</sup> hoti. Gahapatāni; bhikkhuni; rājini; batthini; daṇḍini; medhāviṇi; tapassini<sup>७</sup>.

Les thèmes *pati*, *bhikkhu*, *rāja* et ceux qui se terminent [au masculin] en *i* prennent [au féminin le suffixe] *ini*. Ex. Gahapatāni : la maîtresse de maison; batthini : la femelle de l'éléphant.

### न्तुस्स तं ईकारे ॥ ३१ ॥

Sabbasseva ntuppaccayassa to hoti vā ikāre pare. Guṇavati;

<sup>1</sup> Cd mānavi paṇḍavi.

<sup>2</sup> Cd S<sup>o</sup> "rājikāra".

<sup>3</sup> Cd "ini.

<sup>4</sup> Cd S<sup>o</sup> "rājika".

<sup>5</sup> Itthiyaṃ vattamānehi manque dans Cd.

<sup>6</sup> Cd inipaccayo.

<sup>7</sup> L'*i* final de tous les exemples est bref dans Cd.

guṇavanti; kulavati; kulavaoti; satinatti; satimanti; mahati; mahanti; gomati; gomanti<sup>1</sup>.

Le suffixe *nta* se change en *t* devant l'i du féminin. Ex. Guṇavati : vertueuse; kulavati : une femme noble.

Le *rd* du scholiaste n'étant nulle part dans le texte, je n'ai pas dû le traduire.

### भवतो भोतो ॥ ३२ ॥

Sabbasseva bhavantasaddassa bhotādeso hoti ikāre itthikate<sup>1</sup> pare. Bhoti ayyo; bhoti kaññe; bhoti gharādiye<sup>2</sup>.

*Bhavanta* se change en *bhot* devant l'i du féminin. Ex. Bhoti kaññe : ô jeune fille!

### भो गे तु ॥ ३३ ॥

Sabbasseva bhavantasaddassa bho hoti ge pare. Bho purisa; bho aggi; bho rāja; bho sattha; bho daṇḍi; bho sayam-bhu.

Geṭi kimatthañ? Bhavatā; bhavañ.

Tusaddaggaḥapena aññasmimpi vacane sabbassa bhavan-tasaddassa bhonta bhonte bhonto bhotā bhoto iccete ādesā honti. Bhonta; bhonte; bhonto; bhadde; bhotā; bhoto gotamassa.

Et en *bho* au vocatif [masculin] singulier. Ex. Bho purisa : ô homme; bho aggi : ô agni!

<sup>1</sup> L'i final de tous les exemples est bref dans Cd.

<sup>2</sup> Cd S<sup>1</sup> itthikate.

<sup>3</sup> S<sup>1</sup> gharādiye.

**ओभावो ब्रुचि योसु वकारस्स ॥ ३४ ॥**

Bhavanta iccēssa vākārassa obhāvo hoti kvaci yo iccētesu. Imañ bhonto nisāmetha bhavanto vā.

Quelquefois il change son *va* en *o* devant les désinences du nominatif et de l'accusatif pluriel. Ex. Imañ bhonto (ou : bhavanto) nisāmetha : ô Vénérables ! voyez cet homme.

**भदन्तस्स भद्धन्त भन्ते ॥ ३५ ॥**

Sabhasseva bhadantasaddassa bhaddanta<sup>1</sup> bhante iccēssa ādesā honti kvaci ge pare yosū ca. He bhaddanta; bhante, bhadantā vā<sup>2</sup>.

*Bhadanta* [fait quelquefois] *bhaddanta*, *bhante* [au vocatif singulier et au nominatif et à l'accusatif du pluriel]. Ex. He bhaddanta ou bhante : vénérables !

**अकारपिताद्यन्तानं आ ॥ ३६ ॥**

Ākāro ca pitā/linañ anto ca ākāraññān āpajjate ge pare. Bho purisā; bho pitā; bho mātā; bho satthā.

[Les thèmes en] *a* [et ceux du gaṇa] pitādī [font leur vocatif singulier] en *ā*. Ex. Bho purisā : ô homme ! bho pitā : ô père !

L'autre forme de vocatif, en *a*, pour les noms pitā, etc.

<sup>1</sup> Cd "bhadanta". S<sup>o</sup> bhaddantassa bhada<sup>a</sup>. C "bhadda".

<sup>2</sup> Cd bhavantasaddassa bhadanta<sup>a</sup>. S<sup>o</sup> bhaddantasa — bhadda<sup>a</sup>.

<sup>3</sup> Cd he bhadanta. S<sup>o</sup> he bhadanta — bhaddantā vā.

est autorisée, je pense, par le sūtra 38; quant aux thèmes en *a*, ils possèdent certainement la même forme, bien que le seul sūtra dont elle se puisse autoriser (II, 4, 10) soit très-vague.

### भलपा रस्सं ॥ ३९ ॥

Jhala iccete rassam āpajjante ge pare. Bho daṇḍi; bho sayambhu; bhoti itthi; bhoti vadhu.

[Les thèmes en] *i, í, u, ú* ont la brève [au vocatif singulier]. Ex. Bho sayambhu : ô être qui existes par toi-même! bhoti itthi : ô femme!

### आकरो वा ॥ ३८ ॥

Ākaro rassam āpajjate vā ge pare. Bho rāja; bho rājā; bho attā; bho attā; bho sakha; bho sakhā; bho sattha; bho satthā.

[Les noms masculins en] *ā* [peuvent] à volonté [faire de même]. Ex. Bho rāja ou rājā : ô roi!

ITI NĀMAKAPPE CATUTTHO KĀṆḌO.

### त्वादयो विभक्तिसञ्चायो ॥ १ ॥

To ādi yesam paccayānaṃ te honti tvādayo. Te paccayā tvādayo vibhattisaññā va dattḥabbā. Sabbato; yato; tato; kuto; ato; ito; sabbadā; yadā; tadā; idha; idāni.

Les suffixes *to*, etc. participent au nom technique de vibhatti (c'est-à-dire : sont considérés comme des désinences casuelles).



क्वचि तो पञ्चम्यत्थे ॥ २ ॥

Kvaci to paccayo hoti pañcamyatthe. Sabbato; yato; tato; kuto; ato; ito.

Kvaciti kimatthañ ? Sabbasma.

Le suffixe *to* s'emploie quelquefois avec le sens de l'ablatif. Ex. Sabbato : de tous côtés; tato : de là.

त्र थ सत्तमिया सब्बनामेहि ॥ ३ ॥

Tratha iccele paccayā honti sattamyatthe sabbanāmelū. Sabbatra; sabbattha; yatra; yattha; tatra; tattha.

Les suffixes *tra*, *tha* s'emploient après les thèmes pronominaux, avec le sens du locatif. Ex. Sabbatra ou sabbattha : partout; tatra ou tattha : là.

सब्वतो धि ॥ ४ ॥

Sabba iccetasmā dhiṇpaccayo hoti kvaci sattamyatthe. Sabbadhi; sabbasmiñ.

Après *sabba* on emploie *dhi* [dans le même sens]. Ex. Sabbadhi : partout.

किंस्मा वो ॥ ५ ॥

Kiñ iccetasmā vappaccayo hoti sattamyatthe. Kva gatosi tvañ devānampiyatissa.

Après *kiñ* on emploie *va* [dans le même sens]. Ex. Kva gatosi : où es-tu allé?

<sup>1</sup> S<sup>r</sup> १० ca.

## हिं हं हिञ्चनं ॥ ६ ॥

Kiñ iccetasmañ hiñ hañ hiñcanañ iccete paccayā honti sattamyatthe. Kuhiñ; kuhañ; kuhiñcanañ.

[Et aussi] *hiñ*, *hañ*, *hiñcanañ*. Ex. *Kuhiñ*, *kuhañ* : où?

## तम्हा च ॥ ७ ॥

Tamhā ca hiñ hañ iccete paccayā honti sattamyatthe. Tahīñ; tahañ

Casaddaggahañāñ hiñcanañgahañanivattanatthañ<sup>1</sup>.

Après *ta* aussi [on emploie les mêmes suffixes]. Ex. *Tahīñ* : là.

Le scholiaste a sans doute raison d'éliminer « hiñcanañ » de ce sūtra; mais rien dans le texte n'indique cette restriction.

## इस्मा ह्वा च ॥ ८ ॥

Imasmañ hadhā iccete paccayā honti sattamyatthe. Iha; idha.

Casaddaggahañāñ avadhārañatthañ<sup>1</sup>.

Et après *ima*, les suffixes *ha* et *dha*. Ex. *Iha*, *idha* : ici.

## यतो हिं ॥ ९ ॥

Tasmañ yato hiñpaccayo hoti sattamyatthe. Yahiñ.

Après *ya* [on emploie le suffixe] *hiñ* [dans le sens du locatif]. Ex. *Yahiñ* : où.

<sup>1, 1</sup> S' n'a pas cette glose.

## काले ॥ १० ॥

Kāle iccetañ adhikāratthañ veditabbañ.

[Les formations indiquées par les sūtras suivants ont un] sens temporel.

## किसव्वञ्जेकयकुहि दादचनं ॥ ११ ॥

Kiñ sabba añña eka ya ku icceti dā dācanañ icceti paccayā honti kāle<sup>1</sup> sattañyatthe. Kadā; sabbadā; aññadā; ekadā; yadā; kudācanañ.

Après *kiñ*, *sabba*, *añña*, *eka*, *ya*, *ku*, [on emploie les suffixes] *dā*, *dācanañ* [dans le sens temporel du locatif]. Ex. Kadā : quand? sabbadā : toujours.

## तस्मा दानि च ॥ १२ ॥

Ta iccetasmā dāni dā icceti paccayā honti kāle sattañyatthe. Tadāni; tadā.

Casaddaggaṇaṇaṇā dāpaccayānokaḍḍhanatthañ<sup>2</sup>.

Après *ta* on emploie de plus le suffixe *dāni*. Ex. Tadāni, tadā : alors.

## इमस्मा रहि धुना दानि च ॥ १३ ॥

Imasmā rahidhunādāni icceti paccayā honti kāle<sup>3</sup> sattañyatthe. Etarahi; adhunā; idāni.

<sup>1</sup> S<sup>1</sup> kāle kvaci sa<sup>1</sup>.

<sup>2</sup> S<sup>1</sup> n'a pas cette glose

<sup>3</sup> S<sup>1</sup> kāle kvaci.

Casaddaggahaṇaṁ dāpaccayaṇukaddhaṇatthaṁ<sup>1</sup>.

Et après *ima* les suffixes *rahi*, *dhunā*, *dāni*.  
Ex. Etarahi, adhunā : maintenant.

Relativement à la dérivation, de *ima*, des formes « etarahi, adhunā, idāni », cf. le chapitre précédent ss. 24, 25 et 26.— Le scholiaste a tort de ne pas ajouter l'exemple « idā », forme autorisée par le *ca* du sūtra et qui d'ailleurs s'est conservée au moins dans la locution « idāhaṁ » que le commentaire cite à l'appui de 1, 2, 9 : si c'est en effet à cette forme que fait ici allusion l'auteur du sūtra, il faut avouer qu'il s'est mis plus haut en contradiction avec la règle présente. Quoi qu'il en puisse être, il est presque superflu de remarquer que la seule analyse permise de *idāhaṁ* est : *idā* + *ahaṁ*.

सबुस्स सो दाम्हि वा ॥ १३ ॥

Sabba iccetassa sakāraḍeso hoti vā dāmhīpaccaye pare.  
Sadā; sabbadā.

*Sabba* peut à volonté se changer en *sa* devant le suffixe *dā*. Ex. Sadā ou sabbadā : toujours.

अवणो ये लोपञ्च ॥ १५ ॥

Avāṇo ye paccaye pare lopaṁ āpajjate. Bāhusaccaṁ; paṇḍiccaṁ; vepullaṁ; kāruṇṇam; kosallaṁ; sāmāṇiṇaṁ; sohaṁjaṁ.

Casaddaggahaṇaṁ vāgahaṇanivattanatthaṁ<sup>2</sup>.

Et *a* [final] s'élimine devant le suffixe *ya*. Ex. Ve-

<sup>1</sup> S' n'a pas cette glose, Cd \*ṇaṁ rahidhunādānippaccayaṇu anu\*.  
Il y a là une méprise évidente du copiste.

<sup>2</sup> S' n'a pas cette glose.



pullaṃ : la grandeur (vipula + ya); paṇḍiccaṃ : la science (paṇḍita + ya).

बुद्धस् जो इयिस्सु <sup>1</sup> ॥ १६ ॥

Sabbassa vuddhasaddassa<sup>2</sup> jo ādeso hoti iya iṭṭha iccetesu paccayesu. Sabbe ime vuddhā, ayaṃ imesaṃ viśesena vuddhoti jeyyo; sabbe ime vuddhā, ayaṃ etesaṃ viśesena vuddhoti jettḥo.

*Vuddha* se change en *ja* devant les suffixes *iya*, *iṭṭha* [du comparatif et du superlatif]. Ex. Jeyyo : plus vieux; jettḥo : le plus vieux.

पसट्ठस् सो च ॥ १७ ॥

Sabbassa pasatthasaddassa so ādeso hoti jadeso ca iya iṭṭha iccetesu paccayesu paresu. Sabbe ime pasatthā, ayaṃ imesaṃ viśesena pasatthoti seyyo; sabbe ime pasatthā, ayaṃ imesaṃ viśesena pasatthoti settḥo; jeyyo, jettḥo.

Casaddaggaṇaṃ dutiyādesasampinḍanattāṃ<sup>3</sup>.

*Pasattha* [devant ces suffixes, se change en *ja* et] aussi en *sa*. Ex. Seyyo : meilleur; settḥo : le meilleur.

अन्तिकस्स नेदो ॥ १८ ॥

Sabbassa antikasaddassa nedādeso hoti iya iṭṭha iccetesu paresu. Nediyo; nediṭṭho.

<sup>1</sup> Cd vuddhasa jo iyyeṭṭhasu. S<sup>2</sup> vuddha \*ṭṭhesu ca.

<sup>2</sup> Cd buddhasa<sup>2</sup>, et dans le reste du sūtra toujours vuddha, S<sup>4</sup> vuddha.

<sup>3</sup> C Cd pasattha<sup>2</sup> (dans tout le sūtra).

<sup>4</sup> S<sup>1</sup> n'a pas cette glose.





J'ai cherché à rendre l'intention de « byañjanāni » du sūtra, en écrivant sans *a* les consonnes auxquelles cette règle s'applique. Le grammairien pâli, ayant l'habitude d'énoncer les consonnes en les faisant suivre de la voyelle *a*, tient à marquer expressément que cet *a* est là simplement pour la prononciation (akāro uccāraṇattho, dit quelquefois la Rūpasiddhi), et que la règle s'applique uniquement aux éléments consonantiques; qu'ainsi, dans « maccunā », le groupe *cc* résultant de *ty* est suivi d'un *a*. — Quant à la place qu'occupe ici cette règle, elle est assurément surprenante, et c'est ou dans la section relative au sandhi ou dans le chapitre des taddhitas qu'on s'attendrait à la rencontrer. En tout cas, elle ne devrait pas être séparée du sūtra 15, avec lequel elle a une si intime relation.

अन्तुन्तुगन्नब्रह्मत्तसखसत्युपितादीहि स्मा नाव

॥ २४ ॥

Amhatunihanturājabrahmattasakhasatthupitu icceva mā-dili smā nāva datthabba. Mayā; tayā; guṇavatā; rañṇā; brahmunā; attanā; sakhinā; satthārā; pitārā; mātārā; bhātārā; dhītārā<sup>1</sup>.

Etehi kimatthanā? Purisā.

Après *amha*, *tamha*, le suffixe *ntu*, les thèmes *rāja*, *brahma*, *atta*, *sakha*, *satthu*, *pitu*, etc., l'ablatif singulier se fait comme l'instrumental. Ex. *Mayā* : par moi ou de moi; *guṇavatā* : par un homme vertueux ou d'un homme vertueux; *rañṇā* : par le roi ou du roi.

ITI NĀMAKATTHE PAÑCAMO KĀṆḌO.

<sup>1</sup> Cd dhītārā.



## यस्मादपेति भयं आदत्ते वा तदपादानं ॥ १ ॥

Yasmā vā apeti yasmā vā bhayaṃ jāyate yasmā vā ādatte taṃ kārakam apādānasaññaṃ hoti. Gāmaṃ apenti munayo; nagarā niggato rājā; pāpā cittaṃ nivāraye<sup>1</sup>; corā bhayaṃ jāyate; ācariyupajjhāyehi sikkhaṃ<sup>2</sup> gaṇhāti sisso.

Apādānaṃ iccanena kvattho? Apādāne pañcamī. (III, 25.)

On appelle apādāna (ablatio) [la relation syntactique où se trouve] l'objet dont on s'éloigne ou dont on s'effraye. Ex. Gāmaṃ apenti munayo : les anachorètes s'éloignent du village; corā bhayaṃ jāyate : on a peur du voleur.

Malgré le scholiaste, suivi par M. Kuhn, je ne crois pas possible de dédoubler l'expression « bhayaṃ ādatte »; il faudrait dans ce cas un premier *vā* après bhayaṃ. Aussi bien Pāṇini, dans les règles correspondantes (I, 4, 24-25), ne signale que les deux catégories marquées par : *apeti* et *bhayaṃ ādatte*. Dans le sūtra Kātantra correspondant (fol. 29<sup>o</sup>) : « Yato apaiti bhayaṃ ādatte tad apādānaṃ » (le premier du *Samāsapāda*, contrairement à l'indication de M. Aufrecht, *Catal. Cdd. Sanscr. bibl. Bodl.* p. 169<sup>o</sup>; au moins mon manuscrit porte-t-il, avant ce sūtra, le signe habituel des divisions de chapitre, et d'ailleurs les ss. qui précèdent, depuis « avyayibhāvād, etc. », de quelque façon qu'on les considère, ne sauraient rentrer dans le chap. des Kārakas), il n'y a point de *vā*. Il ne faudrait pourtant pas en vouloir conclure qu'il soit dans notre règle le résultat d'une interpolation ou d'une erreur. Voici en effet l'explication de Durgasiṃha : « Yasmād apaiti yasmād bhayaṃ bhavati yasmād ādatte vā tat kārakam apādānasaññaṃ bhavati. » D'où il semblerait ressortir que l'auteur de

<sup>1</sup> K. n'a pas cet exemple pā<sup>o</sup>raye.

<sup>2</sup> K. sippaṃ.

notre sūtra a eu devant les yeux non-seulement le texte de la règle Kātantra, mais même le commentaire précité.

### धातुनामानं उपसग्योगादीस्वपि च ॥२॥

Dhātunāmanān payoge ca<sup>1</sup> upasaggayogādisvapi<sup>2</sup> ca tañ kārakañ apādānasaññāñ hoti. Dhātūnañ payoge tāva; ji iccetassa dhātussa parāpubbassa payoge yo asayho so apādānasañño hoti; tañ yatha : buddhasmā parājenti aññatitthiyā; — bhū iccetassa dhātussa papubbassa payoge yato acclinnapabbhavo so apādānasañño hoti; tañ yathā : himavanta pabbhavanti pañca mahānadiyo; anavatattamā pabbhavanti<sup>3</sup> mahāsarā; aciravatiyā pabbhavanti kunnadiyo<sup>4</sup>. — Nāmappayoge pi tañ kārakañ apādānasaññāñ hoti; tañ yathā : urasā jāto putto; līhūmito niggato raso; ubhato sujāto putto.

Upasaggayogādisvapi ca tañ kārakañ apādānasaññāñ hoti; tañ yathā : apa sālāya āyanti vūpijā; ā brahmaloka saddo abbhuggacchati; upari pabbatā devo vassati; buddhasmā pati sārīputto dhammadesanāya ālapati; temāsāñ ghaṭañ assa telasmā pati dadāti; uppalāñ assa padumasmā pati dadāti; kanakañ assa hiraññasmā pati dadāti.

Ādiggahaṇena kārakamajjhepi pañcāmi vibhatti hoti; tañ yathā : pakkhasmā vijjhati migañ; kosā vijjhati kuñjarañ; māsasmā bhūñjati bhojanañ. — Apiggahaṇena nipātappayoge pi pañcāmi vibhatti hoti dutiyā ca tatiyā ca : rahitā mātujā puññāñ katvā phalañ<sup>5</sup> deti, rahitā mātujāñ rahitā mātujena vā; rite saddhammā kuto sukhañ labhati, rite saddhammañ rite saddhammena vā; te bhikkhū nānā kulā pabbajitā, nānā kulāñ nānā kulena vā<sup>6</sup>; vinā saddhammā natthañño koci nātho loka vijjati, vinā saddhammañ vinā saddhammena vā;

<sup>1</sup> Gd. de K. "aggappayogādisva".

<sup>2</sup> K. n'a pas : ca.

<sup>3</sup> K. ajoute : sattha.

<sup>4</sup> Gd kunnadiyo. Gd. de K. kunnadiyo.

<sup>5</sup> Gd n'a pas : phalañ.

<sup>6</sup> Gd n'a pas : nānā kulāñ-lena vā.

vinā buddhasmā, vinā buddhañ vinā buddhena vā.—*Casad-*  
*daggahaṇena aññatthāpi pañcami vibhatti hoti. Yato hañ*  
*bhagini ariyāya jātiyā jāto*<sup>1</sup>: *yato sarāmi attānañ yato patto*  
*smi viññutañ; yadvādhikarāṇaṁ enaṁ*<sup>2</sup> *abhiññhādomanassā*  
*pāpakā akusalā dhammā anvaṣṣaveyyuṁ*<sup>3</sup>.

[L'ablatif, qui sert à exprimer l'apādāna, est régi] par des verbes ou des noms [seuls], et aussi accompagnés de prépositions, etc. Ex. *Buddhasmā parājenti aññatitthiyā* : les hérétiques succombent devant le Buddha; *bhūmito niggato raso* : un suc sorti de terre; *apa sālāya āyanti vāṇijā* : les marchands sortent de la salle.

La construction de ce sūtra est assez embarrassée, et la variante du manuscrit de M. Kuhn pourrait faire penser qu'il y a lieu de corriger en ajoutant, par exemple, « payoge » après *\*nāmānaṁ*. Cependant, si nous comparons Pān. 1, 4, 24 svv. nous trouvons dans ces sūtras, dont quelques-uns se retrouvent plus bas dans ceux de Kaccāyana, un emploi du génitif tout semblable à celui que nous constatons ici, sans qu'il soit possible de supposer que *prayoge* ou tout autre mot se soit perdu. Dans ces règles, nous voyons au génitif les mots indiqués comme régissant l'ablatif; l'emploi et la valeur du génitif *dhātunāmānaṁ* sont ici les mêmes. Quant au locatif qui forme la seconde partie du sūtra, il doit, comme le marque d'ailleurs la particule *api*, exprimer une condition particulière qui affecte la règle générale. En traduisant littéralement, nous aurions donc : [Il y a apādāna] après des verbes et des noms, aussi quand il y a union avec des prépositions, etc. Il semble donc que l'intention de l'au-

<sup>1</sup> K. ajoute : *nābhijānāmi sañcicca pāṇaṁ jīvitaṁ voropetuṁ*.

<sup>2</sup> K. ajoute : *cakkhundriyaṁ asaṁvutaṁ viharantaṁ*.

<sup>3</sup> Cd. de K. *anvaṣṣaveyyuṁ*. K. *anvāsa*°. Cd *abhiññhādayo dhammā anvāssa*°.

teur est de marquer que, à vrai dire, c'est toujours l'idée de séparation contenue dans le verbe ou dans le nom qui régit l'ablatif, idée que la présence d'une préposition sert seulement à préciser ou à renforcer.

### रक्खनत्थानं इच्छितं ॥ ३ ॥

Rakkhanatthānaṃ dbātūnaṃ payoge yaṃ icchitaṃ taṃ kāraṇaṃ apādānaśāṇaṃ hoti. Kāke rakkhanti taṇḍulā; yavā patisedhenti gāvo.

Après les verbes qui signifient protéger, l'objet que l'on désire [sauvegarder est dans la relation d'apādāna (se met à l'ablatif)]. Ex. Kāke rakkhanti taṇḍulā : ils protègent le riz contre les corbeaux (littér. ils éloignent les corbeaux du riz).

### येन वादस्सनं ॥ ४ ॥

Yena vā adassanaṃ icchitaṃ taṃ kāraṇaṃ apādānaśāṇaṃ hoti. Upajjhāyā antaradhāyati sisso; mātaraṃ ca pitarā ca antaradhāyati pitto.

Vāti kimatthaṃ? Sattamivibhattyatthaṃ. Jetavane antarahāyati bhagavā<sup>1</sup>; jetavane antarahito bhagavā.

Où la personne dont on désire ne pas être vu. Ex. Upajjhāyā sisso antaradhāyati : l'élève se cache de son maître.

दूरान्तकद्वकालनिम्मानत्वालोपद्विषायोगविभत्तारूप्ययोगमुद्वप्यमोचनहेतुविविक्तप्यमानपुत्र्योगवन्धनगुणवचनपणहृक्थनश्लोकाकत्तूमु च ॥ ५ ॥

Dūratthe antikatthe addhakālanimmane tvālope disāyoge

<sup>1</sup> K. a un seul exemple : Jetavane antarahito bhagavā.



vibhatte ārappayoge suddhatthe pamocanatthe hetvatthe<sup>1</sup> vī-  
vittatthe pamāne pubbayoge bandhane guṇavacane paṇḍie ka-  
thane thoḷe akattari<sup>2</sup> iccetesvatthesu payogesu ca<sup>3</sup> taṃ kāra-  
kaṃ apādānasaṃānāṃ hoti.

Dūratihappayoge tāva : kivadūro ito anāḷakāragāmo; dū-  
rato vāgama; ārakā te moghapurīsā imasmā dhammavinayā.  
Dutiya ca tatiya ca : dūraṇi gāmaṇi āgato dūrena gāmena  
vā<sup>4</sup>; ārakā imāṇi vinayaṇi anena dhammavinayena vā; icceva-  
mādi. — Antikatthe : antikaṇi gāma; āsannaṇi gāma; samī-  
paṇi gāma; samīpaṇi saddhammā<sup>5</sup>. Dutiya ca tatiya ca : an-  
tikaṇi gāmaṇi gāmena vā; āsannaṇi gāmaṇi gāmena vā;  
samīpaṇi gāmaṇi gāmena vā; samīpaṇi saddhammaṇi sad-  
dhammena vā<sup>6</sup>; iccevamādi. — Addhakālanimmāne : ito ma-  
dhurāya catūsu yojanesu sankassanagaraṇi atthi, tattha balū  
janā vasanti; ito bhikkhave ekanavutikappe vipassī nāma  
sammāsambuddho loke uppajji<sup>7</sup>; ito tippaṇi māsānaṇi acca-  
yena parinibbāyissāmi; iccevamādi. — Tvālope kammādbhi-  
karaṇesu : pāsādā saṅkameyya pāsādaṇi abhiruyhitvā vā,  
pabbatā saṅkameyya pabbataṇi abhiruyhitvā vā; hatthik-  
khandā saṅkameyya hatthikkhandaṇi abhiruyhitvā vā; āsonā  
vaṭṭhaheyya āsane nisiditvā vā; iccevamādi. — Disāyoge :  
avācīto upari bhavaggaṇi<sup>8</sup> antare; yato khemaṇi tato bhayaṇi;  
puratthimato, dakkhiṇato, pacchimato, uttarato; yato asso-  
suṇi bhagavato<sup>9</sup> kittisaddaṇi; uddhaṇi pādatalā; adho kesa-

<sup>1</sup> K. suddhe pamocane he\*. Cd au lieu de hetvatthe : gatyatthe.

<sup>2</sup> Cd vivittatthapamānapubbayogabandhanaguṇavacanapaṇḍie katha-  
nathokakattusu ca. — Puis il répète depuis dūratthe jusqu'à akattari.

<sup>3</sup> K. n'a pas : ca.

<sup>4</sup> K.\* āgato dūrena gāmena āgato āra\*.

<sup>5</sup> K. antika\* āsanna\* samīpa\* samīpa.

<sup>6</sup> K. a devant chaque instrumental : antikaṇa, āsannaṇa, puis sa-  
mīpaṇa.

<sup>7</sup> K. udapādi.

<sup>8</sup> K. bhavataṇi. Cd. de K. bhavattaṇi (? les ligatures gg et tt sont  
presque identiques). Cf. Burnouf, *Let. d. I. B. L.* pp. 4, 309.

<sup>9</sup> Cd bhagavantaṇi.

matthakā<sup>1</sup>; iccevamādi. — Vibhatte : yato paṇitataro<sup>2</sup> vā  
visiṭṭhataro vā natthi. Chiṭṭhi ca : channavutinaṃ pāsā-  
ḍānaṃ dhammānaṃ pavaraṃ yad idaṃ sugatavinayaṃ;  
iccevamādi. — Āroppayoge : gāmadhammā vassadhammā  
asaddhammā ārati virati pativirati; pāpātipātā veramaṇi;  
iccevamādi. — Suddhatthe : lobhaniyehi dhammehi suddho;  
mātito ca pitito ca suddho, asaṃsaṭṭho, anupakuṭṭho, agara-  
hito; iccevamādi. — Pamocanatthe : parimutto dukkha-  
smāti vadāmi; muttosmi mārābandhanā; tato muccanti mac-  
cunā<sup>3</sup>; iccevamādi. — Helvatthe : kasmā hetunā<sup>4</sup>; kasmā  
tumhe daharā na miyyatha; kasmā idheva maraṇaṃ bhavi-  
sati; iccevamādi. — Vivittatthe : vivitto pāpaka dhammā;  
vivicca kāmehi; vivicca akusalehi dhammehi; iccevamādi.  
— Pamānatthe : dighaso navavidatthiyo; sugatavidatthiyā  
pamānikā kāretabbā sugatasāṅghāṭi; majjhimassa purisassa  
aḍḍhatelasaṃsatthā<sup>5</sup>; iccevamādi. — Pubbayoge : pubbeva  
me bhikkhave sambodhā; iccevamādi. — Bandhanatthe :  
sataṃ bandho naro. Tatiyā ca : satena vā bandho<sup>6</sup>; icce-  
vamādi. — Guṇavacane : paṇṇāya sugatiṃ yanti, cāgāya  
vipulaṃ dhanāṃ; paṇṇāya vimuttamano issariyā<sup>7</sup> janaṃ  
rakkhati rājā; iccevamādi. — Payhe tvālope kammādhika-  
raṇesu : abhidhammā<sup>8</sup> pucchanti. Dutiyā ca tatiyā ca : abhi-  
dhammaṃ abhidhammena vā. Vinayā pucchanti, vinayaṃ  
vinayena vā; evaṃ : suttā gāthā udānā itivuttakā jātakā ab-  
bhutadhammā vedallā; iccevamādi. — Kathane tvālope  
kammādhikaraṇesu : abhidhammā<sup>9</sup> kathayanti. Dutiyā ca

<sup>1</sup> K. a de plus ici : tattha pariyantaṃ purāṇaṃ nānapakāraṇaṃ asu-  
cino imaṃ pūṭikāyaṃ paccavekkhati i°.

<sup>2</sup> K. paṇitataro.

<sup>3</sup> K. na te muccanti paccanā.

<sup>4</sup> K. hetu. Cd. de K. hetunā.

<sup>5</sup> Cd n'a pas : sugatasāṅghāṭi, et il écrit : aḍḍhatelasa°.

<sup>6</sup> Cd "bandho raṇṇo iṇatthenatthenatthena i°.

<sup>7</sup> Cd. de K. issariyā janaṃ. K. issariyajanaṃ.

<sup>8</sup> K. abhidhammaṃ sutvā abhidhammā°.

<sup>9</sup> K. abhidhammaṃ ākaḍḍhitvā abhidhammā°.

tatiyā ca : abhidhammañ abhidhammena vā ; vinayā katha-  
yanti, vinayañ vinayena vā<sup>1</sup>; evaṃ : suttā gāthā udānā iti-  
vuttakā jātakā abbhutadhammā vedallā ; iccevaṃādi. —  
Thokattihe : thokā muccati ; appamattakā muccati ; kicchā  
muccati. Dutiyā ca tatiyā ca : thokañ thokena vā ; appamat-  
takañ appamattakena vā ; kiccañ kicchena vā<sup>2</sup> ; iccevaṃ-  
ādi. — Akattari : katattā upacitattā ussannattā vipulattā  
uppannañ cakkhuvīññānañ<sup>3</sup>.

Casaddaggahaṇena sesesvapi ye mayā nopadiṭṭhā apādā-  
nappayogikā te payogavicakkaṇehi yojetabbā.

[L'ablatif, qui marque l'apādāna, s'emploie] en-  
core [dans les cas suivants] : 1° Après un mot qui  
signifie l'éloignement. Ex. Kivadūro ito naḷakāra-  
gāmo : de combien le village du faiseur de nattes est-  
il éloigné d'ici ? — 2° Après un mot qui signifie la  
proximité. Ex. Antikañ, āsannañ, sanṇipañ gāmā :  
près du village. — 3° Pour marquer le point de dé-  
part d'une mesure de temps ou de chemin. Ex. Ito  
Madhurāya catūsu yojanesu Sankassanagarañ atthi :  
la ville de Sankassa est à quatre yojanas de Ma-  
dhurā où nous sommes ; ito ekanavutikappe Vipassi-  
nāma samnāsambuddholoke uppajji : il y a quatre-  
vingt-onze kalpas à compter de celui où nous  
vivons que vint au monde le buddha Vipassin.  
— 4° Pour marquer le lieu de l'action, l'absolutif  
n'étant pas exprimé. Ex. Pāsādā saṅkameyya : il irait  
du palais... (comme : Pāsādañ abhiruhyitvā sa<sup>4</sup> :

<sup>1</sup> K. et Cd vinayañ ākaḍḍhitvā vinayā.

<sup>2</sup> Cd n'a pas les mots suivants : dutiyā, thokañ, appamattakañ, kiccañ.

<sup>3</sup> K. n'a pas : uppa<sup>2</sup>ññānañ.

étant monté au palais, il irait...). — 5° Dans une détermination de lieux, pour marquer le point de départ. Ex. Avicito upari : de l'enfer Avici... — 6° Après un mot exprimant la comparaison. Ex. Yato paṇitataro vā viṣiṭṭhataro vā natthi : le plus éminent et le plus excellent des hommes (littéral. Quo nemo excellentior...). — 7° Dans le mot *ārā*, loin de... Ex. Arā imasmā dhammavinayā : loin des prescriptions de la religion. — 8° Après les mots qui signifient : pur de... Ex. Lobhaniyehi dhammehi suddho : pur de toute convoitise. — 9° Après les mots qui signifient : délivrer de... Ex. Paṇimutto dukkhasmā : délivré du malheur. — 10° Pour marquer la cause. Ex. Kasmā hetunā : pour quelle raison? — 11° Après les mots qui signifient : séparé de... Ex. Vivitto pāpakā dhammā : séparé du mal. — 12° Pour exprimer une mesure. Ex. Dighaso navavidatthiyo : neuf palmes de longueur. — 13° Après le mot *pubba*. Ex. Pubbeva me sambodhā : avant que j'eusse atteint la connaissance parfaite. — 14° Après les mots qui signifient lier, etc. Ex. Satasmā bandho naro : un homme emprisonné pour une dette de cent pièces d'argent. — 15° Pour marquer les qualités à l'aide desquelles on fait une chose. Ex. Paññāya sugatiṃ yanti : c'est par la sagesse qu'on arrive au bonheur. — 16° Après le mot interroger, pour marquer le lieu (la matière) de l'action, l'absolutif n'étant pas exprimé. Ex. Abhi-dhammā pucchanti : ils sont interrogés sur l'Abhidharma (comme : Abhidhammaṃ sutvā abhi° : après



qu'on leur a enseigné l'Abhidharma, ils. . .). — 17° Après le mot raconter, pour marquer l'objet (le lieu, etc.) de l'action, l'absolutif n'étant pas exprimé. Ex. Abhidhammā kathayanti : ils racontent (des récits tirés) de l'Abhidharma. — 18° Dans le mot *thoka* et autres de sens analogue. Ex. Thokā, kicchā muccati : il est délivré à grand'peine. — 19° Pour marquer la cause, l'agent n'étant point exprimé (la cause exprimée par un mot abstrait dans une phrase construite passivement). Ex. Vipulattā uppannā cakkhuvinnānaṃ : c'est en vertu de leur étendue que l'œil perçoit les objets.

Il est un des cas d'emploi de l'ablatif prévus par ce sūtra, de la traduction duquel je dois dire un mot; c'est celui qui, dans la traduction, porte le numéro 7 et est exprimé dans le texte par les mots "ārappayoga"; le scholiaste, bien qu'il ne s'explique pas, montre par ses exemples qu'il n'a pas compris ces mots comme je fais, mais bien comme le Bālavatīra, qui les interprète par « āratyattihayoge » (p. 73). Clough (p. 141) explique de même, et M. Kuhn ne s'éloigne pas essentiellement de cette interprétation quand il dit (p. 8) : « In constructione cum verbo āra aliisque ejusdem significationis. » Il est clair tout d'abord que nous ne saurions voir avec les scholiastes, dans ārappayoge : *ārati-payoge*, mais seulement *āra*, ainsi que fait M. Kuhn; mais si l'auteur entendait parler du cas régi par *āra*, il se rend coupable d'une répétition absolument superflue, le cas étant prévu par « dūratthi », ainsi que le reconnaît le scholiaste lui-même par l'exemple *ārūka*, qu'il associe aux exemples de *dāra*. Il semble d'ailleurs que l'auteur du sūtra ait eu l'intention, en ajoutant « payoge », d'indiquer qu'*āra* ne doit pas être pris comme simplement coordonné aux cas précédents : dūratthika. Je crois donc qu'il a voulu prescrire pour *āra* ce qu'il indique plus

loin pour *thoka*, que ce mot lui-même s'emploie toujours à l'ablatif (skr. *ārāt*); quant à l'ablatif qu'il régit, il n'avait plus à s'en occuper, le cas étant prévu par le premier mot de la règle. De là ma traduction; notre grammairien ne se modèle point d'ailleurs ici assez exactement sur Pāṇini, pour que l'analogie qu'on pourrait invoquer de Pāṇini, II, 3, 29 décide rien contre elle, surtout en présence d'une différence d'expression qui ne peut guère être déterminée que par l'intention indiquée ci-dessus.

यस्स दत्तुकामो रोचते वा । धारयते वा ते सम्पदानं ॥ ६ ॥

Yassa vā dātukāmo yassa vā rocate yassa vā dhārayate<sup>1</sup> tañ kāraṇaṃ sampadānaṃ<sup>2</sup> hoti. Samanassa civarāṃ da dāti; samanassa rocate saccaṃ; devadattassa suvaṇṇachat- taṃ dhārayate<sup>3</sup> yaññadatto.

Sampadānaṃ iccānena kvattṭho? Sampadāne catutthi. (III, 23.)

Vāti vikappanatthaṃ. Dhātunāmānaṃ payoge vā upasag- gappayoge vā nipātappayoge vā sati<sup>4</sup> atthavikappanatthaṃ vāsaddaṃ payujjati<sup>5</sup>.

On appelle sampadāna [la relation syntactique où se trouve le mot qui désigne] celui à qui l'on veut donner, à qui une chose plaît, pour qui l'on fait une chose. Ex. Samanassa civarāṃ dadāti : il donne un manteau au religieux; samanassa rocate saccaṃ : la vérité plaît au religieux.

<sup>1</sup> K. y. vā dātukāmo c. dh. tañ sa<sup>o</sup>.

<sup>2</sup> Cd dhāriyate.

<sup>3</sup> Cd dhārite.

<sup>4</sup> K. nipātappayoge vā na (Cod. na vā) payoge vā sati — Cd na vā payoge vā itī attha<sup>o</sup>.

<sup>5</sup> K. payujjati. — Cd. de K. payujjati.

सिलावल्नुद्वासपधारपिल्कुधदुहिसासुय्यराधिकवण-  
चासुणअनुपतिगिण पुव्वकत्तरोचनत्यतद्व्यतुमत्याल-  
मत्यमञ्जनादरूपाणिनि गत्यत्यक्मणि आसिंसत्यसम्भु-  
तिभिव्यसत्तम्यत्येसु च ॥ ७ ॥

Silāgha hanu tthā sapa dhāra piha kudha duha issa iccete-  
sañ dhātūnañ payoge usuyyattthānañ ca payoge rādhiikkhap-  
payoge<sup>2</sup> paccāsūñānupatigīñānañ pubbakattari ca āroca-  
natthe tadatthe tumatthe alamatthe maññatippayoge anādare  
appāpini gatyattthānañ kammañi āsūñsatthe sammuti<sup>4</sup> bhiy-  
yasattamyatthesu ca tañ kārakañ sampadānasaññānañ hoti.

Silāghappayoge tāva : buddhassa silāghate; dhammassa silāghate; saṅghassa silāghate; sakaupajjhāyassa<sup>5</sup> silāghate; tava silāghate; mama silāghate; iccevaṃādi. — Hanuppayoge : hanute mayhaṃ eva; hanute tuyhaṃ eva; iccevaṃādi. — Thāpayoge : upatitthēyya sakyaputtānaṃ<sup>6</sup> varāḍhaki; bhikkhussa bhūñjamānassa pāṇiyena vā vidhūpena vā upatitthēyya; iccevaṃādi. — Sapappayoge : mayhaṃ sapate; tuyhaṃ sapate; iccevaṃādi. — Dhārappayoge : suvaṇṇaṃ te dhārayate; suvaṇṇaṃ me dhārayate; iccevaṃādi. — Pihappayoge : buddhassa aññatitthiyā pihayanti; devā dassana-kāṇā te; yato icchāmi bhaddaṃ tassa; saṃuddhānaṃ pihayanti daliddā; iccevaṃādi. — Kudhadulhaissasusuyyappayoge : kodhayati devadattassa; tassa kuḍḍha mahāvira; duhayati disānaṃ meggho; titthiyā samavāṇaṃ issayanti; titthiyā samavāṇaṃ usuyyanti; lābhagiddhena dujjanā guṇavantaṇaṃ usuyyanti; guṇavaddhena kā usuyyā vijānataṃ. — Rādha ik-

<sup>1</sup> Cd paccāsanānupatigijja.

<sup>2</sup> K. sammatti. — Cd 'ni saṁsattihasammuti'.

<sup>3</sup> K. "ppayoge va pa".

Cal sammuti. — K. sammati

• Cid samkani 1940

K. Nakayama

kha iccetesāṃ dhā'ūnāṃ payoge yassa akatthitassa punavi-  
pucchanaṃ <sup>1</sup> kammapikkhūpanatthaṃ <sup>2</sup> taṃ kāraṇaṃ sampā-  
dānasaṃnāṃ hoti dutiyā ca <sup>3</sup> : ārādho me raṇṇo; ārādho me  
rājānaṃ <sup>4</sup>; kyāhaṃ ayyānaṃ aparajjhāni <sup>5</sup>; cakkhuṃ janassa  
dassanāya taṃ viya maṇṇe; āyasmato upālitherassa upasam-  
padāpekkho upaṇisso āyasmantaṃ vā. — Paccāsūpanupati-  
giṇānaṃ pubbakattari ca; supotissa dhātussa paccāyoge yassa  
kammano pubbassa yo kattā so sampadānasaṃnāṃ hoti; taṃ  
yathā : bhagavā bhikkhū etad avoca. Bhikkhūti akatthitakam-  
maṃ, etaṃ ti katthitakammaṃ, yassa kammano pubbassa yo  
kattā so bhagavā, yo karoti sa kattāti (III, 11) suttavacanena;  
evaṃ yassa kammano pubbassa yo kattā so sampadānasaṃnāṃ  
hoti; taṃ yathā : bhagavato paccassosunā te bhikkhū; āsūpanti  
buddhassa bhikkhū. Giṇassa dhātussa anupatiyoge <sup>6</sup> yassa  
kammano pubbassa yo kattā so sampadānasaṃnāṃ hoti; taṃ  
yathā : bhikkhu janaṃ dhammaṃ sāveti; tassa bhikkhuno  
jano anugīṇāti; tassa bhikkhuno patigīṇāti. Yo vādeti <sup>7</sup> sa  
kattā, yaṃ vuttam kammani vuccati; yo paṭiggāhako tassa  
sampadānaṃ vijāniyaṃ <sup>8</sup>. — Ārocanaṃ : ārocayāmi vo  
bhikkhave; āmantayāmi vo bhikkhave; pativedayāmi vo  
bhikkhave; ārocayāmi te mahārāja; pativedayāmi te ma-  
hārāja. — Tadatthe : ōnassa <sup>9</sup> paripuriyā <sup>10</sup>; buddhassa  
atthāya, dhammassa atthāya, saṃghassa atthāya jivitaṃ pa-  
riccajāmi. — Tumattthe : lokānukampāya atthāya hitāya  
sukhāya; bhikkhūnaṃ phāsuvihārāya; iccevaṃādi. — Ala-

<sup>1</sup> Cd "na pi pu".

<sup>2</sup> Cd et K. "tthaṃ ca taṃ".

<sup>3</sup> K. supprime : dutiyāca, qui se trouve aussi dans son manuscrit.

<sup>4</sup> K. ārādho me rājā, ārādho maṇṇi rājā; ārādho te haṃ tam ahaṃ  
ārādho.

<sup>5</sup> Cd ajoute : kyāham ayye aparajjhāni.

<sup>6</sup> Cd anupatipubbassa giṇadhātussa payoge yassa.

<sup>7</sup> Cd vādeti.

<sup>8</sup> K. vijāniya.

<sup>9</sup> K. onassa.

<sup>10</sup> K. paripuriyāya. — Cd et Cd. de K. paripuriyā.



matthe<sup>1</sup> : alaṃ iti arahati ca paṭikkhitte ca. Alaṃ me buddho; alaṃ me rājjaṃ; alaṃ bhikkhupattassa; alaṃ me mallo mallassa, evaṃ arahati<sup>2</sup>; alaṃ te rūpaṃ karaṇīyaṃ; alaṃ me hiraṇṇasuvannaṃ, evaṃ paṭikkhitte. — Maṇṇanādarappāṇini<sup>3</sup> : maṇṇatippayoge anādare appāṇini : kaṭṭhassa tuvaṃ maṇṇe; kaliṅgarassa tuvaṃ maṇṇe. Anādareti kimatthaṃ? Suvannaṃ taṃ maṇṇe. Appāṇinīti kimatthaṃ? Gadrabhaṃ tuvaṃ maṇṇe. — Gatyatthakamīnaṃ : gāmassa pādena gato; nagarassa pādena gato; appo saggāya<sup>4</sup> gacchati saggassa gamanena vā; mūlāya paṭikasseyya saṅgho. Dutiyā ca : gāmaṃ pādena gato; nagaraṃ pādena gato; appo saggaṃ<sup>5</sup> gacchati saggaṃ gamanena vā; mūlaṃ paṭikasseyya saṅgho. — Āsīṃsatthe<sup>6</sup> : āyasmato dighāyu hoti; bhaddaṃ bhavato hotu; kusalaṃ bhavato hotu; anāmayaṃ bhavato hotu; sukhaṃ bhavato hotu; svāgataṃ bhavato hotu<sup>7</sup>; iccevaṃādi. — Sammutippayoge : aṇṇatra saṃghasammutiya<sup>8</sup> bhikkhussa vip-pavattthaṃ<sup>9</sup> na vaṭṭati; sādhu sammuti me tassa bhagavato dassanāya. — Bhiyyappayoge : bhiyyo somattāya<sup>10</sup>; iccevaṃādi. — Sattamyatthe : tuyhaṃcassa āvikaromi; tassa me sakko pātur ahoṣi; iccevaṃādi.

Atthaggahaṇena bahūsu akkharappayogesu dissati; taṃ yathā : upamaṃ te karissāmi; dhammaṃ vo bhikkhave desissāmi; iccevaṃādi. Sāratthe ca : desetu bhante bhagavā dhammaṃ bhikkhūnaṃ; tassa phāsu; tassa pahīneyya<sup>10</sup>; yathā

<sup>1</sup> K. alamatthappayoge.

<sup>2</sup> Cd "lassa arahati alaṃ me mallo mallassa paṭikkhitte alaṃ".

<sup>3</sup> Cd u'a pas : Ma-ni.

<sup>4</sup> Cd appossaggāya.

<sup>5</sup> Cd appossago ga°.

<sup>6</sup> Cd āsīṃsanatthe.

<sup>7</sup> Cd au lieu de : svāgataṃ bhavato hotu : aṭṭhaṃ bh. h., hitaṃ bh. h., parittaṃ bh. h.

<sup>8</sup> Cd bhikkhuvippavattthaṃ. — K. bhikkhussa vippavutthaṃ.

<sup>9</sup> K. "yyo so ma". Clough (p. 137) et Faushöll (*Dhammap.* p. 188 l. 7) : "yyoso ma".

<sup>10</sup> Cd pahīne°.

no bhagavā byākareyya tathāpi tesaṃ byākariṣṣāma; kappati samapānaṃ āyogo; amhākaṃ maṃṇā attho; kimattho me buddhena; seyyo me <sup>1</sup> attho; bahūpakārā bhante mahāpajāpati gotamī bhagavato; bahūpakārā bhikkave mātāpitaro puttānaṃ; iccevaṃādi. Akkharappayogesu aññepi payogā payogavicakkhaṇehi yojetabbā.

Casaddaggaṇaṃ vikappanattāṃ vāgahapānukaḍḍhanattāṃ. Ye keci <sup>2</sup> sampadānappayogikā mayā nopadiṭṭhā tesaṃ gahanaṭṭhaṃ iti vikappayati; tam yathā : bhikkhusaṅghassa pabbhū ayaṃ bhagavā; desassa pabbhū ayaṃ rājā; khetṭassa pabbhū ayaṃ galapati; araṇṇassa pabbhū ayaṃ luddhako; iccevaṃādi. Kvaci dutiyātatiyācchatṭhāsattamyattṭhesu ca <sup>3</sup>.

[Le datif qui marque le sampadāna s'emploie dans les cas suivants :] 1° Après le verbe *silāgh*, louer. Ex. Buddhassa silāgbate : il loue le Buddha. — 2° Après le verbe *hanu*, se cacher. Ex. Haute mayhaṃ eva : il se cache à mes yeux. — 3° Après le verbe *thā* [précédé de la préposition *upa*]. Ex. Upaṭṭṭheya sakyaputtānaṃ vaḍḍhaki : que le charpentier serve les fils de Sākya. — 4° Après le verbe *sap*. Ex. Mayhaṃ sapate : il me blâme. — 5° Après le verbe *dhāru*. Ex. Suvannaṃ te dhārayate : il te doit un suvarṇa. — 6° Après le verbe *piha*. Ex. Buddhāya aññatitṭhiyā pihayanti : les hérétiques portent envie au Buddha. — 7° Après le verbe *khada*. Ex. kodhayati devadattassa : il est en colère contre Devadatta. — 8° Après le verbe *duka*. Ex. Duhayati disānaṃ meggho : le nuage obscurcit les (littérale-

<sup>1</sup> K. n'a pas : me.

<sup>2</sup> K. a de plus : saddā.

<sup>3</sup> Cf. dutiyā ca tatiyā ca chaṭṭhica sa<sup>o</sup> au ca.

ment : nuit aux) régions célestes. — 9° Après le verbe *issa*. Ex. *Tittthiyā samapāṇaṃ issayanti* : les Brâhmanes portent envie aux Āramāṇas. — 10° Après le verbe *usayya*. Ex. *Dujjānā guṇavantānaṃ usayyanti* : les méchants portent envie aux bons. — 11° Après le verbe *rādha* et les mots qui signifient désirer, [pour marquer l'objet de l'action exprimée par ces verbes]. Ex. *Ārādho me raṇṇo* : je fais ma cour au roi; *āyasimato upālitherasa upasampadāpekkho upatisso* : Upatissa demande l'ordination au sthavira Upālī. — 12° Après les verbes *suṇa* précédé des préfixes *prati*, *d*, et *gīṇa* précédé des préfixes *an*, *patī*, pour marquer l'agent d'une action antérieure, [cause déterminante de celle qui est exprimée par ces verbes]. Ex. *Bhagavato paccassosunṃ te bhikkhū* : (Bhagavat dit telle chose aux religieux, et) les religieux répondirent à Bhagavat; *tassa bhikkhuṇo jāno anugīṇāti* : (le religieux récite la loi au peuple, et) le peuple répond au religieux (la récite après lui). — 13° Après les mots qui signifient dire, annoncer. Ex. *Ārocayāmi vo bhikkhave* : je vous déclare, ô religieux. — 14° Pour exprimer le sens de : à cause de. Ex. *ānassa paripuriyā* : pour suppléer ce qui manque. — 15° Pour exprimer le sens de l'infinitif. Ex. *Lokānukampāya* : pour témoigner au monde sa compassion. — 16° Après un mot du sens de : assez, suffisant. Ex. *Alaṃ bhikkhupattassa* : c'est assez de l'écuelle de religieux. — 17° Après le verbe *mañña*, quand on exprime le mépris par la comparaison de certains objets ina-

nimés. Ex. Katthassa tuvañ maññe : flocci te facio.  
 — 18° Pour marquer le but vers lequel on se dirige, après les verbes qui ont le sens d'aller. Ex. Gāmassa pādena gato : étant allé à pied au village.  
 — 19° Après des mots qui expriment un souhait. Ex. Āyasmato diḡhāyu hotu : une longue vie au vénérable! — 20° Pour exprimer le consentement, la permission. Ex. Aññatrasaṅghasammutiyā bhikkhussa vippavattitvūṇa na vattati : il n'est pas permis au religieux de s'absenter autrement que du consentement de la communauté. — 21° Après le mot *bhīyyo*. Ex. Bhiyyo somattāya : extrêmement (plus que dans une raisonnable mesure). — 22° Dans le sens du locatif. Ex. Tuyhañ cassa āvikaromi : je vous montrerai à toi et à lui. . . . .

Les quatre premiers cas prévus par cette règle semblent empruntés à Pāṇini, I, 4, 34 : « Ḡlāghalmuñsthācapāñ jñipsyamānaḥ ». Mais comme, ni dans le texte de notre règle, ni même dans le commentaire, le mot « jñipsyamānaḥ » ne se trouve reproduit, il est naturel de penser que le sens particulier que son addition force à attribuer aux quatre racines dans le grammairien sanscrit ne doit pas être transporté aux quatre verbes pâlis. C'est ainsi que j'ai traduit « silāghate » non : il se vante à quelqu'un, mais : il loue quelqu'un, et « sapate mayhañ », non : il me fait le serment de . . . mais : il me blâme, conformément à Vārt. 8 in Pāṇ. I, 3, 21 (ṣapate upālamblane : devadattāya ṣapate). — Relativement au cas d'emploi du datif consigné sous le n° 16 de la traduction, je ferai remarquer qu'on ne rendrait qu'imparfaitement la pensée de l'auteur en y voyant seulement la prescription du datif en construction avec *alam* ; l'auteur a voulu dire à la fois plus et moins : plus, en embrassant dans sa règle d'autres



mots encore que *alam*; moins, en restreignant l'emploi du datif au cas où *alam* a le premier des deux sens relevés par le scholiaste. C'est ce qui ressort du rapprochement de notre règle avec le deuxième vârtika sur Pân. II, 3, 16 (ubi corr. *यमिदम्* et cf. III, 4, 66), dont l'auteur a évidemment voulu mettre à profit la rectification. La grammaire Kâtantra se contente de copier la règle de Pâṇini; «*Namaḥsvastisvâhâsvadhâlanivashadyoge caturthi*» (fol. 32). Quant aux premiers cas dont il est question ci-dessus, je ne les y trouve mentionnés qu'occasionnellement, dans le commentaire.

### यो धारो तं ओकासं । ॥ ८ ॥

Yo ādhāro taṁ okāsaṁnāṁ hoti. Svādhāro catubbidho; byāpiko opasilesiko<sup>1</sup> vesayiko sāmipiko ti. Tattha byāpiko tāva: jalesu khiraṁ; tilesu telaṁ; ucchūsū raso. Opasilesiko<sup>2</sup>: pariyaṅke rājā seti; āsane upaviṭṭho saṅgho. Vesayiko: bhūmisu manussā; antarikkhe vāyū; ākāse sakupa. Sāmipiko: vane hatthino; gaṅgāyaṁ ghoso; vaje gāvīm dūhanti; sāvatthiyaṁ viharati jetavane,

Okāsa iccanena kvattho? Okāse sattami. (III, 32.)

On appelle *okāsa* (espace, lieu) [la relation syntactique où se trouve] le mot qui exprime la sphère (le domaine, le lieu) de l'action. Ex. Tilesu telaṁ: l'huile se trouve dans les graines de sésame; pariyaṅke rājā seti: le roi est assis dans le palanquin.

### येन वा कयिरते । तं करणं ॥ ८ ॥

Yena vā kayirate<sup>3</sup> yena vā passati yena vā supāti taṁ kā-

<sup>1</sup> Cd ākāsaṁ.

<sup>2</sup>, <sup>3</sup> K. opasilesiko.

<sup>4</sup> K. kariyate.

<sup>5</sup> K. kariyate. Cd kayiratu.

rakañ karasasāññam hoti. Dattena<sup>1</sup> vihiñ lunāti; vāsiyā rukkhāñ tacchati; pharasunā rukkhāñ chindati; kuddālena rukkhāñ khoṇati; batthena kaṇṇaṃ karoti; cakkhunā rūpañ passati; soḥena saddaṃ sugāti.

Karaṇa iccapena kvāttho? Karaṇa tatiyā. (III, 16.)

On appelle karaṇa (instrument) [la relation syntactique où se trouve le mot qui exprime] au moyen de quoi l'action est exécutée. Ex. Dattena vihiñ lunāti : il coupe le riz avec un couteau; cakkhunā rūpañ passati : il voit la forme avec l'œil.

Il est difficile de croire que le *vā* du sūtra ait réellement le sens que semble lui attribuer le scholiaste, surtout placé comme il l'est. Il serait plus satisfaisant de le prendre dans le sens de *eva*; cet emploi de *vā* n'est pas absolument étranger au sanskrit, et, pour le pâli, la confusion qui s'y est faite entre *vā*, *iva*, *eva* (cf. par exemple *Abhidhānapp.* n° 1189) le rendrait bien plus admissible encore; cette interprétation serait singulièrement appuyée par le sūtra de Pāṇini, I, 4, 42, qui définit ainsi le karaṇakāraka : « Sādhakatamañ karaṇaṃ ». Le grammairien pâli aurait cherché à rendre par la particule *vā* l'intention contenue dans le superlatif du grammairien sanskrit. On peut objecter, il est vrai, que *vā* étant un terme technique de sens et d'emploi déterminés, il est difficile de lui accorder ainsi une signification exceptionnelle. Faut-il alors y voir une interpolation? Ce qui est certain, c'est que ni la règle Kātantra correspondante : « yena kriyate tat karaṇaṃ » (fol. 30), ni la glose de Durgasiṃha ne contiennent rien de pareil.

यं करोति तं कर्म ॥ १० ॥

Yañ vā karoti yañ vā passati yañ vā sugāti tañ kāraṇaṃ

<sup>1</sup> K. dātana.

kammasaññānī hoti. Rathānī karoti; chattañ karoti; dhajān karoti; rūpañ passati; saddañ suṇāti; kaṇṭhakañ moddati; visañ gilati.

Kamma iccanena kvattho? Kammatthe dutiyā. (III, 27.)

On appelle kamma (action) [la relation syntactique où se trouve le mot qui exprime] ce que fait [l'agent]. Ex. Rathānī karoti : il fait un char; saddañ suṇāti : il entend un bruit.

### यो करोति स कत्ता ॥ ११ ॥

Yo karoti so kattusaññā hoti. Ahinā daṭṭho naro; garuḷena<sup>1</sup> hato nāgo; buddhena jito māro; upaguttana bandho māro.

Kattu iccanena kvattho? Kattari ca. (III, 18.)

On appelle kattu (agent) celui qui fait l'action. Ex. Ahinā daṭṭho naro : un homme a été mordu par un serpent (ahinā est le kattā).

### यो करोति स हेतु ॥ १२ ॥

Yo kattārañ kāreti so hetusaññā hoti kattasaññā ca. So puriso tañ purisañ kammañ kāreti; so puriso tena purisena kammañ kāreti; so puriso tassa purisassa kammañ kāreti<sup>2</sup>; evañ viharēti, pāletī, pāṭhetī, dhāretī; pāceti, nāyeti.

Hetu iccanena kvattho? Dhātūlū nenayaṇāpenāpayā kāritāni hetvatthe. (VI, 2, 7.)

On appelle hetu (cause) celui qui fait faire une action. Ex. So puriso tañ purisañ kammañ kā-

<sup>1</sup> Cd garuḷena.

<sup>2</sup> Cd karoti.

<sup>3</sup> Cd " purisena cassa purisassa kammañ kāreti; evañ ".

reti : cet homme fait faire telle action à cet autre homme.

Il est curieux de voir ici le scholiaste commenter un mot qui ne se trouve pas dans le texte, mais bien dans le sūtra Kātanta correspondant : \* Kārayati yaḥ sa hetuḥ ca » (fol. 30) : c'est à ce ca que s'applique « kattoṣaṇṇo ca » de la vṛitti.

### यस्स वा पग्गिहो तं सामी ॥ १३ ॥

Yassa vā pariggaho taṁ sāmisaṇṇaṁ hoti. Attano mukhaṁ; tassa bhikkhuno paṭivisaṁ<sup>1</sup>; tassa bhikkhuno pattaṁ; tassa bhikkhuno cīvaraṁ.

Sāmi iccanena kvattho? Sāmismiṁ chaṭṭhi. (III, 31.)

On appelle sāmi (maître) celui qui a la propriété d'une chose. Ex. Tassa bhikkhuno pattaṁ : l'écuelle de ce religieux.

Quelle est ici encore la signification de *ed*? Le scholiaste n'essaye même pas de l'expliquer. L'explication proposée pour le sūtra 9 paraît ici encore la seule possible, encore que nous n'ayons pas cette fois de texte de Pāṇini qui témoigne positivement de la nécessité de restreindre et de limiter quelque peu l'expression très-générale du texte.

Après ce sūtra, M. Kuhn en a un autre que je ne retrouve ni dans C ni dans Cd; il est ainsi conçu : तेसं परं उच्यतेतिह् । Tesam apādānādinnam channaṁ kārakānaṁ ubhayamhi sam-patte yaṁ paraṁ taṁ ſeva hoti : gāvīm ſohati; dhānuṁ vijjhati; kaṁṣapāṭiyā bhuñjati. — Cette règle ne se retrouvant ni dans mes manuscrits, ni dans le Bāḷavatāra, ni dans la Rūpasidhī, et de plus, M. d'Alwis (*Introd.* p. 104) donnant pour les règles de cette section le chiffre de quarante-cinq que nous obtenons en ne comptant point celle-ci, il faut sans

<sup>1</sup> Cd Paṭivissaṁ.



doute la considérer comme une addition postérieure. Il n'y aurait pourtant aucune raison *interne* de l'éliminer de la sorte; car elle donne un sens suffisant, et d'ailleurs elle figure à la même place, parmi les sūtras Kātantra, sous cette forme (fol. 30-31) : « Teshāñ param ubhayaprāptau », que Durgasiñha explique comme il suit : « Teshāñ kārakānām ubhayaprāptau satyāñ yat parañ tad bhavati. Grāmāya dattvā tīrthāñ gotaḥ sampradānam eva » et autres exemples. — Cette observation paraît avoir sa première origine dans Pāṇini, II, 3, 66, que M. Kuhn (p. 12) rappelle avec raison. Quoi qu'il en soit, le grammairien a, par là, entendu spécifier que, dans le cas où deux des relations syntactiques précédemment énumérées paraîtraient pouvoir convenir également au rôle d'un même mot dans une phrase, c'est celui des deux kārakas qui apparaît le dernier dans les sūtras précédents qui est le vrai et qu'il faut appliquer. Ainsi dans la phrase : il trait une vache, on pourrait se demander si le mot *vache* ne tombe pas sous l'apādānakāraka (en vertu de « yastuād apeti » du s. 1) au lieu du kammakāraka; eh bien ! le kamma venant après l'apādāna dans l'ordre des explications données, c'est à l'accusatif et non à l'ablatif qu'il faut mettre le mot *go*; et l'on dit : « Gaviñ dohati ».

### लिङ्गत्वे षट्मा ॥ १३ ॥

Liṅgatthābhīdhānamatte paṭhamā<sup>1</sup> vibhatti hoti. Puriso: purisā; eko; dve; ca; vā; hi; ahañ; hare; are.

Le nominatif s'emploie pour exprimer [purement et simplement] l'idée contenue dans le thème.  
Ex. Puriso : l'homme; purisā : les hommes.

### आलपने च ॥ १५ ॥

Ālapanatthādhike liṅgatthābhīdhānamatte ca<sup>2</sup> paṭhamā<sup>1</sup>

<sup>1</sup>, <sup>2</sup>, <sup>3</sup> K. paṭhamā.

<sup>2</sup> Cd n'a pas ca.

vibhatti hoti. Bho purisa; bhavanto purisā; bho rāja; bhavanto rājāno; he sakka; he sakkhino.

Casaddaggahanañ paṭhamaggahapānukaddhanotthañ<sup>1</sup>.

Et aussi pour exprimer le vocatif. Ex. Bho purisa : ô homme!

### करणे ततिया ॥ १६ ॥

Karaṇakārake. tatiyā vibhatti hoti. Agginā kuṭiṃ jhāpeti; manasā ce paduṭṭhena; wanasā ce pasannena; kāyena kammāñ karoti.

Pour [exprimer la relation syntactique appelée] karaṇakāra, [on se sert de] l'instrumental. Ex. Agginā kuṭiṃ jhāpeti : il détruit la cabane par le feu.

### सहादियोगे च ॥ १७ ॥

Sahādiyogathe ca<sup>1</sup> tatiyā vibhatti hoti. Sahāpi gāggena<sup>2</sup> saṅgho uposathañ kareyya; mahatā bhikkhusaṅghena saddhiṃ; sahasena samañ mitā<sup>3</sup>.

Et aussi en construction avec *saha*, etc. Ex. Mahatā saṅghena saddhiṃ : avec une nombreuse assemblée de religieux.

<sup>1</sup> K. n'a pas cette glose.

<sup>2</sup> Cd n'a pas : ca.

<sup>2</sup> K. Sahāgatena sa<sup>2</sup>.

<sup>3</sup> K. samappitā.

## कत्तरि च ॥ १८ ॥

Kattari ca kārake<sup>1</sup> tatiyā vibhatti hoti. Raññā hato poso : yakkhena dinno varo; alinā dattāho naro.

Et aussi pour [exprimer] le kattukāraka. Ex. Raññā hato poso : cet homme a été tué par le roi.

## हेत्वत्ये च ॥ १९ ॥

Hetvatthe ca<sup>2</sup> tatiyā vibhatti hoti. Annena vasati; dhammena vasati; vijjāya vasati; sakkārena vasati.

Et aussi pour exprimer la cause. Ex. Annena vasati : il habite ici à cause de la nourriture; vijjāya vasati : il habite ici pour son instruction.

## सत्तम्यत्ये च ॥ २० ॥

Sattamyatthe<sup>3</sup> ca tatiyā vibhatti hoti. Tena kālena; tena samayena; tena kho panā samayena.

Et aussi dans le sens du locatif. Ex. Tena kālena : en ce temps.

## वेनङ्गविकारे ॥ २१ ॥

Yena byādhimattā<sup>4</sup> aṅgena aṅgino vikāro lokkhatē tathā tatiyā vibhatti hoti. Akkhinā kāpo; hatthena kuṇṇi; kāpaṇi passatu nettena; pādēna khaṇṇo; piṭṭhiyā khujjo.

[On se sert de l'instrumental] pour marquer quel

<sup>1</sup> Cd n'a pas : kārake.

<sup>2</sup> K. Hetuppayoge ca hetvatthe ca.

<sup>3</sup>, <sup>4</sup> Cd Sattammyatthe.

<sup>4</sup> K. byādhimattā.

membre affecte une infirmité. Ex. Akkhiṇā kâṇo : privé d'un œil (*littéral*, aveugle d'un œil).

### विसेसने च ॥ २२ ॥

Visesanatthe ca tatiyā vibhatti hoti, Gottena gotamo nātho suvaṇṇena abhirūpo tapasā uttamo.

Et par quelle qualité un objet se distingue. Ex. Gottena gotamo nātho suvaṇṇena abhirūpo tapasā uttamo : Gotama, roi par sa naissance, beau par sa couleur dorée, invincible par la pénitence.

### सम्पदाने चतुर्थी ॥ २३ ॥

Sampadānakārake catutthi vibhatti hoti. Buddhassa vā dhammussa vā saṅghassa vā dānaṃ deti ; datā hoti samapaṇṇassa vā brāhmaṇassa vā.

Pour [exprimer] le sampadānakāraka [on emploie] le datif. Ex. Buddhassa dānaṃ deti : il fait un présent au Buddha.

### नमोयोगाद्देसुपि च ॥ २४ ॥

Namoyogādisvapī ca catutthi vibhatti hoti. Namo te buddhāvratthu ; sotthi pajānaṃ ; namo karohi nāgassa ; svāgataṃ te mahārāja.

Casaddaggaḥapaṇṇaṃ catutthigahaṇānukaḍḍhanatthaṃ<sup>1</sup>.

Et aussi en construction avec *namo*, etc. Ex. Namo te buddhāvratthu : honneur à toi, ô Buddhavira.

<sup>1</sup> K. n'a pas cette glose.



## अपादाने पञ्चमी ॥ २५ ॥

Apādānakārake pañcāmī vibhatti hoti. Pāpā cittaṃ nivāraye; abbhā mutto va candimā; bhayā muccati so naro.

Pour [exprimer] l'apādānakāraka [on emploie] l'ablatif. Ex. Pāpā cittaṃ nivāraye : qu'il éloigne son esprit du mal.

## कारण्ये च ॥ २६ ॥

Kāraṇāthe ca pañcāmī vibhatti hoti. Ananubodhā appativedhā catunnaṃ ariyasaccānaṃ yathābhūtamadassanā<sup>1</sup>.  
 Casaddaggaḥaṇaṃ pañcamigahayānukaḍḍhanatthaṃ<sup>2</sup>.

Et aussi pour marquer le motif. Ex. Ananubodhā : par indocilité.

## कम्म्ये दुतिया ॥ २७ ॥

Kammaṭṭhe dutiyā vibhatti hoti. Kaṭaṃ karoti; rathaṃ karoti; chattaṃ karoti, dhammaṃ suṇāti; buddhaṃ pūjeti<sup>3</sup>; vācaṃ bhāsati<sup>4</sup>; taṇḍulaṃ pacati; coraṃ ghāteti; gavaṃ hanati<sup>5</sup>; vihayo<sup>6</sup> lunāti.

Pour [exprimer] le kammakāraka [on emploie] l'accusatif. Ex. Kaṭaṃ karoti : il fait une natte; buddhaṃ pūjeti : il honore le Buddha.

<sup>1</sup> Cd \*sannāya.

<sup>2</sup> K. n'a pas cette glose.

<sup>3</sup> Cd pūjayati.

<sup>4</sup> Cd bhāsayati.

<sup>5</sup> Cd hanti. K. gāvaṃ hanati.

<sup>6</sup> K. vihiyo.

### कालद्धानं अचन्तसंयोगे ॥ २८ ॥

Kāladddhānaṃ accantasāmyoge dutiyā vibhatti hoti, Māsaṃ adhite; yojanaṃ kalahāṃ karonto gacchati.

Accantasāmyogeti kimatthaṃ? Sāmvacchare bhuñjati.

Pour exprimer le temps et la distance avec l'idée de continuité. Ex. Māsaṃ adhite : il étudie un mois; yojanaṃ kalahāṃ karonto gacchati : il marche un yojana en se querellant.

### कम्मप्यवचनीययुत्ते । ॥ २९ ॥

Kammaṃ pappavacaniyayutte<sup>1</sup> dutiyā vibhatti hoti. Taṃ kho pana bhagavantaṃ gotamaṃ evaṃ kalyāṇo kittisaddo abbhuggato; pabbajitaṃ anu pabbajissu.

[L'accusatif s'emploie aussi] en construction avec des prépositions. Ex. Taṃ kho pana bhagavantaṃ gotamaṃ evaṃ kalyāṇo kittisaddo abbhuggato : et alors un pur concert de louanges s'est élevé vers Gotama le Bienheureux.

### गतिबुद्धिभुजपटस्कासयादीनां कास्ति वा ॥ ३० ॥

Gatibuddhibhujapatthabarakasayādīnaṃ dhātūnaṃ<sup>2</sup> payoge kārīte sālī dutiyā vibhatti hoti vā<sup>3</sup>. Puriso purisaṃ gāmaṃ gāmayati, puriso purisena vā, puriso purisassa vā<sup>4</sup>; evaṃ :

<sup>1</sup>, <sup>2</sup> Cd \*varaniye yutte.

<sup>2</sup> Cd n'a pas; dhātūnaṃ.

<sup>3</sup> Cd n'a pas : vā.

Cd n'a pas : puriso purisassa vā.

bodhayati, bhojayati, pāṭhayati, hārayati : kārayati, sāyayati<sup>1</sup>  
— evaṃ sabbattha kārīte.

Il peut à volonté s'employer après le causatif des racines qui signifient aller, connaître, et des verbes *bhuj*, *path*, *har*, *kar*, *say*, etc. Ex. Puriso purisaṃ gāmaṃ gāmayati : cet homme fait aller cet homme au village.

Cette règle représente ici deux sūtras de Pāṇinī, 1, 4, 52 et 53. Ils sont ainsi conçus : « Gatibuddhipratyavasānārthaḥ cakarmākarmakāp'īm apikartā sa yau (*harmasamjñah syāt*). — Hīkror anyatarasyāṃ ». Il faut convenir que l'imitation n'a pas été faite avec tout le soin désirable. Et d'abord le grammairien pâli, en omettant de spécifier le mot qui se met à l'accusatif après les causatifs en question, a enlevé toute précision et toute portée sérieuse à sa règle; il a ainsi autorisé le scholiaste à dire : *evaṃ sabbattha kārīte*; en effet, après tous les causatifs, il y a place pour un accusatif; mais alors à quoi bon spécifier dans la règle certaines racines, si elle doit s'étendre également à toutes, et quelle est l'utilité d'une règle assez vague pour embrasser à la fois les cas les plus divers et les plus opposés? — En second lieu, en prenant modèle sur le sūtra sanskrit, le grammairien pâli a purement et simplement transporté dans le sien les deux premiers mots, *gati* et *buddhi*, sans faire attention que les changements qu'il opérât dans le reste du texte et notamment la suppression du mot *artha*, arrachaient ces mots à leur construction logique, et rendaient tout à fait irrégulière et obscure la forme du sūtra. Devant de pareils procédés, il est permis de se demander si l'auteur n'a pas trop légèrement étendu à toutes les racines qu'il cite (sans parler de l'extension illimitée du scholiaste) le caractère facultatif que le grammairien

<sup>1</sup> Ce n'a pas : sāyayati.

sanskrit n'attribue à la règle que pour les deux racines *har* et *kar*. Le commentateur sanctionne, il est vrai, par ses exemples, cette extension du *ré* à toutes les racines énumérées (cf. aussi le comment. du sūtra 12); mais comme ce ne sont là que des exemples d'école qui peuvent parfaitement ne reposer que sur la présente règle, cette autorité ne suffit pas pour lever tous les doutes.

### सामिस्मिं रुद्धि ॥ ३१ ॥

Sāmisimū chaṭṭhi vibhatti hoti. Tassa bhikkhuno paṭivisaṇṇa<sup>1</sup>; tassa bhikkhuno mukhaṇṇa; tassa bhikkhuno pattacivaraṇṇa.

Pour [marquer] le sāmi (possesseur) [on emploie] le génitif. Ex. Tassa bhikkhuno pattacivaraṇṇa : l'écuelle et le manteau appartiennent à ce religieux.

### ओकासे सत्तमी ॥ ३२ ॥

Okāsakārake sattamī<sup>2</sup> vibhatti hoti. Gambhīre odakaṇṇave<sup>3</sup>; pāpasimūṇaṇaṇaṇa mano; bhagavatī brahmacariyaṇaṇaṇa vasaṇaṇa kulaputto.

Pour [exprimer] l'okāsakāraka [on emploie] le locatif. Ex. Gambhīre odakaṇṇave : dans l'Océan profond.

सामिस्सराधिपतिद्यादासक्खिपतिभू<sup>4</sup>पसूत<sup>5</sup>कुसलेहि

### च ॥ ३३ ॥

Sāmi issara adhipati dāyāda sakkhi patibhū<sup>6</sup> pasūta<sup>7</sup> kusala

<sup>1</sup> Cd pativissana.

<sup>2</sup> Cd saplami.

<sup>3</sup> K. odakantike. Cd. de K. udakantike.

<sup>4</sup> Cd K. "sakkhipatibhū".

<sup>5</sup> K. pasutta. Cd pasuta.



iccetehi yoge sati<sup>1</sup> chaṭṭhi vibhatti hoti sattami ca. Goṇānaṁ sāmī; goṇesu issaro; goṇānaṁ adhipati; goṇesu adhipati; goṇānaṁ dāyādo; goṇesu dāyādo; goṇānaṁ sakkhi; goṇesu sakkhi; goṇānaṁ patibhū; goṇesu patibhū; goṇānaṁ pasūto; goṇesu pasūto; goṇānaṁ kusalo; goṇesu kusalo.

Après les mots *sāmī*, *issara adhipati*, *dāyāda*, *sakkhi*, *patibhū*, *pasūta*, *kusala* [on emploie le génitif et] aussi [le locatif]. Ex. Goṇānaṁ ou goṇesu sāmī : propriétaire des bœufs; goṇānaṁ ou goṇesu adhipati : maître des bœufs, etc.

### निर्द्धारणे च ॥ ३४ ॥

Niddhāraṇe ca chaṭṭhi vibhatti hoti sattami ca. Kaṇhā gāvīnaṁ sampannakhirataṁ; kaṇhā gāvīsu sampannakhirataṁ; sāmā nārīnaṁ dassaniyataṁ; sāmā nārīsu dassaniyataṁ; manussānaṁ khattiyo sūratamo<sup>2</sup>; manussesu khattiyo sūratamo<sup>3</sup>; pathikānaṁ dhavanto sīghatamo; pathikesu dhavanto sīghatamo.

Et [on emploie] aussi [le génitif et le locatif] pour marquer la distinction [qu'on fait d'une partie comparée à l'ensemble]. Ex. Kaṇhā gāvīnaṁ ou gāvīsu sampannakhirataṁ : la vache noire est de toutes la plus riche en lait.

### अनादरे च ॥ ३५ ॥

Anādare chaṭṭhi vibhatti hoti sattami ca. Rudato dārakassa pabbajī; rudantaśmīṁ dārake pabbajī.

<sup>1</sup> K. \* tehi payoge sati, Cd \* tehi payogehi.

<sup>2, 3</sup> Cd sūratamo.



sieurs cas de nature diverse où le génitif peut également être remplacé par l'accusatif; *kvaci* pourrait alors paraître faire double emploi; mais rien n'est plus simple que de le prendre comme équivalent à peu près à *vd*. A la rigueur le pluriel *chaṭṭhīnaṃ* pourrait peut-être avoir encore un autre sens et désigner, avec le génitif, le datif, forme ordinairement identique; mais je ne vois pas de fait, je ne vois rien dans les exemples donnés qui autorise à penser que l'auteur ait eu en vue le datif que ne gouvernent ni en sanskrit ni en pâli les prépositions ni le verbe cités.

### तृतीयासत्तमीनञ्च ॥ ३९ ॥

Tatīyāsattamīnaṃ atthe kvaci duṭṭhā vibhatti hoti. Sace maṃ samāṇo gotamo nālapissati tvaṃca maṃ nābhībhāsasi, evaṃ tatīyatthe<sup>1</sup>; — pubbaṇhasamayāṃ nivāsetvā; ekaṃ samayaṃ bhagavā, evaṃ sattamayatthe.

Et aussi dans le sens de l'instrumental et du locatif. Ex. Sace maṃ Samāṇo Gotamo nālapissati : si Gotama le Çramaṇa ne me parle pas; pubbaṇhasamayāṃ nivāsetvā : l'ayant fait demeurer pendant la matinée.

### छद्दी च ॥ ३८ ॥

Tatīyāsattamīnaṃ atthe kvaci chaṭṭhī vibhatti hoti. Kataṃ me kalyāṇaṃ; kataṃ me pāpaṃ, evaṃ tatīyatthe; — kusalaṃ naccagītaṃ sāsikkhītaṃ caturitthiyo; kusalo tvaṃ rathassa aṇḍapaccatīgānaṃ, evaṃ sattamayatthe.

Kvaciṃ kimatthaṃ? Desito ānanda mayā dhammo; ānanda attheṇ vicakkhaṇo.

Le génitif [s'emploie] de même [quelquefois dans le sens de l'instrumental et du locatif]. Ex. Kataṃ

<sup>1</sup> Cd tatīyatthe.

me kalyāṇaṃ : j'ai fait une bonne action; kusalā naccagītassa susikkhitā caturitthiyo : des femmes gracieuses et habiles, instruites dans la danse et le chant.

On remarquera que, si l'auteur du sūtra a eu vraiment en vue, comme l'indique le scholiaste, les formes *me*, *te* des pronoms ahaṃ, tvaṃ, la règle, en ce qui les concerne, était complètement superflue après II, 2, 31, d'après laquelle *me*, *te* sont aussi des formes enclitiques de l'instrumental.

### दुतीयपञ्चमीनञ्च ॥ ३६ ॥

Dutiyāpañcamīnaṃ atthe kvaci<sup>1</sup> chaṭṭhi vibhatti hoti. Tassa bhavanti vattāro; tassa kammaṣṣa kattāro, evaṃ dutiyatthe; — assa vanatāḍḍhammaṣṣa<sup>2</sup> paribhāyanti; kiṃ nu kho ahaṃ tassa bhāṣayāmi; sabbe tasanti daḍḍassa; sabbe bhāyanti maccuno; bhūto catummāṇi āsivisānaṃ nāgānaṃ; bhāyāmi ghoravisassa nāgassa; evaṃ pañcamyatthe.

[Il s'emploie] aussi dans le sens de l'accusatif et de l'ablatif. Ex. Tassa bhavanti vattāro : ils disent cela; assa vanatāḍḍhammaṣṣa paribhāyanti : ils sont délivrés de l'empire de la concupiscence.

### कम्मकरणनिमित्तत्थेसु सत्तमी ॥ ३७ ॥

Kammakaraṇanimittatthesu sattami vibhatti hoti. Sundarāvuso ime ājivikā<sup>3</sup> bhikkhūsu abhivādenti, evaṃ kammaṭṭhe; — haṭṭhesu piṇḍāya caranti; pāṭhesu piṇḍāya caranti;

<sup>1</sup> Cd n'a pas : kvaci.

<sup>2</sup> Cd. de K. 'vanatāḍḍha' K. vanitāḍḍha.

<sup>3</sup> K. ājivikā.



pathesu caranti, evaṃ karaṇatthe; — dipi cammesu haṇṇate; kuṇḍaro dantesu haṇṇate; evaṃ nimittatthe.

Le locatif s'emploie dans le sens du kamma (accusatif), du karaṇa (instrumental) et pour exprimer la cause. Ex. Sundarā ime ājīvika bhikkhūsu abhivādenti : ces artisans sont polis, ils saluent les religieux; haṭṭhesu piṇḍāya caranti : ils recueillent avec les mains la nourriture qu'ils mendient; dipi cammesu haṇṇate : c'est pour sa peau qu'on tue le léopard.

### सम्पदाने च ॥ ४१ ॥

Sampadāne ca sattamī vibhatti hoti. Saṅghe dinnam mahapphalam; saṅghe gotamī dehi; saṅghe dīne ahañceva piṇḍo bhaviṣṣamī.

Et aussi pour [exprimer] le sampadānakāraka. Ex. Saṅghe dinnam mahapphalam : les dons faits à la communauté religieuse assurent de grands mérites.

### पञ्चम्यत्ये च ॥ ४२ ॥

Pañcamyattie ca sattamī vibhatti hoti. Kadalisu gaje rakkhanti<sup>1</sup>.

[Il s'emploie] aussi dans le sens de l'ablatif. Ex. Kadalisu gaje rakkhanti : ils éloignent les éléphants des bananiers.

<sup>1</sup> K. ajoute : ucebhūsu nivārayanti gāvo.

### कालभावेसु च ॥ २३ ॥

Kālabhāvesu ca kattari payujjamaṇe sattamā vibhatti hoti. Pubbaṇhasamaye gato, sāyaṇhasamaye āgato; bhikkhusaṅghesu bhojijamānesu gato, bhuttesu āgato; goṇu dāyhamānāsu<sup>1</sup> gato, duddhāsu<sup>2</sup> āgato.

Et pour exprimer le temps et l'état. Ex. Pubbaṇhasamaye gato, sāyaṇhasamaye āgato : il est parti le matin et revenu le soir; bhikkhusaṅghesu bhojijamānesu gato, bhuttesu āgato : il est parti au moment où les religieux étaient à leur repas, et revenu qu'ils l'avaient terminé.

### उपाध्यधिकिस्त्वचने ॥ २४ ॥

Upa adhi iccetesam payoge adhikissaravacane sattamā vibhatti hoti. Upa khāriyam<sup>3</sup> doṇo; upa nikkhe kahāpaṇam<sup>4</sup>; adhi nacce gotamī; adhi brahmadatte pañcālā<sup>5</sup>; adhi devesu buddho.

[Le locatif s'emploie encore] après *upa*, *adhi*, pour marquer l'objet indiqué comme inférieur ou supérieur. Ex. Upa khāriyam doṇo : le droṇa est inférieur à la khārī; adhi brahmadatte pañcālā : les Pañcālas sont sous la domination de Brahmadatta; adhi devesu buddho : le Buddha est au-dessus des dieux.

<sup>1</sup> Cd et K. \*yhamānesu.

<sup>2</sup> Cd duddhesu.

<sup>3</sup> Cd upādhyādhi\* K. upādhyādhi\* caṇesu ca.

<sup>4</sup> Cd khāriyā.

<sup>5</sup> Cd \*hāpaṇam.

<sup>6</sup> Cd \*dattesu pañcālo.

## मण्डितुस्तुकेसु ततिया च १ ॥ ४५ ॥

Maṇḍitussuka<sup>2</sup> iccetesvatthiesu ca tatiyā vibhatti hoti sat-  
tami ca. Nānena pasidito; nānasmim̐ pasidito; nāneṇa us-  
suko<sup>3</sup>; nānasmim̐ ussuko<sup>4</sup> tathāgagato vā tathāgatagotto vā.

[Le locatif] et aussi l'instrumental [s'emploient]  
après [les mots qui signifient] content de, avide  
de. Ex. Nānena ou nānasmim̐ pasidito : qui trouve  
le bonheur dans la sagesse; nānasmim̐ ou nānena  
ussuko : avide de la sagesse.

<sup>1</sup> Cd 'tassukesu tatiyā. « Ca » manque aussi dans K.; mais le Bālā-  
vatāra et la Rūpasiddhi lisent comme nous.

<sup>2</sup> Cd ussukka<sup>3</sup>.

<sup>3, 4</sup> Cd ussukka<sup>3</sup>.

ITI KĀRAKAKAPPE CHATTHO KAṆḌO.

---

## NOUVELLES ET MÉLANGES.

---

### PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 24 FÉVRIER 1871.

La séance est ouverte, par extraordinaire, à une heure, par M. Guigniaut, en l'absence du président et du vice-président, dans les bâtiments de l'Institut.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu; la rédaction en est adoptée.

La Société est informée que le trésorier a retiré des fonds à la Société générale, jusqu'à concurrence de 10,000 fr. La discussion s'engage sur l'emploi qu'il convient de faire de la partie de ces fonds qui n'a pas été employée. La Société décide que ce surplus sera replacé à la Société générale. Un à-compte de 3,000 francs sera versé à l'Imprimerie nationale sur le compte de l'année 1870. Le montant du loyer sera versé à la Caisse des dépôts et consignations.

On pose la question du local futur de la Société. Plusieurs membres expriment le désir de voir la Société obtenir de l'État le local qu'il lui doit en retour des services qu'elle lui rend. M. Brunet de Presle est chargé de traiter la question avec la Commission centrale de l'Institut. Il s'entendra ensuite avec le Bureau et la Commission des fonds; un rapport sera fait à la séance prochaine, laquelle est fixée, selon l'usage, au deuxième vendredi de mars, et sera tenue dans les bâtiments de l'Institut.

### PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 10 MARS 1871.

La séance est ouverte, par extraordinaire, à une heure, dans les bâtiments de l'Institut, sous la présidence de M. De-frémery.



Le procès-verbal de la dernière séance est lu; la rédaction en est adoptée.

M. de Longpérier expose à la Société la manière dont il a rempli, relativement aux fonds, les intentions exprimées à la séance dernière par la Société.

M. Brunet de Presle et les secrétaires font part au Conseil des recherches qu'ils ont faites pour procurer à la Société un logement dans les bâtiments de l'État. Il résulte de leur exposition que l'on peut espérer de voir ce vœu si légitime se réaliser. Une Commission, composée de MM. Barbier de Meynard, Brunet de Presle, Garrez et du bureau de la Société, suivra cette affaire.

*DICTIONNAIRE FRANÇAIS-LATIN-CHINOIS DE LA LANGUE MANDARINE PARLÉE*, par Paul Perny, M. A. de la Congrégation des Missions étrangères. Paris, 1869, 1 vol. in-4° de 460 pages<sup>1</sup>.

Ce Dictionnaire, offert par l'auteur à la Société asiatique, dont il est membre, est un véritable et important service rendu aux études chinoises en France, où les bons instruments de travail publiés dans notre langue sont très-rares. En fait de dictionnaires, nous n'avons eu jusqu'à ce jour, imprimé en France, que le fatigant et énorme volume in-folio publié en 1813, sous le nom de Deguignes le fils, lequel dictionnaire n'est guère que celui du P. Basile de Glémona, rangé par ordre de radicaux ou clefs, comme on les nomme ordinairement, au lieu de l'être selon l'ordre des *finales toniques*, associé à un certain ordre *alphabétique des initiales*, comme le sont les manuscrits du P. Basile que l'on possède. M. l'abbé Perny, qui a résidé vingt ans en Chine comme missionnaire, s'y est occupé de la composition d'un *Dictionnaire français-latin chinois de la langue parlée*, qui diffère, sous beaucoup de rapports, comme on le sait, du style des livres; et seul, avec un courage et une persévérance dignes des

<sup>1</sup> A la librairie de Firmin Didot frères; Adolphe Labitte, rue de Lille, 4, et Adolphe Lainé, rue des Saints-Pères, 19.

plus grands éloges, il est venu en France faire imprimer son livre, après s'être procuré en Chine, de la Mission presbytérienne des États-Unis, une frappe de caractères chinois dits *caractères diamants*, dont il a fait faire une fonte à Paris, et qu'il a composés lui-même en les fournissant successivement à l'imprimeur avec sa copie, comme je l'ai fait moi-même pour imprimer la première livraison de mon *Dictionnaire étymologique chinois-annamite-latin-français*<sup>1</sup>.

On possède déjà en Europe plusieurs dictionnaires *euro-péens-chinois*. Le premier en date est celui de Morrison<sup>2</sup>; le second est celui du P. Gonçalves<sup>3</sup>. Le même sinologue a publié aussi d'autres dictionnaires latins-chinois<sup>4</sup>. Depuis, ont encore été publiés : un excellent vocabulaire anglais-chinois de M. Wells Williams<sup>5</sup>, introuvable aujourd'hui, même en Chine; un dictionnaire anglais-chinois, par W. H. Medhurst<sup>6</sup>; enfin le dictionnaire anglais-chinois du Rév. W. Lobscheid<sup>7</sup>. On voit, par cette énumération, combien la France, qui la première a imprimé en Europe un dictionnaire et des grammaires (celle de Fourmont et celle de M. Abel Rémusat<sup>8</sup>), est restée bien en arrière pour les dictionnaires et autres ouvrages nécessaires pour apprendre la langue chinoise. Cependant ce n'est pas faute de chaires et

<sup>1</sup> 1<sup>re</sup> livraison (la seule qui paraîtra) comprenant les dix premiers radicaux, ou chefs de classes. Paris, Firmin Didot frères; 1867, grand in-8° de 112 colonnes.

<sup>2</sup> *English and chinese dictionary*. In-4°, 1822.

<sup>3</sup> *Dicionario portugez-china*. Macao, 1831, petit in-4°.

<sup>4</sup> *Vocabularium latino-sinicum*. Macao, 1838, 1 vol. in-18; — *Lexicon manuale latino-sinicum*. Macao, 1839, 1 vol. in-8°; — *Magnum lexicon latino-sinicum*. Macao, 1841, 1 vol. in-fol.

<sup>5</sup> *An english and chinese vocabulary in the court dialect*. Macao, 1844, 1 vol. in-8°.

<sup>6</sup> *English and chinese dictionary*, in two volumes. Shang-hae, 1847.

<sup>7</sup> *English and chinese dictionary, with the punti and mandarin pronunciation*. Hong-Kong. 4 parts in-fol. 1868.

<sup>8</sup> *Grammatica sinica*. Paris, 1742, in-fol. — *Éléments de la grammaire chinoise, ou Principes généraux du Kou-uen, ou Style antique, et du Kouan-hoa, c'est-à-dire de la langue commune généralement utilisée dans l'empire chinois*. Paris, 1822, 1 vol. in-8°.

de professeurs de chinois; car c'est la France qui, sous ce rapport, est la mieux lotie. La faute n'en est donc pas à elle.

M. Abel Rémusat qui, bien longtemps avant que tant de moyens d'apprendre la langue chinoise en Europe eussent été mis au jour, en avait acquis une connaissance approfondie, rendant compte du dictionnaire anglais-chinois de Morrison, le seul qui eût paru à l'étranger avant sa mort (arrivée en 1832), a signalé, de la manière suivante, les difficultés de l'entreprise pour rédiger un dictionnaire européen-chinois.

« C'est sans doute une difficulté considérable que de rendre, dans un dictionnaire, les mots d'une langue étrangère, de manière à en faire saisir les sens primitifs et secondaires, les acceptions propres et métaphoriques, les valeurs différentes et les nuances particulières. Toutefois, on a pour ressources, dans ce cas, les définitions, la faculté de réunir des termes synonymes, ou presque synonymes, dont l'accumulation tient lieu de l'expression exactement correspondante au mot qu'on veut expliquer, et, par-dessus tout, de faire sentir la valeur exacte par des passages empruntés aux auteurs, ou à la langue commune; mais cette difficulté n'est rien auprès de celle que l'on éprouve en voulant donner, dans cette langue étrangère, des équivalents à tous les mots de sa langue maternelle. C'est une simple traduction que l'on a à faire dans le premier cas; c'est véritablement dans l'autre un idiome étranger qu'il faut écrire ou parler. C'est alors qu'on sent, dans toute leur étendue, les différences qui existent chez les hommes dans la manière d'exprimer leurs pensées, de les grouper, de les combiner, de les revêtir de formes particulières. La difficulté va souvent jusqu'à l'impossibilité, et l'on est étonné, dans tout ouvrage de ce genre, en comptant le nombre de termes simples qui sont nécessairement rendus par des périphrases<sup>1</sup>. »

On ne pourrait mieux exposer que ne l'a fait M. Rémusat, dans les lignes qui précèdent, les difficultés philologiques

<sup>1</sup> *Mélanges asiatiques*, t. II, p. 209-210.

de toutes sortes qui se rencontrent dans la rédaction d'un dictionnaire d'une langue dans une autre, surtout lorsque la langue que l'on emploie pour rendre les idées exprimées dans la première est si différente, par sa construction, par la tournure de ses phrases et la forme de ses idées, de la langue dont on veut rendre les mots; la langue chinoise est de ce nombre.

De son côté, M. l'abbé Perny rend compte, dans sa préface, des difficultés matérielles qu'il a eu à surmonter pour arriver à publier son dictionnaire.

« Le *Dictionnaire français-latin-chinois*, dit-il, est le premier ouvrage de ce genre qui voit le jour. Une circonstance providentielle nous ayant amené en Europe, nous a fourni le moyen de faire cette publication. Sans l'occasion imprévue de ce voyage, notre manuscrit, fruit de longues veilles, aurait sans doute subi le sort de ceux de tous nos devanciers à la Chine. Au moment de commencer cette entreprise, les obstacles se sont présentés successivement si nombreux qu'il semblait presque impossible de la conduire à bonne fin. Mais l'espoir fondé de rendre un service signalé à toutes les missions de la Chine, ainsi qu'à nos consulats français, à nos braves marins, aux négociants, aux savants enfin, qui veulent apprendre à parler chinois, soutenait notre courage en présence de ces difficultés renaissantes. Les frais considérables d'une semblable publication dépassaient de beaucoup les faibles ressources d'un simple missionnaire. Voulant donner à notre ouvrage une forme commode et portative, nous avions besoin de types chinois d'un corps qui répondit à nos vues. La France ne pouvait nous les fournir. Mais il fallait surtout nous résigner à devenir, à notre âge, l'ouvrier typographie de toute la partie chinoise de notre œuvre et à consacrer deux années entières à ce travail matériel. Tandis que les savants les plus honorables, qui connaissaient notre projet, nous exhortaient, avec une bienveillance flatteuse, à ne pas renoncer à notre œuvre malgré ces obstacles, nous étions combattu sourdement et entravé mesquinement, dans quelque région particulière que nous ne voulons pas nommer



autrement. Cette dernière opposition a failli plus d'une fois nous faire abandonner notre entreprise, même en cours d'exécution. Une opposition ouverte et loyale est cent fois moins difficile à supporter que l'opposition cachée et déloyale, surtout quand elle vient de ceux qui, par leur position sociale, auraient, au contraire, tout intérêt à favoriser une entreprise comme celle-ci.

Le Dictionnaire de M. l'abbé Perny peut contenir, en moyenne, 27 mots français expliqués par page à 2 colonnes; ce qui donnerait, pour tout le dictionnaire, environ 12,000 mots, sur lesquels, s'il y en a un grand nombre dont les explications et les locutions dont ils font partie ne comportent que quelques lignes, il y en a un beaucoup plus grand nombre dont les explications et les expressions variées dans lesquelles ils entrent sont très-développées. Le mot *affaire* comprend plus d'une colonne, et il est expliqué dans 46 locutions chinoises différentes. Le verbe *aller* est dans le même cas: il y en a aussi 46. Le P. D'Incarville, dans son *Dictionnaire français-chinois*, rédigé à Péking dans le siècle dernier (et dont je possède le manuscrit autographe, provenant de Sir Georges Staunton), a fait entrer le verbe *aller* dans 80 locutions différentes rendues en chinois. Je dois dire, toutefois, que, dans le dictionnaire de M. l'abbé Perny, et dans le dictionnaire resté manuscrit<sup>1</sup> du P. D'Incarville, l'emploi des termes rendus en chinois, dans un grand nombre de cas, est rarement le même. Cela tient, sans doute, à ce que le dictionnaire du P. D'Incarville a été composé à Péking, il y a plus d'un siècle, et celui de l'abbé

<sup>1</sup> Personne jusqu'ici, à ma connaissance, n'avait encore signalé au public ce dictionnaire, resté manuscrit, du P. D'Incarville. Cependant plusieurs copies en ont été faites en Chine. Il en existe, à ma connaissance, encore une copie dans la Bibliothèque du R<sup>év.</sup> Morrison, conservée à Hong-Kong; le R<sup>év.</sup> J. Summers en possède une autre en Angleterre, en 3 vol. in-fol., faite sur celle du R<sup>év.</sup> Morrison. Une 3<sup>e</sup> copie, qui est à la Bibliothèque nationale, a été faite à Canton, par un Chinois pour le texte chinois, et par M. Arthur Smith pour la partie française, à laquelle copie il a mis son propre nom. Enfin une 4<sup>e</sup> copie, en 3 vol. in-8°, est entre les mains d'un professeur de chinois de Paris.

Perny, dans la province du *Sse-tchouan* que l'auteur a habitée pendant une vingtaine d'années. C'est là aussi la cause que la prononciation des caractères chinois employée dans les deux dictionnaires diffère également sur un grand nombre de points.

Dans plusieurs cas, l'étendue que M. l'abbé Perny a donnée à ses explications, à propos d'un mot, ont dépassé de beaucoup les bornes d'un dictionnaire; mais on ne peut guère s'en plaindre. Ainsi, au mot *arme*, après les locutions dans lesquelles le mot est traduit en chinois, il nous donne les noms de 26 espèces d'armes avec leurs équivalents chinois. Au mot *art*, il nous donne les noms des 16 arts principaux et métiers chinois; au mot *astre*, il nous donne le tableau en chinois des 33 astres heureux ou de bienfaisante influence, des Chinois, et des 41 astres malheureux ou d'influence malfaisante. Au mot *bachelier*, on trouve les titres chinois des 10 degrés de bacheliers (*Sieou-thsâi*); ceux des 2 degrés de licenciés (*Kiû-jîn*); ceux des 5 degrés de docteurs (*Tsin-ssé*); au mot *boussole*, M. Perny donne l'explication des rumbes dans lesquels la boussole chinoise est divisée; et au mot *caractère*, trois pages sont consacrées aux caractères *numéraux* ou particules numérales que l'on emploie en chinois pour déterminer certaines classes d'objets; celles qui sont données par M. l'abbé Perny dans son dictionnaire sont au nombre de 107.

Je n'en finirais pas si je voulais signaler ici tous les articles importants de ce dictionnaire, lesquels articles sortent tout à fait des habitudes lexicographiques pour rentrer dans le genre encyclopédique, en faisant connaître au lecteur, en même temps que la langue chinoise, les mœurs, les coutumes, les arts, les sciences, les superstitions même et les préjugés du peuple. Il y a tels de ces articles qui auraient pu, à cause de leur étendue, être renvoyés au volume complémentaire sous presse, lequel n'était alors qu'en expectative. Car, comme l'explique M. l'abbé Perny, dans la préface de son dictionnaire, « tout en lui conservant son caractère particulier de dictionnaire, nous avons cherché à en faire

« une espèce de petite encyclopédie sur la Chine. » C'est ainsi que l'on trouve au mot *cycle* du dictionnaire le tableau, avec sa concordance, du cycle de 60 ans des Chinois, occupant une page; le tableau des vingt-deux dynasties impériales qui ont régné en Chine, placé sous le mot *dynastie*; sous celui de *production*, on trouve aussi le tableau des principales productions de la Chine : métaux, minéraux, animaux, oiseaux, poissons, arbres, etc. comprenant deux pages; sous le mot *province*, on trouve le tableau des provinces de l'Empire chinois, remplissant aussi deux pages.

L'énumération d'un certain nombre d'ouvrages chinois, avec des remarques, est placée sous le mot *roman*; je regrette d'être obligé de dire que cette énumération est erronée; car, parmi les ouvrages énumérés, il s'en trouve qui sont bien loin d'être des romans, c'est-à-dire des « ouvrages de fiction », tels que le *Tsò-tchoüan*, et le *Koë-yü* de Tso Khiéou-ming, contemporain de Confucius; le *Sse-Ki* du célèbre historien Sze-ma Tshien; les poésies de Tou-fou et de Li-tai-pé, etc. Il est vrai que ce classement fait par les Chinois de dix de leurs principaux auteurs pour le mérite de leur style n'a d'autre défaut que d'être placé sous le mot *roman*, par M. l'abbé Perny, d'après une autorité dont il aurait pu se défier. En énumérant les dix principaux romans modernes des Chinois, M. Perny dit, à propos du *Yu-kiao-li*, on les « deux Cousines », traduit par Abel Rémusat, que « l'abbé de Lionne, évêque de Rosalie, en avait fait une traduction littérale à l'usage des jeunes missionnaires. » M. Perny a dû être induit en erreur, à ce sujet, par une invention sur laquelle je reviendrai dans une autre occasion. Le P. Prémare avait dit, en effet, dans le manuscrit de sa *Notitia lingue sinicæ*, que l'abbé de Lionne, évêque de Rosalie, avait recueilli toutes les phrases du *Yu-kiao-li* et les avait disposées en forme de petit dictionnaire (*omnes ejus phrasès in modum dictionarioli disposuerit*). Ayant reconnu son erreur, il avait lui-même rayé cette mention de son manuscrit.

J'ai eu l'heureuse chance, il y a quelque temps, de rencontrer chez un libraire un manuscrit de Prémare, avec une

préface de sa main, achetée en Espagne, et qui est la copie du *dictionariolum* en question. C'est un recueil de phrases chinoises, toutes de quatre caractères seulement, tirées de divers romans chinois, rangées alphabétiquement sous un certain nombre de mots français auxquels le sens des expressions chinoises peut se rapporter. J'ai cherché dans les deux premiers chapitres du *Yu-kiao-li* si je rencontrerais des phrases citées par l'abbé de Lionne, je n'ai pu parvenir à en rencontrer une seule! Voilà le manuscrit qui aurait « puissamment aidé M. Rénusat à faire sa traduction du *Yu-kiao-li*! »

Je n'ajouterai plus que quelques mots à ce Rapport, bien incomplet sans doute, pour relever tous les mérites du Dictionnaire de M. l'abbé Perny, qui a été rédigé principalement en vue des Missions de Chine. Le latin ajouté au français vient utilement, dans beaucoup de cas, prêter son appui aux mots français. Il est à regretter que dans la transcription des caractères chinois l'auteur du dictionnaire ait suivi une orthographe qui s'éloigne souvent de celle à laquelle nous sommes habitués, et qui est sans doute celle de la province du *Sie-tchouan*, que l'auteur a constamment habitée. Cette orthographe participe des orthographes des provinces méridionales de la Chine et s'éloigne sensiblement de celles du Nord.

Le second volume, sous presse et en grande partie terminé, du travail de M. l'abbé Perny, comprendra, entre autres articles : 1° une *Grammaire pratique* de la langue chinoise parlée; 2° le *Tableau chronologique* des empereurs chinois, avec les divers noms de leurs années de règne; 3° le *Tableau* de tous les mandarins de l'empire; 4° la *Nomenclature alphabétique* des villes de la Chine, avec leurs degrés de longitude et de latitude; 5° la *Nomenclature synonymique* d'environ 3,500 termes de l'histoire naturelle de la Chine, etc.

On peut juger, par cette seule énumération, du grand intérêt que ce second volume de M. l'abbé Perny offrira aux personnes qui s'occupent des matières qui y seront traitées.

G. PAUTHIER.



# JOURNAL ASIATIQUE.

MAI-JUIN 1871.

## KACCĀYANAPPAKARAṆAṀ.

GRAMMAIRE PÂLIE DE KACCĀYANA.

SŪTRAS ET COMMENTAIRE.

PUBLIÉS AVEC UNE TRADUCTION ET DES NOTES.

PAR M. ÉMILE SENART.

(Suite.)

नामानं समासो युत्तथो ॥ १ ॥

Tesaṃ nāmānaṃ payujjamānapadatthānaṃ yo yuttattho so samāsasaṇṇo hoti. Kaṭṭhinassa<sup>1</sup> dussaṃ, kaṭṭhinadussaṃ; āgantukassa bhattaṃ, āgantukabhattaṃ; jīvitaṃ ca taṃ indriyaṃ cāti, jīvīndriyaṃ; samaṇo ca brāhmaṇo ca samaṇa-brāhmaṇā; sārīputto ca moggallāno ca, sārīputtamoggallānā; brāhmaṇo ca gaḥapatiko ca, brāhmaṇagaḥapatikā.

Nāmānaṃ iti kimatthaṃ? Devadatto pacati.

Yuttatthoti kimatthaṃ? Bhaṭṭo raṇṇo: putto devadatta-ssa.

Samāsa iccanena kvattho<sup>2</sup>? Kvaci samāsagatānaṃ akāraṇto. (IV. 22.)

<sup>1</sup> Cđ kaṭṭhinassa.

<sup>2</sup> S' "ittho. Ityūdisu padasesu imesaṃ samāsasaddena yaṃ saṅgaḥanaṃ tad eva imāya samāsasaṇṇāya payojanaṃ atthi. Kvaci".

On appelle *saṃāsa* (composé) [le mot résultant de] la réunion de [plusieurs noms réunissant en un corps leurs] significations [respectives]. Ex. *Āgantukabhattaṃ* : le repas de l'étranger (= *āgantukassa bhattaṃ*).

### तेसं विभक्तियो लोपा च ॥ २ ॥

*Tesaṃ yuttatthānaṃ saṃāsānaṃ vibhattiyo lopā ca honti. Kāḥinadussaṃ : āgantukabhattaṃ.*

*Tesaṃgahaṇena saṃāsataddhitākhyāta<sup>1</sup> kitakappānaṃ pac-cayapadakkharāgamānaṃ ca lopo hoti. Vasitṭhassa apaccaṃ, puttō : vāsittṭho ; vinatāya apaccaṃ, putto : venateyyo.*

*Casaddaggahaṇaṃ avadhāraṇatthaṃ. Pabhaṃ karotīti pabhaṃkaro ; amataṃ dadāṃti amataṃdado ; medhaṃ karotīti medhaṃkaro.*

Et les mots ainsi rapprochés perdent leurs désinences casuelles. Ex. *Āgantukabhattaṃ*, au lieu de : *āgantukassa bhattaṃ*.

### पकृति चस्स सन्तस्स<sup>२</sup> ॥ ३ ॥

*Luttāsu vibhattisu assa<sup>3</sup> sarantassa liṅgassa pakatirūpāni honti. Cakkhuṃ ca sotaṃ ca : cakkhusotaṃ ; mukhaṃ ca nāsikaṃ ca : mukhanāsikaṃ ; rañño putto : rājaputto ; rañño puriso : rājapuriso.*

Et [cette suppression opérée,] les thèmes voca-

<sup>1</sup> Cd *ākṣhyāta*.

<sup>2</sup> Il faudrait sans doute lire : « *ca sarantassa* », et « *assa* » ne doit probablement son origine qu'au double *sr* initial ; mais la faute est ancienne. — Le s. *Kātantra* (fol. 37) : « *Prakṛitiṇa svarāntasya* ».

<sup>3</sup> Cd n'a pas : *assa*.

liques reprennent leur forme primitive. Ex. cak-khuñ + sotam̐ : cakkhusotam̐ : la vue et l'ouïe; rañño puriso : rājapuriso : l'homme du roi (garde de police).

### उपसगनिपातपुव्वको अब्ययीभावो ॥ ४ ॥

Upasagganipātapubbako samāso abyayibhāvasaṇṇo hoti. Nagarassa samipe kathā vattate<sup>1</sup> iti, upanagaraṃ; darathassa abhāvo, niddarathaṃ; masakassa abhāvo, mimmasakaṃ; vuḍḍhānaṃ paṭipāṭiya, yathāvuḍḍhaṃ; ye ye<sup>2</sup> brāhmaṇā vuḍḍhā te te nisidanti yathāvuḍḍhaṃ; jivassa yattako paricchedo, yāvajivaṃ; cittaṃ adbhikkha dhammā vattantīti adbhicittaṃ; pabbatassa tiro, tiropabbataṃ; sotassa paṭi vattatīti<sup>3</sup> paṭisotaṃ; pāsādaṃ anto, antopāsādaṃ.

Abyayibhāva iccānena kvattīti<sup>4</sup>? Aṃ vibhattinaṃ akāraṇatābyayibhāvā. (IV, 26.)

[Ou désigne sous le nom d']abyayibhāva le composé dont le premier membre est une préposition ou une conjonction. Ex. Upanagaraṃ : près de la ville; yathāvuḍḍhaṃ : suivant l'âge.

### सो नपुंसकलिङ्गो ॥ ५ ॥

So abyayibhāvasamāso napuṃsakaliṅgo va daṭṭhabbo. Kumāriṃ adbhikkha kathā vattatīti adbhikkuṃārī<sup>5</sup>; vadhuṃ sa-

<sup>1</sup> Cd abyayibhāvo. S<sup>o</sup> abyayibhāvo, et de même toujours avec i bref; le Bālāvatāra, au moins dans l'édition dont je fais usage, a régulièrement l'i long.

<sup>2</sup> Cd vattata iti<sup>o</sup>.

<sup>3</sup> S<sup>o</sup> paṭipāṭiya ye ye<sup>o</sup>. Cd \*paṭipāṭi ya<sup>o</sup>.

<sup>4</sup> Cd S<sup>o</sup> \*tatitīti nāmā pa<sup>o</sup>.

<sup>5</sup> S<sup>o</sup> \*tīti? Ityādisu padesu imesaṃ abyayibhāvasaddena yaṃ saṅgahaṇaṃ tad eva imāya abyayibhāvasaṇṇāya payojanaṃ atthi. — So<sup>o</sup>.

<sup>6</sup> Cd \*māri.

mipe vattatiti upavadhu<sup>1</sup>; gaṅgāya samipe vattate iti<sup>2</sup> upa-  
gaṅgāṃ; mupikāya samipe vattate iti<sup>3</sup> upamupikāṃ.

Ce composé est [considéré comme] neutre (il prend la désinence du neutre). Ex. Adhikumāri : relativement à une jeune fille; upavadhu : près d'une femme.

### द्विगुसेकत्वं ॥ ६ ॥

Digussa samāsassa ekattaṃ hoti napaṃsakaliṅgattaṃco.  
Tayo lokā, tilokaṃ; tayo daṇḍā, tidaṇḍaṃ; tiri<sup>4</sup> nayanāni,  
tinayanāṃ; tayo siṅgā, tisiṅgaṃ; catasso disā, catuddisaṃ;  
dasa disā, dasadisāṃ; pañca indriyāni, pañcindriyāṃ.

Le composé digu ne s'emploie qu'au singulier [et au neutre]. Ex. Tilokaṃ : les trois mondes; catuddisaṃ : les quatre points cardinaux.

Il est très-vraisemblable que le scholiaste entre bien dans l'intention de l'auteur quand il étend à ce sūtra et aux suivants la prescription du neutre; pour le sanskrit, Pāṇini (II, 4, 1, 2 suiv. 17) enseigne de même; et nos sūtras pâlis sont ici calqués en partie sur ces règles sanskrites. Il faut avouer toutefois que, si telle a été vraiment l'intention de l'auteur, il s'est exprimé d'une façon malheureuse, alors qu'il lui était si facile de se conformer plus exactement au modèle qui lui était offert. En effet, à ne prendre que le texte des sūtras et à en peser rigoureusement la construction, il serait impossible de penser que le sūtra 5 ait quelque

<sup>1</sup> Cd \*vadhun.

<sup>2</sup>, <sup>3</sup> Cd vattate iti.

<sup>4</sup> Cd tiri.



lien avec les suivants, l'auteur changeant complètement la construction au s. 6 et négligeant de le rattacher au précédent par la commode particule *ca*. On serait tenté de croire qu'il y a là une intention formelle de se séparer de la règle sanskrite et de repousser nettement la prescription exclusive du neutre (relativement aux dvigās et pour le sanskrit même cf. Vārt. in Pāṇ. II, 4, 17, et Pāṇ. IV, 1, 21 et suiv.). Il était si simple de dire, s. 5 : *Tassa napuṃsakattaṃ* ? — s. 6 : *Digusssekattaṃ*. Toutefois, si nous nous reportons aux sūtras Kātantra, nous y trouvons une inexactitude toute semblable. Les règles en question sont les suivantes (fol. 41) : « *Sa (Varyayābhāṇ) napuṃsakaliṅgaṃ syāt. — Dvandvaikatvaṃ* (que Durgasiṃha explique : *Dvandeasvaikatvaṃ napuṃsakaliṅgaṃ syāt*). — *Tathā dvigoḥ* ». En comparant Pāṇini, II, 4, 1 suiv. il semble que notre grammairien, tout en se modelant sur ces règles, les ait à dessein modifiées, en se rapprochant de Pāṇini, de façon à incorporer dans son ouvrage les deux règles suivantes empruntées à ce dernier, sans augmenter pourtant le nombre de ses sūtras au delà du strict nécessaire.

तथा द्वन्द्वे पाणि<sup>१</sup>तुरिययोग<sup>२</sup>सेन<sup>३</sup>ङ्खुद्धजन्तुकवि<sup>४</sup>विधवि-  
रुद्धविस<sup>५</sup>भागत्याहीनञ्च ॥ ७ ॥

*Tathā dvande pāṇi<sup>1</sup>turiyayoggasenaṅgakhuddajantukavi-  
vidhaviruddhavisabhogattha iccevamādināṃ ekattaṃ hoti<sup>2</sup>  
napuṃsakaliṅgattaṃ ca. Taṃ yathā : cakkhusotaṃ; mukha-  
nāsikaṃ; chavimaṃsalohitaṃ, evaṃ pāṇya<sup>3</sup>ṅgatthe ; — saṃ-*

<sup>1</sup> Cd 'pāni'.

<sup>2</sup> Cd 'vividhavisa'.

<sup>3</sup> S' 'yoga'.

<sup>4</sup> Cd 'pāni'.

<sup>5</sup> Cd 'itaṃ gahoti'.

<sup>6</sup> Cd 'pānya'.

kho ca paṇavo<sup>1</sup> ca, saṅkhapaṇavaṃ<sup>2</sup>; gitaṃ ca vāditaṃ ca, gitavāditaṃ; daddari ca<sup>3</sup> deṇḍimaṃ ca, daddarideṇḍimaṃ; evaṃ turiyaṅgatthe; — phālaṃ ca pācanaṃ ca, phālapācanaṃ; yugaṃ ca naṅgalaṃ ca, yuganaṅgalaṃ, evaṃ yogaṅgatthe; — asiṃ ca cammaṃ ca, asicammaṃ; dhanu ca<sup>4</sup> kalāpaṃ ca, dhanukalāpaṃ; hatthi ca asso ca ratho ca pattiko ca, hatthiassarathapattikaṃ, evaṃ senaṅgatthe; — daṃsaṃ ca masakaṃ ca, daṃsanamasakaṃ, kunthaṃ ca kipilikaṃ ca, kunthakipilikaṃ<sup>5</sup>; kiṭaṃ ca siriṃ ca sapaṃ ca, kiṭasirisapaṃ, evaṃ khuddajan-tukatthe; — ahi ca nakulo ca, ahinakulaṃ; viḷāro ca mūsiko ca, viḷāramūsikaṃ; kāko ca ulūko ca, kākolūkaṃ; evaṃ viddhaviṇṇaṃ<sup>6</sup>; — silaṃ ca paṇṇā ca silapaṇṇaṃ<sup>7</sup>; samatho ca vipassano ca, samathavipassanaṃ; vijjā ca caraṇaṃ ca, vijjācaraṇaṃ<sup>8</sup>; evaṃ viddhavisabhāgatthe.

Ādiggabhaṇaṃ kimatthaṃ? Dāsiddasaṃ; itthipumaṃ; pat-tacivaraṃ; tikacatukkaṃ; veṇarathakāraṃ<sup>9</sup>; sākuṇikaniṅga-vikaṃ; dighamajjhimaṃ iccevaṃādi<sup>10</sup>.

Il en est de même des composés dvanda, quand on met en composition : 1° des membres d'êtres vivants. Ex. Mukhanāsikaṃ : la bouche et le nez; — 2° des instruments ou des parties d'art musical. Ex. Saṅkhapaṇavaṃ : la conque marine et le tambourin; — 3° des objets d'attelage. Ex. Yuganaṅgalaṃ : le joug et la charrue; — 4° des parties

<sup>1</sup> Cd panavo.

<sup>2</sup> Cd \*panavaṃ.

<sup>3</sup> Cd daddariṃ ca.

<sup>4</sup> Cd dhanuṃ ca.

<sup>5</sup> Cd kipilalikaṃ ca kutthapilalikaṃ. S° kunthā ca kipitaliko ca kunthakipilikaṃ.

<sup>6</sup> Cd silapaṇṇānaṃ.

<sup>7</sup> S° ajoute l'analyse de chacun de ces trois exemples : silaṃ ca paṇṇā ca, etc.

<sup>8</sup> Cd veṇarathakāraṃ; sākuṇi°. S° veṇakāro, etc.

<sup>9</sup> S° ajoute l'analyse des exemples.

d'armée [ou d'armement]. Ex. Hatthiassarathapat-  
tikañ : éléphants, cavaliers, chariots et fantassins;  
— 5° de petits animaux. Ex. Dañsasamasakañ :  
mouches et moustiques; — 6° des êtres qui sont  
naturellement en lutte. Ex. Ahinakulañ : serpents  
et ichneumons; — 7° des contraires. Ex. Vijjācara-  
ṇañ : la science et la vie pratique.

विभासा रुक्खतिणपसुधनधञ्जनपदादीनञ्च ॥ ८ ॥

Rukkhatiṇapasudhanadhaññajanapada iccevañādināñ vi-  
bhāsā ekattañ hoti napuññsakaliigattañ ca dvande samāse.  
Assattho ca kapittho ca, assatthakapitthañ assatthakapitthā<sup>1</sup>  
vā; usirañ ca viraṇaṇ ca, usiraviraṇaṇ usiraviraṇā<sup>2</sup> vā; oḷo ca  
eḷako ca, aḷakañ aḷakā vā; hiraññāñ ca suvaṇṇaṇ ca, hi-  
raññasuvaṇṇaṇ hiraññasuvaṇṇā vā; sāli ca yavo ca, sāliya-  
vañ sāliyavā<sup>3</sup> vā; kāsī ca kosalo ca, kāsikosalañ kāsikosalā<sup>4</sup>  
vā.

Ādiggahaṇaṇ kimatthañ? Sāvajjañ ca anavajjañ ca, sāvaj-  
jānavajjañ sāvajjānavajjā vā; hirañ ca papitañ ca, hinappa-  
ṇitañ hinappaṇitā<sup>5</sup> vā; kaṇho ca sukko ca, kaṇhasukkañ  
kaṇhasukkā vā.

Et à volonté, quand on met en composition :  
1° des arbres. Ex. Assatthakapitthañ ou °tthā : le  
figuier sacré et le kapittha; — 2° des plantes. Ex.  
Usiraviraṇaṇ ou °ṇā : les herbes appelées uḷira et  
viraṇa; — 3° des animaux. Ex. Aḷakañ ou °kā :

<sup>1</sup> Cd °tūnapasudhanudha°.

<sup>2</sup> Cd kapitthāno °kapitthānañ °kapitthānā.

<sup>3</sup> Cd hiraṇaṇ ca° hira° hī°. S° vi°.

<sup>4</sup> Cd sāli ca° lī° lī°.

<sup>5</sup> Cd kāsī° sī° sī°.

<sup>6</sup> Cd pañi° nī° nī°. S° ṇī°.

la chèvre et le bœlier; — 4° des métaux précieux. Ex. Hiraññasuvannaṃ ou ०ण्णः l'or et l'argent; — 5° des céréales. Ex. Sāliyavaṃ ou ०वा le riz et l'orge; — 6° des noms de pays. Ex. Kāsikosalaṃ ou ०ला : Kāçi et Koçala.

### द्विपदे तुल्याधिकरणे कम्मधारयो ॥ ८ ॥

Dve <sup>1</sup> padāni tulyādhikaraṇāni yadā samassante tadā so samāso kammadhārayasañño hoti. Mahanto ca so puriso cāti mahāpuriso; khattiyā ca sà kaṇṇā cāti khattiyakaṇṇā.

Kammadhāraya iccanena kvattho? Kammadhārayasañño ca<sup>2</sup>. (IV. 17.)

On appelle kammadhāraya la composition de deux mots de même relation grammaticale (dont l'un se rapporte à l'autre et qui seraient par conséquent du même genre ou du même nombre, etc.). Ex. Mahāpuriso : un grand homme.

### सङ्ख्यापुबो ढिगु ॥ १० ॥

Saṅkhyāpubbo kammadhārayasamāso digusañño hoti. Tayo lokā, tilokaṇṇi; tiṇi<sup>4</sup> malāni, timalaṇṇi; tiṇi<sup>3</sup> phalāni, tiphalaṇṇi; tayo daṇḍā, tidaṇḍaṇṇi; catasso disā, catuddisaṇṇi; pañca indriyāni, pañcindriyaṇṇi<sup>5</sup>; satta godhavarāni, sattagodhavarāṇi.

Digu iccetena kvattho? Digussekatthaṃ<sup>7</sup>. (IV. 6.)

<sup>1</sup> Cd dvi pa<sup>2</sup>.

<sup>2</sup> S<sup>o</sup> ajoute ici : Ityādisu padasesu kammadhārayasādhena yaṃ saṅgahaṇaṃ tad eva imāya kammadhārayasaññāya payojanaṃ atthi.

<sup>3</sup> « Digu » manque dans Cd.

<sup>4</sup>, <sup>5</sup> Cd tiri.

<sup>6</sup> L'analyse de ces deux exemples manque dans Cd.

<sup>7</sup> Même addition dans S<sup>o</sup> qu'au sūtra 9 en changeant « kammadhāraya » en « digu ».



On appelle digu le composé kammadhārāya dont la première partie est un nom de nombre. Ex. Tīlokaṃ : les trois mondes.

### उभे तप्पुरिस्ता ॥ ११ ॥

Ubhe digukammadhārāyasamāsā tappurisasāṃhā honti. Na brāhmaṇo, abrahmaṇo; avasalo; apaṇcagavaṃ; asattago-dhāvaraṃ; adasagavaṃ; apaṇcapūli<sup>1</sup>; apaṇcagāvi.

Tappurisa iccanena kvattho? Attaṃ nassa tappurise<sup>2</sup>. (IV, 18.)

L'un et l'autre (le digu et le kammadhārāya) sont des tappurisa. Ex. Abrahmaṇo : un homme qui n'est pas brāhmane; apaṇcagavaṃ : moins de cinq vaches.

### अमादयो पस्पदेहि ॥ १२ ॥

Tā amādayo vibhattiyo<sup>3</sup> nāmekhi parapadehi yadā samasante<sup>4</sup> tadā so samāso tappurisasāṃhā hoti. Bhūmiṃ gato, bhūmigato; sabbarattiṃ sobhano, sabbarattisobhano; apāyaṃ gato, apāyagato; issarena kataṃ, issarakataṃ; sallena vid-dhaṃ, sallavid-dhaṃ; kaṭhinassa dussaṃ, kaṭhinadussaṃ; āgantukassa bhattaṃ, āgantukabhattaṃ; methunasuṃā apeto, methunāpeto; rājato bhayaṃ, rājabhayaṃ; corā bhayaṃ, corabhayaṃ; raṇṇo putto, rājaputto; dhaṇṇānaṃ rāsi, dhaṇṇā-rāsi; rūpe saṃhā, rūpasāṃhā; saṃsāre dukkhaṃ, saṃsāra-dukkhaṃ.

[Sont aussi tappurisa] les composés dont le pre-

<sup>1</sup> Cd et S<sup>2</sup> apaṇcapūli.

<sup>2</sup> S<sup>2</sup> a la même addition qu'au sūtra précédent, en changeant « digu » en « tappurisa ».

<sup>3</sup> Cd n'a pas : vibhattiyo.

<sup>4</sup> Cd samasyante.

mier membre serait régi par le second à l'accusatif, etc. (à un cas autre que le nominatif et le vocatif). Ex. Bhûmigato : venu sur la terre (=bhûmim gato); issarakataim : fait par le prince (=issarena kataim).

### अथपद्येसु बहुव्रीहि ॥ १३ ॥

Āññesañ nāmañām atthiesu nāmāni yadā samassante<sup>1</sup> tadā so samāso bahubbhihisañño hoti. Āgatā samañā imañ sañghārāmañ, so yañ āgatasamañ sañghārāmo; jītāni indriyāni anena samañena, so yañ jītindriyo samaño; dinno suñiko yassa rañño, so yañ dinnasuñiko rājā; niggaṭā janā yasmā<sup>2</sup> gāma, so yañ niggaṭajano gāmo; chinna hatthā yassa, so yañ chinnaḥattho puriso; sampannāni sassāni yasmim janapade, so yañ sampannasasso janapado; nigrodhassa<sup>3</sup> parimaṇḍalo nigrodhaparimaṇḍalo, nigrodhaparimaṇḍalo iva parimaṇḍalo yassa rājakumārassa<sup>4</sup>, so yañ nigrodhaparimaṇḍalo rājakumāro; — cakkhussa bhūto cakkhūbhūto, cakkhūbhūto<sup>5</sup> iva bhūto yassa bhagavato, so yañ cakkhūbhūto<sup>6</sup> bhagavā; — suvaṇṇassa vaṇṇo, suvaṇṇavaṇṇo, suvaṇṇavaṇṇo iva vaṇṇo yassa bhagavato, so yañ suvaṇṇavaṇṇo bhagavā; — brahmassa saro, brahmassaro, brahmassaro iva saro yassa bhagavato, so yañ brahmassaro bhagavā; — sayañpatitapaṇṇapupphaphalavāyudoyā<sup>7</sup>hārātī: paṇṇañ ca pupphañ ca phalañ ca, paṇṇapupphaphalāni, sayañ eva patitāni sayañpatitāni, sayañpatitāni ca paṇṇapupphaphalāni ceti sayañpatitapaṇṇapupphaphalāni, vāyuñ ca doyañ ca vāyudoyāni, sayañpatitapaṇṇapupphapha-

<sup>1</sup> Cd samāsyante.

<sup>2</sup> Cd S<sup>o</sup> asmā.

<sup>3</sup> Cd "dhassa pariddhassa parima".

<sup>4</sup> Cd yo rājakumāro.

<sup>5</sup> Cd cakkhū iva.

<sup>6</sup> Cd cakkhūbhūto "cakkhūbhūto.

<sup>7</sup> S<sup>o</sup> "toyā" et partout de même avec t.

lāni ca vāyudoyāni ca sayaññipatitapaññapupphaphalavāyudoyāni, sayaññipatitapaññapupphaphalavāyudoyāni<sup>1</sup> eva āhārāni<sup>2</sup> yesaṃ te sayaññipatitapaññapupphaphalavāyudoyāhārā: ayaṃ pana dvandvakammadhārayagabbho tulyādhihikarāṇabahubbhi, athavā : sayaññipatitapaññapupphaphalavāyudoyehi āhārāni yesaṃ te sayaññipatitapaññapupphaphalavāyudoyāhārā : ayaṃ pana bhinnādhihikarāṇabahubbhi<sup>3</sup>; — nānāduppatitapupphavāsitasānūti; nānāpakārā dumā, nānādumā; nānādumehi patitāni, nānādumapatitāni, nānādumapatitāni ca tāni pupphāni ceti nānādumapatitapupphāni, nānādumapatitapupphēhi vāsītā, nānādumapatitapupphavāsītā, nānādumapatitapupphavāsītā sānū yassa pabbatarājassa, so yaṃ nānādumapatitapupphavāsitasānu pabbatarājā : ayaṃ pana kammadhāraya<sup>4</sup>tappurisagabbho tulyādhihikarāṇabahubbhi, atha vā : vāsītā sānū vāsitasānu<sup>5</sup> sāpekkhatte satipi gamakattā samāso nānādumapatitapupphēhi vāsitasānu<sup>6</sup> yassa, so yaṃ nānādumapatitapupphavāsitasānu : ayaṃ pana bhinnādhihikarāṇabahubbhi<sup>7</sup>; — byālabambu<sup>8</sup>dharabinducumbhitakūṭoti : ambu dhāretiti ambudharo, [ko so? pajjunno] vividho ālambo yassa so byālambo<sup>9</sup>; byālambo ca so ambudharo, byālabambudharo<sup>10</sup>; byālabambudharassa bindu byālabambudharabindu, byālabambudharabindūhi cumbito byālabambudharabinducumbito, byālabambudharabinducumbito kūṭo yassa so byālabambudharabinducumbitakūṭo : ayaṃ pana kammadhāraya<sup>11</sup>tappurisagabbho tulyādhihikara-

<sup>1</sup> Cd °doyā c°.

<sup>2</sup> Cd āhārāni.

<sup>3</sup> S° °pana kammadhārayatappurisagabbho bhi°.

<sup>4</sup> Cd °dhāriya°.

<sup>5</sup> Cd vāsitasānu vāsitasānu.

<sup>6</sup> Cd vāsītā sā°.

<sup>7</sup> S° °pana kammadhārayatappurisagabbho bhi°.

<sup>8</sup> Cd ici et dans tous les autres cas °bambu°.

<sup>9</sup> Cd °dho ālambo byālambo. S° pajjunno viālambo.

<sup>10</sup> Cd byālambo ambudharo byā°.

<sup>11</sup> Cd °kammadhāriya°.

ṇabahuḃbhiḥ, atha vā : cumbito kūṭo cumbitakūṭo sāpek-  
khatte sati pi gamakattā samāso byālambamudharabindūbi  
cumbitakūṭo<sup>1</sup> yassa so byālambamudharabinducumbitakūṭo :  
ayaṃ pana bhinnādhikaraṇabahuḃbhiḥ<sup>2</sup> : — amitabalaparaka-  
kamajjutiḥ : na mitā-amitā, balāṃ ca parakkamo ca juti ca  
balaparakkamajjutiyo, amitā balaparakkamajjutiyo yassa  
so yaṃ amitabalaparakkamajjuti : ayaṃ pana tappurisaḍvan-  
dagabbho<sup>3</sup> tulyādhikaraṇabahuḃbhiḥ : — pinorakkhaṇīsabhū-  
tū : uruṃ ca akkhaṇ ca aṇṇaṃ ca bhūṃ ca<sup>4</sup> urakkhaṇīsabhūvo,  
pinā urakkhaṇīsabhūvo yassa so yaṃ pinorakkhaṇīsabhū :  
ayaṃ pana tappurisaḍvandagabbho<sup>5</sup> tulyādhikaraṇabahuḃ-  
bhiḥ : — pinagaḍḍavadanattānūrujaghaṇāḥ : gaṇḍaṃ ca va-  
danaṃ ca thanaṃ ca ūruṃ ca jaghaṇā ca gaṇḍavadanattānū-  
rujaghaṇā, pinā gaṇḍavadanattānūrujaghaṇā yassā nāriyā  
sāyaṃ pinagaṇḍavadanattānūrujaghaṇā : ayaṃ pana tappu-  
risaḍvandagabbho tulyādhikaraṇabahuḃbhiḥ : — pavarasurāsu-  
ragarudamanujabhujāṅgagandhabbamakūṭakūṭacumbitāśca-  
saṅghaṭṭitacarāṇāḥ : surā ca asurā ca garudā ca manuṣṣā ca  
bhujāṅgā ca gandhabbā ca surāsuragarudamanujabhujāṅga-  
gandhabbā, pavarā ca te surāsuragarudamanujabhujāṅga-  
gandhabbā ceti pavarasurāsuragarudamanujabhujāṅgagan-  
dhabbā<sup>6</sup> : pavarasurāsuragarudamanujabhujāṅgagan-  
dhabbānakūṭāni<sup>7</sup> pavarasurāsuragarudamanujabhujāṅgagan-  
dhabbānakūṭāni, pavarasurāsuragarudamanujabhujāṅgagan-  
dhabbānakūṭānaṃ kūṭāni pavarasurāsuragarudamanujabhū-  
jāṅgagandhabbamakūṭakūṭāni, pavarasurāsuragarudamanu-  
jabhujāṅgagandhabbamakūṭakūṭesu cumbitā<sup>8</sup> pavarasurāsu-  
ragarudamanujabhujāṅgagandhabbamakūṭakūṭacumbitā, pa-

<sup>1</sup> Cd et S<sup>2</sup> "mbito kūṭo.

<sup>2</sup> S<sup>2</sup> "na kammadhārayatapurisaḍgabbho bhinnā".

<sup>3</sup> Cd pana dvandva<sup>4</sup>, S<sup>2</sup> "natappurisaḍvandava".

<sup>4</sup> Cd bhūṃ ca.

<sup>5</sup> Cd "na dvandva". S<sup>2</sup> "na dvandva".

<sup>6</sup> Cette première partie de l'exemple est omise dans Cd.

<sup>7</sup> S<sup>2</sup> ici et en plusieurs autres endroits : manūka.

<sup>8</sup> Cd S<sup>2</sup> cumbitāni.



varasurāsuraḡarudamanujabhujāḡagandhabbamakutākūṭa —  
 cumbitā selā pavarasurāsuraḡarudamanujabhujāḡagandhab-  
 bamakutākūṭacumbitaselā, pavarasurāsuraḡarudamanujabh-  
 ujāḡagandhabbamakutākūṭacumbitaselasesu saḡghaṭṭitā<sup>1</sup> pavara-  
 surāsuraḡarudamanujabhujāḡagandhabbamakutākūṭacum —  
 bitaselasaḡghaṭṭitā, pavarasurāsuraḡarudamanujabhujāḡa-  
 gandhabbamakutākūṭacumbitaselasaḡghaṭṭitā caraṇā yassa  
 tathāgatassa so yaṃ pavarasurāsuraḡarudamanujabhujāḡa-  
 gandhabbamakutākūṭacumbitaselasaḡghaṭṭitacarāṇo tathāga-  
 to : ayaṃ pana dvandakammadhārayatapapurisagabbho tu-  
 lyādhi karapababubbhi, athavā : saḡghaṭṭitā caraṇā saḡ-  
 ghaṭṭitacarāṇā sūpekkhatte satipī gamakattā sammāso<sup>2</sup>, pa-  
 varasurāsuraḡarudamanujabhujāḡagandhabbamakutākūṭa —  
 cumbitaselēhi saḡghaṭṭitacarāṇā<sup>3</sup> yassa tathāgatassa so yaṃ  
 pavarasurāsuraḡarudamanujabhujāḡagandhabbamakutākū-  
 ṭacumbitaselasaḡghaṭṭitacarāṇo bhagavā : ayaṃ pana bhinnā-  
 dhikarapababubbhi<sup>4</sup> ; — catasso disā yassa, so yaṃ catud-  
 diso+ — pañca cakkbūni yassa, so yaṃ pañcacakku : — da-  
 sa balāni yassa, so yaṃ dasabalo bhagavā ; — anantaṇānoti :  
 tassa na anto, anantaṃ, anantaṃ ānāṃ<sup>5</sup> yassa so yaṃ anan-  
 taṇāno tathāgato ; — amitaghapa<sup>6</sup> sarīroti : na mitaṃ ami-  
 taṃ, ghaṇaṃ<sup>7</sup> evaṃ sariraṃ ghaṇasariraṃ, amitaghapa<sup>8</sup> sa-  
 riraṃ yassa so yaṃ amitaghapa<sup>9</sup> sarīro bhagavā ; — ami-  
 tabalaparakkamappattoti : na mitā amitā balāni ca parak-  
 kamo ca balaparakkamā amitabalaparakkamā pattā yassa  
 so yaṃ amitabalaparakkamappatto : — mattabhamaraga-  
 ṇacumbitavikasitapupphavalināgarukkhopasobhitakandaroti :  
 mattā eva bhamarā mattabhamarā, mattabhamarāṇaṃ

<sup>1</sup> S<sup>o</sup> saḡghaṭṭi et ainsi dans la suite.

<sup>2</sup> Cd n'a pas sūpekkhatte satipī gamakattā sammāso. S<sup>o</sup> 'sammāso hoti pa'.

<sup>3</sup> Cd 'ṭṭitā ca'.

<sup>4</sup> S<sup>o</sup> pana dvandvakammadhārayatapapurisagabbho bhī'.

<sup>5</sup> Cd tassa anto anantaṃ anantaṃ.

<sup>6</sup> 7, 8, 9 Cd ghaṇa'.

gaṇo mattabhamaragaṇo, mattabhamaragaṇehi cumbitāni  
 mattabhamaragaṇacumbitāni, vikaṣitāni eva pupphāni vika-  
 sitapupphāni, mattabhamaragaṇacumbitāni ca vikaṣitapup-  
 phāni ca mattabhamaragaṇacumbitavikaṣitapupphāni, valī<sup>1</sup>  
 ca nāgarukkho ca valināgarukkha<sup>2</sup>, mattabhamaragaṇacum-  
 bitavikaṣitapupphā te valināgarukkha<sup>3</sup> ceti mattabhamara-  
 gaṇacumbitavikaṣitapupphavalināgarukkha; mattabhamara-  
 gaṇacumbitavikaṣitapupphavalināgarukkhehi upasobhitāni  
 mattabhamaragaṇacumbitavikaṣitapupphavalināgarukkhopa-  
 sobhitāni, mattabhamaragaṇacumbitavikaṣitapupphavalinā-  
 garukkhopasobhitāni kandarāni yassa pabbatarājassa so yaṃ  
 mattabhamaragaṇacumbitavikaṣitapupphavalināgarukkhopa-  
 sobhitakandaro pabbatarāja : ayaṃ pana kammadhāraya<sup>4</sup>-  
 dvandatappurisagabbho tulyādhihikaraṇabahubbhi, atha vā :  
 upasobhitāni kandarāni upasobhitakandarāni sāpekkhatte sati  
 pi gamakattā samāso, mattabhamaragaṇacumbitavikaṣitapup-  
 phavalināgarukkhehi upasobhitakandarāni yassa pabbatarā-  
 jassa so yaṃ mattabhamaragaṇacumbitavikaṣitapupphavalinā-  
 garukkhopasobhitakandaro pabbatarāja, ayaṃ bhiṇnādhika-  
 raṇabahubbhi<sup>5</sup> : — nānārukkhatipatitapupphopa<sup>6</sup>sobhi-  
 takandaro selarājāli : rukkho ca tiṇaṃ ca rukkatiṇāni, nānāpa-  
 kārāni eva rukkhatipāni nānārukkhatipāni; nānārukkhatipe-  
 hi patitāni, nānārukkhatipapatitāni, nānārukkhatipapatitāni  
 ca tāni pupphāni ceti nānārukkhatipapatitapupphāni, nānā-  
 rukkhatipapatitapupphēhi upasobhitāni nānārukkhatipapati-  
 tapupphopa<sup>7</sup>sobhitāni, nānārukkhatipapatitapupphopa<sup>8</sup>sobhi-  
 tāni kandarāni<sup>9</sup> yassa selarājassa, so yaṃ nānārukkhatipapa-  
 titapupphopa<sup>10</sup>sobhitakandaro selarāja, ayaṃ pana dvanda-  
 kammadhāraya<sup>11</sup>tappurisagabbho tulyādhihikaraṇabahubbhi.

<sup>1</sup> Cd ici et dans la suite : valalī, S<sup>o</sup> valī.

<sup>2</sup> Cd S<sup>o</sup> "rukkho.

<sup>3</sup> Cd S<sup>o</sup> "kkho".

<sup>4</sup>, <sup>11</sup> Cd "dhāriya".

<sup>5</sup> S<sup>o</sup> yaṃ pana kammadhārayatappurisadvandragabbho bhi<sup>o</sup>.

<sup>6</sup>, <sup>7</sup>, <sup>8</sup>, <sup>10</sup> Cd "ppha upa".

<sup>9</sup> S<sup>o</sup> ici et dans la plupart des autres cas : kaṇḍa<sup>o</sup>.

atha vā : upasobhitāni kandarāni upasobhitakandarāni<sup>1</sup> sā-  
pekkhatte sati pi gamakattā samāso, nānārukkhatipapattita-  
puppheli upasobhitakandarāni<sup>2</sup> yassa selarājassa, so yañ nā-  
nārukkhatipapattitapupphopa<sup>3</sup>sobhitakandaro selarāja : ayañ  
pana bhinnādhikarapabahubbihi; — nānāmusalahalapabbata-  
tataru<sup>4</sup>kaliṅgarasaradhanugadāsītomarahatthāhi : musalo ca  
balo ca pabbato ca taru ca kaliṅgaro ca saro ca<sup>5</sup> dhanu ca  
gadā ca aśi ca tomara ca musalahalapabbatatārūkaliṅgarasara-  
dhanugadāsītomarā, nānāpakārā eva musalahalapabbatatārū-  
kaliṅgarasaradhanugadāsītomarā nānāmusalahalapabbata-  
tārūkaliṅgarasaradhanugadāsītomarā, nānāmusalahalapabbata-  
tārūkaliṅgarasaradhanugadāsītomarā<sup>6</sup> hatthesu yesaṃ te nā-  
nāmusalahalapabbatatārūkaliṅgarasaradhanugadāsītomarahat-  
thā : ayañ pana dvandakammadhācayā<sup>7</sup>gabbho bhinnādhika-  
rapabahubbihi.

Bahubbihi iccanena kvattho? Bahubbihimhi ca. (II, 3, 7.)

On appelle bahubbihi le composé qui sert à déter-  
miner le sens d'un autre mot [avec lequel il s'accorde  
en genre, en nombre, etc.]. Ex. Niggatajano gāmo :  
le village est abandonné par les habitants; pavarasu-  
rāsūragarudamanujabhujāṅgagandhabbamakutākū-  
ṭacumbitaselasāṅghatītacarāṇo : (le Buddha) dont les  
pieds reposent sur des rochers que vient effleurer  
le sommet des diadèmes des êtres excellents, les  
dieux, les āsuras, les garuḍas, les hommes, les ser-

<sup>1</sup> Cd "bhītā kanda".

<sup>2</sup> Cd S<sup>o</sup> "pupphaupasobhitāni ka".

<sup>3</sup> S<sup>o</sup> "pupphaupa".

<sup>4</sup> Cd "taruṇaka".

<sup>5</sup> Cd omet : saro ca.

<sup>6</sup> Cd tomara ha".

<sup>7</sup> Cd "dhāriya".

pents et les gandharvas (qui se prosternent pour lui rendre hommage).

### नामानं समुच्चयो द्वन्द्वो ॥ १४ ॥

Nāmanāṁ ekavibhaktikānaṁ yo samuccayo sa dvandvasāṁ-  
ño hoti. Candimāsurīyā; samapabrāhmapā; sārīputtamoggal-  
lānā; brāhmapagahapalīkā; yaṇavarūṇā; kuveravāsavā<sup>1</sup>.

Dvanda iccaṇena kvattho? Dvandaṭṭhā vā. (II, 3, 5.)

On appelle dvanda le composé qui réunit plusieurs noms [simplement coordonnés]. Ex. Candimāsurīyā : la lune et le soleil.

### मद्वतं : महा तुल्याधिकरणे पदे ॥ १५ ॥

Tesaṁ mahantasaddānaṁ mahā hoti tulyādlikarāṇo pade.  
Mahāpuriso; mahādevī; mahābalaṁ; mahāphalaṁ; mahā-  
nāgo; mahāyaso; mahāpadumavanāṁ; mahānadi; mahāma-  
nī; mahāgahapati; mahādhanaṁ; mahāpuṇṇo.

Baluvacanaggaḥapena kvaci mahantasaddassa maha ādeso<sup>2</sup>  
hoti. Mahāphalaṁ; mahābalaṁ; mahāddhana; mahāb-  
bhayaṁ.

*Mahant* fait *mahā* [en composition] devant un

<sup>1</sup> A partir de ce sūtra notamment, S<sup>2</sup> diffère très-fréquemment de Cd dans le détail des exemples que le plus souvent il décompose et analyse. Je ne pouvais songer à reproduire toutes ces variantes, d'ailleurs sans importance, et je rappelle ici, une fois pour toutes, que, tant dans cette section que dans les sections suivantes, je n'ai noté ces divergences que lorsqu'elles me paraissaient avoir quelque intérêt, soit en elles-mêmes, soit pour la correction du texte.

<sup>2</sup> S<sup>2</sup> mahantaṁ.

<sup>3</sup> Cd mahā ā.



mot de même relation syntactique (avec lequel il s'accorderait, hors de composition). Ex. Mahāpuriṣo : un grand homme; mahādevī : la grande déesse; mahābalaṃ : une grande force.

Le pluriel *mahatāṃ* est assez étrange (cf. *yavānaṃ*, II, 5, 21); et, comme nous ne saurions nous contenter de l'explication du scholiaste, il en faut chercher une plus nette. L'intention de ce pluriel est, si je ne me trompe, de marquer que la forme *mahā* est également valable pour les trois genres. Et peut-être nous rapprochons-nous ainsi, par un détour, de l'interprétation du commentateur : en effet, si la forme *mahā* est la seule qui s'applique également aux trois genres (car la forme *mahaḥ*, ou, avec le scholiaste, *maha*, ne s'emploie pas, que je sache, devant des féminins), l'auteur, en spécifiant cette particularité, a dû avoir en vue de rappeler qu'il y a bien une autre forme encore que *mahā*, usitée en composition, mais que celle-là ne s'emploie pas indifféremment pour tous les *mahant*. Toujours est-il que ce pluriel ne se retrouve point dans le s. Kātantra correspondant : « Ākāromahataḥ kāryyas tulyādhikaraṇe pade. »

## इत्थियं भासितपुमित्थी पुमा व चे ॥ १६ ॥

Itthiyaṃ tulyādhikaraṇe pade bhāsita-pumitthi<sup>1</sup> ce<sup>2</sup> pumā va daṭṭhabbā. Dīghā jaṅghā<sup>3</sup> yassa sa dīghajaṅgho; kalyāṇā<sup>4</sup> bhariyā yassa so yaṃ kalyāṇabhariyo; pahūtā paṇṇā yassa so yaṃ pahūtapaṇṇo.

Bhāsita-pumeti kimatthaṃ? Brahmabandhu ce sā bhariyā cāti brahmabandhubhariyā.

<sup>1</sup> <sup>2</sup> Cd S<sup>o</sup> 'itthi.

<sup>2</sup> S<sup>o</sup> "pade sacce pubbe bhāsita-pumā itthivācako pu"

<sup>3</sup> Cd dīgho jaṅgho ya<sup>o</sup>.

<sup>4</sup> Cd kalyāṇabhariyā ya<sup>o</sup>.

[En composition] devant un [mot de même relation syntactique, au] féminin, un [premier membre de composition] féminin prend la forme du masculin, s'il en a un qui lui corresponde exactement par le sens. Ex. *Dīghajāṅgho* : qui a de longues jambes (composé de : *dīghā jāṅghā*); *kalyāṇabhariyo* : dont la femme est belle (composé de : *kalyāṇā bhariyā*).

Il est clair que les contre-exemples donnés par le scholiaste dans le but de montrer en quoi la restriction « *bhāsita-pumā* » était nécessaire dans le sūtra, portent tout à fait à faux. Voici les exemples que contient le manuscrit siamois, assez fautif ici : « *Brāhmanassa bandhu brāhmanabandhu, brahmanabandha ca sā dārikā ceti brāhmanabandhudārikā; brāhmanabandha ca sā kiriyā ceti brāhmaṇabandhakiriyā; ittiyāya bandha ittiyabandha, ittiyabandha ca sā kiriyā ceti, ittiyabandhakiriyā; saddhā ca sā chanañ ceti saddhāchanañ; paññā ca sā dhanāñ ceti paññādhanāñ.* » On voit que si les premiers de ces exemples ne sont pas plus heureux, les deux derniers ont en effet pour premier membre un féminin sans masculin correspondant; mais encore ne tombent-ils pas sous notre règle, le second membre n'étant pas un féminin. Nous attendrions quelques exemples comme celui que citent les pandits, commentateurs de Pāṇini, au sūtra correspondant, VI, 3, 34, de ce grammairien : *Gaṅgābhāryaḥ*, qui a la *Gaṅgā* pour femme. Il y a eu quelque erreur peut-être dans la pensée, mais sans doute aussi quelque confusion dans le texte du scholiaste. On remarquera que les exemples dont il s'agit sont essentiellement les mêmes que ceux par lesquels il répond dans le sūtra suivant à la même question, et même que les exemples du manuscrit singhalais au sūtra suivant correspondent plus exactement que ceux du présent sūtra avec les exemples cités plus haut que fournit le manuscrit siamois; mais à admettre quelque vieille confusion d'un

copiste sautant par inadvertance d'une règle à une autre, nous ne gagnerions pas grand'chose, les exemples en question n'étant pas beaucoup mieux appropriés au second sūtra qu'au premier; si, en effet, en tant que karmadhārayas, ils sont mieux à leur place dans la seconde règle, l'exemple *paññāratanaṃ* a toujours contre lui le motif indiqué plus haut, et, quant aux deux premiers, ils n'offrent qu'une application même de la règle dont le scholiaste veut indiquer qu'ils ne subissent pas les prescriptions. J'ajouterai que la *Rūpasiddhi* ne partage point ces erreurs et que, au contraire, au sūtra suivant, elle cite fort bien comme contre-exemple : *gaṅgānadi*, etc. (fol. 43).

### कम्मधास्यसञ्चे च ॥ १७ ॥

Kammadhārayasaññe samāse itthiyaṃ tulyādhiکارانه پاده bhāsītapumīthi<sup>1</sup> ce pumā<sup>2</sup> va dattabbā. Brāhmaṇadārikā; khattiyakaññā; khattiyakumārikā.

Bhāsītapumeti kimatthaṃ? Khattiyabandhudārikā; brāhmaṇabandhudārikā; paññāratanaṃ<sup>3</sup>.

[Cette règle s'applique] aussi dans les composés kammadhāraya. Ex. Brāhmaṇadārikā (au lieu de : brāhmaṇi dārikā); une jeune fille de caste brāhmanique.

### अत्तं नस्स तप्पुस्सि ॥ १८ ॥

Nassa padassa tappurissō uttarapade attāṃ hoti. Abrahmaṇo; avasalo; abhikkhu; apaṇcavasso.

Dans un composé tappurisa, le mot *na* se change

<sup>1</sup> Cd "itthi".

<sup>2</sup> S<sup>2</sup> "pade sace pubbe bhāsītapumā itthi idāni itthivācako so pu".

<sup>3</sup> S<sup>2</sup> donne les mêmes exemples, mais en les analysant.

en *a*. Ex. Abrāhmaṇo : qui n'est pas brāhmaṇe;  
apañcavasso : qui n'a point cinq ans.

### सरे अन् ॥ १८ ॥

Nassa padassa tappurise uttarapade<sup>1</sup> sabbasseva anādeso<sup>2</sup>  
hoti sare pare. Anasso; anariyo; anittho.

Et en *an* devant une voyelle. Ex. Anasso : qui n'a  
pas de cheval.

### कटं कुस्स ॥ २० ॥

Ku iccetassa tappurise<sup>3</sup> kadañ hoti sare pare. Jigucchāñ  
annañ, kadannañ; jigucchāñ asañ, kadasañ.

Sareti kimatthañ? Kudārā yesañ apuññakānañ te honti<sup>4</sup>  
kudārā; kuputtā; kugehā; kuvatthā; kudāsā.

[Dans un composé tappurisa,] *ku* se change en  
*kada* [devant une voyelle]. Ex. Kadannañ : une  
mauvaise nourriture.

### काप्यत्थेसु च ॥ २१ ॥

Ku iccetassa kā hoti appatthesu ca. Kālavanañ<sup>5</sup>; kāpup-  
phañ.

Bahuvacanodhāraṇaṇi kimatthañ? Ku<sup>6</sup> iccetassa anappat-  
thesupi kvaci kā hoti. Kucchito puriso : kāpuriso, kupuriso.

<sup>1</sup> Cd n'a pas : uttarapade.

<sup>2</sup> Cd an hoti.

<sup>3</sup> Cd n'a pas : tappurise.

<sup>4</sup> Cd \*yesañ te a. h.

<sup>5</sup> Cd kālavanañ.

<sup>6</sup> S° bahuvacanaggahapena ku°.



Et en *kā* quand il a l'un des sens d'*appa* (petit, méprisable). Ex. *Kālavapaṇṇā* : un petit grain de sel; *kāpuriso* : un lâche.

L'auteur paraît avoir voulu réunir en un sūtra ce qui dans Pāṇini en occupe trois (VI, 3, 104-106), et c'est dans ce but qu'il a d'abord substitué *appa* à *īśhad* de Pāṇini, et puis employé le pluriel, qui reste comme un signe matériel de la fusion. Il est de plus vraisemblable, si insuffisant que puisse être un pareil procédé, que *ca*, dans son intention, réservait la faculté de la forme « *kupuriso* ». L'auteur des sūtras Kātantra est entré, lui aussi, dans cette voie de simplification; il a deux règles (fol. 43) : « *Kā tvishadarthe 'kshe* ». — « *Purushe tu vibhāshayā* ».

### द्वाचि समासन्तगतानं अकारन्तो ॥ २२ ॥

*Samāsantagatānaṃ nāmānaṃ anto kvaci akāro hoti*. Devānaṃ rājā<sup>1</sup>, devarājō; devānaṃ sakhā, devasakho<sup>2</sup>; pañca ahāni, pañcāhaṇi; pañca gāvo, pañcagavaṇi; chattaṇ ca upāhanā ca, chattupāhanaṇi; saradassa<sup>3</sup> samipe vattatīti, upasaraḍaṇi; visālāni<sup>4</sup> akkhini yassa so visālakkho; vikalāni mukhaṇi yassa<sup>5</sup> so vikalammukho.

*Kāraggaḥapaṇṇāni kimatthaṇi? Akārikāranto<sup>7</sup> ca hoti*. Paccaḥkko dhammo yassa so paccakkhadhammā<sup>6</sup>; surabhi gan-

<sup>1</sup> Cd "sannata".

<sup>2</sup> Cd "naṃ rājō de".

<sup>3</sup> Cd "naṃ sakho devasakho devasakhā.

<sup>4</sup> Cd saradussa.

<sup>5</sup> Cd visālīni.

<sup>6</sup> Cd vimukho mukho yassa so vimukho.

<sup>7</sup> Cd akārikā". — S' akārāya ākārīkārādesā honti.

<sup>8</sup> Cd "dhammo.

dho yassa so sugandhi<sup>1</sup>; asundaro gandho yassa so duggandhi<sup>2</sup>; pūtiyo gandho yassa so pūtigandhi<sup>3</sup>.

(Nadiantā ca kattuantā kappaccayo hoti samāsante. Bahū<sup>4</sup> nadiyo yassa so bahunadiko; bahuvo kattāro yassa so bahu-kattuko.)

Quelquefois des noms employés comme derniers membres de composition forment un thème nouveau en *a*. Ex. Devarāja : le roi des dieux (pour : devānāṁ rājā).

Le paragraphe final du commentaire a été renfermé entre parenthèses; car évidemment, et de quelque façon qu'on s'en explique l'origine, il ne saurait appartenir à l'explication du sūtra 22. Je remarque tout d'abord que S<sup>1</sup> l'a essentiellement semblable : « Teneva kāragahaṇena nadya<sup>5</sup> »; de même aussi la Rūpasiddhi (fol. 45<sup>v</sup>) : « Kārassa gahaṇena bahubbi-hādīmhi samāsante kyaci kappaccayo ca », mais sans donner d'exemple; le Bālāvatāra (p. 32) : « Kāraggahaṇena ā ica — itthiyam ivappaṇṇā tāvanti ca kappaccayo pi... bahukattiko, bahunadiko samuddo; ettha yadādinā rasso — bahukattuko... » Cette unanimité prouve seulement qu'il y a là une faute déjà ancienne. L'addition de *ka* aux féminins en *f* en composition étant traitée dans la règle suivante, à quel titre le scholiaste l'aurait-il fait rentrer dans celle-ci ? On pourrait croire que nous avons affaire ici à une transposition de copiste, et qu'il suffirait de lire, en transportant ce paragraphe à la fin du sūtra suivant : *Caggahaṇaṁ himatthaṁ ? Kattuantā, etc.* Sans être rigoureusement juste, en tant qu'explication du « ca » cette observation rappellerait un fait exact et réta-

<sup>1</sup> Cd surabhi yo gandho sugandhi.

<sup>2</sup>, <sup>3</sup> Cd \*gandhi. — S<sup>1</sup> s'éloigne un peu de Cd dans ces ex. et dans la façon de les présenter.

<sup>4</sup> Cd bahū. — S<sup>1</sup> bahayo.

blirait l'ensemble du sūtra de Pāṇini correspondant à notre sūtra 23 (Pān. V, 4, 153) : « Nadyritac̣ca », dont le sūtra 23 ne reproduit qu'une moitié. Mais la difficulté porte aussi sur ce sūtra lui-même; en effet, nulle part jusqu'ici il n'a été question du suffixe *ka*; comment donc l'auteur peut-il s'exprimer de cette façon elliptique : *Nadimbḥ ca*? Dans Pāṇini, au contraire, le sūtra 153 est précédé de deux autres traitant d'autres cas d'addition du suffixe *ka* : *Urahprabhritibhyaḥ kap*, etc. Il a dû en être de même dans cette grammaire; et l'on pourrait admettre entre nos sūtras 22 et 23 une lacune d'un ou deux sūtras correspondant aux sūtras 151 et 152 de Pāṇini; la remarque du scholiaste modifiée par la suppression de « *nadiantā ca* » serait un reste du commentaire de cette ou de ces règles. A moins pourtant qu'on ne préfère admettre que le sūtra 23 ne faisant point primitivement partie de cet ouvrage, le scholiaste aurait voulu suppléer tant bien que mal à son absence par le paragraphe : « *Nadyantā . . .* » (cf. II, 3, 7 n.), et que, plus tard seulement, cette règle *Nadimbḥ ca*, introduite d'abord à la marge du commentaire, aurait passé dans le texte (cf. III, 13 n.).

### नदिम्हा च ॥ २३ ॥

*Nadimbḥ* <sup>1</sup> *ca* kappaccayo hoti samāsante. Bahavo kantiyo yassa so bahukantiko; bahavo nadiyo yassa so bahunadiko; bahavo nāriyo yassa so bahunāriko.

Et [quelquefois] les féminins en *i*, [employés comme derniers membres de composition, prennent le suffixe *ka*]. Ex. *Bahunadiko* : qui a beaucoup de fleuves.

Cf. la note précédente.

<sup>1</sup> S\* *Nadiantā ca*.

जायाय तुदं जानि पतिम्हि ॥ २४ ॥

Jāyāya iccetaññaṃ tudaṃ jāni iccete ādesā honti patimhi pare. Jāyāya pati : tudaṃpati; jāyāya pati : jānipati.

A jāyā en composition devant pati on substitue tudaṃ et jāni. Ex. Tudaṃpati ou jānipati : le mari.

धनुम्हा च ॥ २५ ॥

Dhanumhā ca āpaccayo<sup>1</sup> hoti samāsante. Gaṇḍīvo dhanu yassa<sup>2</sup> so gaṇḍivadhanvā<sup>3</sup>.

Dhanu [comme second membre de composition] prend aussi ā [ou garde sa forme primitive]. Ex. Gaṇḍivadhanvā : qui porte l'arc gaṇḍiva.

अ विभत्तीनं अकारान्ता अव्ययीभावाः ॥ २६ ॥

Tasmā ākāraṇṭā abyayibhāvasamāsā parāsaṃ vibhattinaṃ kvaci añṇ hoti. Adhicittañṇ; yathāvuḍḍhaṇṇ; upakumbhaṇṇ; yāvajjivaṇṇ; tiropabbataṇṇ; tiropākāraṇṇ; tirokuḍḍhaṇṇ; antopāsādaṇṇ.

Kvaciti kīmatthaṇṇ ? Adhicittassa bhikkhuno.

Dans un composé abyayibhāva [le dernier mot, s'il est] en a, remplace toute désinence par añṇ. Ex. Adhicittañṇ : relativement à l'esprit.

Cette règle correspond à Pāṇ. II, 4, 83, 84, où sa présence se justifie par les restrictions dont elle y est accompagnée ; mais ici, où ces restrictions ont disparu, on peut se de-

<sup>1</sup> Cd appaccayo. — S\* āppa.

<sup>2</sup> Cd gaṇḍīvo<sup>2</sup> gaṇḍī S\*. — gaṇḍī.

<sup>3</sup> Cd \*rantabyayibhāvā.



mander quelle est l'utilité d'une observation qui, au fond, est déjà contenue tout entière dans le sūtra IV, 5. Le seul but possible de cette règle et des deux règles suivantes est de combler une lacune laissée par l'auteur, qui, nulle part, ne donne d'une façon générale la manière de former les neutres (comme fait p. ex. Pāṇ. VII, 1, 23, 24) et qui, par conséquent, est forcé d'enseigner à former le neutre de ses *avyayibhāvas* tout mécaniquement. Les règles Kātantra correspondantes se rapprochent davantage de Pāṇini; ce sont (fol. 28) : « *Avyayibhāvād akārāntād vibhaktinām am apañcamyāḥ. — Vā tritīyāsaptamyoh* ». Notre règle 28 s'y retrouve aussi sous la forme : « *Anyasmāl luk* », tandis qu'elle est, dans Pāṇini, rendue inutile par VII, 1, 23. La règle 27, enfin : « *Svaro bhasvo napuṃsake* » se trouve rejetée (fol. 36) à la fin du Kārakapāda avec quelques autres traitant de la formation des féminins. — Quant à la remarque *kvāciti*, etc. du scholiaste, même en admettant, ce qui n'est guère régulier, que *kvaci* puisse être sous-entendu dans le sūtra, il faut avouer que son contre-exemple est mal choisi; dans une expression comme « *adhicitassa bhikkhuno* », ce n'est plus à un *avyayibhāva*, mais à un *bahuvrīhi* que nous avons affaire; c'est quelque contre-exemple comme les contre-exemples que citent les commentateurs de Pāṇini : « *Upakumbhād ānaya* », etc. que le scholiaste eût dû produire.

### सरो रस्सो नपुंसके ॥ २९ ॥

Napuṃsakaliṅgo vattamāne abyayibhāvasamāsassa saro rasso hoti. Ithi<sup>1</sup> <sup>1</sup>adhikicca kathā pavattatiti adhiṭṭhi<sup>2</sup>; kumārī<sup>3</sup> <sup>2</sup>adhikicca kathā pavattatiti adhikumārī<sup>4</sup>; upavaddu<sup>5</sup>; upagaṅgaṃ; upamaṇikāṃ.

Au neutre, la voyelle finale [de l'avyayibhāva]

<sup>1</sup>, <sup>2</sup> Cd 'uhi.

<sup>3</sup>, <sup>4</sup>, <sup>5</sup> Cd kumārī — dham.

est brève. Ex. : Adhiṭṭhi relativement à la femme; upavadhu : près de la femme.

Les exemples *upagaṅgaṃ*, *upamaṇikaṃ* pourraient sembler superflus après la règle précédente; mais pour s'en expliquer la présence, il suffit de penser que le scholiaste a regardé « aṃ » du sūtra précédent comme signifiant non pas aṃ, mais ā, en se rappelant que, nulle part, notre grammairien n'enseigne positivement que la voyelle qui précède un nig-gahita final soit brève, que, par conséquent, faute d'appliquer le présent sūtra aux thèmes en ā, nous devrions strictement former : « upagaṅgāṃ ».

### अञ्जस्मा लोपो च ॥ २८ ॥

Aññasmā nbyayibhāvasamāsā anakārantā parāsaṃ vibhaktinaṃ lopo hoti. Adhiṭṭhi; adhikumāri<sup>1</sup>; upavadhu.

Et [le dernier membre], s'il se termine autrement qu'en a, supprime [purement et simplement] toute désinence. Ex. Adhiṭṭhi; upavadhu.

ITI SĀMĀSAKAPPE SATTAMO KAṆḌO.

### वा णपच्चे ॥ १ ॥

Nappaccayo<sup>2</sup> hoti vā tassapaccam iccetasmiṃ atthe. Vasiṭṭhassa apaccam, putto : vasiṭṭho vasiṭṭhassapaccam putto vā. vasiṭṭhi, vasiṭṭham; evaṃ bhāradvājassa<sup>3</sup> apaccam, putto : bhāradvājo bhāradvājassa apaccam putto vā, bhāradvāji.

<sup>1</sup> Cd S\* <sup>4</sup>tthi—ti.

<sup>2</sup> Cd vānapā°.

<sup>3</sup> Cd ṇapa°.

<sup>4</sup> Cd bhāradvā°.

bhāradvājaṃ; gotamassa apaccaṃ, putto : gotamo gotamassa  
apaccaṃ putto vā, gotamī, gotamaṃ; vasudevassa apaccaṃ,  
putto : vāsudevo vasudevassa apaccaṃ putto vā, vāsudevi,  
vāsudevaṃ; evaṃ bāladevo; vesamitto; svālapako; cettako;  
pandavo; vāsavo<sup>1</sup>.

Dans certains cas [on emploie le suffixe] *na* pour [exprimer la filiation], la descendance. Ex. *Vasiṭṭho* : le fils ou le descendant de *Vasiṭṭha*; *bhāradvājo* : le fils ou le descendant de *Bharadvāja*.

णाद्यन एान वच्छादितो<sup>१</sup> ॥ २ ॥

Tasīnā vacchādito gottagaṇato nāyana nāya<sup>3</sup> paṇṇāyā honti  
vā<sup>4</sup> tassāpaccāṃ iccēlasmiṃ atthe. Vacchassa apaccāṃ, putto :  
vacchāyano; vacchassa apaccāṃ, putto : vacchāno; evaṃ :  
sākatāyano<sup>5</sup>; sākatāno<sup>6</sup>; kaṇṇāyano, kaṇṇāno; aggivessāyano,  
aggivessāno; kaccāyano, kaccāno; moggallāyano, moggallāno;  
muñjāyano, muñjāno.

Après les thèmes *vaccha*, etc. [on emploie les suffixes] *nāyana*, *nāna*. Ex. *Vacchāyano* ou *vacchāno* : le fils ou le descendant de *Vaccha* (*vatsa*); *sākātāyano* ou *sākātāno* : le fils ou le descendant de *Sakata*.

<sup>1</sup> Cd paṇḍuvāsavā. Pour ces deux derniers exemples, cf. la note du sūtra 5.

\* Cd nāyatayān\*.

3.  $Cd^{+}$  не менял pH.

\* Ni *Cd* ni *S<sup>i</sup>* n'ont : *vā* ; mais les deux manuscrits l'ayant au sūtra suivant, et le scholiaste paraissant le comprendre comme autorisant la forme analytique par le génitif aussi bien que la forme par le suffixe (cf. Pāṇ. iv, 1, 82 sch.), il n'y a aucune raison pour qu'il manque ici.

३. 'Cd sakatā',

### णैय्यो कत्तिकादीदि ॥ ३ ॥

Tehi kattikādihi ñeyyappaccayo hoti vā tassāpaccam iccetasmiñ atthe : kattikāya apaccam, putto : kattikeyyo kattikāya apaccam putto vā; evam : venateyyo; rohiṇeyyo; gaṇgeyyo; kaddameyyo; nādeyyo; atteyyo; āheyyo; kāpeyyo; seveyyo; gāveyyo<sup>1</sup>; bāleyyo; moleyyo; koleyyo.

Après les thèmes *kattikā*, etc. le suffixe *ñeyya*.  
Ex. Kattikeyya : le fils ou le descendant de Kattikā; rohiṇeyyo : le fils ou le descendant de Rohiṇi.

### अतो णि वा ॥ ४ ॥

Tasmā akārantāto ñippaccayo hoti vā tassāpaccam iccetasmiñ atthe. Dakkhassa apaccam, putto : dakkhi dakkhassa apaccam putto vā; evam : doṇi; vāsavi; sākyaputti<sup>2</sup>; nāthaputti; dāsaputti<sup>3</sup>; vāruṇi<sup>4</sup>; kaṇhi<sup>5</sup>; bāladevi<sup>6</sup>; pāvaki<sup>7</sup>; jena-datti<sup>8</sup>; buddhi; dhammi; saṅghi; kappi; ānuruddhi<sup>9</sup>.

Vāti vikappanattihena tassāpaccam iccetasmiñ atthe ñikapaccayo hoti. Sakyaputtassa apaccam, putto : sākyaputtiko<sup>10</sup>; sakyaputtassa apaccam putto vā; evam : nāthaputtiko; jena-dattiko<sup>11</sup>.

Après [les thèmes en] *a*, [on peut] à volonté [employer le suffixe] *ñi*. Ex. Dakkhi : un fils ou

<sup>1</sup> Cd goveyyo.

<sup>2</sup> Cd sakyaputti.

<sup>3</sup> Cd dāsaputti.

<sup>4</sup> Cd vāruṇāni.

<sup>5</sup>, <sup>6</sup>, <sup>7</sup> Ces trois mots avec *i* final long dans Cd.

<sup>8</sup> Cd chedanadatti.

<sup>9</sup> Cd anuruddhi.

<sup>10</sup> Cd sakyaputtiko.

<sup>11</sup> Cd chedanaputtiko.



descendant de Dakkha; bāladevi : un fils ou descendant de Baladeva.

### एवोपगुद्विदि ॥ ५ ॥

Upagu iccevamādihi ṇavappaccayo hoti vā tassāpaccāṇ iccetasmīṇ atthe. Upagussa apaccāṇ putto vā : opagavo, upagussa apaccāṇ putto vā; evaṇ : mānavo; gaggavo; paṇḍavo; bhaggavo; opakaccāyavo<sup>1</sup>; opavindavo<sup>2</sup>.

Après les thèmes *upagu*, etc. on emploie le suffixe *ṇava*. Ex. Opagavo : un fils ou descendant d'Upagu; mānavo : un fils ou descendant de Manu.

On remarquera que, parmi les exemples cités par le scholiaste au sūtra 1, les deux derniers devaient strictement être rapportés à cette règle: en réalité, ce ne sont, tout naturellement, pas ces deux exemples seuls, mais tous les cas relevant de la présente règle qui devraient être rattachés à la première. Je n'avais pas à effacer cette marque de perspicacité et de connaissances du commentateur. Quant à l'auteur du sūtra lui-même, on a eu et l'on aura encore plus d'une occasion de constater que, malgré sa connaissance de l'organisme véritable du sanskrit et par conséquent du pâli, il ne dédaigne pas certaines formules d'un caractère en quelque sorte tout extérieur et mécanique.

### एव विधवादितो ॥ ६ ॥

Tasmā vidhavādito ṇerappaccayo hoti vā tassāpaccāṇ iccetasmīṇ atthe. Vidhavāya apaccāṇ, putto : vedhaverō<sup>4</sup> vi-

<sup>1</sup> Cd S' ṇavopakvā°.

<sup>2</sup> S' opakaccayavo.

<sup>3</sup> Cd opavināgo, que n'a pas S', qui, en revanche, a : opavindavo, avant : mānavo.

<sup>4</sup> Cd vedharo.

dhavāya apaccañi putto vā; evaṃ bandhakero; sāmāṇero <sup>1</sup>,  
nālikero.

Après *vidhavā*, etc. [on emploie le suffixe] *ṇera*.  
Ex. Vedhavero : un fils de veuve; sāmāṇero : un  
novice.

येन वा संसृज्यते चरति वहति णिको ॥ ७ ॥

Yena vā saṃsaṭṭhaṃ yena vā tarati yena vā carati yena vā  
vahati iccetesvatthesu ṇikappaccayo hoti vā. Tilena saṃsaṭṭhaṃ  
bhojanaṃ, telikaṃ tilena saṃsaṭṭhaṃ vā; golikaṃ <sup>2</sup>; ghāṭi-  
kaṃ <sup>3</sup>; nāvāya taratīti, nāviko nāvāya taratīti vā; evaṃ : oḷum-  
piko <sup>4</sup>; — sakaṭena caratīti sakaṭiko sakaṭena caratīti vā; evaṃ :  
pādiko; daṇḍiko; dhammiko; — sisena vahatīti sisiko sisena  
vahatīti vā; evaṃ : aṃsiko; khandhiko; hatthiko; aṅguliko.

Vāti vikappanattāna aṇṇattāsupi ṇikappaccayo hoti. Rā-  
jagahe vasatīti rājagahiko; rājagahe jāto rājagahiko; evaṃ  
māgadhiko; sāvatthiko; kāpilavatthiko; pāṭaliputtiko.

[On emploie le suffixe] *ṇika* après le mot qui ex-  
prime : 1° la matière qui entre dans une composi-  
tion. Ex. Telikaṃ bhojanaṃ : un plat à l'huile; —  
2° l'embarcation sur laquelle on navigue. Ex. Nā-  
viko : un matelot (l'homme qui navigue sur un vais-  
seau); — 3° le moyen de locomotion à l'aide duquel  
on s'avance [sur la terre ferme]. Ex. Sakaṭiko : qui  
est monté sur un chariot; — 4° le membre au moyen

<sup>1</sup> Cd soma°.

<sup>2</sup> Cd golikaṃ.

<sup>3</sup> Cd ghāṭikaṃ. — S' ghaṭikaṃ.

<sup>4</sup> Cd oḷḷhampiko. — S' oluppiko.

duquel on porte un objet. Ex. Sisiko : qui porte sur la tête.

तं अधीते तेन कतादिसन्निधाननियोगसिप्पभाण्डजीवि-  
कत्वेसु ॥ ८ ॥

Taṃ adhīte tena katādisvatthesu tamhī sannidhāno tattha niyutto taṃ assa sippaṃ taṃ assa bhaṇḍaṃ taṃ assa jīvikaṃ iccetesvatthesu nikappaccayo hoti vā. Viṇayaṃ adhīte ti ve-nayiko viṇayaṃ adhīte vā; evaṃ : sottaṇṭiko<sup>1</sup>; ābhidham-miko<sup>2</sup>; veyyākaraṇiko; — kāyena kataṃ kammaṃ, kāyikaṃ kāyena kataṃ kammaṃ vā; evaṃ : vācasikaṃ; mānasikaṃ; — sarīre sannidhānā vedanā, sarīrikā sarīre sannidhānā vedanā vā; evaṃ : mānasikā; — dvāre niyutto, dvāriko dvāre niyutto vā; evaṃ : bhaṇḍāgāriko; nāgariko; nāvakammiko<sup>3</sup>; — viṇā assa sippanti veṇiko viṇā assa sippam vā; evaṃ : paṇaviko; modāṅgiko; vaṃsiko; — gandho assa bhaṇḍaṃ, gandhiko gandho assa bhaṇḍaṃ vā; evaṃ teliko; goḷiko; — urabbhaṃ hantvā jīvati, urabbhiko urabbhaṃ hantvā jīvati vā; evaṃ : māgaviko; sokariko<sup>4</sup>; sākuṇiko.

Ādiggahaṇena aññatthesupī yojetabbo. Jālena hato, jālika jālena hato vā; suttana baddho, suttiko suttana baddho vā; — cāpo assa āvudhoti, cāpiko cāpo assa āvudho vā; evaṃ : tomariko; moggariko<sup>5</sup>; mosaliko; — vāto tassa ābādhoti, vātiko; evaṃ : sandhiko; pittiko; — buddhe pasanto, bud-dhiko buddhe pasanto vā; evaṃ : dhammiko; saṅghiko; — buddhassa santikaṃ, buddhikaṃ; evaṃ : dhammikaṃ; saṅ-ghikaṃ; — vatthena kiṭaṃ bhaṇḍaṃ; vatthikaṃ; evaṃ : kumbhikaṃ; phālīkaṃ; kiṇṇikaṃ<sup>6</sup>; sovaṇṇikaṃ; — kum-

<sup>1</sup> Cd sutta°.

<sup>2</sup> Cd abhidha°.

<sup>3</sup> Cd navaka°.

<sup>4</sup> Cd sūkariko.

<sup>5</sup> Cd muggariko.

<sup>6</sup> Cd kiṇṇikaṃ.

bho assa parimānañ, kumbhiko; — akkhena dibbatiti, akkhiko; evañ : sāliko; tindukiko<sup>1</sup>; ambaphaliko; kapitthaphaliko<sup>2</sup>; nālikeriko iccevamādi.

[On emploie le suffixe *ñika*] pour exprimer : 1° qu'on étudie telle ou telle science. Ex. Venayiko : qui étudie le Vinaya; — 2° que l'on s'est servi de tel ou tel instrument, etc. Ex. Kāyikañ : corporel, exécuté par le corps; — 3° qu'une chose a son siège en tel lieu. Ex. Sarīrikā vedanā : la sensation a son siège dans le corps; — 4° qu'un homme est préposé à telle fonction. Ex. Dovāriko : portier; — 5° qu'un homme est habile dans tel art. Ex. Veniko : un joueur de viṇā; — 6° qu'un homme vend telle marchandise. Ex. Gandhiko : qui vend des parfums; — 7° qu'un homme exerce tel métier. Ex. Orabbhiko : qui gagne sa vie à tuer les moutons.

ए रगा तेन रत्तं तस्सेदं अत्रत्येसु च ॥ ८ ॥

Nappaccayo hoti vā rāgañhā tena rattañ iccetasmīñ atthe tassedañ aññatthesu ca. Kāsāvena rattañ vatthañ, kāsāvañ kāsāvena rattañ vatthañ vā; evañ : kosumbham<sup>3</sup>; hālidāñ; pattaṅgañ; mañjetthañ; kuṅkumañ; — sūkarassa idañ mañsañ sokarañ sūkarassa idañ mañsañ vā; mahisassa idañ mañsañ, māhisañ mahisassa idañ mañsañ vā. — Uḍumbarassa avidūre vimānañ, oḍumbarañ; vidisāya avidūre bhavo, vediso; madhurāya jāto, mādhuho; kattikādīhi niyutto māso, kattiko; evañ māgasiro; phusso; māgho; phagguno;

<sup>1</sup> Cd tindutiko. — S<sup>f</sup> tiṇḍakiko.

<sup>2</sup> Cd kaviṭṭha°. — S<sup>f</sup> kapiṭṭha°.

<sup>3</sup> Cd kusimbhañ.



citto; navuddhi nilapitādo paccaye saṅakārake<sup>1</sup>; (pakāro phussa saddassa; sīroti sirasaṃ vade<sup>2</sup>); sikkhānaṃ samūho, sikkho<sup>3</sup>; bhikkhūnaṃ samūho, bhikkho; evaṃ; kâpoto; māyūro; kokilo; buddho assa devatā, buddho; evaṃ; bhaddo; mārō<sup>4</sup>; mālindo<sup>5</sup>; vessavaṇo; yāmo; sono; nārāyaṇo; saṃvaccharaṃ avecca adhite, saṃvaccharo; evaṃ; mōhutto; nimittaṃ avecca adhite, nemitto<sup>6</sup>; evaṃ aṅgavijjō; veyyākaraṇo; chandaso; cando; bhāso; vāsāṇaṃ visayo, deso vāsato; evaṃ kunto; ātisāro<sup>7</sup>; udumbarā asmiṃ padese santi, odumbaro; sagarehi nibbatto, sāgaro; sakalaṃ assa nivāso, sākalo; madhurā assa nivāso, mādhuho; madhurāya issaro, mādhuho; iccevaṃ ādayo yojetabbā.

On emploie le suffixe *ṇa* : 1° après des noms de couleur pour marquer qu'un objet est teint de telle ou telle couleur. Ex. Kāsavaṃ vatthaṃ : un vêtement de couleur jaune (de : kasāva, jaune); — 2° pour

<sup>1</sup> Cette remarque, qui s'applique à des noms de couleur, qui sont précisément l'objet spécial de la règle, est singulièrement placée ici, au milieu des additions du scholiaste; c'est après *knūkumaṃ* qu'elle aurait sa place naturelle.

<sup>2</sup> Si je ne me trompe, les mots « pakāro » « vade » devraient être éliminés du texte; je n'y puis trouver qu'une double glose marginale, l'une remarquant que *phussa* devrait (en comparant le skrt.) s'écrire avec un *p* initial, — l'autre se référant à la forme *mārga-ḡirsha* à côté de *mārg-ḡiraḥ* pour « sirasaṃ = ḡirsaṃ »; cf. *maḡasa-maḡsha*, etc. Fausbøll, *Five Jāt.* p. 29). — La remarque précédente elle-même *na ruḍḍhi*, etc. qui du reste se retrouve, sous une forme différente, dans le commentaire de Durgasiṃha (d'après Vārt. 3 in Pāṇ. IV, 2, 2), trahit peut-être aussi, par la place qu'elle occupe, son origine postérieure.

<sup>3</sup> Cd *siraḷkko*.

<sup>4</sup> Cd *vāsaro*.

<sup>5</sup> Cd *S' mahi*.

<sup>6</sup> Cd *S' nemittako*.

<sup>7</sup> Cd *atisāro*.

exprimer le sens de : appartenant à . . . . Ex. Māhisāṇ māṇsāṇ : de la viande de bœuf; — 3° et dans d'autres sens encore. Ex. Mādhuro : né à Madhurā; kattiko māso : le mois du nakshatra Kattikā, etc.

### ज्ञातादीनि<sup>१</sup> इमिया च ॥ १० ॥

Jāta iccevaṇādhānaṇ atthe ima iya paccayaṇ honti. Pacchā jāto : pacchimo; evaṇ : antimo; majjhimō : purimo; uparimo; hetthimo; gopimo<sup>२</sup>; bodhisattassa jātiyaṇ jāto : bodhisattajātiyo<sup>३</sup>; evaṇ : assajātiyo; hatthijātiyo; manussajātiyo.

Ādiggahaṇena nīyuttatthāditopi tadassatthāditopi ima iya ika paccayaṇ honti. Ante nīyutto : antimo; evaṇ : antiyo; antiko; putto yassa atthi tasmiṇ vā vijjati puttimo; evaṇ : puttiyo; puttiko; kappimo; kappiyo; kappiko<sup>४</sup>.

Casaddaggahaṇena kiṇappaccayo hoti. Jātipabbhutiyaṇ nīyutto : jātiyo; andho nīyutto : andhakiyo; jātiyaṇ andho jaccandho; jaccandhe nīyutto; jaccandhakiyo.

[On emploie] aussi [les suffixes] *ima*, *iya* pour exprimer le sens de *né*, etc. Ex. Pacchimo : puiné; manussajātiyo : qui appartient à la race humaine.

### समूहस्ये कण ॥ ११ ॥

Samūhatthe kaṇ ṇa icceṇe paccayaṇ honti. Rājaputtānaṇ samūho : rājaputtako rājaputto vā; manussānaṇ samūho : mānussako mānusso vā; māyūrānaṇ samūho : māyūriko māyūro vā; māhisānaṇ samūho : māhisako māhisō vā.

[On emploie les suffixes] *kaṇ*, *ṇa* pour exprimer

<sup>१</sup> S' jātyā.

<sup>२</sup> Cd S' gopimo.

<sup>३</sup> Cd 'sattajātiko.

<sup>४</sup> Cd n'a pas kappimo kappiyo.

la foule, la réunion. Ex. Rājaputtako ou \*putto : une troupe de Rājaputtas; mānussako ou \*sso : une foule d'hommes.

### गामजनबन्धुसहाय्यादीहि ता ॥ १२ ॥

Gāma jana bandhū sahāya iccevaṇādīhi tā paccayo hoti samūhatthe. Gāmānaṃ samūho : gāmatā; janānaṃ samūho : janatā; bandhūnaṃ samūho : bandhutā; sahāyānaṃ samūho : sahāyatā; nāgarānaṃ <sup>1</sup> samūho : nāgaratā <sup>2</sup>.

Après les thèmes *gāma*, *jana*, *bandhu*, *sahāya*, etc. [on emploie dans le même sens le suffixe] *tā*. Ex. Bandhutā : la parenté; nāgaratā : la population de la ville.

### तदस्सट्ठानं इयो च ॥ १३ ॥

Tadassatṭhānaṃ iccetasmiṃ utthe iyappaccayo hoti. Madanassa ṭhānaṃ : madaniyaṃ <sup>1</sup>; bandhanassa ṭhānaṃ : bandhaniyaṃ; mocanassa <sup>2</sup> ṭhānaṃ : mocaniyaṃ <sup>3</sup>; evaṃ : rājaniyaṃ; kamapiyaṃ; dassanassa ṭhānaṃ : dassaniyaṃ; upādānassa ṭhānaṃ : upādāniyaṃ.

Casaddaggaḥaṇa iyāpappaccayaṃ hoti. Rājāno idaṃ ṭhānaṃ; rājīyaṃ; evaṃ; rājilaṃ.

[On emploie le suffixe] *iya* pour marquer que l'idée exprimée par le thème est à sa place (c'est-à-dire convenable ou nécessaire). Ex. Madaniyaṃ :

<sup>1</sup>, <sup>2</sup> S' *naga*°.

<sup>3</sup> Cd S' *\*iyo ca*.

<sup>4</sup> S' *madaniyaṃ*, et de même *\*iyaṃ* dans les exemples suivants.

<sup>5</sup>, <sup>6</sup> Cd S' *mucca*°.

enivrant (où l'on ne peut résister à l'enivrement);  
dassaniyañ : qui mérite d'être vu.

### उपमत्थायित्तं ॥ १३ ॥

Upamatthe āyitappaccayo hoti. Dhūmo<sup>1</sup> viya dīssati, tad  
idañ dhūmāyitattañ<sup>2</sup>; tīmirañ viya dīssati aduñ phāṇañ tad  
idañ timirāyitattañ.

[On emploie le suffixe] *dyitatta* pour exprimer  
la comparaison. Ex. Idañ dhūmāyitattañ : cela  
ressemble à de la fumée.

### तंनिस्सितत्थे लो ॥ १४ ॥

Tāṇissitatthe tadassatthāṇañ<sup>3</sup> iccetasmiñ atthe ca lap-  
paccayo hoti. Duṭṭhañ nissitañ : duṭṭhallañ; vedañ nissitañ;  
vedallañ.

[On emploie le suffixe] *la* pour signifier : appliqué  
à. . . Ex. Duṭṭhallañ : appliqué à nuire; vedallañ :  
appliqué à l'étude des védas.

Relativement à « nissita » cf. *Dhammap.* vv. 93, 339, 341.

### आलु<sup>1</sup> तव्वहुले ॥ १६ ॥

Āluppaccayo<sup>2</sup> hoti tabbahulatthe. Abhiṇṇā assa pakati :  
abhiṇṇālu abhiṇṇābahuḷo vā<sup>3</sup>; evañ : sītālu; dhajālu; dayālu.

[On emploie le suffixe] *ālu* pour exprimer la

<sup>1</sup>, <sup>2</sup> Cf. S<sup>1</sup> dhu<sup>2</sup>.

<sup>3</sup> Cf. tadassatthāñ.

<sup>4</sup>, <sup>5</sup> Cf. ālu<sup>6</sup>.

<sup>6</sup> Cf. "tā abhiṇṇā assa bahulo vā abhiṇṇālu; — v<sup>7</sup>, S<sup>1</sup> "lo; sītālu;  
sitañ assa bahulo vā sītālu; abhiṇṇā assa bahulo vā abhiṇṇālu;  
dhajā assa pakati dhajālu, etc.



[possession en] grande abondance [de ce qu'indique le thème]. Ex. Abhiññhātu : plein de convoitise.

### एयत्तता भावे तु ॥ १७ ॥

Ñya tta tā iccete paccayā honti bhāvatthe. Alasassa bhāvo : ālasyaṇṇ<sup>1</sup> ; ārogassa<sup>1</sup> bhāvo : ārogyaṇṇ<sup>1</sup> ; paṇṇasukūlikassa bhāvo : paṇṇasukūlikattaṇṇ<sup>1</sup> ; anodarikassa bhāvo : anodarikattaṇṇ<sup>1</sup> ; saṅghanikārāmassa<sup>2</sup> bhāvo : saṅghanikārāmatā<sup>2</sup> ; niddārāmassa bhāvo : niddārāmatā.

Tusaddaggaḥapena ttanappaccayo hoti. Puthajjanassa bhāvo : puthajjanattanāṇṇ<sup>1</sup> ; vedanassa bhāvo : vedanattanāṇṇ<sup>1</sup>.

Et [les suffixes] *nya*, *tta*, *tā* pour exprimer l'état (former des noms abstraits). Ex. Ālasyaṇṇ : paresse ; paṇṇasukūlikattaṇṇ : état de celui qui porte des vêtements faits de lambeaux.

### ण विसमाद्विद्दि ॥ १८ ॥

Ñappaccayo hoti visamā tili tassa bhāvo iccetasmīṇṇ<sup>1</sup> atthe. Visamassa bhāvo : vesamaṇṇ<sup>1</sup> ; sucissa bhāvo : socaṇṇ<sup>1</sup>.

[On emploie le suffixe] *ṇa* [dans le même sens] après les thèmes *visama*, etc. Ex. Vesamaṇṇ : inégalité.

### स्मनीयादितो कण् ॥ १९ ॥

Ramaṇiya iccevaṇmādito kaṇṇapaccayo hoti tassa bhāvo icce-

<sup>1</sup> Cf. ārogassa.

<sup>2</sup>, <sup>3</sup> Cf. saṅgaṇṇa.

<sup>4</sup> Cf. paṇṇavisaṇṇa.

tasmiñ atthe. Ramaniyassa bhāvo : rāmaniyakañ; manun-  
ñassa bhāvo : mānunñakañ; aggisomassa bhāvo : aggisoma-  
kañ.

[On emploie le suffixe] *kañ* [dans le même sens]  
après les thèmes *ramanīya*, etc. Ex. Rāmaniyakañ :  
charme.

### विसेसे तत्तमिस्सिकियिदा ॥ २० ॥

Visesatthe tara tama issika iya ittha iccete paccayā honti.  
Sabbe ime pāpā, ayañ imesañ visesena pāpoti pāpatara;  
evañ : pāpatamo; pāpissiko; pāpittho.

[On emploie les suffixes] *tara*, *tama*, *issika*, *iya*,  
*ittha* pour [marquer] la différence [entre des objets  
comparés]. Ex. Pāpataro : plus méchant; pāpa-  
tamo : le plus méchant, etc.

Le grammairien n'établit pas la distinction, qui nous est  
familière, entre le comparatif et le superlatif. Mais je crois  
que Clough va trop loin lorsqu'il en conclut que : « It does  
not appear that they (all these affixes) can be distinguished  
into the two classes of comparative and superlative » (p. 93-  
94). (Cf. aussi Mason, *P. Gr.* p. 71, sv.). Je crois en effet qu'il  
ne faut pas supposer ici des intentions trop profondes. Si nous  
comparons les règles correspondantes de Pāṇini (V, 3, 55.  
56, 57), nous trouvons qu'en s'exprimant ainsi qu'il fait :  
Aticāyane tamabishṭhanau (55); dvivacanavibhajyopapade ta-  
rabhiyasunau (57), il a sinon épuisé sans doute les différences  
qui existent à nos yeux entre le comparatif et le superlatif,  
distingué du moins nettement les deux degrés de compari-  
son; mais le trait que Pāṇini donne comme caractérisant le  
comparatif, cette présence d'un duel qui en dépend, est perdu

pour le pâli, au moins comme individualité grammaticale; et il semble que le grammairien pâli ait supprimé purement et simplement une façon de parler qui ne pouvait convenir au système grammatical de la langue dont il expose les règles; dès lors les deux sūtras de Pāṇini se confondaient dans une identité parfaite, et il s'est contenté de les condenser en un seul, sans s'inquiéter autrement de l'inexactitude théorique résultant de cette confusion; une inexactitude de ce genre n'est certes pas incompatible avec le caractère général de l'ouvrage; et cela d'autant moins que, en sanskrit même, la distinction entre le comparatif et le superlatif n'est pas très-rigoureuse, si bien que, dans plus d'un cas, nous trouvons le premier, alors que nous attendrions le second (cf. par ex. l'emploi fréquent de *drutatarāṃ* = au plus vite, etc.).

### तदस्सत्थीति वी च ॥ २१ ॥

Tadassatthīti icceṭtasmiṃ atthe vī paccayo hoti, Medhā yasmiṃ atthi tasmiṃ vā vijjati medhāvī; evaṃ : māyāvī.

Casaddaggahagena sopaccayo hoti : sumedhā yassa hoti tasmiṃ vā vijjati sumedhaso.

Et [le suffixe] *vī* pour marquer la possession.  
Ex. Medhāvī : doué de sagesse.

### तपादितो सी ॥ २२ ॥

Tapādito si paccayo hoti tadassatthī<sup>1</sup> icceṭtasmiṃ atthe. Tapo yassa atthi tasmiṃ vā vijjati tapassī; evaṃ : tejassī; yasassī; manassī.

Après les thèmes *tapa*, etc. [on emploie dans le même sens le suffixe] *si*. Ex. Tapassī : qui a fait pénitence (qui possède des trésors de pénitence); tejassī : doué d'éclat.

<sup>1</sup> Cf. ici et dans les ss. suivants : \*asāthi.

### दाण्डादितो इक ई ॥ २३ ॥

Daṇḍādito ika ī iccete paccayā hoti tadassatthi iccetasmiñ atthe. Daṇḍo yassa atthi tasmīñ vā vijjatīti daṇḍiko; daṇḍī<sup>1</sup>; evaṃ : mālika; māli.

Après les thèmes *daṇḍa*, etc. [on emploie dans le même sens les suffixes] *ika*, *ī*. Ex. Daṇḍiko ou daṇḍī : muni d'un bâton.

### मध्वादितो ऐ ॥ २४ ॥

Madhu iccevaṃādito rappaccayo hoti tadassatthi iccetasmiñ atthe. Madhu yassatthi tasmīñ vā vijjatīti madhuro; evaṃ : kuṃjaro; mukharo; susiro; subhoro; suciro.

Après [les thèmes] *madhu*, etc. [le suffixe] *ra*. Ex. Madhuro : doux; mukharo : bavard.

### गुणादितो वन्त् ॥ २५ ॥

Guna iccevaṃādito vantuppaccayo hoti tadassatthi iccetasmiñ atthe. Guṇo yassa atthi tasmīñ vā vijjatīti guṇavā; evaṃ : yasavā; dhanavā; balavā; paññavā.

Après [les thèmes] *guṇa*, etc. [le suffixe] *vantu*. Ex. Guṇavā : vertueux; yasavā : glorieux.

### सत्यादित्ति मन्त् ॥ २६ ॥

Sati iccevaṃāditi mantuppaccayo hoti tadassatthi iccetasmiñ atthe. Sati yassa atthi tasmīñ vā vijjatīti satimā; evaṃ : jutimā; sucimā; thutimā; matimā; kīlīmā; mutimā<sup>2</sup>; bhānumā.

<sup>1</sup> Cd "iti daṇḍiko; e".

<sup>2</sup> S<sup>e</sup> diffère un peu dans les exemples.



Après [les thèmes] *sati*, etc. [le suffixe] *mantu*.  
Ex. *Satinā* : qui a bonne mémoire; *jutinā* : brillant.

### सद्धान्तो ण ॥ २७ ॥

*Saddhā* *iccevaṃādito* *ṇappaccayo*<sup>1</sup> *hoti* *tadassatthi* *icce-*  
*tasmīṃ* *atthe*. *Saddhā* *yassa* *atthi* *tasmīṃ* *vā* *vijjati* *saddho*;  
*evaṃ* : *pañño*; *maccharo*<sup>2</sup>.

Après [les thèmes] *saddhā*, etc. [le suffixe] *ṇa*.  
Ex. *Saddho* : qui est croyant; *pañño* : qui possède la sagesse.

### आयुस्सुकास्मन्तुम्हि ॥ २८ ॥

*Āyusaddassa* *ukārassa* *asādeso* *hoti* *mantuppaccaye* *pare*.  
*Āyu* *yassa* *atthi* *tasmīṃ* *vā* *vijjati* *āyasmaṃ*.

[Le thème] *āyu* change devant [le suffixe] *mantu*  
son *u* [final] en *as*. Ex. *Āyasmaṃ* : qui a une longue  
vie.

### तप्यकतिवचने मयो ॥ २९ ॥

*Tappakativacanatthe* *mayappaccayo* *hoti*. *Suvannena* *paka-*  
*taṃ* : *suvannamayāṃ*, *evaṃ* : *rūpiyamayāṃ*; *jatamayāṃ*; *ra-*  
*jatamayāṃ*; *ayomayāṃ*; *matikāmayāṃ*; *ittḥakamayāṃ*<sup>3</sup>;  
*kaṭṭhamayāṃ*; *gomayāṃ*.

<sup>1</sup>, <sup>2</sup> Cd *ma*.

<sup>3</sup> Cd *amaccharo*. — Exemple fort singulier ici : cf. VIII, 7, 8.

<sup>4</sup> Cd *S'* et la *Rūpasiddhi* (fol. 58\*) *ssukārassa* *ma*<sup>5</sup>. Le *Bālāva-*  
*tāra* (p. 38), comme nous.

<sup>5</sup> Cd *ittḥaka*.

[On emploie le suffixe] *maya* pour exprimer qu'un objet est fait de telle ou telle matière. Ex. *Suvaṇṇamayāṃ* : fait d'or; *iṭṭhakamayāṃ* : fait de briques.

### सङ्ख्यापूर्णे मा ॥ ३० ॥

*Saṅkhyāpūraṇatthe mappaccayo hoti. Pañcannāṃ pūraṇo pañcamo; evaṃ chaṭṭhamo; sattamo; aṭṭhamo; navamo; dasamo.*

Pour [former] les nombres ordinaux [on emploie le suffixe] *ma*. Ex. *Pañcamo* : le cinquième; *dasamo* : le dixième.

### स षष्ठ्यं वा ॥ ३१ ॥

*Saṅkhyāpūraṇe vattamānassa chassa so hoti vā. Channāṃ pūraṇo : saṭṭho chaṭṭho vā.*

[Le nom de nombre] *cha*, [pour former son ordinal, peut] à volonté [se changer en] *sa*. Ex. *Chaṭṭho* ou *saṭṭho* : le sixième.

### एकादितो दसस्सी ॥ ३२ ॥

*Ekādiṭṭo dasassa auto ipaccayo hoti itthiyāṃ<sup>1</sup> saṅkhyāpūraṇatthe. Ekādasannāṃ pūraṇi : ekādasi; pañcadassannāṃ pūraṇi : pañcadasi; catuddassannāṃ pūraṇi : catuddasi.*

*Pūraṇeti kimattham? Ekādasa; pañcadasa.*

Après *dasa* précédé de *eka*, etc. [on emploie, pour former le féminin du nombre ordinal, le suffixe] *i*. Ex. *Ekādasi* : la onzième; *pañcadasi* : la quinzième.

<sup>1</sup> Cd S' n'ont pas : itthiyāṃ.

Il est surprenant que mes deux manuscrits soient d'accord pour omettre « itthiyañ », que je n'ai pas hésité à rétablir d'après le Bālavatāra (p. 39, l. 28); mais il demeure toujours inexplicable qu'un mot si important manque absolument dans le texte sans qu'il puisse d'ailleurs être emprunté à aucune règle environnante. D'autre part, la position qu'occupe ici ce sūtra est elle-même singulière, étant donnée l'union étroite qui existe entre les ss. 31 et 33 dont elle rompt l'enchaînement sans aucun motif appréciable.

### दसे सो निच्चञ्च ॥ ३३ ॥

Dase niccañ chassa so hoti. Soḷasa.

Et devant *dasa* [*cha* se change] toujours [en] *so*.  
Ex. Soḷasa : seize.

### अन्ते निगह्णीतञ्च ॥ ३४ ॥

Tāsañ sañkhyānañ ante niggaḥitāgāmo hoti. Ekādasīñ<sup>1</sup>; pañcadasiñ; catuddasiñ.

A la fin [de certains noms de nombre, on ajoute un] niggaḥita. Ex. Tiñsañ : trente.

Le commentateur paraît mettre, et, en prenant la leçon de S<sup>1</sup>, met clairement ce sūtra en corrélation avec le sūtra 32; dans cette hypothèse, je ne vois pas qu'il soit possible d'en tirer un sens satisfaisant. De plus la disposition même des règles s'y oppose. C'est au contraire avec le sūtra 35 qu'il convient de relier la présente règle où en conséquence ni *ekādāsa dasassa*, ni *1*, ni *itthiyañ*, ni *pāraṇe* ne conservent de rôle, et le sens de 34 et 35 me paraît être que certains

<sup>1</sup> S<sup>1</sup> ekādasannañ purāṇi ekādasīñ, pañcadassannañ, etc.

noms de nombre se terminent en *am*, d'autres en *ti*; par exemple : *viṇṣaṃ*, *viṇṣati*; *tiṇṣaṃ*, *tiṇṣati*. Je ne trouve pas dans mon ms. de la Rūpasiddhi d'explication régulière et *ex professo* de ce sūtra, mais seulement l'application suivante (fol. 59<sup>o</sup>) : « ante niggaḥitaṇṇāti saṅkhyāṭhāne sambhūtaṣṣa ti-saddassa ante niggaḥitāgamo ca . . . . tiṇṣati tiṇṣaṃ tiṇṣa vassāni. » C'est donc sur l'anuvāra de *tiṃ* et non sur celui de *saṃ* que le commentateur paraît faire porter notre règle; l'union qu'on ne peut méconnaître entre cette règle et la suivante est en faveur de l'explication que j'ai proposée. Il est vrai pourtant que l'*am* final est prévu d'ailleurs par le s. 46. Quoi qu'il en puisse être, il est certain que cette règle et la suivante ne sont pas ici à leur rang naturel; elles interrompent une série de règles sur les nombres entre dix et vingt, tandis qu'elles ne pourraient utilement venir qu'après le s. 46; en revanche le s. 47 serait bien mieux à sa place ici même.

### ति च ॥ ३५ ॥

Tāsaṃ saṅkhyānaṃ ante tikāṇāgamo hoti. Visati; tiṇṣati.

Et aussi *ti*. Ex. Visati : vingt; tiṇṣati : trente.

### ल द्वाणं ॥ ३६ ॥

Dakāṇṇakāṇāṃ saṅkhyānaṃ lakāṇādeso hoti. Soḷasaṃ; cattāsaṃ.

[Dans certains noms de nombre,] *l* et *r* se changent en *l*. Ex. Soḷasaṃ : seize; cattāsaṃ : quarante.

### बीसतिद्वसेषु वा द्विसं तु ॥ ३७ ॥

Visati dasa iccetesu dvissa bhā hoti. Bāvisatindriyāni; bā-rasa manussā.

<sup>1</sup> S<sup>1</sup> 'dakāṇānaṃ.



Tusaddaggahapena dvissa du di do ādesā honti. Durattañ<sup>1</sup>; dirattañ; diguṇañ; dohalini<sup>2</sup>.

Devant *visati* et *dasa*, *dvi* se change en *bá*. Ex. Bā-visatindriyāni : vingt-deux sens; bārasa manussā : douze hommes.

### एकादितो दस र सङ्ख्यानं ॥ ३८ ॥

Ekādito dasassa dakārassa rakāro hoti vā saṅkhyāne. Ekārassa; bārasa; ekādasa; bādasa; dvādasa.

Saṅkhyāneti kimatthañ<sup>3</sup> ? Dvādasāyatanañ.

En numération, *dasa*, précédé de *cha*, etc. change [à volonté] *d* en *r*. Ex. Ekārassa : onze; bārassa : douze.

### अष्टादितो च ॥ ३९ ॥

Aṭṭhādito dasasaddassa dakārassa rakārādeso hoti vā saṅkhyāne. Aṭṭhārassa; aṭṭhādasa.

Aṭṭhādisotī kimatthañ ? Pañcadasa.

Saṅkhyāneti kimatthañ ? Aṭṭhādasiko.

Caggahapañ kimatthañ ? Dasaraggahapānukaḍḍhanatthañ<sup>3</sup>.

Et aussi, précédé de *aṭṭha*, etc. Ex. Aṭṭhārassa : dix-huit.

<sup>1</sup> Cd dūrattañ.

<sup>2</sup> S' 'tām tisso sā rattiyo tirattañ, dve guṇāni dviguṇañ, sā dola'.

<sup>3</sup> S' n'a pas cette glose.

## द्वैकद्वानं आकरो वा ॥ ४० ॥

*Dvi eka añña etesañ anto ákarádeso* <sup>2</sup> *hoti vā* <sup>3</sup> *sañkhyāne.*  
Dvādasa; ekādasa; aññhādasa.

*Sañkhyāneti kinattīhañ* ? *Dvidanto*; *ekadanto*; *ekachatto*;  
*aññhattambho*.

*Dvi, eka, añña* prennent à volonté á [final de-  
vant *dasa*]. Ex. *Dvādasa* : douze; *aññhādasa* : dix-huit.

Ce sūtra est ici singulièrement intercalé : sa place natu-  
relle serait après la règle 33, par exemple, où *dasa* conser-  
verait tout naturellement sa valeur, tandis qu'il ne peut  
être suppléé ici que par une liberté très-irrégulière, mais  
aussi indispensable, malgré le silence du scholiaste.

## चतुस्सद्धिं घटा ॥ ४१ ॥

*Catu cha* <sup>1</sup> *iccetehi tha ñha iccete paccayā honti* <sup>2</sup> *sañkhyā-*  
*pūrañattīhe.* *Catunnañ pūraño* : *catuttho*; *channañ pūraño* :  
*chattho*.

A *catu, cha* on ajoute [pour former le nombre  
ordinal] *tha, ñha*. Ex. *Catuttho* : le quatrième; *chat-*  
*ttho* : le sixième.

## द्वितीह्मि तियो ॥ ४२ ॥

*Dvi ti iccetehi tiyappaccayo hoti sañkhyāpūrañattīhe.* *Dvin-*  
*nañ pūraño* : *dutiyo*; *tiñnañ pūraño* : *tatiyo*.

<sup>1</sup> <sup>2</sup> *Cd akā*.

<sup>3</sup> *Cd S'* n'ont pas : *vā*.

<sup>4</sup> *Cd* ° *iccehi*.

<sup>5</sup> *Cd* ° *cha i*.

<sup>6</sup> *S'* *honti vā sa*.

A *dvi*, *tī*, on ajoute *tiya*. Ex. *Dutiyo* : le deuxième ; *tatiyo* : le troisième.

### तिये दुतापि च ॥ ४३ ॥

*Dvi* ti iccetesāṇi du ta iccete ādesā honti tiyappaccaye pare. *Dutiyo*, *tatiyo*.

Apiggahaṇena aññesvapi du ti ādesā honti. *Durattaṇi* <sup>1</sup>; *tirattaṇi*.

Casaddaggahaṇena *dvi* iccetassa dikāro hoti. *Diguṇaṇi* saṅghaṭṭikāṇi parūpitvā.

Et [en même temps on change *dvi*, *tī* en] *du*, *ta* devant [le suffixe] *tiya*. Ex. *Dutiyo*; *tatiyo*.

### तेसं अद्धपपेनदुद्धिवद्धियद्धुतिया ॥ ४४ ॥

*Tesaṇi catutthadutiya* *tatiyānaṇi* *aḍḍhūpapadānaṇi* *aḍḍhuddha* *divaḍḍha* *diyaddha* *aḍḍhātiyādesā* <sup>2</sup> *aḍḍhūpapadena* *saha* *upaccante*. *Aḍḍhena* *catuttho*; *aḍḍhuddho*; *aḍḍhena* *dutiyo*; *divaḍḍho*; *aḍḍhena* *dutiyo*; *diyaddho*; *aḍḍhena* *tatiyo*; *aḍḍhātiyo*.

Ces noms de nombre [*catuttha*, *dutiya*, *tatiya*], accompagnés de *aḍḍha* (demi), forment avec lui les mots : *aḍḍhuddha*; *divaḍḍha*; *diyaddha*; *aḍḍhātiya*. Ex. *Aḍḍhuddho* : le troisième et demi; *divaḍḍho*, *diyaddho* : le premier et demi; *aḍḍhātiyo* : le deuxième et demi.

<sup>1</sup> Cd S' *dūrattaṇi*.

<sup>2</sup> Cd \**diyattthātiyā*.

<sup>3</sup> Cd \**sā* honti a-

## सह्यानां एकसेसुसकिं<sup>१</sup> ॥ ४५ ॥

Sarūpānaṁ padabyañjanānaṁ ekaseso hoti asakiṁ. Puriso ca puriso ca : purisā.

Sarūpānaṁ itī kimatthaṁ ? Hatthi ca asso ca ratho ca patiko ca : hatthiassarathapattikā.

Asakinti kimatthaṁ ? Puriso.

Au lieu de [répéter] plusieurs fois une forme identique, on ne laisse qu'un mot, variable [suivant les nombres à exprimer].

« Padabyañjanānaṁ » du scholiaste n'est peut-être point parfaitement clair; son intention est, je pense, de réserver les changements, principalement *vocaliques*, que subit le thème en passant de la forme primitive à la forme du pluriel, comme quand *puriso* deux fois répété devient *purisā*. Le but primitif de cette règle est, en effet, d'enseigner l'emploi et la nature du pluriel (et du duel) comme représentant le singulier répété plusieurs fois. Pour s'expliquer de quelle façon cette observation se trouve rejetée ici, il faut considérer comment le sūtra suivant s'y rattache, et tenir compte de l'habitude des grammairiens indiens d'englober dans une définition, dans une observation théorique extrêmement vague et compréhensive, des faits très-divers qu'ils précisent ensuite. Notre grammairien entend ici rattacher comme étant de même ordre des choses assurément fort dissimilaires : d'une part le rôle du pluriel, d'autre part, ce principe de numération qui consiste à réunir dix unités en une unité nouvelle de dizaines, etc., puis à exprimer en un mot unique le nombre, quel qu'il soit, de ces unités, en sorte qu'au lieu de dire : un et un et un ,etc., on dit : dix, et au lieu de : dix et dix, etc., on dit : vingt, etc. — Il semble

<sup>१</sup> Cf. S<sup>1</sup> *asvasakiṁ*.



que le changement apporté à la règle de Pāṇini sur laquelle celle-ci est modelée : « Sarūpāṇāṃ ekagesha ekavibhaktau » (I, 2, 64), ait eu pour intention de l'approprier mieux à ce rôle nouveau. *Asakim* qui a remplacé *ekaribhaktau* marque, si je le comprends bien, que chacun de ces pluriels d'un genre particulier a sa forme spéciale, non identique avec le thème des singuliers (ou unités) qu'il exprime, et variable suivant les nombres qu'il représente. Mais c'est, en revanche, à cause de la destination première du sūtra que l'auteur a dû placer *gaṇane* en tête du sūtra suivant, addition inutile si « sarūpāṇāṃ » ne s'appliquait qu'à des nombres; c'est pour cela aussi qu'il a artificiellement assimilé à des désinences casuelles (*yonaṃ*, *yosu*) les formations en *isaṃ*, etc.

गणने ढसस्स द्वितिचतुपञ्चसत्तग्रट्टनवकानं वीतिच-  
त्तारपञ्चासत्तसनवा योसु योनञ्चीसंग्रामंदीस्तिवृत्ति

॥ ४६ ॥

Gaṇane dasassa dvikatikacatukkapaṇṇakachakkasattakattāṇa kanavakāṇāṃ sarūpāṇāṃ katekasesāṇāṃ yathāsaṅkhyāṃ vi ti cattāra paṇṇā sa<sup>1</sup> sattāsa nava iccete ādesā bonti asakim yosu yonaṃ ca isaṃ āsaṃ thi ri ti iti uti iccete ādesā pacchā puna nipaccante. Visaṃ; tūisaṃ; cattālisaṃ; paṇṇāsaṃ; saṭṭhi<sup>2</sup>; sattari; sattati; asiti; navanti.

Asakinti kimatthaṃ ? Dasa.

Gaṇaneti kimatthaṃ ? Dasadasako puriso.

En numération, pour exprimer que la dizaine est répétée deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf fois, on se sert de *vi*, *ti*, *cattāra*, *paṇṇā*, *cha*.

<sup>1</sup>, <sup>2</sup> Cd S<sup>1</sup> sa, saṭṭhi, la seule forme qu'ait aussi M. Mason, (*Pal. Gr.* p. 73-74); et pourtant l'un et l'autre ont *cha* dans le sūtra, et la forme « chaṭṭhi » est d'ailleurs bien connue.

*satta*, *asa*, *nava* auxquels on affine les désinences *isaṃ*, *āsaṃ*, *thi*, *ri*, *ti*, *iti*, *uti*. Ex. *Visaṃ* : vingt ; *paññāsaṃ* : cinquante ; *chatthi* : soixante ; *sattari*, *sattati* : soixante et dix ; *asiti* : quatre-vingts ; *navuti* : quatre-vingt-dix.

चतूपपदस्स तुलोपो । चत्तरपदाद्विचस्स च चो पि न

वा ॥ ४९ ॥

*Catūpapadassa gaṇanapariyāpannassa tulopo hoti uttarapadādicassa cakārassa cu co pi honti na vā. Catūhi adlikā dasa : cuddasa, coddasa, catuddasa.*

*Apiggahaṇena anupapadassāpi uttarapadādissa cassa lopo hoti na vā cassa cu copī honti ca*<sup>1</sup>. *Tālisāṃ ; cattālisāṃ ; cattālisāṃ ; cottālisāṃ*<sup>2</sup>.

*Catu* en composition [devant un autre nombre] peut à volonté perdre la syllabe *tu*, et *ca*, qui demeure devant le second membre, se change alors en *cu* ou *co*. Ex. *Catuddasa* ou *cuddasa* ou *coddasa* : quatorze.

यदनुपपन्ना निपातना निज्जान्ति ॥ ४८ ॥

*Ye saddā aniddiṭṭhalakkhaṇā akkharapadabyañjanato itthi-punnapuṇṇasakalingato nāmūpasaggaṇipātato abyayilbhāvasamāsataddhitākhyato*<sup>3</sup> *gaṇanasaukhyākālakārakappayogasā-*

<sup>1</sup> Cd S' 'dassa lopo', de même dans la *Rūpasiddhi* (fol. 27<sup>b</sup>) et le *Bālāvatāra*, p. 39.

Cd 'honti. Tā'.

S' partout : 'lisāṃ.

<sup>3</sup> Cd 'taddhitato ga'.

ñāto sandhīpakativuddhi<sup>1</sup>lopaāgama<sup>2</sup>vikāraviparītadesato<sup>3</sup> ca vibhattivibhajanato<sup>4</sup> ca te nipātanā sijjhanti.

Quand des mots ne sont pas formés [conformément aux règles énoncées], leurs formes sont constatées [par la grammaire] en les enregistrant toutes faites.

Cette règle sert en quelque sorte d'introduction aux sūtras 50, 52 et de contre-partie au sūtra 45.

द्विद्वितो को नेकत्वे च<sup>1</sup> ॥ ४६ ॥

Dvi iccevañādito kappaccayo hoti anekatthe ca . . . .<sup>2</sup>

Après *dvi*, etc. on emploie le suffixe *ka* dans un sens de pluralité. Ex. Dvikañ : le double; tikañ : le triple.

द्वसद्वसकं सतं द्वसकानं सतं सहस्रञ्च योम्हि ॥ ५० ॥

Gaṇanapariyāpannassa dasadasakassa satañ hoti, satadasakassa ca sahasaṇ hoti yomhi. Satañ : sahasaṇ.

<sup>1</sup> Cd "vuddhi".

<sup>2</sup> Cd "viparīto ca".

<sup>3</sup> Cd "vījanato".

<sup>4</sup> Cd "ko ne".

<sup>5</sup> Cd et S<sup>i</sup> "the ca nipātanā sijjhanti. Satassa dvikañ : dvisatañ; satassa tikañ : tisatañ; satassa catukkañ : catusatañ; satassa pañcakañ : pañcasatañ; satassa chaḥkañ : chaṣatañ; satassa sattakañ : sattaṣatañ; satassa aṭṭhakañ : aṭṭhasatañ; satassa navakañ : navasatañ, satassa dasakañ, dasasatañ : sahasaṇ hoti. — Malgré l'accord des deux manuscrits, ces lignes me paraissent avoir été transportées ici du sūtra suivant par quelque vieille erreur de copiste.

Dvikādinaṃ taduttarapadānaṃ ca nipaccante yathāsambhavaṃ<sup>1</sup>. Satassa dvikaṃ tad idaṃ hoti dvisataṃ; satassa tikaṃ tad idaṃ hoti tisatam; evaṃ : catuasataṃ; pañcasataṃ; chasataṃ; sattasataṃ; aṭṭhasataṃ; navasataṃ; dasasataṃ saḥassaṃ hoti.

Le nombre de dix fois dix s'exprime par *sataṃ* et cent fois dix par *saḥassaṃ*, pour le nominatif. Ex. *Sataṃ* : cent; *saḥassaṃ* : mille.

« Yomhi », en restreignant les formes « *sataṃ* » et « *saḥassaṃ* » au nominatif (et à l'accusatif qui lui est semblable), marque que ces noms de nombre ne sont pas indéclinables, à la différence des autres nombres depuis *visati*.

### यावदुत्तरि दसगुणितञ्च ॥ ५१ ॥

Yāva<sup>2</sup> tāsāṃ saṅkhyānaṃ uttariṃ dasaguṇitaṃ ca kātabbāṃ. Yathā : dasassa<sup>3</sup> dasaguṇitaṃ katvā sataṃ hoti; satassa dasaguṇitaṃ katvā saḥassaṃ hoti; saḥassassa dasaguṇitaṃ katvā dasasaḥassaṃ hoti; dasasaḥassassa dasaguṇitaṃ katvā satasaḥassaṃ hoti; satasaḥassassa dasaguṇitaṃ katvā dasasatasaḥassaṃ hoti; dasasatasahassassa dasaguṇitaṃ katvā koṭi<sup>4</sup> hoti; koṭisataḥassānaṃ sataṃ pakoti<sup>5</sup> hoti; evaṃ sesāni kātabbāni<sup>6</sup>.

De même, au-dessus de ces nombres [cent et mille] jusqu'au multiple par dix [de ces nombres multipliés l'un par l'autre] (jusqu'à dix fois cent

<sup>1</sup> S' yathāsaṅkhyāṃ.

<sup>2</sup> Cf. \*sassa gaṇassa da<sup>3</sup>.

<sup>3</sup> Malgré l'accord de Cf et S' le texte du commentateur ne saurait ici encore être correct; et il est évident que la première partie des exemples, de « *dasassa* » à « *saḥassaṃ hoti* », ne porte pas plus sur la règle présente que la dernière, de « *dasasatasahassassa* » à « *kātabbāni* ».



mille). Ex. Dasasahassāṇi : dix mille; satasahassāṇi : cent mille; dasasatasahassāṇi : dix fois cent mille.

### सकनामेहि ॥ ५२ ॥

Yāsaṇi pana saṅkhyānaṇi aniddiṭṭhanāmadheyyānaṇi sakeli sakeli nāmeli nipaccante. Satasahassānaṇi sataṇi : koṭi; koṭi-satasahassānaṇi sataṇi : pakoṭi; pakoṭi-satasahassānaṇi sataṇi : kotippakoṭi; koṭippakoṭi-satasahassānaṇi sataṇi : nahutaṇi; nahutasahasassānaṇi sataṇi : ninnahutaṇi; ninnahutasahasassānaṇi sataṇi : akkhibhini; tathā : bindu; abbudaṇi; nirabbudaṇi; ahahaṇi; ababaṇi; aṭaṭaṇi; sogandhikaṇi; uppalaṇi; kumudaṇi; puṇḍarikaṇi; padumaṇi; kathānaṇi; mahā-kathānaṇi; asaṅkheyyāṇi <sup>1</sup>.

[De même] après les nombres supérieurs qui ont chacun leur nom particulier. Ex. Koṭi : cent fois cent mille; pakoṭi : cent fois cent mille koṭis, etc..

On voit par la traduction comment je crois que doit s'expliquer l'ablatif « sakanāmeli ». Comme d'ordinaire dans la langue des sūtras grammaticaux, il faut le traduire par : après . . . . ., expression qui se justifie ici en ce que l'auteur a en vue la position des divers nombres en composition. Quant au sens général de ce sūtra et du précédent, il est assez clair : l'auteur enseigne d'abord que, jusqu'à dix fois cent mille inclusivement, on s'exprime rien qu'au moyen des nombres *dasa*, *sata* et *sahassa*; mais à partir de là et de cent fois cent mille en cent fois cent mille, chaque nombre a un nom particulier et les multiples intermédiaires s'expriment au moyen de *dasa*, *sata* et *sahassa* précédés de cette dénomination spéciale.

<sup>1</sup> Cf. asaṅkhyāṇi.

### तेसं णो लोपे ॥ ५३ ॥

Tesañ paccayānañ no lopañ āpajjate. Gotamassa apaccañ, putto : gotamo ; evañ : vāsīttho ; venaleyyo ; ālasyaṇṇ ; arogyaṇṇ.

Les suffixes qui ont un [anubandha] et l'éliment. Ex. Vāsīttho : fils de Vasiṭṭha (= vasiṭṭha + le suffixe ṇa).

### विभागे द्वा च ॥ ५४ ॥

Vibhāgatthe dhāpaccayo hoti. Ekena vibhāgena : ekadhā ; evañ : dvidhā ; tīdhā ; catudhā ; pañcadhā.

Ceti kimatthañ ? So ca hoti. Suttaso ; byañjanaso ; padaso<sup>1</sup>.

Dans un sens distributif [on emploie] aussi le suffixe *dhā*. Ex. Ekadhā : en un ; dvidhā : en deux.

J'ai traduit *ca* littéralement ; mais je n'en saurais dire le sens véritable, l'explication qu'en donne le scholiaste n'étant pas, dans l'état présent du texte, plus acceptable que tant d'autres du même genre. Cf. du reste les nn. des ss. 56 et 57.

### सब्वनामेहि पकारवचने तु द्वा ॥ ५५ ॥

Sabbanāmehi pakāravacanatthe tu thāpaccayo hoti. So pakāro : tathā ; tañ pakārañ : tathā ; tena pakārena : tathā ; tassa pakārassa : tathā ; tasmīñ pakāre : tathā ; evañ : sabbathā ; aññathā, itarathā<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> S<sup>1</sup> casaddaggahaṇena moso paccayo hoti vibhāgatthe. Suttaso : sutaso ; evañ bya<sup>2</sup>.

<sup>2</sup> Cd itarā.

Tusaddaggaḥapaṇi kimatthaṇi? Thattāpaccayo hoti. So viya pakāro : tathattā<sup>1</sup>; yatthattā; aññatthattā; itarathattā; asabathattā.

Et pour exprimer la manière [ou emploie] après les pronoms [le suffixe] *thā*. Ex. Tathā : de cette manière; sabbathā : de toute manière.

### किमिमेहि थं ॥ ५६ ॥

Kiṃ ima iecetehi thaṇipaccayo hoti pakāravacanatthe. Ko pakāro : kathaṇi; kaṇi pakāraṇi : kathaṇi; kena pakārena : kathaṇi; kassa pakārassa : kathaṇi; kasmā pakārā : kathaṇi; kasmīṇi pakāre : kathaṇi; ayaṇi pakāro : itthaṇi; imaṇi pakāraṇi : itthaṇi; iminā pakārena : itthaṇi; anena pakārena : itthaṇi; assa pakārassa : itthaṇi; asmā pakārā : itthaṇi; asmiṇi pakāre : itthaṇi.

Après *kiṃ* et *ima* [on emploie, dans le même sens, le suffixe] *thaṇi*. Ex. Kathaṇi : de quelle manière? itthaṇi : de cette manière.

L'observation jointe à la règle suivante m'oblige à noter ici un point qui, d'ailleurs, n'est peut-être pas sans importance pour l'histoire de cette grammaire. On remarquera, en effet, qu'il y a une forte raison, tirée de ces règles elles-mêmes, de considérer comme interpolés ou déplacés, au moins ce sūtra et le précédent : les suffixes *thā* (*thāl*) et *thaṇi* (*thamu*) sont de ceux qui devaient venir au ch. 5 du Nāmakappa; ils sont, eux aussi, *vibhattisaññāyo* (Pāp. V, 3, 23, 24, 25). Mais, d'autre part, cette façon de considérer ces suffixes et plusieurs autres, empruntée par notre grammairien (II, 5, 1) à Pāṇini (V, 3, 1 svv.), ne se retrouve pas dans la

<sup>1</sup> Cf. 70 : thattā.

grammaire Kâtôntra, qui rejette au contraire tous ces suffixes, y compris les deux qui nous occupent vers la fin du chapitre des taddhîtas; et c'est évidemment sous son influence qu'a eu lieu l'addition ou le déplacement qu'il nous suffit, pour le moment, de constater.

### बुद्धादिसस्त् वासयोगसस्त् सणो च ॥ ५१ ॥

Ādisarassa vā asaṃyogantassādīhyañjanassa<sup>1</sup> vā sorassa vuddhi<sup>2</sup> hoti saṇakārappaccaye pare. Abhidhammaṃ<sup>3</sup> adhiṭṭhe : abhidhammiko : vināṭāya apaccam : venateyyo : evaṃ : vāsīttho : ālasyaṃ.

Asaṃyogantasseti<sup>4</sup> kimatthaṃ ? Bhaggavo.

Et devant les suffixes qui ont un [anubandha] à la première voyelle [du thème], qu'elle soit initiale ou [précédée d'une consonne], reçoit la vuddhi, pourvu qu'elle ne soit pas suivie de plusieurs consonnes. Ex. Ābhidhammiko : qui étudie l'Abhidhamma (= abhidhamma + ŋiko); vāsīttho : descendant de Vasiṭṭha (= vasiṭṭha + ṇo).

Ici encore le « ca » du sūtra ne paraît d'abord présenter aucun sens satisfaisant; mais il est facile de lui restituer avec une grande vraisemblance sa signification primitive. En effet, en rapprochant cette règle de la règle 53, et en observant comme les règles qui l'en séparent sont ici hors de place, personne ne doutera guère que le présent sūtra n'ait dû primitivement faire immédiatement suite au sūtra 55; et dès lors la

<sup>1</sup> Cd vuddhādi\* gānta\*.

<sup>2</sup> Cd \*yogā\*.

<sup>3</sup> Cd vuddhi.

<sup>4</sup> Cd \*dhammā a\*.

<sup>5</sup> Cd \*yogānta\*.



particule qui les devait relier s'explique de la façon la plus naturelle. (Cf. VII, 5, 15. une répétition de ce sūtra sous une autre forme.)

### मा यूनं आगमो ढाने ॥ ५८ ॥

I u iccetesaññ ādibhūtaññ avuḍḍhi<sup>1</sup> hoti tesu ca vuḍḍhi<sup>2</sup> āgamo hoti thāne. Byākaraṇaññ adhite : veyyākaraṇo ; nyāye<sup>3</sup> niyutto : neyyāyiko<sup>4</sup> ; byāvaccassa<sup>5</sup> apaccaññ, putto : veyyāvacco<sup>6</sup> ; dvāre niyutto : dovāriko<sup>7</sup>.

Dans certains cas, *i*, *u* [transformés en *y*, *v* devant la voyelle initiale d'un mot auquel ils sont préfixés] ne subissent pas la vuḍḍhi; mais on ajoute [devant eux, et aussi devant *y*, *v* de certains mots, la vuḍḍhi de *i*, *u*]. Ex. Veyyākaraṇo : un grammairien (de : byākaraṇa); dovāriko : un portier (de : dvāra).

Si imparfaite que soit la forme de ce sūtra, il ne peut y avoir de doute sur le sens : ce qui a fait l'embarras de l'auteur, c'est qu'il a voulu condenser en une seule deux règles de Pāṇini (VII, 3, 3, 4) où la même idée est représentée d'une façon beaucoup plus nette par : « Yvābhyāññ padāntābhyāññ. . . . . — Dvārādināññ ca ». Le s. Kātantra correspondant (fol. 54) : « Na (vṛiddhir asti) yvoḥ padādyor (C. 'dyo) vṛiddhir āgamaḥ », n'est pas du reste beaucoup plus heureux.

<sup>1</sup>, <sup>2</sup> Cd 'vuddhi.

<sup>3</sup> Cd nyā'.

<sup>4</sup> Cd neyyā'.

<sup>5</sup> Cd byāvassa. S' 'vacchassa.

<sup>6</sup> Cd veyyāvacco. S' 'vaccho.

<sup>7</sup> Cd dvāriko. — S' ajoute ici : Yinam iti kimatthaññ ? Totamo vedatassatthāna vedallaññ. Thāneti kimatthaññ ? Visaye nayutto : vesayiko ; sumanassa bhāvo : somanassaññ.

## आत्तञ्च रि ॥ ५६ ॥

1 u iccetesañ āttañ ca hoti rikārāgamo ca thāne. Ārissañ; āṇyañ; āsabbhañ; ājavañ<sup>2</sup>; iccevaṃādi.

Yūnañ iti kīmatthañ<sup>3</sup>? Āpāyikotyādi.

Thāneti kīmatthañ<sup>4</sup>? Vemāniko<sup>5</sup>; opāyiko; opamāyiko; opāyiko<sup>6</sup>.

[Et dans certains cas, *i*, *u* se changent en] *ā* suivi [quelquefois] de [la syllabe] *ri*. Ex. Ārissañ : la condition d'un isī (rishi); āṇyañ : l'état de ce qui est dû (iṇa : la dette).

## आचादिमज्झत्तरानं ठीवस्सा पच्चयेसु च ॥ ६० ॥

Kvaci ādimajjhāttara iccetesañ dīgharassā honti paccāyesu ca appaccāyesu ca. Ādidighe tāva : pākāro; nivāro; pāsādo; pākato; pātimokkho; pātikañkho iccevaṃādi. — majjhādīgho tāva : aṅgamāgadhiko; orabbhamāgaviko; iccevaṃādi. — uttaradīgho tāva : khantī paramañ; tapo titikkhā; sūjānāgiri; koṭārāvaṇaṃ<sup>7</sup>; iccevaṃādi. — Ādirasso tāva : pāgeva; iccevaṃādi; — majjharasso tāva : sumedhaso; suvaṇṇadharahi; iccevaṃādi; — uttararasso tāva : yathābhāviguṇena so; bhovādīnaṃ so hoti, iccevaṃādi. Evañ yathājinavacanānuparodhena yojetabbā<sup>8</sup>.

Quelquefois aussi, devant des suffixes, une voyelle devient longue ou devient brève au commencement, au milieu ou à la fin des mots. Ex. Pākāro : mur

<sup>1</sup> Cd n'a pas : *ri*.

<sup>2</sup> Cd āvaṇṇjavañ.

<sup>3</sup> Cd vemāniko.

<sup>4</sup> Cd S<sup>1</sup> opāyiko.

<sup>5</sup> Cd ajoute : aṅguliyā<sup>7</sup>.

<sup>6</sup> Cd yathānupa<sup>8</sup>.

d'enceinte (de : pa + kar); *suvaṇṇadharo* : qui doit un *suvaṇṇa* (de : *suvaṇṇa* + *dhārayati*); *khanti* (au lieu de : *khanti*) *paramaṇi tapo titikkhā* : la patience, la résignation, est la première des austérités.

L'addition « *paccayesu* en » du scholiaste ne rend pas bien, je pense, l'intention de l'auteur. Après avoir énuméré les suffixes, il enseigne les modifications qu'ils exigent dans les thèmes après lesquels on les emploie : il a parlé d'abord de la *vriddhi*; il passe maintenant à d'autres modifications, et s'il répète ici « *paccayesu* », c'est que, tant qu'il n'a été question que de la *vriddhi*, « *sape* » du sūtra 57 demeurerait en vigueur, tandis que c'est à présent de tous les suffixes en général qu'il est question.

तेसु बुद्धिलोपागमविकारविपरीतादिस्ता च ॥ ६१ ॥

*Tesu ādimajjhuttaresu* <sup>1</sup> *jinavacanānuparodhena kvaci vuḍḍhi* <sup>2</sup> *hoti, kvaci lopo hoti, kvaci āgamo hoti, kvaci vikāro hoti, kvaci viparīto hoti, kvaci ādeso hoti. Ādivuḍḍhi tāva : ābhidhammiko; venateyyo, iccevaṃādi; majjhavuḍḍhi* <sup>3</sup> *tāva : sukhasseyaṇi; sukhakāri dānaṇi, iccevaṃādi; uttaravuḍḍhi-tāva : kālāṅgo; māgadho; paccakkhadhammo, iccevaṃādi. — Ādilopo tāva : tālisaṇi, iccevaṃādi; majjhalopo tāva : kattukāmo; gantukāmo; dhaniyo; kumbhakāraputto; vedallaṇi, iccevaṃādi; uttaralopo tāva : bhikkhū* <sup>4</sup> *; bhikkhuni; iccevaṃādi. — Ādūgamo tāva : vutto bhagavatā, iccevaṃādi; majjhāgamo tāva : sa silavā sa paṇṇavā, iccevaṃādi; uttarāgamo tāva : vedallaṇi, iccevaṃādi. — Ādivikāro tāva :*

<sup>1</sup> <sup>2</sup> Cf. ici et partout dans la suite : *vuddhi*, *S* *vuḍḍhi*.

<sup>3</sup> Peut-être faut-il lire : *ādimajjhuttarānaṇi*. — Évidemment *tesu* du sūtra signifie : *tesu paccayesu*.

<sup>4</sup> Cf. et *S* ici et dans la suite : *majjhe*, puis le terme technique : *vuḍḍhi*, etc.

<sup>5</sup> Cf. *S* *bhikkhu*.

ārissañ<sup>1</sup>; āsabbhāñ; āgyañ, iccevaṃādi; majjhavikāro tāva : varārissañ<sup>2</sup>; parārissañ<sup>3</sup>; iccevaṃādi; uttaravikāro tāva : tēri; sukhāñ, iccevaṃādi. — Ādiviparito tāva : uggate suriye; uggacchati, iccevaṃādi; majjhaviparito tāva : samuggacchati; samuggate suriye, iccevaṃādi; uttaraviparito tāva : dīgu; digunnāñ, iccevaṃādi. — Ādiādeso tāva : yūnāñ iccevaṃādi<sup>4</sup>; majjhādeso tāva : nyāyogo, iccevaṃādi; uttarādeso tāva : sabbaseyyo; sabbasettho, iccevaṃādi. — Evañ yathānuparodhena yojetabbā.

Quelquefois aussi, devant des suffixes [quelconques], les thèmes sont sujets au commencement, au milieu ou à la fin : 1° à la vuḍḍhi. Ex. Sukhakāri dānañ : l'aumône assure la félicité (kāri de la racine kar); — 2° à des apocopes. Ex. Tālisāñ : quarante (pour : cattālisāñ); — 3° à des additions de lettres. Ex. Vutto : dit (= skrt. uktaḥ); — 4° à des modifications phoniques. Ex. Ārissāñ : la condition d'un Rishi (de : isi); — 5° à des atténuations [vocaliques]. Ex. Uggacchati : il descend (pour : o — gacchati, cf. II, 1, 28); — 6° à des substitutions. Ex. Sabbasettho : le meilleur de tous (settho, superlatif de pasattha, pour la formation duquel le radical *se* remplace le radical *passatth*. (Cf. II, 5, 17.)

Parmi les exemples donnés par le scholiaste, plusieurs, comme on le verra, sont assez mal choisis. C'est ainsi que les cas d'ādivuḍḍhi ne sont pas du ressort de la présente règle, puisqu'une règle spéciale leur est consacrée ci-dessus; quant aux exemples d'uttaravuḍḍhi, j'avoue ne pas voir comment

<sup>1</sup>, <sup>2</sup>, <sup>3</sup> Cf. \*rissāñ.

<sup>4</sup> 3<sup>e</sup> i ca u ca yū yūnāñ ?.



ils rentrent dans les cas dont il est question (l'o final est un *ādesa*—II, 1, 53); je ne vois même pas de correction au moyen de laquelle on les y pourrait faire rentrer. — Il n'est peut-être pas très-facile de déterminer exactement la nuance qui distingue deux des termes dont se sert le sūtra : *vikāra* et *viparīta*. À en juger par les exemples du commentaire, il semblerait que le premier désigne particulièrement les changements par et avec addition, i devant *āri*, a devenant *dai*, les changements augmentatifs, si je puis ainsi parler; le second au contraire marquerait les changements opposés, lorsque, par exemple, une voyelle longue telle que o s'atténue et devient u, comme dans : *digu*. Mais il est bien difficile de fonder une distinction solide sur de si faibles données, et cela d'autant plus que la valeur étymologique des termes « *vikāra* » et « *viparīta* » est trop vague pour nous guider sûrement.

### अयुवपानञ्चायो वुट्ठि ॥ ६२ ॥

A iti<sup>1</sup> akāro i i iti ivanno u ū iti uvanno; tesāñ akāraivaṇṇavaṇṇānañ ā e o vuddhiyo honti yathāsaṅkhyāñ a i u avuddhi ca hoti<sup>2</sup>. Ābhidhammiko; venateyyo; olampiko<sup>3</sup>; abhidhammiko; vinateyyo; ulampiko<sup>4</sup>.

Punavuddhiggahapañ kimatthañ? Uttarapadavuddhi-bhāvatthañ<sup>5</sup>, Āṅgamagadhehi<sup>6</sup> āgato : āṅgamāgadhiko; nigamo ca janapado ca : nigamajanapadā, nigamajanapadesu jātā : negamajānapadā<sup>7</sup>; puri ca janapado ca : purijanapadā, purijanapadesu jātā : porajānapadā<sup>8</sup>; satta ahāni : sattahañ<sup>9</sup>; sattahe<sup>10</sup> niyutto : sattabhiko; catasso vijjā : catuvijjāñ, catuvijje niyutto : catuvejjiko<sup>11</sup>; iccevaṇṇādi.

<sup>1</sup> S<sup>f</sup> a ā iti. — <sup>2</sup> Cd a i u vuddhiñ, ā. — <sup>3</sup>, <sup>4</sup> Cd "lampi".

<sup>5</sup> S<sup>f</sup> n'a pas : uttara<sup>2</sup> vatthañ.

<sup>6</sup> Cd "māga", S<sup>f</sup> "magga".

<sup>7</sup> Cd nigamajana<sup>2</sup>, S<sup>f</sup> negamajana<sup>2</sup>.

<sup>8</sup> Cd purijana<sup>2</sup>, S<sup>f</sup> porijana<sup>2</sup>.

<sup>9</sup>, <sup>10</sup> Cd S<sup>f</sup> "sattā".

<sup>11</sup> Cd S<sup>f</sup> catuvijjiko.

Vuddhi iccanena kvattho ? Vuddhūdisarassa vāsaṇṇyogantassa saṇe ca. (V, 57.)

La vuddhi de *a, i, ī, u, ū* est *ā, e, o*. Ex. Ābhidhammiko : qui étudie l'abbhidhamma ; venateyyo : descendant de Vinatā ; oḷupiko : qui traverse sur un radeau.

Les cas que le scholiaste rattache à ce sūtra par son arbitraire interprétation du mot vuddhi sont ceux où le second terme d'un composé prend la viddhi devant tel ou tel suffixe, ou seul ou concurremment avec le premier membre, cas traités par Pāṇini, VII, 3, 10 svv. Il faut remarquer du reste qu'aucun des exemples du scholiaste ne rentre dans les règles du grammairien sanskrit ; pour le dernier « cātavejjiko » on peut comparer la Siddhāntakaumudī in Pāṇ. VII, 3, 31 (éd. Calc. 1870, I, p. 655). Il en est du reste deux autres encore : negamajānapadā et porajānapadā, qui, si j'ai eu raison de les lire ainsi, tomberaient à faux, puisque ces deux mots ne sont que des composés dvandva formés chacun de deux membres qui ont reçu la viddhi *antérieurement* à la composition ; mais ce n'est pas la première ni l'unique méprise du commentateur, et est-il possible d'admettre, pour l'en absoudre, des formes : *nigamajānapadā, purijānapadā* ?

ITI NĀMAKAPPE TADDHITAKAPPE AṬṬHAMO KAṆḌO.

Ākhyāta'sāgaraṃ aṭṭajjatanūtarāṅgaṃ  
Dhātujjalaṃ vikarapāgamokālamīnaṃ

<sup>1</sup> Ici comme dans la suite. A. lit avec Cd et toutes mes autres autorités singhalaises (Bālavatāra, éd. Colombo, Rūpasiddhī, etc.) : « ākhyāta » ; malgré l'autorité de tant de témoignages j'ai cru devoir rétablir l'orthographe étymologique, nécessaire d'ailleurs en raison de l'*ā* long.

Lopānubandharayaṃ atthavibhāgatiraṃ  
 Dhīrā taranti kavino puttābuddhināva;  
 Vicittasāṅkhārāparikkhitaṃ imaṃ  
 Ākhyātasaddaṃ vipulaṃ asesato  
 Paṇamya<sup>1</sup> sambuddhaṃ anantaḡocaraṃ  
 Sugocaraṃ yaṃ vadato supātha me<sup>2</sup>.

अथ : पुत्रानि विभत्तीनं ह्य परस्सयदानि ॥ १ ॥

Atha sabbāsaṃ vibhattinaṃ yāniyāni pubbāni cha padāni  
 tānītāni parassapadasaṃñāni honti. Taṃ yathā : ti<sup>3</sup> anti si<sup>4</sup>  
 tha mi<sup>5</sup> ma.

Parassapadaṃ iccanena<sup>6</sup> kvattho ? Kattari parassapadaṃ.  
 (VI. 2, 25.)

Dans les [énumérations des] désinences [ver-  
 bales], les six premières formes sont [toujours celles  
 du] parassapada. Ex. Les désinences *tī*, *anti*, *sī*,  
*tha*, *mi*, *ma* dans l'énumération du sūtra 18.

परस्सयत्तनोपदानि ॥ २ ॥

Sabbāsaṃ vibhattinaṃ yāniyāni<sup>7</sup> parāṇi cha tānītāni attā-  
 nopadāni hontī. Taṃ yathā; te ante se vhe e mhe.

Attanopadaṃ iccanena kvattho ? Attanopadāni bhāve ca  
 kaṃmaṇi. (VI. 4, 37.)

Les [six] autres sont [celles de l'] attanopada.

<sup>1</sup> A. paṇamya.

<sup>2</sup> A. sunātha.

<sup>3</sup> Avant atha, Cd a un distique que A. a avec raison rejeté au bas  
 de la page, comme interpolé :

Adhikāre maṅgale ceva nipphanne avadhāraṇe

Anantare cāpadāne aṭṭhasaddo pavattati.

<sup>4</sup>, <sup>5</sup>, <sup>6</sup> Dans Cd avec i long.

<sup>7</sup> Ici et dans les sūtras suivants A. iccanena.

<sup>8</sup> Cd yāni yāni.

Ex. Les désinences *te, ante, etc.* de l'énumération du sûtra 18.

### द्वे पठममज्जिमुत्तमपुरिसा ॥ ३ ॥

Tāsañ sabbāsañ vibhattinañ parassapadānañ attanopadānañ ca dvedve padāni paṭhamamajjhimauttamapurisasaññāni honti. Tañ yathā : ti anti iti paṭhamapurisā; si tha iti majjhimapurisā; mi ma iti uttamapurisā; attanopadānipi te ante iti paṭhamapurisā; se vhe iñ majjhimapurisā; e mhe iti uttamapurisā; evaṃ sabbattha.

Paṭhamamajjhimuuttarapurisa iccanena kvattho ? Nāmiñhi payujjamañepi tulyādhikarāṇe paṭhamo : tumhe majjhimo ; amhe uttamo. (VI, 1, 5, 6, 7.)

[Ces désinences appartiennent successivement et] par groupes de deux [à] la troisième, [à] la seconde et [à] la première personne. Ex. ti, anti sont les désinences de la troisième personne; si, tha, de la seconde, etc.

J'ai, dans la traduction, substitué les dénominations des personnes qui nous sont familières à celles, précisément opposées, dont se servent les sûtras.

### सत्वेसं एकाभिधाने परो पुरिसो ॥ ४ ॥

Sabbesañ tiṇṇaṃ paṭhamamajjhimuuttarapurisaṇaṃ ekābhi-dhāne paro puriso gahetabbo. So ca paṭhati te ca paṭhanā tvaṃ ca paṭhasi tumhe ca paṭhatha ahañ ca paṭhāmi : mayaṃ paṭhāma : so pacati te ca pacanti tvaṃ ca pacasi tumhe ca pacatha ahañ ca pacāmi : mayaṃ pacāma : evaṃ sesāsu vibhattisu paro puriso yojetabbo.

Pour [les embrasser] toutes [trois] dans une ex-



pression unique, [on se sert de] la dernière [dans l'énumération ci-dessus] (c'est-à-dire de la première personne). Ex. So ca paṭhati, te ca paṭhanti, tvañ ca paṭhasi, tumhe ca paṭhattha, ahañ ca paṭhāmi (il lit, ils lisent, tu lis, vous lisez, je lis) donnent ensemble : mayañ paṭhāma : nous lisons.

नामन्ति पयुज्जमानेपि तुल्याधिकरणे पट्ठमो ॥ ५ ॥

Nāmanhi payujjamānepi appayujjamānepi tulyādhikaraṇe paṭṭhama puriso hoti. So gacchati; te gacchanti. Appayujjamānepi : gacchati; gacchanti.

Tulyādhikaraṇeti kimatthañ ? Tena haññase tvañ devadattena.

Avec un nom exprimé [ou sous-entendu], de même relation syntactique (qui lui sert de sujet), [le verbe se met à] la troisième personne. Ex. So gacchati : il marche; gacchanti : ils marchent.

तुम्हे मज्झिमो ॥ ६ ॥

Tumhe payujjamānepi appayujjamānepi tulyādhikaraṇe majjhimo puriso hoti. Tvañ yāsi; tumhe yātha. Appayujjamānepi : yāsi; yātha.

Tulyādhikaraṇeti kimatthañ ? Tayā paccate odano.

Avec [le pronom] *tumha* [exprimé ou sous-entendu au nominatif, le verbe se met à] la deuxième personne. Ex. Tvañ yāsi : tu vas; yātha : vous allez.

## अम्हे उत्तमो ॥ ९ ॥

Amhe payujjamānēpi appayujjamānēpi tulyādhikarāṇe uttamo puriso hoti. Ahaṃ yajāmi; mayāṃ yajāma. Appayujjamānēpi : yajāmi; yajāma.

Tulyādhikarāṇeti kimatthaṃ? Mayā ijate buddho.

Avec [le pronom] *amha* [exprimé ou sous-entendu, au nominatif, le verbe se met à] la première personne. Ex. *Ayaṃ yajāmi* : j'offre un sacrifice; *yajāma* : nous offrons un sacrifice.

## काले ॥ ८ ॥

Kāle iccetaṃ adhikāratthaṃ vedītabbaṃ.

[Les sūtras suivants traitent de l'emploi] des temps.

## वत्तमाना पच्चुप्पन्ने ॥ ८ ॥

Paccuppanne kāle vattamānāvibhatti<sup>1</sup> hoti. Pāṭaliputtam gacchati; sāvatthiṃ pavisati; viharati jetavane.

Le [temps dit] *vattamānā* marque le présent. Ex. *Pāṭaliputtam gacchati* : il va à Pāṭaliputta.

## आनत्यासिट्ठेनुत्तकाले पञ्चमी ॥ १० ॥

Ānattiyatthe ca āsittatthe ca anuttakāle pañcamīvibhatti hoti. Karotu kusalaṃ; subhaṃ te hotu.

<sup>1</sup> Cd vattamānavibhattiyo honti.

<sup>2</sup> Cd ānatyā°.

La [forme dite] pañcamī marque l'ordre, le souhait, sans détermination de temps. Ex. Karotū kusa-  
laṃ : qu'il fasse le bien ! subhaṃ te hotu : puisses-  
tu être heureux !

### अनुमतिपरिकल्प्येसु सत्तमी ॥ ११ ॥

Anumatyatthe ca parikappatthe ca anuttakāle sattamī-  
bhatti hoti. Tvaṃ gaccheyyāsi ; kiṃ ahaṃ kareyyāmi ?

La [forme dite] sattamī marque l'adhésion, l'hési-  
tation, [sans indication de temps]. Ex. Tvaṃ gac-  
cheyyāsi : tu peux aller ; kiṃ ahaṃ kareyyāmi : que  
pourrais-je faire ?

### अपचक्रवे परेकवार्तीति ॥ १२ ॥

Apaccakkhe atīte kāle parokkhāvibhatti hoti. Supine kila  
evaṃ<sup>1</sup> āha : evaṃ kila porāṇā āhu.

Le [temps dit] parokkhā marque un passé indé-  
terminé. Ex. Supine kila evaṃ āha : il parla ainsi  
en songe ; evaṃ kila porāṇā āhu : ainsi parlèrent les  
anciens.

### हीयोपभुतिपचक्रवे हीयत्तनी ॥ १३ ॥

Hiyoppabhuti atīte kāle paccakkhe vā apaccakkhe vā hiyat-  
tanivibhatti hoti. So maggaṃ agamā<sup>2</sup> ; te agamu<sup>3</sup> maggaṃ.

Le [temps dit] hiyattani marque un passé déter-

<sup>1</sup> Cd "kilam āha.

<sup>2</sup> A. agama ma'.

miné, ne remontant pas au delà de la veille. Ex. So maggañ agamā : il est allé sur la route.

### सर्वापेक्षतनी ॥ १३ ॥

Ajjappabhūti atite kāle paccakkhe vā apaccakkhe vā samipe ajjatanivibhatti hoti. So maggañ agamī ; te maggañ agamuñi.

Le [temps dit] ajjatani marque un passé tout voisin. Ex. So maggañ agamī : il est allé (aujourd'hui) sur la route.

Le commentaire du scholiaste paraît s'inspirer du s. Kātantra correspondant : « Adyatane 'līte kāle 'dyatani » (fol. 57).

### मायोगे सबुकाले च ॥ १५ ॥

Hiyattani ajjatani iccetā vibhattiyo yadā māyoge<sup>1</sup> tadā sabbakāle ca honti. Mā gamā ; mā vacā ; mā gamī ; mā vaci.

Casaddaggahaṇena pañcamivibhatti hoti. Mā gacchāhi.

Et en construction avec mā il s'emploie sans acception de temps. Ex. Mā gamī : qu'il n'aille pas.

Je ne sais si, en réintroduisant ici la *hiyattani*, le scholiaste répond bien à l'intention de l'auteur ; mais cela serait d'autant moins surprenant que des formes d'aoristes, telles que *agamā*, sont ici considérées comme des imparfaits. (cf. s. 13) ; toutefois il est douteux qu'il faille faire remonter jusqu'à l'auteur des sūtras la responsabilité d'une pareille confusion. On sait d'ailleurs que, en sanskrit, *mā* ne s'emploie avec l'imparfait dans le sens en question qu'accompagné de *smā* (Pāṇ. III. 3, 175 ; Kātantravṛ. fol. 59).

### अनागते भविस्सन्ती ॥ १६ ॥

Anāgate kāle bhavissantivibhatti hoti. So gacchissati ; so karissati ; te gacchissanti ; te karissanti.

<sup>1</sup> A. "māyoge tadā".



Le [temps dit] bhavissantī marque le futur. Ex. So gacchissati : il ira.

किरियातिपवेतीति कालातिपत्ति ॥ १९ ॥

Kiriyaṭipamamatte atīte kāle kālātipattivibhatti hoti. So ce taṃ yānaṃ alabhissā agacchissā; te ce taṃ yānaṃ alabhiṣṣaṃsu agacchissāṃsu.

Le [temps dit] kālātipatti marque le passé où l'action [aurait pu être, mais] n'a pas été exécutée. Ex. So ce taṃ yānaṃ alabhissā agacchissā : s'il avait pris cette voiture, il serait venu.

वत्तमाना ति अन्ति सि थ मि म ते अन्ते से ँ  
ए ँ ॥ १८ ॥

Vattamānā<sup>1</sup> iccesā saññā hoti ti anti sī tha mi ma te ante se vhe e mhe iccetesāṃ dvādasannaṃ padānaṃ.

Vattamānā<sup>2</sup> iccanena kvattho? Vattamānā paccuppanne. (VI, 1, 9.)

Les désinences du présent (vattamānā) sont : ti, anti; sī, tha; mi, ma; te, ante; se, vhe; e, mhe.

पञ्चमी तु अन्तु हि थ मि म तं अन्ते स्सु ँ ए  
अमसे ॥ १८ ॥

Pañcamī iccesā saññā hoti tu antu hi tha mi ma taṃ an-  
taṃ sso vho e amase iccetesāṃ dvādasannaṃ padānaṃ.

<sup>1</sup> A. "tipanne".

<sup>2</sup> Ccl "māna icca".

<sup>3</sup> Ccl A. "māna i".

Pañcamī iccanena kvattho ? Ānattiyāsittiphenuttakāle pañcamī. (VI. 1, 10.)

Les désinences de l'impératif (pañcamī) sont : tu, antu; hi, tha; mi, mha; — taiñ, antaiñ; ssu, vho; e, āmase.

सत्तमी एय्य एय्युं एय्यासि एय्याथ एय्यामि एय्याम  
एथ एरं एथो एय्यन्तो एय्यं एय्यान्ते ॥ २० ॥

Sattamī iccesā saññā hoti eyya eyyūñ eyyāsi eyyātha eyyāmi eyyāma etha erañ etho eyyavho eyyañ eyyāmihe iccetesañ dvādasannañ padānañ.

Sattamī iccanena kvattho. Anumatiparikappatthesu sattamī. (VI. 1, 11.)

\* Les désinences du potentiel (sattamī) sont : eyya, eyyūñ; eyyāsi, eyyātha; eyyāmi, eyyāma; etha, erañ; etho, evho; eyyañ, eyyāmihe.

परोक्खा अ उ ए त्य अ न्ह त्ये त्यो क्खो इ न्ह ॥ २१ ॥

Parokkhā iccesā saññā hoti a u e ttha a mha ttha re ttho vho i mhe iccetesañ dvādasannañ padānañ.

Parokkhā iccanena kvattho ? Apaccakkhe parokkhātite. (VI. 1, 12.)

Les désinences du parfait (parokkhā) sont : a, u; e, ttha; a, mha; ttha, re; ttho, vho; i, mhe.

हीयत्तनी आ ऊ ओ ए अ म्हा<sup>१</sup> ए एं से ँ ई

म्हसे ॥ २२ ॥

Hiyattani iccesā saññā hoti ā ū o ttha a mha<sup>१</sup> ttha tthuñ  
se vhañ iñ mhaṣe iccetesañ dvādasannañ padānañ.

Hiyattani iccanena kvattho? Hiyoppabhutī paccakkhe  
hiyattani. (VI, 1, 13.)

Les désinences de l'imparfait (hiyattani) sont : ā,  
ū; o, ttha; a, mha; ttha, tthuñ; se, vhañ; iñ,  
mhaṣe.

अज्जतनी ई उ ओ ए ई म्हा<sup>१</sup> आ ऊ से ँ अ

म्हे ॥ २३ ॥

Ajjatani iccesā saññā hoti i uñ o ttha iñ mha ā ū se vhañ  
a mhe iccetesañ dvādasannañ padānañ.

Ajjatani iccanena kvattho? Samipejjatani. (VI, 1, 14.)

Les désinences de l'aoriste (ajjatani) sont : i, uñ;  
o, ttha; iñ, mha; ā, ū; se, vhañ; a, mhe.

भविस्सन्ती स्सति स्सन्ति स्ससि स्सथ स्सामि स्सान

स्सते स्सन्ते स्ससे स्सद्धे स्सं स्सम्हे ॥ २४ ॥

Bhavissanti iccesā saññā hoti ssati ssanti ssasi ssatha ssāmi  
ssāma ssate ssante ssase ssavhe ssāñ ssāmhe iccetesañ dvāda-  
sannañ padānañ.

Bhavissanti iccanena kvattho? Anāgate bhavissanti. (VI,  
1, 16.)

<sup>१</sup>, <sup>२</sup> Col mha.

Les désinences du futur (bhavissanti) sont : ssati, ssanti; ssasi, ssatha; ssāmi, ssāma; ssate, ssante; ssase, ssavhe; ssamī, ssāmhe.

कालातिपत्ति स्सा स्सं सु स्से स्सथ स्सं स्सन्हा स्सथ  
स्सिं सु स्ससे स्सन्हे स्सं स्साम्हास्से ॥ २५ ॥

Kālātipatti iccesā saññā hoti ssa ssaṃsu sse ssatha ssaṃ  
ssamhā ssatha ssaṃsu ssase ssavhe ssaṃ ssāmhasse iccetesaññā  
dvādasannaṃ padānaṃ.

Kālātipatti iccanena kvattho? Kiriyaṭipanneti kālātipatti.  
(VI, 1, 17.)

Les désinences du conditionnel (kālātipatti) sont : ssā, ssaṃsu; sse, ssatha; ssaṃ, ssamhā; ssatha, ssaṃsu; ssase, ssavhe; ssaṃ, ssāmhasse.

हीयत्तनीसत्तमीपञ्चमीवत्तमाना सबुधातुकं ॥ २६ ॥

Hiyattanādayo cutasso sabbadhātukasaññā honti<sup>1</sup>. Agamā;  
gaccheyya; gacchatu; gacchati.

Sabbadhātuka iccanena kvattho? Ikārāgamo asabbadhātu-  
kamhi. (VI, 4, 35.)

Les désinences de l'imparfait, du potentiel, de l'impératif et du présent, sont ce qu'on appelle *sabbadhātuka*. Ex. Agamā : il allait; gacchatu : qu'il aille; — tous deux sans *i* de liaison d'après le sūtra VI, 4, 35.

ITI ĀKHYĀTAKAPPE PAṬṬHAMO KĀṆḌO.

<sup>1</sup> A. Cd \* kasañña hoti.



## धातुलिङ्गि परा पच्चया ॥ १ ॥

Dhātu liṅga icceteḥi parā paccayā honti. Karoti; gacchati, yo koci karoti taṃ kubbantaṃ añño karohi iccevaṃ braviti<sup>1</sup>; kāreti; athavā karontaṃ payojayati; kāreti; saṅgho pabbataṃ iva attānaṃ ācarati; pabbatāyati; samuddaṃ iva attānaṃ ācarati; samuddāyati<sup>2</sup>; evaṃ samuddo ciccitaṃ iva attānaṃ ācarati; ciccitāyati; vasiṭṭhaṃ apaccaṃ; vasiṭṭho; evaṃ aññepi yojetabbā.

Les suffixes [s'attachent] à la fin des racines et des thèmes nominaux. Ex. Karoti : il fait (kar + o + ti); pabbatāyati : il ressemble à (il est inébranlable comme) une montagne (pabbata + āya + ti).

## तिङ्गुपक्रितमानेहि खहसा वा ॥ २ ॥

Tiṅga gupa kita māna icceteḥi dhātūhi kha cha sa iccete paccayā honti vā. Titikkhati; jigucchati; tikiucchati; vimaṃsati.

Vāti kīmaṭṭhaṃ? Tejati; gopati; māneti.

Les racines *tij*, *gup*, *kit*, *mān*, prennent dans certains cas [les suffixes] *kha*, *cha*, *sa*. Ex. Titikkhati : il endure; jigucchati : il a en horreur; tikiucchati : il guérit; vimaṃsati : il considère.

Nous avons ici un nouvel exemple d'une inexactitude de langage déjà relevée précédemment et dont nous trouverons plus d'un cas dans cette section : l'auteur du sūtra n'a sans

<sup>1</sup> A. braviti.

<sup>2</sup> A. Col samuddhayati.

doute pas méconnu les différences de signification au point de présenter *tejati* et *titikkhati* comme s'employant indifféremment l'un pour l'autre, mais seulement comme des formes diverses et de significations différentes, issues d'une racine commune. La *Rûpasiddhi* le constate explicitement pour le cas présent, comme on le peut voir par la remarque § de M. d'Alwis, p. 13. Il est curieux pourtant que *Durgasimha* (fol. 61) donne le suffixe *san* comme employé *svârthe* dans ces cas. — On voit que notre auteur comprend *vîmāṁs* comme = skr. *mimāṁs* (v pour m par dissimilation) (cf. VI, 3, 6); M. Fausbøll (*Five Jât.* p. 37) avait pensé à *vi-mṛṣ*; mais l'long paraît décisif contre cette explication. — Pour un changement phonique tout analogue cf. le *prākṛit* *vanmahā* = *manmathah* (*Pararuci*, éd. Cowell, II, 9).

### भुजघसहसुपादीहि तुमिच्छत्येसु च ॥ ३ ॥

*Bhuja* *ghasa* *hara* *su* *pā*<sup>1</sup> *icce**te**hi* *dhātūhi* *tumicchatthesu* *kha* *cha* *sa* *icce**te* *paccayā* *honti*. *Bhottuṁ icchati* : *bubhukkhati*; *ghasituṁ icchati* : *jighacchati*; *harituṁ icchati* : *jigāṁsati*, *sotuṁ icchati*<sup>2</sup> : *sussūsati*<sup>3</sup>; *pātuṁ icchati* : *pivāsati*.

*Vāti kimatthaṁ* ? *Bhottuṁ icchati*.

*Tumicchatthesviti kimatthaṁ* ? *Bhuñjati*.

Et les racines *bhuj*, *ghas*, *har*, *su*, *pā*, etc. dans le sens désidératif [prennent les suffixes *kha*, *cha*, *sa*].  
Ex. *Bubhukkhati* : il désire manger; *jighacchati* : il désire avaler; *jigāṁsati* : il désire prendre; *sussūsati* : il désire entendre; *pivāsati* : il désire boire.

### आय नामतो कत्तुपमानाद्यचोरे ॥ ४ ॥

*Nāmato* *kattupāmānā* *icce**ta**smā* *ācāratthe* *āyappaccayo* *hoti*. *Pabbatāyati*; *cicceṭṭāyati*; *evam* *aññepi* *yojetabbā*.

<sup>1</sup> A. *Ca* "supa".

<sup>2</sup> A. *supātum icchati*.

<sup>3</sup> *Ca* *sussūyati*.

[On emploie le suffixe] *āya* après un thème nominal pour [en former un verbe destiné à] exprimer la manière d'être du sujet en le comparant [à l'objet exprimé par le thème]. Ex. *Pabbatāyati* : il est comme une montagne.

### इय्यमाना च ॥ ५ ॥

*Nāmato upamānā ācāratthe ca iyappaccayo hoti. Achattāṃ chattaṃ iva ācarati : chatthiyati, aputtāṃ puttāṃ iva ācarati : puttiyati.*

*Upamānāti kimatthaṃ ? Dhammāṃ ācarati.*

*Ācārattheti kimatthaṃ ? Chattaṃ iva rakkhati. Evaṃ aññe pi yojetabbā.*

Le suffixe *īya* s'emploie de même, la comparaison ne portant pas sur le sujet. Ex. *Puttiyati* : il traite comme un fils.

Naturellement, si l'auteur répète *upamānā* dans le sūtra, c'est pour éliminer la partie du composé « *kattupamānād* » qu'il ne répète pas. De là la traduction.

### नामम्हात्तिच्छये ॥ ६ ॥

*Nāmamhā attano icchatthe<sup>1</sup> iyappaccayo hoti. Attano pattaṃ icchatthi : pattiyati; evaṃ : vatthiyati; parikkhāriyati; civarīyati; dhanīyati; paṭiyati.*

*Atticchatthe ti kimatthaṃ ? Aññassa pattaṃ icchatī. Evaṃ aññe pi yojetabbā.*

[Il s'emploie aussi] après un nom pour marquer

<sup>1</sup> Cd "ithe ca i".

que le sujet désire, pour soi [l'objet que le nom désigne]. Ex. Pattiyati : il désire (pour lui) une écuelle.

Pourquoi cette répétition de « nāmābhā » après « nāmato » du sūtra 4? Il en faut sans doute chercher simplement l'origine dans le texte correspondant de Pāṇini (III, 1, 8) : « Supa ātmanah kyac », ou plutôt du sūtra Kāśantrā (I, 61) : « Nāmna atmeccāyān yi », où *supah* et *nāmnaḥ* s'explique naturellement, le sūtra précédent traitant également dans les deux ouvrages de la formation des désidératifs et commençant par le mot *dhātoh*; le grammairien pâli a purement et simplement transporté la règle dans son ouvrage, sans tenir compte du changement rendu nécessaire par la différence de l'ordre adopté.

धातूहि णेणयणापेणापया कारितानि हेत्वथ्ये ॥ ७ ॥

Sabbehi dhātūhi ñe ñaya ñāpe ñāpaya iccete paccayā honti kārītasāñño ca hetvatthe. Yo koci karoti tañ kubbantañ añño karohi iccevañ bravīti<sup>1</sup> athavā karontañ payojayati : kareti, kārayati, kārapeti, kārapayati; ye keci karonti te kubbante aññe karoṭha karoṭha iccevañ bruvanti<sup>2</sup> : kārenti, kārayanti, kārapenti, kārapayanti; yo koci pacati tañ añño pacāhi pacāhi iccevañ bravīti<sup>3</sup> athavā pacantañ payojeti : pāceti, pācayati, pācāpeti, pācāpayati; ye keci pacanti te pacante aññe pacattha pacattha iccevañ bruvanti<sup>4</sup> : pācenti, pācayanti, pācāpenti, pācāpayanti; evañ : haneti, hanayati, hanāpeti, hanāpayati; bhañeti, bhañayati, bhañāpeti, bhañāpayati. Tathariva aññepi yojetabbā.

Hetvatthe ti kimatthañ? Karoti; pacati.

Athaggahañena lappaccayo hoti. Jotatati.

Pour exprimer la cause on ajoute aux racines

<sup>1, 2</sup> A. bruviti.

<sup>3, 4</sup> Cd. bruvante.



verbaux [les suffixes] *ṇe, ṇaya, ṇāpe, ṇāpaya* [qu'on appelle suffixes] causatifs. Ex. *Pāceti, pācayati, pācāpeti, pācāpayati* : il fait cuire (par un autre).

### आतुह्ये नामस्मा णयो च ॥ ८ ॥

*Tasmiṇā nāmasmā ṇayappaecayo hoti kārītasāññā ca dhātūrūpe. Atihaññā alikkamati maggañ : atihatthayati; vipāya upagāyati : upaviṇayati<sup>1</sup>; daḍḍhañ karoti viṇayañ : daḍḍhayati; visuddhā hoti rati : visuddhayati.*

*Casaddaggaḥayena āra āla icceto paccayā honti. Antarā-rati<sup>2</sup>; upakkamālati.*

[Le suffixe] *ṇaya* [s'emploie] aussi après un thème nominal pour en former un thème verbal. Ex. *Atihatthayati* : il traverse sur un éléphant; *upaviṇayati* : il accompagne sur la viṇā.

Il n'y a pas lieu de transporter ici « *kārītasāññā* », avec le scholiaste; il interprète mal le *ca* destiné seulement à marquer que le suffixe *ṇaya* qui sert à former des causatifs a encore un autre emploi, à savoir, etc. En effet, les dénominatifs formés de la sorte ne subissent pas l'application de la règle VI, 4, 2. Il est vrai qu'ils ne font pas moins exception à V, 57.

### भावकम्मेसु यो ॥ ८ ॥

*Sabbhi dhātūhi bhāvakammesu yappaecayo hoti. Thiyate; bujjhiyate; paccate; labbhate; kariyate; ijjate; uccate.*

*Bhāvakammesu kīmatthañ? Karoti; pacati; paṭhati<sup>3</sup>.*

<sup>1</sup> Cf. *upaviṇayati*.

<sup>2</sup> Cf. *Santarā*.

<sup>3</sup> A. ajoute : *Yoggahanena abhāvakammesupi yappaecayo hoti : daddallati.*

Dans le sens neutre-impersonnel et dans le sens passif on emploie le suffixe *ya*. Ex. *Thiyate* : on est debout; *labbhate* : il est pris.

तस्स चवगयकाखकास्सं सधात्वन्तस्स ॥ १० ॥

*Tassa yappaccayassa cavaggayakāravakārattañ hoti dhā-*  
*tvantena sāha yathāsambhavañ. Vuccate; vuccante; uccate;*  
*uccante; majjate; majjante; paccate; paecante; bujjhate;*  
*bujjhante; yujjhate; yujjhante; kujjhate; kujjhante; ujjhate;*  
*ujjhante; haññate; haññante; kayyate; kayyante; dibbate;*  
*dibbante.*

[La consonne initiale de] ce suffixe et la finale de la racine deviennent l'une et l'autre palatales ou [se changent en] *y* ou *v* (*b*). Ex. *Vuccate* : il est dit (pour : \**vucyate*); *majjate* : il est enivré (pour : *ma-dyate*); *kayyate* : il est fait (pour : *karyate*); *dibbate* : il joue (pour : *divyate*).

इवणागमो वा ॥ ११ ॥

*Sabbehi dhātūhi yamhi paccaye pare ivanāgamo hoti vā.*  
*Kariyyate; kariyyanti*<sup>1</sup>; *gacchiyyate*<sup>2</sup>; *gacchiyyanti.*

*Vāti kimatthañ? Kayyate.*

Ou bien [le suffixe *ya* peut recevoir un] *i* additionnel. Ex. *Kariyate* : il est fait (au lieu de : *kayyate*).

<sup>1</sup> Cd *kariyyanti*. A. *kariyanti*.

<sup>2</sup> Cd *gacchiyyate*. A. *gacchiyate*.

## पुत्रुपञ्च ॥ १२ ॥

Sabbehi dhātūhi yappaccayo pubbatūpaṇ āpajjate vā.  
Vuḍḍhate; phallate; dammate; labbhate; sakkate; dissate.  
Vāti kimatthañ? Damyate<sup>1</sup>.

Le y du suffixe peut aussi s'assimiler à la consonne finale de la racine. Ex. Dammate : il est dompté; dissate : il est vu.

## यथा कर्त्तरि च ॥ १३ ॥

Yathā bhāvakammesu yappaccayassādeso hoti tathā kattari yappaccayassādeso kattabho. Bujjhati; vijjhati; maññati; sibhati.

[Employé] au sens actif, [le suffixe ya subit] les mêmes modifications. Ex. Bujjhati : il sait; maññati : il pense.

## भुवाहितो अ ॥ १४ ॥

Bhū iccevaṇādito dhātuganato appaccayo hoti kattari. Bhavati; pacati; pañhati; yajati.

Les verbes de la classe bhū prennent [à l'actif le suffixe] a. Ex. Bhav-a-ti : il est; pac-a-ti : il cuit.

## रुधाहितो निगृहीतपुत्रुञ्च ॥ १५ ॥

Rudha iccevaṇādito dhātuganato appaccayo hoti kattari pubbe niggrahitāgamo hoti. Rundhati; bhindati; chindati.

<sup>1</sup> Cf. dammyate.

Casaddaggahaṇena i i e o iccete paccayā honti niggahitā-gaṇapubbaṇ ca. Rundhiti; rundhiti; rundheti; sambhoti.

Les racines de la classe rudh prennent en outre une nasale avant [leur consonne finale]. Ex. Rundhati : il arrête; chindati : il coupe.

### दिवदितो यो ॥ १६ ॥

Divādito dhātugaṇato yappaccayo hoti kattari. Dibbati; sibbati; yujjhati; vijjhati; bujjhati.

Les racines de la classe div prennent le suffixe ya. Ex. Dibbati : il joue; vijjhati : il perce.

### स्वादितो णु । णा उणा च ॥ १७ ॥

Su iccevamādito dhātugaṇato ṇu<sup>1</sup> ṇā unā iccete paccayā honti kattari. Abhisuṇoti; abhisuṇāti; saṁvuṇoti; saṁvuṇāti; āvuṇoti; āvuṇāti; pāvuṇoti; pāvuṇāti.

Les racines de la classe su prennent les suffixes ṇu, ṇā, unā. Ex. Abhisuṇoti : il écoute; saṁvuṇāti : il entoure; pāvuṇāti : il obtient.

### क्रियादितो ना ॥ १८ ॥

Ki iccevamādito dhātugaṇato nāpaccayo<sup>4</sup> hoti kattari. Kipāti<sup>2</sup>; jīnāti<sup>3</sup>; dhunāti; lunāti<sup>5</sup>; punāti<sup>6</sup>.

<sup>1</sup>, <sup>2</sup> Cd \*ṇū.

<sup>3</sup>, <sup>4</sup> A. ṇā.

<sup>5</sup> Cd kināti.

<sup>6</sup> Cd jīnāti.

<sup>7</sup> A. lunāti.

<sup>8</sup> Cd et A. punāti.



Les racines de la classe *kī* prennent le suffixe *nā*.  
Ex. *Kīṇāti* : il achète; *dhunāti* : il secoue.

### गह्णति प्याह च ॥ १८ ॥

*Gaha* icceva<sup>1</sup>mādito dhātuganato ppa ṇhā iccete paccayā honti kattari. *Gheppati*; *gaṇhāti*.

Et les racines *gah*, etc. prennent *ppa*, *ṇhā*.  
Ex. *Gheppati* ou *gaṇhāti* : il prend.

Ce marque le passage du général au particulier; le sens est: en général les racines de la classe *kī* prennent *nā*, et *gah* prend, etc. — en effet *gah* est tout naturellement considéré comme faisant partie de la classe *kyādi* (cf. *Dhātumañjusa*, p. 19, ap. Clough. *Pal. Verbs*, où il y a des confusions dans les en-tête.), et non, malgré *ādito*, comme tête d'une classe spéciale, qui, comme le remarque M. d'Alwis (p. 20), n'existe pas. « *Ādito* » du sūtra n'est peut-être qu'une vieille erreur de texte pour « *gahato* », déterminée par la présence de ce mot dans les règles voisines.

### तनादितो ओयिस् ॥ २० ॥

*Tanu* icceva<sup>1</sup>mādito dhātuganato o yira<sup>1</sup> iccete paccayā honti kattari. *Tanoti*, *tanohi*; *karoti*; *karohi*; *kayirati*; *kayirāhi*.

Les racines de la classe *tan* prennent les suffixes *o*, *yira*. Ex. *Tanoti* : il étend; *kayirati* : il fait.

### चुरादितो षेणया ॥ २१ ॥

*Cura* icceva<sup>1</sup>mādito dhātuganato ṣe ṇya iccete paccayā

<sup>1</sup> Cd A. \*yirā i'.

honti kattari. Coreti; corayati; cinteti; cintayati; manteti; mantayati.

Les racines de la classe cur prennent les suffixes *ne*, *ṇaya*. Ex. Coreti : il vole; mantayati : il conseille.

### अत्तनोपदानि भावे च कम्मनि ॥ २२ ॥

Bhāve ca kammāni ca attanopadāni hontī. Uccate, uccante; labbhate; labbhante; majjate; majjante; sujjhate; sujjhante; kayyate; kayyante.

Au neutre-impersonnel et au passif [on se sert des désinences de] l'attanopada. Ex. Uccate : on dit; labbhante : ils sont pris.

### कत्तरि च ॥ २३ ॥

Kattari ca attanopadāni hontī. Maññate, rocate; socate; sobhate; bujjhate; jāyate.

Et aussi à l'actif. Ex. Maññate : il pense; rocate : il plaît.

### धातुपञ्चयेहि विभक्तियो ॥ २४ ॥

Dhātuniddiṭṭhehi paṇṇayehi khādikāritantehi vibhattiyo hontī. Titikkhati; jigucchati; vīmaṇsati; tatākaṇ samuddaṇi va attānaṇ ācarati; samuddāyati; puttīyati; pācayati.

Les désinences s'ajoutent après les suffixes [prescrits ci-dessus] pour les racines. Ex. Titikkhati :

<sup>1</sup> Cf. \* mmani ca.

il supporte (=titik-kha-ti); samuddāyati : il ressemble à l'océan (samudda-āya-ti).

### कत्तारि पस्सपदं ॥ २५ ॥

Kattari parassapadañ hoti. Karoti; pacati; paṭhati; gacchati.

A l'actif on se sert [des désinences] du parassapada.  
Ex. Karoti : il fait; paṭhati : il récite.

### भुवाद्यो भ्रातवो ॥ २६ ॥

Bhū icceramādayo ye saddagaṇā te dhātusaññā honti. Bhavati; bhavanti; pacati; pacanti; carati; cintayati; gacchati.

On appelle racines (thèmes verbaux) la série de mots dont la liste commence par bhū.

ITI ĀKHYĀTAKAPPE DUTIYO KAṆḌO.

### ब्रचाद्विष्णानं एकस्सराणं देभावो ॥ १ ॥

Ādibhūtānañ vaṇṇānañ ekassarápañ kvaci dvebhāvo hoti. Titikkhati; jigucchati; tikicchati; vimuṇṇasati; bubhukkhati; pivāsati; daddallati; jahāti; caṇkamati.

Kvaciti kimatthañ? Kamati; calati.

Les racines sont, dans certains cas, soumises [à la reduplication, c'est-à-dire] au redoublement des premières lettres jusques et y compris la première voyelle. Ex. Titikkhati (de ti-j + kha); jigucchati (de gu-p + cha).

M. d'Alwis traduit : sometimes the primary letter of a monosyllabic radical is duplicated, — prenant à tort *ekassardanañ* comme dépendant d'*ādivaṇṇanañ* ; au lieu d'y voir un composé bahuvrihi déterminant ce substantif.

### पुबोभासो ॥ २ ॥

Dvebhūtassa dhātussa yo pubbo so abbhāsasañño hoti. Dadhāti; dadāti; babbhūva.

On appelle abbhāsa (syllabe de reduplication) la première [des deux syllabes semblables ainsi obtenues]. Ex. Dadhāti : il place (*da* est l'abbhāsa).

### स्सो ॥ ३ ॥

Abbhāse vattamānassa sarassa sasso hoti. Dadāti; dadhāti; jahāti.

[La voyelle de la syllabe de reduplication doit être] brève. Ex. Dadāti : il donne (au lieu de : dadāti).

### दुत्तिचतुत्थानं षट्मत्ततिया ॥ ४ ॥

Abbhāsagātānañ duttiyacatutthānañ paṭhamatatiyā honti. Ciccheda; babbhakkhati; babbhūva; dadhāti.

[Si la consonne initiale de la racine est] la seconde ou la quatrième d'une classe, [elle] est remplacée par la première ou la troisième [de sa classe]. Ex. Ciccheda : il a coupé; babbhūva : il a été.



## कवग्मास् चवग्गो ॥ ५ ॥

Abbhāse vattamānassa kavaggassa cavaggo hoti. Cikiçchati; jigucchati; jighacchati; caṅkamati; jigiṃsati; jaṅgamati.

[Si c'est] une gutturale, [elle] est remplacée [dans la reduplication] par la palatale [correspondante]. Ex. Cikiçchati : il guérit (de : kit); jigucchati : il a horreur (de : gup).

## मानकितानं वतत्तं वा ॥ ६ ॥

Māna kita iccetesam dhātūnam abbhāsagatānam vakāra-takāratam hoti vā yathāsakkhiam. Vimaṃsati; tikiçchati.

Vāti kimattam? Cikiçchati.

Dans les racines *mān*, *kit*, [l'*m* et le *k* initial peuvent] à volonté [être remplacés dans la reduplication par un] *v* [et un] *t*. Ex. Vimaṃsati : il médite; tikiçchati : il guérit.

## हस्स ज्ञो ॥ ७ ॥

Hakārassa abbhāse vattamānassa jo hoti. Jahāti; juyhati; juhāti; jahāna.

*H* [initial de la racine] est représenté par *j* [dans la reduplication]. Ex. Jahāti : il rejette (de la rae. hā).

### अन्तस्त्रिवक्कारो वा ॥ ८ ॥

Abbhāsassa antassa ivanno hoti akāro ca vā. Jigucchati; pivāsati; vimaiṃsati; jigucchati; babbhūva<sup>1</sup>.

Vāti kimatthañ? Bubbhukkhati.

Dans certains cas la voyelle finale de la reduplication est *i*, *í* ou *a* [bien que la voyelle de la racine ne soit ni *i*, *í* ni *a*, *á*]. Ex. Jigucchati, pour : jugucchati; vimaiṃsati, pour : vamaiṃsati.

### निगृहीतञ्च ॥ ८ ॥

Abbhāsassa ante niggaḥitāgamo hoti vā. Caṅkamati; caṅcalati; jaṅgamati.

Vāti kimatthañ? Pivāsati; daddallati.

[Dans certains cas] aussi [la syllabe de reduplication prend] une nasale. Ex. Caṅkamati : il se promène.

### ततो पामानं वामं सेसु ॥ १० ॥

Tato abbhāsato pāmānañ dhātūnañ vā mañ iccete ādesā honti vā yathāsaṅkhyañ sappaccaye pare. Pivāsati; vimaiṃsati.

Devant le suffixe *sa* les racines *pá*, *mān*, précédées de la reduplication, se changent en *vá*, *mañ*. Ex. Pivāsati : il désire boire; vimaiṃsati : il médite.

<sup>1</sup> A. et Cd ajoutent : dadhāti. Mais cet exemple porte évidemment à faux, et il ne me semble pas possible d'y voir autre chose qu'une erreur accidentelle.

Il faut, pour comprendre le pluriel *sesu* (de même que *chappaccayesu* au s. 15), se reporter aux ss. VI, 2, 2 et 3; l'auteur y distingue deux affixes *sa* (et aussi deux affixes *cha*), l'un employé « svârthe » en quelque sorte (cf. la n.), comme dans *vīmaṃsati*, l'autre avec la fonction spéciale de former des désidératifs, comme dans *pivāsati*. Il est seulement singulier que la règle 16 ne continue point de même et n'ait pas « *khesu* ».

### टा तिष्ठो ॥ ११ ॥

Thā iccetassa dhātussa tiṭṭhādeso hoti vā. Tiṭṭhati; tiṭṭhatu, tiṭṭheyya; tiṭṭheyuṃ.

Vāti kimatthaṃ? Thāti.

La racine *thā* fait *tiṭṭha*. Ex. Tiṭṭhati : il est debout.

### पा पिबो ॥ १२ ॥

Pā iccetassa dhātussa pibādeso hoti vā. Pibati, pibatu; pibeyya.

Vāti kimatthaṃ? Pāti.

Pā fait *piba*. Ex. Pibati : il boit.

### जानस्स जाननना ॥ १३ ॥

Ñā iccetassa dhātussa jājananādesā honti vā. Jānāti; jāneyya; jāniyā; jāññā; nāyati.

Vāti kimatthaṃ? Viññāyati.

Ñā fait *jā, jan, nā*. Ex. Jānāti : il sait; jāññā : qu'il sache; nāyati : il sait.

## दिसस्स पस्सदिस्सक्कवा वा ॥ १४ ॥

Disa iccetussa dhātussa passa dissa dakkha iccete ādesā honti vā. Passati; dissati; dakkhati.

Vāti kimatthañ? Addasa.

*Dis* peut à volonté faire *pass*, *diss*, *dakkh*. Ex. Passati, dissati, dakkhati : il voit.

## व्यञ्जनन्तस्स<sup>१</sup> बो ह्यपचयेसु च । १५ ।

Byañjanantassa<sup>2</sup> dhātussa co hoti chappaccaye pare. Jigucchati; tikicchati; jighacchati.

Les racines qui se terminent par une consonne la changent en *c* devant le suffixe *cha*. Ex. Jigucchati (de : gup + cha).

## को खे च ॥ १६ ॥

Byañjanantassa<sup>3</sup> dhātussa ko hoti khappaccaye pare. Titikkhati; bubhukkhati.

Et en *k* devant le suffixe *kha*. Ex. Titikkhati (de : tij + kha); bubhukkhati (de : bhuj + kha).

On remarquera que ces deux dernières règles, et sans doute aussi la suivante, sont ici hors de place, tandis qu'elles viendraient très-naturellement après le s. 3 du deuxième kanda; c'est du reste ce que confirme la présence de la particule *ca*, si inexplicable ici, qu'elle n'a point tenté l'imagination même du glossateur. — Cf. aussi ci-dessus s. 10 n.

<sup>1</sup>, <sup>2</sup>, <sup>3</sup> A. Cd vyañjanāntassa".



## हृस्स गिं से ॥ १९ ॥

Hara iccetassa dhātussa sabhassera giṃ ādeso hoti sappaccaye pare. Jigiṃsati.

La racine *har* fait *giṃ* devant le suffixe *sa*. Ex. Jigiṃsati : il désire prendre.

## ब्रूभून् आब्रूवा परोक्खायं ॥ १८ ॥

Brū bhū iccetesam dhātūnam āha bhūva iccete ādesā honti parokkhāyam vibhattiyam. Āha ; āhu ; babhūva ; babhūvu.

Parokkhāyam iti kimattham ? Abhuvam<sup>1</sup>.

Les racines *brū*, *bhū* se changent au parfait en *āha*, *bhūva*. Ex. Āha : il dit ; babhūvu : ils furent.

## गमिस्सन्तो ँ वा सव्वासु ॥ १८ ॥

Gamu iccetassa dhātussa anto makāro ccho hoti vā sabbāsu paccayavibhattisu. Gacchamāno ; gacchanto ; gacchati ; gameti ; gacchatu ; gametu ; gaccheyya ; gameyya ; agaccha<sup>2</sup> : agamā ; agacchi ; agami ; gacchissati ; gamissati ; agacchissā ; agamissā ; agacchiyati ; agamiyati.

Gamisseti kimattham ? Icchati.

La racine *gam* peut à volonté changer son *m*

<sup>1</sup> Cd \*abhavūm.

<sup>2</sup> A Cd \*missānto.

A et Cd lisent ainsi ; cependant, d'après VI, 1. 22, l'a final devrait être long, tout comme dans \*agamā. Mais on remarquera que, bien qu'à un autre temps, l'exemple \*avoca du sūtra suivant est précisément dans le même cas.

final en *ceh* à toutes les formes. Ex. Agaccha ou agamâ : il allait; gacchissati ou gamissati : il ira.

« Sabbâsu », les exemples du scholiaste en font foi, ne doit pas être pris trop à la lettre. C'est ainsi qu'il n'existe pas de forme « gamanto » : quant au présent, à l'impératif « gametu » et « gameti », ils sont empruntés au causatif et non au thème simple. Pour les deux derniers exemples, j'avoue, s'ils sont corrects, ne pas en reconnaître la forme. M. d'Alwis les traduit par : *he is gone*, ce qui n'explique rien.

### वचस्सञ्चतनिस्मिं अकारो ओ ॥ २० ॥

Vaca iccetassa dhâtussa akâro ottañ āpajjate ajjatanimhi.  
Avoca; avocuñ.

Ajjatanimhīti kimatthañ? Avacā; avacuñ<sup>1</sup>.

La racine *vac*, à l'aoriste, change son *a* en *o*.  
Ex. Avoca : il dit; avocuñ : ils dirent.

### अकारो दीर्घं हिमिमेसु ॥ २१ ॥

Akâro dighañ āpajjate hi mi ma iccetāsu vibhattisu. Gacchāhi; gacchāmi; gacchāma; gacchāme<sup>2</sup>.

Mikāraggahepāna hīvibhattīmi<sup>3</sup> akâro kvaci dighañ āpajjate. Gacchahi.

A devient long devant les désinences *hi*, *mi*, *ma*.  
Ex. Gacchāmi : je vais; gacchāhi : va.

<sup>1</sup> A. avacu.

<sup>2</sup> Ce dernier exemple est, à vrai dire, une correction du sūtra; le voisinage de *mi* ne permet pas de prendre « mesu » comme signifiant toutes les désinences avec un *m* initial.

<sup>3</sup> Cd n'a pas : hī.

## ह्रि लोपं वा ॥ २२ ॥

Hivibhatti lopaṃ āpajjate vā. Gaccha, gacchāhi; gama; gamehi; gamaya, gamayāhi.

Hiti kimatthaṃ? Gacchati, gamiyati.

La désinence *hi* peut à volonté être supprimée.

Ex. Gaccha ou gacchāhi : marche.

## होतिस्सेहोहे भविस्सन्तिम्हि स्सस्स च ॥ २३ ॥

Hū iccetassa dhātussa saro chaohaettaṃ āpajjate bhavissantiṃhi vibhattiṃhi sassa ca lopo hoti vā. Hehiti<sup>1</sup>; hehinti; hohiti<sup>2</sup>, hohinti; heti, henti; hehissati, hehissanti; hohissati, hohissanti; hessati, hessanti.

Hū iti kimatthaṃ? Bhavissati, bhavissanti.

Bhavissantiṃhiti kimatthaṃ? Hoti, honti.

On forme le futur de la racine *bhū* en changeant sa voyelle en *cha*, *oha*, *e*, et en supprimant à volonté *ssa* de la désinence. Ex. Hehiti, hohiti, hoti, hehissati, hohissati, hessati : il sera.

Dans cette règle encore, la construction est irrégulière, et le génitif *ssassa* assez étrange après le nominatif *hi* du sūtra précédent. Nous devrions avoir : « *ssassa lopo ca* ». Malgré cette irrégularité, l'explication du scholiaste me paraît seule admissible, et je ne saurais m'associer aux doutes exprimés par M. Weber (*Ind. Str.* II, 335-336). Étant donnée l'interprétation qu'il suggère, on ne voit pas pourquoi

<sup>1</sup> Cd hehiti.

<sup>2</sup> Cd hohiti.

\**ssara* et *ssassa* seraient à des cas différents; on comprendrait moins encore pourquoi l'auteur se serait servi d'une construction si embrouillée et si équivoque pour prescrire ce que, dans la règle suivante, il a su exprimer sous une forme parfaitement simple.

### कास्स सप्पच्चयस्स काहो ॥ २४ ॥

Kara iccēssa dhātussa sappaccayassa kāha ādeso hoti vā bhavissantivibhattimhi ssassa piṇṇaṃ lopa hoti. Kāhati, kāhiti; kāhasi, kāhisi; kāhāmi; kāhāma.

Vāti kimatthaṃ? Karissati, karissanti.

Sappaccayaggahayena aññehipi<sup>1</sup> bhavissantiyā vibhattiyā khāmi khāma chāmi chāma iccādesā honti. Vakkhāmi, vakkhāma; vacchāmi, vacchāma; vasadhātu.

[La racine] *kar* [peut à volonté faire au futur] *kāha*, y compris le suffixe [*ssa*]. Ex. Kāhati ou kāhiti : il fera.

ITI ĀKHYĀTAKAPPE TATIYO KAṢṢO.

### दान्तस्सं मिमेसु ॥ १ ॥

Dā iccēssa dhātussa antassa aññ hoti mi ma iccētesu. Dammi; damma.

La racine *dā* change son ā final en *aññ* devant les désinences *mi*, *ma*. Ex. Dammi : je donne; damma : nous donnons.

<sup>1</sup> A. aññesopi \*.



### असंयोगन्तस्स<sup>१</sup> वुड्ढि<sup>२</sup> कारिते ॥ २ ॥

Asaṇṇiyogantassa dhātussa kārīte vuddhi hoti. Kāreti, kārenṭi; kārayati, kārayanti; kārāpeti, kārāpentī; kārāpayati, kārāpayanti.

Asaṇṇiyogantasseti kimatthaṃ? Cīntayati; mantayati.

Une racine qui ne se termine pas par plusieurs consonnes prend la vuddhi devant le suffixe du causatif. Ex. Kāreti, kārāpeti : il fait faire.

Cf. la note du sūtra 42 et aussi VII, 5, 15.

### घटादीनं वा ॥ ३ ॥

Ghaṭādināṃ dhātūnāṃ asaṇṇiyogantānaṃ vuddhi hoti vā kārīte. Ghaṭeti, ghaṭeti, ghaṭayati, ghaṭāpeti, ghaṭāpayati; gānēti, gameti, gāmayati, gamayati.

Ghaṭādināṃ iti kimatthaṃ? Kāreti.

Pour les racines *ghaṭ*, etc. cette règle est facultative. Ex. Ghaṭayati ou ghaṭayati : il réunit; gamayati ou gāmayati : il fait marcher.

### अञ्जसु च ॥ ४ ॥

Aññesu ca paccayesu sabbesaṃ dhātūnāṃ asaṇṇiyogantānaṃ vuddhi hoti. Jayati; bhavati; hoti.

Caṣaddaggahaṇena uppacayassāpi vuddhi hoti. Abhisuṇoti; saṇṇuṇoti.

<sup>१</sup> A. et Cd "yogānta", et de même dans la suite.

<sup>२</sup> A. et Cd vuddhi, et de même dans la suite.

[Les racines qui ne se terminent pas par plusieurs consonnes prennent la vuḍḍhi] devant d'autres [suffixes] encore. Ex. Jayati : il remporte la victoire (de : ji); bhavati : il est (de : bhū).

### गुहदुसानं दीघं ॥ ५ ॥

Guha dusa iccetasāṃ dhātūnāṃ saro dighaṃ āpajjate kārite. Gūhayati; dūsayati. .

Devant le suffixe du causatif, les racines *guh* et *dus* allongent leur voyelle. Ex. Gūhayati : il fait cacher; dūsayati : il souille.

### वचवसवलादीनं उकारो वस्स ये ॥ ६ ॥

Vaca vasa vaha iccevaṃādīnāṃ dhātūnāṃ vakārassa ukāro hoti ye paccaye pare. Uccate, vuccate; vussati; vuyhati.

Les racines *vac*, *vas*, *vah*. changent *va* en *u* devant le suffixe *ya*. Ex. Uccate ou vuccate : il est dit; vussati : il est habité; vuyhati : il est transporté.

### हविषस्त्रिये लो वा ॥ ७ ॥

Hakārassa vipariyayo hoti yappaccaye pare yappaccayassa ca lo<sup>1</sup> hoti vā. Vuyhati; vulhati.

[Devant ce même suffixe *ya* un] *h* [final de la racine] se transpose [après *y* du suffixe, qui peut alors]

<sup>1</sup> A. lo. Cd lopo ho"

à volonté [se changer en] *l*. Ex. Vuyhati, vuḷhati : il est transporté.

गहस्स वे पे ॥ ८ ॥

Gaha iccetassa dhātussa sabbasseva ghekāro hoti ppappac-  
caye pare. Gheppati.

La racine *gah* fait *ghe* devant le suffixe *ppa*.  
Ex. Gheppati : il prend.

गहलोपो एहाम्हि ॥ ९ ॥

Gaha iccetassa dhātussa hakārassa lopo hoti ṇhāmhi pac-  
caye pare. Gaṇhāti.

Devant *ṇhā* la racine *gah* perd son *h*. Ex. Gaṇhāti :  
il prend.

कस्स कसत्तं अञ्जतनिम्हि ॥ १० ॥

Kara iccetassa dhātussa sabbassa kāsattañ hōti vā ajja-  
tanivibhattimhi. Akāsi<sup>1</sup>, akāsuñ<sup>2</sup>; akari<sup>3</sup>, akaruñ.

Attāñ iti bhāvaniddesena aññatthāpi sāgamo hoti. Ahosi;  
adāsi.

La racine *kar* fait *kāsa* devant [les désinences de]  
l'aoriste. Ex. Akāsi : il fit; akāsuñ : ils firent.

असस्मा मिमानं म्हिम्हन्तलोपो ४ च ॥ ११ ॥

Asa iccetāya dhātuyā mi ma iccetāsañ vibhattinañ mhi-

<sup>1</sup>, <sup>2</sup> Rem. que d'après VI, I, 23, l'i final devrait être long.

<sup>3</sup> C'd akāsu.

<sup>4</sup> A. "mihāntalo".

mhādesā. honti vā dhātussanto lopo ca. Amhi; amha; asmi; asma.

La racine *as* prend les désinences *mhi*, *mha* au lieu de *mi*, *ma*, et perd son *s* final. Ex. Amhi : je suis; amha : nous sommes.

### अस् ल्यत्तं ॥ १२ ॥

Asa iccetassa dhātussa thassa vibhattissa tthattañ hoti dhātvantassa lopo ca. Attha.

[Elle prend la désinence] *ttha* au lieu de *tha* [et perd son *s* final]. Ex. Attha : vous êtes.

### तिस् ल्यत्तं ॥ १३ ॥

Asa iccetāya dhātuyā tissa vibhattissa tthittañ hoti dhātvantassa lopo ca. Atthi.

[Elle prend la désinence] *tthi* au lieu de *tī* [et perd son *s* final]. Ex. Atthi : il est.

### तुस् ल्यत्तं ॥ १४ ॥

Asa iccetāya dhātuyā tussa vibhattissa tthuttañ hoti dhātvantassa lopo ca. Atthu.

[Elle prend la désinence] *tthu* au lieu de *tu* [et perd son *s* final]. Ex. Atthu : qu'il soit.

### सिम्हि च ॥ १५ ॥

Asasseva dhātussa sīmhi vibhattinhi antassa lopo ca hoti. Ko nu tvañ asi.



[La racine *as* perd] aussi [son *s* final] devant [la désinence] *si*. Ex. Ko nu tvañ asi? Qui es-tu donc?

लभस्मा ईमं त्य न्यं ॥ १६ ॥

Labha iccetāya dhātuyā iñnañ vibhattinañ ttha tthañ ādesā honti dhāvantassa lopo ca. Alattiha; alattihañ.

[La racine] *labh* prend les désinences *ttha*, *tthañ* au lieu de *i*, *iñ* (3<sup>e</sup> pers. sing. de l'ajjatanī et 1<sup>re</sup> pers. sing. attanop. de l'hiyattani), et perd sa consonne finale. Ex. Alattiha : il reçut; alattihañ : je reçus.

कुधस्माटी च्छि ॥ १७ ॥

Kudha iccetāya dhātuyā ivibhattissa cchi hoti dhāvantassa lopo ca. Akkocchī.

[La racine] *kudh* prend [la désinence] *cchi* au lieu de *i* [et perd sa consonne finale]. Ex. Akkocchī : il s'irrita.

Il est permis de douter de l'exactitude de ce sūtra. En effet la forme *akkocchī*, dont il a pour but de rendre compte, est certainement dans plusieurs cas = skrt. 'akraukshit, de la racine *kruç* (cf. p. ex. *Dhammap.* v. 3). Si l'on tient compte du voisinage des significations de *krudh* et *kruç*, on sera, peut-être, plus tenté d'admettre une erreur du grammairien que de voir avec M. d'Alwis, p. 38 n., dans *akkocchī* un doublet représentant à la fois l'aoriste de deux racines

<sup>1</sup> A. Cīl 'smādi cchi.

différentes, et cela d'autant plus que nulle part nos sūtras ne parlent de la dérivation de *kruç*, ce qui autorise à penser qu'ils considéraient à tort, dans tous les cas, *akkocchi* comme dérivé de *kudh*. La forme «*akrautsit*» est du reste aussi inusitée en sanskrit que la forme «*akraukshīt*».

### दाधातुस्स ददं वा ॥ १८ ॥

Dā iccetassa dhātussa sabbassa dajjādeso hoti vā. Dajjāmi; dajjeya; dadāmi; dadeyya.

La racine *dā* peut à volonté se changer en *dajj*.  
Ex. Dajjāmi ou dadāmi : je donne.

### वदस्स वदं ॥ १९ ॥

Vada iccetassa dhātussa sabbassa vajjādeso hoti vā. Vajjāmi; vajjeya; vadāmi; vadeyya.

[La racine] *vad* [peut à volonté se changer] en *vajj*. Ex. Vajjāmi ou vadāmi : je dis.

### गमुस्स घम्मं ॥ २० ॥

Gamū iccetassa dhātussa sabbassa ghammādeso hoti vā. Ghammatu; ghammāhi; ghammāmi.

Vāti kimatthañ? Gacchatu; gacchāhi; gacchāmi.

[La racine] *gam* [peut à volonté se changer] en *ghamm*. Ex. Ghammatu : qu'il aille; ghammāmi : que j'aille.

<sup>1</sup> Ccl n'a pas : vā.

यन्ति दधामाढाहामहमथादीनि । ई ॥ २१ ॥

Yamhi paecaye pare dâ dhâ mâ thâ hâ pâ mahâ matha  
iccevanâdīnāṁ dhātūnāṁ anto ikārāṁ āpajjate. Diyati; dht-  
yati; miyati; thīyati; hiyati; piyati; mahiyati; mathīyati.

Devant *ya*, les racines *dâ*, *dhâ*, *mâ*, *thâ*, *hâ*, *pâ*,  
*mahâ*, *matha* prennent *i*. Ex. Diyati : il est donné;  
piyati : il est bu; mahiyati : il est glorifié.

L'addition d'*âdi* ne nous permet pas de décider si l'au-  
teur a entendu parler ici de cette foule de cas où les manus-  
crits nous montrent le suffixe « *ya* » du passif ou précédé  
d'un *i* long ou ayant sa consonne initiale doublée après un *i*  
bref. Mais cela est invraisemblable, car il eût dû dans ce cas  
s'exprimer d'une façon tout à fait générale et étendre sa  
remarque à tous les verbes. Sa règle au contraire repose sur  
deux sūtras de Pāṇini, VI, 4, 66 et III, 1, 27; le premier  
est relatif au changement en *i* de l'*â* long des racines citées  
ci-dessus et de quelques autres devant un ārdhadhātuka  
commençant par une consonne; le second à l'emploi du suf-  
fixe *yak* (*ya*) après les thèmes du gaṇa kaṇdvādi parmi les-  
quels figure « *mahān* (pūjāyān) ». Seule la racine « *math* »  
n'est pas de la part de Pāṇini l'objet d'une règle particulière  
et forme son passif en sanskrit régulièrement : « *mathyate* ».

यजस्सादिस्स ॥ २२ ॥

Yaja iccetassa dhātussa ādissa ikārādeso hoti ye paecaye  
pare. Ijjate mayā buddho.

La racine *yaj* change sa syllabe initiale en *i* (de.

<sup>1</sup> Cf. « *mahāna* ».

vant le suffixe *ya*]. Ex. *ijjate mayà buddho* : je fais des offrandes au Buddha.

### सब्वतो उं ईसु ॥ २३ ॥

Sabbeli dhātūhi uñvibhattissa ñāsvādeso hoti. Upasañkamāṇsu; nisidāṇsu.

Après toutes les racines la désinence *uñ* (3<sup>e</sup> pers. pl. parassap. de l'ajjatanī) se remplace [à volonté] par *āṇsu*.

### जरमराणं जारजिय्यमिय्या वा ॥ २४ ॥

Jara mara iccetesāṇi dhātūnaṇi jira jiyya miyya iccete ādesā honti vā. Jirati; jiranti; jiyyaṇi; jiyyanti; miyyati; miyyanti; marati; maranti.

[Les racines] *jar*, *mar*, peuvent à volonté se changer en *jira*, *jiyya*, *miyya*. Ex. *Jirati* ou *jiyyati* : il vieillit; *miyyati* : il meurt.

### सब्वत्थासस्सादिलोपो च ॥ २५ ॥

Sabbattha vibhattippaccayesu asa iccetassa dhātussa ādisso lopo hoti vā. Siyā; santi; santo; samāno.

Vāti kimatthaṇi? Asi.

[La racine] *as* peut toujours éliminer sa voyelle initiale. Ex. *Siyā* : qu'il soit; *santi* : ils sont.

<sup>1</sup> A. Cd 'jiyyamiyyā', et de même dans la suite.



## असवुधातुके भू ॥ २६ ॥

Asasseva dhâtussa bhû hoti vâ asabbadhâtuke pare. Bhavissati; bhavissanti.

Vâtî kimatthañ ? Âsuñ.

Aux temps dont les désinences ne sont pas sabbadhâtuka (c'est-à-dire au parfait, à l'aoriste, au futur, et au conditionnel), [la racine] *as* se remplace par [les temps correspondants de] *bhû*. Ex. Bhavissati ; il sera.

Le commentateur introduit ici une limitation qu'il emprunte aux ss. précédents, limitation nécessaire pour lui, qui considère *âsuñ*, non comme un imparfait, mais comme un aoriste (cf. VI, 1, 15 n.) ; mais l'auteur paraît avoir eu sur cette forme des notions plus justes ; et la répétition de « vâ » au s. suivant prouve qu'il n'entendait pas le sous-entendre dans celui-ci, pas plus qu'il ne se retrouve dans le s. Kâtandra : « Aster bhûr asârvadhâtuke » (fol. 86).

## एय्यस्स जातो इया आ वा ॥ २७ ॥

Eyyavibhattissa ñâ iccetâya dhâtuyâ parassa iyâññadesâ honti vâ. Jâniyâ; jaññâ.

Vâtî kimatthañ ? Jâneyya.

[La racine] *ñâ* peut à volonté prendre les désinences *iyâ*, *ññâ* au lieu de *eyya*. Ex. Jâniyâ, jaññâ ou jāneyya : qu'il sache.

## नास्स लोपो यकारत्तं ॥ २८ ॥

Ñâ iccetâya dhâtuyâ nâpaccayassa lopo hoti vâ yakârattañ en. Nâyati<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> A. Cf. "ññea. Jaññâ; nâ". — J'ai supprimé cet exemple, que

Vāti kimatthañ? Jānāti.

[La racine *ñā* peut à volonté] supprimer le [suffixe] *nā* et [elle le remplace alors par] *ya*. Ex. Jānāti ou nāyati : il connaît.

### लोपञ्चेत्त अकारे ॥ २८ ॥

Akārappaṇṇayo lopañ āpajjate etiañ ca hoti vā. Vajjemi; vademi; vajjāmi, vadāmi.

Le suffixe *a* [peut à volonté être] éliminé et [remplacé par] *e*. Ex. Vademi ou vadāmi : je parle.

### उत्त ओकारे ॥ ३० ॥

Okārappaṇṇayo uttañ āpajjate yā. Kurute; karoti.  
Okāroti kimatthañ? Hoti.

Le suffixe *o* [se change quelquefois en] *u*. Ex. Kurute ou karoti : il fait.

M. d'Alwis trouve que la remarque du scholiaste « Okāroti, etc. » n'est pas « très-intelligible ». Je ferai remarquer à ce propos que c'est sur « kâro » que porte surtout l'accent : c'est en effet en raison de ce mot que, suivant le scholiaste, la règle ne présente pas d'ambiguïté et ne peut, par exemple, en aucun cas s'appliquer à « hoti » : s'il en est ainsi dans notre règle, comme quelquefois ailleurs (cf. Bôlthlingk, Pag. II, Ind. des termes grammat. s. v. *kāra*), le mot « kâra » n'aurait pas seulement cette fonction qu'il remplit souvent après des lettres auxquelles on l'adjoint pour les énoncer, mais le sens spécial d'*affixe*, qui se peut appliquer à l'o de je ne m'explique que par une erreur résultant du voisinage du sūtra précédent.

karoti, et ne saurait convenir à l'o radical de hoti. Voilà du moins ce que paraît vouloir suggérer le scholiaste (cf. son expression : kiccakārassa, VII, 2, 2) ; mais il est bien difficile, quand on compare l'emploi de *kāra* dans le sūtra suivant, d'attribuer vraiment cette intention à l'auteur lui-même.

### कस्सकारो च ॥ ३१ ॥

Kara iccetassa dhātussa akāro attañ āpajjate vā. Kurute, karoti; kubbate, kubbati; kayirati.

Karasseti kimatthañ? Sarati; marati.

L'a [radical] de [la racine] *kar* [se change aussi quelquefois en *u*]. Ex. Kurute ou karoti : il fait.

### ओ अव से ॥ ३२ ॥

Okārassa dhātvantassa sare pare ava hoti vā. Cavati; bhavati.

Sareti kimatthañ? Hoti.

Oti kimatthañ? Jayati.

[L']o [final d'une racine se change en] *ava* devant une voyelle. Ex. Cavati : il tombe; bhavati : il est.

### ए अय ॥ ३३ ॥

Ekārassa dhātvantassa sare pare ayādeso hoti vā. Nayati; jayati.

Sareti kimatthañ? Neti.

*E* en *aya*. — Ex. Nayati : il conduit; jayati : il vainc.

Quant au changement en *e*, *o* de la voyelle radicale que cette règle et la précédente supposent préalablement exécuté, il n'est prescrit que par le sūtra, extrêmement vague, qui porte le n° 4.

### ते आवाया कार्ति ॥ ३४ ॥

Te o e iccete āva āya ādese pāpunanti kārīte. Lāveti; nāyeti.

Yogavibhāgena aññesupi āya hoti. Gāyati.

*O*, *e* se changent en *āva*, *āya* devant les suffixes causatifs. Ex. Lāveti : il fait couper; nāyeti : il fait conduire.

### इकारगमो असवृधातुकम् ॥ ३५ ॥

Sabbamhi asabbadhātukamhi ikārāgamo hoti. Gamissati; karissati; labhissati; pacissati.

Asabbaddhātukamhī kimattham? Gacchati; karoti; labhati; pacati.

Devant les désinences qui ne sont pas sabbadhātuka, on insère un *i* additionnel. Ex. Gamissati : il ira; labhissati : il recevra.

### क्वचि धातुविभक्तिपञ्चयानं द्विविपरीताद्देशगमा

#### च ॥ ३६ ॥

Idha ākhyāte anippannesu sādhanesu kvaci dhātuvibhattippaccayānaṃ digha viparīta ādesa lopa āgama iccetaṇi kārī-

<sup>1</sup> A. "rogamo".

<sup>2</sup> A. Cd "viparīta".



yāni jinavacanānurūpāni<sup>1</sup> kālabbāni. Jāyati; kareyya; jāniyā;  
 aiyā; kare; gacche; jaññā; vakkhetha; dakkhetha; dicchati;  
 āgacchuñ; ahoṣi; ahesuñ; iccevaṁādini aññānīpi sādhanāni  
 yojetabbāni.

Quelquefois les racines, suffixes et désinences subissent encore [d'autres] allongements, changements, substitutions, additions. Ex. Jāyati : il naît (de : jan); kare : qu'il fasse (au lieu de : kareyya); dicchati : il voit, etc.

### अत्तनोपदानि परस्सपदत्तं ॥ ३७ ॥

Attanopadāni kvaci parassapadattāni āpajjante. Vuccati; labbhati; paccati; kariyati; sijjhati.

Kvaciti kimatthañ? Vuccate; labbhate; paccate; kariyate; sijjhate.

[Quelquefois] les désinences de l'attanopada se remplacent par celles du parassapada. Ex. Vuccati : il est dit; sijjhati : il est accompli.

### अकारागमोः हीयत्तनञ्जतनीकालातिपत्तीसु ॥ ३८ ॥

Kvaci akārāgamo hoti hīyattanajjatanīkālātipattī iccetāsu vibhattīsu. Agamā; agamī; ngamissā<sup>2</sup>.

Kvaciti kimatthañ? Gamā; gamī; gamissā.

[Quelquefois] un *a* additionnel (l'augment) [se place devant la racine] à l'imparfait, à l'aoriste et

<sup>1</sup> A. "rūpāni.

<sup>2</sup> A. "kārogamo.

<sup>3</sup> Gd à Pa initial des trois exemples long.

au conditionnel. Ex. Agamâ : il allait; agamî : il alla; agamissâ : il serait allé.

### ब्रूतो ई तिन्द्ति ॥ ३८ ॥

Brû iccetâya dhâtuyâ ikârâgamo hoti timhi vibhattimhi. Braviti<sup>1</sup>.

[La racine] *brû* prend un *i* [additionnel] devant [la désinence] *ti*. Ex. Braviti : il dit.

### धातुस्सन्तो लोपोनेकस्स ॥ ४० ॥

Dhâtussa anto kvaci lopo hoti yadânekasarassa. Gacchati; pacati; sarati; marati; carati.

Anekasarasseti kimatthañ? Pâti; yâti; dâti; bhâti; vâti.

Kvaciti kimatthañ? Mahiyati; mathiyati.

On élide la [voyelle] finale des racines [qui, sans ce retranchement, seraient] polysyllabiques. Ex. Gacchati : il va (de gaccha +- a +- ti); mais : pâti : il protège.

### इस्यमानं अन्तो च्छो वा ॥ ४१ ॥

Isu yama iccetesam dhâtūman anto ccho hoti vâ. lechati; niyacchati.

Vâti kimatthañ? Esati; niyamati.

La [consonne] finale des racines *is*, *yam* se peut à volonté changer en *ccha*. Ex. lechati : il désire; niyacchati : il retient.

<sup>1</sup> A. braviti.

Bien que le sens ne puisse être douteux, on remarquera la double application du même mot *anta* dans deux sûtras voisins, alors que *isu* et *yama* s'énoncent tout aussi bien avec une voyelle finale que toutes les autres racines *gamu*, *cara*, etc.

### कारितानं णो लोपं ॥ ४२ ॥

Kârita iccetesam paccayānañ ño lopañ āpajjate. Kāreti; kārayati; kārāpeti; kārāpayati.

On élimine l'*n* [initial] des suffixes causatifs.  
Ex. Kāreti, kārāpeti : il fait faire.

Rigoureusement cette règle est superflue aussi bien que le deuxième sûtra de ce même chapitre, le cas étant prévu par V, 57 et 58, règles que rien n'indique s'appliquer exclusivement aux suffixes *taddhita*.

Sāsanatthañ samuddittthañ mayākhyātāñ samāsato.  
Sakabuddhivisesena cintayantu vicakkhañ.

ITI ĀKHYĀTAKAPPE CATUTTHO KAṆḌO.

Buddhañ ñānasamuddaṃ sabbaññiṃ lokahetukhinnamatiṃ  
Vanditvā pubbañ ahañ vakkhāmi susādhanañ kitakkaṃ<sup>1</sup> :  
Sādhanañūlaṃ hi payogañ āhū<sup>2</sup> payogañūlaṃ atthañ ca  
Atthesu visāradamatyo<sup>3</sup> sāsanadharāva<sup>4</sup> jhāssa matā.

<sup>1</sup> Cd \*susādhanañhi kitakappañ. S<sup>e</sup> \*susādhanañ kitakappañ.

<sup>2</sup> Cd S<sup>e</sup> āhu.

<sup>3</sup> Cd \*damaṇaso. S<sup>e</sup> \*maṇiyo.

<sup>4</sup> Cd S<sup>e</sup> sāsanadharā jhā

Andho desakavikalo ghatamadhutelāni bhājanena vinā  
 Nattho natthāni<sup>1</sup> yathā payogavikalo tathā attho :  
 Tasmiṃ suṭṭarakkhanattham munivacanatthassa dūllabhassāham  
 Vakkhāmi sissakahitaṃ kitakappaṃ sādhanena yuttaṃ.

### धातुया कम्मदिम्हि णो ॥ १ ॥

Dhātuyā kammādimhi ṇappaccayo hoti. Kamman karoti  
 akārisi karissatīti : kammakāro; evaṃ kumbhakāro; kaṭṭha-  
 kāro; mālākāro<sup>2</sup> : rathakāro; rajatakāro; savaṇṇakāro; patta-  
 gāho; tantavāyo<sup>3</sup>; dhaṇḍavāyo; dhammakāmo; dhamma-  
 cāro; puñṇakāro.

On emploie le suffixe *ṇa* après une racine quand elle est précédée de son régime direct [comme premier membre de la composition]. Ex. Kumbha-kāro : un potier (un faiseur de pots); tantavāyo : un tisserand.

« Kammādimhi » est un locatif absolu auquel il faut suppléer *sati*, ce qui se traduirait littéralement : « étant donné un commencement (du composé) consistant dans le karman. » Cet emploi du locatif pour désigner l'*upapada*, le premier membre du mot composé, est constant, surtout dans les règles relatives aux affixes *kṛit*; aussi l'addition de « *ādi* » n'était-elle point indispensable (cf. VIII, 31), et le sūtra Kā-tānta correspondant (fol. 131) se contente-t-il de dire : « Karmany ag », de même que Pāṇ. III, 2, 1. L'emploi de *ādi* que nous trouvons ici n'est d'ailleurs pas ordinaire dans nos sūtras (cf. pourtant VII, 12); en somme, l'on attendait bien plutôt une construction « *ādikammani* », comme par exemple Pāṇ. VII, 2, 17.

<sup>1</sup> Cd nattho natthāni<sup>2</sup>.

<sup>2</sup> Cd S<sup>2</sup> mālākaro.

<sup>3</sup> Cd tantavāyo<sup>4</sup>.



## सञ्जाय अ नु ॥ २ ॥

Saññāyaṃ abhidheyyāyaṃ <sup>1</sup> dhātuyā kammādīṃhi akārapaccayo hoti nāmanhi ca nukārāgamo hoti. Ariṇṇ dametīti <sup>2</sup>; arindamo rājā; vessaṇṇ taratīti <sup>3</sup>; vessantaro rājā; taṇhaṃ karotīti : taṇhaṇkaro <sup>4</sup> bhagavā; medhaṃ karotīti : medhaṇkaro <sup>5</sup> bhagavā; saraṇaṃ karotīti : saraṇaṇkaro <sup>6</sup> bhagavā; dīpaṃ karotīti : dīpaṇkaro <sup>7</sup> bhagavā.

Pour [former] un nom propre [on emploie après une racine précédée de son régime direct le suffixe] a et [on ajoute] nu [à la fin du nom qui forme le premier membre]. Ex. Arindamo : Arindama (c'est-à-dire qui dompte l'ennemi; ari + dam).

## पुर ददा च इ ' ॥ ३ ॥

Purasadde ādīṃhi dadā iccetāya dhātuyā akārappaccayo hoti purasaddassa akārassa i ca hoti. Pure dānaṃ dadātīti purindado devarājā.

[On emploie] de même [le suffixe a] après dadā, précédé de pura, et [pura prend devant la nasale additionnelle] i [au lieu de a]. Ex. Purindado : (Indra) le destructeur de forteresses.

Je n'ai pas besoin de justifier ma traduction de « purindada » (skr. puraṇḍara) relativement à celle du scholiaste; mais on

<sup>1</sup> Cd abhideyyaṃ.

<sup>2</sup> Cd S<sup>2</sup> ariṇṇ da.

<sup>3</sup> Cd S<sup>2</sup> vessan ta.

<sup>4</sup>, <sup>5</sup>, <sup>6</sup>, <sup>7</sup> Cd 'ṇkaro.

<sup>8</sup> Cd 'ca iṃ.

s'étonne d'une analyse et d'une traduction si fautives chez un grammairien qui paraît donner ailleurs des preuves d'une certaine connaissance du sanskrit.

### सबुतोएवुत्वावी वा ॥ ४ ॥

Sabbato dhātuto kaunādīmhi vā akamādīmhi vā akāra  
 nyu tu āvi<sup>1</sup> icceto paccayā hontī vā, Tañ, karotitī : takkaro;  
 hitaṃ karotitī : hitakaro; vineti etena tasmā vā : vinayo;  
 nissāya tañ vasatitī : nissayo; bhavatitī : bhavo<sup>2</sup>; — pṇumhi :  
 rathaṃ karotitī : rathakārako; annaṃ dadātī : annadāyako;  
 vineti satteti : vināyako; karotitī : kārako; dadātī : dāyako;  
 netitī : nāyako; — tumhi : karotitī kattā; tassa kattā : lak-  
 kattā; dadātī : dātā; bhojanassa dātā : bhojanadātā; sara-  
 titī : saritā; — āvimhi : bhayaṃ passatī : bhayadassāvī<sup>3</sup>;  
 iccevamādi.

Toutes les racines peuvent prendre les suffixes  
 a. Ex. hitakaro : qui fait le bien; — *nyu*, Ex. dāyako :  
 qui donne; — *tu*, Ex. kattā : celui qui fait; — ou *āvi*.  
 Ex. dassāvī : qui voit.

### विसरुजपद्दितो ण ॥ ५ ॥

Visa ruja pada iccevamādihi dhātūhi pappaccayo hotī. Pa-  
 visatī : paveso; rujatī : rogo; uppajjatī<sup>4</sup> : uppādo; phussa-  
 titī : phasso<sup>5</sup>; uccatī : oko; ayatī : āyo; sammā bujjhatī :  
 sambodho; viharatī : vihāro.

<sup>1</sup> Cd S<sup>e</sup> \*trāvi vā.

<sup>2</sup> Cd \*hvi<sup>1</sup>, S<sup>e</sup> āvi.

<sup>3</sup> Cd bhavissatī bhagavā : nyu<sup>1</sup>.

<sup>4</sup> Cd S<sup>e</sup> \*ssāvī<sup>1</sup>.

<sup>5</sup> Cd S<sup>e</sup> uppajjati : uppā<sup>1</sup>.

<sup>6</sup> Cd S<sup>e</sup> \*do; passatī : passō; u<sup>1</sup>. La présence de *sprij* dans les sūtras correspondants cités en note ne laisse pas de doute sur la correction à introduire.

Les racines *vis*, *ruj*, *pad*, etc. prennent le suffixe *na*. Ex. Paveso : entrée; rogo : maladie; uppādo : origine.

Pân. III, 3., 16 : « Padarujaviṇṇasprīṇo ghaṇ »; Kât. (fol. 152) : « Padarujaviṇṇasprīṇocāṇ ghaṇ. » L'addition de « ādito » s'explique assez, ne fût-ce que par la simplification radicale apportée chez notre auteur au système des *anubandhas*, comme on le pourra constater par la suite; mais la présence de l'exemple *oko*, dans le commentaire, est intéressante par sa concordance avec la règle Kâtantra, tandis que le sūtra ne contient pas plus que la règle de Pāpini la mention expresse de cette racine.

### भावे च ॥ ६ ॥

Bhāvattābhādhīḥyasabbhātūhi<sup>1</sup> nappaccayo hoti<sup>2</sup>. Pacate pacanaṇ vā : pāko; cajjate cajanāṇ vā : cāgo; bhūyate bhavanaṇ vā : bhāvo; evaṇ yāgo; yogo; bhāgo; paridāho; rāgo.

[Le même suffixe *na* s'emploie] aussi après toutes les racines] pour exprimer l'état. Ex. Pāko : cuisson, état de ce qui est cuit; cāgo : état de ce qui est repoussé, rejeté.

### स्त्रि च ॥ ७ ॥

Sabbēhi dhātūhi<sup>3</sup> kvippaccayo hoti. Sambhavatīti : sambhū; viśeṣena bhavatīti : vibhū; evaṇ abhībhū; bhujena

<sup>1</sup> Cd \*ve vā.

<sup>2</sup> Cd S\* bhavaṇ.

<sup>3</sup> Cd nappayaso ho.

<sup>4</sup> Cd kvaci.

<sup>5</sup> Cd Sabbadhātūhi.

gacchatiti : bhujāṅgo<sup>1</sup> ; urena gacchatiti : urago<sup>2</sup> ; saṁsuttu  
samuddapariyantato bhūmūṁ khaṇatiti : saṅkha.

[Toutes les racines prennent] aussi [le suffixe]  
kri. Ex. Sambhū : le maître (de : saṁ + bhū) ; bhuj-  
āṅgo : serpent (de gam).

### धरादीहि स्मो ॥ ८ ॥

Dhara iccevaṁādīhi dhātūhi raṁmappaccayo hoti. Dha-  
rati tenāti : dhammo ; kariyate taṁ ti : kammaṁ.

[Les racines] *dhar*, etc. prennent le suffixe *raṁma*.  
Ex. Dhammo : la loi ; kammaṁ : l'action.

### तस्सीलादीसु णीत्वावी च ॥ ८ ॥

Sabbehi dhātūhi tassilādisavātthesu ṇi tu āvi<sup>3</sup> iccete pac-  
cayā honti. Piyaṁ pasasāṁsitūṁ silaṁ yassa rañño so hoti rājā  
piyapasasī<sup>4</sup> ; brahmacaritūṁ silaṁ yassa puggalassa so hoti  
puggalo brahmacāri ; pasayhaṁ pavattitūṁ silaṁ yassa rañño  
so hoti rājā pasayhapavattā ; bhayaṁ passitūṁ silaṁ yassa sa-  
maṇassa so hoti samaṇo bhayadasāvi ; iccevaṁādi.

Pour exprimer le caractère ou la tendance natu-  
relle, etc. on emploie les suffixes *ṇi*, *tu*, *āvi*.  
Ex. Piyapasasī : porté à louer ses amis ; pasayha-  
pavattā : dont le caractère est d'agir avec violence.

<sup>1</sup> Cd bhujāṅgamo. S<sup>4</sup> bhujago.

<sup>2</sup> Cd uraṁgo.

<sup>3</sup> Cd \*nitrāvicatū. S<sup>2</sup> nitrārica.

<sup>4</sup> Cd S<sup>2</sup> \*āvi.

<sup>5</sup> Cd piyapasī. S<sup>2</sup> piyapasasī.



## सद्धकुध्रचलमण्डत्यरुचादीहि यु ॥ १० ॥

Saddakudhacalamañḍatthehi ca rucādihi ca dhātūhi yuppaccayo hoti tassilādisvatthesu. Ghosanasilo : ghosano; bhāsanasilō : bhāsano; evaṃ viggaho kātabbo : kodhano; rosano; calano; kampano; phandano; mañḍano; vibhūsano; rocano; jotano; vassano.

[On emploie dans le même sens le suffixe] *yu* (=ana) après les racines qui signifient faire du bruit, s'irriter, se mouvoir, orner, et les racines *ruc*, etc. Ex. Ghosano : retentissant; kampano : tremblant; kodhano : irrité; rocano : brillant.

## पारादिगमिन्हा रु ॥ ११ ॥

Gamu iccetasmā dhātumbhā pārasaddādīmbhā ruppaccayo hoti tassilādisvatthesu. Bhavassa pāraṃ : bhavapāraṃ, bhavapāraṃ gaṭṭuṃ silaṃ yassa purisassa so bhavapāragū.

Tassilādīmhīti kimatthaṃ? Pāraṅgato.

Pārādigamimbhāti kimatthaṃ? Anugāmi.

[Dans le même sens,] la racine *gam*, précédée de *pāra*, prend le suffixe *ru*. Ex. Bhavapāragū : qui s'efforce de parvenir à l'autre rive de l'existence.

## भिक्षवादिनो च ॥ १२ ॥

Bhikkha iccevanādihi dhātūhi ruppaccayo hoti tassilādisvatthesu. Bhikkhanasilo : bhikkhu<sup>1</sup>; vijānanasilo : viññū<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Cf S<sup>2</sup> 'silo, yācanasilo . bhu-

<sup>2</sup> Cf S<sup>2</sup> viññū

Et [aussi les racines] *bhikkh*, etc. Ex. *Bhikkhu* : mendiant.

### हन्त्यादीनं पुक्को ॥ १३ ॥

*Hant'yādīnañ dhātūnañ pūkappaccayo hoti tassilādisvatthesu. Ahananaṣilo : āghātuko ; karaṇaṣilo ; kāruko.*

[Dans le même sens les racines] *han*, etc. prennent le suffixe *ṇaka*. Ex. *Kāruko* : un artisan.

L'exemple « *āghātuka* » et non le simple « *ghātuka* » (Schöll. in Pāṇ. III, 2, 154) est aussi donné par *Durgasiṃha* (fol. 148).

### नु निगहोतं षट्त्वे ॥ १४ ॥

*Padante nukārāgamo niggaḥitañ āpajjate. Arindamo rājā ; vessantaro ; pabhaṅkaro.*

[Le] *nu* [additionnel prescrit dans certains cas] à la fin des mots (s. 2) [se réduit à] la nasale. Ex. *Arindamaṇo* : *Arindama*.

### संलुपञ्चाय वा से चो ॥ १५ ॥

*Saṃpubbhāna iccēṭṭāyo dhātuyā aññāyo vā dhātuyā rap-paccayo hoti hanassa gho ca hoti. Samaggañ katomañ samupagacchalitī : saṅgho ; samantato nagarasso bāhira khanaṭṭī : parikhā ; antaṃ karotīti : antako.*

*Saṃ iti kimatthañ ? Upahanañ : upaghāto*

*Vāti kimatthañ ? Antakaro.*

Après [la racine] *han*, précédée de *sañ*, ou encore après d'autres racines, [on emploie le suffixe]

*ra*, et [*han* se change en] *gha*. Ex. Saṅgho : l'assemblée du clergé; parikhā : fossé de défense.

J'ai traduit en suivant le scholiaste, mais pour cette seule raison que je n'ai rien de certain à mettre à la place de son interprétation; en elle-même, je ne la puis trouver satisfaisante. L'accord, non-seulement de nos deux manuscrits, mais aussi du manuscrit de la Rūpasiddhī écarte l'hypothèse d'une corruption du texte. D'autre part, en le prenant tel qu'il est, ce prétendu composé dvandva « saṅghanaññāya » est bien étrange; et ce serait d'ailleurs le seul cas où, dans cette grammaire, *añña* serait ainsi employé au lieu de l'ordinaire *ādi*; comment ensuite expliquer le singulier? car, sans vouloir faire remonter jusqu'à l'auteur la responsabilité de l'analyse bizarre de « antako », il y a, en dehors de la racine *han*, plusieurs racines encore qui offrent des formations semblables. Peut-être pourrait-on, en s'inspirant de l'analogie, lointaine, il est vrai, de Pāṇini III, 2, 161, traduire : la racine *han*, précédée de *sañ*, ou aussi d'un autre préfixe, prend le suffixe *ra* et devient *gha*. C'est ce que semblerait confirmer dans une certaine mesure la forme même du s. Kātantra : « Samudor gaṇapraṇāṣayoh (*hanter do ghunir ādeṇṇu*) » (fol. 157) comparé à Pāṇ. III, 3, 86, où les deux mots *saṅgha* et *udgha* sont donnés comme *nipātanaz*.

### रम्हन्तो रादि नो ॥ १६ ॥

Ramhi paccaye pare sabbo dhātvaṇto rakārādi ca no lopo hoti. Antako; pāragū; sa devake loka sāsātiti : satthā; dītho; iccevaṇmādi.

Devant [un suffixe commençant par] *r*, la consonne finale de la racine tombe ainsi que l'*r* initial [du suffixe]. Ex. Pāragū (de la racine *gam* avec le suffixe *ru* — s. 11).

## भावकम्मेसु तच्चानिया । ॥ १७ ॥

Bhāva kamma iccetesvatthesu tabba anīya iccete paccayaṃ hoti sabbadhātūhi. Bhūyate, abhavittha, bhavissate : bhavitabbhaṃ, bhavanīyaṃ; āsiyate : āsitabbhaṃ, āsanīyaṃ<sup>1</sup>; pajjitabbhaṃ, pajjanīyaṃ; kātabbaṃ, karaniyaṃ; gaṇitabbhaṃ, gaṇanīyaṃ; ramitabbhaṃ, ramaniyaṃ.

Dans le sens neutre-impersonnel et passif, on emploie les suffixes *tabba*, *anīya*. Ex. Bhavitabbhaṃ ou bhavanīyaṃ : qui doit être; āsitabbhaṃ ou āsanīyaṃ : il faut s'asseoir.

## एयो च ॥ १८ ॥

Bhāvakammesu sabbadhātūhi nyappaccayo hoti. Kattabbhaṃ, kāriyaṃ; cetabbhaṃ, ceyyaṃ; netabbhaṃ, neyyaṃ; iccevaṃādi.

Casaddaggaḥapena teyyappaccayo hoti. Soteyyaṃ; dītheyyaṃ; pateyyaṃ.

Et aussi le suffixe *nya*. Ex. Kāriyaṃ : qui doit être fait; neyyaṃ : qui doit être conduit.

## कम्मे रिच् ॥ १९ ॥

Kara iccetambā dhātumbā riccappaccayo hoti bhāvakammesu. Kattabbhaṃ, kiccaṃ.

[Et aussi le suffixe] *ricca*, après [la racine] *kar*. Ex. Kiccaṃ ou kattabbhaṃ : qui doit être fait.

<sup>1</sup> Cd \*sabbānīya. S<sup>1</sup> \*tabbānīya.

<sup>2</sup> Cd asanīyaṃ.



## भूतो ब्र ॥ २० ॥

Bhū iccetāya dhātuyā nyappaccayassa ūkārena saha abbādeso hoti. Bhavitabbo, bhabbo<sup>1</sup>; bhavitabbañ, bhabbañ.

[Et] *abba* après [la racine] *bhū* [y compris l'*ā* final]. Ex. Bhabbo ou bhavitabbo : qui doit être.

## वदमदगमयुजगृहकारादीहि क्षम्ममवलेख्या गारो

## वा ॥ २१ ॥

Vada mada gama yuja garaha<sup>2</sup> ākāraṇa iccevaṃādihi dhātūhi nyappaccayassa yathāsāṅkhyāñ jja mma gga yha eyya ādesā honti vā dhātvaṇtena saha garahassa ca gāro hoti bhāvakaṃmesu. Vattabbañ, vajjañ; madaniyañ, majjañ; gamaniyañ, gammañ; yujjaniyañ<sup>3</sup>, yoggañ; garahitabbañ, gārayhañ<sup>4</sup>; dāttabbañ, deyyañ; pāttabbañ, peyyañ; hāttabbañ, heyyañ; māttabbañ, meyyañ; nāttabbañ, ñeyyañ; iccevaṃādi.

Les racines *vad*, *mad*, *gam*, *yuj*, *garah*, les racines terminées en *ā*, etc. peuvent à volonté prendre, dans le même sens, les suffixes *jja*, *mma*, *gga*, *yha*, *eyya*, et [alors *garah*, en prenant le suffixe *yha*, se change en] *gāra*. Ex. Vajjañ : instrument de musique; gammañ : où l'on doit aller; yoggañ : qui doit être réuni; gārayhañ : qui doit être blâmé; deyyañ : qui doit être donné.

<sup>1</sup> Cid bhavo.

<sup>2</sup> Cid garahā.

<sup>3</sup> Dans les trois exemples en « niyañ » Cid et S<sup>e</sup> ont l'i bref.

<sup>4</sup> Cid gāreyyañ.

## ते किच्चा ॥ २२ ॥

Ye paccayā tabbādayo riccantā<sup>1</sup> te kiccasaññāti veditabbā.  
Kiccasaññāya kiñpayojanañ? Bhāvakammesu kiccat-  
khatthā<sup>2</sup>. (VIII, 2.)

Ces suffixes [depuis *tabba*, portent le nom tech-  
nique de] *kicca*.

Si le scholiaste ne fait pas rentrer (*riccantā*) expressément  
dans cette classe de suffixes ceux énoncés dans les deux  
derniers sūtras, ce n'est pas qu'il entende les en exclure;  
mais il les considère comme inclus dans le suffixe *nya*, dont  
ils sont simplement les ādeṣas (substituts).

## अन्त्रे कित् ॥ २३ ॥

Aññe paccayā kita iccevaññasaññā honti.  
Kitsaññāya kiñpayojanañ? Kattari kit. (VIII, 1.)

Les autres [portent le nom de] *kit*.

## नन्दादीहि यु ॥ २४ ॥

Nandādihi dhātūhi yuppaccayo hoti bhāvakammesu. Nan-  
diyate, nanditabbāñ : nandanañ<sup>3</sup>; gahaniyañ : gahanañ;  
varitabbāñ : varaṇañ; evañ sabbattha.

[Les racines] *nand*, etc. prennent [le suffixe] *yu*  
[dans le sens neutre-impersonnel et passif]. Ex. Nan-  
danañ : le jardin d'Indra (où l'on goûte toutes sortes  
de plaisirs).

<sup>1</sup> Cd tabbādiceantā.

<sup>2</sup> Cd °cattakkhattā vā. S° °kkhattā vā.

<sup>3</sup> Cd nandate nanditabbā nanditabbāñ vā na°.

### कत्तुकराण्यप्येसेसु च ॥ २५ ॥

Kattukarapappadesa iccetesvatthesu ca yuppaccayo hoti. Kattari tāva : rajaṃ haratīti : rajoharaṇaṃ toyaṃ; — karaṇe tāva : karoti etenāti : karaṇaṃ; — padese tāva : tiṭṭhanti tasmiṃ itī : ṭhānaṃ; evaṃ sabbattha.

[Le suffixe *ya* s'emploie] aussi pour exprimer l'agent, l'instrument, le lieu. Ex. Rajoharaṇaṃ : l'eau (qui enlève la poussière); karaṇaṃ : l'instrument; ṭhānaṃ : la place.

Il est plus que douteux que le scholiaste ait raison de ré-introduire dans le s. précédent *bhāvakammesu* (du s. 17); mais ici, *ca* paraît en effet supposer ces mots et s'y rattacher; c'est ce que montrent Pān. III, 3, 115-117, et, bien que dans une mesure plus restreinte, les ss. Kālantra : « [*bhāve*] Yuṭ ca. — Karaṇādlikaraṇoḍca » (fol. 160).

### स्फादितो नो ण ॥ २६ ॥

Bakārahakārādyantehi dhātūhi anādesassa nassa ṇo hoti. Karoti tenāti : karaṇaṃ; pūrati tenāti : pūraṇaṃ; gayhati tenāti : gahaṇaṃ; gahaniyaṃ<sup>1</sup> tenā ti : gahaṇaṃ; evaṃ aññe pi yojetabbā.

Après *r*, *h*, etc. [de la racine], l'*n* [de ce suffixe se change en] *ṇ*. Ex. Karaṇaṃ : l'instrument; gahaṇaṃ : l'action de saisir.

La seule règle de cette grammaire consacrée au changement de *n* en *ṇ*; on voit combien elle est insuffisante.

ITI KIBBIDHĀNAKAPPE PAṬHAMO KAṆḌO.

<sup>1</sup> Cd S<sup>8</sup> gahaniyaṃ.

## गाढयो तेकालिका ॥ १ ॥

Nādayo pacceyā yuvantā tekālikāti veditabbā. Yathā : kumbhaṃ karoti, akāsi, karissatīti : kumbhakāro : karoti, akāsi, karissati tenāti : karaṇaṃ : evaṃ aññepi yojetabbā.

Ces suffixes *ṇa*, etc. sont dits *tekālika* (c'est-à-dire qu'ils s'emploient également dans le sens du présent, du passé et du futur). Ex. Kumbhakāro : un potier (un homme qui fait, a fait et fera de la poterie).

## सञ्जायं दधातो ३ ॥ २ ॥

Saññāyaṃ abhidheyyāyaṃ dādhādhātuto ippaccayo hoti. Ādiyattīti<sup>1</sup> : ādi : udakaṃ dadhātīti : udadhi : mahodakāni dadhātī : mahodadhi : vālāni dadhātī tasmīṃ iti : vāladhi : sammā dadhātīti : sandhi<sup>2</sup>.

Pour former des appellatifs on emploie, après les racines *dā*, *dhā*, le suffixe *i*. Ex. Ādi : commencement; udadhi : océan.

J'ai traduit ici « saññāyaṃ » par appellatifs. *Saññā* désigne tout mot qui ne porte pas son explication complète dans son analyse étymologique. C'est ainsi qu'il désigne tour à tour des termes techniques conventionnels, des noms propres, et enfin, comme ici, des mots dont la signification propre ne se peut deviner par l'analyse, mais s'apprend seulement par la

<sup>1</sup> Cd S<sup>1</sup> ādiyattīti<sup>2</sup>.

<sup>2</sup> Cd sammādhīyati dadhātīti sa<sup>2</sup>. S<sup>2</sup> vāladhi; sandhi : dve pada-koṭṭho antaraṇi adasevā sammā dadhātīti sandhi.



convention et l'usage. Nous n'avons pas de terme qui, à lui seul, puisse rendre toutes ces nuances, et la traduction est forcée de se régler suivant les cas. (Cf. p. ex. VII; 1. 2.)

## ति किच्चासिट्ठे ॥ ३ ॥

Saṇṇāyaṃ abhiḍheyyāyaṃ dhātūhi tippaccayo hoti kiccā-siṭṭhe. Jino etaṃ bujjaḥatūti : jinabuddhi; dhanāṃ assa bhavātūti : dhanabhūti; bhavatūti : bhūto; bhavatīti : bhāvo<sup>1</sup>; dhammo etaṃ dadātūti : dhammadinno; āyunaṃ vaḍḍhatīti : āyuvadḍhamāno<sup>2</sup>; evaṃ aññepi yojetabbā.

[Pour former des appellatifs on emploie] le suffixe *ti* et les suffixes *kit*, avec la signification d'un souhait. Ex. Jinabuddhi : (c'est-à-dire : que Jina lui donne la sagesse!).

Naturellement « kicca » du sūtra doit être décomposé en « kit ca »; sans vouloir accuser le scholiaste d'une méprise sur ce point, j'estime qu'il eût, pour plus de clarté, mieux fait de s'exprimer comme fait la Rūpasiddhi : « tippaccayo hoti kit-paccayo ca. » Du reste l'emploi de ce *kit*, dans la présente règle, n'est pas bien net. En effet, d'après VII, 1, 22, tous les suffixes dont il est traité dans cette section, en dehors des *kicca*, sont des *kit*; s'il en est ainsi, le suffixe *ti* mentionné tout d'abord, et à part, dans le sūtra est un *kit* au même titre que tous les autres suffixes qui apparaissent dans les exemples, car il est expressément enseigné dans la règle suivante. Dans la règle correspondante de Pāṇini (III. 3, 174), nous trouvons également le suffixe *ti* (*ktic*); mais au lieu de *krit*, c'est le suffixe *ktu* qui y fait suite : « kticktau ca saṇ-

<sup>1</sup> Il faut sans doute lire : \*tūti : bhavo : bhavabhūti.

<sup>2</sup> Cd \*tūti vaḍḍhamāno. S<sup>o</sup> āyuvadḍhamāno.

jñāyām. » Le sūtra Kātutra (fol. 163) se rapproche fort de notre règle : « Tikṣṛītau sañjñāyām ācīshi » : le duel 'kṛītau semble prouver que nous n'avons à penser qu'à deux suffixes déterminés; faut-il voir dans « kṛīta » un équivalent de *ku*, désignant le participe passé du passif, comme *kṛīya* en désigne le participe futur? Je ne vois pas d'autre moyen de donner à la règle un sens satisfaisant; mais je manque d'exemples à l'appui d'un pareil emploi de *kṛīta*. Du reste, si cette explication était la vraie, « kīcca », dans notre sūtra, au lieu de « kīta », rendrait, en tout cas, fort mal la pensée de son modèle, et ne pourrait reposer que sur une confusion.

### इत्थियं अतियवो वा ॥ ३ ॥

Itthiyañ abhīdheyyāyañ sabbadhātūhi akāro ti yu iccete paccayā honti vā. Jaratīti : jarā; saratīti : sarā; maññatīti : mati; coratīti : corā; cetasatīti : cetanā; vedayatīti : vedanā; evañ aññe pi yojetabbā.

Pour [former des appellatifs] féminins, on emploie, suivant les cas, les suffixes *a*, *tī*, *yu*. Ex. Jarā : la vieillesse; mati : la pensée; vedanā : la sensation.

### कर्तो रिरियो ॥ ५ ॥

Karato itthiyañ anitthiyañ vā abhīdheyyāyañ ririya-paccayo hoti <sup>1</sup>. Kattabbā kiriyā; karaṇiyyā kiriyā <sup>2</sup>.

Après [la racine *kar*] on emploie le suffixe *ririya*. Ex. Kattabbā kiriyā : une action qui doit être faite.

<sup>1</sup> Cd hoti vā. Ka<sup>2</sup>.

<sup>2</sup> Cd 'riyā, karaṇiyyāñ kiriyāñ kiriyā. S<sup>2</sup> de même, mais : kiriyāñ.

## अतीते ततवन्तुतावी । ॥ ६ ॥

Atite kâle sabbadhâtûhi ta tavantu tâvi iccete paccayâ honti. Huto<sup>1</sup>, hutavâ, hutâvi; vasiti : vusito, vusitavâ, vusitâvi; bhujitthâti : bhutto, bhuttavâ, bhuttâvi.

Pour marquer le passé, [on emploie les suffixes] *ta*, *tavantu*, *tâvi*. Ex. Huto, hutavâ ou hutâvi : qui a sacrifié; bhutto, bhuttavâ, bhuttâvi : qui a mangé.

## भावकम्मेसु ते ॥ ७ ॥

Bhâvakammesu atite kâle tappaccayo hoti sabbadhâtûhi. Bhâve tâva : gâyaite : gitañ; naccañ : natthitañ<sup>2</sup>; hasanañ : hasitañ. Kaminani tâva : bhâsayitthâti : bhâsitañ; desayitthâti : desitañ; karayitthâti : katañ.

Dans le sens neutre-impersonnel et dans le sens passif, on emploie le suffixe *ta*. Ex. Gitañ : chant; bhâsitañ : dit.

## बुधगमायत्ये । कत्तरि ॥ ८ ॥

Budha gama iccevaṃādināñ atthe tappaccayo hoti katarī sabbakāle. Yathā : sabbe saṅkhatāsaṅkhate dhamme bujjhati, abujjhi, bujjhissatīti : buddho; saraṇaṃ gato; samaṭhaṃ gato; iccevaṃādi.

<sup>1</sup> Cd \*ntutānāvi.

<sup>2</sup> S<sup>1</sup> \*honti vā, Gato gāmañ anugato; gatavā; gatāvi; hu<sup>2</sup>.

<sup>3</sup> Cd S<sup>1</sup> \*ccañ, natthanañ; ha<sup>2</sup>.

<sup>4</sup> Cd \*ditte.

[Le suffixe *ta* s'emploie] dans le sens actif après les verbes qui signifient savoir, aller, etc. Ex. Buddha : le Buddha (c'est-à-dire celui qui connaît la nature de toutes choses); saraṇaṃ gato : qui a trouvé un refuge.

### जितो इन सब्बत्थ ॥ ८ ॥

Ji iccetaṃ dhātva inappaccayo hoti sabbakāle kattari. Pāpake akusale dhamme jinati, ajini, jinissatī : jino.

[La racine] *ji* prend le suffixe *ina*, sans acception de temps. Ex. Jino : le Jina (c'est-à-dire celui qui vainc, a vaincu et vaincra le mal).

### सुप्तो च ॥ १० ॥

Supa iccetaṃ dhātva inappaccayo hoti kattari bhāve ca. Supatī : supino; supiyate<sup>1</sup> ti : supino; ko attho supinena te?

Et aussi [la racine] *sup.* Ex. Supino : sommeil, songe.

### ईसदुसुद्धिं च ॥ ११ ॥

Isadusaddupapadehi<sup>2</sup> dhātūhi inappaccayo hoti bhāva-kammesu. Isaṃ sayanaṃ, issayo<sup>3</sup> : duṭṭhu sayanaṃ : dus-

<sup>1</sup> Cf. suppiyate.

<sup>2</sup> Cf. "dussu".

<sup>3</sup> Cf. "dussu saddāhi dhātū".

<sup>4</sup> Cf. issayanaṃ, issayo; du.



sayo : suṭṭhu sayanaṃ ; susayo<sup>1</sup> ; bhavatā īsaṃ kammaṃ kariyatiti : isakkaṃ : dukkaṃ ; sukkaṃ<sup>2</sup>.

[Les racines,] après [les déterminatifs] *īsa*, *du*, *su*, [prennent le suffixe] *kha*. Ex. *Īsassayo* : facilement couché ; *dukkaraṃ* : difficile à faire.

Le sūtra ne contenant rien de la restriction exprimée dans la règle correspondante de Pāṇini (III, 3, 126) et de la grammaire Kātantra (fol. 162) par les mots : « kṛicchrā-kṛicchrārtheshu », il est difficile de savoir si cette suppression est intentionnelle et, par conséquent, de déterminer la vraie traduction de *īsassayo*, soit qu'on le doive traduire : qui a trouvé aisément où se coucher, ou bien : qui n'a été couché que peu d'instant (?).

इच्छेत्सु समानकत्तुकेसु तवे तुं वा ॥ १२ ॥

*Ichchatthesu samānakattukesu sabbadhātūhi tave tuṃ iccete paccayā honti vā sabbakāle kattari. Puññāni kātuṃ<sup>3</sup> icchati, kātave<sup>4</sup> ; saddhammaṃ sotuṃ icchati, sotave<sup>5</sup>.*

Suivies (c'est-à-dire ici : dépendantes) de verbes signifiant désirer, toutes les racines peuvent à volonté prendre les suffixes *tuṃ* ou *tave*, quand [l'infinitif ainsi formé a le] même sujet [que le verbe dont il dépend]. Ex. *Puññāni kātuṃ*, *kātave icchati* : il désire faire de bonnes actions.

<sup>1</sup> Cd S<sup>o</sup> *sussayo*.

<sup>2</sup> Cd S<sup>o</sup> *sukkarāṃ*.

<sup>3</sup> Cd *katum*.

<sup>4</sup> Cd S<sup>o</sup> *\*icchati kā*.

<sup>5</sup> Cd S<sup>o</sup> *\*icchati so*.

### अस्सक्कादिसु च ॥ १३ ॥

Arahasakkādisvatthesu ca sabbadhātūhi tuṃpaccayo hoti. Ko taṃ nindituṃ arahati: sakkā jetuṃ dhanena vā; evaṃ aññepi yojetabbā.

De même après des verbes qui signifient être digne de (ou juger bon de), pouvoir. Ex, Ko taṃ nindituṃ arahati? Qui oserait le blâmer? Sakkā jetuṃ dhanena vā: on peut vaincre aussi par l'or.

### पत्तवचने अलमत्थेसु च ॥ १४ ॥

Pattavacane sati alamaṭṭhesu ca sabbadhātūhi tuṃpaccayo hoti. Alaṃ eva dānāni dātuṃ; alaṃ puññāni kātuṃ.

Et aussi après des mots du sens de *alaṃ*, pour dire : suffisant, .... Ex. Alaṃ dānāni dātuṃ : assez pour faire des présents; alaṃ puññāni kātuṃ : c'est assez de faire des bonnes œuvres.

### पुब्वकालेककत्तुकानं तूनत्त्वानत्वा वा ॥ १५ ॥

Pubbakāle ekakattukāṇaṃ dhātūṇaṃ tūna tvāna tvā iccete paccayā honti vā. Kātiṇa kammaṃ gacchati; akātūna<sup>1</sup> puññāṇaṃ kilamissanti; sattā sutvāna dhammaṃ modanti; jītvāna vasati; sutvānassa etad abhāsi; ito sutvāna amutra kathayanti; sutvā mayaṃ jānissāma; evaṃ sabbattha yojetabbā.

Pour marquer une action antérieure [à celle qu'exprime le verbe fini], une racine peut prendre

<sup>1</sup> Cd S<sup>1</sup> 'tuna'.

<sup>2</sup> Cd kātūna.

l'un des suffixes *tûna*, *tvâna* ou *tvâ*, si elle a le même sujet [que le verbe fini]. Ex. Kâtûna kam-maṇṇ gacchati : après avoir exécuté telle action, il s'en va; sattâ sutvâna dhammaṇṇ modanti : les créatures, après avoir entendu la loi, en éprouvent de la joie; sutvâ mayañ jâṇissâma : après avoir entendu, nous saurons.

### वत्तमाने मानन्ता ॥ १६ ॥

Vattamâṇakâle sabhaddhâtûhi māna anta iccete paccayā honti. Saratiti : saramāno; rudatiti : rodamāno; gacchatiti : gacchanto; gaṇhātiti<sup>1</sup> : gaṇhanto.

Dans le sens du présent on emploie les suffixes *māna*, *anta*. Ex. Rodamāno : pleurant; gaṇhanto : prenant.

### सासादोहि रत्तु ॥ १७ ॥

Sāsādihī dhātûhi ratthuppacayo hoti. Sāsātiti : satthā, kilesādayo sāsati himsātiti vā<sup>2</sup>.

Les racines *sās*, etc. prennent le suffixe *ratthu*. Ex. Satthā : le maître (c'est-à-dire, suivant la fausse explication du scholiaste : celui qui détruit le mal).

### पादितो रित्तु ॥ १८ ॥

Pā iccevaṇādito dhātugaṇato rituppacayo hoti. Guttamāṇ pālayatiti : pitā.

<sup>1</sup> Cd n'a pas : gaṇhātiti.

<sup>2</sup> Cd "itthā sāsati himsātiti vā satthā. S<sup>2</sup> "ti satthā : kilesādayo sāsati himsātiti : satthā.

Les racines *pá*, etc. prennent le suffixe *ritu*.  
Ex. *Pitá* : père (c'est-à-dire celui qui protège la famille).

### मानादीहि रतु ॥ १९ ॥

*Māna iccevamādihī dhātūhī rātuppaccayo hoti rituppaccayo ca* <sup>1</sup>. *Dhammena puttāṃ mānetitī* : *mâtâ* : *pubbe bhāsatitī* : *bhâtâ*; *mātupitūhī dhāriyatitī dhītâ*.

Les racines *mān*, etc. prennent le suffixe *rātu*.  
Ex. *Mâtâ* : mère (c'est-à-dire celle qui honore le fils).

Si les fausses étymologies du scholiaste ne doivent nous surprendre que médiocrement, l'erreur que commet l'auteur lui-même, en rapportant au causatif *mānayati* de la racine *man* l'origine du mot « *mâtar* », pourrait paraître plus étonnante chez un homme qui donne d'ailleurs des preuves de sa connaissance du sanskrit. Mais cette explication se retrouve ailleurs, p. ex. dans les *Uṇḍisūtras* (éd. Bôhtlingk. II, 91). — D'autre part, je ne comprends rien à l'addition par le commentateur de « *rituppaccayo ca* » et de l'exemple *dhītâ* à l'appui; ce mot, à ses yeux, doit rentrer tout naturellement dans les cas prévus par le sūtra précédent.

### आगमा तुको ॥ २० ॥

*Ā iccādimhā gamīto tukappaccayo hoti. Āgacchatitī* : *āgantuko bhikkhu*.

La racine *gam*, précédée de *ā*, prend le suffixe *tuka*. Ex. *Āgantuko* : l'arrivant, l'hôte.

<sup>1</sup> *S' 'ccayo hoti vā*.



## भवे इक् ॥ २१ ॥

*Gamu* iccētambā ikappaccayo hoti bhabbe. Gamissatitī : gamiko gantuñ bhabhoti vā, gamiko bhikkhu.

[La racine *gam* prend le suffixe] *ika* dans le sens du futur. Ex. Gamiko : qui veut ou doit partir.

ITI KIRIBHĀṆAKAPPE DUTIYO KAṆḌO.

## पञ्चयानिद्धि निपातना सिद्ध्यन्ति ॥ १ ॥

Saṅkhyānāmasamāsataddhūtākhyātakitakappamhī sappaccayā ye saddā anidditthā gatā te sādhanena parikkhivā sakehī sakelī nāmehi nipātanañ sijjhanti yathāsaṅkhyāñ. Saṅkhyāyañ tāva : ekassa eko hoti; dasassa ca dakārassa ro ādeso hoti; eko ca dasa ca : ekādasā ekārassa vā; dvissa bhā hoti, dasassa ca dakārassa ro hoti; dve ca dasa ca : bārasaṇṇ dvādasā vā; dvissa bhā hoti; dve ca visati ca; bāvisaṇṇ; kathaṇṇ soḷasasaddo<sup>1</sup> chassa so hoti, dasassa ca dakārassa lo hoti; cha ca dasa ca : soḷasaṇṇ; āyatanamhī chassa saḷo hoti<sup>2</sup>; cha āyatanāni : saḷāyatanāñ<sup>3</sup>; evaṇṇ sesā saṅkhyā kattabbā<sup>4</sup>. — Nā-mike tāva : ima samāna aparā icceteḥī jjaḷjuppaccayā honti vā imasamānasaddānañ ca akārasakārādesā honti : imasmiñ kāle nija asmīñ kāle vā; samāne kāle, saḷḷu; aparasmīñ kāle aparajju aparasmīñ kāle vā. — Samāse tāva : bhūmigato; apāyagato; issarakatañ; sallaviddho; kathinadussaṇṇ; corabhayañ; dhaññārāsi; saṇṇsāradukkhāñ; pubbāca aparā ca :

<sup>1</sup> Cd 'sam; cha ā — sa ca saḷo hoti'.

<sup>2</sup> Cd 'saḷāyatanāni'.

<sup>3</sup> Cd 'ākhyānabbā. S<sup>3</sup> 'ākhyā kattabbā'.

pubbāparaṃ<sup>1</sup>. — Taddhite tāva : Vāsitt̥ho; bhāradvājo; bhaggavo; paṇḍavo; koleyyo. — Ākhyāte tāva : yathā : asa bhāveti<sup>2</sup> dhātuto vattamānesu ekavacanabāhuvacānesu ekavacanassa tissa sso hoti antena sāha, bahuvacanassa antissa sso hoti antena sāha : evaṃ assa vacaniyo, evaṃ assu vacaniyā<sup>3</sup>; ānattiyaṃ hissa sso hoti vā : gacchassu, gacchāhi. — Kitake tāva : yathā : vada hana iccevaṃādīhi dhātūhi kappaccayo hoti vadassa ca vādo hanassa ca ghāto : vadatīti : vādako<sup>4</sup>; hanatīti<sup>5</sup>; ghātako<sup>6</sup>; natidhātuto tappaccayassa ccatādesā honti antena sāha : naccāṃ, natāṃ; — iccevaṃādāyo nipātanā sījjhanti.

Les suffixes dont il n'est point question [dans les règles générales] sont expressément énumérés [avec les mots tout formés]. Exemple : Vādako : celui qui parle (de : vad); ghātako : qui frappe (de : han).

L'utilité de cette règle, qui n'est pas très-apparente par elle-même, ne ressort pas mieux du commentaire du scholiaste. Nous avons rencontré déjà (V. 47) une règle analogue, et j'ai indiqué le rôle qu'elle me paraissait remplir à cet endroit; la portée de celle-ci m'apparaît moins encore. Le sūtra, qui en lui-même n'enseigne rien du tout, n'inaugure pas davantage une série de règles contenant des nipātanās; faut-il croire qu'il fasse allusion à des listes de formes qui auraient existé pour l'enseignement parallèlement à cette grammaire et en dehors d'elle? (Cf. VIII, 15.) — Le scholiaste, qui a le tort de violenter le texte pour l'étendre arbitrairement à toutes les parties de la grammaire, ne nous éclaire point par

<sup>1</sup> Cd \*kkham; pubbāparāmaparaṃ. Ta'. S<sup>a</sup> \*bbā ca parā ca'.

<sup>2</sup> Cd asabbbhāveti. S<sup>a</sup> asambbhāveti.

<sup>3</sup> Cd S<sup>a</sup> \*assa vacaniyo.

<sup>4</sup> Cd \*ko, vādatīti vādo; ha'.

<sup>5</sup> Cd hanatīti ghāto satte hanetīti ghātako na'. S<sup>a</sup> ghāpetīti ghātako na'.

ses exemples : les uns, comme ceux qui portent sur les noms de nombre, sont l'application de règles données ci-dessus ; d'autres, relatifs au verbe, ne sont pas, en effet, fondés sur la même autorité ; d'autres, enfin, comme ceux qui portent sur les composés et les *taddhitas*, ne rentrent d'aucune façon dans la catégorie des *nipātanas*, et semblent ici tout à fait hors de propos. — Peut-être faut-il ne pas prendre trop strictement le mot *nipātana*, et ne voir dans l'expression « *nipātana sījjhanti* » que le sens : sont déterminés par l'usage. Alors cette règle ne serait qu'un exemple nouveau de ce procédé sommaire auquel notre grammairien a plusieurs fois recours (cf. p. ex. VI, 4. 36), et que M. Weber (*Ind. Str.* II, p. 327) qualifie justement de déclaration de faillite.

### सासदिसतो तस्स सिट्ठो च ॥ २ ॥

*Sāsa disa iccetelā dhātulā tappaccayassa riṭṭhādeso hoti ṭhāne. Anusitṭho so mayā; desayitṭhātī diṭṭhañ, diṭṭhañ me rūpañ.*

*Caśaddaggahanena kicca-kārassa ' tuṭṭapaccayassa ' ca raṭṭha raṭṭhuñ ādesā honti. Dassaṇiyāñ : daṭṭhabbañ; daṭṭhuñ vi-hārañ gacchanā samapāsañ.*

Après les racines *sās*, *dis*, le suffixe *ta* se change en *riṭṭha*. Ex. *Anusitṭho so mayā* : il a été instruit par moi ; *diṭṭhañ* : vu.

L'explication du commentaire étant évidemment inacceptable, il faut avouer que *ca* n'offre guère de sens dans la position qu'occupe ici la règle.

<sup>1</sup> Cf. *Kiccakā\**.

<sup>2</sup> Cf. *S\* tappacca\**.

साढि । सन्तपुच्छभञ्जहंसादिहि द्वौ ॥ ३ ॥

Sakāranta puccha bhañja hañsa iccevamādihi dhātūhi tappaccayassa saḥādiḥyañjanena tṭhādeso hoti tṭhāne. Tusiyate<sup>1</sup> tuttṭho, tusitṭhāti<sup>2</sup> tuttṭho vā; daṁsiyate daṭṭho, aḥinā daṁsiyitṭhāti<sup>3</sup> daṭṭho vā; pucchiyate puttṭho, pucchiyitṭhāti<sup>4</sup> puttṭho vā; bhañjiyate bhaṭṭho, bhañjiyitṭhāti bhaṭṭho vā; hañsiyitṭhāti haṭṭho, pakārena hañsiyitṭhāti paḥaṭṭho.

Ādiggaḥapena aññehi dhātūhi tappaccayassa ca saḥādiḥyañjanena tṭhādeso hoti. Yajiyitṭhāti yitṭho; sa ekato sama-vāyitṭhāti<sup>5</sup> saṁsaṭṭho; visesena saññiyatīti visitṭho<sup>6</sup>; pavēsayitṭhāti pavitṭho; evaṁ sabbattha yojetabbā.

Après les racines qui se terminent par un *s*, après *pucch*, *bhañj*, *hañs*, etc. [le suffixe *ta* se change] en *tṭha*, *y* compris le *t* initial [du suffixe]. Ex. *Tuttṭho* : content; *puttṭho* : interrogé; *bhaṭṭho* : tombé; *haṭṭho* : joyeux.

La racine *hañs* (skr. *hr̥ish*) étant comprise dans la catégorie des « *santa* », on ne voit pas pourquoi l'auteur la nomme expressément. Quant au prétendu participe de *bhañj* : « *bhaṭṭho* », il y a là quelque confusion. *Bhañj* (ou *bhaj*) fait en sanskrit « *bhagna* » et en pâli « *bhagga* » (cf. sūtra 7), et il est difficile de croire qu'il y ait jamais pu faire « *bhaṭṭha* » ; *bhaṭṭha* est au contraire l'équivalent pâli du sanscrit *bhrashta* : tombé, de la racine *bhr̥aṣṭ*.

<sup>1</sup> Cd *sāsadi*°.

<sup>2</sup> Cd *S<sup>e</sup>* *tussiyate*.

<sup>3</sup> Cd *tusitṭhāti*, et de même toujours *tṭh* dans les aoristes suivants.

<sup>4</sup> Cd *dassiyate* (de même *S<sup>e</sup>*) — *dassayitṭhāti*.

<sup>5</sup> *S<sup>e</sup>* *pucchayitṭhāti*.

<sup>6</sup> Cd *saññ ekato sama*°.

Cd « *saṁsaṭṭho*, *visaṁsaṭṭho*, *pa*°.



## वसतो उ३ ॥ ४ ॥

Vasa iccetambhā dhātumbhā takārappaccayassa saṅgādhāna-  
janena uṭṭhādeso<sup>2</sup> hoti tñāne. Vasatitī vuṭṭho<sup>1</sup>.

Après *vas* [il se change en] *uṭṭha*. Ex. Vuṭṭho :  
qui habite.

## वस वा वु१ ॥ ५ ॥

Vasasseva dhātussa tappaccaye vakārassa ukārādeso hoti  
vā. Vasitthāti vusitañ brahmacariyañ; vasiyitthāti uṭṭho  
vuṭṭho vā.

[Et la racine] *vas* peut à volonté changer *va* en  
*u*. Ex. Vuṭṭho ou uṭṭho : ayant demeuré.

## धृढभृद्भृद् धठा च ॥ ६ ॥

Dhaddhabhaha iccevaṃantehi dhātūhi parassa takārappac-  
cayassa yathāsāṅkhyāñ dhaddhādesā honti. Yathā : sabbe sañ-  
khatāsāṅkhate dhamme bujjetthāti : buddho; vadḍhatiti :  
vuḍḍho bhikkhu ; labhiyitthāti laddhañ pattavirañ ; agginā  
dadḍhañ vanañ.

Après [des racines se terminant en] *dh*, *ḍh*, *bh*,  
*h*, [le suffixe *ta* se change en] *dh*, *ḍh*. Ex. Buddho :  
celui qui sait; vuḍḍho : vieux; laddhañ : pris;  
dadḍhañ : brûlé.

<sup>1</sup>, <sup>2</sup>, <sup>3</sup> Cd " uṭṭh ".

<sup>4</sup> Cd vassa vā vū. S<sup>2</sup> vassa vā vū.

## भजतो गो च ॥ ७ ॥

Bhajato dhātumhā takārapaccayassa ggo ādeso hoti sahā-dibyañjanena. Bhañjiyitthāti bhaggo<sup>1</sup>; pakārena bhañjiyitthāti : pabhaggo rukkho.

Après la racine *bhaj*, [il se change] en *gga*. Ex. Bhaggo : brisé.

## भुजादेनं अन्तो नो द्वि च ॥ ८ ॥

Bhuja iccevamādinañ dhātūnañ anto no hoti tappaccayassa ca dvibhāvo hoti. Abhujjiti<sup>2</sup> bhutto, bhuttavā, bhuttāvi; cajjati catto<sup>3</sup>; rūpādisu ārammanesu sajjati satto; patati etthāti<sup>4</sup> patto; rañjati ratto; yujjati<sup>5</sup> yutto; viviccati<sup>6</sup> vivitto.

[Devant le suffixe *ta* les racines] *bhaj*, etc. perdent leur consonne finale et [le *t* du suffixe] se redouble. Ex. Bhutto : qui a mangé; catto : rejeté.

## वच वा वु' ॥ ९ ॥

Vaca iccetassa dhātussa vakārassa ukārādeso hoti anto ca cakāro no hoti tappaccayassa ca dvibhāvo hoti vā. Vuccitthāti vuttañ bhagavatā; uccitthāti uttañ vā.

<sup>1</sup> Cd °na. Bhajiti abhanji bhañjissatī bhaggo.

<sup>2</sup> Cd bhujiti bhu°.

<sup>3</sup> Cd °vi; chacati acchijjissatī catto ca cha rū°.

<sup>4</sup> Cd patanti e°.

<sup>5</sup> Cd yujjati. S° aynñjiti.

<sup>6</sup> Cd viretī°.

<sup>7</sup> Cd °vū. S° omet ce sūtra et le suivant.

[Et alors] *raca* peut à volonté changer *ra* en *u*.  
Ex. *Vuttañ* ou *uttañ* : il a été dit.

### गुपाक्षिनञ्च ॥ १० ॥

*Gupa* iccevañādinañ anto ca byañjau no hoti tappaccayassa ca dvibhāvo hoti vā. Suttu gopayitthāti sugutto dhammo āraḥkhaṭaṇṇ; cīnetitī citto; lippatī litto; santappatī santatto ayo<sup>1</sup>; ābhūso dippatī āditto<sup>2</sup>; viśesena vivīcatī<sup>3</sup> : vivitto; sīñcatī sitto; — evaṇ aññe pi yojetabbā.

De même les racines *gup*, etc. [perdent leur consonne finale devant le suffixe *ta*, qui redouble son *t* initial]. Ex. *Guṭṭo* : gardé; āditto : allumé.

Le *vā* qu'ajoute le scholiaste contient une erreur évidente; peut-être même ne faut-il y voir qu'une faute de copiste. Les exemples ne sont pas non plus irréprochables : l'exemple « vivitto » se trouve déjà donné à la règle 8. Du reste ce sūtra 8 rendait à la rigueur la présente règle inutile; mais il est vraisemblable que l'auteur a voulu diviser les racines suivant la classe de leur dernière consonne, et qu'alors le sūtra 8 s'applique spécialement aux racines ayant une palatale finale, tandis que cette règle concerne les racines qui se terminent par une labiale. S'il en est ainsi, il faudrait supprimer deux autres encore des exemples du scholiaste.

### तराक्षोहि इषाओ ॥ ११ ॥

*Tara* iccevañādihī dhātūhī tassa tappaccayassa iṇṇādeso hoti anto ca no hoti. Tippo hañ tārēyyaṇṇ; uttippo; sampippo; paripippo; tudatī; tuṇṇo; parijippo; ākippo.

<sup>1</sup> Cd āyo.

<sup>2</sup> Cd S<sup>i</sup> vīrecatī.

<sup>3</sup> Cd « ditto anto vī ».

Après les racines *tar*, etc. [le suffixe *ta* se change en] *inna*, [et la consonne finale de la racine disparaît]. Ex. Tinno : qui a traversé; punno : rempli.

### भिदादितो इन्नर्दणा<sup>1</sup> वा ॥ १२ ॥

Bhida iccevamādīhi dhātūhi parassa takāpaccayassa innaannaipādesā honti vā anto ca no hoti. Bhinno; sambhinno; chinno; ucchinno; diuno; nisinno; channo; suchanno; acchanno; khinno; runno; khinā jāti.

Vāti kimatthañ? Bhijjati bhatti.

Après les racines *bhid*, etc. il se change en *inna*, *anna*, *ina*, suivant les cas, [et la consonne finale de la racine disparaît]. Ex. Bhinno : séparé; channo : couvert; khino : détruit.

### मुसपचसक्तो<sup>2</sup> क्कखा च ॥ १३ ॥

Susa paca saka iccetehi dhātūhi tappaccayassa kkhakkādesā honti anto ca byañjano no hoti. Sussatiti; sukkho kaṭṭho; pacatiti<sup>3</sup>; pakkam phalañ; sakkomiti; sakkohañ.

Et en *kka*, *kkha* [suivant les cas], après les racines *sus*, *pac* et *sak*, [la consonne finale de la racine étant supprimée]. Ex. Sukkho : sec; sakko : qui peut.

<sup>1</sup> Cd "innānnañ". S<sup>1</sup> "innaannaññā".

<sup>2</sup> Cd "sakāto". S<sup>1</sup> "sakādito".

<sup>3</sup> Cd "susati" pacatiti. S<sup>2</sup> "paca".



पक्कमादीहि न्तो च ॥ १४ ॥

Pakkama iccevamâdîhi dhâtûhi tappaccayassa nta âdeso hotî dhâtavanto ca no hotî. Pakkanto : vibbhanto, saṅkanto; khanto; santo; danto; vanto.

Casaddaggaheṇa kimatthaṃ? 'Teheva dhâtûhi tippaccayassa' nti âdeso hoti anto ca no hoti : kamanāṃ, kanti; khamanāṃ, khanti; evaṃ sabbattha.

Et en *nta* après la racine *kam*, précédée de *pa*, et autres [la consonne finale de la racine étant supprimée]. Ex. Pakkanto : qui s'est avancé; santo : calmé.

On peut se demander pourquoi l'auteur parle de « pakkam » (*pra-kram*) et non du simple « kam ». Le participe de *kram*, sans préfixe, n'est, il est vrai, que peu ou point employé en pâli, et le grammairien n'aura pris « pa-kam » que comme type de *kam* précédé d'un quelconque des préfixes avec lesquels il s'emploie, *â*, *anu*, *pru*ti, etc. (Cf. les ex. de *pra-kram*, schol. Pâṇ. VII, 2, 36). Ou bien l'on pourrait penser encore qu'il a préfixé *pa* pour obtenir un redoublement du *k* et empêcher ainsi toute confusion avec la racine *kam*; cependant cette racine rentre nécessairement dans le *gaṇa* dont il est ici question.

जनादीनं आ तिम्हि च ॥ १५ ॥

Jana iccevamâdînaṃ dhâtûnaṃ antassa byañjanassa âttaṃ hoti tappaccaye tîmbi ca. Ajanitî : jâto; jananaṃ : jâti.

Tîmbhî kimatthaṃ? Aññasmîṃ paccaye âkâranivattanatthaṃ. Janitûnâti, janitvâ; janatîti : janitâ<sup>1</sup>; janitûṃ; janitabbhî : iccevamâdi.

<sup>1</sup> Cd S<sup>1</sup> tappacca.

<sup>2</sup> Cd janâtîti jâni<sup>2</sup>. S<sup>1</sup> janetûi ja<sup>2</sup>.

Les racines *jan*, etc. prennent un *á* long [devant le suffixe *ta* et] aussi devant le suffixe *tí* [en perdant leur consonne finale]. Ex. *Jâto* : né; *jâti* : race.

### गमखनहनरमादिनिं अन्तो ॥ १६ ॥

*Gama khana hana rama iccevamâdinañ dhâtinañ anto* byañjano<sup>o</sup> no hoti vâ tappaccaye timhi ca. *Gacchatiti* : gato; *sundarañ nibbânañ gacchatiti* : sugato; *sundarena pakârena gantabbâti sugati*<sup>1</sup>; *khanīyateti* : khatañ; *khananañ, khati*<sup>2</sup>; *upagantvâ hanīyate tanti* : upahatañ; *upahananañ, upahati*<sup>3</sup>; *samagge kamme ramatiti* : samaggarati; *abhirato* : abhirati; *maññatiti* : mato; mati.

*Vâti kinatthañ ? Rammatiti* : rammato, rammanañ, rammati; *iccevamâdi*<sup>4</sup>.

Les racines *gam*, *khan*, *han*, *ram* perdent leur consonne finale [devant le suffixe *ta* et le suffixe *tí*]. Ex. *Gato* : qui est allé; *khato* : creusé; *hato* : frappé; *rato* : plein de volupté.

### स्कारो च ॥ १७ ॥

*Rakâro ca dhâtinañ antabhiito no hoti tappaccaye timhi ca. Pakârena*<sup>5</sup> *kariyate ti* : pakato padattho; *pakârena*<sup>6</sup> *karaṇaṇi*<sup>7</sup> : pakati; *visesena saratiti* : visato; *visesena saraṇaṇi* : visati<sup>8</sup>.

<sup>1</sup> Cd \*to; *sundarañ nibbânañ gacchanti sugati bhagavâ; kha*°.

<sup>2</sup> Cd *khanjati khati*.

<sup>3</sup> Cd *upahasiati* : upaha°.

<sup>4</sup> Cd \*mato; mati; maratiti mato ramatiti rato rati iccevamâdi, Rakâ°, S° \*tthañ ? Rammato ; rammatiti rammato, rammati ra°.

<sup>5</sup>, <sup>6</sup> Cd *pakâreṇa*.

<sup>7</sup> Cd \*ṇa kariyate pa°.

<sup>8</sup> Cd \*ti vâ. S° \*ṇaṇi; cinteti, cintanañ.

Un *r* [final d'une racine s'élimine] aussi [devant les suffixes *ta*, *ti*]. Ex. Pakato : fait, exécuté; pakati : origine.

ठापानं इ ई च ॥ १८ ॥

Thā pā iccetesam dhātūnam antassākārassa ikāraikārādesā honti tappaccaye timhi ca. Yatra ṭhito; atra ṭhito; ṭhānam, ṭhiti<sup>1</sup>; yaguṃ pītassa bhikkhuno: pīto; pīti.

Les racines *ṭhā*, *pā* changent leur *ā* final en *i* et *ī* [devant les suffixes *ta*, *ti*]. Ex. Ṭhito : qui se tient; pīto : qui a bu; pīti : l'action de boire.

हृत्तेहि ह्ये ह्स लो वा अदहनहनं ॥ १८ ॥

Hakāra iccevamantehi dhātūhi tappaccayassa<sup>2</sup> hakārādeso hoti hassa dhātvantassa lo hoti vā adahanahānam. Āruhatiti : ārūḥho; agahiti : gāḥho vā; avudhiti : bālho<sup>3</sup>; mayhatiti : mālho.

Adahanahānam iti kinatthanā<sup>4</sup> Dahiṃtthāti<sup>5</sup>; dadḍho vana-saḍḍo; saṃsutthu nahiyitthāti : saṃnaddho.

Après les racines qui finissent en *h*, [le suffixe *ta* se change en] *ha* [et l']*h* [final de la racine] se change à volonté en *l*; sont exceptées les racines *dah*, *nah*. Ex. Ārūḥho : monté; vāḥho : ferme. Mais : dadḍho : brûlé; naddho : cousu.

Qu'entend l'auteur par « vā » ? Il ne peut pas vouloir rendre toute la règle facultative; car *ruh*, par exemple, n'a pas

<sup>1</sup> Cd ṭhāne tiṭṭhati.

<sup>2</sup> Cd "yassa ca ha".

<sup>3</sup> Cd "ti gaḥho va, bahatiti bālho mahati".

<sup>4</sup> Cd dahiṃtthāti.

d'autre participe passé passif que *râlha*. D'autre part, comment entendrait-il indiquer d'une façon si vague que la règle ne s'applique pas également à toutes les racines en *h*, alors que, contrairement à son habitude, il prend la peine d'en marquer les exceptions avec une précision si grande? Quant à une troisième hypothèse qui serait porter *vá* seulement sur le changement en *l* de l'*h* final (pour nous exprimer comme notre auteur), elle n'est pas plus vraisemblable, *ārūlha*, *mūlha*, etc. ne possédant pas de formes parallèles sans *l*. La seconde explication serait en définitive la plus plausible, car en dehors de *dah* et de *nah* il y a encore plus d'une racine en *h* qui ne fait pas son participe en *lha*, par exemple les racines « *duh* » et « *muh* » dont les participes *dugdha*, *mugdha* deviennent en pâli *duddha*, *muddha*; mais pour que cette explication fût vraiment satisfaisante, il faudrait pouvoir supprimer « *adahanahānañ* »; et nous n'avons aucun droit de considérer, sans autre preuve, cette addition comme postérieure et étrangère à la règle primitive. Mais alors il faut sans doute prendre ici « *naha* » comme représentant toute cette classe de racines en *h* qui font leur participe en *ddh*. En sanskrit, *nah* est seul dans ce cas (Pân. VIII, 2, 34); mais, en pâli, l'assimilation de *gdh* en *ddh* a accru cette classe de plusieurs verbes; on s'expliquerait assez que, nonobstant cette différence d'origine, l'auteur eût, par une imitation un peu étroite de ses modèles, attribué à la seule racine *nah* cette fonction de désigner à la fois les autres racines dont les formations, au participe passif, se sont, par des voies détournées, rapprochées de la sienne.

ITI KIRIBIDHANAKAPPE TATIYO KANĀDO.

गाम्हि स्थायस्स ज्ञो भावकरणेसु ॥ १ ॥

Namhi paccaye pare rañja iccetassa dhātussa antabhiñtassa



*ñjakārassa*<sup>1</sup> jo ādeso hoti<sup>2</sup> bhāvakarāṇesu. Rañjanañ, rāgo; rañjītabbañ tenāti : rāgo<sup>3</sup>.

Bhāvakarāṇesvīti kinatthañ ? Rañjati etthāti : rāgo<sup>4</sup>.

La racine *rañj* change *ñj* en *j* devant [les suffixes commençant par] *ñ*, pour exprimer l'état et l'instrument. Ex. Rāgo : couleur que l'on voit à un objet qui est peint, et couleur, matière qui sert à peindre.

Cette règle a besoin d'être complétée par la règle VII, 5, 17, qui enseigne le changement du *j* final en *y*, et qui elle-même se trouve répétée, VIII, 17. — Quant à la traduction donnée pour « *ñamhi* », elle est rendue nécessaire et par les règles suivantes, comme le prouvent les exemples du commentaire « *ghātako* » formé par le suffixe *ṇa* (VII, 1, 4), « *dāyi* » par le suffixe *ñi* (VII, 1, 9), et par les faits relatifs à *rañj* dont l'on forme : *rajaṇa*, *rāgi*. La simplification des anubandhas a ici servi notre auteur, qui a pu condenser en une règle ce que la grammaire Kātantra exprime en deux (fol. 122) : « Rañjer bhāvakarāṇayoḥ (*ghāñi* [ṇa] *pañcama* *lopyah*). — Vushaghiṇinoṣa [ṇyu, ṇi]. »

## हनस्स वातो ॥ २ ॥

Hana iccetassa dhātussa sabbasseva ghātādeso hoti *ñamhi* pacenye pare. Upahanatīti : upaghāto; gavo hanatīti : goghātako.

[Devant un suffixe ayant un *ñ* initial] la racine *han* se change en *ghāt*. Ex. Goghātako : qui tue les vaches.

<sup>1</sup> Cd S\* "ssa jakā".

<sup>2</sup> Cd "ti vā bhāva".

<sup>3</sup> Cd "so. Rañjītabbo, rāgo; rañjati tenāti".

<sup>4</sup> Cd rāgo.

### वधो वा सवृत्त्य ॥ ३ ॥

Hana iccetassa dhātussa sabbasseva vadhādeso hoti vā sabbatthānesu. Hanatīti vadhō, vadhako; ahāsi avadhi ahani vā.

[La racine *han* peut,] dans tous les cas. [se remplacer] à volonté [par] *vadh*. Ex. Vadhako : celui qui frappe; avadhi : il a frappé.

### आकास्तानं आयो ॥ ४ ॥

Akārantānañ dhātūnañ antasarassa āya ādeso hoti nañhi paccayo pare. Dānañ dadātīti dāyako; dānañ dadāti sīlenāti; dānadāyi; majjadāyi; nagarāyāyi.

Les racines qui se terminent en *ā* le changent en *āya* [devant les suffixes commençant par *u*]. Ex. Dānadāyi : libéral.

### पुसंडपपरिहि करोतिस्स खल्लरा वा तप्पच्चयेसु

#### च ॥ ५ ॥

Pura sañ upa pari iccetehi upasagganipātehi parassa karotissa dhātussa khakharādesā honti vā tappaccayesu ca nañhi ca<sup>1</sup>. Purato kariyittha sotī : purakkhato; paccayehi saṅgama kariyittha sotī : saṅkhato<sup>2</sup>; upagantvā kariyitthāti : upakkhato; parikkhāro; saṅkhāro; upagantvā karotīti : upakāro vā.

La racine *kar*, précédée de *para*, *sañ*, *upa*, *pari*,

<sup>1</sup> Cd "cetehi parassa — nañhica upasagganipātehi karotissa dhātussa. Purato kariyittha sotī".

<sup>2</sup> Cd "kkhato, samañ kamañti saṅkhāto, paccā — riyitthā sotī saṅkhāto".

fait, non sans exception, *kha* et *khara*, suivant les cas (c'est-à-dire : *khara*) [devant les suffixes commençant par *n*] et (*kha*) devant les suffixes commençant par *t*. Ex. *Purakkhato* : placé en tête; *parikhāro* : ornement.

### तवेतृनादिसु का ॥ ६ ॥

*Tave tūna iccevaṃādisu paccayesu karotissa dhātussa kādeso hoti vā.* *Kātave*; *kātuṃ*, *karapaṇi kattūṃ vā*; *karapaṇi kātūna*, *karapaṇi kattūna vā.*

[La racine *kar* fait à volonté] *kā* devant les suffixes *tave*, *tūna*, etc. Ex. *Kātave* : faire; *kātūna* : après avoir fait.

### गमखनादिनं तुंतच्चादिसु न ॥ ७ ॥

*Gama khana hana iccevaṃādināṃ dhātūnāṃ antassa na-kāro hoti vā tuṇṭabbādisu paccayesu.* *Gamaṇāṃ*, *gantūṃ*; *gamaṇāṃ*, *gamitūṃ*; *gamaṇiyyanti*; *gantabbāṃ*; *khantūṃ*; *khanitūṃ*; *khantabbāṃ*, *khanitabbāṃ*; *hantūṃ*, *hanitūṃ*; *hantabbāṃ*, *hanitabbāṃ*; *mantūṃ*, *manitūṃ*; *mantabbāṃ*, *manitabbāṃ*.

*Adiggahaṇāṃ tūnaggahaṇatthāṃ.* *Gantūna*; *khantūna*; *hantūna*; *mantūna*.

Les racines *gam*, *khan*, etc. [peuvent à volonté avoir] *n* devant les suffixes *tuṃ*, *tabba*, etc. Ex. *Gantūṃ* : aller; *khantabbāṃ* : qui doit être creusé.

### मव्वेहि तृनादिनं यो ॥ ८ ॥

*Sabbehi dhātūhi tūnādināṃ paccayānaṃ yakārādeso hoti vā.* *Abhivandīya*, *abhivanditrā*; *ohāya*; *ohitrā*; *upaniya*.

upanetvā; passiya, passitvā; uddissa, uddisitvā; ādāya, ādiyitvā.

Toutes les racines peuvent [à volonté] prendre *ya* au lieu des suffixes *tūna*, etc. Ex. Abhivandiya : après avoir salué; passiya : après avoir vu.

### चनन्तेहि रच्चं ॥ ८ ॥

Cakāraṇakāraṇtehi dhātūhi tūnādinaṇṇi paccayānaṇṇi raccādeso hoti vā. Vivicca; āhacca; upahacca; hantvā.

Les racines qui se terminent par *c* et *n* [peuvent à volonté prendre] *racca* [au lieu des suffixes *tūna*, etc.]. Ex. Vivicca : après avoir séparé; āhacca : après avoir frappé.

### दिसा<sup>१</sup> स्वानस्वान्तलोपो च ॥ १० ॥

Disa iccetāya dhātuyā tūnādinaṇṇi paccayānaṇṇi svāna svādesā honti antalopo ca. Disvāna; disvā.

La racine *dis* prend *svāna*, *svā* [au lieu des suffixes *tūna*, etc.], et perd sa consonne finale. Ex. Disvāna, disvā : après avoir vu.

### महदभेहि<sup>१</sup> मयत्स्त्रब्भदा च ॥ ११ ॥

Mahadabha<sup>१</sup> iccevaṇṇamantehi dhātūhi tūnādinaṇṇi paccayānaṇṇi mima yha jja bbha ddhādesā honti vā antalopo ca. Āgama, āgantvā; okkama, okkamitvā; paggayha, pag-

<sup>१</sup> Cd S<sup>१</sup> disa svā.

<sup>१, २</sup> Il faut lire, malgré les mss. "dabbadheli" et "dabbadha i", la forme en *ddha* correspondant à un *dh* final, ou bien entendre *ādha* et non *ddha*, ce qui s'appliquerait à des formes (de racines en *bh*) comme : *dradidha* — Skr. "ārabhivā".



gaṇhitvā; uppajja, uppajjitvā; ārabha, ārabhitvā; āradha, āradhitvā<sup>1</sup>.

Et les racines qui finissent en *m*, *h*, *d*, *bh*, prennent *mma*, *yha*, *jja*, *bbh*, *ddh* [au lieu de *tāna*, etc.].  
Ex. Āgamma : après être arrivé; paggayha : après avoir saisi, etc.

तद्धितसमासकितका नामं वातवेतूनादिषु च ॥ १२ ॥

Taddhitasamāsakitaka iccevaṃantā saddā nāmaṃ va daṭṭhabbā tavetūnatvānatvādippaccaye vajjitvā. Vāsiṭṭho; patto dhammo yena so pattadhammo; kumbhakāro.

Les mots composés, ceux qui se terminent par un suffixe taddhita ou kit, sont des noms, à l'exception de ceux qui se terminent par les suffixes *tave*, *tāna*, etc. Ex. Vāsiṭṭho; pattadhammo : qui est en possession de la loi; kumbhakāro.

दुम्हि गृह् ॥ १३ ॥

Dumhi akkhare yo pubbo so garuko va daṭṭhabbo. Bhitvā, jivvā; datvā.

[Toute voyelle qui se trouve] devant un groupe de consonnes (longue par position) est dite *garu* (lourde). Ex. Bhitvā : ayant craint (de : bhi); datvā : ayant donné (de : dā).

दीघो च ॥ १४ ॥

Digho ca saro garuko va daṭṭhabbo. Āhāro; nadi; vadhā; te; dhammo; opanayiko.

<sup>1</sup> Cf. S<sup>2</sup> āradhitvā.

Et aussi [toute voyelle] longue [par nature est dite *gura*]. Ex. *ā* dans *āhāro*; *ī* dans *nadi*, etc.

### अक्खरेहि कारं ॥ १५ ॥

Akkharehi akkharatthehi akkharābhidheyyehi kārappaccayo hoti yoge sati. Akāro; ākāro; yakāro; sakāro; dhakāro; makāro; bhakāro; lakāro.

Après les lettres [et pour les exprimer, on emploie] *kāra*. Ex. Akāro : la lettre *a*; yakāro : la lettre *y*.

*Akkhara* est employé ici dans le sens de lettre, contrairement à l'usage de Pāṇini, mais conformément à I. 1. 2.

### यथागमं इकारे ॥ १६ ॥

Yathāgamaṃ sabbadhātūhi sabbappaccayesu ikārāgamo hoti. Tena kammaṃ kārīyaṃ; bhavitabbaṃ; janitabbaṃ; viditāṃ; karitvā; icchitam; icchitabbaṃ; gamitabbaṃ; veditabbaṃ; bhaṇitvā; pacitvā; iccevaṇādi.

En tant que [une] voyelle additionnelle (voyelle de liaison) [est nécessaire, on emploie] *i* [devant les suffixes]. Ex. Kārīyaṃ : qu'on doit faire; viditāṃ : connu.

### दधन्ततो यो अचि ॥ १७ ॥

Dakāradhakārantāya dhātuyā yathāgamaṃ yakāro<sup>1</sup> hoti

<sup>1</sup> Cd dadhātvanīti<sup>o</sup>.

<sup>2</sup> Cd S<sup>o</sup> yakārāgamo<sup>o</sup>.

kvaci tūñdisu paccayesu. Buddho loka uppajjitvā<sup>1</sup>; dhamme<sup>2</sup> bujjhitvā.

Dadhantato ti kimatthaññi? Labhitvā.

Kvaciti kimatthaññi? Uppādetvā.

[Certaines] racines en *d*, *dh* prennent quelque-fois [comme syllabe additionnelle] *ya* [devant des suffixes *kit*]. Ex. Uppajjitvā : après être venu au monde; dhamme bujjhitvā : après avoir acquis la connaissance des lois.

Cette règle s'explique et se complète naturellement par le sūtra VI, 2, 10. Elle est remarquable en ce que, contrairement aux habitudes de notre auteur, elle contient non pas l'indication d'un procédé mécanique, mais seulement son explication organique.

ITI KIBBIDHĀNAKAPPE CATUTTHO KANḌO.

### निगृहीतं संयोगादि नो ॥ १ ॥

Saṃyogādibhūto nakāro niggahitaññi āpajjate. Raṅgo: bhaṅgo; saṅgo.

Toute nasale est niggahita devant une autre consonne. Ex. Raṅgo : attachement.

En d'autres termes, une nasale de n'importe quelle classe change de classe et se règle d'après la consonne qui la suit immédiatement, d'après le sūtra I, 4, 2. De « raṅj », le *j* se changeant en *g*, l'*ñ* se change en *ñ*.

<sup>1</sup> Cd uppajjati.

<sup>2</sup> Cd dhammo bu. S<sup>1</sup> n'a pas cet exemple.

### सञ्चत्य गे गी ॥ २ ॥

Ge iccetassa dhâtussa gi âdeso hoti sabbaññhane. Gitañ : gâyati.

[La racine] *ge* [se comporte] dans tous les cas [comme si elle était] *gi*. Exemple : Gitañ : chant; gâyati : il chante.

Ceci n'est qu'un à peu près; en s'en tenant strictement à la règle, il faudrait former « gayati » et non « gâyati ».

### सदस्स सीदत्त ॥ ३ ॥

Sada iccetassa dhâtussa sidâdeso hoti sabbaññhane. Nisinno : nisidati.

[Et la racine] *sad* [comme si elle était] *sida*. Ex. Nisinno : assis; nisidati : il s'assied.

### यजस्स सरस्सि टे ॥ ४ ॥

Yaja iccetassa dhâtussa sarassa ikârâdeso hoti t̥the pare. Yiṭṭho<sup>1</sup>.

T̥the ti kimatthañ? Yajanañ.

La voyelle de *yaj* se change en *i* devant le suffixe *t̥tha*. Ex. Yiṭṭho : sacrifié.

<sup>1</sup> Cd 't̥tho yit̥tha.



### हचतुल्यानं अन्तानं दो धे । ॥ ५ ॥

Hacatutthānaṃ dhātvantānaṃ dādeso hoti dhe pare. Sannaddho, kuddho; yuddho; siddho; viddho; laddho; āraddho.

L'h ou la sonore aspirée qui termine une racine se change en *d* devant le suffixe *dha*. Ex. Sannaddho : réuni; viddho : transpercé; āraddho : entrepris.

### उो ढकोरे ॥ ६ ॥

Hacattutthānaṃ dhātvantānaṃ do ādeso hoti dhakāre pare. Dadḍho; vuḍḍho.

Dhakāreti kimatthaṃ? Dāho.

[Et] en *d* devant *dha*. Ex. Dadḍho : brûlé; vuḍḍho : vieux.

### गहस्स घर णो वा ॥ ७ ॥

Gaha iccetassa gharādeso hoti vā ṇappaccaye pare. Gharāṃ; gharāni.

Vāti kimatthaṃ? Gāho.

Dans certains cas, la racine *gah* fait *ghar* devant le suffixe *ṇa*. Ex. Gharāṃ : la maison; mais gāho : qui saisit.

<sup>1</sup> Cf. \*dhe ca.

### दहस्स दो लं ॥ ८ ॥

Daha iccetassa dhâtussa dakâro lattam āpajjate vā ṇappaccaye pare. Parilāho<sup>1</sup>.

Vāti kimattham ? Paridāho.

Le *d* de la racine *dah* se change à volonté en *l* [devant le suffixe *ṇa*]. Ex. Parilāho ou paridāho : action de brûler.

### धात्वन्तस्स लोपो द्विम्हि ॥ ९ ॥

Dhâtvantassa byañjanassa lopo hoti kvimhi paccaye pare. Bhujāṅgo; urago; turago; saṅkho.

Une [consonne] finale [de la racine] s'élimine devant le suffixe *kvi*. Ex. Bhujāṅgo : serpent (de : gam).

### विदन्ते ऊ ॥ १० ॥

Vida iccetassa dhâtussa ante ūkārāgamo hoti kvimhi paccaye pare. Lokavidū.

[On ajoute] *ū* à la fin de la racine *vid* [devant le suffixe *kvi*]. Ex. Lokavidū : qui connaît le monde.

### नमकानं अन्तानं नियुत्ततम्हि ॥ ११ ॥

Nakāramakāarakakārarakārānaṃ dhâtvantānaṃ na lopo hoti ikārayutte tappaccaye pare. Hanituṃ; gamito; aṅkito; saṅkito; ramito; sarito; karitvā.

Iyuttamhiti kimattham ? Gato; sato; kato; hato.

<sup>1</sup> Cd S<sup>1</sup> parilāho.

*N, m, k, r*, à la fin d'une racine [ne s'éliminent] pas devant [un suffixe commençant par] *t*, s'il est précédé de [l'] *i* [de liaison]. Ex. Gamito : allé; aṅkito : marqué.

Les règles dont ce sūtra est destiné à restreindre l'application sont VII, 3, 16 et 17; comme elles ne s'appliquent qu'aux suffixes *ta, ti*, des exemples comme *hanitām, haritvā*, tombent à faux. Relativement aux racines en *k*, il n'y a pas de règle antérieure à limiter, et l'intention de l'auteur peut être seulement de marquer que toutes les racines de cette sorte (peu nombreuses d'ailleurs) forment (à l'exception de la racine *sak* sur laquelle cf. VII, 3, 13) leur participe passif au moyen de l'ägama *i*.

न कर्त्तं चत्रा एवुस्मिं ॥ १२ ॥

Cakārajakārā kakāragakārattaṁ \* nāpajjante ṇvuppaccaye pare. Pācako; yājako<sup>2</sup>.

Devant le suffixe *ṇvu, c, j*, à la fin d'une racine, ne se changent pas en *k, g*. Ex. Pācako : qui fait cuire (de : pac).

La règle générale à laquelle celle-ci fait une exception se trouve ci-dessous, sūtra 17.

कर्त्तुं च तत्तं तुस्मिं ॥ १३ ॥

Kara iccetasā dhātussa ca antassa rakārassa takārattaṁ hoti tuppaccaye pare. Kattā; kattāro.

<sup>1</sup> Cd *ṇvustmiṁ*. S<sup>8</sup> *nustmiṁ*.

<sup>2</sup> S<sup>8</sup> Cakārāṁ ja "rattanam āpa". Cd "jakāraga".

<sup>3</sup> Cd *yācako*.

Et [l'r final de la racine] *kar* se change en *t* devant le suffixe *tu*. Ex. Kattā : celui qui fait.

तुतूनतव्वमु वा ॥ १४ ॥

Kara iccetassa dhātussa antassa rakārasa takāratān hoti vā tuñtūnatābhesu paresu. Kattuñ, kātuñ; kattūna, kātūna; kattabbañ, kātabbañ.

Devant les suffixes *tuñ*, *tūna*, *tabba*, ce changement est facultatif. Ex. Kattuñ ou kātuñ : pour faire; kattabbañ ou kātabbañ : qui doit être fait.

Cf. VII, 3, 6 pour les formes avec *kā*.

कारिं विय णानुबन्धो ॥ १५ ॥

Nakārānubandho paccayo kāritañ viya dattābbo vā. Dāho; delho; nādo; vāho<sup>1</sup>; bodho; vāro; dhāro; parikkhāro; dāyako, nāyako; lāvako; bhāvako; kārī; ghāti; dāyi.

Vāti kinatthañ? Upakkhāro.

[Les suffixes munis de] l'anubandha ण [se comportent] comme les suffixes causatifs. Ex. Dāho : incendie (de : dah); kārī : celui qui fait (de : kar).

Cette règle ne peut vouloir dire qu'une chose, à savoir : que les suffixes qui ont l'anubandha ण exigent, de même que les suffixes causatifs, la vṛddhi de la première voyelle de la racine. Mais si c'est là toute la signification de ce sūtra, il fait clairement double emploi avec V, 57, qui s'applique d'une façon générale et sans restriction à tous les suffixes de

<sup>1</sup> Ccl ajoute bāho



ce genre, et qui a sur celui-ci l'avantage de mieux indiquer les conditions de cette modification. Du reste, ce reproche d'inutilité pouvait déjà, à la rigueur, être fait aux deux règles VI, 4, 2. 42 relatives aux causatifs eux mêmes, q. cf. — Quant au «*vā*» du scholiaste, j'estime qu'il l'introduit ici à tort. En effet, les seules règles spécialement données pour les causatifs sont les deux citées ci-dessus, qui s'appliquent complètement et non à titre facultatif à tous les autres suffixes précédés de *ṇ*. Et d'ailleurs l'exemple que donne le glossateur à l'appui de cette restriction n'est nullement topique. La seule règle à laquelle il se puisse rapporter est VII, 4, 5: il signifierait donc que l'on peut former «*upak-khāro*», non : «*upak-khāreti*»; mais la règle VII, 4, 5 s'appliquant aux affixes munis de l'anubandha *ṇ*, en général, et par conséquent aux affixes du causatif, c'est pour ces derniers qu'il eût convenu d'établir l'exception, s'il est vrai qu'elle les atteigne. Peut-être le scholiaste n-t-il entendu marquer par *vā* et l'exemple qui l'accompagne que les restrictions du sūtra VII, 4, 5 sont ici encore applicables, c'est-à-dire applicables également aux suffixes du causatif et aux autres suffixes ayant l'anubandha *ṇ*. Mais cela serait évidemment parler pour ne rien dire.

### अनका युएवृनं<sup>१</sup> ॥ १६ ॥

*Yu ṇvu iccetesañ paccayānañ ana aka iccete ādesā honti.*  
*Nanditabbanti nandanāñ vanāñ: bhūyate, bhavanañ;*  
*gayhate, gahaṇāñ; nalañ karotiti: nalakārako.*

Les suffixes *yu*, *ṇvu* se font en *ana*, *aka*. Ex. *Nandanāñ vanāñ* : le jardin *Nandana*; *nalakārako* : qui prépare des jones.

<sup>१</sup> Cf. \*ka yūnavūnañ.

## कगा चञ्जानं ॥ १७ ॥

Ca ja iccetesañ<sup>1</sup>dhâtvantânañ kakâragakârâdesâ honti pâ-nubandhe paccaye pare. Pâko; yogo.

C, j, à la fin d'une racine, se changent en k, g [devant un suffixe ayant l'anubhanda *µ*]. Pâko : cuisson; yogo : union.

La règle 12 excepte le suffixe *ṇva*. — Cette règle fait encore double emploi avec VIII, 17, qui enseigne exactement et exclusivement la même chose. Ce n'est pas le lieu de tirer des conséquences de ce fait ni d'autres analogues. Je remarquerai seulement que le présent sūtra se rattache assez mal aux précédents, sous-entendant « pâ-nubandhe », alors que ce mot ne figure, *à ce cas*, dans aucune des règles ci-dessus.

ITI KIEBIDHĀNAKAPPE PAṢCAMO KAṆḌO.

## कत्तरि कित् ॥ १ ॥

Kattari atthe kitappaccayo hoti. Kâru; kârako; kârako; pâ-cako; kattâ; janitâ; pscitâ, netâ.

Les suffixes kit s'emploient dans le sens actif. Ex. Kâru : celui qui fait; pâcako : celui qui fait cuire; netâ : celui qui conduit.

## भावकम्मेसु किच्चत्ताखत्या ॥ २ ॥

Bhāvakammesu iccetesvatthesu kiccatttha ktattha khattha

<sup>1</sup> Cđ "ccattakkha", S<sup>b</sup> "ccata". Cf. VII, 1, 22.

iccete paccayā honti. Upasampādetabbhañ; sayitabbhañ; bhavataṁ kattabbhañ kammañ; bhavataṁ bhottabbo odano; bhavataṁ asitabbhañ bhojanañ; — bhavataṁ asitañ; bhavataṁ sayitañ<sup>1</sup>; bhavataṁ pacitañ; bhavataṁ asitañ bhojanañ; bhavataṁ sayitañ sayanañ; bhavataṁ pacitañ odanañ; — bhavataṁ kiñcissayo; isassayo; dussayo; susayo<sup>2</sup> bhavataṁ.

Dans le sens neutre-impersonnel et passif, on emploie les suffixes *icca*, *kta*, *kha* et ceux de même sens. Ex. Sayitabbhañ : il faut se coucher; bhavataṁ asitañ bhojanañ : la nourriture a été mangée par vous; bhavataṁ kiñcissayo : vous avez à peine reposé.

### कम्मणि दुतिदायं क्तो ॥ ३ ॥

Kammaṇi atthe dutiyāyañ vibhattiyañ kattari ktappaccayo hoti. Dānañ dinno devadatto; silaṇ rakkhito devadatto; bhattañ bhutto devadatto; garuṇ upāsito devadatto.

Accompagné de l'accusatif marquant le kamma (le régime direct), le suffixe *kta* [s'emploie dans le sens actif]. Ex. Dānañ dinno devadatto : Devadatta a donné un présent.

On sait que la grammaire Kātantra, pas plus que Pāṇini, n'a de traité spécial sur les *Uṇādis*; il est curieux que, dans cet ouvrage où nous en avons un, quelle que soit d'ailleurs son origine et sa date relative, il ne commence pas du tout par le suffixe *uṇ* (cf. du reste VIII, 27, dont le scholiaste a seulement soin de donner un cas en tête de ses exemples), mais par une série de règles qui n'ont aucun titre à figurer

<sup>1</sup> Cd bhavasayitañ.

<sup>2</sup> Cd S<sup>2</sup> sussayo.

dans cette section spéciale, et se retrouvent en autre place et dans Pāṇini (III, 4, 67. 70. 71) et parmi les ss. Kātantra (fol. 170) « Kartari kṛitaḥ — Bhāvakarmanoh kṛityaktakhal-artbhūca — Ādikarmani ktaḥ kartari ca »; ce dernier y est suivi du sūtra correspondant à notre règle VII, 2, 8. — On remarquera d'ailleurs dans les sūtras 2 et 3 l'emploi de *kta* pour *tu* du chapitre précédent (de même ci-dessous), tandis que *kha* a été substitué à *khul* d'après VII, 2, 11. Quant à la forme de la présente règle, elle s'éloigne assez malheureusement du modèle sanskrit; dans son état actuel, nous sommes forcés d'y suppléer « kartari » du s. 1; mais il peut paraître fort douteux que le texte soit irréprochable, et « dutiyāṁ » a bien l'apparence d'une glose explicative de « kammani ».

### व्यादीहि मन् म च तो वा ॥ ४ ॥

Khi bhi su ru hu vā dhi hi lū pi ada iccevamādihi dhātūhi manpaccayo hoti massa ca to hoti vā. Khemo; hhimo<sup>1</sup>; somo; romo; homo; vāmo; dhūmo; hemo; lomo; pemo; attā, ātumā.

Après les racines *khî*, etc. on emploie le suffixe *man*, et [dans certains cas] l'*m* de ce suffixe peut se changer en *t*. Ex. Khemo : joie; somo : le soma; attā, ātumā : l'âme.

### समादीहि यमा ॥ ५ ॥

Sama dama dara<sup>2</sup> raha du hi si bhi dā sā yā<sup>3</sup> thā bhasa iccevamādihi dhātūhi thamā paccayā honti. Samatho; dama-

<sup>1</sup> Cd hīmo. S<sup>h</sup> hhemo.

<sup>2</sup> Cd "rājaha".

<sup>3</sup> Yā manque dans Cd.



tho; daratho; ratho; dumo; himo<sup>1</sup>; simo; bhūmo; dāmo, sāmo; yāmo<sup>2</sup>; thāmo; bhasmā.

Après les racines *sam*, etc. on emploie les suffixes *tha*, *ma*. Ex. Samatho : calme (des sens); bhasmā : cendres.

### गहस्तुपथस्से वा ॥ ६ ॥

Gaha iccetassa dhātussa upadhassa ettañ hoti vā. Gehañ, gahañ.

L'a de *gah* se change à volonté en *e*. Ex. Gehañ ou gahañ : maison.

### मसुस्स मुस्स च्छरच्चेरा ॥ ७ ॥

Masu iccetassa pāṭipadikassa sussa ccharaccherādesā honti. Maccharo; macchero.

[Le thème] *masa* change la syllabe *su* en *cchara*, *cchera*. Ex. Maccharo ou macchero : envieux.

Le terme *pāṭipadika*, fréquent dans la vṛtti de ce chapitre, ne se retrouve point dans les autres parties de cette grammaire.

### आपुब्वचस्स च ॥ ८ ॥

Āpubbassa cara iccetassa dhātussa cchariyaccharaccherā<sup>3</sup>-desā honti āpubbassa ca rasso hoti. Acchariyañ, accharañ<sup>4</sup>; acchariyañ, accherañ vā<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Cd "daratho; dāmo; bhūmo; si".

<sup>2</sup> Yāmo manque dans Cd.

<sup>3</sup> Cd "riyaccheraccherādesā".

<sup>4</sup> Cd accherañ.

<sup>5</sup> Cd "riyañ acchariyañ vā. — S<sup>b</sup>, après les exemples où il diffère

Il en est de même de *cara*, précédé du préfixe *ā*. Ex. *Accharaṃ*, *accheraṃ* : merveille.

*Cchariya* ne se trouvant pas dans le sūtra précédent, il est évidemment arbitraire de l'introduire dans celui-ci; on peut voir par les variantes qu'une glose additionnelle, contenue dans *S*<sup>2</sup>, va plus loin encore. Cette remarque n'empêche pas que l'absence de *cchariya* ne soit étrange, la forme « *acchariya* » étant certainement la plus commune. Si notre auteur avait entendu prendre cette forme comme *nipātana*, ainsi que fait *Pāṇ.* VI, 1, 147 pour le sanscrit *ācārya*, il aurait dû forcément s'exprimer ainsi : *acchariyassa cchariyassa ca*, ou : *āpubbassa cchariyassa*. — Ou bien faudrait-il lire au sūtra 7 : *ccharacchariyaccherā* ?

### अलकलसलेहि लया ॥ ८ ॥

*Ala kala sala icceteḥi dhātūhi layappaccayā honti. Allāṃ; kallaṃ; sallaṃ; alyaṃ; kalyaṃ; salyaṃ.*

Après les racines *al*, *kal*, *sal*, on emploie les suffixes *la*, *ya*. Ex. *Kallaṃ* : le matin; *salyaṃ* : flèche.

### याणलाणा ॥ ९ ॥

*Kala sala icceteḥi dhātūhi yāṇalāṇappaccayā honti. Kalyāṇaṃ; paṭisalyāṇaṃ; kallāṇo; paṭisallāṇo.*

Après *kal*, *sal*, on emploie les suffixes *yāṇa*, *lāṇa*. Ex. *Kalyāṇo* ou *kallāṇo* : pur.

La non-application à *al* de cette règle est sans doute son-

de *Cd* par des périphrases explicatives, comme en plusieurs autres endroits, ajoute : *Casaddaggaḥaṇena masussa assāpi cchariyādeso hoti. Macchariyaṃ.*

dée en fait; mais il est clair qu'elle ne repose sur rien dans le texte.

### मथिस्स थस्स लो च ॥ ११ ॥

Mathi iccetassa dhâtussa thassa lâdeso hoti. Mallo; mallakam.

Casaddaggaṇaṇena lako cāgamo<sup>1</sup> hoti. Mallako; mallakam.

La racine *math* prend le suffixe *la* et le *th* [final] se change en *l*. Ex. Mallo : un lutteur.

Ce sūtra paraît supposer des règles précédentes prescrivant le suffixe *la* pour d'autres thèmes, en sorte que « lappaccayo », par exemple, doive ou puisse être sous-entendu; alors *ca* s'explique comme séparant de cette première partie la seconde, relative au changement du *th* final en *l*. Si, au contraire, on fait porter *ca* sur l'ensemble du sūtra, outre qu'il devient absolument superflu, comme l'a senti le commentateur qui ne le reproduit pas, la règle prend un sens faux, puisque la seule forme qu'on en pût faire sortir serait « malo », au lieu de « mallo ».

### पेसातिसगप्यत्तकालेसु किच्चा ॥ १२ ॥

Pesâtisaggappattakāla iccetesvatthesu kiccappaccayā honti. Kattabbam kamman bhavatā; karaṇiyan kiccaṇ bhavatā; bhottabbam bhojjan bhavatā, bhojaniyan<sup>2</sup> bhojjan bhavatā; ajjhayitabbam ajjheyyan bhavatā; ajjhayaniyan<sup>3</sup> ajjheyyan bhavatā.

Les suffixes *kicca* marquent l'ordre, la permission, l'opportunité. Ex. Kattabbam kamman bha-

<sup>1</sup> S<sup>2</sup> lakāragamo<sup>2</sup>.

<sup>2, 3</sup> Cf S<sup>2</sup> \*niyam.

vatā : faites cela, ou : vous pouvez faire cela, ou : c'est le moment de faire cela.

### अवस्सकाधमिणोसु णी च ॥ १३ ॥

Avassaka adhamiṇa iccetesvatthesu ṇipaccayo hoti kiccā ca. Kāri si<sup>1</sup> me kammaṃ avassaṃ; hāri si<sup>2</sup> me bhāraṃ avassaṃ; — adhamiṇo; dāyi si<sup>3</sup> me sataṃ iṇaṃ; dhāri si<sup>4</sup> me sahaṣsaṃ iṇaṃ; — kiccā ca : kattaḍḍhaṃ me bhavatā gehaṃ; dātaḍḍhaṃ me bhavatā sataṃ iṇaṃ; dhārayitaḍḍhaṃ me bhavatā sahaṣsaṃ iṇaṃ; karaṇiyaṃ bhavatā kiccaṃ; kāriyaṃ, kappiyaṃ bhavatā vatthaṃ.

[Ces suffixes] et aussi le suffixe *ṇi* [s'emploient] pour exprimer la nécessité, la dette. Ex. Kāri si me kammaṃ avassaṃ : il faut bon gré mal gré que tu me fasses cet ouvrage; dāyi si me sataṃ iṇaṃ : tu me dois cent pièces d'argent; karaṇiyaṃ bhavatā kiccaṃ : il faut que vous fassiez votre devoir.

Malgré l'analogie grammaticale et malgré Pāp. III, 3, 170, reproduit par la grammaire Kātantra (fol. 163), je n'ai pas osé changer en *d* l'*a* initial de « avassaka » que je retrouve de même dans mon manuscrit de la Rūpasiddhi (fol. 96<sup>b</sup>); cf. du reste J, I, 9 n.

### अरहस्सक्कादोहि तु च ॥ १४ ॥

Araha sakka bhabba iccevaṃādihī tu yoge sabbadhātūhi tuṃ

<sup>1</sup>, <sup>2</sup> Cd S<sup>b</sup> \*ri si.

<sup>3</sup> Cd S<sup>b</sup> \*yi si.

<sup>4</sup> Cd S<sup>b</sup> \*ri me.

<sup>5</sup> Cd S<sup>b</sup> \*dihī tuṃ. Cf. la note.



paccayo hoti, arahā bhavañ vattuñ; arahā bhavañ kattuñ;  
sakko bhavañ hantuñ; sakko bhavañ jetuñ; sakko bhavañ  
jinituñ; sakko bhavañ jinetuñ; sakko bhavañ bharituñ;  
sakko bhavañ dātuñ; sakko bhavañ gantuñ; bhabbo bha-  
vañ jinituñ; icceyamādi.

[Les suffixes *kicca* et] aussi *tu* [s'emploient dans le sens de] *digne de...*, *capable de...*

Je me sépare ici complètement et des mss. et du scholiaste quant au texte et à l'interprétation de la règle: en la lisant et en la comprenant comme le commentaire, elle ne serait qu'une répétition pure et simple de VIII. 2, 12; ce motif à lui seul serait sans doute insuffisant; mais, en me reportant à la grammaire Kātantra, j'y trouve, avant la règle correspondant à notre 13, les deux règles: « Achato tric — Çaki ca krityāh », réglant l'emploi des suffixes *tric* (dans Kaccāyana *tu*) et des *krityas* dans le sens de : *digne de...*, *capable de...*, avec ces exemples de Durgasiṃha : Kanyāyāh khalu bhavān voḍhā..., bhavatā khalu kanyā voḍhavyā... (CE. Pāṇ. III. 3, 169, 172). Notre sūtra, tel que je l'ai restitué, donne précisément l'enseignement contenu dans ces deux règles, sauf que, pris strictement, il étend l'emploi du suff. *tu* au sens de *capable de...*, ce qui n'est certes pas une grosse inexactitude. Au point de vue paléographique, la corruption du texte s'explique d'ailleurs bien aisément, si l'on songe à la ressemblance extrême des lettres *c* et *m* dans l'alphabet singhalais: et personne ne s'étonnera que de *taca* on ait pu faire *tama*, puis *tam*, et enfin *tuñ*. Il est remarquable que le ms. siamois partage cette erreur, mais ce n'est point le seul indice de nature à faire penser qu'il découle plus ou moins directement d'une source singhalaise.

वजादीहि पद्मसादयो निपचन्ते ॥ १५ ॥

Vaja ija aja sada vida saja pada hana isu sada si dbā cāra

kara ruja pada rica kita kua mada labha rada tira oja tija gama  
ghasa rusa puccha muha vasa kaen katla tuda visa pisa muda<sup>1</sup>  
musa sata dhu nata tatha<sup>2</sup> iccevamâdihî dhâtûhî upasaggap-  
paccayâdihî ca pabbajjâdayo saddâ<sup>3</sup> nîpaccante. Pabbajjâ; ijjâ;  
samajjâ; nisajjâ; vijjâ; visajjâ; pajjâ; vajjâ; icchâ; aticchâ;  
sajjhâ; abhijjhâ; seyyâ; saddhâ; cariyâ; kiriyâ; rucchâ; paj-  
jhâ<sup>4</sup>; ricchâ<sup>5</sup>; cikicchâ; kucchâ<sup>6</sup>; maccchâ; lacchâ; racchâ;  
tiracchâ; ajjhâ<sup>7</sup>; tikkhâ; sâgacchâ; doghacchâ<sup>8</sup>; dorucchâ;  
pucchâ; mucchâ; vacchâ; kacchâ; sâkacchâ; tucchâ; vicchâ<sup>9</sup>;  
picchillâ<sup>10</sup>, macco<sup>11</sup>; maccu; saccañ; uddhaccañ; naccañ;  
niccañ; taccañ; iccevamâdi<sup>12</sup>.

Les dérivés *pabbajjâ*, etc. de *vaj*, etc. sont don-  
nés tout formés, [comme étant irréguliers]. Ex.  
*Pabbajjâ* : profession religieuse; *ijjâ* : sacrifice; *sa-*  
*majjâ* : assemblée; *nisajjâ* : marché; *vijjâ* : science;  
*pajjâ* : chemin; *icchâ* : désir, etc.

### झिलोपो च ॥ १६ ॥

Bhû dhâ bhâ gamu khamu yamu mana tanu iccevamâdihî

<sup>1</sup> Cd "visajjimsavulamusa".

<sup>2</sup> Cd "dhūnanititatha". S<sup>3</sup> "dhūnanititatha".

<sup>3</sup> Cd" yo ca saddā.

<sup>4</sup> S<sup>3</sup> pajjā.

<sup>5</sup> Cd pajjhiriiccā.

<sup>6</sup> Cd tikkicchā; tucchā; ma°.

<sup>7</sup> Cd n'a pas : ajjhā.

<sup>8</sup> Cd dogacchā.

<sup>9</sup> Cd kucchā picchā.

<sup>10</sup> Cd picchityā. S<sup>3</sup> picchillā.

<sup>11</sup> S<sup>3</sup> maccā.

<sup>12</sup> S<sup>3</sup> ajoute : *Ādiggabaṇṇa aññe saddā nîpaccante, Kukkaca-*  
*nañ; kukkucchā; vidhikicchanañ; vidhikicchā; vibhajjanañ; vi-*  
*bhācchā.*

dhātūhi kvilopo ca hoti, puna nipaccante. Vibhū; sambhū; abhībhū; sandhū; uddhū; vibhā; nibhā; pabhā; ābhā; bhu-jago; urago; turaṅgo; saṅkho; viyo; sumo; parito; iccevam-ādi.

*Kvi* disparaît (c'est-à-dire le suffixe *kvi* est = à *zéro*).  
Ex. Vibhū : maître; uddhū : qui ébranle; pabhā : éclat; viyo : le ciel, etc.

L'explication du scholiaste faisant des formes vibhū, sambhū, pabhā, etc. des dérivations irrégulières me paraît inadmissible, et amenée seulement par la nécessité d'expliquer la présence ici de cette règle et le *ca* qui semble la relier intimement à la précédente. Nous avons eu déjà une règle concernant le suffixe *kvi* (VII, 5, 9); cette règle, avec celle-ci, prise simplement dans le sens littéral que donne la traduction, suffit à l'explication et à la justification de toutes les formes ci-dessus; l'explication du scholiaste ne peut donc soutenir l'examen. Ce qui l'a trompé, c'est la place qu'occupe ici le présent sūtra, et qui, en effet, ne paraît guère justifiable dans le chapitre sur les upādhis, et hors du voisinage que « *ca* » suppose et indique. Qu'on transporte ce sūtra après VII, 5, 9, et il s'explique tout naturellement, sans qu'il soit possible de songer seulement aux détours que prend le commentateur; sans pouvoir naturellement affirmer que ce soit là sa place véritable, celle que lui destinait ou lui avait donnée l'auteur, il ne me paraît pas qu'il puisse y avoir de difficulté sur sa signification. Elle est l'équivalent, dans cette grammaire, de la règle de Pāṇini, VI, 1, 67, reproduite par la grammaire Kātantra (fol. 118).

सचज्ञानं कणाणानुबन्धे ॥ १७ ॥

Sacajānaṁ dhātūnaṁ antānaṁ ca jānaṁ kaḡadesā honti  
yathāsaṅkhyāṁ pāmibandhe paccaye pare. Oko; pāko; seko;

soko; viveko; cāgo; yāgo; bhāgo; rogo; rāgo; bhāngo; sāngo.

*C, j*, à la fin d'une racine, se changent en *k, g* devant un suffixe muni de l'anubandha *u*. Ex. Oko : maison; cāgo : renoncement.

Cf. sūtra VII, 5, 17.

नुदादीहि युष्मन् अनाननाकानका । सकास्तेहि

च ॥ १८ ॥

Nuda<sup>1</sup> sūda jana su lu hu pu<sup>2</sup> bhu nā asa satva iccevanu-  
ādibhi dhātūbhi phanda cita āpa<sup>3</sup> iccevanādibhi sakāritehi ca  
yusmānāṁ paccayānāṁ ana ānana nka ānakādesā<sup>4</sup> honti yathā-  
sāṁkhyāṁ kattari bhāvakarāpesu ca<sup>5</sup>. Panudatthi; panudano<sup>6</sup>;  
evaṁ<sup>7</sup>; sūdano; janano; savano; lavano<sup>8</sup>; havano<sup>9</sup>; pavano  
bhavano; nāno<sup>10</sup>; asano; samano; — bhāve ca : paṇujjate :  
panudanaṁ<sup>11</sup>; sujate : sūdanaṁ; jāyate : jananaṁ; sūyate :  
savanaṁ<sup>12</sup>; lūyate : lavanaṁ; hūyate : havanaṁ; pūyate : pa-  
vanaṁ; bhūyate : bhavanaṁ; nāyate; nānaṁ<sup>13</sup>; assate : asa-  
naṁ, samuṇate : samanaṁ; sañjāṇiyate : sañjānanaṁ; kūya-  
te; kānanaṁ; — sakāritehi ca<sup>14</sup> : phandāpayate : phandā-  
panaṁ; cetāpayate : cetāpanaṁ; āpāpayate : āpāpanaṁ; —

<sup>1</sup> Cd yūnavū — nākānanakā. S<sup>1</sup> nākānanakā.

<sup>2</sup> Cd nū.

<sup>3</sup> Cd nāsasupa.

<sup>4</sup> Cd phanda ci āna.

<sup>5</sup> S<sup>1</sup> nāṁ anaānanakāde.

<sup>6</sup> Cd bhāve ca.

<sup>7</sup> Cd savano; lavano. S<sup>1</sup> lavano.

<sup>8</sup> Havano manque dans Cd.

<sup>9</sup> S<sup>1</sup> nāgo.

<sup>10</sup> Cd S<sup>1</sup> sūyate : savanaṁ.

<sup>11</sup> Cd S<sup>1</sup> nāgaṁ.

<sup>12</sup> Cd nāṁ; kārite ca.



evaṃ karaṇe ca : nudati anenāti nudanaṃ ; evaṃ : panudanaṃ<sup>1</sup> ; pasūdanaṃ ; jananaṃ ; savaṇaṃ ; lavaṇaṃ ; bhavanaṃ ; payanaṃ ; bhavanaṃ ; jānanaṃ ; asanaṃ ; samaṇaṃ<sup>2</sup>. — Puna kattari : nudatīti nudako ; sūdātīti sūdako ; janetīti janako ; suṇotīti sāvako ; lūnātīti lāvako ; duhotīti hāvako ; punātīti pāvako ; bhavatīti bhāvako ; jānātīti jānako ; asatīti āsako ; upāsātīti upāsako ; samatīti sāmako ; — kārīte tu : āpāpaya-tīti āpāpako ; evaṃ phandāpako ; cetāpako ; sañjānako ; icce-vamādi.

Après les verbes *nud*, etc. les suffixes *ya*, *va* font *ana*, *ānana*, *aka*, *ānaka*, et aussi après les causatifs [de certains verbes]. Ex. Panudano : qui pousse dehors ; kānanaṃ : forêt ; janako : qui engendre ; phandāpako : qui fait trembler.

इयत्तमक्खिएसानं अन्तस्सरो दीयं ब्रुचि दुस्स गुणं दो रं  
स क्वी च<sup>3</sup> ॥ १८ ॥

I ya ta mā ki esa iccetesarū sabbanāmāṇāṇi anto saro dighaṇi āpajjate kvaci dusa iccetassa dhātussa ukāro guṇaṇi āpajjate do raṇi dhātvantassa ca sa kkhā i ca<sup>4</sup> ādesā honti yathāsam-bhavaṇi ; ete saddā saṅgasakena nāmena yathānuparodhena buddhasāsanena puna nipaccante, īdiso ; yādiso ; tādiso ; mādiso ; kādiso ; ediso ; sādiso, iriso ; tāriso ; mārīso ; kiriso ; eriso ; sārīso ; idikkho ; yādikkho ; tādikkho ; mādikkho ; ki-dikkho ; edikkho ; sādikkho ; idi ; yādi ; tādi ; mādi ; kidi ; edi ; tādi<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Cd nū<sup>2</sup>.

<sup>2</sup> Cd savaṇaṇi — samaṇaṇi. S<sup>2</sup> savaṇaṇi — samaṇaṇi.

<sup>3</sup> Cd S<sup>2</sup> "sakkhī ca.

<sup>4</sup> Cd a la syllabe « di » brève dans tous ces derniers exemples.

Casaddaggahaṇena tesaṃ eva saddānaṃ i ya iccevaṇādināṃ anto ca saro kvaci dighattaṃ āhu. Īdikkho; sārikko; tārikkho; mārikkho; kirikkho, erikkho; sādiso; sāriso; sadikkho; sarikkho.

Les pronoms *i*, *ya*, *ta*, *ma*, *ki*, *e*, *sa*, accompagnant comme déterminatifs secondaires la racine *dis*, allongent quelquefois leur voyelle finale; *d* de *dis* se change en *r*, et *sa* en *kkha*, *ī*. Ex. Īdiso : tel; māriso : tel que moi; kīdi : ressemblant à qui?

On voit que je n'ai pas réglé la traduction sur l'interprétation du scholiaste, dont la pensée, je l'avoue, est pour moi inintelligible. La difficulté du sūtra réside dans les mots « *disassa guṇaṃ* ». Voici une partie du commentaire de la Rūpasiddhi (fol. 85') : « *Ima ya ta amba kiṃ eta samāna iccetesāṃ sabbanāmānaṃ upamānupapadabhāvena disassa dhutussa guṇabhūtānam anto saro dighaṃ āpajjate disa iccetasā dhātussa antassa sa kkhā i iccete ādesā ca honti disassa dakāro rakāraṃ āpajjate ti . . . .* » J'ai suivi cette explication, mais sans en méconnaître les difficultés; et d'abord, pourquoi « *disassa* » et non « *disassa* » comme d'ordinaire? L'unanimité des autorités interdit toute correction; mais cette vocalisation de *dur* = *dr̥ṣ* n'est point du reste sans analogies (*ta* = *tr̥i*, et *ka*, *sa* = *kri*, *ṣri* (VIII, 50), etc.). C'est, par exemple, une construction surprenante que de faire rapporter le neutre singulier « *guṇaṃ* » au génitif pluriel « *iyatamakiesānaṃ* ». D'autre part, l'emploi du mot *guṇa*, dans ce sens de *upapada*, n'est rien moins que familier à notre grammairien. Néanmoins la comparaison de la grammaire Kātantra me paraît décisive en faveur de cette explication; le sūtra dit : « *Karimāṇyupamāne tyadādau dr̥ṣaṣṭh̥ ṭaksakau* »; et Durgasiṃha : *Tyadādau upamāne upapade dr̥ṣaṣṭh̥*, etc. (fol. 140). — Les deux commentaires paraissent comprendre également la dernière partie « *sakkhi ca* » comme signifiant que *s* final de

« dis » se change en *sa*, en *khha* ou en *i*; la construction est bien plus nette si l'on prend *sa*, non comme une modification, mais comme la forme naturelle de « dis »; et le parallélisme de la construction « do rañ » me semble décider en faveur de cette interprétation.

### भ्यादीहि मतिपूजादीहि च क्तो ॥ २० ॥

Bhī sup; mīda iccevamādihi dhātūhi matyādito ca buddhyādito ca pūjādito ca kiappaccayo hotī. Bhīto; sutto; mitto; sammato; saṅkappito; sampādito; avadhārito; buddho; ito; vidito; takkito; pūjito; apacāyito; mānito; apacito; vandito; sakkārito; nāto.

Les racines *bhī*, etc. et celles qui signifient honorer, révéler, prennent le suffixe *hta* [dans le sens du présent]. Ex. Bhīto : effrayé; sammato : honoré; pūjito : qui reçoit un culte.

A vrai dire, ce sūtra tel qu'il est ici n'offre aucun sens, puisqu'il ne saurait y être question de l'usage, d'une façon générale, du suffixe *hta*, commun à tous les verbes ou du moins à presque tous, mais seulement d'un emploi ou d'un sens particulier de ce suffixe. Pāṇini nous éclaire sur ce point. Les deux sūtras qui correspondent à la présente règle, III, 2, 187, 188 : « nītaḥ ktaḥ » et « matibuddhīpūjārthebhyāḥ » se complètent par l'adhikāra « vartamāne » de III, 2, 123, qui a le tort de manquer complètement ici; il en est de même du sūtra Kātantra : « nyanubandhamatibuddhīpūjārthebhyāḥ ktaḥ » (fol. 150), qui, comme le nôtre, condense en une seule les deux règles de Pāṇini. On peut s'étonner de ce que le commentateur n'ait pas comblé cette lacune, et cela d'autant plus que, en introduisant « buddhyādito » entre « mati » et « pūjā », il montre assez qu'il avait sous les yeux quelque source autre que son texte, et, en tous cas, très-voisine des textes cités.

वेपुसीद्ववमुकुदाभूदादीद् द्युत्तिमणिमा निवृत्ते

॥ २१ ॥

Vepu si dava vamu ku dā bhū hū<sup>1</sup> iccevanādīhi dhātūhi  
thu ttima pīnappaccayā hotī nībbattatīhe. Vepanañ, vepo;  
tena nībbatto : vepathu; sayanañ, sayo; tena nībbatto : sayathu;  
davanañ, davo; tena nībbatto : dayathu; vamañ, vamo;  
tena nībbatto : vammathu; kuti<sup>2</sup>, karaṇañ; tena nībbatto :  
kuttimañ; dāti, dānañ; tena nībbattañ : dattimañ;  
bhūti, bhavanañ; tena nībbattañ : bhottimañ<sup>3</sup>; avahūti,  
avahavanañ<sup>4</sup>; tena nībbattañ : ohāvimañ.

Après les racines *vep*, *si*, *dav*, *vam*, *ku*, *dā*, *bhū*,  
*hū*, etc. on emploie les suffixes *thu*, *ttima*, *pīma* pour  
marquer un effet [de la cause exprimée par le thème  
primaire]. Ex. Vepathu : tremblement (de : vepo,  
ébranlement, au sens abstrait); kuttimañ : artifi-  
ciel, fictif (de : kuti, action de faire).

अक्रोसे नन्हानि ॥ २२ ॥

Akkosa iccetasmīñ atthe namhi paṭisedhayutte ānippac-  
cayo hoti sabbadhātūhi. Agamañi te jammañadesañ; akaraṇi  
te jammakammañ.

Namhīti kimatthañ ? Vipatti te; vikatti te.

Akkoṣeti kimatthañ ? Agati te.

Pour exprimer la malédiction, on emploie le

<sup>1</sup> Cd "bhūhu i".

<sup>2</sup> Cd kūtī.

<sup>3</sup> Cd bhottimañ.

<sup>4</sup> Cd ahavanañ. S<sup>3</sup> avahanañ.



suffixe *âni* après [une racine précédée du préfixe de] négation. Ex. Agamâni te jammadesaṃ : puisses-tu ne pas revoir ta patrie !

En sanskrit le suffixe en question est *ani* et non *âni*, cf. Pâp. III, 3, 112; cependant, devant l'accord de nos manuscrits, il n'y a sans doute pas lieu de penser à une faute de copiste, mais bien à une différence réelle, voulue par l'auteur du sūtra.

### एकाद्वितो मक्खिस्स क्वत्तुं ॥ २३ ॥

Ekadviticatupaṇicacasattaatṭṭhanavadasādito gaṇato sakissa kkhattuṃ ādeso<sup>1</sup> hoti. Yathā : ekakkhattuṃ; dvikkhattuṃ; tikkhattuṃ; sattakkhattuṃ; atṭṭhakkhattuṃ; navakkhattuṃ; dasakkhattuṃ — evamādayo aññepi saddā yojetabbā.

Après [les noms de nombre] *eka*, etc. au lieu de *saki* [= une fois, et dans le même sens], on emploie *kkhattuṃ*. Ex. Ekakkhattuṃ : une fois; dasakkhattuṃ : dix fois.

### सुनस्सुनस्सोणवानुवानुनखुण्णाना ॥ २४ ॥

Suna iccetassa pātipadikassa unassa oṇa vāna uvāna unakha uṇa ā āna<sup>2</sup> ādesā hoti. Soṇo; svāno; suvāno<sup>3</sup>; sunakho; suṇo; sâ; sāno.

Le thème *suna* change *una* en *oṇa*, *vāna*, *uvāna*, *unakha*, *uṇa*, *ā* ou *āna*. Ex. Soṇo, svāno, etc. : chien.

<sup>1</sup> Cd "tuṃ paccayo ho".

<sup>2</sup> Cd "ṇavānavā — khunavā. S<sup>b</sup> sunassanassovvāna".

<sup>3</sup> Cd "nassa oṇa vāna uṇa ukkha uṇā ādesā". S<sup>b</sup> "vāna oṇa una kha khuna ā".

<sup>4</sup> Cd ajoute *suno*, S<sup>b</sup> *suṇo*.

तरुणास्तसु च ॥ २५ ॥

Taruṇassa iccetassa pāṭipadikassa susu ādeso hoti. Susu kâlakeso.

Pour *taruṇa* on emploie *susu*. Ex. *Susu* ou *taruṇo* : jeune.

Ce sūtra ne signifie rien ici, autant que je puis voir; c'est une indication lexicographique, et rien de plus : a-t-il été amené par le voisinage du sūtra suivant, ou enlevé à un contexte où il eût pris une signification grammaticale ? Je ne le saurais dire. En tous cas, ce n'est pas à la Rûpasiddhi qu'il faut demander des éclaircissements : tout ce qu'elle contient de plus que notre commentaire est cette remarque (fol. 97<sup>b</sup>) : « casaddo aniyamattho. »

युवस्सुवस्सुवुवानुनृना ॥ २६ ॥

Yuva iccetassa pāṭipadikassa uvassa uva uvāna una ūna ādesā honti. Yuvā; yuvāno; yuno<sup>1</sup>; yūno.

*Yuva* change *uva* en *uva*, *uvāna*, *uvā*, ou *ūna*. Ex. *Yuvā*, *yuvāno*, etc. : jeune.

काले वत्तमानातीते एवाट्ठयो ॥ २७ ॥

Kāle vattamānatthe ca atitatthe ca ṇuyuttappaccayā honti. Kāru; vāyu; bhūtañ.

Les suffixes *ṇu*, etc. s'emploient dans le sens du

<sup>1</sup> Yuno manque dans Cd.

présent et du passé. Ex. Vāyu : le vent (c'est-à-dire celui qui souffle, et a soufflé).

On voit, par la comparaison de Pāṇini, III, 3, 1, 2 et du sūtra Kātantra : « Unādayo bhūte' pi » (fol. 151), que *ṇu* désigne ici le suffixe *un* dont l'emploi n'est d'ailleurs que bien insuffisamment enseigné par VIII, 48. — Les ss. 28-32 se retrouvent aussi, et dans le même ordre, parmi les ss. Kātantra, avec des différences dans le détail desquelles ce n'est point le lieu d'entrer.

भविस्सति<sup>1</sup> गमादोहि णी घिण्<sup>2</sup> ॥ २८ ॥

Bhavissati<sup>3</sup> kālātthe gama bhaja suṭṭhā iccevaṃādīhi dhātūhi ṇi ghiṇ paccayā honti. Gamituṃ silaṃ yassa so hoti gāmi<sup>4</sup>; bhajituṃ silaṃ yassa so hoti bhāji; passituṃ silaṃ yassa so hoti passāvi; paṭṭhayituṃ silaṃ yassa so hoti paṭṭhāyi.

Dans le sens du futur on emploie après les racines *gam*, etc. les suffixes *ṇi*, *ghiṇ*. Ex. Gāmi : qui ira; bhāji : qui aura sa part de . . .

किरियायं एवुतवो<sup>5</sup> ॥ २९ ॥

Kiriyāyaṃ atthe ṇvu tu icceṭe paccayā honti bhavissati kāle. Karissaṃ vajatīti, kārako vajati; bhuñjissaṃ vajatīti, bhottā vajati.

Les suffixes *ṇvu*, *tu* s'emploient accompagnés d'un verbe, [pour marquer le futur]. Ex. Kārako vajati : il va faire; bhottā vajati : il va manger.

<sup>1</sup>, <sup>2</sup>, <sup>3</sup> S<sup>b</sup> bhavissanti<sup>4</sup>.

<sup>2</sup> Cd \*ghin.

<sup>4</sup> En skrt. «gami». Pāṇ. III, 3, 5.

<sup>5</sup> S<sup>b</sup> \*ṇvutuvo.

Pāṇini et la grammaire Kātantra : « Vṛttuman (P. *tunug-culan*) kriyāyāṁ kriyārthāyāṁ ; » ils ont donc pour second suffixe *tum* et non *tric*. En était-il primitivement de même dans notre règle ? Ou bien ferait-elle allusion à certains restes du futur premier (*trit*) dont il n'est d'ailleurs nulle part question dans cet ouvrage ?

### भाववाचिन्द् चतुर्थी ॥ ३० ॥

Bhāvavācīnhi catuṛthī vibhaktiḥ hoti bhaviṣṣatī kāle<sup>1</sup>. Pacissate pacanaṁ, pāko : pākāya vajati; bhojissate bhojanaṁ, bhogo : bhogāya vajati; naṭhissate naṭṭanaṁ, nacco : naccāya vajati.

[On exprime aussi le futur en mettant] au datif un nom exprimant l'état (un nom abstrait). Ex. Pākāya vajati : il va cuire; bhogāya vajati : il va manger.

### कम्मणि णो ॥ ३१ ॥

Kammaṇi upapade pappaccayo hoti bhaviṣṣatī kāle. Nagarāṁ karissatīti nagarakāro vajati; sālāṁ lavissatīti sālilāvo vajati; dhañṇāṁ vapissatīti dhañṇāvāpo vajati; bhogaṁ dadissatīti bhogadāyo vajati; sindhuṁ pīvissatīti sindhupāyo vajati.

Précédé du régime direct [comme premier membre de composition, le suffixe] *ṇa* [exprime aussi le futur]. Exemple : Dhañṇāvāpo vajati : il va semer des graines.

D'après VII, 2. 1 le suffixe *ṇa* exprime également, et en dehors de toute condition spéciale, le passé, le présent et le futur.

<sup>1</sup> S<sup>3</sup> ici et dans les deux as. suivants : 'asatīkālē.



### ससे सन्तुमानाना ॥ ३२ ॥

Sesa iccetasmīn atthe ssantu māna āna iccete paccayā honti bhavissati kāle kammūpapade. Kammañ karissatīti; kammañ karissāñ, kammañ karonto, kammañ kurumāno, kammañ karāno vajati; bhojanañ bhuñjissatīti; bhojanañ bhuñjissāñ, bhojanañ bhuñjanto, bhojanañ bhuñjamāno, bhojanañ bhuñjāno<sup>1</sup> vajati; khādanañ khādissatīti khādanañ khādissāñ, khādanañ khādanto, khādanañ khādāmāno, khādanañ khādāno vajati; maggañ carissatīti; maggañ carissāñ, maggañ caranto, maggañ caramāno, maggañ carāno vajati; bhikkhañ bhikkhissatīti; bhikkhañ bhikkhissāñ, bhikkhañ bhikkhanto, bhikkhañ bhikkhamāno, bhikkhañ bhikkhāno vajati.

En dehors de ce cas [les suffixes] *ssantu*, *māna*, *āna* [servent à exprimer le futur]. Ex. Karissāñ, karonto, kurumāno, karāno vajati : il va faire.

On pourrait douter si l'auteur n'a pas voulu désigner le suffixe *māna* précédé des lettres *ssa* formatives du futur : toutefois, l'addition de *āna* semble donner raison à l'explication du scholiaste, malgré la règle sanskrite (Pāp. III, 3, 14. — Kāt. fol. 151). En revanche, l'extension à ce sūtra de « kammanā » du précédent est évidemment interdite par la détermination nouvelle contenue dans « sese » ; ce dernier mot paraît du reste expliqué par le commentateur autrement que je n'ai fait ; mais je ne puis voir nettement le sens qu'il y attache.

### छदादिहि तत्रण् ॥ ३३ ॥

Chada cita su ni vida pada tanu yati<sup>2</sup> adamada yuja vatū

<sup>1</sup> Cd n'a pas : Bhojanañ bhuñjāno.

<sup>2</sup> Cd "citissnivida".

mida mā pu kala vara vepu gupa dā iccevamādihi dhātūhi ta  
 traṇ icceṭe paccayā honti yathāsaṃbhavaṇi. Chattaṇ, chattraṇ,  
 vicittaṇ, vicitraṇ; suttaṇ, sotraṇ; nettaṇ, netraṇ; pavittaṇ,  
 pavitraṇ; pattaṇ, patraṇ; tantaṇ, tantraṇ; yantaṇ, yan-  
 traṇ<sup>1</sup>; aṭṭaṇ, aṭṭraṇ; mattaṇ, matraṇ; yottaṇ, yotraṇ; va-  
 taṇ, vatraṇ; mittaṇ, mitraṇ; mettā, mātā; putto, putto;  
 kalattaṇ, kalatraṇ; varattaṇ, varatraṇ; vettaṇ, vetraṇ; ga-  
 taṇ, gātraṇ; guttaṇ, gutraṇ; gottaṇ, gotraṇ; dattaṇ, dā-  
 traṇ; iccevamādi.

Les racines *chad*, etc. reçoivent les suffixes *ta*,  
*traṇ*. Ex. Chattaṇ ou chatraṇ : parasol; vicittaṇ,  
 vicitraṇ : varié, brillant, etc.

### वदद्दिहि णित्तो गणे ॥ ३३ ॥

Vada cara vara iccevamādihi dhātūhi ṇittappaccayo<sup>2</sup> hoti  
 gaṇatthe. Vādittāṇaṇ gaṇo : vādittaṇ; evaṇ carittaṇ; vārit-  
 taṇ; iccevamādi.

Les racines *vad*, etc. prennent le suffixe *ṇitta*,  
 pour marquer un grand nombre. Ex. Vādittaṇ : un  
 orchestre (un assemblage, une foule d'instruments).

### मिदद्दिहि त्तित्तियो ॥ ३४ ॥

Mida pada raja tanu dha iccevamādihi dhātūhi tti ti<sup>3</sup> icceṭe  
 paccayā honti. Metti; patti; ratti<sup>4</sup>; tanti; dhātī; iccevamādi.

Les racines *mid*, etc. prennent les suffixes *tti*,  
*ti*. Ex. Metti : amitié; tanti : corde.

<sup>1</sup> Cd yattaṇ yatraṇ.

<sup>2</sup> Cd "nitto".

<sup>3</sup> Cd "nitta".

<sup>4</sup> Cd "ratti".

<sup>5</sup> Cd S<sup>h</sup> metti — ratti.

उसुराजंस्तानं दंसस्स द्दुो द्दहा च ॥ ३६ ॥

Usu rañja dāmsa iccetesāṇ dhātūnaṃ dāmsassa daḍḍhādeso hoti dhatthā<sup>1</sup> paccayā ca honti. Uddhā; rattham; daḍḍho.

Les racines *us*, *rañj*, *dāms* prennent les suffixes *dha*, *ttha*, et *dāms* fait *daḍḍha*. Ex. Uddhā : vache (skr. usrā); rattham : royaume; daḍḍho = skr. dasra.

सुवसानं ऊवसानं अतो थो च ॥ ३७ ॥

Sū vu asa iccetesāṇ dhātūnaṃ ūvasānaṃ adādeso hoti thappaccayo ca. Sattham; vattham; attho.

Les racines *sū*, *vu*, *as*, changent *ā*, *u*, *as* en *at* et prennent le suffixe *tha*. Ex. Sattham : couteau; vattham : vêtement; attho : cause.

रज्जुद्विदिहि धदिद्विकित्ता ब्रचि ऋलोपो च ॥ ३८ ॥

Rañja udi idi cada madi khudi chidi<sup>2</sup> rudi dala susa vaca vaja iccevamādihi dhātūhi dha da idda ka ira iccete paccayā hontī kvaci jadalopo ca [puna nipaccante]. Randham; samuddo; indo; cando; mando; khuddo; chiddo; ruddo; daliddo; sukkaṃ; vakkam; vajiram; iccevamādi.

Les racines *rañj*, *ud*, etc. prennent les suffixes *dha*, *da*, *idda*, *ka*, *ira*, et le *j* ou le *d* final est sup-

<sup>1</sup>, <sup>2</sup> Cf. \*dhatthā.

<sup>3</sup> Cf. \*madimudichi. <sup>4</sup> \*idicamudichidi.



primé. Ex. Randham : fissure; samuddo : océan; daliddo : pauvre; sukkam : brillant; vajiram : la foudre.

पटितो हिस्स हेरण् हीरण् ॥ ३८ ॥

Paṭi iccetasmā hissa dhātussa herañ hiraṇ ādesā honti. Pāṭihiraṇ; pāṭihiraṇ.

Précédée de *paṭi*, la racine *hi* fait *herañ*, *hiraṇ*.  
Ex. Pāṭihiraṇ ou pāṭihiraṇ : prodige.

काण्दादिहि को ॥ ४० ॥

Kaṇḍi ghaṭi vadi karaṇḍi maṇḍi saṇḍi kuṭhi bhaṇḍi paṇḍi daṇḍi raṇḍi taḍi siḍi caṇḍi gaṇḍi aṇḍi laṇḍi meṇḍi eraṇḍi kaḍi<sup>1</sup> iccevaṃādihi dhātūhi kappaccayo hoti saha paccayena ca puna nipaccante yathāsambhavaṃ. Kaṇḍo; ghaṇṭo; vaṇṭo; karaṇḍo; maṇḍo; saṇḍo; kuṭho; bhaṇḍam; bhaṇḍako; paṇḍo<sup>2</sup>; raṇḍo; daṇḍo; viṇḍo; isiṇḍo; caṇḍo; gaṇḍo; aṇḍo<sup>3</sup>; laṇḍo; meṇḍo; eraṇḍo<sup>4</sup>; kaṇḍo; iccevaṃādayo aññepi saddā bhavanti.

*Kaṇḍ*, etc. prennent le suffixe *ka*. Ex. Kaṇḍo : tige; ghaṇṭo : cloche; vaṇṭo : partie; karaṇḍo : boîte; meṇḍo : gardien d'éléphants; saṇḍo : grand; bhaṇḍam : marchandise, etc.

खादामगमानं खन्धगन्था ॥ ४१ ॥

Khāda ama gama iccetesam dhātūnam khandhaandhagan-dhādesā honti kappaccayo ca. Khandho; andho; gandho; evam : khandhako; andhako; gandhako.

<sup>1, 2, 3, 4</sup> manquent dans Cd.







W.C.

*"A book that is shut is but a block"*

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY

GOVT. OF INDIA  
Department of Archaeology  
NEW DELHI.

Please help us to keep the book  
clean and moving.